





MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

Dans divers OBJETS concernant l'Histoire, le Blason, les Monnoies, les Jeux, les Voyages des Phéniciens autour du Monde, les LANGUES AMÉRICAINES, &c.

OU

DISSERTATIONS MÊLÉES

TOME I,

REMPLIES DE DÉCOUVERTES INTÉRESSANTES;

Avec une CARTE, des PLANCHES, & un MONUMENT d'Amérique.

HUITIEME LIVRAISON.

MONDE PRIMITIF,

ANALISÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

Dans divers OBJETS concernant l'Histoire, le Blason, les Monnoies, les Jeux, les Voyages des Phéniciens autour du Monde, les LANGUES AMÉRICAINES, &c.

OU

DISSERTATIONS MÊLÉES

REMPLIES DE DÉCOUVERTES INTERESSANTES;

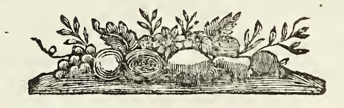
Avec une CARTE, des PLANCHES, & un MONUMENT d'Amérique.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

DE DIVERSES ACADÉMIES, CENSEUR ROYAL.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIEME.



A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Galande, à la Sagesse, N°. 74.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LE huitieme Printems qui succede aux premiers Essais du Monde Primitif, nous trouve à la fin du huitieme Volume. Nous osons nous flatter que le Public n'aura pas à se plaindre de notre diligence, sur-tout pour des Ouvrages aussi pénibles, dont les matériaux épars dans l'Univers, n'offrent à ceux qui les connoissent le mieux nuls rapports, nulle énergie, nulle liaison avec le grand Tout; où il faut non-seulement, en quelque façon, tout créer, mais le faire d'une maniere qui entraîne, qui convainque : donner à tous, en un mot, les mêmes yeux.

Jusques à présent, nous nous sommes occupés de grandes bases, de principes généraux, de Dictionnaires: laissant pour un moment ces grands objets de côté, nous commençons de mettre sous les yeux de nos Lecteurs une suite de Dissertations ou d'Essais variés sur diverses Questions Mythologiques, Allégoriques, Historiques, Chronologiques, Critiques, &c. Etroitement liées à nos Recherches & à nos Principes, leurs développemens deviendront autant de bases pour les objets qui nous restent à traiter; sur-tout, ils dégageront l'Histoire Primitive d'une multitude de questions qui en romproient continuellement le fil, qui en diminueroient par-là même l'intérêt & la force.

Ce Volume contient donc nombre de Dissertations détachées;

remplies de Recherches Hiftoriques, Géographiques, Blafoniques, Numifmatiques, de Langues, &c. curieufes par leur enfemble & par leur variété, riches en détails, piquantes par leur utilité, encore plus que par leur nouveauté & par les perfpectives inattendues & agréables qu'elles ne ceffent d'offrir.

En les parcourant, on s'affurera des lumieres qui réfultent de nos grands Principes fur une foule prodigieufe d'objets qui fembloient ne tenir à rien, être l'effet du caprice ou du hazard, n'être d'aucune conféquence pour le Monde Primitif : on verra que rien n'eft étranger à nos Recherches ; & que nos Principes font un flambeau qui répand le plus grand jour fur les objets qu'on croyoit les plus obfcurs, les moins explicables.

Tout n'eft pas de nous dans ce Volume : nous avons été affez heureux pour recevoir de mains étrangeres & amies, quelques Morceaux intéreffans & très-bien faits que nous avons pu inférer ici : nous y avons joint des Attaques & des Répliques, enfin l'Analyfe d'un Ouvrage imprimé en Italie, & qui rentre abfolument dans une partie de nos Principes.

Nous efpérons donc que ce premier Volume de Differtations ne paroîtra point inférieur aux autres Volumes du Monde Primitif : qu'il réveillera l'attention du Lecteur fatigué par les Dictionnaires qui ont déjà paru & fatisfait de la variété qui regne ici : mais entrons dans quelque détail.

I.

Ce Volume s'ouvre par une revue générale du Monde Primitif. Ceux qui ont déjà quelque connoiffance de nos Principes, en trouveront ici une récapitulation qui leur en fera mieux fentir la force. Ceux qui n'en ont aucune connoiffance & qui voudront s'en former une idée, verront d'un coup-d'œil ce que nous avons déjà publié. Tous y trouveront ce qui nous a amené à la découverte

du Monde Primitif : les avantages que nous avons eus à cet égard ; ſur-tout, comment des malheurs qui ſembloient devoir nous en éloigner ſont devenus la ſource de nos connoiſſances, & les ont dégagées de cette roideur qui n'eſt que trop l'appanage de ceux qui n'ont pas été éprouvés comme les cailloux dans les torrens.

Nous nous propoſons de publier ainſi de tems en tems des réſumés rapides des divers objets dont nous nous occupons, afin qu'on en puiſſe mieux ſaiſir l'enſemble, & s'en former de plus juſtes idées.

II.

Dans l'Eſſai qui ſuit nous offrons le Tableau de la Population & des grands Travaux des Sociétés dans l'Aſie Occidentale, au moment où parut Nabuchodonoſor, le premier Conquérant connu. Nous ſuivons ce Prince dans ſes diverſes expéditions juſqu'en Eſpagne, où nous prouvons qu'il a été ; nous faiſons voir les motifs même qui l'y amenerent. Nous montrons quel fut le nom primitif de cette Contrée Européenne dans la Langue des Phéniciens & dont celui d'*Heſperie* ne fut que la traduction. Cette découverte, car ce nom avoit échappé à tous nos Savans, & ils n'avoient pas même cru à l'expédition de Nabuchodonoſor en Eſpagne, nommément Bochart, qui par des raiſons peu dignes de lui, la met au rang des Fables; cette découverte, diſons-nous, nous conduit à d'autres, ſur-tout à montrer que les Phéniciens faiſoient le plus grand commerce autour de l'Afrique : qu'ils étoient eux-mêmes diviſés en Iduméens qui naviguoient ſur tout ce qu'on appelloit *Mer Rouge*, & qui embraſſoit la Mer des Indes : & en Phéniciens qui naviguoient ſur la Méditerranée & ſur l'Océan. Nous montrons qu'ils connurent de bonne-heure & la Bouſſole & l'Amérique : ce en quoi nous nous trouvons encore fort oppoſés, comme nous nous en appercevons dans ce moment, à Bochart en particu-

lier, dont toute la Critique eſt abſolument en défaut à cet égard.

Revenant au Conquérant Babylonien, nous faiſons voir comment ſes ſuccès devinrent la ſource de la ruine de ſes Etats & de ſa propre Famille; & par des moyens qui avoient échappé à tous les Chronologiſtes & les Hiſtoriens, nous démontrons l'harmonie qui regne entre l'Hiſtoire Sacrée & la Profane, au ſujet des derniers Rois de Babylone : & ſur-tout, ce point capital, que le Belſaſar de Daniel ne fut point le dernier de ces Princes, comme pluſieurs Savans l'avoient ſoupçonné, & entr'autres Dom CALMET dans ſon Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament. Nous montrons qu'il eut même trois Succeſſeurs avant que Cyrus ſe rendît Maître de Babylone.

III.

Dans l'Eſſai ſur le Blaſon & ſur les Symboles des Anciens; nous faiſons voir, contre l'opinion commune, que notre Blaſon eſt antérieur aux Croiſades : qu'il fut toujours relatif aux Tournois, & de la plus haute Antiquité : comment il fut pris dans la Nature, & néceſſaire, comment il eſt lié à la félicité des Peuples : allant plus loin, nous prouvons que le nom même du *Blaſon* & ceux de ſes couleurs, tels que *Gueule*, *Sinople*, &c. ſont des mots Orientaux parfaitement aſſortis à leur nature : nous faiſons voir à qui appartenoient & en quoi conſiſtoient les droits d'Armoiries, [de Couleurs, de Généalogie, de Bouclier, d'Enſeigne, de Monnoie.

Sur chacun de ces articles, nous avons occaſion de dire des choſes neuves & inſtructives, en particulier ſur les Armes parlantes & ſur les Symboles armoriaux de l'Antiquité, ſuivant qu'ils furent relatifs à l'Agriculture, aux Vignobles, au Commerce maritime, &c : aux trois grandes Divinités ſur-tout Protectrices de l'Univers, &c : en particulier les Symboles des Villes de Sicile, de l'Egypte & des Villes ſacrées.

Dans la deuxieme Partie, nous traitons des Couleurs du Blason, de leurs rapports avec les Saisons, les Planettes, la vie de l'Homme : du Droit ancien & primitif de colorer son corps, puis le bouclier, puis son habit & sa maison, puis son char doré, &c. Nous parcourons ensuite divers points relatifs aux Armoiries Nationales ; nous expliquons un passage de Nahum qu'on avoit absolument brouillé : nous traitons des Hérauts d'Armes : nous prouvons que les Hébreux en avoient, & sous quels noms ils les désignoient, ce qu'on n'avoit pas même soupçonné : nous traitons du Cri d'Armes & des Ordres de Chevalerie.

La troisieme Partie roule sur le droit de Monnoie & sur son origine : nous prouvons que l'antiquité de la Monnoie remonte au tems d'Abraham, à celui même des premiers Etats de l'Asie : qu'elle n'eut pendant long-tems d'autre marque que les Symboles des Nations qui la frappoient, & celui de leur Divinité-Patrone. Nous indiquons les premiers Mortels qui oserent se substituer ici à la place de la Divinité : & nous montrons qu'il existe encore des Médailles de l'ancienne Egypte, inconnues jusqu'à présent, parce qu'on y cherchoit des effigies de Rois qui ne pouvoient y être.

IV.

A la suite de l'Essai sur le Blason, marchent naturellement diverses recherches sur les Noms de Famille : nous en montrons l'origine & l'excellence : nous donnons l'étymologie des Prénoms Romains, les plus connus : nous prouvons qu'ils étoient relatifs à ce Peuple Agriculteur, & l'Antiquité de ceux-là dans l'Europe moderne ; nous avons ensuite rassemblé sous plus de vingt Chefs ou Titres, une multitude de Noms François, tous significatifs ; & nombre d'autres qui le sont dans des Langues plus anciennes, où ils prirent naissance. Ces Tableaux sont entierement neufs ; on n'avoit rien vu jusqu'à présent dans ce genre.

V.

Le Bouclier chanté par Homere, avoit toujours paru une énigme dont on ne pouvoit deviner le nœud, ni quel art ſecret en avoit lié tous les Tableaux : après avoir rapporté ce texte en Langue originale & l'avoir accompagné d'une Traduction à notre maniere, nous faiſons voir que c'eſt la peinture de l'Année Grecque, mois par mois, en commençant avec les mois des Noces ou de Janvier : ce morceau devient ainſi un ſupplément à notre Hiſtoire du Calendrier.

Nous en diſons de même du Bouclier chanté par Héſiode. Il préſente le Calendrier Grec, pourvu qu'on rétrograde d'un mois, & qu'on commence au Solſtice d'Hiver. Nous prouvons en même tems que celui-ci eſt plus ancien que celui d'Homere ; & que ce dernier luttant avec ſon devancier, a ſu, en imitateur habile, l'emporter ſur lui à tous égards.

VI.

Viennent enſuite quelques Morceaux non moins neufs, relatifs au Génie ſymbolique & allégorique de l'Antiquité. Le premier eſt l'Explication du *Jeu des Tarots*, jeu fort connu en Italie, en Provence, en Allemagne, &c.

Nous prouvons que c'eſt un Livre Egyptien dans lequel ce Peuple nous a tranſmis ſes idées civiles, politiques, religieuſes ; que c'eſt un emblême de la vie, & qu'il eſt devenu l'origine de nos Cartes à jouer, des Eſpagnoles premierement, pour remplacer celles-là qu'on défendoit ſévérement comme magie noire ; & des Françoiſes enſuite : qu'ainſi nos Cartes à jouer ſe traînent de loin ſur les traces de ce Peuple ſavant & ingénieux ; ce qu'aſſurément qui que ce ſoit n'avoit ſoupçonné, tant on étoit convaincu que cette invention étoit moderne, & que l'Antiquité n'offroit rien de pareil.

VII.

Cette Explication eſt accompagnée d'une Diſſertation très-intéreſſante, qu'on s'eſt fait un plaiſir de nous fournir, ſur la maniere dont les Sages ou Mages d'Egypte appliquoient ce jeu à la Divination, & comment cet uſage s'eſt perpétué même dans nos Cartes à jouer, calquées ſur celles-là.

VIII.

Nous faiſons voir enſuite que l'Antiquité appliqua à la Légiſlation la célebre Formule de Sept, qui ſervoit de baſe à toutes les ſciences: qu'il en réſulta une Galerie de ſept Rois, dont les attributs & les actions peignoient tout ce qui eſt néceſſaire pour un Gouvernement bien conſtitué, & que cette Galerie s'évanouiſſoit par un grand coup de Théâtre dans lequel périſſoit le dernier Prince, & s'éteignoit la Royauté: car il falloit bien un dénouement à cet enſemble de prétendus faits hiſtoriques. Cette ſuite de Tableaux que perſonne non plus n'avoit ſoupçonnée, nous la montrons chez les Japonois, les Egyptiens, les Troyens: nous démontrons par le fait, que les Romains la confondirent avec leurs ſept Rois, & qu'ils en ont calqué l'hiſtoire, les noms & les inſtitutions exactement ſur cette ſuite philoſophique, ſans qu'elle y ſoit jamais en défaut: nous prouvons même que la durée chronologique de ces ſept Rois, & qu'on diſoit être de 245 ans, ce qu'aucun Savant n'avoit pu admettre, eſt une durée mythologique formée des deux nombres ſacrés cinq & ſept, multipliés l'un par l'autre.

Cet accord de tous les Peuples devient un exemple frappant du Génie allégorique & ſymbolique des Anciens, & de leurs leçons ingénieuſes ſur les objets les plus relevés: il fait honneur à leurs Sages & à leurs Légiſlateurs, & prouve que la ſcience &

non l'ignorance dirigeoit alors les Etats : tandis que la maniere dont nos grands Principes ſur le Monde Primitif ſe développent & donnent l'intelligence d'une multitude d'objets qu'on avoit ſous les yeux ſans y rien voir, devient une démonſtration de leur bonté, & de leur certitude.

IX.

Nous avons réuni ici trois Morceaux qui ne ſont point de nous; mais qui tiennent étroitement à notre Ouvrage.

1. La Critique de nos Vues allégoriques qui parut dans le dernier Mercure de Janvier 1780, ſous le nom de F. PAUL, Hermite; & qui eſt de M. de la Br. Cet agréable Ecrivain trouvera par les Diſſertations que nous venons d'analyſer, que nous ne nous ſommes guères corrigés.

2. La Réponſe que M. Pr. y fit dans le Journal de Paris peu de jours après.

3. Celle de M. de la D. ſous le nom de F. *Pacôme*, Hermite de la Forêt de Sénars, & inſérée dans un des Mercures du mois de Février même année.

Ces Morceaux ſont d'autant plus intéreſſans qu'ils répandent un grand jour ſur le Génie Symbolique des Anciens, & ſur ſa certitude. Le Critique croyoit qu'on pouvoit appliquer avec le même ſuccès, à toute Hiſtoire Nationale, la méthode que nous ſuivons pour expliquer l'Hiſtoire Mythologique, méthode qui ſeroit par-là même abſolument illuſoire ; ce qui étoit peut-être la ſeule objection raiſonnable à faire. Ceux qui nous ont fait l'honneur de prendre notre défenſe, ou plutôt celle de nos Principes, montrent parfaitement ce qui diſtingue l'Hiſtoire, de la Mythologie, hiſtorique en apparence, & comment une méthode qui ſeroit très-agréable & très-bien vue pour expliquer la Mythologie, devient néceſſairement abſurde, dès qu'on l'appliquera à l'Hiſtoire.

X.

X.

Nous avons fait ſuivre ces réponſes d'une autre que nous fîmes à la Critique d'un Journaliſte qui attaqua notre Etymologie du mot VÉRITÉ, comme n'ayant aucun rapport au mot VAR, VER, eau; qui nie même que ce dernier mot ait préſenté l'idée d'eau, & qui ajoûte qu'il l'avoit inutilement cherché dans la Langue Hongroiſe, où il ne ſignifie que Ville. L'eſpérance ſeule de faire goûter à ce Journaliſte des Principes que notre réponſe devoit lui rendre plus ſenſibles, nous engagea à cette diſcuſſion : nous n'y aurons point de regret ſi notre but eſt rempli.

Nous prouvons par une multitude d'exemples : 1°. que ce mot eſt le nom d'une multitude de rivieres.

2°. Qu'il a formé une Famille *Hongroiſe* très-remarquable avec l'idée d'eau : ce que le Critique auroit vu comme nous s'il avoit connu les principes de l'Etymologie & les loix ſur leſquelles elle eſt fondée.

3°. Que *Var* n'a ſignifié Ville en Hongrois, que parce qu'il ſignifioit déjà eau : tous les lieux dans le nom deſquels entre ce mot, étant ſur des Eaux, certainement plus anciennes que les Villes.

Enfin, que l'Eau ou *Var* étoit le ſeul objet phyſique dont on pût dériver le nom métaphyſique & figuré de la vérité : tous deux déſignés par l'idée de *miroir*, par l'idée d'un miroir *fidele* & naïf, par celles de clarté, de pureté, de fraîcheur, d'évidence.

Nous pouvons dire que les Principes du Monde Primitif ſont comme ces rocs contre leſquels viennent ſe briſer les vagues de la mer : & qu'il eſt plus digne des Savans de s'en pénétrer & de travailler à les perfectionner, car la carriere eſt immenſe, que de chercher à les renverſer : c'eſt parce que nous avons vu qu'avec eux nous ſerions invulnérables comme Achille, que nous n'avons pas craint de nous livrer à des recherches qui devoient naturelle-

ment mettre tout le monde contre nous, si nous n'avions pas, comme on dit, raison & demie.

XI.

Nous avons placé à la suite, la Famille du mot Pot, qui désigne tout ce qui est élevé & profond, puissant, &c. Famille riche en noms Mythologiques, en noms Sacrés, en noms de grands Fleuves, de grands Lacs, en noms de Montagnes, de Châteaux, de Ponts, &c. Et même en mots Américains répandus dans tout ce nouveau Monde.

On voit ici un exemple instructif & frappant de l'utilité dont seroit notre Dictionnaire Comparatif des Langues de l'Univers, distribué par grandes Familles : car il n'est aucun mot Primitif qui ne pût présenter les mêmes résultats & le même intérêt.

On y voit aussi la preuve de ce grand principe, que chaque mot radical prend toutes les voyelles successivement pour diversifier ses dérivés, & nommément les voyelles nasales : principe qu'on méconnoît trop, & que des Gens de Lettres ne devroient jamais contester pour leur propre gloire. Ne sait-on pas qu'en tout genre, il est des objections & des questions qu'il n'est pas honorable de faire, lorsqu'on est parvenu à un point où l'on est censé ne devoir pas ignorer ces choses?

XII.

La Dissertation qui suit cette Famille n'est pas de nous : c'est une Lettre que nous reçûmes lorsque notre premier Volume eut paru : elle étoit relative à un très-grand Ouvrage que l'Auteur de ce Mémoire préparoit depuis long-tems sur l'Histoire physique de la Terre : étonné des rapports qu'il appercevoit entre les résultats de nos Recherches sur les Allégories & ceux où il étoit parvenu d'après la connoissance physique du Globe & de ses révolutions, il nous exhorte à continuer courageusement nos Recherches,

& à diriger de ce côté nos Etymologies Géographiques & notre Explication des Fables ; à réunir celles de tous les Peuples en un Dictionnaire raifonné, fans omettre aucun Dieu, aucun Héros, aucun Roi, aucune Nymphe, &c ; à accélérer le Dictionnaire de la Langue Primitive, &c. Ce Savant comprenoit parfaitement que fans la connoiffance des mots, on ne peut avancer dans celle des chofes.

Ce Morceau ne peut donc qu'intéreffer ceux qui ont adopté nos Principes, & ceux qui s'appliquent à l'Hiftoire phyfique du Monde, & dont le nombre eft déjà très-grand : il entre d'ailleurs dans notre Plan, puifque les Origines & les Développemens du Monde Primitif ne peuvent être complets fans renfermer les grandes découvertes relatives à cet objet, comme on l'a déjà vu dans nos Profpectus.

XIII.

Un Effai fur les Rapports de la Langue SUÉDOISE avec toutes les autres, paroît enfuite. Nous le compofâmes, il y a quelques années, pour faire fentir à MM. les Savans du Nord, la beauté, la fimplicité, la fécondité des Principes du Monde Primitif, & combien ils répandoient de jour fur leur propre Langue, enforte qu'il falloit qu'ils renonçaffent à tous leurs principes, ou qu'ils adoptaffent les nôtres. Les réfultats en font en même tems de nature à être bien reçus de nos Lecteurs.

C'eft ainfi que nous ferions à même de faire paroître des morceaux pareils fur la Langue Angloife, fur l'Allemande, fur celle des Troubadours, fur les Efclavonnes, fur diverfes Langues d'Afie, &c. qui exiftent déjà dans nos immenfes matériaux. Celui fur la Langue Angloife en particulier fut fait également pour montrer aux Savans de cette Nation, la beauté des Principes Etymologiques du Monde Primitif, & pour leur ôter tout fujet

d'objection, en prenant nos exemples dans leur propre Langue, fur laquelle il n'étoit pas poffible de leur faire illufion.

XIV.

Paffant les Mers, nous tranfportant dans le Nouveau Monde, nous donnons ici l'Analyfe des grandes Langues qu'on y parle d'un Pôle à l'autre. Les Eskimaux, les Illinois, les Chipéways, les Naudewoffies, les Abenaquis, les Virginiens, les Caraïbes, les Galibis, les Méxicains, les Péruviens, ceux du Chili & de la Californie, tous les habitans des Ifles éparfes dans la vafte Mer du Sud, fe préfentent fucceffivement à nous ; tous nous offrent dans leur Syntaxe & dans leurs mots, des rapports immenfes avec toutes les Langues connues de l'Ancien Monde : toutes viennent fe réunir à la Langue du Monde Primitif, avec une fimplicité, une énergie, une abondance prodigieufe. Les trois Mondes concourent ainfi pour attefter la vérité de nos principes ; & pour l'attefter d'une maniere étonnante. On ne pourra affez admirer les rapports de mots & d'idées qu'offrent toutes ces Langues d'Amérique, avec les idées & les mots de nos Langues. C'étoit un fpectacle à préfenter à nos Lecteurs, d'autant plus beau qu'on n'en avoit aucune idée.

Le premier Effai que nous fimes dans ce genre, il y a quelques années, fut à la réquifition d'un Savant Evêque, M. de N. de L. Nous l'étendîmes enfuite pour plaire à un de nos Amis. C'eft delà que nous le reprenons, & que le quadruplant, nous en parlons pour la premiere fois dans le Monde Primitif.

Quelque étendus que foient ces rapports, nous aurions pu en ajouter un plus grand nombre ; mais nous nous fommes laffés de copier : & ce n'eft pas un volume que nous voulions faire.

On y verra combien nous ont été utiles les dernieres découvertes faites dans cette Partie du Monde : on diroit que leurs illuftres Auteurs ont été dans ces Contrées lointaines pour concourir à la formation de notre grand Ouvrage, qui a befoin de tout ce

qui existe afin de s'arrondir, & que ses diverses parties puissent se développer de la maniere la plus satisfaisante.

Ce Tableau devient une des plus grandes preuves de l'excellence de nos Principes, qu'aucune Langue ne peut s'y refuser, & qu'il faut, ou adopter ces principes, ou se dispenser d'en parler, non plus qu'un aveugle des couleurs.

On verra sur-tout dans cet Essai que l'Amérique s'est peuplée par divers endroits; la septentrionale par la Tartarie: la méridionale par le midi de l'Asie & de l'Afrique: les Isles du Golfe du Méxique, peut-être par le couchant de l'Europe.

On verra, non sans surprise, que les mêmes noms de chiffres en usage dans presque tout l'Ancien Monde, le sont également dans toutes les Isles au midi des deux Hémispheres du Globe, dans ces Isles qui sont au midi de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique: & diverses preuves que les Phéniciens ont navigué dans ces mers.

On y admirera sur-tout une foule de noms relatifs aux Arts dans ces Isles, dans le Pérou, &c. qui sont absolument Orientaux, quelle qu'en soit la cause.

X V.

A la suite de cet Essai, est l'Explication d'un Monument unique qu'on a découvert sur un rocher de l'Amérique septentrionale, au bord d'un beau fleuve, & qui nous a été fort heureusement envoyé d'Amérique par de Savans Correspondans, depuis le commencement de l'impression de ce Volume: il semble arriver du Nouveau Monde tout exprès pour confirmer nos vues sur l'ancienne communication de l'Ancien & du Nouveau Monde. Nous l'avons fait graver avec la plus grande exactitude. On y verra de la maniere la plus vraisemblable, nous dirions presqu'évidente, que c'est un Monument Phénicien, & sans doute Carthaginois, divisé en trois Scènes, une passée, une présente, une future.

La présente, sur le devant du Tableau, désigne une alliance

entre les Peuples Américains & la Nation Etrangere. La Scène passée, représente ces Etrangers comme venant d'un pays riche & industrieux, & comme ayant été amenés avec le plus grand succès par un vent de Nord.

Les Symboles & les Caractères alphabétiques de ce Monument se réunissent pour prouver que ce sont des Carthaginois : & puis en réfléchissant un peu, on n'est pas plus étonné de voir ce Peuple dans ces Contrées, que d'y trouver des Islandois & des Gallois aux Xe. & XIe. siècles, & Colomb au XVe.

X V I.

Nous terminons ce Volume par l'Analyse d'un Ouvrage imprimé depuis peu à Milan sur les Devoirs de l'homme envers lui-même & envers la Société comme Citoyen, comme Propriétaire, comme Notable, comme Souverain, &c. Cet Ouvrage que nous n'avons connu qu'après avoir composé les Vues Générales sur le Monde Primitif qui sont à la tête de ce Volume, rentre si parfaitement dans les prnicipes politiques & moraux du Monde Primitif, que nous nous sommes fait un plaisir de l'analyser comme un Supplément à ce que nous avons dit sur ces objets dans ce premier morceau, d'autant plus heureux, qu'il venoit d'une main étrangere. Il offre en même tems une idée de la nature & de l'utilité dont pourroit être la Bibliothéque Etymologique & raisonnée que nous annonçâmes dans notre Prospectus comme un Complément de nos Recherches.

Des Etymologies contenues dans ce Volume.

La Science Etymologique sans laquelle nous croyons qu'aucune connoissance réelle ne peut exister complettement, nous accompagne par-tout dans ce Volume, pour mettre le sceau aux vérités que nous y proposons, pour en achever la démonstration, pour faire voir comment les Noms même furent faits pour les

chofes, & que ces deux objets marchent toujours d'accord & d'un pas égal : ce qui eft inconteftablement le complément de toute fcience.

Les Etymologies font dans ce Volume auffi variées que les fujets qui y font traités : fans parler de celles qu'offrent les Differtations fur les Langues, les autres en contiennent un grand nombre que perfonne n'avoit jamais penfé à analyfer. On trouvera donc ici la fignification d'une multitude de *Noms* de Lieux, Fleuves, Montagnes, &c. de l'Afie : l'Etymologie du Nom du *Blafon*, celles de fes *couleurs* telles que *gueule*, *finople*, &c. fur lefquelles on n'avoit fait que balbutier : celles de nombre de mots relatifs aux *Monnoies*, aux noms des *Hérauts* : celles des *Prénoms* Romains dont perfonne ne s'étoit avifé de chercher l'origine; jufques aux noms des Rois de *Troie* : le Nom primitif & Oriental de l'*Efpagne*, inconnu même à tous les Savans jufqu'aujourd'hui : d'autres Etymologies réfultantes de celles-là : celle de *Lacinia*, furnom donné à Junon de Crotone : celui de *Lapithes* ennemis des Centaures : même des Noms Américains, tels que *Caraïbes*, *Apalaches*, *Incas*, *Taïti*, &c. Ce font de vraies conquêtes faites fur l'ignorance & fur la barbarie.

OBJETS DIVERS.

Accoutumés à rendre compte au Public des divers événemens relatifs à nos recherches, & qui arrivent dans l'intervalle d'un volume à l'autre, nous ne faurions nous difpenfer d'entrer aujourd'hui dans un détail auffi intéreffant pour nous, & auquel le Public daigne applaudir.

L'ACADÉMIE FRANÇOISE nous a décerné une feconde fois le Legs annuel de feu M. le Comte de *Valbelle*. Le compte qui en a été rendu dans le Mercure, nous exempte d'entrer ici dans d'autres détails, mais non de témoigner publiquement notre reconnoiffance à M. GARAT, qui par des motifs des plus flatteurs pour

nous, s'eſt déſiſté de ce que l'ACADÉMIE venoit de lui décerner.

M. le GARDE des Sceaux, & M. de NEVILLE, Maître des Requêtes & Directeur général de la Librairie, nous ont honoré, de leur propre mouvement, du titre de CENSEUR ROYAL. Nous l'avons regardé comme une approbation flatteuſe que le Chef de la Magiſtrature donnoit à nos travaux. Ils nous ont fait en même tems mettre au nombre de ceux qui travaillent à un Dictionnaire des Sciences & Arts, diſtribué par matieres. Celles qu'on nous a aſſignées ſe rapportent à la nature de nos recherches; ce ſont les Antiquités, la Chronologie, les Médailles, les Inſcriptions, la Divination & ſes diverſes branches; l'Explication des Fables ou de la Mythologie, l'Etymologie relative à ces Objets. La plûpart de ces matieres ont juſques-ici preſque toujours manqué aux ouvrages de cette nature; elles méritent cependant d'autant plus l'attention des Gens de Lettres, que ces objets forment une des grandes baſes de toute connoiſſance: nous tâcherons de nous en acquitter d'une maniere qui réponde à ce qu'on veut bien attendre de nous à cet égard.

Une Société nombreuſe de Sciences, Lettres & Arts, nous a honoré pour l'année de la qualité de ſon Directeur. La Correſpondance vaſte & bien choiſie qu'elle commence d'établir dans tous les Pays où l'on a quelque goût pour les Lettres, ne peut qu'étendre le nombre de nos propres Correſpondans: & les lumieres qui en réſulteront devenant les nôtres, la maſſe de nos matériaux en ſera plus conſidérable, & nos Ouvrages plus utiles.

C'eſt au zèle de nos Correſpondans d'Amérique que le Public doit le Monument Phénicien que nous publions dans ce Volume.

D'autres nous ont envoyé divers Vocabulaires, en particulier le R. P. GAIGNARD de l'Oratoire: M. MURET, Doyen des Paſteurs à Vévay en Suiſſe; M. l'Abbé CLÉMENT, Curé dans le Valais.

M.

M. Bignon nous a communiqué la Grammaire de la Langue du Bengale, que les Anglois ont fait imprimer dans cette contrée des Indes : Ouvrage précieux, dont nous rendrons compte quelque jour.

M. le Comte de Sarsfield, tout ce que sa Bibliothéque contient de livres rares sur les Langues & sur l'Histoire du Nord.

M. Le Marquis de Saint-Simon nous a fait divers envois très-précieux en livres rares sur les Langues & les Antiquités.

Ainsi s'augmente sans cesse la masse de nos livres & de nos manuscrits, nécessaires pour aggrandir nos recherches & accélérer nos travaux.

Dictionnaire des Racines Latines, in-8°.

Depuis notre dernier Volume, nous avons publié le Dictionnaire Etymologique des Racines Latines *in*-8°. Ouvrage qui manquoit aux Lettres, & sur-tout aux Jeunes Gens.

Le Public, à la vérité, étoit déjà en possession de divers Ouvrages sur les Racines Latines : tels ceux de M. Fourmont, de M. Danet, & en dernier lieu d'un R. P. de l'Oratoire.

On avoit donc vivement senti la nécessité de ramener les mots Latins à un certain nombre de mots simples & primitifs qui deviennent la clef de tous les autres. Cette Méthode est en effet la seule à suivre pour saisir l'ensemble des mots d'une Langue : mais outre que la plûpart de ces Recueils sont en vers, ils ne sont point Etymologiques, ce qui est un défaut ; 1°. parce que par-là on est forcé de multiplier beaucoup trop le nombre des radicaux, en sorte qu'on manque son but, du moins en grande partie : 2°. parce qu'on n'y voit point l'origine de ces mots radicaux, ni leur rapport avec la Nature & avec les autres Langues, ce qui les rend moins utiles & moins satisfaisans.

Notre Dictionnaire des Racines Latines réunit au contraire

tous ces avantages. D'un côté, le nombre des radicaux y est réduit au moindre nombre possible : de ceux-ci on en voit dériver d'autres qui deviennent à leur tour l'origine de tous les Dérivés Latins. D'un autre côté, on y apperçoit l'origine de chaque mot radical, ce qui est un grand avantage ; & on y trouve les rapports de ces mots avec les autres Langues, ce qui est aussi d'une très-grande utilité.

A la tête, nous avons mis un Discours Préliminaire sur la formation des mots ; sur les Initiales de la Langue Latine & sur ses Terminaisons. Nous distribuons celles-ci sous un certain nombre de classes qui se rapportent à autant de mots primitifs, dont elles empruntent toute leur force. Ce Discours renferme des détails qui ne sont pas dans notre grand Ouvrage.

Il n'y a donc point de doute que ce Dictionnaire des Racines ne soit insensiblement reçu comme Classique. Déjà l'UNIVERSITÉ de Paris, bon Juge sur ces matieres, a bien voulu en recommander l'usage à MM. les Professeurs de son Corps : un suffrage aussi glorieux ne peut que nous concilier tous ceux de la Nation.

Grammaires & Dictionnaires Grecs à publier.

Encouragés par ces succès, nous nous proposons de donner un Dictionnaire semblable *in*-8°. pour les Racines de la Langue Grecque : il paroîtra en même tems que le Dictionnaire Etymologique de cette Langue, que nous avons déjà annoncé par Souscription.

Ces Ouvrages seront précédés cependant des Grammaires Françoise, Latine & Grecque, auxquelles nous allons mettre la derniere main. Nous ne négligerons rien pour qu'elles soient véritablement utiles à la Jeunesse ; & qu'en réduisant les régles de ces Langues au plus petit nombre possible, on en connoisse beaucoup mieux le génie, & on en sente mieux la beauté : nous n'épargnerons ni soins, ni peines, ni avances pour répondre à ce qu'on attend

de nous, & pour remplir tout ce qu'exige la carriere à laquelle la Providence femble nous avoir conduits elle-même.

De quelques Ouvrages relatifs aux nôtres.

Tel eft le Titre heureux de notre Ouvrage, tels font les fuccès de fes diverfes parties, que des Hommes de Lettres empruntent notre titre, que d'autres imitent nos vues au point de fe faire confondre avec nous : il eft donc jufte que nous donnions ici les éclairciffemens néceffaires, afin que chacun jouiffe du fruit de fon travail.

I.

Des Papiers publics nous ont attribué d'être au nombre des Gens de Lettres qui font l'Hiftoire des Hommes, & qui l'ont commencée par celle du *Monde Primitif* : on nous a même écrit de divers pays à ce fujet, afin de favoir à quoi s'en tenir. Les uns & les autres nous ont fait trop d'honneur : nous ne fommes pour rien dans cet Ouvrage ; notre plan nous occupe affez fans embraffer des objets étrangers : il eft vrai que nous avons annoncé une Hiftoire du Monde Primitif comme faifant une partie effentielle de nos Recherches, mais fur-tout comme devant terminer ces travaux, ceux-ci feuls en peuvent être la bafe ; fans cela, elle feroit prématurée, elle ne pourroit offrir que des objets ifolés, le vuide des déferts : auffi, celle-ci ne nous empêchera point, malgré le mérite qu'elle peut avoir, de publier la nôtre quand il en fera tems.

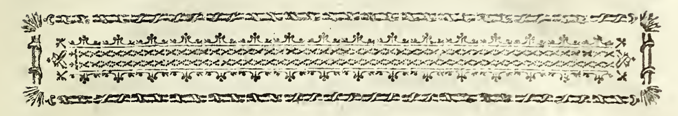
L'Hiftoire ne doit être en effet que le réfultat des documens, des connoiffances, des travaux des hommes ; fans cela, elle n'offre qu'un Roman, ou que des Fragmens incohérens : comment donc réuffir dans l'Hiftoire primitive, fi on ne s'eft pas donné le tems de raffembler auparavant toutes les connoiffances néceffaires pour la connoître & pour la développer ; fans avoir réuni tous les faits,

toutes les traditions, tous les monumens, sans s'être mis en état de les entendre, de les comparer, de les éclaircir; sans avoir démêlé le vrai du faux, le figuré du propre, l'allégorique de l'historique; sans s'être armé de toutes les ressources d'une Critique sage & modérée qui d'un coup-d'œil fait distinguer le vrai du faux, & ne se faire que des principes lumineux qui ne puissent jamais tromper, sur-tout qui puissent concilier toutes les vérités? Jusques alors, on n'aura rien de complet, rien qui réponde à la grandeur de l'Annonce.

2.

Un de nos Correspondans, excellent Ami, dans les mains de qui est tombé le Prospectus d'un Ouvrage intitulé l'*Antropologie*, a trouvé de si grands rapports entre les objets qui y sont annoncés, & ce que nous avons déjà publié, qu'il a cru que c'étoit un Abrégé de notre Monde Primitif, & que c'étoit nous-mêmes qui présidions à cet Abrégé. Il nous a en conséquence adressé diverses Remarques relatives à cette Annonce: la plûpart sont très-fondées, très-lumineuses, & nous ont fait le plus grand plaisir; mais nous ne connoissons point cet Ouvrage, nous n'avons point vu ce Prospectus: nous doutons que des personnes honnêtes ayent voulu courir sur nos brisées, & donner des Abrégés prématurés de notre Ouvrage, qui nous ôtassent les moyens de continuer une entreprise aussi dispendieuse que pénible, & qui exige le concours le plus soutenu pour la Souscription. Si au contraire les Auteurs de cet Ouvrage n'ont fait qu'adopter nos Principes pour élever dessus un Edifice différent, alors leur travail nous devient fort honorable & rentre dans les vues qui nous porterent à publier ces Principes; & nous aimons mieux croire que telle est la marche que tiennent ces Auteurs.

Fin du Discours Préliminaire.



TABLE

DES OBJETS CONTENUS DANS CE VOLUME.

ESSAI D'HISTOIRE ORIENTALE

Pour les VII[e] et VI[e] Siècles avant J. C.

DES SYMBOLES, DES ARMOIRIES

ET DU BLASON DES ANCIENS.

Des Noms de Familles.

Fin de la Table des Objets.

VUE



VUE GÉNÉRALE DU MONDE PRIMITIF,

QUI comprend les Volumes déjà publiés ; ceux qui doivent ſuivre ; & ce qui a conduit à ces Recherches.

LES Volumes du Monde Primitif ſe multiplient, les objets qu'il annonçoit ſe développent, ſon terme s'éloigne à meſure que ces objets occupent une place plus étendue ; mais ne ſortons-nous pas de ce plan ? L'avons-nous rempli ſur chacune des Parties que nous en avons déjà fait paroître ? Réſulte-t-il de ces développemens quelqu'utilité ſenſible & intéreſſante ? Et ce qui a déjà paru, peut-il faire déſirer ce qui nous reſte de découvertes & de recherches à publier pour completter nos promeſſes ?

Il ne ſera ſans doute pas inutile de jetter un coup-d'œil ſur ces queſtions : on ſaura mieux à quoi s'en tenir ſur un Ouvrage auſſi vaſte, auquel on ne pouvoit croire, & que tant de perſonnes s'imaginent avoir jugé quand elles ont dit que ce n'eſt qu'un ſyſtême. Lorſqu'on a une longue carriere à parcourir, une vue rapide ſur le chemin qu'on a déjà franchi, délaſſe agréablement le Voyageur, & lui donne une nouvelle force pour ſoutenir ce qui lui reſte de peine & de travaux. On en aura d'ailleurs plus de confiance pour nous ſuivre dans les grandes choſes

qui doivent completter notre plan : & nous repliant ainſi ſur nous-mêmes, raſſemblant tous nos avantages, réſumant nos grands réſultats, nous puiſerons dans cette réviſion de nouveaux ſecours & de nouvelles vues pour perfectionner nos découvertes, & pour tirer un plus grand parti de celles que nous avons encore à expoſer, qui ne ſont ni moins nombreuſes, ni moins importantes que celles que nous avons déjà miſes ſous les yeux du Public.

Nous LUI devons en même tems une légère eſquiſſe des vues qui nous ont conduit à la découverte du Monde Primitif & de ſes diverſes parties qui ſemblent ſi diſparates, ainſi que l'expoſition des moyens qui nous ont ſervi pour franchir des eſpaces qui paroiſſoient impoſſibles à parcourir : pour créer en quelque façon un Monde nouveau, en retirant le tréſor Primitif des connoiſſances humaines, de deſſous ces débris effroyables où il ſembloit être enſeveli à jamais ; comment ſans aucune fortune, ſans aucun appui, ſans autre ſecours que ceux que nous avons pu trouver en nous-même, nous avons oſé nous livrer à ces recherches d'abord faſtidieuſes & pénibles, malgré les exhortations tendres & amicales des perſonnes qui s'intéreſſoient à nous, & qui craignoient ſans ceſſe que nous ne ſuccombaſſions ſous le poids, ou que nous ne ſacrifiaſſions en vain notre tems, nos forces, notre exiſtence même ; comment nous avons pû réſiſter à des difficultés de toute eſpéce, & donner, en quelque ſorte, la vie à des objets qui ſembloient autant d'Etres de raiſon. On verra ce que peut le courage, la conſtance & l'audace ; & ſi nous étions arrêtés dans ce qui nous reſte à publier, par quelqu'un de ces accidens qui menacent ſans ceſſe l'humanité, des chercheurs plus heureux pourroient du moins ſe ſaiſir des mêmes moyens, remplir ce que nous n'aurions pu exécuter, & parvenir peut-être à

des découvertes nouvelles, non moins agréables & non moins utiles que les premieres.

De l'Annonce du Monde Primitif.

Tout étonna dans l'annonce du Monde Primitif: la grandeur de l'entreprise, le gigantesque des promesses: les difficultés terribles qu'on sentoit qu'il falloit avoir surmontées, l'ignorance des moyens qu'on pouvoit avoir employés, cette annonce subite à laquelle rien n'avoit préparé.

Ce n'étoit point une entreprise de Rois; ce n'étoit point le résultat des travaux d'une Société Littéraire, nombreuse & savante: c'étoit un simple Particulier, inconnu, qui annonçoit des découvertes regardées comme impossibles, faites dans le silence d'un cabinet bien étroit, bien peu riche: & qui offroit au Public de lui en faire part s'il vouloit y contribuer par une souscription modique, seule ressource qui lui restât.

Il prit dans son Annonce un ton ferme, parce qu'il étoit persuadé de la vérité & de la bonté de ses découvertes: & s'il les détailla par une longue énumération, c'est que tous ces objets faisoient réellement partie de son travail: c'est qu'ils étoient tous nécessaires pour assurer sa route & pour mettre dans ses découvertes cet ensemble qui seul pouvoit en faire la démonstration.

Que n'annonçions-nous pas en effet? La Langue primitive, mere & clef de toutes les autres: les rapports intimes de celles-ci avec celle-là & entr'elles: l'origine du Langage & de l'Ecriture: les sources de l'Alphabet: l'Etymologie de tous les mots: la Grammaire universelle & les principes généraux du langage: la Langue Allégorique de l'Antiquité, clef de sa Mythologie, de ses Symboles, de sa Poésie, de ses Cosmogonies, de son Calendrier, de ses Fêtes: les Loix anciennes présentées sous leur

véritable face ; les fources du Droit Public éclaircies & mieux connues. L'Antiquité par-là même reftaurée ; fon Hiftoire & fes traditions, plus certaines : fes monumens plus intelligibles ; les caufes de la grandeur des anciens Peuples, découvertes & approfondies. Et ces découvertes répandant fur toutes les connoiffances modernes, un éclat abfolument nouveau, & leur donnant une confiftance précieufe par leur liaifon intime avec ces grands objets.

L'utilité & l'importance de ces découvertes étoient trop fenfibles pour qu'on pût s'y refufer ; mais il n'y avoit point de perfonne affez étrangere aux Lettres pour ignorer combien on s'en étoit occupé jufqu'ici ; que tous ceux qui avoient voulu travailler dans ce genre, entre autres nombre de Savans diftingués, avoient échoué ; & qu'il ne reftoit que le défefpoir d'y parvenir. Comment celui qui ofoit réveiller l'attention des hommes fur ces objets abandonnés, pouvoit-il avoir été plus heureux que les autres ? Pouvoit-il avoir découvert des monumens qui euffent échappés à tous ? avoir puifé quelque part des notions fur l'Antiquité, qui fe fuffent refufées à tous les efprits ? Lors même qu'à force de rêver il auroit pu trouver quelque principe plus lumineux, comment pafferoit-il à travers l'immenfité des tems, & renoueroit-il le fil tant de fois interrompu des fciences anciennes & modernes ?

Nous nous étions attendu à toutes ces difficultés ; nous les euffions faites peut-être nous-mêmes dans un tems, à quiconque eût promis de pareilles découvertes : auffi ne les annonçames-nous que lorfque nous fûmes bien fûrs d'avoir trouvé le vrai ; & nous ne pouvions en douter par la vive lumiere qui en réfultoit, & par la facilité avec laquelle s'applaniffoient tous les obftacles & fe diffipoient les difficultés les plus exafpérantes.

Aujourd'hui, que nous sommes si avancés dans notre carriere, que le Public est déjà en possession de sept Volumes, sans compter celui que nous faisons paroître dans ce moment, & dans lesquels nous lui avons offert une suite d'objets aussi neufs que variés, efforts auxquels il a daigné applaudir d'une maniere qui a excité toute notre reconnoissance, & qui nous a donné de nouveaux motifs d'encouragement, montrons par quels moyens nous sommes parvenus à des connoissances de cette nature, & ce qui a déterminé nos recherches sur ces objets abandonnés. Mais comme c'est l'Ouvrage de notre vie entiere, d'abord, pour apprendre ce qu'on en avoit dit avant nous, ensuite pour nous frayer à nous mêmes de nouvelles routes plus satisfaisantes, nous serons obligés de remonter un peu haut.

De nos premieres Etudes.

[Nous eûmes l'avantage inestimable d'avoir pour PERE un homme rare, plein de génie & d'élévation, fait, par son éloquence naturelle, par son courage héroïque, par le coup-d'œil le plus sûr & le plus imposant, par la présence d'esprit la plus tranquille au milieu des périls les plus éminens, pour entraîner les Peuples, pour commander aux Nations; & qui très jeune avoit rendu des services assez importans à sa Patrie, pour que le Grand-Régent daignât lui faire des offres qu'il ne crut pas devoir accepter.

C'étoit au commencement du regne de Louis XV. Le Cardinal Alberoni, qui cherchoit à former un Parti dans le Royaume en faveur de Philippe V, avoit beaucoup espéré de la part des Protestans, dont il connoissoit toute l'étendue des maux. Le Grand-Régent apprenant les démarches du Cardinal, craignit tout à l'égard des Provinces Méridionales, remplies de Protestans, de

ces hommes dont une ancienne politique vouloit faire croire l'exiſtence contraire aux Gouvernemens Monarchiques : les craintes de ce Prince étoient d'autant plus vives, qu'il ſavoit, auſſi-bien que le Cardinal, à quels excès étoient parvenus leurs maux, & ce qu'avoient couté au Royaume les troubles des Cevennes, à peine éteints. Il chercha donc quelqu'un en état de repouſſer au milieu d'eux les intrigues du Cardinal : il s'adreſſa pour cet effet au grand Baſnage, avec qui il étoit en correſpondance. Celui-ci lui indiqua le jeune Court, comme la perſonne la plus capable d'opérer les effets qu'il deſiroit. Le Prince dépêche un Gentilhomme auprès de lui : il en apprend, avec cet intérêt qui ſuit une grande crainte, qu'on a déjà éconduit une partie des Emiſſaires du Cardinal, qu'on travaille à faire échouer les ſollicitations des autres : que les Proteſtans ne cédent en rien aux Catholiques dans leur attachement à la Maiſon Royale : que l'excès de leurs maux eſt incapable de les faire manquer à leur devoir : que les troubles des Cevennes, qu'on venoit d'éteindre, ne furent que des repréſailles de quelques Villages, contre des perſonnes qui les avoient pouſſés, par leurs atrocités, au plus grand déſeſpoir; mais qu'ils n'avoient jamais penſé à ſe ſouſtraire à l'autorité royale, & qu'il en feroit de même tandis qu'il couleroit une goutte de ſang dans les veines des Proteſtans François : que telles étoient & avoient toujours été ſes diſpoſitions, celles de tous les Proteſtans, & celles qu'il inſpiroit, au péril de ſa vie, à ce petit nombre de Fanatiques qu'avoient égaré trente ans d'ignorance & de loix pénales. Le Prince, touché de ces ſentimens, ſi différens de ce que la politique les faiſoit croire, & n'ayant plus de crainte à cet égard, fit aſſurer le jeune homme de toute ſa bienveuillance, & lui offrit une penſion conſidérable, avec permiſſion de vendre ſes biens & de ſortir du Royaume;

pour se soustraire au funeste effet de ces loix. Celui-ci, pénétré de reconnoissance, refusa tout, à cause de l'expatriation qui en devenoit la base, & il donna lieu au Régent de réfléchir sur la bisarrerie des circonstances qui le mettoient dans l'impossibilité d'être utile à d'excellens sujets, à moins qu'ils n'abandonnassent leur Patrie, & qu'il ne pût plus se servir d'eux.

Ce qu'il ne crut pas devoir faire alors à des conditions aussi avantageuses, il fut obligé de le faire plus tard, en abandonnant tout, lorsque les loix pénales, qui furent renouvellées à la majorité du Roi, peserent avec une force sans égale sur lui & sur une famille qu'il ne pouvoit plus rendre heureuse dans le sein de sa Patrie.

Ayant tout sacrifié au devoir, & ne pouvant nous laisser du bien, il voulut du moins nous laisser la SCIENCE, titre avec lequel on n'est étranger nulle part; avec lequel on peut se rendre utile à tous en se faisant du bien à soi-même. D'ailleurs nous étions demeuré seul d'une nombreuse famille, & nous en étions devenu plus précieux.

Il nous dévoua à l'étude, & il avoit à cet égard les plus grandes vues : il jugea sans doute à notre docilité, à notre patience, à notre taciturnité, telle qu'à huit ans, le Spectateur nous parut un homme étonnant, parce qu'il étoit accoutumé à ne parler que par gestes, que nous pourrions faire de grands progrès dans les sciences spéculatives, & reculer les bornes des connoissances humaines, sur lesquelles il lui paroissoit qu'il y avoit encore prodigieusement à faire.

Il fut notre premier Maître dans un tems où à peine pouvions-nous bégayer : il nous donna ensuite tout ce qu'il put trouver de plus habiles Instituteurs : il nous lia avec de Grands-Hommes; l'amitié qu'on avoit pour lui rejaillissoit sur nous; il auroit voulu

que nous eussions embrassé l'universalité des connoissances humaines. Ce qu'un homme a pu faire, nous disoit-il, un autre doit l'exécuter : il nous fit donc étudier diverses Langues, le Latin, le Grec, l'Anglois, l'Hébreu, &c.

Mais les Langues n'étoient considérées que comme moyen : il fallut donc étudier d'autres choses : l'Histoire ancienne & moderne, Sacrée, Ecclésiastique, Nationale; la Géographie, la Chronologie, les Voyages, les Antiquités, la Théologie, les Belles-Lettres, la Mythologie : toutes les Religions du monde, pour connoître en quoi elles s'accordent, jusqu'à quel point elles sont la vérité : il fallut en même-tems acquérir des notions plus ou moins étendues des Mathématiques, de l'Astronomie, de la Physique, du Droit : sur-tout, posséder cette heureuse & sage Philosophie, qui fait suspendre son jugement sur tout, pour mettre tout au creuset de la raison; & analysant tout, aller chercher la vérité au fond du puits.

Comme les idées nettes se rendent nettement par la parole, il voulut aussi que nous pussions les rendre nettement, librement, & très-couramment par l'Ecriture; il nous fit faire même quelquefois, à cet égard, des tours de force uniques, & qui nous ont infiniment valu, pour nous faciliter cette immense quantité d'Extraits & d'Ecritures de toute espece que nous avons été obligés de faire, de Dictionnaires même entiers qu'il nous a souvent fallu copier : avantage sans lequel nous eussions succombés sous le poids des recherches.

Il nous fit aussi apprendre le dessin, connoissance qui paroît étrangere à un Homme de Lettres, & qui nous a été très-utile pour copier & pour nous rendre propres les monumens de tous les siecles, de même que pour composer les planches & les cartes du Monde Primitif. Nous saisissons même avec empresse-

ment

ment cette occasion de témoigner notre reconnoissance à un Prince de Westphalie, M. le Comte de la Lippe, qui nous associa aux leçons qu'il prenoit dans ce genre.

Notre excellent Pere, digne de tous nos regrets, & secondé par une Epouse d'une force d'ame peu commune, qui veilla sans cesse à notre éducation, & qui ne vivoit que pour sa famille, ménageoit en même têms nos forces & notre santé peu ferme, par des exercices modérés, afin que nous eussions dans un corps sain, un jugement sain: & dans la belle saison nous allions souvent passer quelques jours dans la campagne de M. Louis de Cheseaux, Gentilhomme aussi distingué par son esprit, ses connoissances & son mérite, que par son rang. Il avoit deux fils; l'un devenu un des premiers Savans de l'Europe, peut-être le plus grand Astronome depuis Newton: l'autre plus jeune & de qui nous avions l'avantage d'être compagnon d'étude: tous élevés sous les yeux de leur mere, fille du célébre Philosophe de Crousaz; & par son goût & ses lumieres, digne de son illustre Pere.

Tems heureux! Maison chérie! dont nous ne perdrons jamais le souvenir, & à laquelle nous saisissons, de même avec empressement, cette occasion de rendre nos hommages, de même qu'à l'Homme grand & respectable dans la maison de campagne de qui nous écrivons ceci: & qui depuis que nous avons le bonheur de le connoître, veut bien en quelque façon nous tenir lieu de tant de pertes; l'Ami des Hommes, pouvoit-il ne pas avoir quelqu'amitié pour l'Auteur du Monde Primitif?

Mais pour en revenir à nos études, nous nous y prêtions de notre mieux, autant que pouvoient le permettre la dissipation de la jeunesse, une santé long-tems foible, une mémoire lente & cruelle qui se refusoit à tout ce qu'elle ne concevoit pas.

Nécessité de refondre ces Etudes.

Parvenus à l'âge où l'on prend un état & où nos Camarades d'étude étoient déjà avantageusement placés, nous ne crumes pas devoir les imiter & suivre à cet égard les conseils sages & prudens d'une fortune au-dessous du médiocre ; nous renonçâmes courageusement à toute vue d'établissement ordinaire, pour revenir sur nos études, afin de les perfectionner d'après nous-mêmes ; & de parvenir s'il se pouvoit à la solution d'une foule de difficultés dont nous avions cherché en vain l'explication dans tout ce qui existoit, persuadés que si nous y parvenions, nous trouverions dans la chose même notre récompense & l'établissement le plus conforme à une personne dévouée aux Lettres & à la vérité.

En effet, nous ne pouvions nous dissimuler, qu'ayant examiné ou appris tout ce qu'on avoit dit & écrit sur ces objets, il n'en résultoit que longueur, obscurité & ignorance : nous avions vu qu'on ne savoit rien de positif sur l'origine des Peuples & sur celles des Sociétés : qu'on soutenoit à cet égard avec la même vraisemblance le pour & le contre : qu'on ne savoit pas un mot de l'origine des Langues ; qu'on déraisonnoit sur l'Etymologie ; qu'on avoit perdu toute idée du rapport intime des Langues d'Occident avec celles d'Orient ; qu'on avoit perdu jusques à la vraie maniere de lire celles-ci : que toutes les Grammaires n'étoient qu'imperfection : qu'on ne se doutoit pas même de l'origine de la Parole : encore moins de celle de l'Ecriture : qu'on ignoroit absolument la vraie maniere d'étudier les Langues ; les Méthodes qu'on employoit pour cela, étant en général longues, fastidieuses, livrées à une routine qui ne connoissoit guères que l'usage, & avec le secours de laquelle on ne pouvoit apprendre

qu'un très-petit nombre de Langues, ſans être en état d'en expliquer les procédés & de s'élever au-deſſus de leurs régles.

Que la plûpart des anciens monumens étoient muets, parce qu'on ne ſavoit ni les interroger, ni s'élever au-deſſus d'une lettre morte & ſans vie : qu'on les expliquoit, de même que les Langues, plutôt par routine que par une vraie & ſolide connoiſſance ; enſorte qu'on ne voyoit dans l'Antiquité que ruine & que décombres, là où on auroit dû voir ſcience, ſageſſe & ordre merveilleux.

Qu'on ne ſe doutoit pas des vraies limites de la Fable & de l'Hiſtoire: qu'on en faiſoit le plus malheureux mélange, changeant l'Hiſtoire en Fable & la Fable en Hiſtoire : que c'étoit ſur-tout à l'égard de la Mythologie qu'on s'étoit égaré : les explications qu'on en donnoit étant incapables de ſatisfaire un homme raiſonnable, parce qu'elles étoient preſque toujours contraires au ſens commun, & qu'elles n'offroient qu'un cahos qui donnoit lieu à toutes ſortes de difficultés : qu'on s'attachoit à des traditions qui n'amenoient à rien, tandis qu'on ne faiſoit nulle attention à des faits ou à des procédés importans, au point qu'il falloit ſouvent faire le plus grand cas de tel monument qu'on rejettoit comme indigne d'attention & négliger tel autre qu'on croyoit merveilleux.

Que ſi quelques vérités avoient eu aſſez de force pour percer à travers tant d'erreurs, tant d'inconſéquence, & un ſi grand deſordre, elles reſtoient ſans énergie & ſans ſuccès. On peut même dire que nous n'offrons peut-être aucune vérité qui n'ait été ſentie ou apperçue dans un tems ou dans un autre, & qui ne ſoit entrée dans quelque ſyſtême vrai ou faux : telle eſt en effet la vérité, qu'elle ne peut ſe laiſſer ſans témoignage, & qu'elle perce néceſſairement à travers le brouillard le plus épais; mais les hommes, offuſqués par les préjugés, méconnoiſſoient celles-ci, & elles

reſtoient confondues avec une foule d'erreurs & d'illuſions, entre leſquelles il étoit impoſſible de la démêler ſans des principes antérieurs & certains.

Moyens par leſquels on eſt parvenu à cette refonte, & découvertes qui en ont été la ſuite.

Il ne ſuffiſoit pas de connoître le mal & ſon étendue, il étoit ſur-tout queſtion des moyens d'y remédier, & premierement de la poſſibilité de faire mieux : car ſi cette multitude d'erreurs & de préjugés ſur l'antiquité & ſur l'origine de tout, provenoient du manque de monumens, de leur perte irréparable, ce qui n'eût pas été étonnant, puiſque les déſaſtres à cet égard ont été auſſi grands que multipliés, il falloit ſe réſoudre à vivre dans une ignorance qu'il n'étoit plus poſſible de diſſiper; mais ſi au contraire il reſtoit aſſez de monumens relatifs aux grands intérêts des hommes; ſi, en les rapprochant, ils formoient une maſſe immenſe & complette dans leur genre; ſi, en les comparant & en les interrogeant, ils s'expliquoient mutuellement, & s'il en réſultoit une vive lumiere; ſi c'étoient les hommes qui euſſent manqué aux monumens, & non les monumens aux hommes, on avoit tout à eſpérer avec de l'adreſſe, de la conſtance & du courage.

Nous avions d'autant plus lieu de le penſer, que nous avions les plus fortes raiſons de croire que ceux qui s'étoient exercés juſqu'ici ſur ces objets, avoient toujours poſé de fauſſes limites, des principes erronés : qu'ils ne s'étoient égarés que parce qu'ils s'étoient mis des entraves qui leur faiſoient manquer la vérité, & les réduiſoient à la néceſſité de lui tourner exactement le dos.

Nous fûmes dès-lors aſſurés qu'en les laiſſant, eux & leurs principes, & qu'en prenant le chemin oppoſé, en ſoutenant tou-

jours la contradictoire des propositions qu'ils avoient prises pour base de leurs recherches, nous découvririons nécessairement de très-grandes choses, précisément tout ce qu'ils avoient espéré de découvrir, & dont ils avoient été forcés d'abandonner la recherche.

Ce chemin étoit d'autant plus sûr, que nous avions rassemblé une plus grande masse de connoissances, que nous embrassions un champ infiniment plus vaste, un beaucoup plus grand nombre de Langues, beaucoup plus de vues, une critique plus sévere; ensorte que nos conséquences devoient être plus lumineuses, plus fermes; & que non contens de les examiner en simples érudits, comme on avoit toujours fait, nous étions en état, au moyen d'une bonne Philosophie analytique, de les soumettre au creuset de la raison & du bon sens, & d'établir dans *le Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde moderne*, une suite importante de belles vérités.

Que rien n'a été l'effet du hasard: que tout a sa cause & sa raison; & que rien ne se fait de rien. Que l'homme n'a jamais été créateur en aucun genre; mais qu'il est toujours parti d'élémens existans pour faire quelque chose, & que ce qu'il a fait a toujours été assorti à ces élémens, qui, existans sans cesse dans la Nature, antérieurs à l'homme, indépendans de lui, donnent la raison de tout, en les combinant avec la nature de l'homme & avec ses besoins.

Que la Parole est nécessaire: qu'elle naquit avec l'homme; qu'elle n'a jamais été la production de ses soins, qu'il n'a pu que les modifier: qu'elle est une suite indispensable de la raison: qu'elle se confond avec elle, ensorte qu'il n'est point étonnant que le même mot ait désigné la parole & la raison éternelle: qu'elle n'est que la peinture des idées données par la Nature immuable

& éternelle qui ſe peint dans l'eſprit, comme elle ſe peint au phyſique dans le miroir des eaux.

Qu'ainſi il n'exiſte qu'une Langue, une Langue éternelle & immuable puiſée dans la Nature raiſonnable, & dont les hommes n'ont jamais pu ſe détourner : que par conſéquent toutes les Langues exiſtantes ne ſont que des modifications de cette Langue univerſelle, à laquelle il eſt aiſé de les ramener, en les comparant entr'elles & avec elle.

Qu'il exiſte par conſéquent une ſcience étymologique, certaine, utile, néceſſaire, conſolante, puiſqu'elle donne la raiſon claire & intéreſſante de chaque mot, & qu'elle répand ſur lui par ce moyen, une vie nouvelle, fort au-deſſus de ce qu'il étoit, lorſqu'on ne voyoit en lui que l'effet du haſard, ſans aucun rapport avec l'idée qu'il étoit deſtiné à peindre.

Qu'il exiſtoit par conſéquent des Principes néceſſaires du langage, une Grammaire fondamentale & naturelle, qui préſidoit à toutes les Langues, & dont toutes les Grammaires particulieres n'étoient que des modifications; & qu'on étoit d'autant plus aſſuré de trouver cette Grammaire, qu'elle étoit néceſſairement la ſuite du rapport de la parole avec les idées & avec la Nature.

Que l'Ecriture & que notre Alphabet étant la peinture de ces mêmes idées & de cette même Grammaire, pour les yeux, comme la parole l'eſt pour les oreilles, l'Ecriture eſt auſſi néceſſaire que la parole, qu'elle eſt une comme elle, & qu'elle eſt aſſujettie aux mêmes loix.

Qu'il exiſte par conſéquent une méthode vraie, ſimple & rapide pour étudier les Langues, autant au-deſſus de la plupart des pratiques ordinaires, que la raiſon eſt au deſſus de la routine, & qui embraſſe l'univerſalité des Langues avec plus de certitude & de préciſion que les autres Méthodes n'en avoient pour l'explication d'une ſeule.

Que la nature physique & universelle n'étant que le lieu & l'emblême de la nature intelligente & raisonnable, le langage qui peignoit celle-là peint également celle-ci, par le seul acte de prendre chaque mot dans un sens figuré.

Que de-là résultoit une nouvelle Langue sublime & source d'une infinité de beautés & de richesses, le langage figuré & allégorique dont les loix n'étoient pas moins nécessaires & immuables que celles du langage physique, & calquées exactement sur les mêmes principes.

Que ce langage allégorique devient une clef essentielle de l'Antiquité; qu'il présida à ses Symboles, à ses Fêtes, à ses Fables, à sa Mythologie entiere, qui paroît le comble de l'extravagance quand elle est séparée de l'intelligence qui l'anime, & qui prend une vie absolument nouvelle lorsqu'on leve le voile qui l'enveloppe; qui se trouve ainsi un ensemble d'énigmes charmantes, dépôt sacré de l'esprit & de la sagesse des premiers hommes.

Que ces Principes sur les Langues n'étoient pas moins essentiels pour la Langue Hébraïque, elle-même Langue descendue de la Primitive, & qui doit se lire de la même maniere que les Langues d'Occident; ce qu'on avoit totalement perdu de vue; d'où étoit résulté un mur insurmontable de séparation entre les Langues d'Orient & d'Occident, qui en faisoit une vraie tour de Babel.

Que ceux même qui ramenoient toutes les Langues à la Langue Hébraïque, ne tenoient rien lorsqu'ils ne s'élevoient pas jusqu'à l'origine même de cette Langue, & qu'ils ne connoissoient pas la cause de ses mots & leurs rapports avec la Nature elle-même.

Que du redressement de toutes ces choses, il devoit résulter une connoissance infiniment plus parfaite de l'Antiquité, & la solution d'une multitude de difficultés qu'il étoit impossible de résoudre auparavant.

Qu'il en résultoit sur-tout que l'état des Nations sauvages & ignòrantes, n'est pas l'état naturel de l'homme; mais un état désordonné, effet des déprédations, des invasions, de l'abandon de l'ordre, de la suite de toute société, un état de brigands ou de frelons ennemis de tout travail.

Que les hommes sortis véritablement hommes des mains du Créateur, commencerent par vivre en familles & en sociétés, d'où se formerent avec le temps des Etats agricoles, source de la splendeur des anciens Empires, de leurs connoissances, de ces traditions qui subsistent encore parmi les Nations éclairées, & dont on ne pouvoit découvrir la cause.

Que les Arts, les Loix, la Navigation, le Commerce naquirent nécessairement par & pour l'Agriculture; que tous ces objets furent également l'effet immédiat de l'Ordre, & non celui du hasard ou d'un long & pénible tâtonnement : que tout a eu sa cause nécessaire, même la Poësie, nos chiffres, les danses sacrées.

Que l'Histoire ancienne & l'état primitif des hommes en seroient infiniment mieux connus, en montrant l'accord absolument nouveau de leurs traditions & de leurs connoissances primitives, en dégageant enfin l'Histoire des Fables allégoriques confondues sans cesse avec elle ; & en s'élevant jusques à ces principes qui sont la base des Empires, & au moyen desquels on juge l'Histoire elle-même, qui n'est plus que le résultat de la maniere dont les hommes ont observé ces principes éternels & immuables; car si l'Histoire est le flambeau des Nations, ce n'est pas seulement en montrant que tels & tels Peuples ont été heureux ou malheureux, ont eu de l'éclat ou n'en ont point eu ; mais en comparant ces faits à une régle éternelle & invariable, en montrant que les Empires n'ont fleuri qu'autant qu'ils se sont conformés

formés à cette régle immuable, & qu'ils n'ont été effacés de dessus la terre, que pour avoir foulé aux pieds ces principes, cet ordre éternel & nécessaire sans lequel il ne peut exister de bien.

Qu'autrement, l'Histoire est sans nul effet, tout n'étant plus donné qu'au hasard, tout ne dépendant plus que de mille petites passions dont on ne peut calculer que ruine & que folie.

Mais qu'avec ce principe, on voit disparoître ce préjugé, triste consolation des malheureux, qu'il est impossible que les Empires subsistent à jamais; qu'ils ont leurs périodes d'accroissement & de ruine, de prospérité & de décadence, comme toutes les choses humaines : maxime d'aveugles qui concluent, par ce qui est, de ce qui doit être, tandis que rien ici-bas n'est soumis au hasard : & que comme le soleil luit de tout tems en obéissant toujours à la même loi, ainsi les Empires subsisteroient à jamais, en ne s'écartant jamais de cet ordre éternel & immuable qui seul peut les maintenir, & sur qui seul ils doivent se régler.

Ayant ainsi montré dans le Monde Primitif que les Sociétés entieres, tous les Empires, sont dirigés par un seul ordre politique, par une seule Langue, par une seule écriture par une seule Grammaire au physique & au moral, on s'est engagé à faire voir de la même maniere que l'homme n'a pas été non plus livré au hasard relativement aux grandes vérités de la Religion & du Culte qui en est la suite.

Que l'homme tenant tout à la fois, à la Terre par le physique; & au Ciel par la reconnoissance, par ses désirs, par sa vie intellectuelle, & s'y trouvant sans cesse ramené par l'espérance & par la crainte, les deux grands mobiles naturels & inséparables de toute action raisonnée, les droits du Ciel sur lui, & ses devoirs envers le Ciel, ne sont ni moins forts ni moins immuables que les droits de la Terre sur lui & que ses devoirs envers elle.

Qu'à cet égard, il exiſte une Religion éternelle & immuable qui fait la perfection de l'homme, qui accorde le Ciel & la Terre, qui eſt une, que tous les hommes ont connu, qu'aucun n'a pû méconnoître ſans rompre cette admirable harmonie, ſans manquer à ſa dignité, ſans deſcendre au-deſſous de lui-même, ſans ſe regarder comme un vil inſecte qui n'eſt deſtiné qu'à brouter la terre, qu'à ſervir de pâture aux animaux, de la même maniere que ceux-ci lui en ſervent, ſans qu'il ait ſur eux de ſupériorité abſolue.

Que les grands principes de cette Religion ont été enſeignés dès l'origine des tems : qu'ils ont toujours été la régle de tous les hommes & de toutes les Sociétés, ſans qu'il ſoit poſſible de les détruire ; qu'ils ne peuvent être abandonnés qu'en renverſant l'harmonie entiere ſur laquelle l'Univers eſt fondé, & en arrachant à l'homme la gloire de ſon exiſtence.

Que la révélation a heureuſement ramené les hommes à ces premiers principes oubliés & négligés : & que les vérités qu'elle a ajoutées à celles qui avoient été connues dès les premiers tems, étoient plutôt deſtinées à accomplir d'anciennes vérités, d'anciennes promeſſes, à leur donner une nouvelle Sanction, à les retirer de deſſous ce monceau de ruines qui couvroient l'Univers, qu'à propoſer aux hommes de nouvelles obligations, des devoirs qui ne fuſſent pas relatifs aux premiers ; à les ramener, en un mot, à l'Ordre ancien & éternel, plutôt qu'à leur en offrir un nouveau.

Enfin, que la Société ne pouvant proſpérer que par ſes individus, chaque homme eſt également ſoumis à un Ordre éternel & immuable, au phyſique & au moral, tel qu'en s'y ſoumettant, il eſt véritablement heureux ſur cette terre par le contentement d'eſprit & par l'utilité dont il eſt à lui-même & aux autres : en ſorte qu'il ſe manque à lui-même & aux autres non-ſeulement lorſqu'il

viole cet Ordre, mais même lorſqu'il ne le remplit qu'en partie; & que négligeant, par exemple, ſon exiſtence intellectuelle, il ſe borne aux devoirs phyſiques, à la vie des ALCINE & des CIRCÉ qui changent les hommes en animaux, & qu'il ne tient nul compte des devoirs moraux dont ceux-là ſont le ſupport, & dont ceux-ci ſont le couronnement & la gloire.

Qu'en un mot, il exiſte un ORDRE éternel & immuable, qui unit le Ciel & la Terre, le corps & l'ame, la vie phyſique & la vie morale, les hommes, les Sociétés, les Empires, les Générations qui paſſent, celles qui exiſtent, celles qui arrivent, qui ſe fait connoître par une ſeule parole, par un ſeul langage, par une ſeule eſpéce de Gouvernement, par une ſeule Religion, par un ſeul Culte, par une ſeule conduite, hors de laquelle, de droite & de gauche, n'eſt que déſordre, confuſion, anarchie & cahos, ſans laquelle rien ne s'explique, & avec laquelle tous les tems, tous les langages, toutes les allégories, tous les faits ſe développent, ſe caſent, s'expliquent avec une certitude & une évidence irréſiſtibles dignes de la lumiere éternelle, ſans laquelle il n'y a point de vérité, & qui eſt elle-même la vérité faite pour tous les hommes, & ſans laquelle point de ſalut.

§. II.

Du Plan général & raiſonné.

C'eſt afin d'établir ces grandes vérités, & de faciliter l'acquiſition des connoiſſances humaines, en aſſurant d'un pas égal les heureux effets qui en doivent être la ſuite, que nous annonçames les diverſes parties dont ſeroit compoſé le MONDE PRIMITIF.

Nous dîmes qu'il réuniroit deux ſortes d'objets généraux, les Mots & les Choſes.

Que la portion des Mots offriroit ces dix grandes Parties.

1. Les Principes du Langage, ou Recherches sur l'Origine des Langues & de l'Ecriture.
2. La Grammaire Universelle.
3. Le Dictionnaire de la Langue Primitive.
4. Le Dictionnaire Comparatif des Langues.
5. Le Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine.
6, 7, 8. Ceux des Langues Françoise, Grecque & Hébraïque.
9. Le Dictionnaire Etymologique des Noms de lieux, fleuves, montagnes, &c.
10. La Bibliothéque Etymologique, ou la Notice des Auteurs qui ont traité de ces divers objets.

Nous ajoutâmes que la seconde portion, celle qui traite des Choses, seroit subdivisée en deux Parties : l'Antiquité Allégorique & l'Antiquité Historique.

Que la premiere contiendroit :

1. Le Génie symbolique & allégorique de l'Antiquité.
2. Sa Mythologie & ses Fables sacrées.
3. Les Cosmogonies & Théogonies de tous les Peuples.
4. Les Peintures sacrées de l'Antiquité, ses Emblêmes, son Blason, &c.
5. La Doctrine symbolique des Nombres.
6. Le Dictionnaire Hiéroglyphique de l'Antiquité avec ses figures.

Que l'Antiquité Historique renfermeroit ces huit objets :

1. La Géographie du Monde Primitif.
2. Sa Chronologie.
3. Ses Traditions & son Histoire.
4. Ses Usages & ses Mœurs.

5. Ses Dogmes.
6. Ses Loix Agricoles.
7. Son Calendrier, ses Fêtes, son Astronomie.
8. Ses Arts, tels que sa Poësie, &c.

C'étoient ainsi XXIV objets différens que nous nous engagions de mettre sous les yeux de nos Lecteurs ; & nous donnions en même tems une idée de la maniere dont nous les remplirions, & de nos moyens pour y parvenir, afin qu'on pût juger de ce qu'on devoit en attendre.

Nous n'avons pas encore rempli, il est vrai, l'étendue de ce Plan ; mais ce que nous en avons déjà publié peut faire juger de l'importance de nos vues, des avantages qui en résultent, de la certitude de notre marche ; & que nous sommes allés peut-être sur chacune de ses Parties, fort au-delà de ce que nous avions promis : d'autant que nous avons déjà fait paroître des Ouvrages sur les trois grandes divisions du Monde Primitif, & sur-tout ceux qui servent de base à l'édifice entier.

Ainsi, relativement aux mots, nous avons rempli ces objets.

Le premier, l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

Le second, la Grammaire Universelle, qui est devenue en même temps une Grammaire critique & une Grammaire comparative.

Le cinquieme & le sixieme, les Dictionnaires Etymologiques de la Langue Françoise & de la Langue Latine.

Et nous avons sous presse le huitieme, ou le Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, par rapport auquel, de même que sur la Langue Latine, nous allons fort au-delà de ce que nous avons promis, donnant des Dictionnaires complets de

toutes ces Langues, tandis que nous n'en avions annoncé que les racines.

Ainsi cette portion de notre travail est d'autant plus avancée, que ces objets étoient les plus difficiles à traiter, & qu'ils sont la base de tout ce qui nous reste à faire à cet égard : & c'est à cause de leur importance, que nous avons fait un Précis séparé de l'Origine du Langage & de l'Ecriture, & de la Grammaire Universelle & Comparative.

Quant aux cinq autres objets que nous n'avons pas encore pu traiter expressément, on a pu s'assurer de ce qu'on a lieu d'attendre de nous à cet égard, par tout ce que nous avons semé dans les cinq Ouvrages déja annoncés, sur la Langue primitive, sur le Dictionnaire Comparatif des Langues, sur la Langue Hébraïque, sur les Origines des noms de lieux, dont on a vu des Essais très-étendus dans nos Discours Préliminaires sur la Langue Françoise & sur la Latine.

Relativement à l'Antiquité allégorique, nous avons développé le premier objet, le Génie symbolique & allégorique de l'Antiquité; & nous avons peut-être surpassé de beaucoup, à cet égard, l'attente de nos Lecteurs.

Nous avons également développé une portion considérable du second, en expliquant les trois grandes Fables Orientales de Saturne, de Mercure & d'Hercule, outre ce qui est répandu dans le volume du Calendrier & dans le Discours Préliminaire sur la Langue Latine.

Quant à l'Antiquité Historique, qui ne peut se développer avec fruit que lorsque nous aurons publié la partie entiere des Langues, nous avons déja fait paroître cependant le septième article, sous le nom d'HISTOIRE Civile, Religieuse & Allégorique du CALENDRIER, sans compter les divers morceaux qui com-

pofent ce huitieme volume, & plufieurs autres qui paroîtront dans l'intervalle des Dictionnaires, pour en adoucir la monotonie & la féchereffe.

N'omettons pas les Obfervations que nous mîmes à la tête de notre Plan général & raifonné, pour démontrer que la route que nous prenions, & par laquelle les monumens ne devenoient pour nous que des conféquences & non des principes, étoit la feule qu'on dût fuivre, & qu'elle conduifoit néceffairement à des réfultats lumineux; Obfervations de la bonté defquelles il fera maintenant fort aifé à nos Lecteurs de juger, d'après tout ce qu'ils ont déjà vu de notre marche.

» L'infpection & la comparaifon exacte des monumens feuls, difions-nous, eft un mauvais guide : ces monumens nous montrent, à la vérité, ce que les hommes des premiers fiecles ont fait; mais ils ne nous éclairent pas fur les motifs qui les porterent ou les déterminerent à le faire. Le défaut de lumiere fur ces motifs ne nous permet pas même d'entrevoir fi les matériaux répondent à la deftination qu'on leur a donnée, s'il ne nous en manque point, fi ceux qui, dans un rapprochement fyftématique, nous paroiffent les mieux affortis, ne laiffent pas un vuide dans leur vraie place, d'où on les auroit éloignés : & comment fe délivrer d'une multitude de doutes fur le choix de la place que chaque pièce doit occuper, lorfqu'on n'a pas fous les yeux le plan général de ce vafte monument, auquel tout ce qui exifte fur la terre doit fe rapporter avec la derniere précifion?

» De-là toutes les erreurs dans lefquelles on étoit tombé fur l'Antiquité, tous les faux principes qu'on s'étoit faits, & qui écartoient diamétralement de la vérité : ces opinions bifarres, que chaque mot étoit l'effet du hafard, qu'il n'exiftoit point de Langue primitive : que la Parole & la Grammaire n'étoient que

l'effet du hasard, de la convention, du caprice : que vouloir en rendre raison, c'étoit un délire, une extravagance : que la Fable n'étoit qu'une altération de l'Histoire : que les arts de premier besoin n'avoient été découverts qu'après les efforts réitérés, les essais les plus pénibles & très-imparfaits de plusieurs milliers de siecles ; comme si l'homme avoit commencé par être un vrai sauvage dans toute l'étendue du terme.

» Ce cahos disparoît, ajoutâmes-nous, ces erreurs cédent forcément à l'ordre, à la clarté, à l'intérêt, lorsqu'on s'éleve à un principe antérieur à tout monument, qui les a tous amenés, qui les explique tous, qui les lie tous, le Besoin.

» Par le besoin toujours pressant, toujours renaissant, l'homme fut conduit à tous les arts, à toutes les connoissances; il y fut conduit par la route la plus prompte & la plus sûre. Comme ces besoins étoient physiques, ce fut dans la Nature même, observée par la sagacité & par l'intelligence, que les hommes puiserent tous les moyens de satisfaire à ces besoins. Et comme ces besoins furent les mêmes dans tous les tems, nous avons la plus grande certitude, une certitude de fait, que ce qui a existé autrefois existe aujourd'hui dans son intégrité, & n'a subi d'autre altération que des extensions & des développemens : que les Monumens de l'Antiquité ne sont que les témoins des moyens qu'on employa pour satisfaire aux besoins de l'humanité, comme nos monumens actuels ne sont que les témoins de nos besoins & de nos ressources : & qu'en confrontant ce qu'ils déposent à l'égard du présent & du passé, nous aurons non-seulement le vrai systême, mais l'Histoire de tous les tems, de tous les Monumens ».

Nous conclûmes que pour embrasser ce Tableau dans toute son étendue, il suffisoit de se transporter au moment où commença la chaîne, dont le siecle actuel forme le dernier anneau.

» Qu'eussions-

» Qu'eussions-nous fait alors? Que feroient aujourd'hui ceux qui se trouveroient placés dans des circonstances pareilles? Ce que nous supposons que nous serions, est précisément ce qu'ils firent en effet, parce qu'ils le firent & que nous le serions nécessairement.

» Les hommes liés en société sentirent la nécessité de connoître les besoins individuels & d'indiquer les moyens d'assistance qui pouvoient les contenter ou les faire cesser : de-là, une Langue primitive transmise nécessairement d'âge en âge; de-là, l'invention & la conservation des Arts & des Loix, &c. »

» Ainsi, tout ce qui existe ne présente plus que des raïons partant d'un même centre & renfermés dans un cercle qui les lie tous, qui les classe tous, & qui indique, non-seulement les rapports, mais la raison & le motif de tous. »

» Enfin, disions-nous, la rapidité de notre marche, la multitude de nos découvertes, l'harmonie qui régne entr'elles, la maniere dont elles s'appuient mutuellement, la facilité avec laquelle le Lecteur nous suit à travers les recherches les plus capables d'effrayer, les attraits qu'elles lui présentent, le vif intérêt qu'il y trouve, tout doit persuader que nous sommes dans le bon chemin. Ce n'est pas ainsi, disions-nous encore, qu'on marche, lorsqu'on a manqué sa route; les obstacles se multiplient : les prétendus principes deviennent stériles : la perspective est confuse, embrouillée, les fausses routes & les exceptions deviennent si fréquentes, que loin d'avancer, on est forcé de renoncer enfin à son entreprise. »

Tout ce que nous avons eu le bonheur de publier jusques-ici a paru marqué à cette empreinte : on n'y a point vu d'embarras, de tâtonnement, rien de louche ni de contradictoire : quelque différentes que soient entr'elles les diverses Parties de notre Plan

que nous avons déjà remplies, on voit ſans peine qu'elles ſont des portions d'un même tout, qu'elles ſe fondent ſur les mêmes principes, qu'elles s'appuient mutuellement, que ce ſont des chaînons d'une même chaîne dont l'enſemble ſe développe ſucceſſivement : on y a même vu ce qu'on avoit peine à croire, que d'après ces grands principes, l'Antiquité eſt mieux connue de notre tems que du tems des Grecs & des Romains : que nous entendons mieux que leurs profonds Juriſconſultes leurs Loix anciennes, celles entre les Loix des XII Tables, par exemple, que Ciceron convenoit n'être pas entendues de ſon tems : que les livres de la plus haute antiquité ſont plus clairs aujourd'hui qu'ils ne l'étoient pour leurs anciens Interprètes : que nombre de queſtions qui ſembloient inſolubles, ceſſent de mériter ce nom ; on a vu même que les grandes découvertes faites depuis notre Annonce par d'illuſtres Voyageurs ou par des Savans diſtingués, ſont toutes venues à l'appui de nos Vues : on diroit que c'eſt pour nous qu'elles ont été faites : & pouvoit-il en être autrement ? La vérité eſt une, elle eſt dans tout l'Univers, de tous les tems, de tous les lieux : on doit donc, lorſqu'on la poſſéde, la retrouver par-tout, & tout doit en devenir la preuve.

Comme l'aiman attire le fer de par-tout, de même un principe vrai doit attirer à lui toutes les vérités ; toutes doivent venir ſe ranger en foule autour de lui. Ils le ſavent bien ceux qui élévent des hypothèſes plus brillantes que ſolides ; ceux qui ont embraſſé des ſyſtêmes qui ne portent pas leur conviction avec eux : ils veulent les trouver par-tout, & cherchent par-tout quelque vérité qu'ils puiſſent ramener à leurs vues, ils les voyent ainſi par-tout ; mais malheureuſement eux ſeuls ont cet avantage.

Il n'en eſt pas ainſi de nous : nous ne les allons pas chercher ; elles naiſſent de toutes parts : elles ſortent en foule de quelques

principes ſimples & lumineux : nous ne les épuiſons pas même ; on trouve encore à glaner abondamment après nous : chaque jour des Savans diſtingués trouvent de nouvelles preuves de nos grands principes : & le tems n'eſt peut-être pas loin où on ſera fort étonné que nous ayons été dans le cas de prouver la vérité de ces principes.

On a vu d'ailleurs que nous nous bornions toujours dans notre travail aux objets indiſpenſables : nous euſſions pu donner le double de Volumes, en ſuivant la trace des Critiques les plus illuſtres, en rapportant les paroles propres & en original des Auteurs que nous citons, & en tranſcrivant ce qu'on avoit déjà penſé ſur les objets que nous traitons ; mais ceux qui n'ont le tems que de connoître la vérité, ne ſe ſoucient guères des erreurs dans leſquelles on a pu tomber : & ceux qui en ſont curieux, peuvent ſe ſatisfaire en parcourant les Bibliothéques, ce vaſte dépôt des penſées humaines.

Des Volumes qui ont déjà paru.

Une choſe plus eſſentielle, c'eſt de juſtifier la maniere dont nous faiſons paroître nos volumes, ſans ſuivre l'ordre tracé dans notre Plan, comme ſi nous en voulions cacher les défauts, ou comme ſi nous n'étions pas aſſurés de notre enſemble.

Si nous euſſions ſuivi l'ordre de notre Plan général, que nous euſſions commencé par les principes du Langage, & par l'expoſition du Dictionnaire Primitif, nous n'euſſions point intéreſſé nos Lecteurs, & la ſéchereſſe de cette Méthode ſynthétique les auroit fait renoncer d'autant plus vîte à nos recherches qu'ils n'en auroient jamais vu la certitude.

La Méthode ſynthétique, excellente pour ſe rendre compte de ce qu'on ſait déjà, eſt le comble du délire quand on s'en ſert pour

étudier des objets qu'on ne connoît pas encore : avec elle, on commence par poser l'existence de ce qui est en question; ensuite, on cherche à connoître les preuves de son existence; on commence par l'inconnu, pour aller de-là au connu : aussi n'est-elle propre qu'à faire des perroquets. La Méthode analytique que nous suivons, au contraire, dans le développement du Monde Primitif, procéde d'une maniere directement opposée : nous commençons par ce qui est connu pour arriver de conséquence en conséquence à l'inconnu, qui se trouve ainsi démontré au moment où on parvient jusqu'à lui. Quand on a tout découvert, qu'on employe à la bonne-heure la synthèse pour rendre compte de tout ce qu'on a vu, tout comme on a recours à une opération d'Arithmétique opposée pour vérifier une opération déjà faite.

Voyons maintenant sur chaque partie de nos Recherches, les vérités nouvelles que nous avons fait connoître, ou les grandes masses que nous avons déjà établies, & qui doivent être considérées comme la base ferme & solide de ce que nous avons encore à développer, & comme une preuve de sa certitude & de son utilité.

Des trois Allégories Orientales.

Nous ouvrîmes la Scène du Monde Primitif par un morceau propre à exciter la curiosité; par trois Allégories relatives au plus grand intérêt physique des Etats Agricoles, l'Histoire de Saturne armé de la faulx & mangeur de ses enfans; celle de Mercure armé du Caducée, Interprète des Dieux, Conseiller fidèle de Saturne; celle d'Hercule armé de la massue, couvert de la peau du Lion, Général de Saturne, & qui soutient douze travaux qui ne semblent bons qu'à amuser les enfans. A la tête, nous mîmes un Fragment de l'antiquité qui avoit fait le tourment de tous les

Critiques, qu'on désespéroit d'entendre & qui lié étroitement à ces trois Fables, avoit l'air tout aussi ridicule, tout aussi extravagant, l'Histoire de Cronus ou de Saturne par Sanchoniaton.

Nous fîmes voir que cette Histoire devenoit très-belle, très-lumineuse, très-intéressante prise dans le sens allégorique ; & que c'étoit la seule maniere de l'expliquer : que dès-lors, Elion ou le Très-Haut, chef de cette Famille, étoit la Divinité même ; Uranus & Ghé ses enfans, le Ciel & la Terre ; Berouth qui est comme leur mere, la Création. Que du mariage du Ciel & de la Terre, naît Cronus-Saturne ; c'est-à-dire, le laboureur armé de la faulx & qui venge la Terre des infidélités du Ciel, en faisant par son travail qu'elle rapporte constamment son fruit: que cet événement arrive auprès des eaux, parce que sans eaux nulle agriculture : qu'il épouse cinq femmes dans le sens allégorique, & qui toutes lui sont envoyées du Ciel. Rhéa, ou la Reine des jours, dont il a sept fils ; Astarté, ou la Reine des nuits, dont il a sept filles, les sept jours & les sept nuits de la semaine: Dioné ou l'abondance : Eimarmené ou la Fortune: Hora ou la saison favorable: & qu'il reconnoissoit pour Rois ou Dieux de la Contrée, *Adod*, ou le Soleil, *Astarté* au croissant, ou la Lune, & Iou Demaroon, Jupiter, l'Etre par excellence, le grand dispensateur de l'abondance.

A cette Famille, en étoit unie une autre non moins allégorique, celle du vieux Nerée pere de Pontus, grand-pere de Neptune & de Sidon, dont la voix étoit admirable & qui inventa le chant des Odes.

Tel est le portrait du vieux Nérée ; il étoit toujours juste & modéré, toujours vrai & ennemi du mensonge & de toute espéce de déguisement : nous avons fait voir que ce portrait dont aucun Critique n'avoit pû trouver le motif, étoit parfaitement

conforme à la propriété des eaux de peindre les objets, & de les peindre fidèlement; c'eſt dans ce miroir que les Bergeres contemploient leurs graces ingénues, & qu'elles ornoient leurs têtes de fleurs, lorſque l'art n'en avoit pas encore imaginé de factices.

Nérée eſt le Dieu des eaux courantes; Pontus eſt le pere des mers ou des grandes Eaux; Neptune eſt le Dieu de la Navigation.

Sidon eſt l'Emblême ou la Déeſſe de la pêche & des grandes Villes maritimes; c'eſt-là qu'accourent les Arts & les richeſſes filles du Commerce & de l'Agriculture, & qui ménent à leur ſuite les beaux Arts, la Poëſie la plus ſublime, les chanſons & les amuſemens de toute eſpéce.

Si Saturne fonde des villes, c'eſt que ſans Agriculture il n'exiſte ni villes, ni ports, ni abondance, ni navigation, ni commerce.

Dans ce tems-là, les deſcendans des Dioſcures s'embarquent & élévent un Temple ſur les frontieres du pays: ce qui eſt encore vrai dans le ſens allégorique: les Dioſcures ou enfans du Ciel ſont les grands propriétaires, les Maîtres de la Terre: leurs Deſcendans conſtruiſent des vaiſſeaux pour diſtribuer leurs productions dans tout l'Univers: & s'ils y élévent un Temple, c'eſt que dans l'Antiquité religieuſe, tout lieu de Commerce ſur les frontieres de deux ou de pluſieurs Peuples, étoit toujours un Temple conſacré à la Divinité protectrice du Commerce: que là, dans les tems marqués chaque année & à la fête du Dieu, ſe raſſembloient tous ces Peuples pour leur Commerce: que c'étoit tout-à-la fois un tems de foire, de pelerinage, de fêtes & de danſes; les Marchands trafiquoient, les dévots alloient au Temple, la jeuneſſe danſoit, toutes les denrées ſe vendoient bien, & chacun s'en alloit gai, diſpos & content: que telles ſont encore nos foires & les fêtes de Paroiſſes toujours unies au Commerce & accompagnées de quelque foire, grande ou petite.

Ce Dieu tutélaire tenoit une grenade à la main, ſymbole de la proſpérité & de la multiplication des peuples, par l'agriculture.

Ainſi tout eſt allégorique dans ce beau fragment venu de la Phénicie; & on ne pouvoit mieux en peindre le Héros, qu'en l'armant de la faulx avec laquelle il moiſſonne ſes champs, & qu'en lui faiſant manger ſes enfans, qui ſont ſes propres récoltes.

Et telle eſt la nature de ces explications allégoriques, qu'elles embraſſent la totalité des traits & des noms renfermés dans les Fables à expliquer : que chacun de ces traits eſt un ſymbole plein de ſens, qui peint parfaitement ſon objet : & que tout ce qui arrête le plus dans la Fable, les actions en apparence les plus cruelles & les plus abominables des Dieux, ſont des allégories très-ſimples & très-juſtes d'événemens naturels.

Si cette hiſtoire de Saturne eſt réellement une brillante allégorie, qui peint à grands traits l'invention de l'Agriculture & ſes heureux effets, celle de Mercure en eſt une autre non moins brillante, qui peint l'invention du Calendrier ou de l'Almanach, ſans lequel l'Agriculteur ne peut rien faire, & qu'il conſulte toujours. On ne pouvoit en même tems donner à Mercure un titre plus juſte que celui d'Interprète du Ciel, & un ſymbole plus ſenſible que le Caducée, qui n'eſt autre choſe que la ſphère ou la réunion de l'Equateur & de l'Ecliptique, qui peignent les révolutions du Soleil, baſe de tout Calendrier, de tout Almanach.

L'Hiſtoire d'Hercule & de ſes XII Travaux ne renferme également aucun trait, aucun ſymbole, aucun nom qui ne ſoit allégorique, & qui ne forme un enſemble parfaitement juſte, qui peint, on ne peut mieux, tous les travaux champêtres pour les douze mois de l'année, en commençant par l'étranglement des deux Dragons, qui forment le caducée, & qui ſont enſuite jettés au feu de la Saint-Jean, au Solſtice d'Eté;

Nous avons fait voir également les rapports des VI grands Dieux & des VI grandes Déesses avec les mois de l'année qui en sont présidés : le rapport des neuf Muses & des trois Graces avec ces douze mois : & de quelle maniere ingénieuse on avoit mis en histoire les révolutions de la Lune & du Soleil, représentés toujours, celui-ci comme un grand Roi, comme le premier des Rois de chaque nation, presque toujours en guerre avec un autre, pour une belle Princesse : que Ménès en Egypte, Bélus en Assyrie & à Tyr, Minos en Crète, Ninus à Babylone, Pâris à Troye, Ménélas à Sparte, Cécrops à Athènes, Enée à Albe, Romulus à Rome, sont chez chaque Peuple un seul & même symbole, celui du Soleil, Roi suprême de la Nature physique & de l'Agriculture.

Que Sémiramis, Astarté, Europe, Hélene, Pasiphaé, leurs monstres, leurs fureurs, leurs adulteres, sont autant d'allégories brillantes relatives à la Lune & à ses rapports avec le Soleil d'Eté & le Soleil d'Hiver, l'un vieux & l'autre jeune, qu'elle épouse successivement.

Quant à la cause de toutes ces allégories, nous avons fait voir que dans les premiers tems, où on étoit privé des moyens de communiquer promptement les idées par l'écriture, on crayonnoit à grands traits sur les murs des Temples, des personnages distingués, chacun par un symbole qui lui étoit propre, pour représenter chaque saison, chaque mois, chaque travail du mois, chaque fête de la saison : l'Hiver sous la figure de Vesta; le tems de la Moisson sous celle de Cérès ; la Chasse sous les traits de Diane; le Soleil d'Hiver sous la forme d'un Roi accablé d'années, & pere de cinquante enfans; le Soleil d'Eté sous la forme d'un jeune Prince rayonnant de gloire; la Lune sous celle d'une Déesse ornée d'un croissant.

Ensuite

Ensuite on donna un nom à chacun de ces Personnages ; on leur forma une généalogie; on leur forgea une histoire relative aux objets qu'ils étoient destinés à peindre.

Lorsque dans la suite des temps, on eut des Calendriers d'une toute autre espèce, des Calendriers écrits, on oublia totalement le rapport de ces récits avec ces vieux Calendriers qui n'existoient plus, & dont on n'avoit nulle idée ; & on prit tous ces récits pour autant de faits réels, & d'autant plus respectables, qu'ils étoient étroitement liés avec le culte, qui étant agricole, étoit lui-même relatif à ce Calendrier ancien & primitif.

De-là l'erreur de tous les Mythologistes qui cherchoient des faits historiques sous tous ces symboles & sous toutes ces Fables, & qui ne trouvoient rien, parce que ce n'étoient pas en effet des monumens historiques ; mais qui en anéantissoient toute la beauté, parce qu'ils ne faisoient aucune attention à l'ensemble des symboles, & qu'ils ne prenoient de tous ces traits, que ceux qui leur plaisoient, rejettant tous les autres au rang des fables : maniere de travailler très-commode, mais aussi qui ne mene à rien, parce qu'elle est absolument arbitraire & dénuée de tout fondement.

Quelque conviction que porte avec soi un ensemble aussi soutenu, aussi raisonnable, & qui offre un aussi grand intérêt, nous crumes devoir y mettre la derniere main, par notre Dissertation sur le Génie Symbolique et Allégorique des Anciens, où nous fîmes voir sur-tout que l'Antiquité eut nécessairement le Génie Allégorique, qu'elle en est convenue, que la tradition ne s'en est jamais effacée, & que ce Génie est la véritable clef de l'Antiquité, sur les objets qui ne sont point historiques, ayant présidé à ses Fables, à sa Poésie, à son Culte, à ses Fêtes, à son Calendrier, à l'Agriculture entiere : tout ayant été personifié, & tout l'ayant été de la maniere la plus agréable & la plus intéressante.

Telle est une des grandes vérités que nous nous proposions de faire connoître aux hommes, & un des grands principes que nous désirions de leur démontrer, & dont les conséquences sont si vastes, si nombreuses, si belles, si diversifiées : d'où résulte sur-tout que la Mythologie entiere est fondée sur des caracteres allégoriques qu'on ne peut méconnoître, & sur une langue formée de tous les noms & de tous les symboles qui en désignent tous les Personnages, noms & symboles tous nécessaires, tous puisés dans la Nature, tous parfaitement d'accord entr'eux & avec la Nature : Langue très-belle, très-riche, très-poétique, dont on n'avoit cependant aucune idée, & dont nous tâcherons de réunir les membres épars, dans la suite de nos Recherches Mythologiques.

Histoire du Calendrier.

Plusieurs de ces vérités reparurent avec de nouveaux développemens dans l'Histoire Civile, Religieuse & Allégorique du Calendrier.

Dans la premiere Partie nous fîmes voir que dans l'origine, les hommes connurent les principes de l'Astronomie & la vraie nature de l'année : que dès les premiers tems, l'année étoit composée d'un nombre de jours, régulier & parfaitement géométrique, de trois cens soixante jours, division exacte du cercle : que telle fut l'année du Déluge : que très-peu de tems après on fut obligé d'augmenter l'année de cinq jours, la Terre ne parcourant plus dans l'espace juste de trois cens soixante jours, le cercle qu'elle décrit chaque année autour du Soleil, parce que son axe n'est plus parallele à celui de la Terre, comme avant le Déluge, soit que ce dérangement ait été la cause ou l'effet de ce terrible événement.

Nous fîmes voir ensuite que tous les noms relatifs, chez tous

les Peuples connus, au calendrier, à l'année, aux mois & à leurs divisions, étoient tous significatifs, tous choisis & déterminés avec sagesse, aucun l'effet du hasard.

Et que toutes les Fêtes anciennes, celles des Egyptiens, des Grecs, des Romains, qui semblent toujours extravagantes, impies, ou l'effet de la vile superstition Payenne, étoient presque toujours des Fêtes de la plus haute Antiquité, fondées sur la raison, relatives à l'Agriculture, & dignes d'avoir servi de modèle à la plûpart de ces Fêtes du Christianisme, qu'une partie des Chrétiens n'ont rejettées que parce qu'ils les regardoient comme des imitations des Fêtes nées de la lie du Paganisme; & que les grandes Fêtes Chrétiennes sont aux grandes Fêtes Payennes, ce que l'allégorie est à la lettre, ce que le moral est au physique : le Soleil de justice ayant suivi les révolutions du Soleil physique, Roi de la Nature physique, & ayant brillé, une de ses révolutions complettes.

Dans cette seconde Partie du Calendrier, nous avons répandu une vive lumiere sur une grande partie des Fastes Romains chantés par Ovide, & sur lesquels les Romains eux-mêmes avoient entierement perdu la vérité de vue; nous avons développé en même tems l'existence allégorique d'une multitude de Personnages qui entroient dans le Calendrier, & qui n'offroient qu'un vrai cahos, lorsqu'on les considéroit comme des Personnages historiques; tels qu'Anna Perenna au mois de Mars, les Rois en fuite à la fin de Février, Remus & Romulus au mois de Mai, Janus le premier de Janvier. Nous avons aussi rassemblé sur les Saturnales, sur les Jeux Séculaires ou Jubilés Romains, sur les Mystères, &c. une multitude de faits peu connus, & éclairci nombre d'objets & d'allégories intéressantes.

Ainsi le systême allégorique s'est développé de plus en plus &

eſt devenu d'autant plus intéreſſant qu'il porte ſur des objets uſuels communs aux Modernes comme aux Anciens, & liés aux trois grandes Allégories Orientales relatives à cette Agriculture ſans laquelle il n'exiſte aucun Empire, aucune Société policée & éclairée.

Enfin, dans la troiſiéme Partie, nous avons fait voir comment les Anciens avoient changé en autant de perſonnages, toutes les portions de l'année : & ſur-tout la multitude de ceux qui ſont nés, chez chaque Nation, du Soleil & de la Lune, Roi & Reine de l'Univers phyſique, Chefs de l'année, Directeurs des jours & des nuits, Dieux tutélaires de tous les travaux.

Origine du Langage & de l'Ecriture.

L'exécution de notre Plan eſt beaucoup plus avancée relativement aux Mots que par rapport aux choſes : c'eſt que celles-ci tenant aux mots, ne peuvent être diſcutées avec utilité & avec un ſuccès rapide, qu'autant qu'on a déjà acquis la connoiſſance des mots dont elles dépendent : cette partie, baſe de toutes les autres, a donc exigé nos ſoins de préférence : ajoutons qu'elle eſt d'une utilité inſtante par la facilité qui en réſulte pour l'étude des Langues, par conſéquent pour accélérer les progrès des Jeunes Gens. Le Public lui-même a paru déſirer que nous traitaſſions les Langues de préférence, ſoit qu'on ait cru qu'avec ce ſecours on pouvoit aller fort loin, ou que notre travail à cet égard ſeroit plus ſûr, moins ſyſtêmatique.

Mais avant de traiter des Langues en particulier, nous avons recherché l'Origine du Langage en général ou de la Parole & celle de l'Ecriture.

Ici, nous avons préſenté des vérités auſſi neuves que ſur l'Allégorie & auſſi étroitement liées avec la Nature.

Nous avons démontré que l'homme étant un Etre intelligent, il étoit néceſſairement un Etre parlant, puiſque la parole eſt le miroir de l'intelligence, ſon organe propre, ſon véhicule, celui par lequel elle ſe développe, elle ſe communique, s'inſtruit, & ſe perfectionne : qu'ainſi, la parole eſt un acte auſſi naturel à l'homme que ces ſenſations qui le conſtituent Etre ſenſible & animal, & dont aucune ne dépend de lui.

Que la parole étant naturelle à l'homme, & par conſéquent, tout ce qu'on diſoit du langage comme l'effet de la convention & de longues recherches, étant une pure chimère, il en réſulte que la parole eſt l'effet des organes de l'homme mis naturellement en jeu par ſon intelligence pour peindre ſes idées : & que de ces organes réſultent des ſons, & des tons naturels, élémens néceſſaires de la parole, & dont l'étendue eſt telle, qu'elle ſe prête à tous les beſoins de la parole ; parce que ces ſons & ces tons ont entr'eux toutes les propriétés néceſſaires pour peindre toute l'étendue des idées ; tous les objets phyſiques & moraux, ſources de ces idées.

Que de-là réſulta néceſſairement une maſſe de mots primitifs, monoſyllabiques, qui peignent la Nature entiere, & qui ne purent jamais varier, parce qu'on ne pouvoit pas employer pour chaque objet un mot plus propre, plus ſignificatif, plus conforme à l'idée qu'on vouloit peindre.

Que ces mots formerent la Langue primitive dont aucun Peuple ne put s'écarter ; mais que chacun put étendre ces élémens, & les développa en effet de trois manieres, en en dérivant d'autres par l'addition de quelques terminaiſons, en les aſſociant deux à deux, trois à trois, ou en les modifiant par des Prépoſitions initiales.

Qu'il n'exiſte aucun mot dans aucune Langue qu'on ne puiſſe

ramener à l'une ou l'autre de ces quatre claſſes ; mots primitifs, dérivés, binomes & compoſés.

Que la vraie maniere d'étudier les mots d'une Langue, eſt de les réunir par Familles nombreuſes, en raſſemblant ſous chaque mot primitif, tous ceux qui en ſont deſcendus, parce qu'au moyen de cette Méthode on apperçoit à l'inſtant la raiſon d'une prodigieuſe quantité de mots, & qu'il n'en eſt aucun qui ne faſſe tableau, & qui ne ſoit d'autant plus ſatisfaiſant qu'il a dès-lors une énergie qui eſt à lui, pleine de force & de vérité, fort ſupérieure à l'état inanimé qu'il offroit, lorſqu'on ne le conſidéroit que comme l'effet du haſard & de la convention, & comme ayant ſi peu de rapport à l'idée qu'il offroit, qu'on auroit pu l'employer pour en déſigner d'oppoſées.

De-là réſulte la facilité de ramener toutes les Langues à une, au moyen des mots primitifs communs à tous, combinés avec les divers *Modes* du Langage, ou avec les ſons que chaque Peuple adopte de préférence, par la facilité avec laquelle ils ſe ſubſtituent les uns aux autres, phénomènes fondés ſur la Nature, ſoumis au calcul & à des régles certaines & peu nombreuſes.

Que de-là réſulte enfin cet Art Etymologique, ſi long-tems & ſi inutilement cherché, parce qu'on ſe livroit à ces recherches au haſard, ſans principes, ſans aucune connoiſſance de cauſe : qu'on ſe bornoit ſur-tout à remonter avec peine d'une Langue connue à une autre ; en paſſant des Langues modernes au Latin ou au Grec, & de celles-ci à l'Hébreu, ſans penſer à ſe rendre compte des Langues Orientales elles-mêmes : ce qui n'étoit rien faire.

Paſſant de-là à l'origine de l'Ecriture dont on ne pouvoit également ſe rendre raiſon faute de principes, nous avons démontré qu'elle a également ſa ſource dans la Nature ; que de même qu'on avoit pris celle-ci pour guide dans l'Art de la parole, on

avoit également été obligé de la prendre pour guide dans l'Ecriture : qu'on n'avoit eu qu'à peindre chacun des objets que représente chaque lettre, & que la Parole se trouva peinte par l'Ecriture : que de-là naquirent les lettres alphabétiques dont les voyelles peignent la Langue des sensations, tout ce qui est relatif aux sens, à l'Ecriture & à la propriété ; & dont les consonnes peignent la langue des idées, tout ce qui est relatif aux qualités des objets & à leurs rapports.

Nous avons vû de plus que l'ensemble des objets peints par ces voyelles & par les consonnes, est relatif à l'homme pour qui seul l'écriture fut inventée, & qui est d'ailleurs le centre de toutes les connoissances : qu'ainsi l'A peignit premierement l'homme lui-même ; E, son visage; O, son œil; OU, son oreille ; I, sa main ; R, son nez ; S, ses dents ; B, sa maison ; P, la bouche entr'ouverte & la Parole ; K, la Langue & les lèvres ; AL, les aîles & les bras ; C & G, la gorge; M, la mere de famille ; N, son nourrisson ; Th, le sein qui le nourrit ; H, le champ cultivé des mains de l'homme ; Q, la force avec laquelle il agit, les instrumens tranchans, agens de cette force. Enfin T, la perfection, l'ensemble de tout; cette figure peignant l'homme, qui, les bras étendus, embrasse l'Univers, & forme la figure de la Croix, l'Emblême constant de la perfection & de l'accomplissement de tout.

Nous avons vu en même tems que cet Alphabet remontoit à la plus haute antiquité, & qu'antérieur à la dispersion des Peuples, il se retrouvoit chez toutes les Nations qui ont écrit ou écrivent, & de qui il reste quelque monument écrit ou gravé : qu'il n'existe, en un mot, aucune écriture qu'on ne puisse ramener avec quelque attention à celle-là ; même l'écriture des Indiens, même celle des Chinois, chez qui nous avons montré les mêmes caracteres avec la même valeur.

Ces principes une fois établis, il en eſt réſulté une nouvelle force, en faveur de ce que nous avions dit des rapports intimes des Langues d'Occident avec celles d'Orient; & pour confirmer nos vues ſur la vraie & antique prononciation de celles-ci, altérées par le laps de tems & par la facilité qu'ont les ſons de ſe ſubſtituer les uns aux autres, d'autant plus que les générations ſucceſſives d'un même Peuple operent, dans une ſeule Langue, les mêmes altérations que la diverſité des Peuples occaſionne dans une même Langue, en un même eſpace de tems.

De l'Analyſe des Langues.

Diſons un mot de la maniere dont nous ſommes parvenus à analyſer cette multitude de Langues dont nous parlons dans le Monde Primitif, qui ne nous étoient pas toutes connues lorſque nous commençâmes d'y travailler, & qui nous ont été d'une ſi grande utilité pour parvenir à la démonſtration de nos principes & à la découverte du Monde Primitif.

Nous n'eûmes pas de peine à ſentir que les Langues que nous ſavions, & auxquelles on borne le nom de ſavantes, le Latin, le Grec & l'Hébreu, ne ſuffiſoient pas pour nous dévoiler l'origine des Langues & celle des Nations; qu'il falloit pouſſer nos recherches plus loin, afin de pouvoir conſulter un plus grand nombre de monumens, & d'avoir le plus grand nombre poſſible d'objets de comparaiſon. Nous commençâmes donc à étudier l'Arabe, d'après la méthode que nous avions conçue, & en mettant à part les mots que nous connoiſſions pour les avoir vus dans les Langues que nous ſavions déjà : c'étoit autant de gagné, & un grand encouragement pour notre travail : nous vîmes, par ce moyen, que nous ſavions déjà beaucoup d'Arabe, ſans l'avoir étudié. Nous paſsâmes à d'autres Langues, & nous fîmes

la

la même épreuve avec le même ſuccès; ce ſuccès fut tout autre, lorſque d'après les rapports qui nous frappoient, nous nous fûmes fait une clef comparative des changemens que chaque lettre éprouvoit dans chaque Langue; car dès-lors les rapports furent infiniment plus nombreux & plus intéreſſans. Nous n'avions qu'à prendre un Primitif quelconque, ouvrir tous nos Dictionnaires, d'après cette clef, & en peu de tems nous raſſemblions une Famille nombreuſe, composée de mots de toutes les Langues, formés de ce primitif, & préſentant les mêmes idées.

De-là, notre Alphabet primitif, notre Langue primitive, l'Origine du Langage & de l'Ecriture, la Grammaire Univerſelle, tout l'enſemble de nos Dictionnaires. Voyant dès-lors qu'aucune Langue ne pouvoit nous réſiſter, nous jugeâmes que c'étoit le moment de nous livrer à d'autres Recherches, en y procédant d'après les mêmes principes, & en profitant de l'avance prodigieuſe que nous donnoit la clef des Langues: ſur tout, la connoiſſance du Langage figuré que nous trouvâmes toujours fondé ſur la Nature & ſur la valeur phyſique des mots: ce qui devint encore pour nous une ſeconde clef d'une reſſource infinie pour le développement & l'intelligence des énigmes mythologiques, & pour redreſſer celle d'une multitude de monumens anciens qu'on avoit affreuſement défigurés par la privation de ces deux admirables clefs.

Grammaire Univerſelle & Comparative.

Les mots ſont les Élémens de la Parole, comme les couleurs ſont les Élémens de la Peinture; mais afin que ces mots puiſſent ſe réunir en Tableaux & peindre les idées, il faut les aſſortir entr'eux de maniere qu'ils correſpondent aux diverſes parties de l'idée; & les unir de façon qu'ils ne forment qu'un tout comme elle. De-là réſulte la Grammaire ou l'Art de peindre les idées: elle nous apprend quelles eſpéces de mots répon-

dent à chaque partie d'une idée, & les formes qu'il faut donner à chacun de ces mots, afin qu'ils se lient entr'eux & qu'ils ne présentent qu'un tout aussi net, aussi sensible, aussi brillant que l'idée qu'on vouloit peindre. Cet Art de peindre par la parole, est appellé *Grammaire*; elle doit son nom à un mot Grec qui embrasse ces diverses idées.

A cet égard, nous avons beaucoup ajouté à ce qu'on en avoit dit avant nous dans diverses Grammaires plus ou moins approfondies, plus ou moins parfaites. Et cela n'est pas étonnant : dès que nous avions établi que la parole étoit nécessaire, & qu'elle étoit la peinture des idées, il en est résulté que tout ce qui constitue la Grammaire a été également nécessaire, que rien n'y a dépendu de la convention humaine, & que pour la connoître on n'avoit qu'à analyser l'idée, en connoître les diverses parties & les rapports de chacune de ces parties.

Par ce moyen, nous avons répandu sur la Grammaire une simplicité & une certitude dont on la croyoit susceptible, qu'on cherchoit & qu'on n'avoit pu trouver, faute de base. Nous avons établi chaque partie du Discours sur des caractères absolument distincts les uns des autres : nous avons fait voir que les diverses formes qu'on leur donne & qui constituent la déclinaison, ou les Cas & les Verbes, ou les Tems, sont toutes données par la Nature, & qu'elles se trouvent dans toutes les Langues, ou exprimées par un seul mot, ou développées par plusieurs : & que le génie de toutes les Langues à cet égard est le même ; que le François, le Latin, le Grec, le Chinois, Langues qui semblent si disparates, reposent cependant sur les mêmes principes, ont les mêmes règles, la même Grammaire & qu'elles ne différent que par des modifications particulieres qui ne contredisent aucun des principes fondamentaux & nécessaires du Langage ; qui les confirment au contraire.

Nous avons fait voir en particulier que les Cas étoient donnés par la Nature elle-même; qu'ils se trouvoient dans la Langue Françoise comme dans la Latine & la Grecque; que celles-ci n'avoient d'autre avantage sur celle-là que d'avoir assigné pour les noms une terminaison particuliere à chaque Cas, comme le François en a pour les Pronoms; que de-là résulta l'avantage unique pour ces Langues de pouvoir changer à volonté la place des mots dans les Tableaux de la Parole, source pour ces Langues d'une richesse & d'une variété de Tableaux à laquelle ne peut atteindre la Langue Françoise; & par ce moyen a été résolue d'une maniere très-simple la grande question de l'*inversion*, sur laquelle on soutenoit avec la même habileté le pour & le contre, & qui par-là même sembloit interminable; car on demandoit quel étoit le plus naturel des deux arrangemens des mots du François ou du Latin: & on étoit porté à donner la préférence au François; d'où résultoit que l'arrangement Latin étoit contre nature, ou moins naturel, ce qui ne pouvoit que répugner.

Mais ils sont aussi naturels l'un que l'autre: pourvu que nos idées se peignent d'une maniere exacte & intelligible, le vœu de la Nature est rempli: peu lui importe qu'un mot marche devant ou après un autre, dès que l'effet est le même.

Au contraire, la Nature riche & féconde, ne se plut jamais à suivre tristement une seule & même route; sans cesse, elle varie ses formes, toujours nous la trouvons différente d'elle-même, lors même qu'elle est le plus semblable à elle-même.

Ne faisons pas, dimes-nous, l'affront à ces Génies créateurs & sensibles, qui apperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature, en leur présentant la variété des cas, & qui, pliant leur Langue à ces vues, la rendirent capable d'imiter la Nature de la maniere la plus parfaite; ne leur faisons pas l'affront de les re-

garder comme des perſonnes qui manquerent cette route, qui s'éloignerent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui préſiderent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs forêts à une vie plus dure, voyant une Nature moins agréable, un Ciel moins beau, connoiſſant moins les charmes d'une Société perfectionnée par les beaux Arts, effet des plus heureux climats, il leur falloit une Langue moins variée, plus ſévere, plus grave, qui ſe rapprochât plus de la Nature qu'ils avoient ſous les yeux. Notre Langue fut donc auſſi naturelle que les autres; & ſi elle renferma moins de contraſtes, elle n'en eut pas moins ſes agrémens, ayant ſu, par les avantages qu'on admire en elle, compenſer ceux dont elle étoit privée.

Et c'eſt parce que les Langues Latine & Grecque ſont auſſi conformes à la Nature que la nôtre, que leur étude nous devient ſi précieuſe; tandis qu'elle nous ſeroit néceſſairement funeſte, ſi elle étoit contraire en quoi que ce ſoit à la Nature: on n'apperçoit entr'elles d'autre différence que celle qu'on trouve entre deux Rivaux, qui diſputent à qui peindra le mieux la Nature, qui la rendra avec plus de force & de graces: nous exerçant nous-mêmes dans l'un & l'autre genre, nous en deviendrons infiniment plus forts dans celui qui nous eſt propre : c'eſt-là un avantage de l'étude de ces Langues, qu'on ſentoit, quoiqu'on ne pût s'en rendre compte: & c'eſt-là une des grandes clefs Grammaticales qu'on cherchoit & dont la découverte eſt due au Monde Primitif, à l'attention de n'avoir pris pour guide que la Nature relativement à toutes les connoiſſances humaines.

Faiſant voir ainſi que l'enſemble des règles, en toute Langue, ſe borne aux fonctions des Cas, nous réduiſons preſqu'à rien cette immenſe quantité de règles dont ſont compoſées toutes les Grammaires.

Et nous faiſons diſparoître toutes celles dont on ne ſavoit que faire, & qu'on réuniſſoit ſous le nom abſurde d'Exceptions, en faiſant voir qu'elles ſont l'effet néceſſaire & admirable de l'Ellipſe, qui conſiſte à ſupprimer dans une phraſe tous les mots dont l'énonciation n'eſt pas néceſſaire pour la clarté de la phraſe, quoiqu'ils s'y trouvent en quelque ſorte en eſprit ou mentalement, parce que les mots conſervés s'accordent avec eux, de la même maniere que s'ils étoient énoncés.

Nous avons auſſi montré que l'Ellipſe eſt d'un uſage ſi agréable & ſi intéreſſant, qu'on a formé en toute Langue des mots elliptiques, qui renferment en eux la valeur de pluſieurs parties différentes du diſcours.

Il eſt d'ailleurs peu de Parties du Diſcours, ſur leſquelles nous n'ayons répandu quelque jour par des vues nouvelles: ſur l'Article, en faiſant voir ſes différences d'avec le Nom; ſur le Pronom, en le définiſſant d'une maniere neuve, & en démontrant qu'il a des cas néceſſairement, même en François, dans toute la rigueur du mot: ſur les Participes, en faiſant voir en quoi ils different du Verbe, & combien ils lui ſont antérieurs: ſur le Verbe, en montrant qu'il n'en exiſte qu'un, le Verbe *Etre*, & que tout ce que nous appellons *Verbes Actifs*, ſont des formules elliptiques, compoſées du Verbe Etre. Enfin, nous avons fourni un moyen très-ſimple d'analyſer tous les tableaux de la parole, en les rapportant à trois claſſes, ſous les noms de Tableaux Enonciatif, Actif & Paſſif, entre leſquels ſe diſtribuent tous les Cas & toutes les règles du Diſcours, pour toutes les Langues: ce qui en facilite ſinguliérement l'intelligence & la comparaiſon, puiſque rien n'aide plus l'inſtruction que des Principes très-ſimples, très-clairs, & puiſés dans la nature même des choſes.

Origines Françoises.

Nous conformant toujours à la méthode analytique, où l'on passe du connu à l'inconnu, nous avons commencé notre travail, sur les Langues en particulier, par la Langue Françoise, pour remonter de cette Langue si connue, à celles qu'on connoît moins, & pour répandre par elle du jour sur celles-ci.

Nous avons vû qu'elle étoit fille de la Langue Celtique, de cette Langue parlée par les premiers habitans de l'Europe, & qui, suivant les Cantons où se fixerent ces Peuples, & entre lesquels ils se partagerent, forma la Langue Gauloise, conservée dans le Gallois, le Cornouaillien & le Bas-Breton, la Langue Runique, le Theuton, le Grec, le Latin, &c.

Nous avons établi ainsi le contraire de ce qu'on avoit toujours cru jusques à nous : car les Savans, fondés sur le rapport étonnant de ces Langues entr'elles, étoient persuadés qu'elles s'étoient formées sur la Langue Latine ; ce qui, lors même qu'il eût été vrai, n'auroit levé la difficulté qu'à moitié ; car il restoit toujours à découvrir l'origine des mots subsistans dans ces Langues, qui n'avoient nul rapport à ceux de la Langue Latine ; mots cependant dont on ne se mettoit point en peine : tant étoient imparfaits tous les travaux dont on s'étoit occupé jusques ici sur les Langues & tant on étoit dénué de principes sur les objets les plus intéressans, tels que l'origine de sa propre Langue maternelle.

Comme la Nature est toujours riche en moyens, elle nous en a fourni plusieurs pour démontrer que la Langue Françoise, vint de la Langue Celtique ou Gauloise, & non de la Latine ; car nous l'avons prouvé, non-seulement par le fait, mais par la rai-

ſon même, qui dit hautement qu'aucun Peuple ne put jamais renoncer à ſa Langue : & par une preuve d'un genre peu connu & qui étoit tout à-fait conteſtée, celle qui ſe tire de la valeur ou de la ſignification des noms de lieux : car dans les Principes du Monde Primitif, où tout a ſa cauſe, les noms de lieux ont toujours eu une raiſon ; & cette raiſon, dans la haute antiquité, a toujours ou preſque toujours été la nature même du local qu'on avoit à déſigner. Ainſi nous avons fait voir, que la Langue Celtique ſubſiſtoit encore de nos jours dans la plûpart des noms de lieux du Royaume, même dans l'Iſle-de-France, même à Paris ; & que ces noms étoient dérivés de mots également conſervés dans la Langue Françoiſe.

Quant aux familles de mots, nous les avons diviſées en quatre claſſes pour chaque lettre.

1°. Les mots formés par Onomatopées.

2°. Les mots relatifs à la valeur de la lettre même.

3°. Les mots où cette lettre a été ſubſtituée à une autre.

4°. Les mots empruntés manifeſtement d'une Langue étrangere.

Cette diſtribution ſimple, naturelle & neuve de tous les mots d'une Langue, eſt de la plus grande utilité, non-ſeulement pour ſe former une idée très-juſte & très-nette de la maſſe entiere d'une Langue & de ſes diverſes diſtributions, mais auſſi pour paſſer facilement d'une Langue à l'autre, & pour ſaiſir l'enſemble des Langues.

D'ailleurs, par cette méthode il n'eſt aucun mot dont l'étymologie puiſſe échapper : & la facilité avec laquelle toutes les Langues ſe ramenent à ces quatre claſſes, en rend l'étude auſſi aiſée qu'agréable, & devient une démonſtration complette par le fait, des Principes du Monde Primitif.

Origines Latines.

Ce que nous avions fait sur la Langue Françoise, nous l'avons éxécuté ensuite sur la Langue Latine : nous en avons classé tous les mots sous les quatre grandes divisions dont nous venons de parler : & nous avons vu la valeur de chaque lettre de l'alphabet se répeter dans la Langue Latine, & y former une multitude de mots parfaitement conformes à cette valeur commune.

Ainsi se confirment non-seulement les Principes du Monde Primitif, mais ils satisfont agréablement l'esprit, qui voit qu'en passant de Langue en Langue, il retrouve toujours les mêmes bases, les mêmes valeurs, les mêmes idées ; & qu'il les saisit par conséquent avec beaucoup plus de facilité & d'intérêt.

Nous avons fait voir en même tems & par les mêmes moyens, que la Langue Latine descendoit également de la Langue Celtique : comment les Celtes passerent dans l'Italie pour la peupler : comment presque tous les noms de ce Pays furent des dérivés de la Langue Celtique, & relatifs à ceux que nous avions déjà expliqués pour les Gaules : & allant plus loin, comment la Religion Primitive de ses habitans fut la même que celle de tous les peuples Celtes.

Nous avons suivi en même tems ces Colonies Celtiques en Italie, dans leurs révolutions & dans leurs emplacemens : nous avons montré comment la division politique des anciens Peuples de cette Contrée étoit elle-même l'effet de la Nature, chacun d'eux s'étant placé dans une enceinte formée naturellement par les montagnes & par les fleuves ; & au moyen d'une Carte que nous avons éxécutée dans cette vue pour l'Italie, nous avons donné un essai de la maniere dont on pourroit faire les Cartes, afin que de leur seul aspect, on pût énumérer les divers Peuples, qui habitent l'étendue de terre comprise dans ces cartes.

Notre

Notre attention s'eſt enſuite portée ſur les Romains, ſur ce Peuple étonnant, qui ayant commencé par une ſimple Ville d'un territoire preſque nul, fit inſenſiblement la conquête de l'Italie, & enſuite avec la plus grande rapidité celle de la plus grande partie de l'ancien Monde. Nous avons cherché à répandre quelque jour ſur leur origine, ſur celle de leurs Familles Patriciennes, ſur les moyens par leſquels ils ſe mirent en état de conquérir peu-à peu l'Italie, & d'anéantir la diviſion politique que la Nature avoit établie entre ſes Peuples.

Ces premiers tems de l'Italie nous ont fourni également de nouvelles preuves que l'Allégorie exerça ſon empire ſur tous les Peuples, puiſque nous en avons trouvé de nombreuſes traces chez les Sabins, chez les Albains, chez les Romains eux-mêmes, & qu'on ne peut ſe refuſer à ces développemens, quoique juſques-ici on ait toujours regardé comme hiſtoriques les récits qui nous ont tranſmis ces Allégories.

Nous ſommes allés plus loin. Mettant ſous les yeux de nos Lecteurs des fragmens de l'ancienne Langue Latine, nous avons fait voir qu'ils étoient plus clairs pour notre ſiècle, que pour celui des plus illuſtres Auteurs Romains, parce que nous ſommes parvenus à des principes, & que nous avons raſſemblé des objets de comparaiſon qui leur étoient inconnus, & dont nous ſerions également privés, ſi, à leur exemple, nous nous bornions à la connoiſſance des Langues Grecque & Latine, ou ſi nous n'appercevions jamais que les faits, ſans remonter aux principes qui amenerent ces faits.



Dissertations sur divers objets, & qui composent ce VIIIe. Volume.

Le Volume que nous publions aujourd'hui est dans un genre absolument différent de tout ce que nous avons fait paroître jusqu'à présent : il ne sera pas moins propre cependant à prouver l'excellence des Principes du Monde Primitif, & le jour qui en résulte sur presque toutes les connoissances, de quelque nature qu'elles soient : on peut le considérer comme un premier Recueil de Dissertations sur divers objets : il roule sur ceux-ci :

Un Essai d'Histoire Orientale pour le VIIe siècle avant Jesus-Christ ; un autre sur l'Origine du Blason, de ses Symboles, de la Monnoie : l'Explication du célèbre Bouclier d'Achille ; celle du Jeu des Tarots ; l'origine des Chiffres Arabes ; celle des Chiffres Romains ; des rapprochemens sur les VII Rois de plusieurs Peuples.

Tous ces objets sont traités d'une maniere neuve : ils contiennent diverses choses qu'on n'avoit pas même soupçonnées jusques à présent ; & ils ne paroîtront sans doute pas indignes d'attention.

Dans la premiere Dissertation, par exemple, nous suivons le fameux NABUCHODONOSOR dans ses conquêtes, nous l'accompagnons jusques en Espagne, & nous montrons les causes de cette expédition, dont on n'avoit pas même l'idée : nous faisons voir quel de ses Successeurs fut le Beltsasar de Daniel : nous démontrons les voyages des Phéniciens autour de l'Afrique & aux Indes : quels furent les lieux où voyagea Ménélas, selon Homere, après la guerre de Troie : les bévues de STRABON sur la Géographie d'Homere & sur les voyages d'Eudoxe ; & à quel point les connoissances Géographiques étoient déjà détériorées de son tems.

Nous prouvons ensuite que le BLASON fut pris dans la Nature elle-même; qu'il nous vient des anciens Peuples de l'Orient ; & que si les Modernes ont cru qu'il n'avoit été inventé qu'au tems des Croisades, c'est qu'ils ont confondu son établissement en Europe, avec son origine antique, erreur trop commune.

Un des morceaux les plus brillans de l'Iliade, est la description du Bouclier d'Achille exécuté par Vulcain & divisé en XII Tableaux, très-intéressans chacun en particulier ; mais dont jusques à présent on n'avoit pu appercevoir l'ensemble ni le but : nous faisons voir que c'est un vrai Calendrier ; & que ses XII Tableaux correspondent parfaitement à l'état de l'année Grecque & à ses XII mois : on y verra même ces Assemblées du Printems de tous les anciens Peuples, que nos Ancêtres appelloient Champs de Mars, Mails ou Parlemens.

Le jeu des Tarots, jeu de Cartes fort connu en Italie, à Avignon, en Suisse, en Allemagne, très-singulier, composé de figures bisarres, & dont le but ou l'objet étoit aussi inconnu que celui du Bouclier d'Achille, se présente ici comme un jeu venu lui-même des anciens Egyptiens, calqué sur leurs connoissances politiques & Mythologiques ; & comme ayant servi de modele aux Cartes Espagnoles, qui ont donné lieu à leur tour aux Cartes Françoises.

L'origine des Chiffres Romains & ceux des Arabes, devenus ceux de toute l'Europe, n'en est pas mieux connue ; ils parurent toujours l'effet du hazard ; mais dans nos Principes, où tout est pris dans la Nature, ils devoient avoir une origine certaine, & cette origine devoit être très-simple & très-naturelle : nous faisons donc voir ici que leurs figures sont une peinture réelle, très-simple, très-légerement altérée, des nombres qu'ils expriment.

Ainſi le Monde Primitif s'élevant aux cauſes de tout ce qui exiſte, rend toujours plus intéreſſans les objets de l'uſage le plus commun, qu'on croit connoître le mieux, & prouve de plus en plus que la Nature a tout fait, qu'elle a fourni aux hommes les élémens de tout, qu'ils n'ont eu qu'à ſe les rendre propres & à les combiner en toutes manieres ſans pouvoir ni les altérer, ni les multiplier.

Quant à la maniere dont nous avons rempli ces diverſes Parties, il paroît par les approbations & par les encouragemens infiniment flatteurs qu'on daigne nous donner de toutes parts, que nous l'avons fait à la ſatisfaction du Public, & qu'on trouve que nous ne ſommes pas reſtés au-deſſous de notre Plan.

Cet avantage ineſtimable, peut-être unique, & très-glorieux pour nous, nous affermit de plus en plus dans nos vues; & eſt un puiſſant motif pour que nous nous occupions ſans relâche de ces grands objets, & que nous faſſions ſuivre les autres parties de notre Plan avec la même célérité & avec le même intérêt pour l'Europe Savante, & le même fruit pour les Générations naiſſantes.

Appellés en quelque ſorte par la Providence à ce travail inſtructif, nous nous croirions coupables envers elle, envers nos ſemblables, envers le grand Ordre, ſi nous regardions cet ouvrage comme n'étant pas de devoir pour nous, & ſi nous nous relâchions un inſtant dans l'expoſition de ces grandes vérités.

§. III.

De ce qui nous reſte à publier : & 1°. ſur les Langues.

Les Objets qui nous reſtent à traiter pour remplir l'étendue de notre Plan, ſont encore très-nombreux; mais d'après les divers principes que nous avons déjà établis, & d'après tout ce que nous

avons mis ſous les yeux du Public, on ſent combien ce travail ſera aiſé, ſûr & utile : & nous avons tout lieu d'eſpérer qu'à meſure que nous avancerons dans cette carriere, elle paroîtra encore plus intéreſſante.

Nous avons actuellement ſous preſſe le Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, ouvrage unique en notre Langue, pour laquelle la Souſcription eſt déjà ouverte, qui rajeunira ſingulierement cette belle Langue, & où l'on trouvera les Racines mêmes des Mots Grecs qu'on regardoit comme radicaux, & leurs rapports avec les autres Langues.

Nous nous propoſons de publier enſuite, le Dictionnaire Etymologique de ces Langues Orientales qu'on avoit toujours regardées ſi mal-à-propos comme la Langue Primitive.

Le Dictionnaire de la Langue Primitive, réſultat de tous ceux qui auront précédé; & dont l'exiſtence & la certitude ſeront démontrées par cette multitude de baſes ſur leſquelles il ſera appuyé.

Nous pourrions ajouter à toutes ces maſſes, un Dictionnaire Comparatif des autres Langues d'Europe & d'Aſie.

Les rapports de ces diverſes Langues avec celles de l'Afrique & de l'Amérique.

Le Dictionnaire Etymologique des Noms de Lieux, Fleuves & Montagnes de l'ancien Continent.

Un Tableau hiſtorique par Langues de toutes les Nations du Monde Ancien & Moderne; Tableau qui ne feroit pas la portion la moins piquante de nos vaſtes Recherches.

Le Dictionnaire Hiéroglyphique & Symbolique de l'Antiquité, avec les figures des objets phyſiques relatifs à ces ſymboles.

Nous nous trompons fort, ou ces divers Ouvrages doivent paroître curieux & intéreſſans ; ils completteroient du moins nos

travaux ſur les Langues & ſur la Parole ; ils feroient voir également comment elle ſe prêta ſans peine à tous les beſoins phyſiques & moraux des hommes, & comment elle eſt devenue la baſe néceſſaire de toute Société & de l'Humanité entiere.

2.

Objets qui nous reſtent à publier ſur les CHOSES : *&* 1°. *ſur l'Antiquité Allégorique.*

On ne ſera pas ſurpris ſi nous diſons que les objets qui nous reſtent à traiter ſur les Choſes, ne ſont ni moins nombreux, ni moins importans : la maſſe des Vérités céderoit-elle en quelque choſe à celle des Mots ? & ſi ceux-ci, malgré leur ſéchereſſe, offrent des détails ſi curieux, ſi étendus, ſi piquans, quels ne doivent pas être ceux qui conſtituent l'enſemble de l'Antiquité Allégorique & de l'Antiquité Hiſtorique, qui comprennent l'eſpace de tant de ſiécles, & qui embraſſent la ſageſſe & les actions de l'Antiquité entiere, de cette Antiquité dont la longueur des tems n'a pu effacer entierement l'éclat, & qu'illuſtrerent des Génies Créateurs, dignes d'une mémoire éternelle ? Nous nous eſtimerons heureux, ſi, animés de leur feu, de leur ſageſſe, nous pouvons, en expoſant le fruit de leurs veilles & de leurs travaux, plaire à nos contemporains, & être de quelqu'utilité aux Générations futures.

Relativement à l'Antiquité Allégorique, nous devons achever l'explication de la Mythologie Grecque, & de celle des Egyptiens ; expoſer celle des Celtes ou Scandinaves, contenue dans l'EDDA ; raſſembler celle des Indiens ſi célébres dès les tems les plus reculés par leur profonde ſageſſe ; éclaircir les tems primitifs des Chinois, les débrouiller de la même maniere que nous avons développé ceux de notre Occident.

Ce ſera, nous pouvons le dire, une Collection unique qui montrera d'un côté avec quelle ſageſſe les Anciens inventerent tous ces Emblêmes, toutes ces Allégories ; & d'un autre, quels furent leurs Principes Philoſophiques & Religieux ; & avec quel ſoin & quel empreſſement affectueux ils s'appliquoient à éclairer la maſſe entiere de la Société, les Habitans des Campagnes comme ceux des Villes ; c'eſt qu'ils ſentoient, qu'autant que les individus d'une Société, d'un Etat, d'un Empire, ſont parfaitement inſtruits de leurs droits, de leurs devoirs & des moyens de les remplir, autant cette Société, cet Etat, cet Empire deviennent floriſſans ; qu'ils ne peuvent proſpérer que de cette maniere. Dans nos Etats modernes au contraire, les Villes & les Campagnes ſemblent former deux peuples différens, deux races d'hommes encore plus oppoſées par leur langue & par l'inſtruction, que par les manieres & par les mœurs. Cette inſtruction s'y borne non-ſeulement aux Villes beaucoup moins étendues que les Campagnes, mais même à une très-petite partie des habitans des Villes : on diroit que la ſcience n'eſt que pour un certain nombre de perſonnes aiſées & oiſives, & que l'enſemble des hommes n'en a aucun beſoin.

Sans contredit, tout objet de connoiſſance n'eſt pas propre pour tous les hommes ; & l'habitant des Villes peut ſavoir une multitude de choſes qui ſeroient très-inutiles au laborieux cultivateur ; mais il exiſte un genre d'inſtruction indiſpenſable pour celui-ci, & très-bon pour des Citadins ; & c'eſt ce genre d'inſtruction que connoiſſoit ſi bien l'Antiquité primitive ; pour elle, les champs étoient tout, & les villes rien qu'en ſous-ordre ; & elle auroit cru manquer le but de ſes leçons, ſi elles n'avoient embraſſé l'enſemble des Peuples & des Citoyens.

3.

Antiquité Hiſtorique.

La portion d'Hiſtoire ancienne que nous nous propoſons d'éclaircir, eſt celle qui précéda les tems où les Grecs & les Romains commencerent d'écrire.

Ces Peuples, les Grecs ſur-tout, nous ont tranſmis nombre de traditions relatives à ces tems anciens ; mais ils vinrent malheureuſement trop tard, & ils n'eurent ni aſſez de critique, ni aſſez de connoiſſance des Langues pour remplir cet objet d'une maniere conforme à la vérité & à ſon importance : ils ne nous ont laiſſé que des matériaux informes, comme on ne s'en aſſure que trop par la lecture de tout ce que d'infatigables Ecrivains ont raſſemblé à cet égard, & par leurs vains efforts pour en faire un tout lumineux & ſans vuides. Plus on les lit & moins on eſt ſatisfait ; & comment le ſeroit-on? tout y étonne l'imagination, & rien n'y parle à la raiſon. On voit de grands Empires ſans origine, de grandes révolutions ſans cauſes, de grandes connoiſſances ſans principes, ſans commencemens : des armées innombrables ſans ſubſiſtance ; des dépenſes énormes ſans finance. Comme dans les Romans faits pour amuſer les Lecteurs, tout y eſt en ſcènes, en preſtiges, & on ne voit jamais ce qui les amene : les hommes ſemblent ſortir de deſſous la terre, ou tomber du Ciel, ſans que rien ait préparé cette population immenſe, ou ait amené leurs exploits, leurs vertus, leur ſageſſe ou leurs vices : pour rendre le renverſement plus étrange, on leur refuſe la connoiſſance de ces Arts ſans leſquels ils ne pouvoient avoir exécuté ce qu'on leur attribue ; & confondant reſtauration, perfectionnement & communication, avec invention, on place l'origine de ces Arts dans des

des tems & dans des lieux fort poſtérieurs aux peuples qui en firent uſage.

Par un renverſement d'eſprit plus étrange encore, on flétrit les Princes pacifiques qui rendirent leurs Etats floriſſans, en ne diſant rien de leurs actions, ou en les faiſant paſſer pour imbécilles : & on n'a pas aſſez de termes pour exalter ces Incendiaires qui, ſemblables à des torrens débordés, ont ravagé la terre, renverſé les Empires, détruit les villes, exterminé les peuples, anéanti les connoiſſances, élevé ſur des baſes ruineuſes des Etats chancelans qui n'attendoient qu'un autre incendiaire pour éprouver à leur tour la même cataſtrophe. Tandis qu'on comble d'éloges les peuples qui mirent les Arts en mignature, & qui les bornerent à l'utilité perſonnelle, on garde le plus profond ſilence ſur les peuples qui les voyoient en grand, & qui rapportoient tout à l'utilité éternelle des hommes & des Etats : on s'extaſie ſur celui qui faiſoit paſſer des pois à travers le trou d'une aiguille, & on oublie le nom de ceux auxquels on doit ces orgueilleuſes Pyramides élevées dans le pays le plus renommé par ſa ſageſſe ; on oſe même les flétrir, en diſant qu'ils ne les deſtinoient qu'à leur ſervir de tombeaux, tandis qu'on nous aſſure que ces Princes étoient toujours dirigés par la Loi.

Tels ſont les tems dont nous entreprenons d'éclaircir l'Hiſtoire ; tel eſt l'objet pour lequel nous nous ſommes livrés aux recherches qu'offre le Monde Primitif. L'entrepriſe n'a pas paru facile, & elle ne pouvoit le paroître ; mais par ce que nous avons déjà fait, on peut juger de ce que nous pouvons faire à cet égard & de ſon utilité. On comprend ſans peine que l'Hiſtoire primitive prendra néceſſairement une nouvelle forme, en la ſéparant de ces Allégories & de ces Fables avec leſquelles on la confondoit ſans ceſſe ; en donnant l'intelligence d'une multitude de Monumens qu'on

n'entendoit plus, ou qu'on entendoit mal : en rétablissant une infinité de rapports qui étoient anéantis : en jugeant par ce qui est, de ce qu'on a fait : en s'élevant ainsi au-dessus de ce cahos d'actions antiques dont on ne voyoit jamais la cause ; & en revivifiant l'Histoire primitive, comme nous en aurons revivifié la Langue.

Nous publierons plutôt l'Histoire de l'Humanité que celle des hommes : les fastes de l'Univers, plutôt que ceux des Nations isolées. Ce ne sera pas l'Histoire de tel peuple ou de tel siècle, ce qui importe peu, ou ne peut amuser que des oisifs ; ce sera l'Histoire de tous les Peuples, de tous les siècles, parce qu'on remontera aux principes même de l'Histoire ; qu'on fera voir que tout Empire eut sa cause, comme tout mot eut sa raison : que l'élévation, la durée, la gloire ou la ruine des Etats ne dépendent point, comme on l'a cru, de passions ou de circonstances locales & passageres ; que ces événemens furent toujours l'effet nécessaire & calculable de la bonne ou de la mauvaise application des grands principes de toute société ; & que ces petites passions ou ces circonstances ne firent que profiter de l'état des choses & ne l'amenerent jamais. Les vents peuvent bien renverser un édifice élevé sur des fondemens ruineux : celui qui est bien assis, se joue de leurs efforts.

Quoi ! les hommes réunis en société, les Etats, les Empires ne pourroient calculer leur durée ! ne pourroient pas fixer leur bonheur ! ils ne deviendroient pas stables comme leur sol ! & parce qu'on a vu des Empires passer comme une vapeur que le vent dissipe, on s'imagineroit que ce même sort attend inévitablement tout Etat, tout Empire !

Non ! rien qui n'ait sa cause, sa raison, son principe éternel & immuable : il en est une qui fait à jamais la prospérité des Nations & des Empires ; c'est l'observation de leurs devoirs : une

ſeule peut amener leur ruine ; c'eſt la violation de ces devoirs, le pervertiſſement des cauſes auxquelles ils durent leur élévation & leur proſpérité.

Nous ferons voir que tous les peuples qui ont proſpéré, que les Chinois, les Indiens, les Egyptiens, les Perſes, les Chaldéens & tout autre ancien Peuple, ne devinrent floriſſans qu'autant qu'ils furent attentifs à la voix de l'ordre & dociles à ſes leçons : qu'aucun Légiſlateur ne fut véritablement grand & utile à ſes contemporains & au monde, qu'autant qu'il connut l'ordre & qu'il ſut en rapprocher ſes loix : que toutes celles qui y furent contraires, ne purent jamais produire d'heureux effets ; qu'elles entraînerent toujours la ruine de ceux qui ne ſurent pas s'en préſerver.

Nous démontrerons cette grande & ſublime vérité, que le pervertiſſement de cet Ordre a preſque toujours fait mettre au rang des grands Hommes ceux qui n'étoient que de grands ſcélérats ou de grands inſenſés ; qui ne voyoient pas qu'en forçant tous les moyens, ils ne brilloient que d'une gloire paſſagere, & que cette fauſſe gloire entraîneroit la ruine entiere de cet Empire qu'ils s'imaginoient illuſtrer & aggrandir : que les Etats ont toujours trouvé leur tombeau dans ces fauſſes idées de grandeur.

Qu'une des grandes cauſes des malheurs de l'Humanité a été le préjugé excluſif de ſa propre excellence, qui a engagé chaque Peuple à ſe ſéqueſtrer, à s'iſoler, à ne voir que lui, à ne perfectionner que lui, & qui les a privés ſans ceſſe du ſecours & de l'appui qu'ils auroient trouvé dans tous les autres.

Qu'aucun Empire de la terre ne pourra être tout ce qu'il peut être, tandis que la terre ſera couverte de Peuplades barbares & ſauvages. Ce ſont ces fautes que vous expiez par les malheurs qui fondent de toutes parts ſur vous, Indiens, Perſans, Africains ; malheurs dont on ne voit pas la fin.

On y verra encore que les Empires commencerent à décliner lorſqu'ils fondirent les Campagnes dans les Villes, & les Villes dans une Capitale vaſte & immenſe, gouffre des richeſſes de l'Etat, & Tombeau des Générations préſentes & futures: que la vraie grandeur d'un Empire eſt d'être grand & puiſſant, non dans un point, mais par-tout, d'être tout force, tout nerf, tout ordre: qu'ainſi Rome fut grande tandis qu'elle ne vit que les Tribus de la Campagne; & qu'elle déclina dès que l'Univers fut dans Rome: qu'ainſi les Babyloniens s'anéantirent, dès que Babylone parut & qu'elle étonna les Peuples par ſa fauſſe grandeur: & que ſi Conſtantinople n'eût pas exiſté, l'Empire d'Orient ſubſiſteroit encore plein de force & d'éclat.

Ici, nous avons eu l'avantage d'être aidés par une Philoſophie pleine de ſens & de raiſon, que nous avons rencontrée heureuſement ſur notre chemin, tandis que nous cherchions quelles pouvoient avoir été les cauſes de ces Phénomènes, en apparence ſi biſarres, que nous préſentoit l'Antiquité hiſtorique: pourquoi là des Déſerts, ici des Sociétés: pourquoi là des Empires floriſſans, ici des Peuplades foibles & languiſſantes: pourquoi là de grands Conquérans; ici des Peuples invincibles: pourquoi là de grandes lumiéres, ici ignorance, foibleſſe & erreur: pourquoi là, ſageſſe exquiſe; ici folie, fureurs, ou vains préjugés. Nous trouvâmes ſur nos pas des Chercheurs de vérité, des Hérauts de l'Ordre, qui faiſoient pour les Sociétés, pour les Empires, ce que nous faiſions pour les Langues, ce que nous cherchions pour les Peuples: qui remontoient aux cauſes de la proſpérité & de la décadence des Nations, qui diſoient: » tout a ſa cauſe immuable & éternelle; » les Empires comme le moindre grain de blé: les Sociétés ſont » établies ſur tels & tels principes: il en réſultera tels & tels droits, » tels & tels devoirs. Que ces droits ſoient obſervés, que ces de-

» voirs ſoient remplis, & les Sociétés ſeront floriſſantes, & les » Empires ſeront à jamais inébranlables ſur leur baſe, & l'ordre » regnera à jamais «.

Le plus ſimple énoncé de cette ſublime Philoſophie fut pour nous un flambeau divin, une ſource raïonnante de vérité : le complément de nos recherches & de nos travaux : la bouſſole qui alloit nous faire paſſer à travers l'Antiquité Hiſtorique, & nous aider à la rétablir avec la même certitude & la même utilité, qu'avec de principes pareils nous rétabliſſions la Langue primitive, nous développions les rapports des Langues, nous découvrions l'Antiquité allégorique, nous cherchions à démêler l'Hiſtoire primitive ; ici, du moins, nous trouvions de grandes avances, de grandes données, un Syſtême admirable, tendant au même but & découvert par une toute autre route. Ce Syſtême & le nôtre ſe ſont donc unis comme deux moitiés en un tout ; nous l'avons regardé comme notre propre bien ; nous nous en ſommes approprié tout ce qui nous convenoit, & nous avons laiſſé le Syſtême circuler dans l'Univers avec un ſuccès plus ou moins favorable, ſuivant que les Eſprits étoient plus ou moins diſpoſés, que les petites paſſions humaines étoient plus ou moins en jeu : à cet égard, nous n'avons été que Spectateurs : nous ne pouvions être Acteurs ou Agens : mais nos vœux ont toujours été pour ſon plein & entier ſuccès : lui ſeul peut ſauver les Nations ; lui ſeul peut faire de l'Europe une Aſſemblée de Freres ; & de l'Univers, un Tout lié par les mêmes droits, ſoutenu par les mêmes devoirs, heureux par les mêmes jouiſſances, ayant ainſi le même langage, celui de l'ordre, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter, & baſe eſſentielle de toute Légiſlation.

Ces Amis de la vérité & du bien ont été méconnus : pouvoient-ils ne pas l'être ? Il faut du tems pour que la vérité triomphe des

ténèbres, de l'erreur, des préjugés ; mais tôt ou tard elle se fera jour, & on sera étonné de n'avoir pas été plutôt frappé de son aspect : d'avoir pu si long-tems résister à ses charmes, à ses douces influences, à ses vastes avantages : les Chefs des Peuples, eux-mêmes, gémiront d'avoir été trop long-tems sourds à sa voix ; ils regretteront ce tems comme un tems malheureusement perdu, ils le regarderont comme des siècles de barbarie & d'ignorance.

Quant à nous, nous saisissons avec empressement cette occasion de rendre nos hommages à ces excellentes vérités, & d'offrir nos vœux & le sentiment de notre reconnoissance à ceux qui se sont consacrés à ces grandes & sublimes connoissances.

C'est ainsi que ne nous refusant à aucune vérité, que n'embrassant aucun Systême exclusif, qu'ayant une conscience toujours large, toujours prompte à saisir tout ce qui est bien, & à en profiter, sans craindre de revenir sur nos pas, sans tenir à nos Opinions, sans rougir de devoir de grandes idées à d'autres, nous avons mis & nous mettons tous les Ouvrages, tous les hommes, toutes les découvertes à contribution. Nous regardons & nous avons toujours regardé comme travaillant pour nous, tous ceux qui ont inventé, recherché, découvert de nouveaux Monumens, de nouveaux Principes, de nouvelles Contrées, de nouvelles routes : c'est pour nous qu'on découvre de nouvelles Terres, de nouvelles Langues, de nouveaux Alphabets, de nouvelles Sciences : qu'on éclaircit les Loix, les Monumens, l'Histoire de tous les Peuples ; qu'on sonde les entrailles de la Terre pour découvrir ses diverses révolutions & son antiquité : qu'on fixe les droits & les devoirs des Nations ; qu'on s'occupe de ce qui peut assurer leur durée & leur gloire.

Notre Ouvrage peut être regardé comme celui de tous ceux qui se sont occupés de ces objets : comme celui sur-tout du siècle dans lequel nous avons l'avantage de vivre : siècle supérieur à beau-

coup d'égards à tous ceux qui l'ont précédé, mais qui peut être ſuivi de ſiècles plus heureux qu'il aura amenés, & dont il aura la gloire d'avoir été la baſe & l'aurore. Auſſi chacun pourra reclamer dans nos recherches ce qu'il nous aura fourni, ſans qu'on puiſſe dire que nos nous ſoyons approprié le bien de perſonne, parce que nous n'avons profité que de ce qui s'uniſſoit ſi parfaitement à nos Principes, qu'il en devenoit une conſéquence néceſſaire, & qu'il arrondiſſoit notre travail en le fortifiant de faits intéreſſans, & de preuves d'autant plus ſatisfaiſantes qu'on n'y étoit pas conduit par ce déſir déſordonné de fortifier des vues ſyſtêmatiques qui égare la plupart de ceux qui cherchent la vérité.

Diſſertations ſur l'Antiquité Hiſtorique.

Comme nos Recherches ſur l'Hiſtoire Primitive donnent néceſſairement lieu à une multitude de Queſtions particulieres de Chronologie, de Géographie, de Mythologie, de Connoiſſances, d'Uſages, &c. dont la ſolution eſt indiſpenſable pour répandre du jour ſur ces tems primitifs, & que ces diſcuſſions détourneroient beaucoup trop l'attention du Lecteur ſi elles étoient fondues avec l'Hiſtoire même ; nous les en détacherons, & les ferons paroître avant notre Corps d'Hiſtoire.

Elles formeront un Corps conſidérable de Diſſertations ſemblables à celles qui compoſent ce VIIIe Volume, & qui forme ainſi le premier Volume de Diſſertations Hiſtoriques, Mythologiques, Chronologiques, Critiques, &c. remplies de Recherches neuves & utiles, qui rendront l'étude de l'Hiſtoire ancienne plus ſimple, plus agréable, plus ſûre, comme on en peut juger par les titres d'une partie de ces Diſſertations que nous mettons ſous les yeux de nos Lecteurs.

Dissertations Chronologiques.

1°. La supériorité de la Chronologie des LXX sur celle du Texte Hébreu, tel qu'il existe aujourd'hui.

2°. Le rétablissement de la Chronologie Egyptienne, & la suite précise des anciens Monarques de cette Contrée, avec l'accord parfait de tout ce que les anciens Historiens nous ont transmis à cet égard.

3°. La certitude de la Chronologie Chinoise, l'explication de ses Traditions allégoriques, le développement de son Histoire Primitive qu'on a toujours & très-mal à propos regardée comme un tissu de Fables, indigne de toute créance.

4°. L'accord de l'Histoire des anciens Perses suivant les Orientaux, avec ce que nous en ont dit les Grecs; & comment Esope, le même que Locman, forme un des points intéressans de cette concorde.

Dissertations Historiques.

1°. L'accord de ce que nous apprennent les Grecs sur Ion & ses Fils avec ce qu'en dit Moyse, & la vraie lecture du nom d'un de ces Fils que personne jusques à présent n'avoit pu fixer.

2°. Les Traditions de tous les Peuples, Chinois, Indiens, Scandinaves, Chaldéens, Grecs, Romains, &c. sur la Création du Monde, sur le Déluge, sur les dix Générations qu'on compte entre ces deux événemens mémorables: leur accord avec ceux des Hébreux, & l'explication des Constellations relatives à ces grandes révolutions.

3°. Divers Eclaircissemens sur plusieurs Passages du Texte Hébreu; entr'autres, la vraie Epoque de l'Histoire de Judith démontrée par les faits même & par la correction d'une erreur glissée dans une lettre prise pour une autre.

Dissertations

Dissertations Mythologiques & Critiques.

1°. L'accord des Théogonies & Cosmogonies de tous les Peuples sur l'existence des Esprits célestes, sur la chûte des Anges, sur la Trinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame, sur la vie à venir.

2°. L'explication & l'origine des Fables sur lesquelles repose la Guerre de Troie.

3°. L'origine des Danses sacrées, & le rapport du MENUET avec ces anciennes Danses, avec la Nature & avec la Poësie héroïque.

4°. La vraie origine de la *POESIE* ancienne, une maniere plus exacte de scander les vers Grecs & Latins.

5°. La nature de la Poésie Hébraïque, modèle de celle des Grecs & des Latins.

Dissertations mêlées, Philologiques, &c.

1°. La cause physique des vertus & des vices de Celtes, tels que M. Pelloutier en a dressé le tableau; & pourquoi la plupart de ces Peuples sont devenus si tard des Nations agricoles & policées.

2°. Les travaux immenses des anciens Peuples pour couper la terre par des canaux qui portassent par tout les eaux & la fertilité.

3°. L'origine auguste de l'autorité & des revenus Sacerdotaux dans l'Antiquité primitive, & les devoirs qui en étoient l'objet.

4°. Les travaux que soutinrent en conséquence les Corps des anciens Prêtres chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses, les Indiens, &c. sous le nom de Hiérophantes, de Mages, de Gymno-sophistes, de Bramines, de Druides, &c.

5°. L'origine & la cause des Sacrifices, & comment le Culte des Payens n'étoit qu'une altération du Culte primitif.

Dissertations sur les Loix, les Usages, &c.

1°. Jusques à quel point les Loix Hébraïques furent celles de tous les Peuples déjà subsistans ; question agitée par des Savans d'un grand mérite, mais sur de faux principes, tels que celui qui persuadoit qu'avant Moyse nul n'avoit possedé l'art d'écrire.

2°. Quelle fut la nature des Législations Grecques ; & pourquoi ce Peuple avec tant d'esprit eut si peu de sens, & ne fit que se tourmenter & accélérer sa ruine à pas précipités, quoiqu'Homere, leur Auteur Classique, leur eût montré à cet égard le vrai chemin.

3°. Quelle fut la premiere Autorité : son origine, ses droits, ses devoirs, source de la justice.

4°. Quelle fut l'origine diverse de l'esclavage, & des diverses classes de servitude qui existerent dans l'Antiquité.

5°. Quelle fut chez les Anciens l'étendue de l'autorité paternelle, & pourquoi elle n'est plus la même.

6°. Les causes & les avantages de la vertu si précieuse chez les Anciens sous le nom d'amour filial.

7°. Sur quoi fut fondé chez ces mêmes Peuples le respect & le culte des Ancêtres.

8°. Quels sont pour un Etat les avantages ou les désavantages de la distribution de tous les individus en grandes classes dont chacune a ses fonctions & ses travaux propres, sans qu'aucune puisse empieter sur l'autre.

Heureux effets de l'Ordre, & Conclusion.

La plupart de ces objets paroîtront sans doute neufs, & propres à répandre une vive lumiere sur les tems anciens : on sentira sans peine combien, d'après leur discussion, il nous sera aisé de tracer l'Histoire du Monde Primitif, & d'établir cette grande vérité que

nous avons annoncée, qu'il fut entierement fondé fur la Nature & fur l'Ordre général qui gouverne toutes chofes, fans lequel rien ne peut fubfifter, & auquel devra néceffairement revenir tout Gouvernement qui voudra profpérer, maîtrifer les événemens phyfiques & moraux; bannir la barbarie de deffus la terre: voir ainfi la plus grande profpérité fe répandre dans fes Chefs & dans tous fes individus; dans fes Villes & dans fes Campagnes; & devenir infailliblement le modele, le lien & le modérateur de tous les Peuples & de tous les Empires, fans que fa gloire fubiffe jamais aucune interruption.

Que l'Humanité feroit heureufe! qu'on feroit fier d'être homme, lorfque cet Ordre fera rétabli & qu'il aura triomphé de la rouille des tems & des terribles préjugés fous lefquels elle gémit! Puiffe ma Patrie, puiffe l'Empire magnanime des Lys auquel cette haute deftinée femble avoir été réfervée, être cette heureufe Nation! Puiffe-t'il ramener cet Ordre dont les Anciens avoient un idée fi fublime qu'ils l'appellerent le fiècle d'or, l'Empire d'Aftrée ou de la Juftice; fiècle & Empire pendant la durée defquels les Nations fe multiplierent, les Sciences naquirent & fe propagerent; les Peuples furent heureux: fiècle & Empire dont les Anciens dirent avec tant de raifon qu'ils avoient été chaffés de deffus la terre par les défordres dans lefquels les hommes fe plongerent enfuite.

Qu'on rentre dans l'Ordre: la paix, l'abondance, la juftice, le bonheur reviendront confoler & réjouir l'Univers; ils feront les fuites néceffaires de ce nouvel ordre de chofes.

Heureux fi nous pouvons du moins ramener l'attention des Mortels fur les excellentes chofes qu'on leur a déjà dites à ce fujet, & contribuer à affoiblir les préjugés qui empêchent les Peuples d'être fenfibles à la voix des Hérauts eftimables de l'ordre & de la félicité publique!

Après avoir élevé un pareil Monument pour notre propre consolation & instruction, & pour celle de tous les hommes, nos Freres & nos Amis; nous nous endormirons avec confiance dans le sein de nos Peres, comme ayant rempli la tâche à laquelle nous avions été appellés par la Providence, quoique nous ne laissions après nous ni plantations, ni défrichemens, ni familles; une triste & fatale combinaison d'événemens barbares nous ayant privé des champs & des biens de nos Pere & Mere, & nous ayant réduits à tout tirer de notre propre fonds: heureuse nécessité! puisque d'elle est sortie notre instruction, & de-là ces travaux immenses & intéressans qui exigeoient nécessairement une main qui n'eût aucun autre devoir à remplir: plus heureux encore si nous nous trouvons les derniers de ceux qui auront été appellés à de pareilles épreuves, & si nous pouvons y contribuer par nos ouvrages!

Nous aurons du moins la satisfaction de ne nous être jamais proposé que le bonheur de tous, d'avoir été sans fiel, sans amertume, sans esprit de vengeance; d'avoir toujours trouvé que tout est bien dans les voies de la Providence, & qu'un des plus grands ennemis que les hommes aient à craindre, celui auquel ils ne doivent cesser de faire la guerre, c'est l'ignorance, non de ce qui n'intéresse que la curiosité, mais l'ignorance des droits & des devoirs de chaque homme, de ce qui constitue pour l'homme vérité & lumiere, sans laquelle il n'y a qu'erreurs, que désordres & que folie: ignorance infiniment funeste, non-seulement pour tout homme en particulier, mais pour tout Etat, pour tout Empire, lorsqu'elle se glisse dans ses Chefs & dans ses Membres; c'est alors la barque sans pilote, balotée au gré des vents, & que le moindre souffle coule à fond.

Patrie, qui me méconnus, où je fus toujours comme étranger, où j'ai du moins tant & de si excellens Amis, puisses-tu, sensible

à la voix de l'Ordre, ſubſiſter à jamais; & remplie de gloire, de vérité, de lumiere, ſervir de modèle à tout l'Univers & ne créer que des heureux!

Ce tems n'eſt peut-être pas éloigné : déjà on en voit arriver l'aurore; déjà des Amis de l'Ordre en font entendre la voix; déjà l'Europe commence à ſe laſſer de carnage, de querelles, de diſputes; déjà on ſent combien ces erreurs étoient inſenſées, odieuſes, contraires aux droits de l'humanité & de la raiſon. Avec Virgile, & peut-être avec plus de vérité, nous pouvons dire : » La perfection des tems arrive : la révolution des ſiècles ramene l'Ordre univerſel : la Vierge qui tient la balance dans ſes mains, revient ſur la terre, elle mene à ſa ſuite le regne de Saturne : le Ciel dans ſes profondes deſtinées fait naître une nouvelle Race... Quelle félicité ! quels charmes ſe répandent ſur tout ce qui exiſte! le Ciel, la Terre, la Mer, tout s'embellit & prend une face nouvelle ».

Nous pourrions ajouter avec lui : » Quelle ſatisfaction pour nous ſi la fin de nos jours voyoit arriver cette vie ſans fin ! notre bonheur ſuprême ſeroit de réunir nos forces pour célébrer cet heureux tems ».

» Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
» Magnus ab integro ſeclorum naſcitur ordo.
» Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna.
» Jam nova progenies cœlo demittitur alto......
» Aſpice convexo nutantem pondere mundum
» Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum,
» Aſpice venturo lætentur ut omnia ſeclo.
» O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
» Spiritus & quantùm ſaterit tua dicere facta.

DES SYSTÊMES.

Note pour la page 1.

Tous les jours on dit d'un ton d'oracle, que le Monde Primitif n'est qu'un SYSTÊME : avec ce mot on croit avoir jugé irrévocablement cet Ouvrage; & on s'en applaudit d'autant plus que ce mot est saisi avidement par ceux qui sont bien-aises de s'éviter la peine de lire de gros volumes, qu'il faudroit parcourir afin de se former du moins une idée quelconque de leur objet & de leur maniere : au lieu qu'avec ce seul mot, un Ouvrage entier est coulé à fond sans examen.

Mais comment ceux qui s'en servent ne s'apperçoivent-ils pas que cette maniere de juger un Ouvrage quelconque, est d'autant plus mal vue qu'on pourroit le rétorquer, & objecter qu'elle est elle-même l'effet d'un Systême dont on ne veut pas se départir : & qu'on préfere des Systêmes auxquels on est accoutumé, à d'autres qu'il faudroit étudier.

Cependant cette façon de décider du vrai ne vaudroit rien : des épithètes n'ont nulle valeur, si elles ne sont pas accompagnées de leurs preuves : il ne sera donc pas hors de propos de poser ici quelques principes qui puissent faire juger du degré d'autorité que mérite l'objection que le Monde Primitif n'est qu'un Systême.

» Un SYSTÊME, selon les Auteurs d'un Dictionnaire célèbre, » n'est autre chose que la disposition des différentes parties d'un » Art ou d'une Science dans un état où elles se soutiennent tou- » tes mutuellement, & où les dernieres s'expliquent par les pre- » mieres. Celles qui rendent raison des autres s'appellent *Princi-* » *pes*, & le *Systême* est d'autant plus parfait, que les principes sont

» en plus petit nombre. Il eſt même à ſouhaiter qu'on les réduiſe » à un ſeul : car de même que dans une horloge il y a un princi- » pal reſſort duquel tous les autres dépendent, il y a auſſi dans » tous les Syſtêmes un premier principe auquel ſont ſubordon- » nées les différentes parties qui le compoſent ».

Si donc on entend par l'accuſation de *Syſtême*, que le Monde Primitif eſt un tout étroitement lié, poſé ſur des principes très-ſimples, dans le plus petit nombre poſſible, & dont toutes les parties ſe ſoutiennent mutuellement, l'objection devient un éloge, & nous en acceptons l'augure.

Mais ſi en attachant cette idée au mot Syſtême, on veut faire entendre que le Monde Primitif eſt un tout qui ne porte ſur rien, qu'il eſt fantaſtique comme les Palais des Fées, que ſes principes ſont illuſoires, les faits mal vus, les conſéquences nulles, en ſorte que l'Auteur s'eſt laiſſé ſéduire par une chimère, qu'il a cru voir ce qu'il ne voyoit pas, & prouver ce qu'il ne prouvoit point, alors il ne ſuffit pas de le dire, il faut faire voir en quoi ſes principes ſont illuſoires ou inſuffiſans, & comment, malgré tous ſes Volumes, la vérité reſte encore à découvrir, comme s'il n'avoit rien fait. Juſqu'alors il y a bien moins de certitude du côté des Objectans que du côté de l'Ouvrage : & perſonne ne peut s'y tromper.

D'ailleurs, le Monde Primitif ſe diviſe en deux grandes Parties dont l'évidence & la démonſtration ne peuvent marcher ſur la même ligne : on ne peut donc les envelopper ſous le même anathême. Tout ce qui eſt relatif aux Langues dans cet Ouvrage, porte ſur un enſemble de faits au-delà deſquels on ne peut aller ; ſur la maſſe des Langues. A cet égard, le Syſtême eſt démontré ſi les principes ſont clairs.

Si les Langues ſont ramenées à des mots radicaux très-ſimples ; ſi ces mots radicaux ſont les mêmes dans toutes ; ſi par leur moyen on a infiniment moins de peine pour apprendre les Langues : ſi on

peut acquérir la connoiſſance de pluſieurs dans le même eſpace de tems qu'il falloit pour une ſeule : le Syſtême alors eſt clair, démontré, néceſſaire: eût-il d'ailleurs quelques défauts, quelques Etymologies mal-vues, elles ne pourroient valoir contre l'enſemble.

Il en eſt de même de la portion Grammaticale, qui jusqu'ici avoit été livrée aux diſcuſſions des Savans : les principes en ſont ſi ſimples, les faits tellement déduits de ces principes, que cette partie du Monde Primitif a eu le plus grand ſuccès.

La portion qui prêteroit le plus à la Critique eſt celle de la Fable ou Mythologie. Il eſt certain qu'en la ramenant à l'Allégorie, nous élevons un Syſtême bien éloigné de tout ce qu'on avoit cru juſqu'à préſent, & ſur-tout de ceux qui l'expliquoient par l'Hiſtoire : mais oſeroit-on dire que leurs Ouvrages ne ſont pas ſyſtêmatiques ? oſeroit-on dire qu'ils ſont démontrés, évidens, qu'ils ſont les ſeuls ſyſtêmes qui puiſſent être vrais, relativement à l'explication de la Fable ?

Le Syſtême Allégorique n'eſt-il pas, en comparaiſon de ceux-là, plus agréable, plus clair, plus complet ? Et s'il eſt en même tems le mieux établi de tous ceux qu'on a imaginés juſqu'ici, le plus conforme à l'Antiquité, à la Nature, à la raiſon, le plus ſatisfaiſant en un mot, quelle raiſon auroit-on de le rejetter pour s'attacher à de vieux Syſtêmes qui croulent de toutes parts ? ou pour les rejetter tous ?

Le Public d'ailleurs, placé entre le Monde Primitif & ceux qui le condamnent ſi à la légere, eſt le vrai Juge : c'eſt à lui à décider auxquels convient l'épithète de Syſtêmatiques, ou plutôt de quel côté il y a plus d'avantages.

Fin de la Vue Générale, &c.




CARTE
DE L'EMPIRE ASSYRIEN
et des
CONQUETES DE NABUCHODONOZOR
EN ASIE
Pour servir à l'Histoire Orientale
du VI. Siecle av. J.C.
PAR
L'Auteur du Monde Primitif
M. DCC. LXXXI.
MER MEDITERRANÉE
ILE DE CYPRE
ARMENIE
ZOPH
MESO-POTAMIE
SYRIE
ASSYRIE
MEDIE
ARABIE DESERTE
CHALDÉE
SUSIANE
ELYMAIDE
AMMONITES
MOABITES
AMALEKITES
ARABIE PETRÉE
MADIANITES
IDUMEENS
EGYPTE
MER d'Edom ou ROUGE
GOLFE DE PERSE
MER CASPIENNE
Lac de Van
BABYLONE
ECBATANE
SUSA
DAMAS
JERUSALEM
Memphis
Desert de Sur
Embouchures du Nil
Extremité de la Mer Noire
Croisey Sculpsit.



ESSAI D'HISTOIRE ORIENTALE,

POUR LES VIIe ET VIe SIECLES AVANT J. C.

ARTICLE PREMIER.

NABUCHODONOSOR MONTE SUR LE TRONE DE BABYLONE.

L'EMPIRE Aſſyrien qui avoit dominé ſi long-tems en Aſie & dont le joug avoit peſé ſur tous les peuples, n'étoit plus. Sa Capitale, la ſuperbe Ninive avoit été détruite par le fer & par le feu : les Médes & les Babyloniens venoient de ſe partager ſes dépouilles : ces derniers alloient ſuccéder à la gloire dont avoit joui la Puiſſance qu'ils avoient contribué à anéantir. Un jeune Héros que ſa naiſſance avoit mis à leur tête, ſe préparoit à s'en montrer digne par ſa valeur, par ſon génie, par ſes exploits. Déjà il s'ébranloit avec toutes ſes forces, & avec une partie de celles des Médes pour la conquête du Midi, autrefois partage de l'Aſſyrien.

Ainſi, alloit s'élever un nouvel Empire dont l'étendue, la puiſſance & les viciſſitudes méritent d'autant plus notre attention, que ſes intérêts furent ſans ceſſe mêlés avec ceux des Peuples, qui ont, à cette époque, les plus grands droits ſur nous, par leurs vaſtes influences ſur le Commerce, ſur les Arts & les Sciences, ſur la Religion même : influences dont les effets profondément enracinés s'étendent juſqu'à nous ; & dont il eſt très-important par-là même, de démêler les cauſes & les motifs.

Mais afin de ſuivre avec plus de ſuccès dans ſes expéditions lointaines NABUCHODONOSOR, ainſi s'appelloit le Héros Babylonien, jettons les yeux ſur les Etats qu'il avoit hérités de ſes Peres, & ſur ceux qui devinrent le théâtre de ſes exploits. La connoiſſance des Peuples qui les habitoient, des Princes qui les gouvernoient, des forces qui les conſtituoient jettera, néceſſairement, le plus grand jour ſur les objets que nous avons à diſcuter.

ARTICLE II.

Description de l'Asie Occidentale.

Cette vaſte étendue de terres qui eſt entre la Perſe & la Méditerranée, qui ſe termine au Nord par l'Arménie & par le Mont Taurus, au midi par l'Arabie & par le Golphe de Perſe, tint de la Nature une forme qui la rendit propre à devenir dès le commencement le partage de pluſieurs Peuples. D'Orient en Occident elle eſt coupée en cinq grandes bandes qui deſcendent chacune du nord au midi & que forment deux grands Fleuves qui ſuivent la même direction, le Tigre & l'Euphrate; & deux chaînes de montagnes; l'une à l'Orient, le Mont Zagrus; l'autre à l'Occident, le Liban & l'anti-Liban : de-là de vaſtes diviſions, qui donnerent lieu à autant de Peuples.

Entre le Zagrus & le Tigre fut l'Aſſyrie.

Entre le Tigre & l'Euphrate, la Méſopotamie.

Au Midi & à la réunion de ces Fleuves, la Babylonie.

Entre l'Euphrate & la Méditerranée, la Syrie.

Au Midi de la Syrie, entre la Méditerranée, le Liban & le Jourdain qui deſcend de ces Montagnes, la Phénicie, la Paleſtine, le pays de Canaan.

Entre le Jourdain & l'Euphrate, les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites.

Au Midi de ces Contrées & ſur la Mer-Rouge, les Iduméens.

Vue Générale de ces Contrées.

Toutes ces Régions étoient de la plus grande fertilité; elles abondoient en palmiers, en oliviers, en vignobles, en fruits de toute eſpèce, en bled, en beſtiaux. Le ſol produiſoit preſque par-tout du ſel & du bitume; celui là indiſpenſable pour la ſanté de tous les êtres animés & pour la fécondation de la terre; celui-ci très-utile pour la conſtruction des édifices, en le convertiſſant en brique.

Les Habitans de ces Contrées étoient induſtrieux, & actifs. Ceux des plaines les coupoient par une multitude de canaux qui y faiſoient circuler partout les eaux des fleuves, & les fertiliſoient ainſi juſques dans les lieux les plus éloignés. Ceux des côteaux en ſoutenoient les terres juſqu'au ſommet, par des murs nombreux, & les couvroient de vignobles ſuperbes. Ceux des vallées entretenoient d'immenſes troupeaux, qu'ils conduiſoient dans les vaſtes déſerts de l'Arabie: tandis que les habitans des Villes exerçoient tous les Arts, fabriquoient des étoffes de toute eſpèce, donnoient mille façons aux matieres

premieres; & que ceux qui demeuroient ſur le bord des fleuves & ſur les rives de la Mer, ſe livroient à la navigation, & avec une hardieſſe ſans égale portoient juſqu'aux extrêmités du monde les denrées & les marchandiſes de leurs compatriotes ou de leurs voiſins, & leur rapportoient en échange les richeſſes de l'Univers.

Ces Contrées ſe couvroient ainſi d'une population immenſe, qui paroît fabuleuſe à ceux qui ne ſavent pas ſe tranſporter à ces tems heureux, & qui ignorent que la population ſuit ſans ceſſe les moyens de ſubſiſtance.

On y parloit une ſeule & même langue, l'Orientale, fille de la Primitive; ce qui facilitoit ſinguliérement les relations de ces Peuples entr'eux & la communication de leurs lumieres reſpectives. A la longue, il eſt vrai, cette langue commune prit chez chaque Peuple de légeres nuances, d'où réſulterent l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, le Samaritain, le Phénicien, l'Arabe, &c. mal à propos regardés comme autant de langues différentes, & qui ne ſont que des dialectes de cette langue commune, très-peu différentes les unes des autres; ſur-tout lorſqu'on eſt au fait de la maniere dont les ſons ſe ſubſtituent entr'eux: connoiſſance qui forme une des principales clefs des langues.

Ces Peuples avoient auſſi la même Religion: celle qui reconnoiſſoit un Dieu ſuprême, & qui l'honoroit dans le Soleil, dans la Lune, dans l'armée des Aſtres, ainſi que dans les Elémens, ſur-tout dans le feu & dans les eaux, ſi néceſſaires & ſi rares dans ces Contrées brûlantes. C'eſt cette Religion qui forma le SABÉISME, Religion pure dans ſon origine, ſaine dans ſa morale, qui s'altéra plus ou moins dans la ſuite, & qui a laiſſé des traces profondes dans l'Orient chez les Guèbres, deſcendans des anciens Perſes; chez les Druſes, deſcendans des premiers peuples de la Syrie; & dans la Babylonie où l'on voit encore de nos jours de grandes Peuplades de Sabéens.

L'état de ces belles régions a prodigieuſement changé de ſiècle en ſiècle. Juſques au tems dont nous entreprenons de tracer l'eſquiſſe, ces Peuples s'étoient toujours élevés à un plus haut point de proſpérité & de ſplendeur; mais dès-lors, ils ne firent que décroître, parce qu'ils furent toujours ſoumis à des Princes étrangers, qui ne prirent aucun des moyens néceſſaires pour faire fleurir ces Contrées. Elles paſſerent ſucceſſivement d'une main tyrannique à une qui l'étoit encore plus: d'abord entre celles des Perſes, puis d'Alexandre & des Séleucides, Princes ſans ceſſe partagés entre les plaiſirs les plus licencieux & les guerres les plus inſenſées: ils devinrent enſuite la proie tour à tour des Romains & des Parthes: ils tomberent enfin ſous la puiſſance deſtructive des Ottomans. Ainſi, les plus beaux pays de la Nature ſe chan-

gent en déserts sous le génie malfaisant de Barbares plongés dans l'ignorance & ennemis de tout ordre.

Ajoutons que ces Peuples avoient à l'Orient les Elamites, habitans de la Susiane & de l'Elymaïde ; plus loin, les Perses ; & au Nord des Elamites, les Mèdes, Nation déja puissante. Au Septentrion, les Arméniens, que leurs hautes montagnes n'ont jamais pu garantir d'une domination étrangere : à l'Occident, les nombreux habitans de l'Asie mineure, divisés en une foule de Nations entre lesquelles se distinguoit le Royaume de Lydie, qui en avoit déjà conquis la plus grande partie. Au Sud-Ouest, les Egyptiens, Peuple depuis long-tems célebre & florissant ; mais que des principes détériorés entraînoient vers sa ruine.

Des Noms de ces Contrées.

Les noms de ces Contrées n'ont pas éprouvé moins de changement que le pays même : on comprend sans peine que chacune des Nations qui les posséderent successivement, en altérerent ou en changerent les dénominations.

L'Assyrie s'appelle aujourd'hui Curd-istan, pays des Curdes ou des Montagnards. Ils occupent en effet la chaîne du Zagrus, & en particulier les monts appellés Gordyens, ou Cordes, dont on a fait le Curdistan, mot qui remonte ainsi aux tems les plus reculés.

La Babylonie & la Chaldée portent le nom d'Irac-Arabe ; d'*Irac*, ancien nom des pays situés le long du Tigre ; & *Arabe*, parce que les Arabes se sont emparés depuis long-tems de ces belles Contrées.

La Mésopotamie & la Syrie furent connues toutes les deux dès l'origine sous le nom d'Aram, nom d'un fils de Sem ; mais on les distinguoit par diverses épithètes.

La Mésopotamie s'appelloit *Aram-Naharim*, Aram des Fleuves : Pad-*Dan-Aram*, l'Aram gras & fertile.

La Syrie étoit divisée en plusieurs Royaumes qui portoient le nom de leurs Capitales : ainsi il y avoit Aram-Damas, Aram-Hamath, Aram-Zoba, Aram-Geshur.

Les Grecs substituerent à ces noms ceux de Mésopotamie & de Syrie. Le premier est de leur composition : il signifie *entre les Fleuves*.

Celui de Syrie a fort intrigué les Critiques ; mais si l'on considere que ce pays fut connu des Grecs par le moyen de Tyr, dont le nom se prononçoit également Syr, & qui en étoit la ville la plus distinguée, on comprendra sans peine que le nom de Syrie qui étoit celui de son territoire, devint natu-

rellement celui de toute la contrée : ainſi que nous avons nous-mêmes étendu les noms d'Aſie, de Ruſſie, d'Amérique, fort au-delà des terres qu'ils déſignoient primitivement.

Actuellement les Arabes, & nous après eux, appellons la Méſopotamie Diar-Bec, mot-à-mot, *ſéjour des Fleuves* : on voit qu'il n'eſt que la traduction de l'ancien nom.

Quant à celui de Syrie ou Surie, il s'eſt altéré légerement en Sourie, ſeuls reſtes de l'antique gloire de Tyr.

Le pays de Canaan avoit changé de nom & de maîtres. Le long de la côte étoient la Phénicie, la Paleſtine, ou pays des Philiſtins, le Royaume de Juda, car celui d'Iſraël n'éxiſtoit plus : peuples d'un territoire très-borné ; mais dont le nom atteignoit les extrémités du monde connu, & qui ſubſiſtera tandis qu'il y aura des ames ſenſibles aux grandes choſes.

Au-delà du Jourdain étoient encore les Amorrhéens, les Moabites, les Ammonites, peuples nombreux, mais qui furent bientôt confondus avec les Arabes du déſert, ainſi que ceux qui demeuroient à leur midi ; les Madianites, les Iduméens qui donnerent leur nom à la Mer-Rouge, & les habitans des Tentes de Kedar, peuples célébres, quoiqu'il n'en exiſte de traces que dans l'Hiſtoire.

LA BABYLONIE.

La Babylonie, ou Chaldée propre, avoit au Nord l'Aſſyrie & la Méſopotamie ; à l'Orient la Suſiane & l'Elymaïde ; au Midi le golfe de Perſe ; à l'Occident l'Arabie.

C'eſt une Contrée où il pleut rarement : elle étoit néanmoins d'une fertilité prodigieuſe à cauſe de l'induſtrie de ſes habitans, qui coupoient toutes leurs terres par de vaſtes canaux, en ſorte qu'elles étoient continuellement arroſées par les eaux réunies de l'Euphrate & du Tigre.

Ces canaux étoient couverts de ſaules ſuperbes ; ce qui faiſoit donner aux environs de Babylone le nom de *Vallée des Saules* : auſſi les Iſraëlites captifs diſoient dans le beau Cantique relatif à leur malheur : « Nous avions ſuſpendu » nos harpes aux ſaules de ce ſuperbe Fleuve qui arroſe Babel, lorſque le Vain» queur nous pria de chanter quelqu'une de nos hymnes raviſſantes ».

Herodote dit que le rapport de la terre dans cette Contrée, étoit tel qu'il n'auroit pû le croire s'il n'en avoit été le témoin. Il aſſure que par l'abondance de ſes productions, elle valoit un tiers de l'Empire des Perſes ; de cet Empire qui renfermoit cependant des Contrées infiniment riches, telles que l'Egypte, la Syrie, l'Aſie mineure : que dans les bonnes années un grain en ren-

doit trois cent, ce que confirme STRABON (Liv. XVI), & dans les années ordinaires deux cent : ce qui fait deux cent cinquante, année moyenne, cette année qui sert à régler les baux & les fermes.

Mais ce rapport étonnant se réduiroit à de plus justes bornes, si au lieu de l'appliquer au froment, comme l'ont fait tous les Critiques, on l'applique à ce qu'on appelle *bled de Turquie*, ou *maïs* ; l'épi de ce bled porte jusqu'à huit rangs de grains, à trente grains par rang, ce qui fait 240 pour un. Il est des cantons dans les Indes, où ce rapport est même le double de celui-là, un même épi y produisant jusqu'à quatre & cinq cent grains rangés sur huit, dix & même douze rangs. Dès lors, cette plante ne seroit point venue d'Amérique, comme on le suppose ; elle seroit au contraire originaire de l'Orient, ainsi que toute autre chose.

Ce qui prouveroit encore que c'est du bled de Turquie dont il est question ici, c'est qu'Hérodote ajoute que le bled Babylonien s'éleve fort haut, & que ses feuilles avoient quatre doigts de large ; mais telle est la largeur des feuilles du maïs, comme l'observe fort bien une Personne qui écoute la lecture de ceci, & telle est la hauteur du maïs, qui s'éleve en Virginie de huit à dix pieds.

Strabon se sert sur-tout du mot *orge* en parlant de ce bled extraordinaire de l'Orient : & on observe également que le maïs a les plus grands rapports avec l'orge ; aussi les Mexicains en font des tisannes, comme nous en faisons avec l'orge.

Le millet & le sesame y parvenoient aussi à une grande hauteur : on tiroit de l'huile de cette derniere plante.

Les Palmiers y étoient très-abondans : on en tiroit alors comme aujourd'hui, à ce que nous apprend STRABON, du pain, du miel, du vin, du vinaigre, divers vases. Ce Géographe parle d'un Poëme Persan où l'on célébroit les trois cent soixante utilités du palmier : on voit par-là que les Poëmes d'Histoire Naturelle sont très-anciens.

N'omettons pas qu'une des grandes causes de la fertilité de cette Contrée, étoit le débordement de ses fleuves pendant les mois de l'été.

Les Babyloniens d'ailleurs étoient très-entendus dans la fonte des métaux, & dans la plupart des Arts : ils furent très-renommés par leurs Manufactures, leurs beaux ouvrages en broderie, leurs riches étoffes, leurs belles tapisseries, leurs toiles de lin qui leur servoient à faire du linge. Caton ayant eu en héritage un manteau Babylonien, il le vendit sur le champ, n'osant pas ou dédaignant de porter un habit de cette magnificence. Pline dit qu'une tapisserie

de cette Contrée, pour une ſalle à manger, fut vendue à Rome une ſomme qui équivaut à peu près à cinquante mille écus : c'eſt de-là que vint auſſi le mot *ricamare*, broder, conſervé dans la Langue Italienne.

Nous ne dirons rien des merveilles de BABYLONE ; elles ſont ſuffiſamment connues : contentons-nous de dire que ſon enceinte étoit infiniment plus vaſte que celle de Paris, dans la proportion au moins de cinq à deux ; & qu'elle renfermoit de grandes maiſons de trois à quatre étages. Cette Ville pouvoit donc contenir le double d'habitans que Paris : & on n'en doit pas être étonné, vû l'étendue du vaſte Empire dont elle étoit la capitale, ſa haute antiquité & la deſtruction de Ninive.

Ce Pays renfermoit nombre de Villes ; nous n'indiquerons que celles-ci.

BORSIPPE, ville avec une fortereſſe où ſe renferma le dernier Roi Babylonien, & où il fut fait priſonnier par Cyrus. Strabon dit qu'on y voyoit deux Temples conſacrés l'un au Soleil, l'autre à la Lune, & dans le langage des Grecs, à Apollon & à Diane. C'étoit une des Ecoles les plus illuſtres des Chaldéens. On l'appelloit auſſi *Sema-vat*, paſſage du Ciel. L'Euphrate y porte le nom de *Wadi-us-Sema*, gué de Sema, ou du Ciel.

OPIS au nord de Babylone & ſur le fleuve. XÉNOPHON en parle comme d'une très-grande ville, & l'abord le plus fréquenté de la Chaldée. Lorſque les Perſes en furent maîtres, ils conſtruiſirent des digues pour interrompre, dit-on, la navigation du fleuve, afin d'en fermer l'entrée aux Etrangers. Alexandre fit détruire tous ces travaux pour rétablir cette navigation. Mais il eſt beaucoup plus apparent que ces digues furent élevées pour fournir de l'eau aux campagnes voiſines ; l'eau étant pour les Perſes une des choſes les plus précieuſes.

ORCHOÉ, ville qu'on a pris très-mal-à propos pour la ville d'Ur, même le fameux HYDE. C'étoit auſſi une Ecole illuſtre de Philoſophes Chaldéens.

TEREDON, à l'embouchure de l'Euphrate.

A l'Orient de cette embouchure ſont divers châteaux ſurnommés KOUT ; mot ſemblable au *Kot* & *Kut* des Indiens, & qui revient à nos noms de *Cotte* & de *Hutte*, qui tous déſignent des objets propres à couvrir.

DES PHILOSOPHES CHALDÉENS.

Les Babyloniens avoient des Lettrés, des Savans qui, ſemblables aux Mages Perſans & aux Hiérophantes Egyptiens, étoient à la tête du culte religieux & de toutes les connoiſſances : ils ſont célèbres ſous le nom de Philoſophes Chal-

déens. Ils avoient des Ecoles ou des Académies illustres à Babylone, à Borsippe, à Sippara, à Orchoé, &c. L'Astronomie, sans laquelle il n'y a point d'agriculture & qui sert à régler les Fêtes, formoit une de leurs occupations essentielles : à cet égard, leurs connoissances étoient très-avancées, on peut dire étonnantes : car ils avoient déjà découvert la vraie figure de la Terre, son mouvement autour du Soleil, la précession des Equinoxes ; ils calculoient les Eclipses, ils connoissoient le mouvement des Comètes; connoissances dont la découverte à fait tant d'honneur à nos Savans modernes, parce qu'elles s'étoient perdues comme tant d'autres choses, avec ces anciens Sages, qui peut-être les devoient eux-mêmes à un Peuple plus ancien, tige de tous les autres. Aussi lorsqu'Alexandre prit Babylone, Calisthene y trouva des Observations Astronomiques faites par ces Sages, & qui remontoient à dix neuf cent ans.

Ces Philosophes étoient Sabéens : aussi cette Contrée est encore de nos jours remplie de Sabéens, surnommés Chrétiens de saint Jean : Peuple dont il seroit très-intéressant de connoître les dogmes & les livres.

Ils présidoient à l'Almanach ou Calendrier; & ils le publioient sous le nom de *Kitab al Phaláhat*, Livre d'Agriculture. On y voyoit, comme dans nos vieux Almanachs, les saisons & les jours favorables pour les opérations du labourage, le tems propre pour la pêche, la chasse, &c. les recettes utiles, telle que pour exterminer les sauterelles, &c.

Strabon dit que plusieurs d'entr'eux prédisoient la destinée des hommes par l'état des Astres à leur naissance ; mais que les autres les désapprouvoient en cela. L'on voit par-là que quoique l'Astrologie soit très-ancienne dans l'Orient, elle n'avoit pas encore à cette époque infecté tous les esprits ; & que les Chaldéens étoient déjà divisés en diverses Sectes.

Ce Géographe nous a conservé les noms de quelques - uns de leurs plus grands Mathématiciens, Cidenas, Naburian, Soudin, Zeleucus : ce dernier, contemporain de Strabon, puisqu'il ajoute, *il est Chaldéen de Séleucie.* Mais que sont ces noms, séparés des objets par lesquels ils étoient devenus illustres ?

Quelle fut l'origine de ces Savans ? C'est ce que personne n'a recherché : essayons de répandre quelque lumiere sur cet objet.

Du Chef des Chaldéens ou d'Arphaxad.

Le nom Primitif des Chaldéens est Casdim ou *Chasdim*, mot qui se changea insensiblement en celui de Chaldéens. On a supposé en conséquence qu'ils descendoient

cendoient de *Chesed*, neveu d'Abraham ; mais il faut remonter plus haut ; car à cette époque, les Chaldéens étoient déjà existans & distingués. Neuf générations ou neuf siècles plutôt, nous rencontrons un personnage qui offre toutes les qualités requises pour le fondateur de ce peuple : c'est ARPHA-CHASD, en Oriental ארפ-כשד, fils de Sem & Chef des Peuples qui habiterent les rives du Tigre & de l'Euphrate, Chef de cette Famille établie dans la Chaldée & de laquelle sortit Abraham. Mais ce nom qu'on a altéré en celui d'*Arphaxad* est certainement significatif, puisqu'il est composé de deux mots, dont chacun est très-remarquable, & puisque c'est presque le seul nom entre tous ces Patriarches qui soit composé.

Casd, est un mot Oriental qui désigne un Savant, celui qui connoît les choses cachées, qui les voit, qui les devine : il ne pouvoit être mieux choisi pour désigner ces Sages de l'Orient.

Arphe, même nom que celui d'Orphée, désigne un Savant, un fils de la lumiere, un Médecin qui guérit les maladies de l'ame comme celles du corps, un homme qui devine les choses cachées, qui est prodigieux, comme nous l'avons déjà dit dans le Discours préliminaire de la Grammaire Universelle & Comparative (pag. XLVI).

Arpha-Casd est donc mot à mot l'Instituteur, le Chef, l'Orphée des Casdim ou Chaldéens.

Ce nom seroit donc une épithète. Mais quel seroit son vrai nom ? Peut-être existe-t-il & qu'on n'aura pas su le voir. De Sem jusqu'à Abraham, le Texte Hébreu compte dix Patriarches. Les LXX. en ont inséré un de plus entre Arphaxad & Selah, qu'ils appellent CAÏNAN, & qui a extrêmement embarrassé les Critiques;les uns croyant que ce nom s'est glissé mal-à propos dans les LXX : les autres soutenant que ce Personnage a réellement existé. Mais ne pourroit-on pas concilier ces textes,ces opinions,en disant que Caïnan & Arphacasd désignent le même Personnage : que le premier de ces noms est son nom propre : que le second renferme ses caracteres distinctifs : que c'est mot-à-mot *Caïnan l'Instituteur*, *l'Orphée des Casdim* ou Chaldéens ?

Dans la suite des tems, on aura cru que ces deux noms désignoient deux personnages différens:les Critiques Hébreux auront alors supprimé le premier nom, comme s'étant glissé mal-à-propos dans cette seconde série de Patriarches, où il auroit été inseré d'après la premiere serie des dix Patriarches avant le déluge : & les Critiques Grecs au lieu d'imiter cet exemple, & le prenant pour un XIe. personnage, l'auront conservé.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que fournira l'Hiſtoire ancienne d'une pareille confuſion.

ASSYRIE.

L'Assyrie étoit renfermée entre le mont Zagrus & le Tigre, ayant la Médie à l'Orient, l'Arménie au Nord, la Méſopotamie à l'Occident, la Babylonie au Midi. Nous avons déja vu que ſes habitans s'appellent aujourd'hui Curdes, peuple agreſte comme les montagnes qu'il habite, qui a conſervé la Religion du feu ou des anciens Sabéens, & qui ſait encore ſe rendre redoutable à ſes voiſins.

Ce Pays étoit abondant en bled, en vin, en oliviers, en miel, ainſi qu'on le voit par le diſcours des Généraux de Sennachérib à Ezéchias (II. Rois XVIII 32) : il étoit arroſé par de grands fleuves, le Tigre, les deux Zab, l'un plus grand, l'autre moins conſidérable, le Gorgus, &c. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ait été peuplé de très-bonne-heure ; & qu'à cauſe de ſes grandes reſſources, il ſoit devenu un Empire renommé.

Il renfermoit un grand nombre de Villes floriſſantes, que les Grecs diviſerent en ſept ou huit diſtricts, déſignés preſque tous par des noms de villes très-anciennes.

Un de ces diſtricts arroſé par les deux Zab, qu'on prononçoit également *Dab* & *Diab*, en prit le nom d'Adiabene. C'eſt-là qu'étoit Ninive, Arbele, Gaugamele, &c.

NINIVE, ſur le Tigre, étoit plus grande que ne l'ait jamais été Babylone : on peut donc admettre le calcul des Hébreux, qui fait monter ſes habitans au double de ceux que renferme Paris. Le compte en eſt fort aiſé : Jonas dit qu'on y voyoit cent vingt mille enfans, qui ne ſavoient pas diſtinguer leur gauche de leur droite : ce nombre renferme tous les enfans depuis un jour juſqu'à trois ans. C'eſt donc quarante mille enfans qui y naiſſoient par an ; tandis qu'à Paris, la moitié moins peuplée, il en naît au moins vingt mille par an. Ajoutez à cela que depuis pluſieurs ſiècles Ninive étoit la capitale d'un grand Empire, que ſes Rois y avoient tranſporté des Colonies de toutes parts, & qu'elle étoit dans une ſi heureuſe ſituation que ſon territoire n'a jamais ceſſé d'être habité. C'eſt ſur une partie de ſon ancien terrain qu'on voit aujourd'hui la ville de Mosoul.

CALACH, près des ſources du Zab & capitale de la Calacene.

SITTACE, Capitale de la Sittacene, & que Xénophon repréſente comme

une Ville très-floriſſante, très grande, très-peuplée, avec un grand pont ſur le Tigre de trente-ſept bateaux.

CHALA, Capitale de la Chalonitide, province la plus méridionale.

MÉSOPOTAMIE.

LA MÉSOPOTAMIE eſt cette vaſte Contrée que renferment l'Euphrate & le Tigre; & qui eſt entre l'Arménie au Nord, l'Aſſyrie à l'Orient, la Babylonie & l'Arabie au Midi, la Syrie à l'Occid. Son nom moderne eſt *Diar-Bek*, *m.-à-m.* ſéjour des Fleuves : elle étoit ſi fertile qu'on l'appella PADDAN-ARAM, l'Aramée graſſe, fertile : on l'appelloit auſſi *Aram-Naharaïm*, Aram des Fleuves.

Les Arabes Nomades ou Bedouins s'emparerent de très-bonne-heure du Midi de cette Contrée. XÉNOPHON les trouva déjà en poſſeſſion du pays : ils l'étoient encore du tems de Strabon. Leurs Emirs, peu riches, faiſoient payer, ajoute-t-il, des impôts exceſſifs aux Voyageurs & aux Marchands : ce qui gênoit, dit-il, prodigieuſement le commerce, & l'anéantiſſoit preſqu'entiérement. Que de Princes ſont encore Emirs en cela !

Les Géographes Grecs diviſent la Méſopotamie en pluſieurs Contrées, dont nous ne pouvons faire uſage, parce que les noms qu'ils leur donnent ſont poſtérieurs de beaucoup au tems dont nous parlons. Nous nous contenterons de parler de quelques-unes de ſes anciennes Villes.

Nous remarquerons ſur l'Euphrate :

BAR-BALISSE ou BELES, que traverſerent les Grecs qui accompagnoient Cyrus le jeune. Le Satrape de la Contrée y avoit un Palais & un jardin planté d'arbres de toute eſpèce. On y voyoit la ſource du Daradax. Cette Ville eſt à l'Occident du fleuve.

BASILEIA ou la Ville Royale, avec un Temple de Diane ou plutôt de la Lune, attribué très-mal-à-propos à Darius : les Perſes n'avoient que des Pyrées; & ils détruiſoient tout autre Temple.

BIYNAU où eſt encore un Temple de Diane, ou de la Lune. Ce nom ſeroit-il une altération du nom de *BENoth* ou Vénus?

CIR-CESSE ſur le confluent de l'Aboras ou Chaboras avec l'Euphrate. On croit que c'eſt la fameuſe Carkemis, dont nous aurons occaſion de parler dans peu.

ZAITHA, *m.-à-m.* l'Olive; à cauſe de ſes campagnes abondantes en oliviers.

RAHABA, la *Grande*, & GADIRTHA, la *Haye*, ville en face de Zaitha, à

l'Occident du fleuve. Benjamin de Tudele en parle comme d'une Ville grande & fort agréable : aujourd'hui elle n'offre que des ruines.

DURA, dans un territoire très-fertile, & qu'on disoit avoir été batie par les Macédoniens.

RAHABA-MELIK, *m. à m.* la grande Ville Royale.

CARMANDA, Ville grande & florissante, où les Grecs se fournissoient de vivres en passant le fleuve sur des radeaux. Observons que cette Ville & celles que nous avons indiquées à l'Occident de l'Euphrate, peuvent être considérées comme appartenant à la Syrie.

NAHARDA, Ville très-forte, très-peuplée & dont les campagnes étoient très-étendues & très-fertiles.

POMBEDITHA ou Al-Jobar, où les Juifs eurent une Ecole célèbre après l'entiere ruine de Jérusalem.

BESECHANA, avec un Temple de la grande Déesse de Syrie; on l'appelle aujourd'hui *Mesjid*, ou Mosquée.

SIPPARA, la même qu'on appelle *Hipparenum* ; les Chaldéens y avoient une Ecole illustre: les Perses en ruinerent les murs. Son nom signifie Ville des Livres, & est célèbre dans l'Histoire Chaldéenne du Déluge. C'est-là que l'Euphrate se divisoit en deux grandes branches.

Sur le Tigre.

SINGARA, au pied des montagnes qui portent le même nom.

BETus, ou BETusa, nom formé de *Beit*, *Bet*, maison, habitation.

VIRTa, ou BIRTa, place très-forte & très-ancienne.

Dans les Terres.

EDESSE, dont le nom primitif fut RHOE, & en Grec CALLI-RHOÉ, à cause de ses belles eaux : de-là encore le nom d'OSROENE donné à tout ce coté de la Mésopotamie & qui forma long-tems un Royaume séparé.

BATNE, près de l'Euphrate & où se tenoit au mois de Septembre une Foire immense remplie de marchandises des Indes & des Seres.

CARRES, l'ancienne Haran ou Charan, où Abraham séjourna quelque tems, en descendant de la Ville d'Ur.

NISIBE, au Midi du mont Masius : c'étoit une Ville très-grande, très-peuplée &

très-ancienne si elle est la même qu'ACHAD, comme le prétend S. Jérôme dans ses Questions sur la Genèse X. 10.

SYRIE.

La SYRIE étoit bornée à l'Orient par l'Euphrate & la Mésopotamie : au Nord, par le Mont Taurus ; au Midi, par le Liban qui la séparoit de la Phénicie, du pays de Canaan, de l'Arabie. Elle étoit divisée par les montagnes en trois grandes parties, la Syrie Septentrionale, la Syrie Maritime, & la Cœle-Syrie, ou Syrie creuse : celle-ci étoit une réunion de plusieurs vallées très-belles, très-fertiles, très-peuplées, & qui forment aujourd'hui l'habitation des DRUSES.

Deux vallées de Syrie produisent une grande abondance de sel ; l'une à quatre lieues d'Alep ; l'autre près de Palmyre. Quelques Savans ont cru que c'étoit dans cette derniere que David tailla en pièces dix-huit mille hommes en revenant de la conquête de Syrie ; mais ils ont attribué mal-à-propos à ce lieu un évenement qui regarde l'Idumée.

Cette Contrée qui a plus de cent vingt lieues de long, sur une centaine dans sa plus grande largeur, est aussi agréable que fertile : elle fournissoit aux Phéniciens grand nombre d'objets de commerce. Ses habitans en faisoient eux-mêmes un très-considérable sur l'Euphrate, & par caravanes avec les Babyloniens, les Assyriens, les Perses, les Indes. Des Marchands Syriens venoient même jusqu'à Paris sous la premiere Race de nos Rois : ils étoient attirés surtout par le grand commerce de Marseille avec le Levant.

GRÉGOIRE de TOURS (Liv. X.) rapporte qu'à la mort de Ragnemond, Evêque de Paris, un Marchand Syrien nommé Eusebe, parvint, à force de présens, à se faire nommer Evêque de cette Ville, & qu'il remplit sa maison & son Ecole d'Administrateurs Syriens. Il dit aussi (Liv. VIII) que lorsque le Roi Gontran fit son entrée à Orléans, tout le peuple vint au-devant de lui en chantant ses louanges, chacun dans sa langue, & il nomme entr'autres les Syriens.

Ainsi non-seulement, ils venoient dans le Royaume, mais ils s'y établissoient, ils y étoient en grand nombre : ils faisoient alors ce que nous faisons aujourd'hui à notre tour pour les Echelles du Levant. C'est qu'ils étoient encore des hommes : c'est qu'ils n'avoient pas encore été écrasés par une Puissance oppressive. Ils apportoient en France des étoffes de soie, du lin, du pa-

pier d'Egypte, des vins grecs, du vin de Gaza qui y étoit eſtimé, des racines d'Egypte, des huiles, des pierreries, &c.

1. *Cœle-Syrie.*

Dans la Cœle-Syrie, on comptoit avant l'époque dont nous parlons, divers Royaumes; ceux de Damas, Hamath, Geſſur, Zoba, &c.

DAMAS, qui ſubſiſte encore, fut toujours très-conſidérable par l'abondance de ſes fontaines & de ſes ſources qui forment divers ruiſſeaux réunis enſuite ſous le nom de *Chryſor-roas* ou riviere d'or, parce qu'elle en entraîne ſans doute dans ſon cours. Le territoire de cette Ville eſt d'ailleurs très-fertile.

HAMATH, ville très-ancienne ſur l'Oronte & au Nord de Damas: elle fut appellée Epiphanie par les Grecs, & n'eſt pas Emeſe comme on l'a cru; cette derniere étant plus bas & l'ancienne *Hems.* ABULFEDA, Auteur d'une Deſcription très intéreſſante de la Syrie, étoit Prince d'Hamath.

Le ſurnom de *Rabbah* ou de Grande, ſous lequel elle eſt déſignée, a mis en défaut tous les Critiques & même les Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle; ils en concluoient qu'il devoit exiſter une autre Hamath qu'on ne ſavoit où prendre: ils ne faiſoient pas attention que cette épithète déſigna conſtamment une Capitale: c'eſt ainſi qu'on eſt toujours trompé par les mots, lorſqu'on ne ſait pas les ramener à leur juſte valeur.

GESSUR ou GESHUR, ville au Midi de Damas & à l'Orient des ſources du Jourdain: on en ſait très-peu de choſe. L'Hiſtoire Sainte nous apprend qu'Iſboſeth, fils de Saül, régna ſur cette ville; & que dans ce même tems David épouſa Mahaca, fille d'Ammiud, que les Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle regardent comme Roi de Geſſur: du moins ſon fils *Tolomaï*, frere de Mahaca, en étoit Roi lorſque ſon neveu Abſalom ſe réfugia chez lui. Nous aurions donc ici les noms de trois Rois de Geshur: *Isboſeth*, fils de Saül: *Ammiud*, beau-pere de David: *Tolomaï*, ſon fils. Il eſt aſſez étonnant que le premier ait échappé aux Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle.

ZOBA: elle étoit Capitale de la Syrie Orientale ſur les bords de l'Euphrate: auſſi lorſque David en eut fait la conquête ſur Adad-Eſar qui en étoit Roi, ſon Royaume s'étendit juſques ſur l'Euphrate & même au-delà, du moins ſi la ville de Zoba dont la ſituation eſt inconnue à tous nos Géographes, eſt la même que Niſibe de Méſopotamie. Le Savant MICHAELIS n'en doute pas: il a publié à ce ſujet une Diſſertation très-intéreſſante, où il veut prouver que cette ville s'eſt appellée ſucceſſivement SOBA, SUBO, SIBA, enfin

Ni-Sibe : il s'appuie ſur-tout de quelques Verſions Orientales très-eſtimées, qui rendent conſtamment le nom de Zoba par celui de Nisibe.

Outre ces anciennes Capitales, on voyoit dans la Cœle-Syrie nombre de villes remarquables.

APHACA, avec un Temple, un bocage & un lac conſacrés à Vénus. On contoit de ce lac que toutes les offrandes qu'on y jettoit & qui étoient agréables à la Déeſſe, deſcendoient au fond du lac, quelle que fût leur légereté : & que celles qui lui étoient déſagréables ſurnageoient, quelle que ſût leur péſanteur ; mais Séneque (*Queſt. Nat. III.* 25.) explique ce Myſtère en diſant que tout y ſurnageoit, par un effet de la péſanteur de ces eaux. Nous voyons du moins ici deux uſages communs aux Celtes & dont nous avons parlé : celui d'honorer les lacs & les fontaines ; & celui d'y jetter des offrandes.

ABILA, Capitale d'un petit Etat appellé l'Abilene.

PARADISUS, ſur une des ſources de l'Oronte. Ce nom alteré de l'Oriental *Fer-dous*, qui ſignifie un Verger délicieux, donne l'idée la plus avantageuſe du ſite & de la beauté de ce lieu.

HELIO-POLIS ou ville du Soleil ; nom Grec d'une ville appellée en Oriental Bal-Bec, nom qu'elle conſerve de nos jours & qui ſignifie également *habitation du Soleil* ; c'étoit une ville ſuperbe ; les ruines dont elle eſt remplie ſont de la plus grande magnificence ; de Savans Anglois en ont donné une Deſcription auſſi curieuſe qu'étendue.

PALMIRE, en Oriental Tadmor, ou ville des Palmes, fut célébre dans l'Antiquité par ſes richeſſes, & par les exploits de Zénobie, comme elle l'eſt aujourd'hui par la grande beauté de ſes ruines. Elle eſt ſituée dans le déſert qui eſt ſur la rive occidentale de l'Euphrate : Salomon en fut le fondateur, du moins il l'aggrandit & la fortifia pour aſſurer ſes nouvelles conquêtes ou celles de ſon pere, & pour faire proſpérer le Commerce. Sa ſituation favoriſoit parfaitement ces vues. De trois côtés, elle eſt renfermée par des montagnes eſcarpées ; mais du côté du Midi, la vue ſe perd dans une vaſte plaine, dont la portion la plus voiſine de Palmyre étoit abondante en palmiers, en oliviers, en fruits, en froment, en ſel, en ſources ; elle dut donc être habitée de bonne-heure : & ſes habitans furent toujours riches parce que leur ville ſervoit d'entrepôt pour le Commerce de l'Orient avec la Syrie & la Phénicie. Ses ruines ſont une preuve de leur puiſſance & de leur opulence : on y voit des inſcriptions en caractères Hébreux très-élégans : nous en avons rapporté quelques-uns dans l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

THAPSAQUE, *mot à mot*, le paſſage. Cette Ville eſt à l'Orient de Palmyre ; & ſur l'Euphrate. C'étoit la grande route de Syrie dans l'Orient, de-là ſon

son nom ; ici Th est l'article, & Psaq, même mot que Pasq, le nom même. On l'appelle aujourd'hui El-Der, *la Porte*, nom qui offre la même signification.

2. *Syrie Septentrionale.*

Dans la Syrie Septentrionale, on voyoit diverses villes.

SAMOSATE ou Simsat sur l'Euphrate, patrie de Lucien.

ZEUGMA ou le Pont, sur l'Euphrate avec un pont.

CYRRUS, ville considérable dans les Terres.

HIERA-POLIS, ou Ville-Sacrée en Grec, sur le *Sin-Gas*, & sur les bords d'un lac sacré. On y adoroit la grande Déesse de Syrie avec une pompe sans égale & tout le faste d'un Souverain. Le Souverain Pontife étoit habillé de pourpre ; il portoit une Tiare d'or : il avoit sous lui une prodigieuse quantité de Prêtres dont 300 étoient sans cesse occupés aux sacrifices. On y venoit apporter des offrandes, entre lesquelles des pierreries du plus grand prix, de presque toute l'Asie, de Syrie, d'Assyrie, d'Arménie, de Médie, de Perse, des Indes même. Aussi le trésor de ce Temple étoit immense du tems de Crassus : il fallut un tems considérable pour en faire l'inventaire.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle ont regardé comme *impossible de dire ce qu'on entendoit* par la grande Déesse de Syrie qu'on y adoroit : cet aveu est assez étonnant. Celui qui, sous le nom de Lucien, nous a donné un détail très-curieux sur ce Temple & sur cette Déesse, l'appelle *Junon l'Assyrienne* : ce qui auroit dû mettre sur la voie. La Lune étoit la grande Déesse de tout l'Orient, la Reine des Cieux ; elle seule a pu être cette grande Déesse : aussi la ville s'appelloit-elle en Oriental Mam-Byce, *mot-à-mot*, séjour de la Lune, ou de la Grande Mere. Ici *Byce* est le même mot que *bec* dans bal-bek : & *Ma*, *Man*, est la Lune dans toute Langue. On trouvoit donc dans cette belle partie du Monde la ville du *Soleil* & la ville de la *Lune*, toutes deux Sacrées, toutes deux Chefs de la Religion, toutes deux ayant eu leur nom traduit par les Grecs d'une maniere à faire disparoître l'ancien, si leur regne n'avoit pas passé de bonne-heure. N'omettons pas que dans ce Traité de la grande Déesse, on parle d'un Temple de Sidon consacré à *Astarté*, dont un de ses Prêtres disoit à Lucien qu'elle étoit la même qu'*Europe*, & que celui-ci croyoit être la Lune. Et il avoit raison : la Lune & Europe ou l'Occidentale sont la même Divinité, adorée en Syrie sous le nom de Grande-Déesse, & en Phénicie sous celui d'*Astarté*, ou Reine des Cieux. Il y avoit dans cette ville & dans son Temple, des *Cicerone* qui gagnoient leur vie

vie à en faire voir les curiosités aux Étrangers qui y abordoient de toutes parts.

3. *SYRIE MARITIME.*

Sur les Côtes de la Méditerranée, en descendant du Nord au Midi, on rencontroit nombre de lieux remarquables : nous nous bornerons à ceux-ci.

RHOSUS, sur un promontoire, & les Monts RHOSIENS.

DAPHNÉ, lieu délicieux par ses fontaines, par ses bocages, par sa charmante situation sur l'Oronte. On y adoroit dès l'origine la Déesse des eaux, ou Diane, usage Celtique aussi. Antiochus-Epiphane, Prince superstitieux à l'excès, & qui rendit par-là ses grandes qualités inutiles ou funestes à ses Sujets, éleva dans ce beau lieu un Temple à Apollon : en sorte qu'en peu de tems il devint le fauxbourg de cette ville si célebre sous le nom d'ANTIOCHE qui s'éleva de l'autre côté de l'Oronte. Le nom de *Daphné* signifie un laurier ; comme il est féminin en Grec, & que les lauriers sont la récompense chérie des Muses & d'Apollon leur Chef, *Daphné* fut présentée très-ingénieusement comme l'Amante chérie d'Apollon : aussi tandis qu'existera le bon goût & le génie, *Apollon* & *Daphné* seront inséparables.

Au Midi de Daphné étoient deux montagnes dont le nom est digne de remarque.

Le Mont CASIUS, *mot-à-mot*, la borne, le terme.

Le Mont BELUS, *mot-à-mot*, le Mont du Soleil, le Mont-beau ou Beaumont : nom si commun dans l'Occident.

PHÉNICIE.

La Phénicie, plus illustre par la gloire de ses Habitans que par son étendue, étoit placée entre la Méditerranée & les hautes montagnes du Liban couvert de neige ; elle avoit environ soixante lieues de long, sur une largeur peu considérable. C'est-là qu'en montant du Sud au Nord, on trouvoit Tyr, Sidon, Berite, Byblus, Tripoli, Aradus, &c. Elle étoit séparée de la Syrie au Nord par le fleuve *Eleuthere*, mot-à-mot, riviere des Tortues, parce qu'elles le remontoient, & qu'on y en prenoit beaucoup. Au Midi elle touchoit le pays de Canaan & la Palestine avec lesquels elle fut souvent confondue, & dont elle faisoit en quelque sorte partie.

TYR fut d'abord bâtie dans une Isle : là étoit le Temple du Soleil ou d'Hercule surnommé *Melic-erte*, Roi de la Terre. C'est ici un exemple à ajouter à tous ceux que nous avons déjà indiqués d'Isles qui servoient de

Sanctuaires : & c'eſt à l'honneur du Dieu auquel ce Sanctuaire étoit conſacré qu'on célébroit tous les quatre ans des Jeux ſolemnels dont il eſt parlé dans les Machabées, & qui ſervirent de modèle aux célebres Jeux Olympiques, fondés dans la même vue.

C'eſt cette Tyr inſulaire qui fut aſſiégée par Salman-aſar. Celle-ci étant devenue trop petite pour ſes riches & faſtueux habitans repréſentés comme autant de Princes, ils s'étendirent ſur le Continent : alors, il ſe forma une ſeconde Tyr plus grande que l'ancienne, & c'eſt celle-ci qu'aſſiégea Nabuchodon-oſor.

Dans la ſuite, les habitans de ces deux villes ſe trouvant encore trop à l'étroit, ils éleverent des Chauſſées au moyen deſquelles l'Iſle ſe joignit au continent, & l'entre-deux ſe couvrit d'édifices.

Les maiſons de Tyr étoient très-élevées ; elles avoient en général plus d'étages qu'à Rome : ce qui devoit être dans une ville dont le terrain ne répondoit pas, pour l'étendue, aux richeſſes : il devoit donc s'y vendre au poids de l'or : & comme les habitans étoient très-nombreux, c'étoit à qui en pourroit loger un plus grand nombre, & avoir plus d'appartemens en ſa diſpoſition.

Dans le Temple d'Hercule à Tyr, ainſi que dans tous les Temples anciens, étoient deux colonnes qui repréſentoient le juſte milieu, le *non plus ultrà*, la voie droite : l'une étoit d'or ; l'autre d'une eſpéce d'émeraude : celle-ci répandoit une grande lumiere la nuit. Hérodote en a parlé le premier, enſuite Theophraste du tems de qui elle exiſtoit encore. Lucien parle d'un globe pareil, placé ſur la tête de la Statue de la Grande Déeſſe de Syrie & qui éclairoit également la nuit. Voilà donc deux monumens au moins de la même nature. La matiere de ces objets précieux auroit-elle conſiſté en verre peint, dans lequel on mettoit des lampes la nuit, afin que tout le lieu en fût éclairé ?

SIDON, ville déjà diſtinguée au tems de Moyſe & de Joſué, étoit une des plus grandes villes de la Phénicie : elle eſt encore habitée aujourd'hui, mais avec bien moins d'éclat & d'étendue. On y voit de vaſtes ruines, triſtes témoins de ſon ancienne magnificence & de ſon antique grandeur.

BERITE & BYBLUS, deux anciennes Villes dont nous avons parlé dans les Allégories Orientales, au ſujet de ce qu'en dit Sanchoniaton. Entre ces deux Villes eſt la riviere appelée par les Grecs *Lycus* ou le Loup, & aujourd'hui *Nar-Calb*, la riviere du Chien. Ce nom lui venoit d'une Idole qui avoit la figure d'un loup ou d'un chien, & qui étoit placée ſur un rocher de

la Mer, près de l'embouchure de cette riviere : on la voit encore dans la Mer, où elle est tombée, mais sans tête. On voit aussi, sur les rochers qui bordent le chemin, des figures d'hommes, de grandeur naturelle, qui y sont taillées, & qui étoient sans doute relatives à des personnages ensevelis dans ces lieux, d'autant plus qu'ils ont la forme des Momies, & qu'on voit à côté de chaque figure des tables taillées, qui devoient être chargées d'inscriptions, mais que le tems a entiérement effacées.

Entre Byblos & Palæo-Byblos, ou entre la vieille & la nouvelle Byblos, est une autre riviere appellée aujourd'hui *Nar-Ibrahim*, riviere d'Abraham, & autrefois *riviere d'Adonis*. Elle étoit d'autant plus célèbre, que lorsqu'on célébroit les fêtes de cette Divinité, les eaux du fleuve paroissoient teintes de sang. Le Lucien, dont nous avons déjà parlé, attribue ce phénomene aux vents violens qui souffloient alors, & qui détachoient des montagnes un sable rouge qui leur donnoit cette couleur : ce qui a été confirmé par MAUNDRELL, célèbre Voyageur Anglois.

TRIPOLI, ou les trois Villes, à l'embouchure du Chrysor-roas, fut formée par la réunion de trois Bourgs qui, s'aggrandissant également, ne composerent enfin qu'une seule enceinte. Le territoire de cette Ville forme un jardin très-agréable, rempli de toutes sortes de fruits, & arrosé de plusieurs ruisseaux.

Arca, Orthosie, Antarade, Marathus, Paltos, Gabala, &c. sont autant de Villes qui seroient dignes d'attention, mais nous sommes obligés d'abréger; nous ne parlerons donc que d'Aradus.

ARADUS, dans une Isle à peu de distance du rivage, contenoit des maisons à plusieurs étages : de loin elles ressemblent à des châteaux : son nom doit venir de RAT, passage, détroit, mot fort commun chez les Celtes. Les Aradiens parvinrent de bonne-heure à une grande puissance, & fonderent diverses Colonies.

Le territoire de toutes ces Villes étoit très-fertile, produisant d'excellens fruits, & fournissant à ses habitans les choses nécessaires pour le vêtement : l'air en est très-sain, le climat admirable.

La Mer y abondoit, sur-tout à Tyr, en une sorte de poisson qui fournissoit cette superbe couleur de pourpre si renommée dans l'Antiquité, & qu'on vendoit au poids de l'or.

Le rivage étoit couvert d'un sable fin, qui donna lieu aux célèbres verreries de la Phénicie, long-temps les seules qui aient existé : ce défaut de concurrence fut dû particulierement à l'idée où l'on étoit que cette Contrée étoit la seule où l'on trouvât du sable propre à faire du verre; c'est ainsi qu'on a été si long-

tems dans l'idée qu'on ne pouvoit imiter nulle part la porcelaine de la Chine, & que la matiere premiere ne s'en trouvoit que dans cet Empire. C'est ainsi que de vains préjugés, une paresse trop naturelle, & le desir de n'avoir point de concurrens, arrêtent continuellement le progrès des Arts.

Nous aurons occasion de parler plus bas de l'origine du nom des Phéniciens, & d'examiner quelle fut l'étendue de leur commerce.

PAYS DE CANAAN.

Le Pays de Canaan avoit été dans l'origine le partage des XI Tribus ou Nations issues de ce célèbre petit-fils de Noé; mais à l'époque dont nous parlons, presque toutes ces Nations étoient anéanties, à l'exception des Aradiens & des Sidoniens, qui s'étoient maintenus dans la Phénicie, & des Amorrhéens établis au-delà du Jourdain.

Les Hébreux eux-mêmes, qui s'étoient élevés sur leurs ruines, n'étoient plus cette nombreuse Nation, fière de ses XII Tribus, & qui étoit parvenue à un si haut point de gloire sous les regnes de David & de Salomon : il ne restoit même plus qu'un seul des deux Royaumes dans lesquels ce Peuple s'étoit divisé sous l'imbécille fils de Salomon. Celui d'Israël avoit déjà été anéanti, & ses habitans emmenés en captivité. Celui de Juda n'avoit plus qu'une existence précaire, & ses Prophètes ne cessoient de lui annoncer sa ruine prochaine.

A juger de cette Contrée par son état actuel, tout ce qu'on dit des Nations opulentes qui l'habiterent, paroîtroit autant de visions : on n'y voit presque par-tout que ruines & que déserts, des rochers nuds & arides, des terreins secs & pierreux, frappés d'une stérilité éternelle, des peuplades éparses sans force & sans vigueur : ce n'est point là un Pays découlant de lait & de miel, sans friches, sans landes, couvert d'une population immense & de riches récoltes; mais qu'on n'en conclue rien contre leur état primitif. Ne sait-on pas que les terres ne rapportent qu'autant qu'elles sont cultivées par des mains fortes & laborieuses ? qu'autant que leurs possesseurs sont encouragés par la liberté & par un gouvernement prospere? qu'autant qu'elles ont tout à gagner par le travail, & qu'on n'a pas à craindre de voir le frelon recolter là où il n'a point semé? Alors pas un pouce de terre qui ne soit mis en rapport : on creuse le roc même, on y apporte de la terre & on y plante un arbre : on soutient par des murs les terres des côteaux les plus escarpés, & on en fait des vignobles étonnans, qui semblent se perdre dans les nues. Les champs

ſont tournés & retournés de toutes les façons, pour les forcer à donner des moiſſons plus abondantes : les eaux ſont recueillies avec ſoin dans les vallons, & ils ſe couvrent d'une herbe longue & touffue, qui ſert de nourriture à des troupeaux immenſes.

Ajoutez à cela l'excellence de ce climat, où réuſſiſſent les palmiers, les grenadiers, les oliviers, les figuiers, les fruits de toute eſpece, où l'air eſt parfumé de l'odeur du baume & du miel : tel étoit autrefois cet heureux pays. Aujourd'hui il n'offre que l'image de la mort, de l'anéantiſſement, d'un découragement total, fruit néceſſaire de tout gouvernement oppreſſif, & de l'ignorance barbare, qui ne ſait ni tirer parti de la terre, ni permettre que des mains actives la mettent en rapport. Et malheureuſement ceci n'eſt que trop applicable aux Contrées dont nous venons de parler, & à celles que nous avons à joindre à celles-ci.

AMORRHÉENS.

Les Amorrhéens, qui habitoient au-delà du Jourdain, faiſoient partie des Nations Cananéennes. Celle-ci, plus puiſſante ſans doute que les autres, ſe maintint aſſez en force contre les Hébreux, pour ſe former un territoire conſidérable aux dépens des Moabites, des Ammonites & de la Tribu de Gad, juſqu'au tems de David & de Salomon, où ils tomberent ſous la puiſſance des Iſraélites, ainſi que les Jébuſéens & les autres Cananéens, à l'exception de ceux de la Phénicie.

Le Pays des Amorrhéens formoit une Preſqu'Iſle renfermée entre le Jaboc, le Jourdain & l'Arnon. Ils étoient gouvernés par un Roi déjà au tems de Moyſe : celui qu'ils avoient alors s'appelloit Sihon.

AMMONITES.

Les Ammonites, placés à l'Orient du Jourdain, entre le Jaboc & l'Arnon, s'étendoient dans les déſerts de l'Arabie : leur Contrée étoit très-fertile en bled.

Leur Capitale s'appelloit *Rabbah* la grande, & *Rabbah-Ammon*, la Grande-Ammon, *mot-à-mot*, la Capitale d'Ammon. On la ſurnommoit la Ville des Eaux, à cauſe de ſes fontaines abondantes, qui en faiſoient un ſéjour délicieux. Auſſi cette charmante ſituation n'échappa pas au célebre Ptolomée Philadelphe; il prit plaiſir à la rebâtir d'une maniere digne de ſes

richesses & de sa magnificence, & il lui donna le beau nom de PHILADELPHIE, renouvellé en Amérique d'une maniere bien plus consolante pour l'humanité. Sous ce nouveau nom elle devint la Capitale de toute la portion de l'Arabie qui appartenoit à ce Prince, de l'Arabie Philadelphique, & dont le Pays de Moab fit également partie.

On voyoit chez les Ammonites plusieurs autres Villes, telles que MINNITH; & ABELA, surnommée *des Vignes*, à cause de ses beaux vignobles.

Ce Peuple avoit enlevé cette Contrée aux *Zum-Zummins*, représentés comme une Nation de Géans, mais qui venoient d'être affoiblis par l'expédition du Roi d'Elam & de ses Alliés. Le nom de Zum-Zummins leur convenoit très-bien, étant formé du primitif *Som*, qui désigna toujours la grandeur, l'élévation, & qui existe dans nos mots *somme*, *sommet*, *&c.*

Les Ammonites étoient si puissans au tems de David, que leur Roi Hannon fut en état de fournir mille talens d'argent pour lever chez les Rois de Mésopotamie, de Syrie, de Tsoba, une armée de trente-trois à trente-quatre mille hommes, qu'il joignit à ses propres troupes, pour combattre le Roi des Hébreux. Cette somme, en supposant qu'un talent d'argent valoit quatre cent louis, montoit à près de dix millions de livres, & faisoit par tête un objet d'environ douze louis ou cent écus.

Cette guerre dura cinq années entieres, & finit par la prise de la Capitale des Ammonites, & par la mort de leur Roi, qui fut tué dans l'assaut.

Sa Couronne pesoit un talent d'or : elle étoit ornée de pierres précieuses, surmontées d'une sardoine de grand prix.

Long-tems après, Jotham, un des successeurs de David, leur imposa, à l'occasion d'une révolte, un tribut de cent talens d'argent, de mille mesures de bled & d'autant d'orge, qu'ils payerent pendant trois ans, au bout desquels ils secouerent le joug des Hébreux.

Ils étoient encore connus sous le nom d'Ammonites dans le second siécle, & ils se perdirent ensuite sous le nom général d'Arabes.

MOABITES.

Le Pays des Moabites étoit borné à l'Occident par les Montagnes qui sont à l'Orient de la Mer Morte & du Jourdain; au Nord, l'Arnon étoit entr'eux & les Ammonites; au Midi, le Zared, qui se jette dans la Mer Morte, les séparoit des Madianites & des Iduméens; à l'Orient leur Pays se confondoit

avec les Déserts de l'Arabie, où ils alloient faire paître leurs nombreux troupeaux.

Leur Contrée avoit environ quinze lieues du Nord au Midi, sur une longueur beaucoup plus considérable : elle étoit coupée par diverses Montagnes, entre lesquelles les Monts Abarim, qui formoient de belles vallées, couvertes de verdure, & où paissoient d'immenses bestiaux.

On y voyoit un riche Canton appellé *Campagnes de Moab* ou SETIM; *mot-à-mot*, lieux en champs.

Les Moabites avoient enlevé aux EMIMS la Contrée qu'ils habitoient : c'étoit un Peuple représenté également comme une race de Géans, remplis de force & de puissance, & descendus aussi de Cham; mais qu'avoient sans doute aussi extrêmement affoiblis l'expédition du Roi d'Elam, contemporain d'Abraham. Le nom *Emim*, synonime de celui de Zum-Zummin, convenoit aussi très-bien à une Nation pareille, étant formé du primitif EM, IM, grand, vaste.

Au tems de Moyse, les Amorrhéens, commandés par Sihon, avoient enlevé aux Moabites la portion de leur territoire qui étoit au Nord de l'Arnon; mais ils n'en jouirent pas long-tems, en ayant bientôt été dépossédés par les Israélites, qui l'occuperent jusques vers le déclin du Royaume d'Israël. Alors les Moabites s'emparerent des Contrées qui appartenoient aux Tribus de Ruben & de Gad; ils essuyerent ensuite de très-grands revers de la part de Salmanasar, Roi d'Assyrie, & depuis ce moment ils furent toujours en guerre avec ce Royaume, jusqu'au tems de Nabuchodonosor.

Ils formoient encore un Nation nombreuse lorsque, plusieurs siécles après, ils furent subjugués par Alexandre, Roi des Juifs.

AR, Ville considérable sur l'Arnon, étoit leur Capitale. Elle dut son nom à sa situation sur une hauteur au bord du fleuve : on la surnommoit également *Rabbah* la Grande; *Rabbah-Moab*, la Capitale de Moab. Les Grecs ajouterent à son nom d'AR celui de Polis, Ville, d'où Areopolis.

Cette Ville subsista long-tems avec éclat, lors même que les Moabites ne formerent plus d'Etat particulier, & qu'ils furent confondus avec les Arabes, ce qui n'arriva que vers le tems de Mahomet. Ce qui n'est point étonnant, vu la situation avantageuse de cette Place sur une riviere, & dans des vallées aussi agréables que fertiles. On peut comparer cette situation à celle des Villes d'Arau & d'Ar-bourg, en Suisse, qui portent le même nom, qui sont sur une riviere appellée également Are, & qui dominent sur de riches vallées.

On y voyoit diverses autres Villes.

LASHA ou Calli-rhoé, près de la Mer Morte, célebre par ses eaux chaudes.

Mizpah, Luhith, Horonaïm, Kir-Hara-Seth.

Quelques-unes de leurs Villes devoient leur nom aux Divinités qu'on y adoroit.

BETH-BAL-MEON & BAL-PHEGOR, celle-ci sur une Montagne; celle-là consacrée à la Lune, son nom signifiant *la Ville de la Reine-Lune*; & *Bal-phegor*, le Dieu des Montagnes élevées; de *Phé*, pointe, & *Hor* ou *Gor*, Montagne.

Ce Peuple étoit ainsi du nombre de ces Nations Sabéennes, qui remplissoient toutes ces Contrées.

Des Iduméens.

Les Iduméens ou les Roux, descendus d'Esaü, surnommé *Edom* ou le Roux, habitoient ce que nous appellons aujourd'hui Arabie Pétrée ou Montagneuse, & les Côtes Orientales de la Mer Iduméenne ou Mer Rouge; ce dernier nom n'étant que la traduction du premier dans notre Langue, de même que les Grecs le rendoient par celui d'Erythréenne.

Ce nom de Mer Rouge a occasionné diverses méprises; long-tems on a cru qu'elle devoit son nom à la couleur de ses collines, de son sable ou de ses eaux; ou qu'elle le tiroit de la Mer des Indes, qu'on appelloit aussi Mer Rouge. Mais ici on prenoit l'effet pour la cause. Le nom de Rouge ou Iduméenne fut d'abord donné à ce que nous appellons Mer Rouge; mais à mesure que les Iduméens, sortant de cette Mer, entrerent dans celle des Indes, ils lui continuerent le même nom. Un Homme de Lettres, illustre par ses talens, par son esprit, par la variété de ses Ouvrages, mais qui se piqua d'érudition un peu tard, critiqua, avec tout l'avantage d'un bel esprit, un Ancien qui place sur la Mer Rouge une Ville qui est sur les Côtes de la Perse : ce bel esprit ne savoit pas que toutes ces Mers portoient le nom de Mer Rouge.

On connoît peu l'Idumée qui étoit le long des Côtes de la Mer Rouge.

La Septentrionale se divisoit en deux portions; la GABALENE ou Gobolitide, & le Pays d'AMALEC.

On a formé nombre de conjectures sur l'étymologie du premier de ces noms; aucune n'est juste, pas même celle des savans Auteurs de l'Histoire Universelle. Aucun n'a vu que ce nom étoit le même que celui des GABALI dans les Gaules, ou *Gabali-dan*, devenu *Gevaudan*, & qui signifie *Pays de Montagnes.* La Gabalene renfermoit en effet les Monts Horéens & les Monts

de

de Séir, toutes ces Montagnes qui compoſent l'Arabie Pétrée. On eſt toujours étonné lorſqu'on voit de beaux génies être ſi mal-adroits dans la comparaiſon des mots : ce talent eſt-il donc ſi difficile ?

Ce Pays, aujourd'hui déſert, ſi peu cultivé, ſi ſtérile, fut dans l'origine une excellente Contrée, remplie de ſources, abondante en bled, en vin, en dattes, qui produiſoit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Auſſi eſt-il dit qu'Eſaü, qui fit la conquête d'une partie de ce Pays, & qui hérita de l'autre, habitoit la graiſſe de la terre.

C'eſt que les Iduméens étoient un Peuple induſtrieux, & qui, ſemblable en cela aux Suiſſes & aux Hollandois, ſavoit ſe mettre au-deſſus des inconvéniens & du peu d'étendue de ſon territoire, & qui en tiroit le plus grand parti, par une agriculture ſoutenue & intelligente, en même tems qu'il ſuppléoit à ce qui manquoit à ſa nombreuſe population, par une grande économie & par le plus grand commerce.

Ils avoient établi ſur la Mer Rouge deux Ports de Mer fameux dans l'Antiquité la plus reculée, ceux d'Elath & d'Eſiongueber; de-là leurs flottes ſe répandoient ſur les Côtes d'Afrique & ſur celles des Indes : elles en revenoient avec ces mêmes richeſſes que nos flottes modernes vont chercher dans ces opulentes Contrées; de l'or fin, de l'or d'Ophir, des topaſes d'Ethiopie, du corail, des perles, de l'ébene, des toiles, &c.

Nous verrons plus bas, à l'article du commerce & des navigations des Phéniciens, s'il exiſta dans l'origine quelque rapport entre ces deux Peuples, & s'ils ne furent pas confondus ſous une même dénomination.

On voit par la GENESE XXXVI & par le I. Liv. des Chron. I. que les Iduméens avoient d'abord eu huit Rois électifs, choiſis entre les Seigneurs les plus diſtingués du Pays, & dont le quatrieme & le huitieme porterent le nom d'Adad; & qu'ils eurent enſuite onze Chefs ſucceſſifs; de même qu'à Athènes on créa des Archontes, lorſqu'on ſe fût laſſé de la Royauté. Il eſt apparent qu'enſuite quelque Famille plus puiſſante que les autres s'empara de l'autorité, puiſque ce Peuple étoit gouverné de nouveau par des Rois au tems de David.

C'eſt ſur un de ces Rois que David conquit l'Idumée, après avoir taillé en pièces dix-huit mille Iduméens, dans la vallée des Salines; & comme il ſentoit toute l'importance de ſa nouvelle conquête, il y établit de fortes garniſons, pour qu'elle ne pût lui échapper. Alors la plus grande partie de cette Nation ſe diſperſa de tous côtés.

Leur Roi Adad, encore mineur, ſe réfugia, avec une ſuite nombreuſe,

dans le pays de Madian, d'où il passa en Egypte, où il fut accueilli avec la plus grande distinction; il y épousa la sœur de la Reine Taphenès, & il en eut un fils appellé *Genubath.* D'autres passerent chez les Philistins, & fortifierent la Ville d'Azoth; il y en eut qui s'embarquerent sur la Mer Rouge, & qui s'établirent sur les Côtes de la Perse; d'autres allerent sans doute se joindre aux Phéniciens de Tyr & de Sidon, & les mirent en état de former ces comptoirs dont ils couvrirent les Côtes de la Méditerranée, & qui devinrent des Villes si florissantes.

Par la conquête de l'Idumée, tout le commerce de l'Orient tomba entre les mains de David, dont l'Empire s'étendit ainsi de la Mer Rouge jusqu'à l'Euphrate, & renfermoit, ce qui est plus considérable encore, tout le commerce de l'Orient & du Midi, par la Navigation de l'Euphrate & par celle du Midi: aussi rien n'égala dès-lors la gloire & les richesses de David & de Salomon.

Sous le regne de ce dernier Prince, Adad ennuyé de mener une vie oisive dans l'Egypte, chercha à remonter sur le trône de ses Peres; il paroît qu'il fut alors attiré en Syrie par Rezon ou Retsin qui s'étoit emparé de Damas après la défaite d'Adad-Esar, Roi de Zoba, par David, & qui étoit ennemi de Salomon. Et à la mort de Retsin, Adad dut lui succéder, & il doit avoir formé cette Maison Royale de Princes appellés *Adad* & *Ben-Hadad* qui furent continuellement en guerre avec les Rois de Juda successeurs de Salomon, jusqu'à ce que Nabuchodonosor les mit d'accord en les subjuguant tous. Observons que ce nom d'*Adad*, étoit un de ceux du Soleil chez les Orientaux; il signifie le seul, l'unique: il convenoit fort à des Monarques, & il n'est pas étonnant qu'il soit devenu le nom de quelques Familles Royales.

Quant aux Iduméens, au bout d'un siecle & demi après avoir été conquis par David, ils secouerent le joug du Royaume de Juda, gouverné alors par Joram, fils de Josaphat; mais ils retomberent sous le pouvoir du Roi Azarias.

C'est au petit-fils de celui-ci que les Syriens enleverent l'Idumée & ses ports: les Séleucides en furent possesseurs à leur tour, puis les Ptolomées, ensuite les Romains.

Leurs principales villes furent celles-ci:

TEMAM, ville dont Jérémie (*ch.* XLIX.) vante la sagesse.

DEDAN, qui faisoit un grand commerce avec Tyr en yvoire, en ébene, en draps précieux, &c. (*Jer. ch.* XLIX. *Ezech.* XXVII. 15.)

BOSRAH, Bosor, Basrah, mot qui signifie lieu haut, forteresse, vignoble, d'où *Bassareus*, le Vendangeur, surnom de Bacchus.

PHANA, ou PHENON, ville célèbre par ses mines de cuivre, auxquelles elle dut son nom, à quatre milles de Dedan.

SALAH ou la Pierre, le Rocher, en Grec *Petra*; ville ſituée en effet ſur un rocher, dans une plaine abondante en ſources, & qu'ornoient de magnifiques jardins. Cette ville qui a donné ſon nom à l'Arabie Petrée, étoit à trois ou quatre journées de Jericho, à trois lieues d'Elat, & dans le voiſinage du Mont-Hor.

ESION-GUEBER, port des Iduméens ſur la Mer Rouge, très-fréquenté du tems de Salomon; mais qui fut abandonné dans la ſuite, lorſque les Ptolomées en eurent établi de plus commodes.

ELATH, nom qu'on a auſſi écrit *Aila*, *Ailah*, *Eloth*, *Elana*, étoit un autre Port de mer au Nord de la Mer Rouge, qui fut toujours très-conſidérable, & qui étoit encore habité au XIVe. ſiécle; mais la fortereſſe qui commandoit le port n'exiſtoit plus. ABULFEDA en parle comme d'une ville qui avoit appartenu à des Juifs qui furent changés, dit-il, en ſinges & en pourceaux. Il veut parler de ceux qui en furent les Maîtres au tems de David & de ſes ſucceſſeurs, & qui y commerçoient de ces animaux.

On aſſure que les Iduméens empêcherent conſtamment l'Egypte d'avoir aucun vaiſſeau de guerre ſur la Mer Rouge, & plus d'un ſeul vaiſſeau marchand: auſſi en valoit-il pluſieurs, ſemblable en cela à ce vaiſſeau avec lequel ſeul les Anglois pouvoient faire le commerce des Iſles Eſpagnoles en Aſie.

2. *AMALEKITES.*

Les Amalekites faiſoient portion de l'Idumée: ſelon les Arabes, ce ſont eux qui, ſous le nom de Rois Paſteurs, régnerent quelque tems en Egypte. Ils avoient des Rois dont le titre étoit ſans doute celui d'AG-AG, *le très-Grand*, du moins c'eſt ainſi que ſont déſignés le premier & le dernier de leurs Rois. Ce titre convenoit très-bien à une Nation qui paroît avoir été très-fiere, très-inſolente. Le célèbre *Haman* deſcendoit de la race de ſes Rois.

3. *KEDARENIENS.*

Les Kedareniens étoient de la race d'Iſmael: ils étoient riches en troupeaux & très-habiles à tirer de l'arc. Ils habitoient ſous des tentes: auſſi eſt-il parlé dans l'Ecriture des tentes de Kedar. Leur nom ſignifie les NOIRS: ſeroit-ce à cauſe de leur teint, ou de la couleur de leurs tentes? PLINE fait mention de ces Peuples: leur vie errante & nomade les avoit mis à couvert des malheurs qui en avoient anéanti tant d'autres.

PAYS DES PHILISTINS ou *PALESTINE.*

Les Philiſtins étoient une Colonie venue d'Egypte qui s'établit au Nord de cette Contrée ſur les Côtes de la Méditerranée, dans un terrain qu'ils enleverent à quelqu'une des Tribus Cananéennes. Ce diſtrict qui avoit environ une quinzaine de lieues de long ſur très-peu de largeur, étoit borné à l'Orient par des Collines qui fourniſſoient des points de vue admirables, & d'où deſcendoient nombre de petits ruiſſeaux qui fertiliſoient la plaine & la rendoient d'un très-grand rapport.

Les Grecs changeant *Ph* en *P*, prononcerent le nom de ce Pays PALESTINE; & ils l'étendirent peu à peu à tout le pays de Canaan; de même qu'ils étendirent le nom de Syrie à tout le pays d'Aram.

On y voyoit cinq Villes principales qui formoient autant de Républiques ou de petits Etats réunis en une même Confédération, gouverné quelquefois chacune par un Roi différent, & quelquefois par un ſeul Prince.

HAZA ou GAZA, *mot-à-mot*, la Forte, une de leurs principales villes & la plus méridionale, n'eſt plus qu'un monceau de ruines; mais elles ſont un témoin encore exiſtant de ſon ancienne ſplendeur : on y voit, entr'autres, nombre de colonnes du beau marbre de Paros.

ASCALON, ville non moins floriſſante, & qui étoit ſituée dans une vaſte plaine très-bien cultivée : c'eſt de-là qu'eſt venu l'Echalotte, en Grec *Aſcalonia*, & qui portoit à Paris il y a quelques ſiécles le nom d'*Eſchaloignes*.

Chacune de ces deux villes avoit un port, qu'on appelloit MAI UMA, ou ville des eaux.

AZOTH, ou ASDOD, ville extrêmement forte & ſituée dans des Campagnes fertiles en bled.

GATH, dans l'origine Ville Royale, & dans un pays de vignobles. Elle étoit ſur un côteau; & ſon nom ſignifie *Preſſoir*.

ACCARON, ou EKRON, la plus ſeptentrionale de toutes.

Ces villes furent également célèbres par leur commerce & par leur induſtrie, ſur-tout lorſqu'au tems de David elles eurent admis dans leur ſein nombre d'Iduméens fugitifs, qui s'appliquerent principalement à fortifier Azoth.

Quelque fâcheux que ſoient en eux-mêmes ces événemens qui bouleverſent les Nations, qui les forcent à abandonner leurs foyers, ils deviennent très-avantageux pour l'humanité entiere, lorſque ces Nations diſperſées ſont actives, induſtrieuſes, riches en connoiſſances. Ceux qui échap-

pent à la ruine de leur Patrie, répandent par-tout où ils se réfugient, l'industrie, les arts, les sciences : des cendres d'une Nation éclairée & puissante, il en renaît une foule de semblables. C'est ainsi que l'Europe & les Lettres recueillirent les plus grands avantages de la dispersion des Savans de Constantinople, lorsque les Turcs se furent emparés de cette Ville & qu'ils en eurent fait fuir les Sciences : c'est ainsi que l'Europe profita également de la dispersion des Protestans François, & que la Suisse, l'Allemagne, la Prusse, la Hollande, l'Angleterre, qui les reçurent à bras ouverts, s'enrichirent des débris de la France, perfectionnerent leurs Arts & leur Agriculture, participerent à une industrie & à un commerce qui faisoient de la France une Puissance unique.

Les Philistins furent presque toujours en guerre avec les Israëlites, surtout au tems de David. Du vivant de ce Prince, ils avoient encore au milieu d'eux quelques familles de Géans : telle que celle de Goliath, de son frere, & de ses trois fils, dont l'un avoit douze doigts & douze orteils.

Ils furent ensuite successivement soumis à Sennachérib l'Assyrien, à Psammétique Roi d'Egypte, à Nabuchodonosor : puis aux Perses ; ensuite, tantôt aux Séleucides, tantôt aux Ptolomées, jusqu'à ce que les Romains les eurent tous subjugués.

Aujourd'hui ces belles Contrées ne servent plus d'habitation qu'à quelques peuplades sans puissance & sans gloire, qui vivent très-pauvrement sur un terrain dégradé qu'elles ne peuvent plus mettre en valeur.

Etat actuel de ces Contrées.

Ainsi s'est évanouie la gloire de ces belles & superbes Contrées qu'on cherche en vain au milieu d'elles-mêmes : ainsi ont été perdus ces soins actifs & éclairés, ces travaux infatigables avec lesquels leurs premiers possesseurs les mirent dans le plus grand rapport, avec lesquels elles se couvrirent de villes florissantes & d'une population qui nous étonne : ainsi s'anéantirent cette industrie & ce commerce avec lesquels leurs habitans lioient tous les peuples, & vivifioient la terre entiere par les relations qu'ils établissoient entre toutes ses parties.

Ces Contrées florissantes ne sont presque plus que des monceaux de ruines ; les ronces, les épines & les déserts ont pris la place des campagnes les plus riches, des vignobles les plus agréables, des récoltes les plus abondantes, de ces vergers qui en faisoient autant de séjours délicieux. L'ignorance vaine,

grossiere, destructive, a succédé aux plus belles connoissances; l'humanité s'y traîne misérablement dans la fange & dans la solitude, sans énergie, sans vigueur & sans force. Une stupide indolence a remplacé les plus beaux talens & cette ardeur inquiete avec laquelle ils se propagent & se développent : un Despote tyrannique mene avec un sceptre de fer les descendans de ces peuples fiers & libres qui étoient hommes & non esclaves, élevés & non rampans, éclairés & non abrutis.

Les Arts, le Génie, les Connoissances, les Talens ont fui ces terres maudites : comment auroient-ils pu s'y maintenir ? ils n'aiment qu'une liberté honnête & décente. Ils se sont transportés dans des climats moins heureux, plus sauvages, mais où ils ont été accueillis avec ardeur, où ils ont poussé des rameaux vigoureux, où leurs bornes ont été infiniment reculées, où ils se sont établi un Empire très-supérieur à tout ce que vanta jamais l'Antiquité.

Mais ils fuiront également ces terres dont ils font la félicité, s'ils y sont également traversés par les guerres, par les fureurs insensées, par les haînes desordonnées des Nations, par la tyrannie & le despotisme des Chefs, par les ravages des Traitans, par des impôts sans proportion avec les revenus, destructifs de l'industrie & des générations.

Ces Rois actuellement si grands par la multitude de leurs Sujets, par le génie, par l'industrie, par le commerce, par les lumieres que déploient leurs peuples, ne régneroient plus, ainsi que les Potentats de l'Asie, que sur de vastes & misérables déserts, ou sur des peuplades foibles & sans industrie : pourquoi seroient-ils plus privilégiés que ces anciens Monarques qui commandoient à de plus riantes & de plus fertiles Contrées ?

La gloire d'une Nation s'anéantit par les véxations, par l'ignorance & l'inertie qu'elles traînent à leur suite : la prospérité, les lumieres, l'industrie fuyent tout ce qui est contre l'ordre : elles s'éloignent à grands pas sur les aîles de la liberté & vont enrichir la main qui les accueille.

ARTICLE III.

Princes contemporains de Nabuchodonosor.

Les Princes contemporains du Roi de Chaldée, étoient en général peu dignes d'entrer en comparaison avec ce jeune Héros : la plupart sembloient n'avoir été élevés sur le trône, que pour se livrer à leurs passions folles & dé-

placées, pour suivre leurs caprices, pour fouler aux pieds leurs sujets, comme si ceux-ci n'étoient faits que pour eux; ils les accabloient d'impôts absurdes, ils se livroient à des guerres ambitieuses, qui lors même qu'elles étoient couronnées de quelque succès, ne les dédommageoient ni de leurs pertes, ni de leurs dépenses, & ne pouvoient compenser l'aversion qu'ils inspiroient pour eux à leurs voisins effrayés de leurs injustices, de leur ambition inquiette, de leur perfidie dans les alliances qu'ils rompoient avec la même témérité qu'ils les formoient, de leur politique étroite & sans grandes vues, toujours dirigée par la cupidité du moment. La plupart d'entr'eux étoient d'ailleurs sans éducation ou n'en avoient eu qu'une mauvaise; ils étoient sans connoissances, sans énergie, sans élévation. Un Prince est-il fait pour savoir? n'est-ce pas à ses Ministres à gouverner pour lui, & à lui à jouir de la vie? Ces maximes insensées de l'orgueil, de la paresse, de l'amour du plaisir, sans danger comme sans gloire dans le cours ordinaire des choses, devoient entraîner nécessairement la ruine de ces Rois peu dignes de leur place, dès qu'il s'éleveroit un Prince magnanime, qui ne s'endormiroit point sur son trône, qui se croiroit au-dessus de la vie voluptueuse & désordonnée des Princes, qui ne s'estimeroit digne de la Royauté qu'autant qu'elle lui serviroit pour ne pas vivre dans la mollesse, pour être toujours à la tête de ses conseils ou de ses armées, pour profiter de tous ses avantages, pour entrainer l'admiration des mortels, par son activité, par sa tempérance, par ses connoissances, par ses talens en tout genre; pour venger dans le sang des Rois ses voisins leurs injustices, leur haîne, leurs cabales, leurs ligues tardives ou insensées.

CYAXARE.

Entre ces Princes étoit CYAXARE, troisieme Roi de Médie: il étoit véritablement grand, parce qu'il avoit été long-tems éprouvé par l'adversité. Les hommes, les Rois, sur-tout, s'imaginent n'être au monde que pour le bonheur: c'est la plus funeste illusion qu'ils puissent se faire: tout homme est exposé à des revers, les Princes encore plus que les autres: malheur à ceux dont l'ame n'a sû s'y préparer, & qui livrée à la mollesse ou abîmée par ses besoins, se trouve sans ressort au jour du malheur & ne peut y résister!

Cyaxare s'étoit vu dépouiller de ses Etats du vivant même de son Pere, par le Roi d'Assyrie: son Pere avoit été fait prisonnier & mis à mort par le vainqueur: sa Capitale avoit été prise d'assaut & rasée jusqu'aux fondemens. Son grand cœur s'étoit irrité: il n'avoit respiré que vengeance, & ayant éta-

bli dans ſes troupes une diſcipline inconnue juſques à lui, & les ayant diſtribuées par corps plus aiſés à conduire qu'une foule ſans ordre, il avoit reconquis ſes Etats l'épée à la main; il avoit même déjà formé le ſiége de Ninive, lorſqu'une invaſion effroyable de Scythes ou de Tartares qui firent gémir l'Aſie entiere pendant vingt-huit ans, le rappellerent chez lui. A force d'adreſſe, de patience, de courage, il étoit venu à bout de ſe débarraſſer de ces terribles hôtes : & il avoit repris ſon premier projet contre Ninive. Afin d'y parvenir plus ſurement, il avoit fait alliance avec le Roi de Babylone ; & pour la cimenter, il avoit donné ſa Fille en mariage au jeune Nabuchodonoſor, fils de ce Roi. Ils venoient de détruire cet Empire redoutable, lorſque ce jeune Prince monta ſur le Trône de Babylone. Etroitement unis, ils jurent tous les deux de s'aider mutuellement à vaincre leurs ennemis, & de ſe prêter la main pour conquérir l'Aſie, l'un au Midi, l'autre au Nord ; rien ne pourra triompher de leur union & de leur valeur.

ITHOBAL.

ITHOBAL II. régnoit ſur la Ville de Tyr, & ſur ſon Territoire (Ez. XXVI & XXVIII). C'étoit un Prince fier de l'éclat & des richeſſes de ſes Sujets. Il s'égaloit aux Monarques les plus puiſſans, & croyoit qu'aucun n'étoit en état de l'attaquer avec ſuccès : il étoit Roi de la Mer, & il ſavoit que ſa Nation, avec douze vaiſſeaux ſeulement, avoit détruit depuis peu une flotte du Grand Salmanaſar, compoſée de ſoixante Vaiſſeaux, ſur laquelle même ils avoient fait nombre de priſonniers. Cet exploit l'avoit rendu auſſi fier & auſſi inſolent que ſes Citadins : il s'imaginoit n'ignorer rien, être auſſi ſage que Daniel, mériter d'être un Dieu plutôt qu'un homme : c'eſt à lui qu'Ezéchiel adreſſe ce diſcours :

« Parce que ton cœur s'eſt élevé, comme s'il étoit celui d'un Dieu, je vais » faire venir contre toi des Étrangers, (des *Ennemis*) ils te feront deſ» cendre en la foſſe, & tu périras de la mort de ceux qui ſont tués au milieu » de la Mer », de cette Mer en laquelle il avoit mis toute ſa confiance & avec laquelle il ſe croyoit invincible.

BAALIS.

BAALIS étoit Roi des Ammonites. Outre que ce Prince régnoit ſur un Territoire borné, il étoit foible, & méchant comme ceux qui veulent ſuppléer par

la

la noirceur de leur ame, à ce qui leur manque de vertus : cependant il tomba dans ses propres filets, s'étant attiré mal-adroitement la haîne de Nabuchodonosor, & en ayant été la victime avec ses propres Etats.

Il en fut de même du Roi des Moabites son voisin, qui eut l'imprudence d'entrer dans une ligue contre le Roi de Babylone & qui en fut également écrasé. (Jer. XXV. XXVII).

Jehojakim.

Jehojakim, fils aîné de Josias, régnoit alors à Jérusalem : il avoit été élevé sur le Trône par Nechao, Roi d'Egypte, qui avoit défait son Pere, détrôné un de ses Freres, & qui lui avoit imposé un tribut annuel de cent talens d'argent & d'un talent d'or. C'étoit un Prince féroce & tyrannique : il supposoit des crimes à ceux qui avoient le malheur d'être riches, & les faisoit mettre à mort pour s'emparer de leurs biens : rien ne pouvoit suffire à ses folles dépenses : d'ailleurs ses revenus étoient prodigieusement diminués, par l'affoiblissement de ses Etats, qui n'étoient plus qu'une ombre de l'ancien Empire de David & de Salomon, & par le tribut considérable qu'il étoit obligé de payer à l'Egypte. Il s'irritoit contre ceux qui vouloient le faire rentrer en lui-même ; sur-tout contre Jérémie, qui lui dénonçoit la ruine entiere de son Etat, s'il ne se corrigeoit ; & sur-tout s'il comptoit sur la protection de l'Egypte. En effet, il étoit impossible qu'un Prince aussi incapable du Trône, pût se soutenir long-tems au milieu des prétentions réciproques de deux Monarques aussi puissans que ceux de l'Egypte & de Babylone.

Nechao.

Nechao régnoit en Egypte : il étoit fils du célebre Psammétique, qui le premier ouvrit ce Royaume aux Etrangers, sur-tout aux Grecs. Ce Prince avoit de grandes vues : il avoit essayé de joindre le Nil à la Mer-Rouge, par un Canal ; mais il fut obligé de renoncer à cette entreprise, après y avoir perdu, dit-on, cent vingt mille hommes. Il entreprit de créer une Marine, pour enlever le Commerce aux Phéniciens, & pour devenir puissant par Terre & par Mer : dans cette vue, il couvrit de Galères la Mer Méditerranée & la Mer-Rouge : il fit faire par des Phéniciens le tour de l'Afrique, voyage où ils employerent trois ans. Il eût été véritablement grand, s'il n'avoit pas eu un concurrent plus heureux : à cet égard, il fit une faute irréparable, & qui en-

traîna les malheurs de l'Egypte. Au lieu de ſoutenir le Roi d'Aſſyrie contre les Medes & les Babyloniens, il le laiſſa détruire, & ſe contenta d'avoir part à ſa dépouille, en pouſſant ſes conquêtes juſques ſur l'Euphrate, où il ſe rendit maître de Carkemis, après avoir défait en bataille rangée, Joſias Roi de Juda, qui mourut peu de tems après des ſuites d'une bleſſure.

La puiſſance réunie des Medes & des Babyloniens, n'étant plus contre-balancée par aucune autre, l'Egypte dénuée de tout Allié, fut hors d'état de réſiſter à ce torrent impétueux: elle étoit d'ailleurs de plus en plus affoiblie par ſes querelles, avec l'Ethiopie avec qui elle ne ſavoit pas vivre en paix, & qu'elle étoit cependant hors d'état de conquérir. Ainſi s'avançoit à grands pas, & par une témérité ſans égale, la ruine de l'ancienne, de l'étonnante, de la floriſſante Egypte.

ARTICLE VI.

Regne de Nabuchodonosor.

1°. *Epoque de ce Regne.*

Nabu-chod-don-osor, dont le nom ſe prononce auſſi d'une maniere plus rapprochée de l'Oriental, *Nebu-cad-don-aſſar*, étoit fils de Nabo-pol-assar qui régna ſur les Babyloniens pendant vingt-un ans, & qui vers la fin de ſa vie avoit détruit l'Empire des Aſſyriens, conjointement avec Cyaxare, Roi des Medes.

Nabuchodonoſor étoit le XVe Roi de Babylone, depuis le grand Nabon-Assar qui avoit fondé ou reſtauré cet Etat, & qui eſt à la tête du Canon Chronologique de Ptolomée.

Cet illuſtre Aſtronome ayant beſoin d'appuyer ſes obſervations d'une ſuite inconteſtable de Rois, remonta juſques à Nabon-Aſſar, Prince dont l'éclat avoit effacé la gloire de ſes Prédéceſſeurs, & qui ſembloit avoir amené un nouvel ordre de choſes. Et, ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que ce nouvel ordre tombe ſur le milieu du VIIIe ſiècle avant J. C. dans ce ſiècle, où à peu-près au même inſtant, le Monde entier change de face, où il ſe fait dans les eſprits une exploſion ſingulière d'Orient en Occident, où les Grecs établiſſent les Olympiades, où Rome eſt fondée, où la face de l'Aſie change, où les Chinois eux-mêmes prennent un nouvel eſſor.

Ainſi le Règne de notre Héros tombe en-deça des tems inconnus, dans une époque ſure & brillante, où l'Hiſtoire ſe dégage de toute fable, de toute obſcurité, où elle s'appuie de Monumens auſſi précieux qu'inconteſtables,

Lorſqu'il monta ſur le Trône, on comptoit déjà 140 ans depuis l'avenement de Nabonaſſar à la Couronne : & on comptoit la 605 ou la 604e année avant l'Ere Chrétienne: le VII[e] ſiècle étoit donc prêt à expirer, & il s'eſt écoulé depuis ce tems-là près de 2400 ans.

2°. *Du Nom de Nabuchodonosor.*

Ce nom eſt formé de la réunion de pluſieurs mots, de ceux de *Nabo*, *chod*, *don*, *aſar*, ou *ezar*, qui tous reviennent ſans ceſſe dans les noms de la plupart des Princes d'Aſſyrie & de Babylone : on doit donc les regarder comme autant d'épithètes ou de titres d'honneur : & il ne ſera peut-être pas difficile d'en retrouver la ſignification: il eſt d'ailleurs très-agréable de ſavoir la valeur des mots qu'on a ſans ceſſe ſous les yeux.

Tous ceux-ci tiennent à la Langue Primitive. Nabo, Nebo, déſigne le Ciel, tout ce qui eſt haut, élevé, ſublime: il tient au mot *Nabab* des Indiens.

Chod, God, Gad a toujours déſigné la bonté, le bon, le très-bon, Dieu même.

Don, Adon, toujours la domination, le Maître, le Seigneur.

Asar, Assar, Esar, Osor, ſignifie le haut, le puiſſant; il tient à Ser, Sire, peut-être même à Osiris, le Seigneur de toutes choſes chez les Eyptiens.

Ces mots ſont combinés avec d'autres : par exemple, avec celui de

Pol, Pul, Phul, Phal, qui déſigne le Soleil & qui ſe retrouve dans le Poll*ux*, & le Pul-*cher* des Latins.

On peut donc rendre ces noms à-peu-près de cette maniere :

Nabu-chod-don-oſor, le Seigneur du Ciel, très-grand & très-bon : ou ſi on veut l'expliquer de la gauche à la droite, le très-haut, très bon & très-grand Seigneur.

Nabo-pol-aſſar, le Soleil, Roi des Cieux, ou le Roi ſublime & radieux.

Nabon-aſſar, le ſublime Seigneur.

Aſſar-adon, le Seigneur très-grand.

Belt-aſar, le Seigneur rayonnant, plein de gloire.

Tiglat-phal-aſar, le Seigneur radieux & rapide *comme la flèche*.

Ces noms paroiſſent ridicules & oppoſés à nos uſages; une ſuite néceſſaire du faſte exceſſif des Princes de l'Orient, qui, dans leur orgueil inſolent, s'appelloient les Freres du Soleil & de la Lune, les Fils du Ciel, les Rois des Rois; mais pour les conſidérer ſous leur véritable point de vue, il faut ſe tranſporter aux tems anciens, & conſulter le génie des Nations ſur qui régnoient ces Princes.

Ces Nations se formoient toujours la plus haute idée de leurs Monarques : elles les regardoient comme établis par la Divinité même, comme l'emblême du Ciel, du Soleil, de la Lune, de tout ce qu'il y avoit de plus lumineux. D'ailleurs, dans leur Langue primordiale, elles furent obligées de prendre des objets physiques pour exprimer des idées métaphysiques; & quels mots pouvoit-on mieux choisir pour peindre les idées de royauté, de domination, que ceux qui désignoient déjà le Ciel, le Soleil, la Lune, la Lumiere, les Flambeaux Conducteurs ? Enfin, ces titres devenoient pour les Princes autant de leçons qui leur faisoient sentir combien ils seroient indignes de leur rang, si leurs actions ne répondoient pas à leurs titres.

3°. PREMIERS EXPLOITS DE NABUCHODONOSOR.

Les premiers Exploits de Nabuchodonosor eurent pour objet d'enlever à Nechao, Roi d'Egypte, les Etats que ce Prince avoit envahis sur les Assyriens tandis que Nabo pol-assar son Pere, & Cyaxare, étoient occupés au Siége de Ninive. Cette expédition, qu'on attribue à Nabuchodonosor du vivant même de son Pere que des infirmités mettoient hors d'état de conduire ses Armées, est une preuve sans réplique que Ninive n'étoit plus : il est donc très-étonnant qu'on ait fait un renversement pareil, & qu'on ait cru que cette premiere campagne précéda la ruine de Ninive. Les conquêtes de Nechao sur les Assyriens ne furent occasionnées que par celles mêmes des Babyloniens & des Medes sur ce Peuple, & ce ne fut que comme Vainqueurs de Ninive que les Rois de Babylone eurent des droits sur les Peuples du Midi, & qu'ils purent attaquer le Roi d'Egypte avec quelqu'ombre de justice. D'ailleurs, avant la conquête de Ninive, les Princes de Babylone étoient hors d'état d'attaquer les Peuples du Midi, Sujets de cette Puissance, & ils en auroient été nécessairement accablés.

Nabuchodonosor marcha d'abord contre Carkemis sur l'Euphrate, qu'on croit être le même que Kir-Kesse, & qui, par la Conquête qu'en avoit fait Nechao, ouvroit aux Egyptiens la porte de la Mésopotamie, & en faisoit un voisin redoutable.

Après en avoir fait le Siége & s'en être rendu maître, il traverse en Conquérant la Syrie & la Cœle-Syrie, attaque Scythopolis & la prend, forme ensuite le Siége de Jerusalem dont le Roi étoit Tributaire de l'Egypte; il s'en rend maître le 9 de Novembre, pille la Ville & le Temple, impose un tribut au Roi, & revient promptement à Babylone, pour prendre possession

du Trône, devenu vacant par la mort de ſon Pere. Il y arrive en triomphe, après une campagne des plus glorieuſes, chargé de butin, & ſuivi d'une foule de priſonniers, ſur-tout de l'élite de la Judée, & de jeunes gens des meilleures Familles, même de la Famille Royale, entre leſquels ſe diſtinguoit Daniel.

Cette expédition arriva la premiere année de ſon regne : Daniel le dit expreſſément; mais ici il s'eſt gliſſé une faute dans ſon texte, qui exige une note particuliere.

4°. *Faute gliſſée dans le Texte où Daniel donne la date de ces évenemens.*

On fait dire à Daniel que ces événemens arriverent la premiere année du Roi Cyrus, & tout de ſuite cependant il parle de la ſeconde année de Nabuchodonoſor. C'eſt une erreur manifeſte; on a cherché à la corriger; mais par d'autres fautes : le Copiſte qui a tranſcrit le beau manuſcrit Hébreu, n°. 12. in-folio de la Bibliotheque du Roi, ne ſachant comment les corriger, a ſupprimé entiérement le verſet : c'eſt couper le nœud gordien, & non l'expliquer. D'autres font dire à Daniel qu'il vécut juſqu'à la premiere année de Cyrus; d'autres, qu'il demeura à Babylone juſqu'à cette premiere année : ce n'eſt rien de tout cela. Otez le nom de Cyrus, qui a été inſéré mal-à-propos dans le texte, & tout va de ſuite. C'eſt la premiere année de Nabuchodonoſor que Daniel fut tranſporté à Babylone, & dès la ſuivante il eut la viſion du Chap. II.

5°. Seconde Expédition.

Au bout de trois années de vaſſelage, Jehojakim, Roi de Jéruſalem, ſe révolta contre les Babyloniens : leur Roi détacha contre lui une armée de Syriens, de Chaldéens, d'Ammonites, de Moabites. Ceux-ci ravagerent la Contrée, tuerent Jehojakim dans un combat, la troiſieme année de la guerre, & ils ſe retirerent avec nombre de priſonniers.

Son fils Jéchonias lui ſuccéda : il n'avoit que dix-huit ans, & étoit dépourvu des qualités néceſſaires pour ſe ſoutenir dans un tems auſſi critique; on en fait d'ailleurs un portrait auſſi odieux que de ſon pere. Il n'eut pas le tems de jouir de ſon élévation : déjà le Roi de Babylone étoit en route pour ſe venger du Midi : Jéchonias, ſa Mere, toute ſa Cour, allerent au-devant de lui pour le fléchir; mais, comme le leur avoit prédit Jérémie, ils le trouverent inexorable. Il les fit tous partir pour Babylone, pilla la Ville, le Temple, le

Palais, emmena dix mille hommes d'élite, & mille des meilleurs ouvriers en or & en argent. Entre ces Captifs furent Mardochée & Ezéchiel.

Nabuchodonoſor établit à la tête de ceux qu'il laiſſa en Judée, Sédécias, oncle de Jechonias : c'étoit un jeune Prince âgé de 21 ans, & qui ne ſçut point profiter de l'exemple de ſes prédéceſſeurs.

Auſſi impatient de ſupporter le joug que mal-habile à le ſecouer, il prêta l'oreille à tous les Princes du voiſinage qui lui envoyerent des Ambaſſadeurs plutôt pour le faire entrer dans une ligue commune contre les Chaldéens que pour le féliciter d'un avenement au Trône qui étoit arrivé ſous de ſi funeſtes auſpices. C'étoient les Rois des Ammonites, des Moabites, des Iduméens, de Tyr, de Sidon : celui de l'Egypte même entra quelques années après dans cette Confédération. Nechao ne régnoit plus ſur cette derniere Contrée ; il avoit peu ſurvécu à ſa défaite : ſon fils Pſammuthis avoit auſſi diſparu de deſſus la terre, au bout d'un regne de ſix ans. Apriès ou Pharaon-Hophra venoit de ſuccéder à ces Princes. Les Princes Confédérés ſe promettoient d'autant plus de ſuccès que leur ennemi commun étoit fort occupé ailleurs.

6°. *TROISIÉME EXPÉDITION.*

Babylone étoit en effet occupée alors à une guerre très-vive contre le Royaume d'Elam qui renfermoit tout ce qui étoit entre la Médie & la mer de Perſe : là étoient l'Elymaïde, la Suſiane, les Coſſéens & une partie des Etats qui compoſent la Perſe : tout ces Pays tomberent ſous la main vigoureuſe du Héros Babylonien.

7°. *QUATRIÉME EXPÉDITION.*

Au retour de ces Provinces Orientales, le Roi de Babylone ne reſpirant que vengeance, marche auſſi-tôt contre les Rois du Midi. Arrivé à l'endroit où le chemin ſe partageoit en deux, l'un pour aller chez les Peuples qui demeuroient à l'Orient du Jourdain, l'autre chez ceux qui ſont à l'Occident de ce fleuve, il tira au ſort avec des flèches le pays contre lequel il marcheroit le premier. C'eſt de cet uſage que nous avons eu occaſion de parler dans nos Origines Françoiſes, & dont nous avons fait voir qu'eſt venu notre mot *hazard*.

Le ſort s'étant déclaré contre Juda, l'Armée Babylonienne prit le chemin de ce Royaume : elle le ravagea entierement & forma enſuite le ſiége de Jeruſalem. Nabuchodonoſor s'avança en même tems avec une partie de ſon Ar-

mée contre le Roi d'Egypte qui avoit essayé de venir au secours des Assiégés; mais qui se retira sans oser l'attendre : tout le poids de la guerre tomba donc sur le malheureux Sédécias. Sa capitale fut prise d'assaut après un an de siége : ce Roi tâcha de se sauver avec sa famille, malgré les conseils de Jérémie; mais il fut arrêté en chemin, & conduit au Vainqueur qui étoit à Ribla en Syrie : ce Prince le traita bien plus cruellement que son neveu : il fit mettre à mort ses enfans & ses amis : il lui fit crever les yeux à lui-même & le fit transférer à Babylone chargé de chaînes.

Il ordonna ensuite au Capitaine de ses Gardes de raser les murs de Jérusalem, de brûler le Temple, le Palais & les autres édifices de cette ville, & d'en transporter les habitans en Chaldée. Il fit en même tems décapiter le premier & le second des Sacrificateurs, le Général, le Secrétaire & les Conseillers de Sédécias, &c. parce qu'ils avoient été du parti des révoltés; mais il fit un accueil distingué à Jérémie, parce qu'il avoit toujours annoncé les funestes effets de cette inconduite; & lui donna la liberté de rester dans sa Patrie, ou de le suivre à Babylone. Il paroît même que c'est à sa recommandation qu'il établit pour Gouverneur de la Judée, Guedolia, personnage distingué par son rang, par sa naissance, par la protection qu'il avoit toujours accordée à Jérémie, & par le crédit avec lequel il lui avoit sauvé la vie dans plusieurs occasions.

Nabuchodonosor attaque ensuite la ville de Tyr: il fut obligé de l'assiéger: ses habitans pleins de courage, se défendirent avec un grand succès pendant l'espace de treize ans; mais ensuite, las de lutter, & craignant enfin d'être pris d'assaut, ils s'embarquerent sur leurs vaisseaux, & abandonnerent dans la nuit leurs maisons & leur patrie. Ainsi leur ennemi fut frustré de son attente, n'ayant en sa possession que des maisons vuides d'habitans & de richesses.

Pendant le siége de cette belle ville, le Royaume des Ammonites fut entierement détruit. Leur Roi Baalis avoit donné asyle aux Juifs qui vinrent se réfugier chez lui après la ruine de Jerusalem ; il engagea ensuite l'un d'eux nommé Ismael & de la Famille Royale, à assassiner Guedolia : le Roi de Babylone envoya alors contre les Ammonites, cinq ans après la destruction des Juifs, *Nebu-sar-adan*, Capitaine de ses Gardes : celui-ci mit ce pays à feu & à sang, en détruisit la capitale, & emmena en captivité Baalis avec les Principaux de la Nation, & les grands Seigneurs du Pays : il en fut de même des Moabites.

Nabuchodonosor, pour se consoler de l'évasion des Tyriens, entreprit la con-

quête de Egypte, dont le Roi après être entré dans la Confédération générale contre lui, avoit lâchement abandonné Sédécias : aussi Ezéchiel annonça aux Egyptiens qu'ils seroient humiliés pendant quarante ans, & qu'ensuite ils n'auroient plus de Rois de leur Nation. L'Egypte affoiblie de tous côtés & déchirée par les horreurs d'une guerre civile, fut hors d'état de résister : son ennemi la ravagea ; le butin immense qu'il y fit le dédommagea des fatigues & des dépenses qu'avoit occasionné cette guerre.

Ce Prince passa de-là dans la Lybie, & réduisit sous sa domination toutes les Côtes Septentrionales de l'Afrique : s'embarquant ensuite avec son armée sur les vaisseaux qu'il trouva dans les ports de cette Contrée, il poursuivit les Phéniciens jusqu'en Espagne : il ravagea les possessions qu'ils y avoient, & y établit une partie de ceux qu'il avoit amenés avec lui ; sur-tout des Juifs. Comme ce point d'Histoire n'a jamais été éclairci, & qu'il est propre à répandre un grand jour sur les navigations des Phéniciens, nous allons entrer dans quelque détail sur cet objet intéressant.

ARTICLE V.

Conquête de l'Espagne Méridionale par Nabuchodonosor.

I.

L'Histoire & la Géographie ancienne sont encore remplies d'objets ténébreux, malgré les travaux des Savans pour éclaircir ces deux Sciences : on ne sauroit donc trop les inviter à répandre sur elles le plus grand jour ; mais afin d'y parvenir, il faut qu'ils s'attachent sur-tout à connoître la valeur des mots anciens, puisque ce n'est que par eux qu'on peut pénétrer dans les choses. C'est, par exemple, l'ignorance où l'on étoit sur la valeur d'un mot, qui a dérobé aux yeux de tous les Savans, de tous les Critiques, de tous les Commentateurs, les preuves qui existent dans l'Antiquité de l'expédition de Nabuchodonosor en Espagne, renouvellée par les Sarrasins, & dont l'ignoranc a répandu, en même tems, la plus grande obscurité sur les voyages d'un autre Héros, célébrés par HOMERE, ceux de Ménélas. On verra par le détail où nous allons entrer, combien il importe, même pour l'Histoire & pour la Géographie, de connoître la force de chaque mot & la maniere dont leur prononciation change dans les Dialectes d'une même Langue.

2.

Le Nom Oriental de l'Espagne étoit W ARB *ou* G ARB.

Ezéchiel (Chap. xxx. 5.) parlant des Conquêtes de Nabuchodonosor, dit que ce Prince subjugueroit Chus, Phut, Lud, tout le Warb, le Chub, les enfans de la terre d'Alliance; l'Egypte, depuis Migdol jusqu'à Sienne. Ces derniers pays sont connus; il est question de déterminer les autres.

Chus, de l'aveu de tous les Sçavans, est l'Arabie Asiatique, sur-tout l'Arabie heureuse : c'est un point de Géographie qu'il seroit inutile de chercher à prouver. Les LXX, à la vérité, ont rendu ici le nom de Chus par celui des Perses : c'est qu'ils l'ont appliqué à la Susiane, qu'on appelle aujourd'hui *Chus-istan*, pays de Chus, parce qu'une partie étoit habitée par les Arabes qui s'en étoient emparés, cette Contrée étant à leur porte.

Lud, comme l'a fort bien prouvé Bochart, est l'Ethiopie, sur-tout l'Ethiopie voisine de l'Egypte, ou la Nubie.

Phut, est incontestablement la portion de l'Afrique à l'Occident de l'Egypte, cette portion où étoient Cyrene, Utique, Carthage.

Cub doit être la Mareotide ou toute cette Contrée montagneuse qui étoit entre l'Egypte & la Lybie; c'est du moins là que Ptolomée place les *Cobii*: on trouve également le pays de Cuba dans les montagnes du Dagh-Estan en Perse, sur les bords du Samura. Il est tout-à-fait apparent que ce mot *Cub*, *Cob*, est le même que celui de *Gov* & *Gob*, qui désigne un Pays sur les eaux; il peint dès-lors le *Cub* d'Egypte, le *Cuba* de Samura, les *Cubi* surnom des *Bituriges* qui étoient établis sur la Loire & sur diverses rivieres adjacentes.

Le Warb ou Garb, n'est donc aucun de ces pays; & son nom étant placé après tous ceux-là, il devoit être au-delà de toutes ces Contrées.

Il seroit inutile de s'adresser aux Savans anciens & modernes pour déterminer la situation de ce pays : aucun de ceux qui s'en sont occupés, n'ont pu la découvrir.

Les LXX, au lieu de *tout le Warb*, ont dit, tous les Peuples mêlés, *Pantes hoi epimiktoi*, ce qui n'a point de sens.

Cependant ce Pays auroit dû être mieux connu de leur tems que du nôtre; mais il paroît que ces Traducteurs ou leurs Copistes étoient en général peu instruits.

Dom *Calmet* & M. de Sacy, rendent ces mêmes mots par ceux-ci,

tous les autres Peuples, traduction aussi fausse que ridicule. Ce n'est pas ainsi qu'il est permis de traduire. Ils n'avoient qu'à laisser subsister le nom Oriental, *tout le WARB*, & avouer que ce pays leur étoit inconnu.

Bochart, qui avoit si bien vu que *Phut* étoit l'Afrique voisine de l'Egypte, & *Lud* l'Ethiopie, a oublié ici toute sa Critique, & il a copié trop à la légere ceux qui ont rendu le *WARB* par le mot *Arabie*.

Comment n'ont-ils pas vu que l'Arabie ayant déjà été désignée sous le nom de *Chus*, ne pouvoit pas reparoître sous celui d'Arabie? & qu'en même tems ils détruisoient la marche géographique d'Ezéchiel qui décrit les Conquêtes de Nabuchodonosor d'Orient en Occident?

Sans doute, c'est une Arabie; mais ce n'est pas celle de l'Asie: Prouvons-le.

3.

WARB, ou GARB, GARV,

Signifie COUCHANT.

En Oriental le mot ערב qui s'est prononcé suivant les Dialectes, Harb, Warb, Garb, Garv, Erb, Ereb, Europ, signifie constamment la nuit, le soir, le Couchant, le pays du Couchant, de l'Occident. Nous avons eu occasion de le voir dans les Allégories Orientales & ailleurs.

Ce nom fut par conséquent donné aux extrémités occidentales de chaque Continent. Avant que les Orientaux voyageassent sur la Méditerranée & qu'ils eussent découvert ses Contrées les plus occidentales, ils donnerent le nom d'Arabie ou de Warb à la portion de l'Asie qui porte encore aujourd'hui ce nom, & qui en étoit le pays le plus occidental.

Mais lorsque leurs connoissances géographiques se furent perfectionnées, l'Occident de l'Afrique & de l'Europe devinrent nécessairement autant de *Warbs*.

Aussi voyons-nous l'Espagne s'appeller autrefois chez les Européens eux-mêmes Hespérie, *mot-à-mot*, le Couchant: & le Promontoire le plus occidental de l'Isle de Sardaigne, s'appeller Ereb-antium.

Ce nom d'Hespérie fut également celui de l'Afrique occidentale, puisqu'on y plaçoit les *jardins des Hespérides*. Aussi Maxime de Tyr parle des Hespériens de Lybie dans son xxxviiie. Discours.

Il n'eſt donc pas étonnant que les pays qui étoient au Nord & au Midi du Détroit de Gibraltar, ayent été appellés les WARB, ou *tout le WARB.*

4.

Ces noms de WARB & de tout le *WARB exiſtent encore aujourd'hui relativement aux deux côtés du Détroit de Gibraltar.*

De ce nom de WARB prononcé GARB, vint celui du GARBIN donné au vent d'Occident en Languedoc,& ſur cette portion de la Méditerranée qui eſt le long de cette Province.

Précédé de l'Article Oriental AL, il ſubſiſte encore de nos jours dans les AL-GARVES, Province la plus méridionale du Portugal.

Il lui étoit autrefois commun avec l'Eſpagne & les côtes d'Afrique. » Sous » le nom des AL-GARVES, dit le P. QUIEN de la Neuville dans ſon Hiſtoire » du Portugal, étoient compriſes un grand nombre de Contrées dans l'A- » frique & en Eſpagne. Celles du côté de l'Eſpagne s'étendoient depuis les » Côtes du Cap-Saint-Vincent juſqu'à la ville d'Almeiria, & l'on y comp- » toit un grand nombre de villes & de châteaux ». (Ainſi l'Andalouſie entiere & le Royaume de Grenade faiſoient partie des Algarves.) » Tandis que » ſous ce même nom, on déſignoit en Afrique tout le terrain qui s'étend de » l'Océan juſqu'à Tremecen; c'eſt-à-dire, les Royaumes de Fez, de Ceu- » ta & de Tanger, ou tout ce qui eſt vis à-vis de l'Andalouſie & la Grenade. » Auſſi les Rois d'Eſpagne s'appellent Rois de TOUTES LES ALGARVES, tan- » dis que le Roi de Portugal ſe dit *Roi des ALGARVES, de-çà & de-là la* » *mer* ».

Rien ne quadre mieux avec l'expreſſion d'Ezéchiel, TOUT LE WARB. C'étoit une Dénomination connue, ordinaire, & eſſentielle pour faire ſentir toute l'étendue des Conquêtes de Nabuchodonoſor; pour faire voir que l'Océan ſeul avoit pu mettre des bornes à ſes Conquêtes, qu'il avoit ſoumis le Nord & le Sud de la Méditerranée Occidentale, l'Eſpagne & l'Afrique Algarvienne.

Le Journal des Savans du mois d'Avril 1758, nous fournira une nouvelle preuve que l'Eſpagne s'eſt appellée WARB, & que les Orientaux diſtinguent pluſieurs ſortes de Warb ou Garb. On y rend compte d'un Manuſcrit Arabe intitulé : KETAB KHARIDAT EL ADGIAIB, *le Livre de la Perle des Merveilles*, compoſé par ZEIN-EDDIN-OMAR, *fils d'Almoudhaſſer*, ſurnommé BEN-EL-OUARDI, & qui vivoit dans le XIVe. ſiécle. Cet Auteur diſtingue pluſieurs

Gharbs, entre lesquels le GHARB-el-Aousath, ou *le Couchant du milieu.* » Sous ce nom, dit-il, les Arabes comprennent une partie de l'ESPAGNE ». Les Journalistes ajoutent : » BEN-EL-OUARDI indique plusieurs Villes de ce » Pays & du Portugal, sur lesquelles nous ne nous arrêterons point ». Ils en rapportent une anecdocte trop remarquable pour l'omettre, quoiqu'elle ne paroisse pas liée à la question dont nous nous occupons actuellement.

Huit personnes de Lisbonne, dit-il, avec toutes leurs familles, firent équiper un vaisseau, sur lequel ils mirent des provisions pour long-tems. Leur dessein étoit de s'embarquer sur l'Océan, & de ne point revenir qu'ils n'eussent découvert les Terres qui devoient le terminer à l'Occident. Ils s'avancerent pendant onze jours en pleine Mer; mais la violence des vents les forcerent de tourner vers le Midi. Après douze autres jours de navigation, ils aborderent à une Isle où ils trouverent une quantité prodigieuse de bestiaux dont la chair leur parut amère; ils se contenterent d'en prendre les peaux : & faisant encore route pendant douze jours vers le Midi, ils arriverent à une autre Isle qui étoit habitée, & où il y avoit une Ville sur le bord de la Mer. C'est-là qu'ils trouverent un Interprète qui parloit Arabe, & qui leur apprit que le Roi de cette Isle ayant conçu le même dessein, avoit envoyé quelques-uns de ses Sujets, qui avoient navigé pendant un mois entier sans pouvoir rien découvrir.

C'étoit environ deux siécles au moins avant la découverte de la Guinée & de l'Amérique, & peu de tems avant que les Normands eussent commencé leurs voyages dans la premiere de ces Contrées.

Ben-el-Ouardi parle ensuite du GHARB-EL-ADNA, le Couchant le plus prochain, & dont faisoient partie Alexandrie, Barca, & le Saara ou le Désert d'Occident.

§.

Nabuchodonosor a fait effectivement la Conquête de ces Contrées.

Mais Nabuchodonosor a-t-il fait effectivement la Conquête de tout le WARB, de toutes les Algarves, de l'Afrique Septentrionale & de l'Espagne Méridionale ? Oui, peut-on répondre de la maniere la plus affirmative avec Strabon, avec les Chaldéens, avec les Juifs, avec Ezéchiel.

» Les Chaldéens, dit Strabon (Liv. XV) élevent NABOKODROSOR au- » dessus d'Hercule, & disent qu'étant allé jusqu'à ses Colonnes, il transporta » une grande partie des Espagnols dans la Thrace & dans le Pont ».

Les Juifs Espagnols, ceux de Tolede en particulier, disent encore de nos jours qu'ils ont été transportés en Espagne par Nabuchodonosor, & qu'ils sont de la Tribu de Juda, ceux des autres Tribus ayant été déjà emmenés en captivité par les Rois de Ninive.

Il ne seroit pas étonnant que ce Prince eût emmené avec lui des Juifs en Espagne; & ces Juifs auroient été en effet tous de la Tribu ou du Royaume de Juda, les dix Tribus d'Israël ayant été transplantées en Asie long-tems auparavant.

Je n'ignore pas que les traditions des Juifs sont en général suspectes; mais dans un tems où on avoit totalement oublié que ce Prince avoit conquis l'Espagne, comment auroient-ils pu imaginer une pareille anecdote, si elle n'avoit pas en effet eu lieu?

On peut même dire que ces Juifs furent ceux qui, malgré les exhortations de Jérémie, s'étoient réfugiés en Egypte, & que ce Prince y trouva : il ne pouvoit mieux les punir qu'en les transportant avec lui au-delà des Mers, loin de ceux qu'il avoit transplantés en Chaldée.

Objecteroit-on la grandeur des distances? En effet, nous n'avons nulle idée d'un Conquérant qui des rives de l'Euphrate fait la Conquête de tout ce qui est entre ce fleuve & la Méditerranée, subjugue l'Egypte & l'Ethiopie, s'étend comme un torrent jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique, traverse la Méditerranée, enleve aux Phéniciens les possessions qu'ils avoient en Espagne, & force les habitans de ces Contrées à le suivre dans la Thrace & dans le Pont.

Voilà cependant une masse de preuves très-singulieres, fournies par des témoins qui ne se sont point connus, qui n'ont pu se concerter, Ezéchiel, Strabon, les Juifs de Tolède; aucun d'eux ne se sont copiés & n'ont pu le faire : ce sont tout autant de témoins originaux.

D'ailleurs, c'est un fait qu'on ne sauroit invalider par aucune raison probable.

D'un côté, l'Histoire ancienne & moderne est remplie d'expéditions, d'invasions, de courses non moins rapides, non moins étendues, non moins surprenantes : quand ce ne seroit que celles d'Attila, dont les Conquêtes s'étendoient depuis la Chine jusques dans les Gaules & au fond de l'Italie, & qui se portoit avec une rapidité sans égale de l'Orient à l'Occident, & de l'Occident à l'Orient, sans que rien pût l'arrêter.

D'un autre côté, Nabuchodonosor en avoit un exemple récent dans les

Conquêtes de l'Ethiopien Taraca ou Théarcon, qui, s'étant auſſi rendu maître de l'Egypte, étoit allé également juſqu'en Eſpagne.

Pour un ambitieux altéré de gloire, dévoré de la ſoif des Conquêtes, c'étoit un exemple trop mémorable, trop beau pour ne pas le ſuivre : mais ce Prince avoit un motif plus preſſant.

6.

Motif eſſentiel pour Nabuchodonoſor de faire cette Conquête.

L'ambition, l'amour de la gloire n'étoit pas le ſeul motif qui portât ce Prince à pouſſer ſes Conquêtes auſſi loin de ſes Etats; il avoit ſes propres injures à venger. Les Phéniciens étoient entrés dans la ligue générale que les Aſiatiques avoient formée contre lui : c'étoit pour les en punir qu'il avoit formé le Siége de Tyr ; mais après treize ans de combats, de travaux & de pertes, les habitans de cette Ville s'étoient évadés, & ne lui avoient laiſſé que des murs. Il ne lui reſtoit donc plus qu'à les pourſuivre dans les beaux établiſſemens qu'ils avoient ſur les côtes d'Afrique & de l'Eſpagne : il étoit aſſuré d'enrichir ſon armée, & de ruiner, par ſes fondemens, une Puiſſance auſſi redoutable.

C'étoit près de trois cens ans avant la premiere Guerre Punique; les Carthaginois n'avoient encore qu'une exiſtence précaire, & il eſt apparent qu'ils durent enſuite leurs grands ſuccès aux violentes ſecouſſes & aux déſaſtres que leurs voiſins, & ſur-tout Tyr leur Métropole, eſſuyerent dans l'expédition dont nous venons d'établir les preuves.

7.

Les WARB connus d'Homere, & inconnus également à tous ſes Interprètes.

Ce Pays des Warb ſe trouve également dans Homere; mais il n'en eſt pas mieux connu. Les Interprètes du Poëte Grec n'ont pas été plus heureux à cet égard que ceux du Prophète Hébreu. La vérité leur échappoit à tous : un brouillard épais leur déroboit ces Contrées, ainſi que les brumes cachent aux Matelots les terres où ils veulent aborder. Il eſt vrai que le nom de ce Pays paroît dans Homere ſous le dialecte Grec : on ſait & nous avons eu occaſion de le dire, que le mot Oriental ערב fit chez ce Peuple le mot Erebe, nom de la nuit, du couchant : ils ſe ſervirent donc du même mot pour déſigner les

Peuples Occidentaux, les Peuples Hespériens; mais ils nasalerent, selon leur coutume, la syllabe du milieu: de-là, les Erembes.

Homere en parle à l'occasion des Voyages de Ménélas (1); « Télémaque, » dit-il, venoit d'arriver chez le Roi de Sparte: il est étonné de la magni- » ficence qui éclate dans le Palais de ce Prince, & qui est inconnue dans » toutes les autres Cours de la Grèce: des richesses immenses y sont étalées, » en or, en argent, en airain, en métaux les plus rares, en yvoire, en » meubles, en tapisseries, &c. Dans sa surprise, il s'écrie; Tel est sans » doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre! quelles richesses infinies! elles » absorbent toute idée »!

Le Fils d'Atrée ayant joui de l'étonnement du Fils d'Ulysse, lui dit: « Ces » richesses sont le fruit des travaux immenses que j'ai soutenus; des longues » courses auxquelles j'ai été exposé: je chargeai ensuite tous ces biens sur mes » vaisseaux, & je revins chez moi; c'étoit la huitiéme année après mon dé- » part de Troie. J'avois été porté en Chypre, dans la Phénicie, en Egypte; » je passai de-là chez les Ethiopiens, les Sidoniens, les Erembes; je parcourus » la Lybie... Pendant que les vents me faisoient errer dans toutes ces régions » éloignées, & que mettant à profit ces courses involontaires j'amassois de » grands biens, un traître assassine mon Frère, &c.

Voilà donc Ménélas porté de lieux en lieux, pendant l'espace de sept ans: qui descend du Nord au Midi: de Troie en Chypre, puis dans la Phénicie, de-là en Egypte & en Ethiopie, &c. qui revient par la Lybie, en passant chez les Erembes.

Mais quels sont donc ces Erembes? où sont-ils placés? comment Ménélas a-t'il passé chez eux? quel est le circuit qu'ont embrassé ses voyages? C'est ce que personne n'a vu, où tous ses Commentateurs se sont égarés, & dont il faut rétablir l'harmonie.

Strabon, Bochart, Madame Dacier ont tous très-bien apperçu le rapport du nom des *Erembes* avec celui de l'Arabie; mais ne connoissant qu'une Arabie, ils en ont conclu que Ménélas en sortant de l'Ethiopie, étoit entré dans l'Arabie Asiatique, & que là il avoit terminé ses voyages. Mais avec cette fausse explication, ils ont totalement défiguré l'Antiquité & Homere, ils ont méconnu les célèbres Voyages des Phéniciens autour de l'Afrique; ils ont bouleversé la Géographie ancienne, ils n'ont prouvé que leur ignorance; Strabon sur-tout, qui ayant fait un Livre exprès sur la Géographie d'Homere,

(1) Odyss. Liv. IV.

a déraiſonné d'un bout à l'autre comme un Enfant, comme un eſprit étroit, aſſervi par les préjugés les plus ridicules; & qui ayant fait diſparoître ſciemment les Monumens les plus intéreſſans des Navigations anciennes, a été cauſe que l'Afrique Méridionale a été perdue pendant XV ſiècles pour l'Europe entiere : qu'on n'a rien compris à ce que l'Antiquité nous a dit des Voyages des Phéniciens & des flottes de Salomon, & que les efforts de ces grands Hommes, pour lier tout l'Univers, ont été en pure perte pour une foule de Générations.

O Hommes ! défiez-vous de ces Critiques ſuperbes, qui cachent leur ignorance ſous un ton impoſant : qui croyent avoir un Privilége excluſif à la Science, & qui prenant leurs préjugés pour la raiſon, tournent le dos à la lumiere. Ce n'eſt pas elle qu'ils aiment : auſſi les abandonne-t-elle ; mais malheur à ceux qui prennent pour guide ces Aveugles préſomptueux ! Nous allons voir que STRABON mérite plus que ces épithètes.

Lui & ceux qui l'ont ſuivi prétendent que Ménélas n'a été que dans la Phénicie & dans l'Egypte, juſqu'à *Syene* à l'entrée de l'Ethiopie; que de-là il tourna chez les Arabes de la Mer-Rouge : & que ſi Ménélas dit qu'il a été chez ces Ethiopiens & ces Arabes, ce n'eſt pas pour dire qu'il avoit amaſſé chez eux de grandes richeſſes, car ils étoient fort pauvres ; mais ſeulement pour montrer qu'il avoit été dans des Contrées fort éloignées.

Quoi ! Ménélas n'aura vu que les bords de la Mer Rouge, de droite & de gauche, & il vantera ſes voyages lointains, & il aura employé huit ans à cette tournée, & il aura amaſſé des richeſſes ailleurs que dans les Pays où il a voyagé ! Tout cela eſt ſi pitoyable, qu'il ne vaut ſeulement pas la peine d'être refuté.

Homere étoit plus habile Géographe qu'eux : il nous trace ici en grand Maître, les Voyages des Phéniciens & des flottes de Salomon ſi renommées dans l'antiquité, il les ſuit pied-à-pied autour de l'Afrique.

De Chypre il paſſe en Phénicie, de-là en Egypte : s'embarquant ici ſur la Mer-Rouge, il voyage chez les Ethiopiens ; mais ce mot ſignifie les Noirs, les Nègres ; c'étoit le nom générique de tous les Habitans de l'Afrique Méridionale : nous en verrons des preuves plus bas. Il ſe trouve enſuite chez les Erembes, chez les Africains Occidentaux, chez ceux qui étoient des deux côtés du Détroit ; au ſortir de-là, il arrive néceſſairement en LYBIE, c'eſt-à-dire ſur la côte Septentrionale de l'Afrique, entre le Warb & l'Egypte, d'où il revient chez lui par le chemin le plus droit. Ainſi ſon voyage eſt un périple, un vaſte circuit fait par Mer, où il a toujours avancé vis-à-vis de lui, ſans revenir

venir ſur ſes pas. Ainſi il a été dans des Régions éloignées, dans ces Contrées abondantes encore de nos jours en or, en yvoire, en ébene, &c. Ainſi il a pu employer ſept ans à faire ces voyages.

Dès-lors, on a ſous les yeux le Tableau de ces grands Voyages anciens, qu'on affectoit de regarder comme fabuleux ; la Géographie ſacrée & la profane, ſe trouvent d'accord, Homere eſt un grand Peintre, un grand Géographe : tout ſe développe, tout eſt dans l'ordre.

8.

Le Warb ou l'Arabie d'Afrique, a été également connu de Pline, du moins de nom, puiſqu'en parlant (1) de la célèbre Navigation d'Hannon avec une Flotte Carthaginoiſe, il dit qu'étant parti de Cadix, il vint juſqu'à l'extrémité de l'Arabie. Or on ſait que Hannon n'alla pas plus loin, que le Cap des Trois-Pointes. Il ne vit donc que l'Arabie Occidentale, le Pays des Erembes, le Warb, cette Arabie que perſonne n'a connue.

ARTICLE VI.

VOYAGES DES PHÉNICIENS.

1.

Un premier trait de lumiere, eſt un flambeau qui conduit à de vaſtes conſéquences, qui fait tomber un voile épais, qui préſente d'immenſes & belles perſpectives.

Dès qu'on eſt aſſuré que les Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique, ce Peuple en devient plus grand, plus habile, il marche de pair avec les Modernes : la Géographie ancienne ſe développe, une foule de préjugés contre les Navigations des Anciens ſe diſſipent, le rapport ancien des quatre parties du Monde n'eſt plus un Problême inſoluble.

L'Antiquité a connu les Voyages autour de l'Afrique : Néchao en a fait exécuter un, nous l'avons vu, par des Phéniciens : ceux-ci ne furent ni les premiers ni les derniers. Ce Prince vouloit avoir part, au Commerce des Phéniciens : il vouloit, comme eux, dominer ſur les Mers, effacer cette dépendance abſolue, dans laquelle les Egyptiens avoient été juſques alors à l'é-

(1) Hiſt. Nat. T. II. Ch. LXVII.

gard de ce Peuple ; ainsi il fait faire le tour de l'Afrique, non pour s'assurer de sa possibilité ; les Phéniciens le faisoient depuis plusieurs siècles ; mais pour son propre avantage ; pour y établir des comptoirs, des Correspondans en son nom, pour faire tomber ce Commerce sous sa puissance.

Les Phéniciens furent même imités en cela par les Négocians d'Espagne, puisque PLINE nous apprend (1) que Caius César, Fils d'Agrippa & de Julie, & Fils adoptif d'Auguste, étant à la tête d'une Flotte dans la Mer-Rouge, y reconnut les Pavillons de plusieurs vaisseaux Espagnols, qui y avoient fait naufrage. Ils avoient donc fait le tour de l'Afrique. Il cite aussi *Cælius Antipater*, qui dit avoir vu un Espagnol qui naviguoit pour son Commerce, jusques dans l'Ethiopie.

Les Ptolomées, qui étoient devenus Maîtres de tout le Commerce de l'Orient, entreprirent également de faire faire à leurs vaisseaux le tour de l'Afrique.

EUDOXE qui présida à ce Voyage, en avoit publié une Relation qui existoit du tems de Strabon : lui-même engagea ensuite les Négocians de Cadix à former une Compagnie pour cette Navigation. Si Strabon avoit eu moins de préjugés, il nous auroit transmis la substance de cet Ouvrage ; mais il regarda Eudoxe comme un menteur, parce qu'il assuroit avoir passé dans une Contrée où à l'heure de midi les ombres étoient tournées, non vers le Nord, mais vers le Midi : & là-dessus, Strabon est aux champs, il crie à l'absurdité : & d'après ce beau raisonnement, on ne croit plus au tour de l'Afrique, & les avantages qui en seroient revenus aux hommes, sont perdus pendant des siècles ; & la Géographie ancienne n'est qu'un cahos sur ces objets intéressans.

Cependant un de ses Contemporains, *Aristonicus*, qui avoit composé un Traité sur les Voyages d'Ulysse, assuroit que Ménélas avoit fait le tour de l'Afrique ; il en appelloit à Homere, à l'Antiquité, à Eudoxe, aux richesses & aux longues courses de Ménélas ; mais il n'étoit qu'un Grammairien : STRABON se donnoit pour un Géographe auquel rien en ce genre n'étoit caché ; l'orgueil du Géographe écrasa donc la modestie du Grammairien, & la vérité en resta étouffée pendant XV siècles.

Ce qui est aussi étonnant, c'est que PTOLOMÉE n'aît rien dit de ce Voyage, ni du contour de l'Afrique, quoiqu'ARRIEN son Contemporain, après avoir parlé comme lui des trois Caps Septentrionaux de l'Afrique Orientale, le Cap des *Aromates* aujourd'hui *Guardafui*, à l'entrée de la Mer-Rouge, le

(1) Histoire Naturelle Liv. II. Ch. LXVII.

Cap *Raphum* au-deſſus de Mélinde, & à vingt-ſept journées, dit-il, du Cap des *Aromates*, le Cap *Praſſum*, aujourd'hui le Cap du Chat, ou Del Gado, ajoute qu'entre ces deux derniers, demeuroient des Peuples Sauvages, qui ſe refuſoient à tout commerce; qu'au de-là, la côte tournoit à l'Oueſt: que l'Océan enveloppoit le Midi de l'Afrique, & qu'il ne formoit qu'une même Mer avec celle qui va juſqu'au Détroit de Cadix: rien n'eſt mieux; mais le ſilence de Ptolomée que les Grecs & les Arabes prirent pour guide, joint aux préjugés de Strabon, l'emporta ſur ces juſtes notions; c'eſt ainſi que l'ignorance ou la fauſſe ſcience lutte ſans ceſſe avec la vraie, & cherche à l'écraſer, ſans ſe mettre en peine ni de la vérité, ni des avantages qu'en retireroient les hommes.

Ajoûtons que ces mots *Raphum* & *Praſſum* ſont Phéniciens, avec une terminaiſon Grecque qu'ils ſignifient; celui là, *uni*, *étendu*; celui-ci *eſcarpé*; & c'eſt ſans doute, par la même raiſon, qu'on l'appelle aujourd'hui le Cap du *Chat*, animal grimpant, tel qu'il faut être pour eſcalader des lieux eſcarpés.

2.

Réponses a quelques Difficultés.

Une des plus fortes objections qu'on ait faites au ſujet de ces Voyages, eſt tirée de la prétendue impoſſibilité de faire ſur Mer des voyages de long cours ſans Bouſſole.

On a également oppoſé les terribles difficultés qu'eurent à vaincre les Portugais pour faire le même tour, & les affreuſes tourmentes du Cap de Bonne-Eſpérance.

Mais des objections, quelque ſpécieuſes qu'elles ſoient, ne peuvent aller contre des faits: & celles-ci ſont mêmes très-aiſées à détruire.

Le chemin que les Portugais furent obligés de prendre pour faire le tour de l'Afrique, eſt préciſément l'oppoſé de celui que prenoient les Phéniciens; peut-être la Navigation étoit-elle plus aiſée dans le premier cas, que dans le ſecond: on double le Cap plus facilement, & enſuite pouſſé en pleine Mer par les vents, on trouve la Côte Occidentale avec moins de peine qu'il n'en faut pour ſe rendre du Cap-Verd, au Cap de Bonne-Eſpérance. La Côte Orientale d'Afrique eſt d'ailleurs moins longue, plus égale, moins coupée de courans que la Côte Occidentale.

Il eſt même très-apparent que dans l'eſpace de deux mille ans & plus, écoulés depuis les premieres navigations des Phéniciens, le Cap de Bonne-

Eſpérance eſt devenu beaucoup plus difficile à doubler, plus eſcarpé, plus coupé de bancs, que dans l'origine : il eſt très-vraiſemblable que le banc des Aiguilles, qui embarraſſe ſi fort cette Navigation, s'eſt formé par le débris des terres que la Mer a rongées de ce côté par la violence de ſes vagues, & qu'anciennement la pointe de l'Afrique, formoit une Côte circulaire, unie & ſur laquelle les flots venoient mourir, au lieu de ſe briſer contre, avec cette impétuoſité qui rend ces Côtes ſi orageuſes.

Les Phéniciens d'ailleurs avoient des entrepôts très-conſidérables ſur cette route : à l'Orient, les Iſles Comores & l'Iſle de Madagaſcar; à l'Occident, le Royaume de Juida en Guinée.

De l'Isle de Madagascar.

L'Iſle de Madagaſcar, très-grande, très-belle, ſe préſentoit néceſſairement aux Phéniciens qui deſcendoient de la Mer-Rouge au Midi pour leur Commerce & qui côtoyoient l'Afrique : ils durent donc y former des Comptoirs de très-bonne-heure, & y établir des Colonies, avant même qu'ils en euſſent à Cadix. Et ces Comptoirs faiſant le Commerce avec les Côtes voiſines, durent de très-bonne-heure, découvrir le Cap de Bonne-Eſpérance, & chercher les moyens d'unir le Commerce du Midi à celui de Cadix.

Ces préſomptions ſont fortifiées par les ruines qu'on trouve encore de nos jours dans les Iſles de Comore, & qui démontrent qu'elles ont été habitées par un Peuple plus induſtrieux, plus éclairé que les Nègres.

Elles le ſont également par le rapport étroit des langues de l'Iſle de Madagaſcar avec la Phénicienne. On ne ſauroit jetter les yeux ſur les Dictionnaires de ces Langues, l'un publié dans le ſiècle dernier par Flacourt qui y avoit été Gouverneur pour les François, l'autre imprimé depuis peu dans l'Iſle Bourbon, ſans y reconnoître une prodigieuſe quantité de mots Phéniciens, même dans les noms de lieux, & en particulier dans ceux des chiffres.

4.

Du Royaume de Juida.

Mais ceci eſt ſur-tout vrai du Royaume de Juida en Guinée. Il eſt établi dans le plus beau local de cette vaſte Contrée, ſur de belles rivieres, dans de vaſtes plaines extrêmement fertiles, & qui s'élèvent en amphithéâtres qui dominent majeſtueuſement ſur la mer : ſon nom rappelle celui des Juifs, de même

que les noms de ses rivieres, Jaquin & Phrat, rappellent des noms Orientaux très-connus.

Un Savant Académicien de Berlin a cherché à prouver que les Habitans du Pays de Juida descendoient d'une Colonie Orientale établie par Salomon pour favoriser le Commerce avec l'Afrique : il a rassemblé à ce sujet une multitude de rapports dont plusieurs sont très-remarquables (1).

5.

Habileté des INDIENS & AFRICAINS en fait de Navigation.

Les Indiens & les Africains ont une adresse merveilleuse à naviger en pleine Mer, & loin de toutes Côtes ; ce qui confirme tout ce qu'on nous dit à cet égard des Phéniciens, & qui prouve combien on a tort de s'imaginer qu'ils ne pouvoient traverser les grandes Mers, parce qu'ils étoient privés de la boussole.

Lorsque les Portugais eurent découvert l'Afrique Orientale, ils virent que les Habitans naviguoient jusques dans les Indes, loin de toutes Côtes, en se conduisant par les vents alisés ou par les moussons.

Lorsqu'on a découvert les Isles d'Otahiti, ou de Taïti, on a vu que ses Habitans alloient à quatre cent lieues de chez eux, jusques à la nouvelle Zélande, sans boussole & loin de toutes Côtes, & qu'ils connoissoient les Isles de la Mer du Sud, à de grandes distances.

On sait encore que les Peuples Orientaux de l'Asie, tels que les Chinois, faisoient des voyages dans l'Amérique sans suivre les Côtes, & en cinglant en pleine Mer : nous y reviendrons plus bas.

Nous avons vu ci-dessus que des Portugais, sans boussole avoient entrepris de se porter en pleine Mer ; qu'ils avoient avancé pendant onze jours vers l'Occident, & qu'ils seroient allés plus loin, s'ils n'avoient été repoussés par les vents contraires.

Il ne faut donc jamais opposer contre des faits, ce qu'on croit que les hommes ne peuvent faire, parce qu'à cet égard il est impossible lorsqu'on n'a suivi qu'une route, de se former une juste idée de tout ce que peut le courage & l'adresse de ceux qui se trouvent dans de tout autres circonstances.

---

(1) M. de FRANCHEVILLE, Mém. de Berlin, Tom. XVII.

6.

Si les Phéniciens ont connu la Bouſſole.

On poſe comme un fait inconteſtable que les Phéniciens n'ont jamais connu la bouſſole, & qu'elle n'a été inventée qu'après l'an 1300, au XIVe. ſiècle de notre Ere, & par l'effet du haſard.

Mais de ce que nous autres Européens n'aurions connu la bouſſole qu'au XIVe. ſiécle, on n'en ſauroit rien conclure contre ſon exiſtence antérieure : c'eſt faire trop d'honneur au XIVe. ſiècle, ſiècle de fer, s'il en fut jamais, que de lui attribuer une auſſi belle invention : auſſi exiſtoit-elle avant cette époque. M. DE FONCEMAGNE en a trouvé des traces quarante ans auparavant dans l'ouvrage d'un Savant Italien nommé BRUNET, & qui le compoſa à Paris en 1260, ſous le titre de *Tréſor* (1)

Et nous-mêmes, nous avons déjà eu occaſion de citer le paſſage d'un de nos anciens Poëtes (2), qui en fait mention cinquante-ſix ans plutôt que le Savant Italien, dans l'ouvrage appellé de ſon nom *la Bible-Guiot*, & qui parut en 1204.

GUIOT en parle comme d'une choſe très-connue de ſon tems : l'invention en étoit donc plus ancienne; mais pour peu que nous remontions plus haut, nous arrivons au tems où les Européens connurent les navigations des Arabes, ſoit par les courſes des Sarraſins en Italie, ſoit par leurs propres expéditions en Aſie, ſous le nom de Croiſades.

Il eſt donc très-naturel de ſuppoſer que puiſque les Européens eurent à cette époque la connoiſſance de la bouſſole, ils la durent aux Navigateurs Orientaux, deſcendans des anciens Phéniciens.

Cette ſuppoſition acquéra un tout autre degré de force par les conſidérations ſuivantes.

1°. La bouſſole exiſtoit déjà dans ce tems-là chez les Chinois, quoiqu'ils ne ſuſſent pas en faire uſage : ils devoient donc la tenir d'un Peuple plus habile navigateur qu'eux, & ce Peuple eſt ſans doute les Phéniciens. Si on ſuppoſe que les Chinois le tinrent d'un autre, peu importe, c'eſt toujours convenir de ſa haute antiquité.

---

(1) Mém. des Inſcr. & Bell. Lett. T. VII. Hiſt. p. 298, 299.

(2) Diſcours Prélim. des Orig. Franç. P. LVI.

2°. Les anciens Egyptiens connoissoient l'aiman & sa propriété d'attirer le fer : ils appelloient le premier *l'Os d'Orus*, le second *l'Os de Typhon* ; mais ils appelloient l'Etoile Polaire *Orus*, *mot-à-mot*, le guide ; & l'Ourse, le *Chien d'Orus*. Appeller l'aiman l'*Os d'Orus*, c'étoit donc indiquer sa propriété de se tourner constamment vers le Nord, vers *Orus* ; mais un Peuple aussi adroit, aussi habile, aussi ingénieux que les Phéniciens, pouvoit-il, avec d'aussi grandes avances, méconnoître la boussole, & ne pas employer, dans ses longues navigations, l'*Os d'Orus* ?

3°. Les Arabes sont persuadés que la connoissance de la boussole est très-ancienne ; leurs Livres renferment divers aveux à cet égard, très-nets & très-clairs. Dans un Ouvrage d'Aristote qu'ils ont traduit, & qui a pour objet la pierre d'aiman, Περι της Λιθου, la pierre par excellence, livre dont le texte grec est perdu, mais dont Diogene-Laerce nous a conservé le titre, il est parlé de la boussole. C'est une falsification, dit-on : l'accusation est hardie ; & quelle preuve a-t-on que ce texte perdu a été falsifié ? N'est-ce pas tomber dans une pétition de principe ? Quel intérêt d'ailleurs avoient ces obscurs Interprètes Arabes, d'attribuer à Aristote une connoissance qu'il n'auroit pas eue ? Nier sans preuves qu'une connoissance est antérieure à une époque ; traiter, sans preuves, de falsification ce qui établiroit l'antériorité de cette connoissance, c'est certainement être bien prompt à décider, pour ne rien dire de plus.

Aristote, qui avoit été l'Instituteur d'Alexandre, & qui, au moyen des Conquêtes de son illustre Eléve, & de ses propres connoissances en Histoire Naturelle & dans les Arts, étoit parfaitement en état de juger de celles des Orientaux, ne pouvoit ni ignorer l'usage de la boussole, ni n'en pas parler, s'il existoit en effet.

4°. On se fonde sur le silence ou sur l'ignorance des Romains à cet égard ; mais d'un côté, nous n'avons pas tous les ouvrages des Romains ; & même dans ceux que nous avons, il y a des traits qu'on pourroit appliquer à la boussole, tel que le passage de Plaute, *Versoriam cape*. D'un autre côté, les Romains ne s'appliquerent jamais assez à la Navigation pour en apprendre tous les usages : leurs voyages en Mer n'exigeoient nullement celui de la boussole. Les Carthaginois n'étoient pas d'humeur d'instruire à cet égard les Romains, & ceux-ci n'avoient nulle envie de l'être. Qui ne sait dans quelle ignorance ils vécurent relativement aux arts, jusqu'après la ruine de Carthage & de Corinthe ? & c'est eux cependant que nous prenons pour guides, afin de décider de l'état des connoissances anciennes : c'est être presqu'aussi barbares qu'eux. En général, nous ne sommes encore qu'à l'aurore du Monde Primitif ;

& ce qui nous a retenu si long-tems dans le berceau à cet égard, c'est sur-tout de n'avoir vu que par les yeux des Grecs & des Romains, & plus souvent par les yeux de Critiques peu habiles, qui se sont mis entr'eux & nous. Nous avons été trop long-tems des échos fideles & aveugles, il est tems de voir par soi-même & de se jetter en pleine Mer.

5°. Lorsque les Européens découvrirent la Côte Orientale de l'Afrique, ils y trouverent la boussole en usage, & d'une maniere plus parfaite qu'en Europe. Vasque de Gama, fameux par la découverte de ces Côtes & des Indes, apprit, dit-on, des Banianes, une nouvelle maniere de prendre hauteur & de se servir de la boussole. Un Pilote à qui il montroit un Astrolabe, y fit peu d'attention, parce qu'il se servoit d'instrumens beaucoup plus parfaits, en usage sur la Mer Rouge & sur la Mer des Indes. Les Historiens Portugais conviennent que Gama trouva, dans les mains des Maures, la boussole, le quart de cercle & les cartes : & c'est sous la conduite d'un Noble de Guzarate, que, dans l'espace de vingt-trois jours, les Portugais traverserent le grand Golfe qui sépare l'Afrique de l'Inde, & qui a près de sept cens lieues de traversée.

Ces connoissances étendues & profondes supposent certainement un usage de la boussole très-antérieur aux tems qu'on assigne si mal-adroitement & si légerement pour son invention : ces Maures & ces Indiens n'étoient surement pas venus à l'école des Européens. Nous pouvons donc dire hardiment ou avancer comme une vérité incontestable, que ces Indiens & ces Africains tenoient la boussole & ces instrumens si parfaits, des Iduméens & des Phéniciens, qui avoient navigé avec tant de gloire dans toutes ces Mers, qui y avoient porté leurs connoissances & leur langue; & qui, ayant eu parmi eux des écoles célèbres en tout genre & de grands Philosophes, n'étoient pas hommes à ne tirer aucun parti des connoissances qu'avoient déjà les Egyptiens sur les propriétés de l'aiman, & qui leur devenoient si nécessaires pour leurs voyages de long cours.

Ce qui tend encore à le prouver, c'est l'état florissant de la Ville de Mélinde, lorsque les Portugais en firent la découverte; cette Ville est dans le voisinage du Cap *Raphum*, dont nous avons déjà parlé, & que les Phéniciens fréquentoient continuellement. Les Portugais n'avoient point encore vu de Cour aussi brillante, de femmes aussi belles, d'Africains aussi civils, de Pilotes aussi habiles, de Place aussi marchande, de Ville aussi bien bâtie.

Nous ne pouvons donc méconnoître ici un des plus anciens Comptoirs Phéniciens sur cette Côte : c'est de ce Peuple poli, marchand, industrieux,

grand

grand Navigateur, que ce Comptoir, qui avoit été hors d'atteinte des révolutions Européennes, tenoit ſes connoiſſances, ſes richeſſes, ſes mœurs douces & aiſées.

Il en eſt de même de l'Iſle de Mombaze, voiſine de Mélinde; ici les femmes ne portoient que des habits de ſoie, ornés d'or & de pierres précieuſes; on y voyoit une grande Ville bâtie en pierre; on y faiſoit un commerce très-floriſſant en or, en argent, en ambre, en épices & en autres marchandiſes.

Ces Peuples étoient donc de quelques ſiécles plus avancés que nous; à l'exception des habitans de Dieppe & de Bayonne, qui faiſoient dans le ſilence un commerce étendu, nous n'avions ni ſoie, ni vaiſſeau, ni commerce: nous nous déchirions par de cruelles guerres : la culture étoit nulle, la ſcience peu de choſe.

Mélinde & Mombaze n'étoient pas les ſeuls Comptoirs qu'euſſent eu les Phéniciens ſur cette Côte; ils s'étendoient juſqu'aux Iſles Comore, juſqu'à Madagaſcar, & ils ſe ſoutenoient encore avec éclat par leur ſituation avantageuſe & par les connoiſſances qu'on s'y tranſmettoit depuis ce Peuple, d'une génération à l'autre; mais les Européens y ont bien changé l'état des choſes.

7.

SI LES PHÉNICIENS ONT CONNU L'AMÉRIQUE.

Les Phéniciens qui voyageoient avec tant de gloire & avec tant de hardieſſe autour de l'ancien monde, eurent-ils quelque connoiſſance de l'Amérique, & dirigerent-ils de ce côté-là quelques-unes de leurs navigations? Quelques Savans l'ont ſoutenu comme une vérité inconteſtable, tels Hyde, Hornius qui a fait un ouvrage exprès ſur cette matiere & quelques autres; mais on n'a ajouté aucune foi à leurs obſervations, parce qu'en effet leur opinion n'étoit pas étayée de preuves aſſez déciſives: ainſi, juſqu'à préſent, on ne s'eſt décidé là-deſſus pour ou contre, que d'après de ſimples motifs de convenance, inſuffiſans pour faire autorité.

Nous ne craignons donc pas de remettre cette queſtion ſur le tapis, parce que nous nous croyons en état de la préſenter ſous une face preſqu'entiérement nouvelle.

Dès qu'il eſt démontré que les Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique, & qu'ils ont été aux Indes, ils ont pu faire le tour de la Mer du Sud en allant d'Iſle en Iſle, & ſuivre les Côtes de l'Amérique Orientale & Occidentale: ceci

eſt d'autant plus poſſible, que les Chinois eux-mêmes, navigateurs bien inférieurs aux Phéniciens, voyageoient dès le IVe. ſiècle de notre Ere ſur les Mers de l'Amérique, alloient juſqu'au Pérou, & parcouroient toutes ces Iſles qui ſont au Midi de l'Aſie & qui s'étendent dans la Mer du Sud : voyages très-curieux, & dont on doit à M. de GUIGNES un détail fort intéreſſant (1).

Comme la plupart de ces Iſles, telles que la Terre de feu, les Iſles de la Sonde, l'Iſle de Bourbon, qui en eſt criblée, &c. renferment des volcans qui occaſionnent encore de nos jours de terribles ravages, & que les autres portent les marques les plus ſenſibles d'avoir ſubi autrefois les mêmes déſaſtres, on ne ſauroit douter qu'elles ne ſoient les reſtes d'un ancien Continent bouleverſé par les eaux & par les volcans; & ſi on ſuppoſe que ce bouleverſement eſt poſtérieur aux navigations des anciens Phéniciens, à ces navigations antérieures à nous de plus de trois mille ans, il en réſulteroit une plus grande facilité pour les voyages de ce Peuple dans la Mer du Sud.

Mais quoi qu'il en ſoit de cette conjecture & de celle qui attribueroit aux Phéniciens ces monumens en pierre qu'on trouve dans les Iſles Malouines & dans quelques Iſles de la Mer du Sud, & que leurs habitans actuels ſont incapables d'avoir exécutés, on peut donner en preuve du ſéjour que les Phéniciens ont fait dans ces Contrées, 1°. la conformité des noms de nombre qu'on obſerve dans l'Iſle de Madagaſcar, & dans toutes ces Iſles, avec ceux des anciens Phéniciens.

2°. Le rapport prodigieux des langues qu'on parle dans toutes ces Iſles, avec la langue Malaye & le Phénicien.

3°. Des rapports auſſi nombreux entre la langue Orientale & celle des Caraïbes, & des habitans de la Virginie & de la Penſilvanie ; rapports qui embraſſent même les pronoms & la maniere de les lier avec les noms, & dont nous avons déjà mis un grand nombre ſous les yeux du Public, dans une Diſſertation qui eſt à la ſuite de l'ouvrage de M. SCHERER, ſur l'Amérique & ſur la maniere dont elle s'eſt peuplée : Recherches que nous joindrons quelque jour au Monde Primitif, avec des augmentations conſidérables.

4°. Nous croyons pouvoir donner auſſi comme un genre de preuve très-neuf, un monument que M. SEWALL, Profeſſeur en Langues Orientales dans l'Univerſité de Cambridge, en Amérique, vient de nous envoyer, & dont nous nous empreſſons d'enrichir le Public. (2) C'eſt une Inſcription qu'on a décou-

(1) Mém. des Inſcr. & B. L. T. XXVIII. (2) Voy. Pl. I. n°. 1.

verte, il y a près d'un demi-ſiècle, à Dighton, ſur un rocher de la rive orientale du Fleuve Taunſton, à la diſtance de quarante à cinquante milles au Sud de Boſton. L'envoi de ce monument eſt accompagné de ces remarques :

» Le 13 Septembre 1768, MM. Etienne Sewall & Thomas Danforth, » aſſiſtés de MM. Williams Baylies, Seth Williams & David Cobb, copierent » cette Inſcription ſur un rocher de Dighton, à une diſtance de quarante à » cinquante milles au Sud de Boſton. Ce rocher eſt ſitué ſur la rive orientale » du Fleuve Taunſton : les grandes eaux le cachent en partie : il a onze pieds » de long & quatre d'élévation au-deſſus du niveau de l'eau ; mais le terrein » ſemble s'être élevé & en avoir couvert une portion conſidérable : il eſt d'une » couleur rouge ; ſa face plane, ſur laquelle eſt l'Inſcription, incline un peu ſur le » rivage. Cette Inſcription attire les curieux depuis un demi-ſiècle. La commo- » dité de la rade & la facilité qu'on a de naviger ſur la riviere juſqu'ici, fait » croire que c'eſt un ouvrage de Phéniciens, qui furent pouſſés ici de deſſus les » Côtes de l'Europe: d'autres jugent que c'eſt une Inſcription plutôt hiérogly- » phique qu'en caracteres alphabétiques, & qu'ainſi elle peut être l'ouvrage de » Navigateurs Chinois ou Japonois ». Dans le corps de la lettre, mon Savant Correſpondant ajoute que la plus grande partie de cette Inſcription eſt effàcée au point de n'y pouvoir diſtinguer aucun caractere.

Si on compare ce Monument ſingulier avec les Inſcriptions du Mont Horeb & du Mont Sinaï, les unes rapportées par KIRCHER, les autres par le célèbre Voyageur POCOCKE, & avec les Alphabets Phéniciens découverts en ces derniers tems, on ſera étonné du rapport frappant qu'ils offrent; enſorte qu'en joignant cette conformité avec les diverſes autres preuves que nous avons que les Peuples des environs de Boſton ſur-tout, ſont de race Orientale, nous ne pouvons regarder ce Monument que comme un ouvrage Phénicien. Nous réſervons pour la fin de ce Volume quelque détail ſur les caractères & ſur les diverſes figures qu'offre ce Monument.

8.

ORIGINE DES PHÉNICIENS.

Nous venons de voir des Navigations ſur la Mer-Rouge, & de-là dans des mers éloignées ; & d'autres ſur la Méditerranée ; & qu'elles paſſent toutes ſous le nom des Phéniciens ; mais les Phéniciens étoient établis ſur les côtes de la Méditerranée : jamais on n'a dit qu'ils euſſent formé des comptoirs ſur

la Mer-Rouge : encore moins qu'ils en possédassent des ports. Comment pouvoient-ils donc naviguer sur ces deux mers à la fois ? C'est ce dont on ne s'est guères mis en peine ; mais ce qui a fort embarrassé, c'est l'origine des Phéniciens ou Navigateurs de Sidon & de Tyr. En général, on les regarde comme des Cananéens, parce qu'en effet Sidon fut le partage d'un fils de Canaan ; mais pourquoi ce nom distinctif de Phéniciens différent de celui des Cananéens, s'ils ne forment qu'un même Peuple ? Par quel hasard ce mot de Phéniciens, traduit en Grec par celui d'Erythréens qui signifie *hommes rouges*, est-il le même nom que celui d'Iduméens qui a la même signification & à qui appartenoient les ports de la Mer-Rouge ? Que penser encore de l'assertion que les Phéniciens étoient venus de la Mer-Rouge ?

Pline l'assure (1) : il dit que l'Isle d'Erythra, voisine de celle de Cadix, devoit son nom aux Tyriens qui passoient pour être originaires des bords de la Mer Erythréenne ou Mer-Rouge.

Herodote dit sur le témoignage des Savans de Perse (2), que les Phéniciens étoient venus des bords de la Mer Erythréenne sur la côte de la Méditerranée ; qu'ils disoient eux-mêmes (3) avoir habité autrefois les bords de la Mer Erythréenne, d'où ils étoient venus sur la Mer de Syrie.

On voit dans Justin (4) que les Phéniciens après un grand tremblement de terre, s'étoient transplantés d'abord sur un lac Syrien, & de-là sur les bords de la Méditerranée.

Strabon rapporte (5) qu'on assuroit que les Phéniciens étoient une Colonie des Phéniciens de l'Océan, & qu'on les appelloit ainsi à cause de la Mer-Rouge ou Erythréenne : lui-même, il appelle les compagnons de Cadmus tantôt Arabes (6), tantôt Phéniciens (7).

Denys *Periegete* (8), assure que les Phéniciens de Syrie descendoient des Erythréens.

Pline que nous avons déjà cité, attribue au Roi *Erythras* (9), au Roi Rouge ou Edom, l'invention des Esquifs pour naviguer dans les Isles de la Mer-Rouge.

Il résulte de-là une tradition constante & très-remarquable que le nom des Phéniciens étoit le même que celui des Erythréens ou Rouges : qu'ils furent appellés ainsi parce qu'ils étoient originaires des bords de la Mer-Rouge, & que de-là ils vinrent demeurer à Sidon & à Tyr.

---

(1) Hist. Nat. Liv. IV. ch. XXII. (2) Liv. I. (3) Liv. VII. (4) Liv. XVIII. (5) Liv. I. (6) Liv. X. (7) Liv. VII. (8) Vers 906. (9) Liv. VII. ch. LVI.

Cette Tradition s'accorde parfaitement avec les faits & avec ces différens peuples de Navigateurs de la Mer-Rouge & de la Méditerranée, appellés l'un Phéniciens ou Erythréens, l'autre Iduméens, tous deux Rouges, ce dernier ayant constamment habité sur la MerRouge, l'autre en étant originaire; & cependant confondus sous le nom général de Phéniciens; car on ne connoit qu'eux de Navigateurs dans l'Antiquité.

Aussi quelques Savans Modernes ont été persuadés que les Phéniciens étoient originaires des bords de la Mer-Rouge, tels Vossius (1), Newton (2), &c. & M. de la Nauze (3). M. l'Abbé Mignot, de la même Académie a cherché à le réfuter par une Dissertation insérée à la suite de celle de son Confrere: là s'appuyant de Bochart, il ne voit que des Cananéens à Tyr & à Sidon, d'autant plus que les LXX se servent indistinctement des noms de Cananéen & de Phénicien, & qu'ils rendent presque toujours le premier par le second: tout ce qu'il accorde à la tradition, c'est que ces Cananéens établis d'abord vers le Midi, se porterent ensuite au Nord; mais cela n'explique point leur rapport avec les Iduméens; ni pourquoi ils furent appellés Phéniciens ou Rouges, ni quels étoient les navigateurs qui partoient d'Elath & d'Etiongueber.

Disons hardiment que ces mots, *Iduméen*, *Phénicien*, *Erythréen*, désignent tous la même chose, un peuple descendu d'Edom, qui donna son nom à la Mer-Rouge, qui inventa la navigation, qui se rendit célébre par des voyages de long cours: dont une partie ayant reconnu la bonté & l'utilité des ports de Sidon & de Tyr, y vint établir des Colonies qui firent avec le plus grand succès le Commerce de la Méditerranée & des côtes de l'Océan: qui effacerent le nom de Cananéens par celui de Phéniciens: tandis que ceux qui étoient restés dans leurs anciennes demeures continuerent le commerce sur la Mer-rouge & dans la mer des Indes, sous le nom également d'Hommes rouges, ce qui les fit confondre sans cesse avec les Phéniciens de la Méditerranée.

Ce ne fut point à ceux-ci que David & que Salomon enleverent les fameux ports d'Elath & d'Esiongueber, & le Commerce d'Ophir & de Tarsis: ce fut aux Iduméens, aux hommes rouges de l'Arabie: aussi continuerent-ils d'être amis des Tyriens, les hommes rouges de Syrie qui n'étoient plus liés avec ceux de l'Arabie. Ce sont ces Iduméens qui, sous le nom de Phéniciens, remplirent de leurs Colonies la côte de l'Afrique orientale, tandis que les autres

(1) Traité de l'Idol. (2) Chronol. (3) Mém. de l'Acad. des Inscr. & B. L. T. xxxiv.

étoient ſuffiſamment occupés à couvrir de leurs nombreux Comptoirs les côtes de la Méditerranée.

Si les Eſpagnols & les Portugais s'épuiſerent en quelque façon par la découverte du Nouveau monde, comment Tyr & Sidon ſeules auroient-elles pû fournir à une auſſi prodigieuſe quantité de Colonies ? C'eſt même avec le ſecours des Iduméens que les Phéniciens de Tyr furent en état de fonder Carthage & les autres Colonies de l'Afrique Septentrionale ; car ce fut peu de tems après la diſperſion des Iduméens par David que furent fondées la ſuperbe Carthage, Utique & d'autres villes.

Ajoutons qu'il n'eſt pas étonnant que les Phéniciens, quoiqu'Etrangers aux Cananéens, ayent été appellés du même nom, puiſqu'ils étoient venus s'établir avec eux : ne donne-t-on pas aux Anglois le nom de Bretons, quoiqu'ils ne le ſoient pas d'origine, & ne confond-t'on pas ſans ceſſe le nom des Gaulois avec celui des François; & celui d'Allemans avec celui de Germains, quoiqu'ils déſignent tous des Peuples très-différens ?

ARTICLE VII.

Dernieres années de Nabuchodonosor.

Nabu-cho-don-osor vainqueur des Phéniciens, des Egyptiens, de tout ce qui étoit à l'Occident de Babylone, & ayant humilié tous les Princes qui s'étoient ligués contre lui, revint à Babylone comblé de gloire, & raſſaſié de conquêtes ; il ne penſa plus qu'à jouir du fruit de ſes travaux, à faire fleurir les Arts & les Sciences, & à rendre ſa Capitale la ville la plus floriſſante de l'Univers, une ville unique par ſa magnificence, par ſon étendue, par ſes ſuperbes Palais dignes d'un auſſi grand Prince, par la beauté & l'utilité de ſes vaſtes Quais qui dominoient ſur les deux rives de l'Euphrate, & qui annonçoient l'opulence & le goût de ſes habitans, par la hauteur, l'épaiſſeur & la force de ſes murs, maniere de bâtir qui étoit alors à la mode dans ces tems où l'on ne connoiſſoit pas encore l'Art d'en triompher.

Ce Prince ſi grand, ſi magnifique, ſi plein de génie, tomba vers la fin de ſon régne dans une eſpéce de démence que les Livres Saints repréſentent comme lui ayant été annoncée, & comme une punition divine, de l'orgueil que lui inſpiroit la vue de cette ville ſuperbe qu'il créoit.

Cet événement, ſes cauſes, ſa durée, & ſes ſuites ſe trouvent dans un Edit ou Lettre circulaire de Nabuchodonoſor lui-même à tous ſes Sujets, & rap-

portée ſans aucun autre détail dans les Prophéties de Daniel, comme un fait ſuffiſamment connu des Orientaux pour qui il écrivoit : cet Edit ou Lettre circulaire commence par ces mots : (1)

» Nabuchodonoſor, Roi, à tous les Peuples, Nations & Langues qui ſont » ſur la terre, ſalut abondant. Le Dieu Très-haut a opéré des prodiges & des » merveilles que j'ai réſolu de publier, des prodiges étonnans, des merveilles » ſurprenantes ». Après ce début impoſant, ce Prince entre en matiere ; il rapporte un ſonge effrayant qu'il eut au milieu de ſa gloire, & que Daniel ſeul put lui expliquer : l'objet de ce ſonge étoit de lui apprendre qu'en punition de ſon orgueil, il ſe verroit chaſſé de la compagnie des hommes, qu'il habiteroit avec les animaux & les bêtes ſauvages pendant un eſpace de ſept ans (*hodenin* ou *hidanin*), au bout deſquels il reconnoîtroit la ſouveraine Puiſſance du Très-Haut. Qu'après l'eſpace de douze Lunes, tandis qu'il ſe complaiſoit dans la magnificence de Babylone, une voix céleſte ſe fit entendre pour lui annoncer que cette terrible menace alloit s'exécuter ; qu'elle s'exécuta en effet ; que le tems de cette expiation s'étant écoulé, il étoit revenu dans ſon bon ſens & dans ſon ancienne ſplendeur, & qu'il venoit de reprendre les rênes de ſon Empire, en reconnoiſſant la gloire & la miſéricorde du Tout-Puiſſant.

Rien, en effet, n'étoit plus à propos qu'une pareille Lettre, afin que ce Prince fût reconnu de nouveau par tous ſes Sujets : elle eſt d'ailleurs d'un ſtyle ſimple, noble, digne d'un Roi pénétré de ce qu'il va dire. Elle eſt en même tems tout-à-fait dans le Génie des Orientaux, qui ajoutoient beaucoup de foi aux ſonges.

Quant au nombre de *ſept* ans d'expiation, il eſt parfaitement harmonique avec les effets de la Nature & avec le ſyſtême de la Création & de notre ſyſtême ſolaire, fondé entierement ſur les rapports de ſept, baſe de toute harmonie. Au *phyſique*, les ſept jours de la ſemaine, les ſept jours des phaſes de la Lune, les ſept Planettes, les ſept Etoiles de chacune des Ourſes, les ſept couleurs de l'Arc-en-ciel & des rayons ſolaires, &c.

Au *Hiéroglyphique* ou *Symbolique*, toujours appuyé ſur la Nature, les ſept années d'abondance & les ſept années de famine d'Egypte, les ſept dixaines d'années de la captivité, les ſept dixaines de ſemaines d'années juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ces ſept années de la punition de Nabuchodonoſor, &c.

---

(1) Dan. III. 31 du Texte Hébreu ; III. 98 de la Vulgate.

Au *Civil*, le Cycle Hébraïque de ſept années, dont la derniere étoit de repos ; les ſept fois ſept ans écoulés d'un Jubilé à l'autre, &c.

En effet, tout doit être lié dans la Nature & dans la Révélation, tout partant d'un même eſprit & tendant à un même but.

Quant à la vraie ſignification du mot *hidanin* ou *hodenin*, que les LXX. ont rendu par le mot *tems*, qui ne nous apprend rien, on ne peut le déterminer que par analogie. Ce mot ſignifie encore aujourd'hui en Arabe *un tems*, & il déſigne, ſuivant l'objet dont on parle, un jour, un mois, un an, une portion d'un tems connu. Dans d'autres endroits de Daniel, il fait portion de ce qu'il appelle *Zéman*, qui eſt une révolution de tems, de ſept jours, préciſément ce que nous appellons *ſemaine*, & alors il repréſente un jour prophétique. Ces ſept tems ſeroient donc ſept années prophétiques comme preſque tous les Savans s'accordent à le croire.

2.

PRÉDICTION ET MORT DE CE PRINCE.

Nabuchodonoſor régna environ une année, à ce qu'on penſe, depuis ſon rétabliſſement ſur le Trône, & il mourut après un regne de quarante-trois ans, laiſſant ſes Etats à ſon fils Evil-Merodach.

Les Hiſtoriens Profanes, MEGASTHENE & ABYDENE, cités par EUSEBE (1), rapportent une prophétie de ce Prince avant ſa mort, qui eſt parfaitement conforme à celle que Daniel lui avoit annoncée : il monta, diſent-ils, ſur la terraſſe de ſon Palais, & dit : » Je vous annonce, ô Babyloniens, un malheur » prochain, que ni le deſtin, ni notre ancêtre Belus, ni notre Reine Belis ne » ſauroient détourner. Il va arriver un *Mulet* Perſan, qui par le ſecours de » vos propres Dieux, vous impoſera un joug cruel : cette infortune vous arri» vera à l'occaſion d'un Mede, peuple que les Aſſyriens regardent comme » leurs plus fidèles amis. Que n'a-t-il été englouti dans les abîmes de la mer » avant que de trahir mon Peuple, ou tranſporté dans quelque déſert inha» bité, où loin des hommes, il ne vît que des oiſeaux de proie & des bêtes » féroces ! Heureux moi-même ſi je puis finir mes jours avant que ces cala» mités enveloppent mon Peuple » !

(1) Prép. Evang. L. IX. ch. IV.

Cette

Cette Prophétie ne peut être plus conforme à l'événement & à celles de Daniel, qui avoit annoncé la ruine prochaine de Babylone, & qui assura qu'elle seroit occasionnée par les Perses & par les Médes, tandis que ces derniers étoient étroitement liés avec les Babyloniens, & qu'un Prince Méde avoit épousé la propre fille de Nabuchodonosor. Elle étoit ainsi digne d'un Prince qui devoit avoir une confiance sans bornes en Daniel.

On ajoute, qu'après avoir prononcé ces paroles, il disparut; c'est-à-dire, qu'il cessa de vivre : on sait que les Anciens n'exprimoient presque jamais la mort d'une maniere ouverte; mais par des périphrases qui en adoucissoient l'amertume, & qui apprenoient qu'un Être, quoiqu'invisible pour les hommes, étant séparé de son corps, continuoit de vivre : que sa mort n'étoit en quelque maniere qu'un changement de décoration & de lieu, qu'une disparition.

5

De la Gloire de Nabuchodonosor, & de ses funestes effets pour ses propres Etats.

Telle fut la Gloire de Nabuchodonosor ; telles furent ses Conquêtes, ses Exploits : le premier, il fonda un grand Empire sur les débris de cent autres : il marcha ainsi à la tête des Cyrus, des Alexandre, des César, de tous ces Héros que vante l'orgueil des Nations & le faux goût des Rhéteurs. Toujours il fut victorieux; il n'eut qu'à vouloir, & il vit les Peuples à ses pieds : il subjugua également la sagesse de l'Egypte, les richesses de l'Asie, le faste parcimoniel des Phéniciens, la vie vagabonde des Nomades Africains, l'heureuse simplicité des habitans de la Bétique en Espagne : & afin que rien ne manquât à sa gloire & à sa grandeur, aux pieds de la fameuse tour de Babel il éleva une ville immense où tout étoit un objet d'admiration; la vaste étendue & la magnificence de ses Palais, la hauteur & la solidité de ses murs, des rues immenses tirées au cordeau, des ponts & de superbes quais qui dominoient sur un grand Fleuve; Ville étonnante, qui par sa force, par ses richesses, par ses nombreux habitans, sembloit devoir assurer à jamais la durée de l'Empire Babylonien.

Et cependant, avant cinq lustres, cet Empire ne sera plus, Babylone sera tombée; elle sera devenue la proie d'un Peuple dédaigné comme barbare, & qui n'ayant ni richesse ni faste, n'offroit rien aux yeux avides du Conquérant.

Mais ce fut précisément cette gloire, ces conquêtes, cette Ville superbe,

qui livrerent l'Empire Babylonien aux Perses, qui le mirent hors de défense, hors d'état de soutenir le poids d'un Conquérant. Ce ne fut pas par une gloire plus grande, par plus de sagesse, par plus de grandeur : ce fut une suite nécessaire de la fausse gloire de Nabuchodonosor ; ce fut l'effet indispensable de ses vues désordonnées, qui forcerent tous les moyens, qui userent tous les ressorts, qui priverent ses Etats de toute ressource.

Le Héros Babylonien étoit à la vérité un Prince magnanime, épris du plus grand amour pour la gloire, infatigable dans ses travaux pour l'acquérir, que n'endormit jamais la mollesse, le goût pour les plaisirs, aimant les Arts & la magnificence, tout ce qui éléve l'ame; mais il ignora toujours en quoi consiste la vraie grandeur, & il l'ignora malheureusement pour sa Famille, pour ses Etats, pour ses Voisins.

A la fleur de l'âge, il s'étoit vû à la tête des Armées; encore très-jeune, il avoit gagné des Batailles, vaincu des Empires, mis des Rois à mort : dès ce moment il n'eut plus que du mépris pour les Rois, & il se crut leur Maître : il devoit l'être, si le génie a le droit de commander; car tous les Rois qu'il vainquit, même ceux de l'Egypte, ne savoient pas régner.

Une seule Ville sut & put se défendre pendant plusieurs années : c'est qu'elle étoit maîtresse des Mers.

Gâté par ses premiers succès, il ne sut plus que conquérir : il crut qu'il n'étoit Général que pour se battre, & Roi que pour être le seul à régner sur la Terre & sur les Mers.

Ses constans efforts pour remplir ses hauts projets, furent d'autant plus aisés, qu'il trouvoit les plus grandes ressources dans ses Etats Primitifs. Nous avons vû combien la Chaldée & la Mésopotamie avoient de richesses rurales, presque toutes en profit pour le Souverain, par le peu de frais qu'exigent les avances dans ces Contrées, par la vie frugale des Peuples de l'Orient, par leur peu de besoins, par le Commerce immense qu'ils faisoient au moyen de leurs canaux, de leurs grands Fleuves, de leurs Mers, de leurs liaisons avec les Phéniciens, Entremetteurs de tous les Peuples, & de toutes les espéces de Commerce.

Mais à force d'être hors de ses Etats, d'en emmener les Peuples au loin, de leur faire préférer la vie vagabonde à la vie agricole, en leur montrant dans le pillage, un moyen plus prompt, plus rapide de faire fortune; en transplantant sans cesse les Peuples, il épuisa ses Finances, & il en affoiblit la source par une culture moins prospère, moins soutenue.

Aussi avec lui tomba l'esprit de Conquêtes, parce qu'on n'avoit ni génie,

ni forces, ni Finances pour en faire de nouvelles: on négligea celles qu'on avoit faites, parce qu'on n'avoit pas plus de moyens pour conſerver, que pour étendre: on ſe réduiſit à l'ancien Empire Babylonien; & cet Empire ne fut plus rien, parce que les mœurs étoient changées, parce que le luxe & la diſſipation avoient pris la place de la frugalité; parce que l'Empire étoit fondu dans une Ville immenſe, où s'étoient réunis les Satrapes, les Princes de cet Empire, ceux qui juſques alors avoient vivifié les Provinces; qu'on ne s'occupa plus que des moyens de conſerver, de maintenir, d'amuſer ces orgueilleux Citadins, & que la vaine confiance dans des murs impénétrables, ôta tout autre eſprit de défenſe, anéantit toute prudence, livra les Provinces entieres aux premiers qui voulurent les prendre.

Ajoutez à cela, qu'ayant affoibli & aliéné tous leurs Voiſins, les Babyloniens n'eurent plus d'Alliés; que par conſéquent ils ne trouverent perſonne en état de les défendre & de les faire reſpecter; & que lors même qu'ils auroient voulu changer en Alliés les Etats qu'ils avoient conquis, ceux-ci dans leur état d'épuiſement n'auroient pu leur être d'aucun ſecours: ils n'en pouvoient trouver également aucun dans les Princes de la Mer, dont ils avoient détruit les Ports, anéanti la Marine, à qui ils avoient enlevé toute reſſource. Leurs Conquêtes en Aſie ne leur offroient qu'Etats dévaſtés, que culture languiſſante, que Propriétaires ruinés, que Familles Royales dégradées La ſageſſe des Egyptiens même étoit déconcertée, leur Empire n'avoit plus de baſe, il ne pouvoit plus ſe relever d'un coup auſſi terrible, il ne pouvoit réſiſter aux efforts du premier attaquant, & ces efforts n'étoient pas éloignés.

L'orgueil du Héros Babylonien avoit irrité l'orgueil de tous, en les humiliant tous, & ſa Puiſſance avoit écraſé ceux qu'elle humilioit: ſon Empire ſe trouva donc ſeul pour ſoutenir le choc des Héros que formoit ſon exemple; & épuiſé par ſes efforts paſſés & hors de toute meſure, il tomba & fut enſeveli ſous ſon propre poids, ſans avoir jamais pu ſe relever.

Si ce Prince, mieux inſtruit, eût mis ſa gloire, non à s'aggrandir par des Conquêtes, mais à faire fleurir ſes Etats, par les mêmes moyens qui les avoient élevés à ce haut point de perfection, par une meilleure culture, par des canaux qui allaſſent vivifier les Provinces les plus reculées, par des Finances bien adminiſtrées, par un Commerce étendu, par ſa juſtice envers tous, par des Alliances ſages avec ſes Voiſins, devenus eux-mêmes par-là plus puiſſans & plus riches, en laiſſant l'Empire de la Mer à ceux qui ne pouvoient s'en paſſer, en ouvrant ſes Etats à tous, afin de profiter des lumieres, des richeſſes, du Commerce de tous, & qu'ils puſſent faire chez lui des échanges im-

menses qui donnassent aux terres la plus grande valeur possible : si en même tems, au lieu de rassembler tous les Grands de son Royaume dans une Ville immense, où venoient s'engloutir les richesses & les générations, & qui seule attiroit les yeux & l'attention, il les eût encouragés à faire valoir leurs Terres, & eût réservé ses chaînes d'or pour ceux-ci, l'Empire auroit été élevé sur une base inébranlable ; Nabuchodonosor eût été le modèle des Princes, l'Idole des Peuples ; il se fût élevé un Monument aussi honorable, aussi grand, que celui de Dura étoit étroit & ridicule (1) ; son Empire entier n'eût été qu'un Monument où tout auroit retenti de sa gloire. Cet Etat subsisteroit encore aujourd'hui, plein de force & de vigueur : il se seroit joué des efforts des Perses, des Alexandre, des Séleucides, des Romains, des Parthes, des Arabes, des Turcs ; aucun n'eût osé attaquer une Nation aussi respectable, aussi estimable, aussi sage : peu eût importé que ses Princes n'eussent pas tous été des génies sublimes ; les Babyloniens se seroient soutenus par leur équité, par leur opulence territoriale, toujours subsistante, toujours vivifiante, & l'intérêt que chaque Peuple eût trouvé à être son Allié, son Ami, lui auroit concilié à jamais l'Univers entier.

L'instruction se seroit établie & affermie chez eux & chez tous les autres : elle seroit revenue forte des lumieres de tous ; & par cet échange mutuel de lumieres & de connoissances, les Babyloniens n'auroient jamais été inférieurs à aucun autre Peuple, en connoissances, en moyens, en inventions pour se perfectionner à tous égards.

Mais l'instruction se trouva nulle, l'exemple fut faux & dénaturé ; le siècle entier fut corrompu, gâté, vicié, & l'Etat tomba par sa propre corruption & par celle de tous ses voisins.

Ainsi, les premiers pas contre l'Ordre amenerent, comme il étoit juste, le plus grand désordre à leur suite & la ruine totale de l'Etat, qui le premier se vicia : ainsi il en fut & il en sera à jamais de tous ceux qui se conduiront de même, qui dénatureront tout, ou qui, ayant déjà pris une fausse route, se refuseront à toute instruction, à toute lumiere, ou persévereront obstinément dans cette fausse route.

On ne doit pas être étonné que nous insistions sur cet objet ; c'est la premiere

(1) Ce Roi, après ses premieres victoires, avoit élevé dans les plaines de Dura une colonne très-haute, surmontée d'une Statue, à laquelle il obligea tous les Grands de venir rendre hommage. Il en est parlé dans Daniel, Chap. III, ainsi que des suites qu'eut cet ordre pour celui-ci & pour ses amis.

fois que nous avons à parler d'un Conquérant : c'eſt celui dont l'éclat paſſager a ébloui tous les autres ; & juſqu'ici l'Hiſtoire, au lieu de peindre cet eſprit de conquêtes & de guerres ſous ſes vraies couleurs, s'eſt preſque toujours follement extaſiée des ſons vains & bourſouflés d'une fauſſe & malheureuſe renommée.

Mais telle ne doit pas être l'Hiſtoire. En tranſmettant aux hommes le ſouvenir de ce qu'ont fait les générations paſſées, elle ne doit jamais perdre de vue la félicité des générations préſentes & futures : elle doit par conſéquent peſer à une juſte balance toutes les actions paſſées ; porter au bien par la conſidération des heureux effets produits par les actions vertueuſes & conformes à l'ordre; détourner de tout ce qui eſt contre cet ordre, par la conſidération des malheureux effets que produiſent néceſſairement les actions qui lui ſont contraires. Toute autre Hiſtoire eſt un attentat contre l'humanité, l'effet odieux de l'ignorance du bien, ou d'une flatterie criminelle.

Quels ſervices n'euſſent pas rendu au Héros Babylonien, à leur Nation, à l'Univers entier, les Mages de la Chaldée, s'ils avoient éclairé ce jeune Héros, s'ils lui avoient montré en quoi conſiſte la vraie proſpérité d'un Etat ; s'ils lui avoient appris que le premier devoir d'un Prince eſt la juſtice envers tous, qu'il eſt fait pour régner ſur des hommes & non ſur des déſerts ; qu'il ne doit pas avoir plus de Pays qu'il n'en peut gouverner, ou qui ne lui ſoient acquis juſtement, par amour & par affection, plutôt que par force : que des Conquêtes acquiſes aux dépens de ſes Sujets, au détriment de ſes propres Etats, élevées ſur leurs ruines, ſont un véritable fléau, le plus grand mal qu'un Prince puiſſe ſe faire : qu'il ne laiſſe à ſes enfans qu'ennemis au dehors & que ruine & foibleſſe en dedans : que la gloire des Conquêtes eſt celle d'un brigand, tandis que la vraie gloire d'un Prince eſt celle d'être aimé & reſpecté au dehors, & de faire proſpérer ſes Etats, au point qu'ils deviennent pour tous les Peuples une ſource d'avantages de toute eſpèce ; enſorte que tous ſoient intéreſſés à ſa conſervation : que toute autre gloire n'eſt que factice, & qu'elle s'évanouit bientôt, n'ayant aucune baſe, aucun aliment, & ſe dévorant elle-même.

Ce que les Mages ne ſurent ou n'oſerent dire, l'Hiſtoire doit le dire hautement, éclairée par les connoiſſances du ſiècle & par cette belle ſcience qui fait voir que comme les hommes ſe doivent ſecours à tous, les Sociétés de même doivent ſe ſoutenir mutuellement, ſous peine de périr chacune de leur côté ; & retenir les Héros dans le droit chemin par l'opinion publique, par la flétriſſure dont ils ſe couvriroient s'ils oſoient tenir une autre route, & renoncer

à la ſageſſe pour des entrepriſes folles ou univerſellement déſapprouvées, & qui, au lieu de les élever, les abaiſſent néceſſairement, en écraſant leurs Peuples.

ARTICLE VIII.

Des Scythes, des Chinois et de quelques Sages a cette époque.

1. *Des Scythes qui conquirent la Médie, &c.*

Les Hiſtoriens ne nous apprennent pas d'où venoient les Scythes qui fondirent ſur les Mèdes & ſur les autres Contrées de l'Aſie Occidentale : on donnoit ce nom à tous les Peuples Nomades ou Pâtres répandus au Nord de l'Aſie, & que nous connoiſſons ſous le nom général de Tartares, quoique leur vrai nom ſoit *Tatares*, & qui s'étendent depuis l'Europe juſqu'à la Chine, à travers les vaſtes Contrees de l'Aſie Septentrionale.

Il eſt plus qu'apparent que les Scythes qui ſe jetterent ſi à propos pour les Aſſyriens ſur les Etats de Cyaxare pendant qu'il aſſiégeoit Ninive, avoient été appellés par le Prince Aſſyrien, puiſqu'ils n'attaquerent point ſes Etats; ce que perſonne cependant n'a remarqué. En effet, comment des Peuples qui ravagerent les deux Arménies, le Pont, la Cappadoce, la Colchide, l'Ibérie & la plus grande partie des Etats des Médes, n'auroient-ils pas également ravagé l'Aſſyrie, qui offroit à leur cupidité des richeſſes infiniment plus grandes, s'ils n'avoient eu un Traité avec ce Royaume; d'autant plus qu'il étoit aux abois, puiſqu'il avoit été attaqué juſques dans ſa Capitale par ces Mèdes qui ne purent ſoutenir le choc des Scythes ?

Par les Etats qu'ils envahirent, on voit qu'ils avoient paſſé entre la Mer Noire & la Mer Caſpienne, pour venir fondre ſur l'Aſie Occidentale : ils étoient donc venus de la grande Scythie ; il étoient donc de vrais Tartares, comme ils s'appellent.

Peut-être auſſi étoient-ils des Tartares qui fuyoient devant la Puiſſance redoutable des Chinois, & qui cherchoient quelques heureuſes Contrées où ils fuſſent à l'abri de cette Nation, ainſi que toutes ces Hordes qui ſe jetterent ſur l'Europe & ſur l'Aſie, dans le tems de la décadence de l'Empire Romain, & qui en précipiterent la ruine. L'Hiſtoire de la Chine, à cette époque, favoriſe du moins cette opinion.

2.

Des Chinois a cette époque.

L'Histoire de la Chine fait mention d'une guerre entre les Chinois & les Tartares, arrivée environ l'an 640 avant Jesus-Christ, & dans laquelle les Tartares furent mis en déroute : c'étoit sous le regne de *Siang-Vang*, dix-neuvieme Empereur de la troisieme Dynastie. Ces Tartares avoient pris parti, en faveur d'un fils de ce Prince, contre son pere; le jeune Prince fut également battu & mis à mort; & comme l'Empereur régna encore plusieurs années, il est apparent qu'il poursuivit les Tartares, & que ces fuyards se culbuterent sur d'autres Tartares, qui, repoussés par-tout, vinrent faire des courses entre les deux Mers, & devinrent, entre les mains du Roi Assyrien assiégé dans ce tems-là, un instrument admirable pour le débarrasser de son ennemi. Du moins les époques se rencontrent fort bien; car Ninive fut prise avant l'an 606 : ce ne seroit pas trop supposer, que de rapporter cet événement à l'an 609, puisque c'est dans ce tems-là que Nechao se rendit maître de Car-Kemis, sous le regne de Josias; c'étoit donc vingt-huit ans après la guerre des Tartares & des Chinois, dont nous venons de parler. Or, Hérodote nous dit qu'il s'écoula vingt-huit ans entre les deux Siéges de Ninive par Cyaxare; l'accord ne sauroit être plus complet : le premier Siége seroit donc arrivé vers l'an 637 ou 636, peu d'années après la défaite des Tartares par les Chinois.

Nous ne dirons pas que ces Scythes ou Tartares aient asservi les Mèdes pendant ce long espace de tems : Hérodote ne le dit pas; il parle en général du tems pendant lequel les Tartares firent trembler l'Asie, & en avoient asservi une partie : ce qui eut nécessairement lieu jusqu'à ce que leur Protecteur l'Assyrien ne fût plus en état de les soutenir; car alors Cyaxare, aidé de toutes les forces de l'Asie Occidentale, les repoussa entierement du reste de l'Asie, long-tems après qu'il en eut débarrassé la Médie; & s'il ne recommença pas aussi-tôt ses attaques contre les Assyriens, c'est qu'il se trouva long-tems trop foible, & eux encore trop forts, pour qu'il pût espérer de le faire avec succès.

3.

De quelques Sages qui ont fleuri dans cet espace de tems.

Depuis l'Empereur Chinois *Siang-Vang*, qui repoussa les Tartares, jusqu'à *Ling-Vang*, qui vivoit lorsque Babylone fut prise par les Perses, la Chine fut

gouvernée par ſept Empereurs, celui-ci compris, dont l'Hiſtoire n'offriroit rien de remarquable, ſans deux illuſtres Philoſophes qui parurent dans ce tems-là.

Environ l'an 604, au moment où Nabuchodonoſor venoit de monter ſur le Trône, naquit à la Chine, dans la Province de Hou-Quang, Lao-Kiun, Fondateur d'une Secte célèbre dans cet Empire; ſa doctrine étoit ſemblable à celle d'Epicure, & il reconnoiſſoit un Dieu ſuprême, Créateur de l'Univers, impaſſible, premier mobile de tout : on lui attribue en même-tems d'avoir trouvé le ſecret de prolonger la vie bien au-delà du cours ordinaire; ce qui fit appeller ſes Diſciples la Secte des Immortels.

Avec auſſi peu de données, on ne peut ſe former une notion exacte des principes de *Lao-Kiun*; à peine pouvons-nous en avoir de ceux d'Epicure, qui devroient être bien mieux connus, & dont la doctrine a été certainement très-mal entendue, très-mal jugée : ce qui n'eſt point étonnant; on aime mieux décider d'un ton impoſant, que d'examiner. Il eſt plus aiſé de dire qu'une nouvelle maniere de préſenter de grandes vérités, eſt un ſyſtême abſurde, & de les tourner en ridicule, que de chercher ce que ce ſyſtême peut renfermer d'utile ou de vrai : auſſi l'Hiſtoire des Opinions & des Dogmes a-t-elle été toujours très-imparfaite, parce qu'elle n'a preſque jamais été faite par des eſprits exempts de préjugés ou impartiaux : ce qui eſt très-fâcheux, & n'a pu qu'arrêter ſans ceſſe les progrès de l'eſprit humain.

Lao-Kiun vécut 84 ans; il ſurvécut ainſi à la priſe de Babylone par Cyrus : ſa vieilleſſe a cela de remarquable, qu'elle coïncide avec la naiſſance de quelques grands Hommes qu'il ſembloit que formât la Nature pour l'avantage de leurs Contemporains. L'un eſt le fameux Con-Fucius, ou Con-Fu-Tsée, la gloire de la Chine, qui naquit environ l'an 551, ſous le regne de Ling-vang, peu de tems après la mort de Nabuchodonoſor.

Les autres étoient, Esope, qui vécut du tems de Créſus & de Cyrus; Philoſophe infiniment utile à tous les ſiècles & à toutes les Nations par la ſageſſe de ſes Fables, & l'excellence de leurs leçons, qui ont ſervi de modèle à tout ce que nous avons de meilleur en ce genre; Zoroastre, reſtaurateur de la Doctrine des Mages, & qui, contemporain de Cyrus, parut dans tout ſon éclat à la Cour de Darius fils d'Hyſtaſpe, de ce Darius qui ayant fait faire un maſſacre des anciens Mages, fut obligé de renouveller cet Ordre & de le réformer.

Thalès & Solon fleuriſſoient dans le même tems dans la Grèce; mais

leur

leur Hiſtoire tient à celle de l'Aſie par leurs liaiſons avec Créſus Roi de Lydie, Allié des Babyloniens contre Cyrus.

Ainſi ce VIe. Siècle étoit pour toutes ces Contrées, un Siècle de lumiere & de reſtauration qui doit le rendre infiniment précieux à tous les hommes. Les travaux de ces Savans diſtingués ne furent rien moins que paſſagers. Confucius eſt encore vénéré à la Chine; ſa Doctrine y eſt preſque regardée comme divine; elle ſert de régle aux Chinois, & ſes ouvrages ſont en quelque ſorte leurs Livres claſſiques. La Doctrine de Zoroaſtre n'a plus le même éclat, il eſt vrai: ſa gloire diſparut avec l'Empire des Perſans; mais il a encore de zélés Diſciples dans les foibles reſtes de cette ancienne Nation appellés encore *Parſis* de nos jours, ſurnommés *Guebres*, ou Infidèles, & dont la race n'eſt pas encore entierement éteinte.

Ces efforts de la lumiere pour ſurmonter les ténèbres & l'ignorance, & les heureux effets qui en réſultent dédommagent du moins de l'horreur qu'excitent les ravages des Conquérans & les fureurs de la diſcorde: il eſt beau, il eſt raviſſant de voir des Sages s'occuper du bien public, enſeigner aux hommes le chemin du bonheur, les conduire aux portes de la vérité & de la ſageſſe. Nous regarderions l'époque dont nous eſquiſſons l'hiſtoire, comme infiniment malheureuſe ſi elle n'avoit été éclairée par quelques-uns de ces Aſtres brillans dont la vérité ſe ſert pour amener les hommes à elle, pour s'en faire aimer & rechercher. Heureuſes les Nations qui ſavent les accueillir, en profiter, & marchant ſur leurs exemples, perfectionner leurs travaux, & porter la lumiere juſqu'à ſes dernieres bornes!

ARTICLE IX.

REGNE D'EVIL-MERODACH, FILS DE NABUCHODONOSOR.

Nabuchodonoſor eut pour ſucceſſeur ſon Fils EVIL-MERODACH, ou Merodach l'Inſenſé: il ne répondit nullement à ce qu'on devoit attendre du Fils d'un auſſi grand Prince; il étoit ſans génie, débauché & méchant: tels ſont les Fils des Grands, lorſqu'ils s'imaginent que leur nom leur ſuffit & qu'il ne doit ſervir qu'à juſtifier leurs excès, leurs déreglemens, leur mauvaiſe conduite, malheureux d'être nés dans un haut rang, qu'ils déshonorent, & qui rend leurs vices plus éclatans & preſque ſans remede.

Ce Prince avoit déjà donné du vivant de ſon Pere, des preuves de ſon caractere impudent, fier, préſomptueux & cruel. Dans le tems que celui-ci

étoit privé de sa raison, Evil-Merodach qui étoit sur le point d'épouser la célèbre Nitocris, eut envie de faire une partie de chasse vers les frontieres de la Médie, dont les montagnes abondoient en gibier, à cause de la paix qui régnoit depuis long-tems entre les Mèdes & les Chaldéens. Il se mit en marche avec un Corps de Troupes assez considérable en Cavalerie & en Infanterie; car c'est ainsi que les Princes d'Asie font la chasse encore de nos jours, avec de nombreuses Troupes qui investissent des montagnes & des forêts entieres, laissant en paix les tranquilles Campagnes. Arrivé sur les frontieres, il rencontra d'autres Troupes, qui venoient relever les Garnisons du voisinage. Il se met aussi-tôt en tête d'attaquer avec tous ces Corps les Mèdes, dans l'idée d'acquérir bien plus d'honneur en faisant la guerre à des hommes, qu'à des animaux; mais dans le tems qu'il ravage la Médie & qu'il la livre au pillage, il est attaqué lui-même, & repoussé par le Roi des Mèdes, accompagné de son Fils & du jeune Cyrus.

La seule action louable qu'on lui attribue lorsqu'il fut sur le Trône, est d'avoir mis en liberté Jehojakim, ce Roi de Juda, avec qui il s'étoit trouvé dans la même prison; & de l'avoir traité avec tous les égards dûs à son rang.

Cependant, il se rendit si insupportable à ses Sujets, qu'il fut tué par Nériglissar ou *Neri-Kad-Soll-Assar*, Prince Mede, qui avoit épousé sa Sœur: cet assassinat fut commis au milieu d'un festin, qu'il donnoit aux Seigneurs de sa Cour, dans la troisieme année de son Règne.

ARTICLE X.

Regne de Neri-Kad-sol-Assar, ou Neriglissar.

Neriglissar s'étant ainsi emparé d'un Trône qui ne lui appartenoit pas, fut obligé de soutenir une vive guerre contre les Perses & les Medes, soit qu'il crut qu'il ne pouvoit se maintenir sur un Trône usurpé, sans occuper ses Sujets à une guerre étrangere, & qu'il voulût s'attacher ces anciens Guerriers, qu'une trop longue paix ennuyoit; soit que les Mèdes & les Perses, lui eussent déclaré la guerre pour venger la mort d'un Allié, & pour ne pas donner à un Prince, qui sembloit aussi entreprenant, le tems de s'aggrandir.

A cette époque, le tableau de l'Asie avoit singuliérement changé: il n'y avoit plus de Rois en Syrie, en Judée, en Palestine: tous ces Etats appartenoient aux Chaldéens. Apriès, ce Roi d'Egypte qui avoit vu son Empire ra-

vagé par Nabuchodonoſor, & qui avoit eu de longues guerres à ſoutenir contre le rébelle Amaſis, n'étoit plus : il avoit été fait priſonnier par ſon ennemi, & étranglé par ceux qui blâmoient Amaſis de ſa clémence envers lui. Ce nouveau Roi ne négligeoit rien pour rétablir dans leur premier luſtre les affaires delâbrées de l'Egypte, pour la remettre des longues & terribles convulſions qu'elle venoit d'éprouver, pour y ramener l'ordre civil & politique, & ſur-tout pour entretenir une étroite correſpondance avec les Grecs, qui depuis la ruine du commerce de Tyr, commençoient à ſe rendre conſidérables.

Les relations des Princes Chaldéens s'étoient étendues dans des Contrées fort éloignées. Les Indiens, les Phrygiens, les Lydiens, les Cappadociens ſe trouvoient leurs plus proches voiſins, & leurs intérêts étoient devenus communs. Ce fut à ces Nations & à leurs Rois que le nouveau Prince Chaldéen s'adreſſa pour obtenir des ſecours contre les Medes & les Perſes.

CRÉSUS, Roi de Lydie, vint avec plus de cinquante mille hommes de Troupes, dont dix mille de Cavalerie. ARTAMAS, Roi de la grande Phrygie, amena quarante mille Fantaſſins, & huit mille Cavaliers ; ARIBEUS, Roi de Cappadoce, conduiſoit ſix mille hommes de Cavalerie, & trente mille d'Infanterie, preſque tous Archers : & MARAGDAS, Prince Arabe, dix mille Cavaliers, deux cens Chariots & un grand nombre de Frondeurs. La Cavalerie faiſoit donc alors un cinquieme des Armées : & le Roi de Babylone, qui joignit à ces Troupes vingt mille hommes de Cavalerie, deux cent Chariots, & de l'Infanterie à proportion, dut avoir au moins quatre-vingt mille hommes de pied : enſorte que ſes Troupes ne faiſoient guères que le tiers de l'Armée Conféderée.

Les Medes & les Perſes n'eurent de leur coté que Tygranes, Roi d'Arménie, qui leur amena un renfort conſidérable ; mais quoiqu'inférieurs en nombre, ils eurent toujours la ſupériorité dans les combats.

Les Indiens ſe conduiſirent dans ce conflit d'une maniere digne de leur ſageſſe : ils envoyerent des Ambaſſadeurs pour s'informer des cauſes de ces armemens prodigieux, & pour offrir leur médiation, avec ordre de déclarer qu'en cas de refus, ils prendoient le parti de celui qui auroit la juſtice de ſon coté. Cette Ambaſſade ne fut cependant ſuivie d'aucun effet, ſoit que les deux partis leur euſſent paru auſſi déraiſonnables l'un que l'autre, ſoit qu'il leur fût ſurvenu à eux-mêmes dans l'intervalle, des affaires, qui les occuperent aſſez pour les empêcher de ſe mêler d'une guerre étrangere : ce qui eſt le plus apparent.

Dès le commencement de la guerre, les Chaldéens des Montagnes, c'eſt-à-

dire, les Habitans de la haute Aſſyrie, ceux qu'on appelle aujourd'hui Curdes, firent une invaſion dans l'Arménie. Xenophon vante leur valeur, leur intrépidité, quoiqu'ils fuſſent armés très-légerement, n'ayant qu'un bouclier d'oſier & quelques javelots; mais Cyrus marcha contr'eux, les battit, & les obligea de faire la paix avec les Arméniens.

Enfin, les Armées en vinrent aux mains, dans la quatrieme année du regne de Nerigliſſar: ſes propres Troupes ſe battirent fort mal, & lâcherent pied, tandis que les Princes alliés qui avoient le deſſus, obligeoient Cyrus à abandonner le champ de bataille; mais ayant appris que le Roi Nerigliſſar avoit été tué dans le combat, ces Princes prirent le parti de ſe retirer chacun chez ſoi, ſans doute après avoir ménagé quelque trève avec leurs ennemis.

ARTICLE XI.

Regne passager de Labo-roso-ar-chod.

Labo-roſo-ar-chod ſuccéda à ſon Pere Nérigliſſar; il débuta ſi mal, il manifeſta des inclinations ſi féroces, qu'il aliéna tous les eſprits: il n'en falloit pas tant pour occaſionner une révolution: il n'avoit pas le génie de ſon Pere, & il exiſtoit encore un jeune Prince de la Maiſon de Nabuchodonoſor, & Fils de la fameuſe Nitocris: celle-ci étoit trop habile pour ne pas profiter de la premiere occaſion qui pourroit faire rentrer l'Empire dans ſes mains. Ainſi le Fils de l'uſurpateur fut aſſaſſiné après un règne ſi court, que Ptolomée n'a pu le faire entrer dans ſon Canon Chronologique, le tems de ſon regne ſe confondant avec la premiere année de ſon Succeſſeur. Son véritable nom, d'ailleurs, étoit *Nabo-roſo-ar-chod*, puiſque le mot de *Nabo* entre ſans ceſſe dans le nom de ces Princes, & que la lettre L ſe ſubſtitue ſouvent à la lettre N, comme nous en allons voir un autre exemple.

ARTICLE XII.

Nitocris et Nabon-Adius.

I.

Nabon-Adius étoit fils d'Evil-Merodach, qui avoit épouſé Nit-ocris. Ce Prince devoit être fort jeune, & hors d'état de ſoutenir le poids des affaires dans la ſituation critique où ſe trouvoit l'Empire; auſſi toute la puiſſance étoit en quelque façon dans les mains de ſa Mere.

Le nom de cette illuftre Reine eft compofé de deux mots primitifs très-connus : Neit ou Nit, Princeffe ; Ochr, grand. Celui de fon Fils eft compofé du nom de *Nebo*, *Nabo*, fi commun chez ces Princes ; & d'Ad, l'unique, le feul. Les Grecs altérerent fon nom en celui de *Labinit*, *Labenit*, *Labynitus*, par le même changement de N en L, dont nous venons de parler. C'eft fous ce dernier nom qu'Hérodote en parle comme Roi de Babylone & Empereur d'Affyrie, ajoutant que fon nom étoit dérivé de celui de fon Pere, ce qui eft vrai, puifque ce nom de *Nabo*, étoit commun à cette famille.

2.

ALLIÉS DES BABYLONIENS.

Nitocris fit les plus grands efforts pour mettre Babylone dans le meilleur état de défenfe : elle l'entoura de murs du côté du fleuve, & elle fit pratiquer au-deffous, à ce qu'on affure, une galerie voutée, de douze pieds de hauteur, fur quinze de largeur, pour pouvoir paffer d'un Palais à l'autre, lors même que l'ennemi fe feroit rendu maître du fleuve ; peut-être en même tems pour y pouvoir mettre en fureté une partie de fes richeffes. Cette prévoyance, ces foins, ont été exaltés par tous les Hiftoriens ; mais c'étoit moins à fortifier Babylone qu'il falloit employer fes tréfors, qu'à mettre en état de défenfe les Provinces du Royaume : celles-ci étant perdues, que devenoit la Capitale avec fes étonnans remparts, fes fortifications redoublées ? il falloit néceffairement que la chute de l'Empire, de tout fon Territoire, entraînat la fienne, elle n'étoit plus qu'une vafte prifon.

Auffi les Medes & les Perfes ne prirent pas le change : ils laifferent Nitocris fortifier Babylone autant qu'elle voulut, & manifefter par-là plus de foibleffe & de frayeur, que de grandeur d'ame : & ils fe jetterent fur ces riches Provinces, dont on négligeoit la défenfe, & qui étoient cependant la vraie force de l'Etat. Ils fe rendirent en particulier maîtres de l'Elymaïde & de la Sufiane, où commandoit Abradate, mari de la belle Panthée. Ainfi étoit divifé l'Empire Babylonien entre les Perfes & les Medes : ainfi fa chute ne pouvoit être éloignée.

Nabonadius devenu majeur, le fentit vivement, & fortant de fa léthargie, il comprit qu'il falloit des moyens plus efficaces, pour n'être pas écrafé : il fe rend donc avec des tréfors confidérables chez le plus puiffant Roi de l'Afie :

Mineure, CRÉSUS, Roi de Lydie, si renommé par ses grandes richesses, & qui avoit déjà secouru Babylone, sous le regne de Neriglissar.

Ce Roi effrayé de la puissance que commençoient d'acquérir les Medes & les Perses, & persuadé que de la conservation de Babylone dépendoit la sienne propre & celle de toute l'Asie Mineure, ce Roi, dis-je, se chargea de secourir les Babyloniens, & il obtint en leur faveur de Troupes nombreuses de la part de tous les Princes de l'Asie Mineure ; il en obtint également des Thraces, des Grecs, des Egyptiens même.

Ainsi s'ébranloit l'Asie entiere contre elle-même : jamais on n'avoit vu de si grandes Armées sur pied : jamais on n'avoit combattu pour de si grands intérêts : c'étoit le salut entier de l'Asie dont il s'agissoit : c'étoit pour savoir si elle obéiroit à des Souverains éclairés, amis de leurs Peuples, en état de veiller sur l'étendue de leurs Etats, ou si elle deviendroit la proie d'un seul Despote tyrannique, qui livreroit le sort de ses sujets à des Satrapes avides, uniquement occupés à les piller, à les asservir, à leur ôter toute élévation d'ame, à changer en vastes déserts ces riches & florissantes Contrées.

L'Armée des Princes alliés étoit composée d'environ quatre cent vingt mille hommes : Amasis, Roi d'Egypte, en avoit lui seul fourni cent vingt mille, tous gens d'élite. Les trois cens mille autres, dont soixante mille de Cavalerie, étoient venus de Babylone, de Lydie, de l'Asie Mineure, de la Thrace, de la Phénicie, de la Cappadoce : le rendez-vous général fut dans les vastes plaines de Thymbrée, près du Pactole : c'étoit la neuvieme année du regne de Nabonid, l'an 554 avant J. C.

Cyrus, instruit de ces préparatifs immenses, ne donna pas le tems à ces Princes alliés de venir fondre sur lui ; il va les chercher lui-même au lieu du rendez-vous, avec une Armée fort inférieure en nombre, puisqu'elle ne montoit qu'à cent quatre-vingt seize mille hommes, dont soixante-dix mille Persans : savoir dix mille Cuirassiers à cheval, vingt mille à pied, vingt mille Piquiers, & vingt mille armés à la légere. Le reste étoit composé de vingt-six mille chevaux Medes, Arméniens & Arabes, & de cent mille Fantassins des mêmes Nations. Outre ces Troupes, Cyrus avoit trois cens charriots de guerre, armés de faulx, tirés chacun par quatre chevaux attelés de front & bardés à l'épreuve du trait. Ce Prince avoit encore fait construire un grand nombre de Chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avoit des Tours hautes de douze coudées : elles contenoient vingt Archers ; mais elles étoient d'une charpente si légere, que le poids entier de la machine, y compris celui

des hommes, n'alloit qu'à cent vingt talents, environ cinq mille livres de notre poids. Ces Tours étoient traînées par seize bœufs attelés de front.

On frémit en voyant Cyrus attaquer dans de vastes plaines une Armée plus forte du double, qui occupoit quarante stades de longueur, sur trente hommes de profondeur; & même sur cent hommes de profondeur dans le centre occupé par les Égyptiens : d'ailleurs, on a dit il y a long-tems, que la fortune est pour les gros bataillons.

Cependant ce fut Cyrus qui remporta la victoire, & la victoire la plus complette : on voit donc ici ce que peut une Armée conduite par un seul Chef plein de courage, de génie, & d'audace, & adoré de ses soldats, contre des Troupes nombreuses, commandées par différens Chefs, composées de diverses Nations, qui ne peuvent agir de concert, & qui n'ont jamais le même intérêt: aussi cette multitude de confédérés fut chassée comme des troupeaux immenses devant le Pâtre qui les conduit.

3

BATAILLE DE THYMBRÉE.

Cette bataille est un des événemens les plus considérables de l'antiquité, puisqu'elle décida de l'Empire de l'Asie Occidentale entre les Babyloniens & les Perses. XENOPHON l'a décrite dans un grand détail dans la Cyropédie : il avoit passé sur le lieu du combat, & y avoit campé avec l'Armée du jeune Cyrus, 150 ans après la victoire remportée par les Perses, qui la regardoient encore au tems de cet Historien comme le chef-d'œuvre du plus grand Général de la Nation ; c'étoit même le fondement de leur Tactique : & les dispositions auxquelles Cyrus dut son succès, ont été imitées dans la suite par les plus grands Capitaines, par César à la Bataille de Pharsale, par le Duc de Parme dans les plaines de Picardie, &c. Sa description est d'autant plus précieuse, qu'elle est la premiere Bataille rangée dont le détail soit connu avec quelque exactitude.

On y voit ce que peut le génie contre la force. Cyrus devoit sur-tout empêcher les Confédérés de l'investir, comme ils devoient le desirer, & comme ce fut en effet leur plan : pour y parvenir, il fit derriere son Armée une ligne mobile de tous ces chariots de bagage qui la suivoient, & qui se replioit sur ses flancs qu'elle défendoit également, & il y plaça des Troupes que l'ennemi n'appercevoit pas, & qui devoient lui faire face aussi-tôt qu'il se croiroit prêt d'arriver sur les derrieres de l'Armée : ces Troupes étoient

en même tems accompagnées de Chameaux, dont les Chevaux de l'Asie Mineure ne pouvoient soutenir l'odeur, n'y étant point accoutumés. Quant à ses Tours & à ses Chariots armés en guerre, ils étoient à la premiere ligne.

Jamais la Cavalerie Lydienne ne put parvenir à enfoncer ces Chariots: & la surprise que lui causa la vive résistance qu'elle éprouva lorsqu'elle se croyoit au moment de prendre les Perses en flanc, jetta parmi eux une confusion & un désordre si grand & si universel, qu'ils prirent tous la fuite, toujours suivis par la Cavalerie Persane, qui ne leur donnoit pas le tems de se rallier.

Celle-ci prenant ensuite en flanc elle-même le reste de la Cavalerie Lydienne, la força de fuir & d'abandonner l'Infanterie qu'elle soutenoit. Tandis que ceci se passoit à la gauche des Confédérés, les Chevaux de leur aîle droite furent si frappés de l'odeur des Chameaux, que se cabrant & se renversant les uns sur les autres, ils emporterent leurs Cavaliers, malgré tous leurs efforts, loin du combat.

L'Infanterie abandonnée de toutes parts par la Cavalerie, ne pensa plus qu'à fuir elle-même pour n'être pas écrasée par l'ennemi.

Les Egyptiens qui étoient au centre, furent les seuls qui firent de la résistance; ils n'avoient pu être rompus par le choc des Chariots; Abradate, Roi de la Susiane, qui les commandoit, avoit été tué avec l'élite de ses gens. Cyrus lui-même, après la défaite des aîles ennemies, ayant voulu prendre ces excellentes Troupes en queue, ne put les rompre, quoiqu'il eût enfoncé les premiers rangs; son cheval fut blessé, lui-même renversé par cet animal, que la douleur rendoit furieux: ses Soldats, pour le dégagerse, précipitent au milieu de cette forêt de piques. Remonté à cheval, il s'apperçoit que ses Troupes ont enveloppé les Egyptiens de tous cotés, & que ceux-ci se serrant en rond, se couvrant de leurs grands boucliers, & présentant de toutes parts leurs longues piques, se préparoient à vendre cherement leur vie: il ordonna donc à ses Troupes de les fatiguer seulement par des décharges continuelles de pierres & de javelots. Appercevant ensuite du haut d'une de ses Tours, qu'ils étoient les seuls de l'Armée de Crésus qui tinssent bon, il résolut de tout tenter pour sauver d'aussi braves gens; & leur fit proposer de quitter le parti de ceux qui les avoient si lâchement abandonnés, & d'entrer à son service: ils y consentirent, à condition qu'ils ne porteroient pas les armes contre Crésus. Cyrus leur donna de beaux établissemens, entr'autres les Villes de Larisse & de Cylene, près de Cumes, sur le bord de la Mer, qu'on nommoit encore du tems de Xenophon les Villes Egyptiennes.

Ainsi fut dissipée cette ligue, de laquelle dépendoit le sort de l'Asie: ainsi

les

les Perses eurent le champ libre, pour la conquête de toutes ces riches & vastes Contrées. Dans le XVe siècle, une Armée de cent cinquante mille Allemands, dont la moitié étoit de Cavalerie, fut également dissipée par une poignée de Paysans Bohémiens; mais qui étoient tous, ou montés sur des Chariots, ou défendus par les files qu'ils formoient.

4.

Fin du Royaume de Lydie.

Aussi-tôt que cette formidable Armée se fut évanouie, Cyrus prit le chemin de Sardes, Capitale du Royaume de Lydie. Crésus essaya inutilement de l'arrêter; il fut battu de nouveau, & il ne vit d'autre ressource que de se renfermer dans sa Capitale: il fut ainsi la victime de cette funeste illusion, qui persuade que les murs sont la véritable défense du Héros, les plus forts boulevards d'un Etat.

A peine Cyrus eût-il investi cette ville, qu'un Esclave Persan qui avoit été au service du Gouverneur de la Citadelle, lui fournit les moyens de s'en rendre maître aussi-tôt: de-là il entra sans peine dans la ville qu'il garantit du pillage, & où il fit prisonnier Crésus, sa famille, toute sa Cour & tous ses trésors. Par une politique plus humaine, mieux entendue, il ne fit pas mourir ce Prince; mais il le traita toujours avec beaucoup de considération; & à sa mort, il le recommanda à son fils.

On raconte de ce Roi Asiatique un trait qui peint bien ces enfans gâtés de la Fortune: ayant reçu la visite de Solon, illustre Philosophe Athénien, il lui vantoit son bonheur: le Philosophe le regardoit au contraire avec une compassion attendrissante: l'amour-propre du Prince, son stupide aveuglement en fut choqué; il ne put s'empêcher de témoigner à quel point il trouvoit ridicule cette façon de penser; mais l'Athénien sans s'émouvoir lui répondit d'un grand sens & d'une maniere malheureusement trop prophétique qu'on ne devoit point appeller heureuse une personne encore vivante, son bonheur présent pouvant disparoître par une longue suite d'infortunes. Crésus privé de ses richesses, de ses Etats, condamné, dit-on, à périr au milieu des flâmes, sentit trop tard cette vérité; mais se rappellant sur le bucher cette énergique conversation, il s'écria: Solon! Solon! Exclamation, qui, ajoute-t-on, lui valut la vie de la part de Cyrus étonné.

5.

FIN DU ROYAUME DE BABYLONE.

Le Héros Perſan ſubjugue enſuite toute l'Aſie Mineure, juſques à la Mer Egée; il enlève aux Babyloniens la Syrie & l'Arabie Septentrionale, preſque tout ce qui compoſoit leur Empire, à l'exception de la Chaldée : il en prend enfin le chemin, en deſcendant par la Méſopotamie. Nabonadius vient au-devant de lui, à la tête de ſes Troupes, pour l'arrêter dans ſa marche; mais il eſt battu, & obligé de ſe réfugier dans Borſippe, la fortereſſe la plus prochaine.

Cyrus dédaigne de l'aſſiéger, & marche droit à Babylone qu'il inveſtit. Cette Ville bien pourvue, de Troupes & de vivres, ſe défend deux ans entiers; mais enfin elle eſt priſe, pendant que ſes habitans ſe livrent aux plaiſirs d'une fête annuelle (1) & au moyen du deſſéchement du fleuve dont Cyrus fait verſer les eaux dans le grand lac qui ſervoit à les faire écouler quand elles étoient trop hautes. Ses Troupes entrerent ainſi par le lit même de ce fleuve qui faiſoit la beauté & une des principales forces de cette Ville cécbre.

Il ne reſtoit plus que Borſippe; Cyrus n'eut pas de peine à s'en rendre maître, ainſi que du Roi Babylonien, qu'il traita avec cette bonté & cette douceur qui ſemblent lui avoir été naturelles; & pour le conſoler en quelque ſorte dans ſa diſgrace, il lui donna le Gouvernement de Caramanie, où il pouvoit ſe rendre plus utile aux hommes que ſur un Trône dont il n'avoit pas été en état de ſoutenir le poids, & qu'il n'avoit ſu défendre.

Ainſi fut anéanti, vingt-trois ans après la mort de Nabuchodonoſor, l'Empire qu'il avoit établi en Aſie, & qui ayant changé entierement la face politique de cette Contrée, attira à ſes Succeſſeurs des ennemis qu'ils n'auroient pas eu ſans ces ſuccès, & auxquels ils furent hors d'état de réſiſter.

Cependant, il nous reſte encore un objet eſſentiel : c'eſt de concilier l'Hiſ-

---

(1) Cette Fête étoit la même que celle des Saturnales. On l'appelloit la Fête des Sacées, & on la célébroit à l'honneur du Dieu SAC ou SESAC. Elle commençoit le 16 du mois de Loy ou Lous, & duroit cinq jours. Les Maîtres étoient alors, nous dit ATHENÉE d'après Bérose, aux ordres de leurs Domeſtiques : l'un d'eux revêtu d'un manteau royal, étoit comme le Chef de la Maiſon, & portoit le titre de ZOGAN, en Chaldéen זגן, & qui ſignifie Vice-Roi, Gouverneur.

toire des Successeurs de Nabuchodonosor avec ce qu'en rapportent les Livres des Hébreux, & en particulier avec les Prophéties de Daniel.

ARTICLE XIII.

Conciliation de l'Histoire Sacrée & de l'Histoire Profane au sujet des derniers Rois de Babylone.

I.

Cette question a paru jusques à présent insoluble.

On diroit que le sort des Historiens est de marcher sans cesse au milieu des ténèbres & des précipices : à peine sont-ils arrivés à une époque lumineuse, qu'ils retombent aussi-tôt dans les plus grands embarras par la profonde nuit dont cette époque est suivie : alors s'ils ne redoublent d'efforts pour saisir le vrai fil qui seul peut les retirer de cette route ténébreuse, la vérité leur échappe, & ils s'imaginent ensuite qu'il est impossible de parvenir jusqu'à elle. C'est ce que tous les Historiens & tous les Chronologistes ont éprouvé lorsqu'ils ont voulu concilier l'Histoire Sacrée & l'Histoire Profane au sujet des derniers Roi de Babylone, successeurs de Nabuchodonosor.

Depuis l'Ere de Nabon-Assar, nous l'avons vû, l'Histoire des Assyriens & des Babyloniens étoit devenue aussi sure, aussi lumineuse, qu'elle étoit auparavant enveloppée de ténèbres : le regne long & glorieux de Nabu-chodonosor sembloit en particulier avoir mis pour toujours la certitude de l'Histoire de Babylone hors de toute atteinte, en fixant les yeux de tous les Peuples sur cette Monarchie, & en faisant de Babylone le centre des Arts & des Sciences : cependant lorsqu'il a été question de comparer ce que les Historiens Sacrés & les Profanes nous apprennent relativement aux Successeurs de Nabuchodonosor, les Savans les plus distingués n'ont vu que difficultés plus grandes les unes que les autres ; & lassés de lutter contr'elles, ils ont renoncé à la solution de cette question, comme étant impossible à trouver. On peut donc dire, qu'elle formoit un des problêmes les plus épineux de la Chronologie & de l'Histoire ancienne.

On nous saura donc quelque gré d'éclaircir cette grande question : on verra que ce n'étoit ni le défaut de monumens, ni leur obscurité, ni leur opposition qui rendoit ce point d'Histoire si difficile à expliquer : qu'il rentroit ainsi dans l'ensemble de nos recherches, qui n'offroient jusques ici tant de

difficultés, qu'à cause des faux principes qu'on posoit, & parce qu'on se laissoit plutôt conduire par des idées systêmatiques, que par l'ensemble des faits.

Ainsi tombera une des grandes difficultés de la Chronologie Sacrée : celle-ci devoit paroître d'autant plus surprenante, que les Ecrivains Hébreux, qui ont parlé de ces événemens, vivoient dans l'époque même dont nous parlons, étoient contemporains de ces Princes; qu'un d'eux, DANIEL, a même vécu à leur Cour, qu'il en étoit un des principaux Seigneurs; que ces Contrées retentissent encore de la gloire de son nom, & qu'on y montre encore aujourd'hui son tombeau. Il leur étoit donc aussi impossible de se tromper à cet égard, qu'à BEROSE & à ABYDENE, Historiens Profanes de ces Contrées où ils étoient nés.

2.

Chronologie Profane des Successeurs de Nabuchodonosor.

Le CANON Astronomique de PTOLOMÉE assigne une durée de 23 ans, au tems écoulé entre la mort de Nabuchodonosor & la prise de Babylone par Cyrus; il la partage entre ces trois Princes,

ILVARODAM,	2	23 ans.
NERI-GLISSAR,	4	
NABON-ADIUS,	17	

BEROSE, Prêtre Chaldéen, qui avoit écrit l'Histoire de son Pays, s'accorde parfaitement avec ce Canon; à cela près, qu'il y ajoute Laborosoarchod, fils de Neriglissar, mais auquel il ne donne qu'un règne de neuf mois, durée qui n'a pu entrer en ligne de compte dans le Canon qui ne renferme que des années pleines, & qui s'est confondue avec la quatrieme année commencée de Neriglissar.

3.

Points de l'Histoire Sacrée relatifs à cette époque.

DANIEL, de son côté, parle d'un Prince successeur de Nabuchodonosor dans la troisieme année duquel il eut des visions qu'il rapporte : & il l'appelle Belsasar.

Il dit ensuite que ce Prince donnant un grand festin à toute sa Cour, une

main lui apparut qui traça des caractères, qu'on ne pouvoit lire : que la Reine-Mere le fit venir, lui Daniel, pour expliquer ces paroles, & qu'après l'avoir fait, il ajouta que le Roi seroit tué cette même nuit.

Il parle ensuite de Darius le Mède, comme successeur de ce Prince, & il trace les visions qu'il eut la premiere & la troisieme année de son règne.

JÉRÉMIE (XXVII. 7) & ESAIE (XVI. 12), disent expressément qu'après le règne du fils & du petit-fils de Nabuchodonosor, son Royaume seroit détruit.

4.

SYSTÊMES imaginés pour fixer quels sont les Princes dont parle Daniel.

Le nombre des systêmes qu'on a imaginés pour trouver quel entre les quatre Rois nommés par Berose, est celui que Daniel a désigné par le nom de Belsasar, est aussi varié qu'il se puisse : car dans ces Systêmes il se trouve successivement être tous ces Princes ; & à force d'être tout, il n'est rien.

Selon le Savant USSERIUS & son imitateur PRIDEAUX, il est le dernier Roi de Babylone, par conséquent Nabonid : pouvoit-il ne pas l'être ? il est tué dans un Festin, au moment où Daniel vient de lui dire que son Royaume seroit partagé entre les Mèdes & les Perses : c'est donc, concluoit-on, le dernier Roi, celui sous qui Babylone fut prise & son Empire détruit.

Selon SCALIGER, c'est son prédécesseur Laborosoarchod.

Selon DESVIGNOLES, qui a rendu de si grands services à la Chronologie Sacrée, c'est Neriglissar.

Selon CONRINGIUS, MARSHAM, le Président BOUHIER, FRERET, c'est Evilmerodach.

Nous citerions aussi les savans Auteurs de l'Histoire Universelle, s'ils avoient une opinion à eux : si après avoir embrassé dans l'Histoire des Babyloniens le dernier de ces systêmes, ils n'étoient revenus dans celle des Medes à celui d'Usserius, qui en est précisément l'Antipode.

Ajoutons que le systême de Scaliger a été adopté par le Savant & judicieux Auteur d'un manuscrit sur les Rois d'Assyrie, qui a bien voulu nous communiquer depuis peu son Ouvrage : & à cet égard nous ne pouvons trop regretter que l'autorité de Scaliger d'un côté, mais sur-tout l'idée que Nabonadius n'étoit pas petit-fils de Nabuchodonosor, lui ayent fait voir Belsasar dans Laborosoarchod. Plus nous avons l'avantage de nous rencontrer sur divers

points avec ce Savant respectable, & plus nous aurions eu de plaisir de pouvoir suivre également sur ce point la même route que lui.

A cette premiere question s'en joignoit une autre, puisqu'il falloit déterminer non-seulement qui étoit Belsasar, mais encore qui étoit Darius le Mède.

Dans le systême d'Usserius, Darius le Mède étoit Cyaxare Roi de Médie, oncle & ami de Cyrus; dans le systême de Marsham, ce Prince étoit un des derniers Rois de Babylone ennemis de Cyrus.

On voit que ces systêmes ne pouvoient être plus opposés : un d'eux cependant devoit être vrai; mais tous sont appuyés sur de si foibles preuves, que la vérité même restoit noyée sous un amas d'obscurités & de difficultés qu'on ne pouvoit dissiper.

C'est que les Savans Auteurs de ces systêmes ne procédoient pas dans cette recherche avec l'exactitude qu'elle exigeoit : ils n'ont point rapproché les traits épars de ces tableaux; ils ne les ont point comparé dans leur ensemble : ils ont laissé de côté les preuves les plus convaincantes. Ainsi il en arrive à quiconque prend un parti avant un examen suffisant, froid & tranquille.

5.

Objets a démontrer.

Quant à nous, nous allons démontrer :

1°. Que le Belsasar de Daniel est l'Evilmerodac du Canon Astronomique.

2°. Que Darius le Mede est Neriglissar.

3°. Que Nabonid étoit petit-fils de Nabuchodonosor.

Trois points qui établissent la plus parfaite harmonie à cet égard entre l'Histoire Sacrée & l'Histoire Profane.

PREMIER ACCORD.

» *Belsasar est fils de Nabuchodonosor & le même qu'Evil-Merodach.*

EVIL-MERODACH, nous dit Berose, fut fils & successeur de Nabuchodonosor. C'étoit un Prince indigne de son rang : il se conduisoit (*anomôs kai aselgôs*) *sans foi ni loi*; aussi est-il surnommé *Evil*, ou l'Insensé. S'étant ainsi rendu insupportable à ses Sujets, il fut tué dans un festin par son Beau-Frere

Neriglissar, après deux ans de regne, c'est-à-dire dans sa troisieme année commençante, & son Beau-Frere lui succéda. Voilà donc autant de caractères qu'il faut retrouver dans Belsasar.

BELSASAR réunit complettement tous ces Caractères.

Belsasar est constamment appellé fils de Nabuchodonosor : il est représenté comme un Prince indigne de son sang : il est tué dans un festin qu'il donne aux Seigneurs de sa Cour.

1°. Il est fils de Nabuchodonosor. C'est la qualité que lui donne trois fois la Reine dans le Ve. Chap. de Daniel. Ce Prince la prend lui-même ; & Daniel lui dit aussi : « Et vous, Belsasar, vous qui êtes son fils, (parlant de Nabu» chodonosor,) vous n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez » toutes ces choses ». Et quelles étoient ces choses ? L'humiliation qu'avoit subie Nabuchodonosor, & les causes de cette humiliation ; & à qui pouvoient-elles être mieux connues qu'à un fils ?

De plus, les Juifs de Babylone écrivant à ceux de Jérusalem, cinq ans après la prise de cette Ville, & leur envoyant de l'argent pour offrir des sacrifices en leur nom, leur disent : (1)

» Priez pour la vie de NABUCHODONOSOR Roi de Babylone, & pour la vie » de BELSASAR son FILS, afin que leurs jours sur la Terre soient comme » les jours du Ciel : que le Seigneur nous donne la force & qu'il éclaire nos » yeux pour vivre sous l'ombre de Nabuchodonosor Roi de Babylone, & » sous celle de BELSASAR son FILS ; que nous les servions long-tems & que « nous trouvions grace devant eux ».

2°. BELSASAR étoit un Prince indigne du haut rang auquel l'avoient appellé sa naissance & les vertus de ses Ancêtres. Daniel nous l'apprend dans ce Chap. V. où il explique les caractères tracés sur la muraille par la main Prophétique.

Voici la maniere dont Daniel raconte cet événement mémorable, & si conforme à ce que l'Histoire profane nous dit de ce Prince.

BELS-ASAR donnant un grand festin aux plus grands Seigneurs de la Cour, & étant déjà pris de vin, fit apporter les vases d'or & d'argent que son *Pere* Nabuchodonosor avoit emportés du Temple de Jérusalem : il s'en servit pour y boire, lui, ses femmes & toute sa Cour, en insultant au Dieu des Hé-

(1) BARUCH I. 11. 12. Traduction de M. de Sacy.

breux : au même moment, on vit paroître comme la main d'un homme qui écrivoit près du chandelier ſur la muraille de la Salle : le Roi vit le mouvement des doigts qui écrivoient; il fit un grand cri, & appella les plus Savans des Chaldéens pour lire & expliquer cette écriture, promettant le Collier de ſes Ordres à celui qui la déchifreroit, & de l'élever à une des trois premieres places de ſon Royaume. Aucun d'eux ne pouvant en venir à bout, la Reine indiqua Daniel au Roi comme la ſeule perſonne en état de faire ce qu'il deſiroit. Celui-ci lui rappellant la maniere dont ſon Pere avoit été puni à cauſe de ſon orgueil, ajoute qu'en punition de ce qu'il venoit de faire lui-même, une ſentence venoit d'être prononcée contre lui : qu'elle conſiſtoit dans ces mots, MNA, MNA, THE-QEL *ou*-PHARSIN, *nombre*, *nombre*, *poids*, *diviſion*; & qu'ils ſignifioient: « vos jours ont été comptés & ils ſont à leur fin : vous avez » été trouvé léger à la balance ; & votre Royaume a été diviſé entre les Mèdes » & les Perſes ». Belſ-Aſar eut aſſez de confiance dans les lumieres de Daniel pour tenir ſa parole, quelque foudroyante que fût pour lui une dénonciation pareille : cependant la même nuit il fut tué ; & Darius le Mède lui ſuccéda à l'âge de ſoixante-deux ans. Celui-ci touché du ſavoir de Daniel, confirma la promeſſe de Belſ-Aſar, & ayant établi ſur ſes Etats cent-vingt Satrapes qui relevoient de trois grands Seigneurs, ou Miniſtres, Daniel fut le premier de ces trois.

On a beaucoup diſcuté ſur la maniere dont ces mots étoient écrits & en quels caractères, puiſqu'aucun Sage n'avoit pu les expliquer ; mais il faut les conſidérer comme une ſentence énigmatique, qu'il eſt impoſſible de comprendre lorſqu'on n'en a pas la clef : il falloit même qu'on pût les lire, afin que Belſaſar pût comparer l'explication avec l'objet à expliquer : ſans quoi, on auroit pu accuſer Daniel de faire le Texte & le Commentaire. Quant aux mots en eux-mêmes, ils ſont vraiment orientaux, primitifs & communs à tous les Peuples : *mna* ſignifiant compter, eſt également Grec, Latin, &c *The-kel*, compoſé de *qel*, léger, vite, appartient également aux mêmes Langues : *phars*, diviſion, prononcé *pars*, appartient aux Langues Occidentales, & il exiſte également en Perſan avec ſa prononciation en F.

Mais que vouloit dire la main Prophétique par ces mots ſymboliques liés à l'eſſence des choſes, puiſque tout eſt fait avec *nombre*, *poids* & *meſure*, & que rien ne peut ſubſiſter ſans la réunion de ces trois ? On ſent fort bien que c'étoit une deſtruction, puiſqu'on ne voyoit ici que *nombre* & *poids*; & que *diviſion* avoit pris la place de *meſure* : mais quelle étoit cette deſtruction, quels en étoient l'objet & le genre ? c'eſt ce que la main ſeule pouvoit

pouvoir expliquer, avec une ſageſſe ſemblable à celle qui arrange tout avec *nombre*, *poids* & *meſure.* Cependant je ne ſache perſonne, du moins entre tous nos Commentateurs, qui ait fait attention à la Nature de cette énigme ſymbolique & ſublime.

SECOND ACCORD.

Darius le Mède & Nerigliſſar ſont le même Perſonnage.

NERI-GL-ISSAR, ou plutôt *Neri-gal-aſſar*, ſuccéde, ſelon les Hiſtoriens Profanes, à Evilmerodach qu'il avoit aſſaſſiné, quoiqu'il en eût épouſé la ſœur; il n'étoit ni du Sang Royal, ni Babylonien : pour ſe ſoutenir dans ſon uſurpation, il déclare la guerre aux Mèdes & aux Perſes; & cette guerre pendant laquelle il perdit la vie dans un combat, ne finit que par la ruine de l'Empire Babylonien, vingt-un ans après que Nerigliſſar fût monté ſur le Trône : d'ailleurs, ce Prince ne régna que quatre ans.

DARIUS le MEDE réunit tous ces Caractères.

DARIUS le MEDE réunit & réunit ſeul tous ces Caractères de la maniere la plus ſenſible.

Darius le Mède eſt ſucceſſeur d'un fils de Nabuchodonoſor, d'un Prince mis à mort dans un feſtin. Il eſt étranger & au Sang Royal & à la Nation : à lui commence une guerre qui dure vingt-un ans, & qui finit par la ruine de l'Empire. C'eſt ce que nous allons prouver.

Les trois premiers ſont déjà établis par tout ce qui précéde, & on en convient de part & d'autre. Ce que nous devons prouver, & qui décide hautement de la perſonne de Darius le Mède, c'eſt qu'il étoit ennemi & non ami de Cyrus, par conſéquent qu'on ne peut voir en lui Cyaxare, oncle de ce dernier Prince, & qui remplaça le dernier Roi de Babylone.

1°. Daniel introduit ſur la ſcène l'Ange du Royaume de Babylone, & lui fait dire, (XI. 1.)

» Dès la premiere année de DARIUS de la race des Mèdes, j'ai travaillé pour
» l'aider à s'établir & à ſe fortifier dans ſon Royaume : le Prince du Royau-
» me des Perſes m'a réſiſté...

DARIUS le Mède étoit donc en guerre avec les Perſes : ce n'étoit donc pas ce Prince Mède, oncle de Cyrus, auquel celui-ci céda, dit-on, Babylone pour le

reste de ses jours; c'étoit donc le Mède qui ayant usurpé le Royaume de Babylone, occasionna une guerre entre les Babyloniens & les Perses, qui finit par la ruine de l'Empire Babylonien. On ne peut donc voir en lui que le Mède Neriglissar.

2°. Ce qui est encore plus remarquable, & que personne n'a observé, c'est que Daniel compte entre le commencement du regne de ce Prince, de Darius le Mède & la prise de Babylone, vingt-un ans, précisément le même espace de tems que le Canon de Ptolomée admet entre Neriglissar & la prise de Babylone; car telle est la suite du Discours de l'Ange de Babylone.

» Le Prince (l'Ange) du Royaume des Perses m'a résisté vingt-un jours ».

Or tout le monde sait qu'un jour est un an dans le style prophétique. Voilà donc vingt-un ans entre les commencemens de Darius le Mède & la prise de la ville. Il ne peut donc être en aucune maniere Cyaxare, Oncle de Cyrus. Ainsi croulent tous les systêmes imaginés jusqu'ici pour déterminer quel étoit ce Prince entre les successeurs de Nabuchodonosor. Le systême qui avoit rencontré le vrai, comme par hasard & sans qu'on pût le démontrer, en acquiert une force absolument nouvelle.

Mais puisque nous parlons ici des jours prophétiques, montrons comment un jour a pu signifier un an d'une maniere très-naturelle. Le mot primitif qui désigne le jour, signifie également le Soleil: pour dire jour, on disoit donc *un soleil*, comme nous disons *d'un soleil à l'autre.* Mais si un jour s'appelle un soleil, l'année, à plus forte raison, put s'appeller dans le style sublime & métaphorique, un *Soleil*: il étoit aussi aisé de dire d'une maniere intelligible j'ai vu vingt Soleils, que de dire *déjà vingt fois j'ai vu le Soleil renouveller sa carriere*, expression qui peut s'appliquer & à vingt jours & à vingt ans. Aussi pour conserver la force, l'élégance & la sublimité du mot original, il faudroit traduire l'expression prophétique, non par *jour*, mais par Soleil: *le Prince du Royaume des Perses m'a résisté vingt-un* SOLEILS.

TROISIEME ACCORD.

Le dernier Roi de Babylone est petit-fils de Nabuchodonosor; il n'est tué ni à Babylone ni ailleurs.

Enfin le Royaume de Babylone ne devoit périr que sous le regne du petit-fils de Nabuchodonosor, & ce Prince loin d'avoir été tué à la prise de Babylone, n'étoit pas même dans cette ville. Deux caractères décisifs & sur les-

quels regne l'accord le plus parfait entre l'Hiſtoire ſacrée & la Profane : ce que perſonne n'avoit vu & que nous allons démontrer.

1°. Nous avons déjà rapporté les paſſages d'Eſaïe & de Jérémie, qui déclarent que l'Empire ſeroit détruit après les regnes du fils & du petit-fils de Nabuchodonoſor.

Or, Nabonadius étoit ce petit-fils, même ſelon les Hiſtoriens Profanes. HÉRODOTE qui l'appelle *Labynit*, dit qu'il étoit fils du Roi qui avoit épouſé Nitocris, & ce Roi eſt Evilmerodac ou Belſaſar. BEROSE l'affirme également ; car il dit que ceux qui avoient mis à mort Laboroſoarchod, choiſirent pour Roi *Nabonnêd* (*tini tôn ex Babylônos*) un de ceux de (la *Maiſon* de) Babylone, & qui étoit, ajoute-t-il, de la conſpiration.

2°. Les Hiſtoriens Profanes nous apprennent que ce dernier Roi ayant perdu une bataille contre Cyrus, ſe réfugia dans Borſippe, & qu'il n'étoit point dans la ville de Babylone quand Cyrus l'aſſiégea. Mais l'Hiſtoire Sacrée s'accorde en cela avec la Profane. Jérémie y eſt exprès : voici comment il s'exprime : (1)

» Toute la Terre ſera dans l'émotion & dans l'épouvante, parce que le Seigneur appliquera ſa penſée contre Babylone pour rendre ce pays déſert & inhabité. Les vaillans hommes de Babylone ſe ſont retirés du combat, ils ſont demeurés dans les places de guerre, (*après la bataille perdue*,) toute leur force s'eſt anéantie : ils ſont devenus comme des femmes ; leurs maiſons ont été brûlées & toutes les barres en ont été rompues ».

» Les Couriers rencontreront les Couriers, & les Meſſagers ſe rencontreront l'un l'autre, pour aller dire au Roi de Babylone que ſa ville a été priſe d'un bout à l'autre ; que l'ennemi s'eſt emparé des gués du fleuve, qu'il a mis le feu dans les marais, & que tous les gens de guerre ſont dans l'épouvante ».

Pouvoit-on exprimer d'une maniere plus énergique que le Roi de Babylone n'étoit pas dans cette ville lorſqu'elle fut priſe, & qu'il n'en apprit la nouvelle que par les Couriers qu'on lui expédia l'un ſur l'autre ?

Il eſt donc prouvé que Belſaſar eſt le propre fils de Nabuchodonoſor, le même qu'Evilmerodac, & qu'il fut tué, non au ſiége de Babylone, mais par ſon beau-frere.

---

(1) Chap. LI. 29, 30, 31, Trad. de M. de Sacy.

Que Darius le Mède eſt ce beau-frere ou Nerigliſſar qui commença la guerre contre Cyrus.

Que Nabonadius étoit petit-fils de Nabuchodonoſor, & qu'il n'étoit pas dans Babylone lorſqu'elle fut priſe.

Ce point d'Hiſtoire qui accorde les Hiſtoriens Sacrés & les Profanes, devient donc auſſi clair & auſſi lumineux qu'il paroiſſoit obſcur & impoſſible à concilier. Ce n'eſt pas tout : nous avons encore à prouver qu'entre le dernier Roi de Babylone & Cyrus, il n'y a point eu de Roi intermédiaire, & que le regne de Cyaxare à Babylone d'après la ceſſion de Cyrus, eſt une pure imagination, un roman dont on a profité pour faire quadrer avec l'Hiſtoire la ſuppoſition que Belſaſar étoit le dernier Roi Babylonien.

6

Entre Nabonadius & Cyrus, il n'y a point eu de Prince intermédiaire.

Une premiere erreur en entraîne néceſſairement d'autres à ſa ſuite : dès qu'on étoit perſuadé que Belſaſar étoit le dernier Roi Babylonien, le même que Nabonadius, on étoit forcé de mettre Darius le Mède entre ce dernier & Cyrus. Mais 1°. Hérodote, Diodore, & le Canon de Ptolomée ne mettoient aucun intervalle entre ces deux Princes : que fit-on ? on alla chercher dans la Cyropédie, un Héros de Roman, un Cyaxare, fils d'Aſtyages grand-pere de Cyrus & Roi des Mèdes : & de cet oncle de Cyrus, on en fit un Roi à qui Cyrus céda le Royaume de Babylone, & qui prit le nom de Darius le Mède. Rien ne quadroit mieux ; mais ce n'eſt qu'un Héros de théâtre, un intrus qui ne s'accorde avec aucune Hiſtoire, & qui tombe dès que la vérité ſe manifeſte.

2°. Cyrus n'étoit pas de caractère à céder un Etat comme celui de Babylone : loin d'être ſi complaiſant avec la Famille Royale des Mèdes, il paroît qu'il la dépouilla au contraire de ſes propres Etats, & qu'Aſtyages mourut dans une eſpéce d'exil. Du moins Xenophon dans la retraite des Dix mille (1) parlant des Villes de Lariſſa & de Meſpila, ſur la rive orientale du Tigre où il paſſa avec les Grecs, dit que les Mèdes avoient habité autrefois Lariſſa, que le Roi de Perſe l'avoit priſe ſur eux, dans le tems que *l'Empire leur fut*

(1) Liv. III.

enlevé par les Perſans : il dit de même en parlant de *Meſpila*, que cette Ville avoit été autrefois habitée par les Mèdes, & qu'ils la *perdirent avec l'Empire*. Il ajoute que c'eſt dans cette derniere Ville que s'étoit réfugiée la Reine de Médie, & qu'elle y ſoutint un long ſiége contre les Perſes.

Enlever aux Mèdes leurs Etats, aſſiéger leur Reine, exiler leur Roi, ce ſont des actions bien oppoſées à la générosité de céder à un oncle un Empire entier.

3°. D'ailleurs Xenophon ne dit point que Cyaxare II. ait regné à Babylone, pas même qu'il s'y ſoit jamais rendu : Cyrus, ſelon lui, alloit ſouvent viſiter Cyaxare à Ecbatane ; mais Cyaxare ne vient jamais à Babylone. Ajoutons que le ſavant FRERET a fort bien prouvé (1) que la Chronologie de la Cyropédie eſt remplie d'anachroniſmes qui démontrent que Xenophon n'avoit en vue qu'un Roman philoſophique, & non une Hiſtoire exacte : ainſi, il avance de vingt-ſix ans la priſe de Babylone par Cyrus, & de vingt-huit la défaite de Créſus : ce qui, de la part d'un homme tel que Xenophon, prouve qu'il ſe propoſoit moins de compoſer une Hiſtoire qu'un Roman : ce n'eſt que dans ceux-ci, de même que dans les Poëmes épiques, qu'il eſt permis d'arranger les événemens à ſa fantaiſie ; quoique l'on y joigne beaucoup de choſes très-vraies & très-curieuſes.

Enfin Daniel lui-même place Cyrus ſur le Trône de Babylone immédiatement après la guerre de vingt-un ans, preuve à laquelle on n'a jamais fait aucune attention.

L'Ange de Babylone, après avoir dit que le Prince du Royaume des Perſes lui avoit réſiſté vingt-un ans, ajoute : » Enſuite, j'ai demeuré là près » du Roi de Perſe, « de *Cyrus*. Ce Mède qu'on place entre la fin de la guerre & Cyrus, eſt donc un vain fantôme, par le Texte même de Daniel. La guerre commencée à l'occaſion de Darius le Mède dure vingt-un ans. Elle finit, & Cyrus eſt Roi de Babylone.

Et que ce ſoit Cyrus dont il ſoit ici queſtion, c'eſt ce qui réſulte également de la ſuite du diſcours de l'Ange : » Il y aura, ajoute-t-il, encore trois » Rois en Perſe ; le quatriéme ſoulèvera tous les Peuples contre les Grecs.

Ces trois Rois ſont Cambyſe, Smerdis, & Darius : le quatriéme eſt Xerxès, qui amena contre les Grecs tous les Peuples connus de l'Aſie & de l'Afrique.

(1) Mém. des Inſcr. & B. L. T. VII.

ARTICLE XIV.

Des Prophètes de cette époque, & qui terminent la Prophétie.

I.

Clarté qui en résulte pour l'arrangement des Prophéties de Daniel en particulier.

Si une erreur en entraîne d'autres à sa suite, la découverte d'une vérité est un flambeau qui dissipe une multitude de difficultés & devant lequel tout s'applanit. C'est ce qu'on éprouve ici : en reconnoissant Belsasar dans Evilmerodach, l'Histoire Sacrée & l'Histoire Profane sont parfaitement d'accord, & les Prophéties de Daniel dont l'arrangement étoit si difficile, brillent d'un nouvel éclat par l'harmonie qui en résulte.

1°. Ce n'est point lorsque l'Empire de Babylone anéanti est déjà entre les mains des Perses & des Mèdes, ce n'est point lorsque sa Capitale est déjà assiégée depuis deux ans & qu'elle va être prise, que Daniel annonce à son Roi, comme on le prétendoit, la destruction de son Empire; c'est deux ans après la mort de Nabuchodonosor, c'est lorsque cet Empire est au plus haut degré de sa splendeur, lorsqu'il jouit de la plus profonde paix : que l'Orient étonné de la grandeur de ses Rois, de leur puissance redoutable, n'ose souffler devant eux : que tout est soumis au dedans & au dehors; c'est dans un tems où le fils du Conquérant de l'Asie, enyvré de sa gloire que rien ne trouble, donne une fête superbe : quel moment pour annoncer à ce Prince qu'il va périr, que son Empire va être partagé entre les Mèdes & les Perses, entre ces Mèdes jusqu'alors Alliés des Babyloniens; & ces Perses qu'ils méprisoient ? Autrement, lequel des Sages de sa Cour n'auroit pu dire la même chose ?

C'est ce qu'a très-bien vu Freret. Après avoir prouvé que Belsasar est Evilmerodach, il ajoute en parlant de la maniere dont Daniel lui explique les caractères tracés par la main merveilleuse : » c'étoit-là une Prophétie bien claire » de la conquête de Babylone par les Persans; mais c'étoit une Prophétie; » c'est-à-dire, la prédiction d'un événement futur qui ne pouvoit être connu que par révélation, & que l'esprit humain ne pouvoit prévoir naturellement. Si la ville eût été assiégée alors, si l'Euphrate ayant été détourné de » son lit, eût donné dans ce moment même entrée aux Persans dans la ville; » si aussitôt après l'explication de la vision de Balthasar, les troupes de Cyrus

» eussent attaqué le Palais, comme le dit PRIDEAUX, il me semble que Daniel pouvoit sçavoir toutes ces choses sans révélation : la conduite du Roi de Babylone, la connoissance de son caractère & de l'habileté de Cyrus, devoit faire prévoir à Daniel quelle seroit la fin de cette guerre. La prédiction de Daniel fut donc une *véritable Prophétie.*

2°. Si Darius le Mede est postérieur à la prise de Babylone, la vision que Daniel eut la premiere année de son régne n'en est pas une. Il en est ainsi des autres ; sur-tout de celles rapportées aux Chapitres X & XI ; mais il est tems d'en restituer l'ordre chronologique.

2.

CHRONOLOGIE DE DANIEL.

ANNÉES avant J. C.

La premiere année de Nabuchodonosor (Chap. I.) Daniel est emmené en captivité à Babylone. 604.

La seconde année (Chap. II), il explique à ce Prince le songe de la statue composée de plusieurs métaux : il y annonce quatre Empires successifs, qui seront remplacés par un Empire qui ne sera jamais détruit. 603.

La premiere année de Belsasar (Chap. VII) il a la vision des quatre animaux qui représentoient quatre Royaumes. 561.

La troisiéme année du même Prince (Chap. VIII) il a la vision du bélier, du bouc & de ses cinq cornes. 559.

Cette Prophétie est datée du Palais de Suse au pays d'Elam, sur les bords de l'Ulaï.

Le Mot oriental qui signifie ici *Palais*, est *he-birh.* Josephe dans ses Antiquités (1) dit que Daniel avoit bâti, non à Ecbatane comme portent aujourd'hui ses Exemplaires, mais à Suse, comme ils portoient du tems de Saint Jérôme qui a cité ce passage, en forme de Château, un édifice célébre qui subsistoit encore de son tems; qui servit de sépulture aux Rois des Perses & des Parthes, & dont la garde étoit confiée encore de son tems à un Juif. Il désigne ce monument sous le nom de *Baris*, ce qui est le même mot employé par Daniel.

C'est également ce mot qui est entré dans la composition de celui du la-

(1) Liv. X. Ch. XII.

byrinthe, *al-bir-ain*, le Palais du Soleil, & il exiſte encore de nos jours avec la même ſignification dans le Pérou.

La même année, 559, (Chap. V.) il explique à Belſaſar les caractères tracés par la main prophétique.

Cette même année (Chap. IX) la premiere de Darius le Mède, il a la viſion des LXX ſemaines d'années. Le récit eſt précédé de la belle priere qu'il adreſſa à Dieu pour lui demander la fin de la captivité du Peuple Juif; & au lieu de cela, il apprend celle d'une durée de LXX ſemaines d'années qui devoit ſuccéder à ces LXX ans de la captivité, & dont les événemens font la baſe du Chriſtianiſme.

536. La troiſiéme année de Cyrus, il a la célébre viſion (Chap. X, XI, XII) relative aux Empires qui s'élèveroient après celui des Perſes. C'eſt au Chap. X, 13, qu'il nous apprend d'un ſtyle ſymbolique que depuis Darius le Mède, juſqu'à Cyrus, il y avoit eu entre les Babyloniens & les Perſes une guerre de vingt-un ans, qui avoit fini par la ruine des premiers.

Et que ces vingt-un ans doivent commencer à Darius le Mède, de l'aveu même de Daniel, c'eſt ce dont on peut d'autant moins douter, que le ſujet qui en amene le récit eſt relatif à la priere de Daniel faite la premiere année du regne de Darius le Mède : intervalle donné, auquel il eſt bien étonnant qu'on n'ait pas fait attention; on n'auroit pas bouleverſé, comme on a fait, la Chronologie de ces tems-là.

§.

DANIEL.

Tel eſt l'ordre chronologique qu'offrent les Prophéties de Daniel, & qu'on avoit cependant totalement perdu de vue : qui avoit échappé, non-ſeulement à ceux qui n'y croyoient pas, mais ſur-tout à ceux même qui y croyent : cet ordre, ces époques, ces prophéties, le rang illuſtre de celui ſous le nom de qui elles paroiſſent, tout doit intéreſſer l'attention du Philoſophe, de l'Obſervateur exact : il a rarement d'auſſi grands ſpectacles ſous les yeux; & l'Hiſtoire d'un grand Homme, fût-il un impoſteur, doit tenir néceſſairement une grande place dans les faſtes de l'eſprit humain & de ſes révolutions. Nous ne ſaurions donc omettre ici quelques détails ſur un perſonnage tel que Daniel, qui a joué un auſſi grand rôle pendant la durée entiere de l'époque qui fait l'objet de cet Eſſai d'Hiſtoire Orientale : de ces détails même dépend l'idée que nous devons nous former de ces tems & de ces Prophéties.

L'Orient

L'Orient d'ailleurs eſt rempli de la gloire de ſon nom, & d'admiration pour lui : les révolutions épouvantables qui ont ravagé tant de fois ces Contrées, qui ont effacé tant de monumens, qui ont fait diſparoître les noms de tant de Monarques, n'ont rien pu contre ce perſonnage illuſtre : & de même que les Orientaux montrent chez eux le tombeau de Job, celui de l'immortel Locman, ils montrent dans la Suſiane celui de Daniel : ils le font voir encore de nos jours, avec empreſſement, aux Voyageurs modernes, comme ce qu'ils ont de plus précieux : & ce tombeau eſt digne d'un Prince. Ils ne ſe contentent pas de ces reſtes froids & inanimés : ils repréſentent Daniel comme un des plus grands Satrapes de la Babylonie & de la Perſe, comme le Vice-Roi de la Suſiane ſous Cyrus. Son avancement eſt fondé, ſelon eux, ſur ſa ſageſſe ; & cette ſageſſe brilloit ſur tout dans ſon habileté à expliquer les ſonges.

Expliquer les ſonges, nous paroît à nous Occidentaux, de grandes rêveries : pour les Anciens, c'étoit une grande ſcience : louer quelqu'un à cet égard, c'étoit le *non-plus-ultrà* de l'éloge ; c'étoit élever une perſonne au faîte de la gloire : tel étoit le goût oriental : il ſe plaît dans les préſages, dans les ſonges, dans les viſions, ainſi que dans la ſcience Aſtrologique, qui les infecte encore, de même que l'Europe en a été infectée juſques dans ces derniers ſiécles. D'ailleurs l'explication des ſonges, tenoit aux connoiſſances les plus parfaites de ce tems-là, aux connoiſſances Civiles, Phyſiques & Hyéroglyphiques.

Telle fut donc l'habileté de Daniel dans l'explication des ſonges, qu'elle l'éleva du rang le plus fâcheux aux places les plus éminentes, qu'elle lui valut la confiance des Rois les plus illuſtres.

Il étoit, il eſt vrai, de la Race Royale des Hébreux ; mais qu'étoit cette Famille quand ce Royaume fut éteint ? Dans un âge peu avancé, il fut enveloppé dans les malheurs de cette Famille & de ſa Nation, & avec nombre d'autres emmené en captivité par Nabuchodonoſor, la premiere année du regne de ce Prince. Ce qui devoit être la ſource de ſon malheur, fut celle de ſa haute élévation : un ſonge qu'avoit eu Nabuchodonóſor & qu'il lui expliqua, lui attira la confiance de ce Prince ; elle dut monter à ſon comble, lorſqu'il fut revenu en ſon bon ſens. L'explication des caractères tracés par la main ſolitaire lui valut l'eſtime & la confiance de Darius le Mède. Il en fit un des trois principaux Satrapes de ſon Royaume : ce haut rang & la maniere dont il avoit annoncé le rétabliſſement des Juifs par Cyrus, lui mérita également la faveur de ce nouveau Roi, & la continuation de la Vice-Royauté de la Suſiane : auſſi, comme nous l'avons vû, une de ſes Prophéties eſt datée du Palais même qu'il avoit dans cette belle Province. C'eſt la ſeconde fois que la Prophétie & le

Gouvernement d'un grand Peuple, étoient hors de la Judée réunis sur une même tête.

Ce Vice-Roi avoit cependant près d'un siècle, lors même qu'on ne lui supposeroit qu'une quinzaine d'années quand il fut emmené en captivité, puisque l'année suivante il fut en état d'expliquer le songe de Nabuchodonosor : ce n'est pas un enfant qui peut avoir cette sagesse. Depuis ce tems-là jusques à sa derniere Prophétie, la troisieme année de Cyrus, il s'écoula soixante-dix ans. A cet âge il devoit être un grand phénomène, par son rang, par sa sagesse, par ses liaisons singulieres avec cette Famille Royale de Babylone qui n'étoit plus, & à laquelle il n'avoit cessé de prédire les malheurs non vraisemblables qui fondirent sur elle.

Il ne falloit pas moins que son profond savoir pour l'élever du rang le plus infortuné, aux premieres places de l'Empire chez des Peuples ennemis, dont la Religion n'étoit pas la sienne, dont les Prêtres couroient la même lice que lui, & auxquels il n'annonça jamais que des malheurs. C'est plus qu'il n'en faudroit de nos jours pour faire enfermer quelqu'un aux Petites-Maisons. Quelles étoient donc ces grandes Cours de l'Orient ? ou quel prodigieux ascendant n'avoit pas pris Daniel sur tous les esprits ? quel génie ne falloit-il pas pour soutenir & conserver cet ascendant pendant un siècle presqu'entier?

S'il fut un personnage extraordinaire à tous ces égards, il ne le fut pas moins à beaucoup d'autres, sur-tout en le comparant aux autres Prophetes Hébreux : à cet égard, il offre une foule de caracteres auxquels on n'a pas fait assez d'attention. Tout le distingue d'eux : longueur du tems pendant lequel il prophétisa : grandeur des événemens qu'il annonça : clarté de ses prophéties, supérieures dans ce genre à toutes les autres, parce que les événemens s'approchoient ; & tel est le caractere de l'ensemble des Prophéties Hébraïques, qu'à mesure que le tems de l'accomplissement approche, leur annonce se développe & devient plus précise, plus détaillée, plus claire.

Ajoutons à ces traits, la parfaite harmonie qu'offrent ses nombres prophétiques, avec ce que la Nature Astronomique a de plus exact : harmonie qui auroit été inconnue, si un Savant de nos jours, l'un des plus grands Astronomes de notre siècle, n'avoit rapproché la révélation de la Nature : étude qu'on dédaigne, & qu'on devroit faire cependant, lors même qu'on ne verroit que l'homme dans la révélation, puisque ce seroit l'effort le plus prodigieux de l'esprit humain, l'effort de l'homme le plus profond dans la connoissance de la Nature : l'effort d'un homme divin, dont jamais aucun mortel

n'approcha ; en ſorte que ſe vouer à l'ignorance de ces choſes, c'eſt ſe priver de très-belles connoiſſances.

La découverte de ces Cycles parfaits dont nous parlons ici, eſt conſignée dans les *Remarques Hiſtoriques, Chronologiques & Aſtronomiques ſur quelques endroits du Livre de* DANIEL, qui ſont à la tête des Mémoires Poſthumes de M. de Cheſeaux, imprimés à Lauſanne en 1754. Cet Auteur plein de génie & de ſavoir, démontre que les nombres Prophétiques de Daniel 2300 & 1260, ainſi que leur différence 1040, étoient autant de CYCLES PARFAITS, Cycles, qui font harmoniſer tout-à-la fois l'année ſolaire, le mois lunaire & le jour ; qui juſques ici avoient été cherchés en vain, & qu'on avoit fini enfin par regarder comme chimériques ou impoſſibles ; de la même nature en un mot, que la pierre philoſophale & le mouvement perpétuel : il ajoute que ce ſont les deux ſeuls nombres ronds qui fuſſent Cycliques, & qui le fuſſent de maniere que leur différence fût elle-même un Cycle parfait & l'unique. Il obſerve en particulier ſur le Cycle de 1040, qu'il eſt le plus éxact qu'on connoiſſe, & même qu'on puiſſe trouver, à moins que d'aller au delà d'un eſpace de tems trois ou quatre fois plus long, que celui qui s'eſt écoulé depuis les plus anciennes obſervations juſqu'à nous : il ajoute qu'il eſt d'autant plus étonnant que perſonne ne s'en ſoit apperçu, qu'il ſuffiſoit pour cela de comparer le Livre de la Nature avec celui de la révélation.

Ajoutons que M. de CASSINI & M. de MAIRAN, à qui l'Auteur avoit communiqué ſon manuſcrit & ſes découvertes, ne purent diſconvenir de leur vérité, « quoiqu'ils ne puſſent comprendre, dit le dernier avec une ingénuité » admirable, comment & pourquoi elles étoient auſſi réellement renfer» mées dans l'Ecriture Sainte.

Comme ces Cycles concourent également avec nombre d'autres circonſtances très-remarquables, cet Auteur termine ainſi ſes remarques :

« Pourroit-on, à tant de traits réunis, méconnoître dans l'Auteur de ces » anciens & reſpectables Livres, le Créateur du ciel & des choſes qui y ſont, » de la terre & de ce qu'elle renferme, de la mer & de ce qu'elle contient » ?

Enfin, Daniel eſt le dernier des Prophetes de l'Economie Judaïque, il en a fait la clôture ; c'étoit un flambeau qui alloit s'éclipſer & qui jettoit pour la derniere fois la plus vive lumiere ; mais en fermant cette Economie Prophétique, il détermine le tems où la Prophétie recommenceroit ſous l'Economie Chrétienne, ſous cette Economie qui verroit éclore l'accompliſſement des Prophéties les plus conſolantes pour l'humanité : encore ſoixante-dix ſemaines Prophétiques, dit-il, & le Chriſt paroîtra, & le ſalut ſera annoncé à tous les

Peuples ; & le Peuple Juif ne ſera plus ſeul le dépoſitaire de la Prophétie : ainſi nul vuide, nulle interruption entre les tems Prophétiques : les deux révélations, celle des Hébreux & la Chrétienne, ſe tiennent par la main : elles ſont ſœurs ; elles ne ſont que la continuation d'un ſeul & même objet, d'une ſeule diſpenſation ſubdiviſée en annonce & en accompliſſement.

N'omettons pas que ſes Prophéties ſont écrites, moins en Hébreu qu'en ancien Chaldéen, dans cette langue qui caractériſoit la Nation au milieu de laquelle il vivoit, la Cour qui l'avoit élevé, les Sages de Babylone : langue qu'il dût ſavoir comme la ſienne propre, & qui dès le moment que l'Empire eût paſſé dans des mains étrangeres, ne devint plus que le jargon de quelques Provinciaux mépriſables, dans lequel il ne fut plus permis d'écrire. Quel de nos beaux Eſprits s'aviſeroit d'écrire en bas Breton ou en Picard, pour exciter l'admiration de la Ville & de la Cour ? Nous avons même bien de la peine à ſoutenir le ſtyle des Provinces où on parle la Langue régnante.

4

De ſes Ouvrages.

Daniel a donc exiſté, il a exiſté dans l'Orient, à la Cour des derniers Monarques de Babylone ; quoiqu'étranger, ils l'éleverent aux premieres dignités de l'Etat ; mais ſi on ne peut former aucun doute ſur ſa perſonne, quel jugement doit-on porter de ſes Ouvrages ? ſont-ils authentiques ou ſuppoſés ? & s'ils ne le ſont pas, quel cas doit-on faire de tous ces caractères diſtinctifs dont nous venons de parler, & que doit-on penſer de ce qu'on y appelle Prophéties ? Un coup-d'œil ſur ces objets ne ſera pas déplacé, non en Théologien, ce n'eſt ni le tems, ni le lieu ; mais en Critique raiſonnable, qui ſoumet au creuſet du bon ſens, les phénomènes que lui offre l'Univers.

Si les Livres de Daniel étoient ſuppoſés, ils l'auroient été dans des tems très-reculés, dans des tems qui ſe confondent avec ceux où il vécut. Ils étoient connus du tems des CELSE & des PORPHYRE, ces Savans ennemis de la Religion Chrétienne, qui ne pouvant nier le lumineux de ſes Prophéties, prétendirent qu'elles avoient été faites après coup.

Ils étoient connus du tems de JOSEPHE, qui dans ſes Antiquités (1) en parle comme d'un Livre ancien & reconnu inconteſtablement pour être de lui.

(1) Antiq. Jud. Liv. X, Ch. XII.

« Dieu, dit-il, combla Daniel de ſes graces ; il l'éleva au rang des plus grands » Prophetes : il eut pendant ſa vie la faveur des Princes, & l'affection des » Peuples : après ſa mort, il jouit d'une réputation immortelle. Les Livres » qu'il nous a laiſſés ſont encore aujourd'hui entre nos mains ; nous les con» ſervons comme des gages aſſurés que Dieu lui a parlé : car non-ſeulement il » a prédit l'avenir comme les autres Prophetes ; il a même marqué le tems » précis auquel ſes prédictions devoient arriver ».

Cependant Joſephe écrivoit dans le premier ſiecle de l'Ere Chretienne : il écrivoit pour les Grecs : il n'oſoit preſque pas avouer ce à quoi il préſumoit qu'ils ne pourroient croire.

S. Matthieu (1) met une de ſes Prophéties dans la bouche de Jéſus-Chriſt, & lui donne le nom de Daniel le Prophete.

Il eſt cité dans les Machabées : & Ezéchiel parle deux fois de Daniel (2) comme d'un perſonnage auſſi diſtingué que Noé & que Job ; comme d'un Sage par excellence.

Le Livre qui porte ſon nom, fait partie du Canon des Livres Hébreux, dreſſé ou fermé au retour de la captivité : il précède immédiatement les Livres d'Eſdras, de Néhémie & des Chroniques ; le Livre de Daniel exiſtoit donc lorſqu'on revint de la captivité : l'Egliſe Judaïque fut toujours convaincue de ſon authenticité : comment les contemporains de Daniel, comment Eſdras, Néhémie, ces Chefs du Peuple Hébreu, lors du retour des Juifs, ſe ſeroient-ils trompés à cet égard ? & ſi juſques à ce tems là les Hébreux avoient eu l'habileté de ſuppoſer des Livres Prophétiques ſous des noms célèbres, comment auroient-ils perdu cette induſtrie dès le retour de la captivité ?

D'ailleurs, ſi c'eſt un fauſſaire, comment a-t-il pu faire illuſion aux Juifs & aux Chrétiens, ſi fort ſéparés d'intérêts & de vues ? Pourquoi écrire en Chaldéen, qui n'étoit plus qu'un vil jargon ? Pourquoi choiſir un théâtre qui n'intéreſſoit plus perſonne, une famille anéantie qui ne pouvoit dédommager l'impoſteur de ſa ſuppoſition ? en un mot, quel en eût été le but ?

Si c'eſt un fauſſaire, où a-t-il puiſé ſes profondes connoiſſances, ces nombres qui donnent des Cycles Aſtronomiques parfaits, cette ſcience Hiéroglyphique puiſée dans la Nature & ſi ſublime ?

D'où vient encore cette ſimplicité, cette candeur, cette douceur de ſtyle, ſi différente du ton ampoulé & enthouſiaſte des Orientaux ? D'où viendroit tant

---

(1) Chap. XXIV. 15. (2) Ez. XIV. 14. XXVIII. 3.

de ſageſſe & tant d'abſurdités ? tant de ſimplicité & un ſi violent deſir de ſéduire & d'éblouir ?

Il eſt aiſé, ſans doute, de faſciner des eſprits déjà prévenus favorablement ; on fait tout recevoir par des eſprits foibles & ignorans, déjà trompés par eux-mêmes, déjà gagnés avant qu'on cherche à les ſéduire ; mais les ouvrages de Daniel ne ſont pour aucun Peuple : ils firent la conſolation & la gloire des Juifs : les Chrétiens les plus illuſtres par leur ſavoir, l'ont toujours diſtingué de tous les Livres Romanciers, Aſtrologiques, Sibyllins dont on étoit inondé : ils s'en ſont ſervis avec ſuccès contre les Juifs eux-mêmes, qui n'ont jamais ni pu, ni oſé nier ſon authenticité : ils n'auroient donc tous été qu'un vil amas d'hommes à préjugés ?

Il eſt vrai qu'ils admettoient tous cet ouvrage comme Prophétique. De nos jours, on nie qu'il puiſſe avoir éxiſté des prophéties : que ſi ce Livre en paroît contenir, ou on y voit ce qui n'y eſt pas, ou il a été altéré après coup. Mais couper le nœud gordien, eſt-ce le réſoudre ou le délier ? Avancer une propoſition, eſt-ce la prouver ? & dans un procès auſſi capital que celui-ci, ſuffit-il de nier ?

D'ailleurs, cette queſtion ne porte pas uniquement ſur Daniel : elle s'applique également aux autres Livres des Prophetes, même pour l'époque dont nous parlons ; car elle nous offre également les Livres Prophétiques de Jérémie qui joua un ſi grand rôle relativement à la ruine de la Nation Judaïque, & ceux d'Ezechiel qui annoncent les plus grands événemens : il y auroit donc eu alors un Peuple ou une Ecole de fauſſaires, qui ſe ſeroient ſuccédé ſans ceſſe, & qui auroient laiſſé leur eſprit & leur ſcience ſinguliere, aux Auteurs du Chriſtianiſme, qui renverſerent cependant leurs Maîtres : toutes ſuppoſitions abſurdes.

§.

Ezéchiel et sa Poesie.

Ezéchiel ou ſes prophéties appartiennent en entier à l'époque dont nous venons de tracer l'hiſtoire. Il étoit de race Sacerdotale, fils de Buzé, & il avoit été emmené en captivité dans l'Aſſyrie par Nabuchodonoſor avec le Roi Jechonias, l'an VIe du regne de Nabuchodonoſor. Il ne commença à prophétiſer, que la cinquieme année après cette époque, comme il le dit lui-même ; il ajoute que c'étoit dans la trentiéme année : cette date qui eſt la premiere des

deux, a embarrassé tous les Critiques; ils l'ont rapportée, les uns au tems où Josias trouva la Loi, d'autres au tems où commença de régner le pere de Nabuchodonosor : quels chercheurs ! Est-il donc si difficile d'avoir des yeux ? Ce n'est ni de Josias, ni d'un Prince Assyrien qu'il s'agit ici ; mais du Prophete lui-même. *Dans la trentieme année*, dit-il, *je vis* ; comme s'il avoit dit, à l'âge de trente ans ; il ajoute c'étoit au cinquieme mois, la cinquieme année de la captivité de Jechonias, sur les bords du Chobar, dans le pays des Chaldéens. Ainsi, on a la date de son âge & celle du tems de sa captivité : c'est dans l'ordre ; mais comme il dit que c'est alors que la main de Dieu fut sur lui, on voit qu'il fait allusion à l'onction des Prêtres Hébreux, qu'ils ne recevoient qu'à l'âge de trente ans. Ici c'est une onction très-supérieure, une onction divine, qui le mettoit à même non-seulement d'enseigner des vérités déjà établies, mais d'enseigner aux hommes ce qui devoit arriver.

Sa derniere prophétie paroît être de l'an 27 de la captivité (1), ensorte qu'il prophétisa pendant l'espace de vingt-deux années au moins, dans lesquelles Nabuchodonosor fut occupé d'expéditions lointaines.

Il annonce la ruine de toutes les Nations voisines du Peuple Juif, celle de Jérusalem, le rétablissement des Juifs, la venue du Messie, l'établissement d'une alliance nouvelle.

Il est regardé comme le plus savant des Prophetes. Grotius le compare à Homere pour la beauté de son génie, sa vaste érudition, ses grandes connoissances, sur-tout pour son style sublime rempli de figures & de comparaisons : c'est un de ceux qui se distinguent le plus par les emblêmes hyérogliphiques & symboliques dont ses prophéties sont parsemées.

Ses Elégies sur Tyr, & sur son Prince, sur l'Egypte & sur son Roi, sur l'Idumée, sur la ruine de Jérusalem, sont de la plus grande beauté & de la plus riche poësie : les Grecs & les Latins n'ont peut-être rien de supérieur en ce genre : il est fâcheux que ces grands modeles d'éloquence pathétique & sublime soient perdus pour les Modernes : qu'on ne puisse pas s'abreuver dans les sources primitives : on n'en juge que par les versions ; mais souvent qu'est-ce qu'une version ? quelles froides copies !

Ses dates servent même pour fixer des évenemens qui ne le sont pas dans les Livres Historiques. Ainsi on voit, Ch. XXVII. & XXIX. que la ville de Tyr n'avoit pas encore été assiégée la dixieme & la onzieme année de la captivité

(1) Ez. XXIX. 17.

d'Ezéchiel, puiſqu'il en annonce le ſiége & la ruine prochaine : & Ch. XXIX. 17. qu'elle avoit été priſe dans la vingt-ſixieme année ; car auſſi-tôt le premier jour du premier mois de la vingt-ſeptieme année, il promet à ce Roi les dépouilles de l'Egypte, pour le dédommager de ce qu'il n'avoit pris à Tyr que les murs, ſes Habitans s'étant tous ſauvés avec leurs richeſſes.

6.

JÉRÉMIE.

Tandis que Daniel prophétiſoit à la Cour des Rois, & Ezéchiel dans la Méſopotamie ſur le Chobar, Jérémie faiſoit la même choſe à Jéruſalem auprès des derniers Rois de Juda. Ce Prophete étoit également d'une race Sacerdotale établie dans la Tribu de Benjamin : il commença à prophétiſer la treizieme année du regne de Joſias, dans un tems où il ſembloit que les Hébreux n'avoient rien à redouter de l'Egypte & de la Chaldée. Il ſe repréſente comme peu avancé en âge, lorſqu'il fut chargé d'annoncer que Dieu alloit arracher & détruire, perdre & diſſiper, édifier & planter. On peut donc ſuppoſer qu'il avoit trente ans, l'âge où on devenoit Prêtre & où on acquéroit le droit d'enſeigner.

Ses premieres prédictions furent contre ſa propre Nation, dont il dépeint les vices & l'impiété avec une énergie ſans égale ; aucun Prédicateur n'a tonné avec cette force.

Les douze premiers Chapitres paroiſſent ſe rapporter aux dix-neuf dernieres années de Joſias. Les huit ſuivans, aux trois premieres de Joakim. Dans le dernier de ceux-ci, on voit qu'un des Chefs du Temple le fit mettre en priſon à cauſe de la nature de ſes Prophéties ; & que dans la crainte du Peuple, il le mit en liberté le lendemain. Jérémie s'étoit déjà plaint (Cap XI. 21.) de ce que les Habitans de ſa propre ville, d'ANATHOT, avoient cherché à lui arracher la vie, par le même motif.

Au vingt-cinquieme, il annonce que la nation Juive ſera aſſujettie aux Babyloniens pendant ſoixante-dix ans, & qu'alors ceux-ci ſeront eux-mêmes anéantis ; & dans l'intervalle, un grand nombre de Peuples, de Rois & de Villes, dont il fait l'énumération.

Au vingt-ſeptieme, il annonce que les Babyloniens ne ſeront gouvernés que par le fils & par le petit-fils de Nabuchodonoſor.

Le vingt-huitieme contient ſa diſpute avec un nommé Ananias, qui n'annonçoit que des choſes agréables au Peuple.

Le

Le Chapitre XXI. contient sa réponse au Roi Sédécias, qui étant attaqué par les Babyloniens la dixieme année de son règne, lui demande quel sera le succès de la guerre; mais ce Roi irrité contre le Prophete, à cause des malheurs qu'il lui dénonce, le fait mettre en prison dans son propre Palais, comme on le voit au Chap. XXXII.

Il y a donc ici une transposition, le Chap. XXI. devant être le XXXI. car tous les autres suivent fort bien; il est fâcheux qu'on ne rétablisse pas ce dérangement, qui coupe absolument le fil des faits & des prophéties.

Les horreurs de la prison ne font point changer de langage au Prophete: rien de plus précis, de plus clair, de plus fort que les désastres dont il menace de ce lieu la Nation entiere & son Roi.

On le jette donc (Chap. XXXVIII) dans un cul-de-basse-fosse au fond de la prison royale où on l'avoit enfermé: mais l'Ethiopien Abdemelech, un des Officiers du Roi, touché de ce traitement odieux, obtient du Roi la permission de l'en retirer; ce qu'il ne peut faire qu'en lui jettant des cordes. C'est alors que Jérémie dit au Roi en reconnoissance; que s'il se rendoit aux Chaldéens, il seroit à l'abri de tout événement fâcheux: qu'autrement, il sera fait prisonnier & la Ville brûlée.

Ce n'étoit pas le moyen de se faire mettre en liberté: aussi fut-il détenu jusqu'à la prise de Jérusalem, où il fut délivré par le Général Assyrien, qui lui fournit des vivres & le combla de présens.

Après l'assassinat de Godolias, les Juifs, malgré les exhortations les plus pressantes de Jérémie, abandonnent le Pays, & se réfugient en Egypte, emmenant même par force ce Prophète avec eux.

Il ne se rebute point, & dans cette Contrée il annonce de nouveaux malheurs & aux Juifs & aux Egyptiens. (Chap. XLIII & XLIV). Les premiers s'étoient plongés en Egypte dans l'idolâtrie: ils offroient à Isis, à la Reine des Cieux, des sacrifices, disant à Jérémie que leurs malheurs étoient venus de ce qu'ils avoient cessé de l'honorer.

Les Chapitres suivans contiennent diverses prophéties contre les Philistins, contre les Moabites, contre les Ammonites, contre les Iduméens, contre les Babyloniens dont on annonce la destruction par les Mèdes & les Perses: cette derniere prophétie est datée de la quatrieme année de Sédécias: elle fut remise à Saraïas que ce Roi envoyoit à Babylone.

La plupart de ces dernieres prophéties sont de vraies Elégies, qui ne cedent en rien à celles d'Ezéchiel.

Jérémie avoit l'ame douce & compâtiſſante : ces prophéties menaçantes devoient couter beaucoup à ſon cœur : tout le Monde connoît ſa belle Elégie ou ſes Lamentations ſur la ruine de Jéruſalem qui commencent ainſi :

» Comment eſt devenue déſerte cette Ville qui étoit ſi peuplée ? Comment la Reine des Nations eſt-elle tombée dans le veuvage, & celle qui commandoit au loin eſt-elle devenue tributaire ? Elle pleure dans cette profonde nuit, ſes joues ſont baignées de larmes : elle reſte ſans conſolateurs : ſes amis même la mépriſent : ils ſont devenus ſes ennemis les plus acharnés... Quel deuil couvre les rues de Sion ! on n'accourt plus à ſes Fêtes ſolemnelles : ſes portes ſont détruites, ſes Sacrificateurs gémiſſent : ſes Vierges inconſolables ne connoiſſent plus la parure ; Sion eſt accablée de la douleur la plus amere. »

N'omettons pas que dans la lettre de Jérémie au Peuple captif à Babylone (1) & dans le Chap. X. de Daniel, on voit des alluſions à l'idée que les Nations étoient ſous la garde d'un Ange tutélaire : idée qui par conſéquent n'eſt point due au ſéjour des Hébreux dans la Chaldée, puiſque Jérémie qui n'y avoit jamais été, en parle comme d'une choſe connue. On voit dans ces paſſages, l'Ange du peuple Juif ou S. Michel, *m. à m.* grand comme Dieu : l'Ange de Babylone qui recule ſa ruine : l'Ange des Perſes protégé par une Puiſſance ſupérieure à laquelle celui de Babylone eſt obligé de céder.

Cette doctrine découloit aſſez naturellement des idées Orientales ſur l'exiſtence & la Hiérarchie des Anges : elle tenoit encore à nombre d'autres idées Orientales que nous ne pouvons diſcuter ici, & que nous aurons peut-être occaſion de développer ailleurs.

7.

De l'authenticité de leurs Ouvrages.

Jérémie, Ezéchiel, Daniel tiennent donc tous le même langage : leur Hiſtoire eſt étroitement liée avec celle de leur tems : elle en eſt inſéparable : ils vivent cependant dans des Contrées différentes : ils ne ſe ſont point copiés ; la nature de leurs prophéties & de leurs ſymboles, différent infiniment à divers égards : comment des fauſſaires auroient-ils pu prendre des formes ſi différentes, ſi originales & cependant ſi conformes à l'Hiſtoire ; ſur-tout dans les tems même des événemens où tout pouvoit les démentir ? D'ailleurs comment le Peuple Juif ſi revêche, ſi opiniâtre, ſe ſeroit-il prêté à adopter, à con-

(1) Baruch, Ch. VI. 5.

ſerver, à maintenir des Ouvrages remplis des peintures les plus effrayantes de leurs vices & de leur incrédulité ? qui étoient autant de ſatyres de leur conduite ? La vanité d'avoir des Prophetes, ne fait pas violence à ce point à l'amour-propre : & quel Peuple, quelle Nation ne ſe conduiroit pas à cet égard comme les Juifs ? Quel Prince ſouffriroit tranquillement qu'on annonçat la deſtruction prochaine de ſes Etats, de ſa Capitale, de ſa famille ; qu'on nommât le Conquérant heureux qui devoit l'aſſervir, l'exterminer même ? Il falloit donc une protection particuliere de la Divinité en faveur de ſes Hérauts, car aucun d'eux qui ne ſe diſe envoyé de ſa part.

Enfin, s'il étoit ſi facile ou ſi utile d'imaginer de pareils Livres, comment entre tous les Peuples, le Peuple Juif eſt-il le ſeul qui en ait eu de pareils ? comment n'avoit il que ceux-là ? pourquoi les avoit-il ſous cette forme, & comment ſur-tout conſerva-t-il ſans ceſſe des Ouvrages qui ne ſervoient qu'à démaſquer ſa turpitude ? Qu'eſt-ce qui pourroit avoir une pareille force, ſi ce n'eſt la vérité ?

Nous ne parlons que de l'authenticité de ces Livres : ce n'eſt pas à nous à décider ici de la doctrine même de la prophétie, & à agiter d'auſſi grandes queſtions, liées eſſentiellement aux idées d'un Dieu, & d'une Providence qui a tout fait avec nombre, poids & meſure, qui a imprimé à ſes œuvres l'harmonie ſeptenaire, qui dès le commencement dut ſe preſcrire un plan pour le bonheur général des hommes ; qui ne put le perdre de vue en aucun tems ; qui dut le manifeſter aux hommes, les y ramener de tems à autre, plier les grands événemens à ce plan général, qui dut prévoir tout ce qui pouvoit ſeconder ce plan, d'une maniere bien plus parfaite que nous ne pouvons prévoir : objets qui peuvent former une maſſe de lumiere & de vérités, qu'on ne ſauroit admettre ni rejetter ſans des recherches préliminaires & profondes, & qu'il n'eſt peut-être pas donné à tout le monde d'appercevoir diſtinctement. Qui peut ſonder l'Univers & tout ce qu'il contient ? Il nous ſuffit d'avoir propoſé à l'attention des hommes des faits intéreſſans, des phénomènes uniques, une ſucceſſion étonnante de grands perſonnages, & d'avoir débarraſſé de l'obſcurité qui les couvroit, l'hiſtoire d'un ſiècle auſſi remarquable que celui qui vit les progrès rapides de l'Empire Babylonien, & ſa chute auſſi rapide ſous les coups de Cyrus. C'étoit tout ce que nous nous propoſions dans cet Eſſai : ce n'eſt que par des vérités partielles qu'on peut parvenir à l'enſemble de la vérité : il ne faut que quelques objets mal vûs, pour affoiblir, par les ténèbres qui en réſultent, la plus vive lumiere.

Nous terminerons cet Eſſai par l'explication d'un grand nombre de noms

géographiques qui entroient dans l'Empire Babylonien depuis la Mer Méditerranée jusques aux frontieres de la Perse ; ils seront une nouvelle preuve de ce que nous avançons, que tout nom fut significatif dans son origine, & que l'Orient & l'Occident parlerent dès le commencement une même langue.

ARTICLE XV.

Explication

De divers noms de Lieux, Fleuves, Montagnes, &c. compris dans la Carte des Conquêtes de Nabuchodonosor.

Les Contrées qui composoient l'Empire de Babylone, sont remplies de noms de lieux, puisés dans la langue Primitive, tous significatifs, & dont une grande partie sont semblables à ceux que nous avons déjà eu occasion d'expliquer à l'égard de plusieurs Contrées Celtiques, telles que la France & l'Italie.

Les Cartes modernes de ces Pays nous offrent à la vérité trois autres sortes de noms, des Grecs, des Persans, & des Turcs, parce que ces trois Nations les ont possédées tour-à-tour pendant plusieurs siècles : ces noms sont même les plus nombreux, parce qu'un grand nombre de lieux primitifs en ont été détruits ou ont changé de noms : cependant, il s'en est conservé un assez grand nombre pour se convaincre que les noms Primitifs de ces Contrées furent toujours significatifs & puisés dans la langue commune à tous les Peuples. Nous avons cru devoir les réunir ici, afin qu'on s'assurât de plus en plus des grands principes du Monde Primitif & de leur universalité.

NOMS DE LIEUX

Semblables à ceux que nous avons déjà expliqué, dans les Origines Françoises & dans les Origines Latines.

A.

A, entra ici dans un grand nombre de noms qui désignoient les eaux.

AC, eau, l'*Aqua* des Latins ; d'où

Hak-Iar, riviere & Pays d'Assyrie ; elle se jette dans le grand Zab.

Ac-Caron, ville de Palestine, *m. à m.* Ville (*Car*), des eaux (*AC*).

AIN,

Source, fontaine.

Ain-al-Gebal, *m. à m.* source ou fontaine des montagnes, dans la Mésopotamie.

Rush-al-Ain ou Resania, ville considérable de la Mésopotamie & remplie de sources; *m. à m.* chef des sources. On l'appelle aussi la ville aux trois cent Fontaines.

Ain-Tab, la bonne, l'excellente source; ville de Syrie : on l'appelle aussi simplement Tab, Tava, Deba. Du même vint sans doute Deba, riviere d'Arménie.

AR,

Nom des fleuves rapides, de même que dans l'Europe.

Ar-Axes, nom de plusieurs fleuves dans l'Arménie & l'Assyrie, & surnom du Chaboras en Mésopotamie.

Arnon, riviere des Moabites : Ar, Aroer, leur Capitale.

Ar-Ménie, le Pays le plus élevé de tout ce continent Assyrien, d'où descendent l'Euphrate, le Tigre, les Zab, & nombre d'autres rivieres.

Ce mot prononcé Bar, Var, est devenu le nom de plusieurs fleuves, ainsi qu'en Europe.

Cho-Bar, fleuve grand & impétueux de la Mésopotamie : de *Bar*, fleuve, & *Cho*, fort, même famille que Qoe, Que.

Bar-Dine, nom que Strabon donne au fleuve qui passe à Damas.

Bar-Balisse, sur l'Euphrate, appellée aussi simplement *Belès.*

Ber-Sima, sur l'Euphrate.

Ce même mot modifié en Nar, est devenu également ici le nom de fleuves.

Nahraïm, surnom de la Mésopotamie ou Aram des fleuves.

Al Nahraïm, les deux rivieres, Ville au confluent du Saocoras & du Chaboras en Mésopotamie.

Narra-Ga, canal de Chaldée.

Nahar-da, ville sur l'Euphrate..

ASC, AX, eau, ce mot est entré dans le nom des Ar-axes.

Dam-Asc, nom de Damas, *m. à m.* habitation des eaux : *dam*, habitation, *asc*, eau.

AV, AB, eau, comme en Occident.

Ab-Or-As, prononcé aussi Chab-oras, fleuve de Mésopotamie : ses trois syllabes sont autant de noms d'eaux.

Kosh-Ab, la bonne eau, fleuve d'Assyrie.

Ce nom modifié en Gav, Gau, Go, désigna en Oriental & en Celte une Contrée située le long des eaux.

Ar-Gob, ou Ar-Gov, Contrée du Pays de Basan, qui étoit en plaine, sur le Jourdain & au pied des montagnes, de même que l'Argov en Suisse. Ce nom est opposé à l'autre portion de Basan qui étoit montagneuse.

De-là encore la terminaison Ga, donnée à des rivieres.

Narra-Ga, canal de Babylonie.

Naharda-Ga, Contrée située le long de l'Euphrate & qui formoit le territoire de Naharda.

Ce même nom modifié en Sav, Sao, Sov, Soph, a produit ces noms.

Sou, riviere, en Turc.

Sao-Za, ville de Médie sur des eaux.

Soph, Zoph, ou Sophene, Contrée de la haute Mésopotamie; abondante en eaux & en fleuves.

Sophan, Saphon, ville sur le Jourdain.

II.

AR, Har, Hor, Or, a désigné ici comme dans l'Europe des montagnes roides & rapides, des villes sur des montagnes, des Contrées montagneuses, parce que Ar désigna toujours la rapidité.

Ab-Arîm, montagne de Moab.

Auran, ou l'Auranitide, la portion montagneuse du pays de Basan ou de la Batanée.

Horeb, montagne d'Arabie.

Horréens, (les monts) dans l'Idumée.

Oro-Naïm, ville des montagnes de Moab.

Ar-Belle, ville forte d'Assyrie.

Ce nom varié en Gor, a produit:

Les monts Gordiens, en Arménie.

Le Curd-istan, nom moderne de l'Assyrie.

La montée de Gur en Palestine.

Prononcé Mar,

Mar-Din, sur une montagne en Assyrie, (*Den*, habitation).

Mar-athus, sur une montagne en Syrie.

Prononcé Sar, Ser.

Sarrana, ville dans les montagnes de la Mésopotamie.

Seir, montagnes des Amalekites.

Ia-Ser, ville des Ammonites; *Iah*, élevé; *ser*, montagne.

III.

GABAL, élevé.

GABALene, pays de montagnes dans l'Idumée.

GABala, sur une montagne de la Médie.

GABala, sur une montagne en Syrie.

GABula, sur une montagne en Syrie, près du lac de Sel.

GAU, GAA, CAO, montagne.

CAU-CASE, monts des frontieres, de l'extrémité.

BAL-KAA, montagnes très-élevées qui séparoient les Ammonites & les Moabites.

CHO-ASP, montagne du cheval : elle est dans la Susiane, & très-élevée.

KOH, ou CHO-ZERDAH, montagne jaune : le Choaspe en sort.

CA-SPIES, monts du Cheval ; ils sont très-élevés : de *CAV*, montagne, & *ASP*, cheval : de-là le nom de la mer CAS-PIENE au pied de ces montagnes.

HAM, habitation.

HAMath & AMatha, grande ville de Syrie.

AMAthunte, ville de Syrie.

AMAtha, ville de Syrie avec des eaux thermales.

Le nom de celle-ci pourroit venir de HAM, chaud.

KAR, ville, habitation, enceinte, en Oriental comme en Celte.

KARioth : KARiathaïm, villes de Moab.

KHER-KEsium, ville de Mésopotamie.

KAR-CAThio CERTA, grande ville d'Assyrie, aujourd'hui Diarbekir.

KERTA, en Assyrien & Arménien, nom des villes Royales.

KAR-MEnda, grande ville de Mésopotamie.

NAB, élevé.

NEBO, montagne de l'Arabie.

NIPHATES, montagnes d'Arménie.

SEILa, riviere d'Assyrie, nom très-commun en Europe. Il tient à celui d'AIL, eau, étang, marais, d'où :

AILA, ELath, ELana, ville sur la Mer-Rouge.

SIN, riviere.

AR-SEN, riviere d'Arménie.

SIN-GAS, riviere de la Mesopotamie.

ZEINDEH-RUH, anciennement Cyndes, fleuve de la Susiane.

TAL, Tel, nom qui désigne les lieux élevés, comme nous avons eu souvent occasion de le voir, tels que l'Italie, l'Atlas, &c. De-là :

Tela, sur une montagne en Mésopotamie.

Thilutha, place très-forte sur une Isle de l'Euphrate, très-élevée.

Tella-Afar, sur une montagne à l'Occident de Ninive.

Tela, dans une isle élevée du lac d'Ormia en Médie.

Tel-al Chaïr, la colline des biens, lieu sur une montagne de Mésopotamie.

UX, Uch des Celtes, élevé.

Uxiens, Habitans des montagnes de la Susiane.

IV.

Autres Noms par Ordre Alphabétique.

ABELa, nom commun à plusieurs villes de l'Orient, & qui signifie en Phénicien une montagne élevée, comme nous l'apprend Avienus ; d'ailleurs ce mot tient à la Famille Bal, Bel, Fal, qui a toujours désigné l'élévation : de-là :

Abela *des vignes*, chez les Ammonites.

Abila, Capitale de l'Abilene en Syrie.

Abel-Sittim, ou des *Palmiers*, chez les Moabites : aussi ces deux premieres villes furent appellées par les Grecs *Leucade*, ou roche blanche : nom qu'ils donnoient aux villes situées de la même maniere.

Il y avoit dans la Palestine d'autres villes appellées Abel par la même raison.

ABIDa, en Syrie : de Bid, demeure.

A-DIABene, Province d'Assyrie ; de Diab ou Zab, nom des fleuves entre lesquels elle étoit située.

Achaia-Chala, sur l'Euphrate & dans un terrain très-escarpé ; de *Chal*, port, & *Ach*, fatiguant.

As-Calon, en Palestine ; d'*As*, fort, & *Cal*, port.

Asion-Gueber, sur la Mer Rouge, à l'Orient de celui d'Ailath.

Asion, Oriental, & *Gueber*, grand, le grand-port Oriental.

Atro-Patene, nom de la portion Septentrionale de la Médie : d'*Ater* ou *Atro*, feu, & de *Pate*, même que Bat, Bid, demeure, habitation : dégénéré en *Aderbidjan*.

BAAL-MEON, le grand flambeau, ville des Moabites.

Batnæ, ville de Mésopotamie.

BATINA, ville au Midi de la Mer Caſpienne ; de *Batan*, nom des fruits ronds, comme les noiſettes, les amandes.

BAZRa, BOSOR, BASSAR, en Idumée ; *mot-à-mot*, ville des vignes ou des côteaux.

CAFar-Tutha, canton de Mûriers ; de *Cafar*, canton, & *Tuth*, noir.

CAL, ſignifie Port ; de-là,

CHALA, Ville qui donne ſon nom à la Chalonitide, en Aſſyrie.

CALach, Ville ſur le Tigre.

Voyez Aſcalon & Achaia-chala.

CART-ERon, montagne effrayante minée par l'Euphrate ; de *her*, montagne, & *Cart*, fort, rapide.

COSSéens, Montagnards de la Suſiane, & qui étoient excellens Archers. Ils tirent donc leur nom d'un mot Oriental, qui ſignifie *Arc*.

DI-BON, ville de Moab, abondante en eaux ; de *Di*, abondant, & VON, eau.

ELEUTHERE, fleuve de Phénicie ; de *Leuth*, Tortue, d'où *Luth* : mot-à-mot, fleuve des Tortues ; on y pêchoit beaucoup.

GABRIS, ou la grande, Ville de Médie.

GADirtha, ou la Haye, ville de Méſopotamie ; même nom que celui dont on a fait inſenſiblement le nom de Cadix.

GATH ; pluſieurs villes de Paleſtine porterent ce nom, qui ſignifie *preſſoir*.

GAza, ou Aza, ville forte ; elle eſt ſur une colline.

GAza, ou Ganzaca, ville d'Aſſyrie ; ville forte.

HADitha, ou la neuve, deux villes de ce nom dans notre carte.

HEMS, ou EMESE, avec un Temple du Soleil, ou d'*Elio-Gabale* ; *mot-à-mot*, le grand Soleil ; *Hems*, & *Schems*, ſont le nom même de cet Aſtre.

HUZ, & CHUS, ville de Suſiane, d'où le *Chus-iſtan*, nom qu'elle porte aujourd'hui.

A, Ha, & CHA, ſe ſont ſouvent mis l'un pour l'autre.

Aboras, & Chaboras ; Hus & Chus ; Aza & Gaza ; Sippara & Hippara, &c.

KORNA, dans une encoignure au confluent de deux Fleuves.

LEM-LUM en Chaldée, canton où les Mahométans & les Perſes adorateurs du feu, ſe livrerent un combat très-meurtrier, & célébre encore chez ces Peuples ; ce nom vient de *LEM*, combat.

MESO-POTAMIE, nom Grec, qui signifie au milieu des Fleuves.

MENN-ITh, ville des Ammonites; *mot-à-mot*, le flambeau des tems, la Lune.

MAM-BYCE, *mot-à-mot*, habitation de la Lune; les Grecs l'appellerent Hiérapolis, la Ville sacrée; on y adoroit cette grande Déesse de Syrie.

NAZERini, habitans de Montagnes en Syrie; de *Ser*, montagne.

NAUSa, dans une isle de l'Euphrate. De l'Oriental *Nass*, élevé; les isles sont élevées sur les eaux. Les Grecs en firent *Nésos*, isle.

NISIBE, en Syrien, un *Poste*.

NOIRE, nom de la Mer Noire; c'est la traduction du Grec Pont Euxin; lui-même altération du nom d'Askenas, qui le premier s'établit sur les bords de cette mer.

NOÎRES, noms de deux chaînes de montagnes, l'une au Nord de la Mésopotamie, l'autre dans l'Idumée.

OR-MIA, Ville & Lac en Médie; de *Mia*, eaux; & *Or*, Ville du feu. Le nom ancien de ce lac, fut *Spota*, le profond, le grand.

PALLa-COPa, riviere de Mésopotamie, qui forme nombre de marais; de Poul, Pal, marais, & *Cop*, nombreux.

PALMYRE, ville des Palmiers. Traduction de son nom Oriental Tadmor.

PETRA, ou le rocher, Ville d'Idumée sur une montagne. Son nom Oriental est Sela, le rocher, d'où le Latin *Silex*. De-là, l'Arabie Pétrée.

RABBA, la grande, la Capitale: nom ancien des Capitales.

Rabba, Capitale des Moabites.

Rabba, Capitale des Ammonites.

Rabba, surnom d'Hamath.

Rahabi, grande ville de Mésopotamie.

Ribla, ville ancienne du pays d'Hamath.

ROHa, Rhoa, nom Oriental d'Edesse; *Eaux-courantes*. De-là son nom Grec, *Calli rhoé*, les belles eaux. On en fit Os-Roene, nom du pays dont elle fut la Capitale.

RHOSSus, en Syrie sur un cap; de *Rhos*, Cap.

SAMOSATE, ville de Syrie sur l'Arsame & l'Euphrate. De *Sam*, élevé, & *Shat*, Fleuve.

SCABina, ville de Médie; de *Scab*, élevé; d'où *Scabinus*, Echevin.

SELA, ou Pierre, nom Oriental de *Petra* en Arabie.

SIDON, Ville de pêche; de צִיד *Tsid*, pêche.

SIPPARA, Ville & Ecole célèbre des Chaldéens: de *Sepher*, livre, écriture, chiffre. Aussi l'Alcoran est-il appellé SIPARÉ.

SUSAN, & SUS, villes de la Susiane; *mot-à-mot*, lys, fleurs de Lys.

SAREPTa, ville de Phénicie dans un très-beau vignoble; de צרפת *Tsarept*.

TADMOR, ville de Syrie, *mot-à-mot*, Palmier.

TAURUS, chaîne de Montagnes en Asie: de *TOR*, élevé; fort; & non de la figure d'un Taureau, comme le supposoit Strabon.

THAPSAQUE, de l'Oriental *Thi-PSAQ*, le passage; c'étoit le grand passage sur l'Euphrate, avec un gué profond. (1)

TUR-RABDin, ville du Rhabdium, contrée montagneuse en Assyrie, de deux journées de chemin; de TUR, rocher.

TYR, TSUR, TUR, *mot-à-mot*, Ville du Rocher.

TIGRE, en Oriental *Deghel*, le rapide, le rongeur.

VAN, nom d'un lac en Arménie; de *Van*, *Von*, eau.

ZAB, ou le loup; nom de deux fleuves de l'Assyrie. Les Grecs le rendirent par celui de *Lycos*, loup. On le prononce aussi DAB, Diab.

ZAGRUS, chaîne de montagnes qui séparent l'Assyrie de la Médie. Ce sont les mêmes montagnes qu'on appelle encore aujourd'hui *Dagh*.

ZEUGMA, le Pont; ville Grecque sur l'Euphrate, avec un pont.

On trouve dans la Chaldée actuelle ces noms de lieux fort remarquables.

Le tombeau de Job, sur l'Euphrate, à très-peu de distance méridionale de Babylone, dans un lieu appellé encore aujourd'hui *Nebi-Eyub*, le Prophete Job.

Le Tombeau d'Ezéchiel.

Le Tombeau de Daniel à Suse.

LOCMAN-ACKIM, en Mésopotamie; *mot-à-mot*, le sage Locman, le plus ancien des Fabulistes connus. C'est un lieu sur l'Euphrate, à très-peu de distance septentrionale de Bagdad.

---

(1) I. Rois, IV, 14.

TABLEAU

DU ROYAUME DE JUIDA.

Pour servir d'addition à ce qui en est dit page 52.

CE Royaume de Juida est si intéressant, il est si digne d'avoir été établi par des peuples aussi sages que les Egyptiens, les Phéniciens, les anciens Hébreux, & il est en même tems si peu connu, que nous ne pouvons nous résoudre à omettre un léger tableau de cette contrée & des mœurs de ses habitans, tel qu'il étoit avant 1730, où il tomba sous la puissance du *Dahomay*, de ce Prince qui avoit conquis une grande partie de l'Afrique : nous ne ferons en quelque sorte qu'abréger ce que M. l'Abbé R... a rassemblé avec tant de sagacité à ce sujet dans son Histoire de l'Asie, Afrique & Amérique.

Ce pays qui a environ quinze lieues d'étendue le long de la mer, & six à sept de profondeur dans les terres, s'élève en amphithéâtre par de hautes montagnes qui le mettent à l'abri des vents du Nord ; il est chargé de grands arbres parés d'une éternelle verdure, couvert de moissons sans cesse renaissantes, entrecoupé de ruisseaux, garni de villages agréables : il présente la plus belle perspective du monde & forme une des plus délicieuses contrées de l'Univers.

On n'y voit point de Villes proprement dites. SABI, sa Capitale, n'est qu'un gros village, dont le nom, ce qui est très-remarquable, est le même que celui de *Saba* ou *Sabé*, donné à Jérusalem dans Daniel. On l'appelle aussi SAVI-ER, mot-à-mot, *ville de Sabi*. Il est vrai que plusieurs de ces villages contiennent autant de monde que quelques Etats voisins & qu'ils ne sont guères distans les uns des autres que d'une portée de fusil ; en sorte qu'à l'installation du Roi, les cris de joie de la Capitale sont entendus des villages voisins, & que de l'un à l'autre la nouvelle s'en répand à l'instant dans tout le pays.

Il ne forme ainsi qu'une belle & riche campagne couverte de familles agricoles & d'habitations rurales. On trouve dans leurs marchés toutes sortes de denrées; des Epiceries, des Indiennes, des Porcelaines, des toiles d'Europe, des métaux œuvrés ou bruts, de l'or étranger au pays ; en un mot, toutes sortes de

marchandiſes des quatre Parties du Monde, avec leſquelles leur agriculture & leur population les met en relation. On y voit accourir toutes les Nations commerçantes de l'Europe, tous les Peuples voiſins, ceux qui ſont établis dans l'intérieur de l'Afrique, même des Malays qui y viennent de la Mer-Rouge, ainſi que les anciens Phéniciens.

Ce peuple, d'ailleurs, fabrique lui-même de belles étoffes au métier, & met en œuvre les métaux beaucoup mieux que les autres Nègres. Labourer & calculer c'eſt la principale ſcience de ces peuples. Ces Nègres, les femmes même, calculent de tête les plus groſſes ſommes, auſſi vîte que nos plus habiles Arithméticiens avec la plume.

Les Mercredis & les Samedis, le marché qui s'ouvre à un mille de Sabi, ſous des arbres touffus, reſſemble à une grande foire: tous les Marchands y ſont également accueillis, favoriſés, protégés, libres d'acheter ou de vendre, d'importer ou d'exporter ſans avoir aucune gêne à ſubir. Les Portugais, les François, les Anglois, les Hollandois ont des comptoirs autour de la grande place de Sabi.

Tous les Voyageurs s'accordent à raconter ſur la population immenſe de ce pays unique, des choſes qui paroiſſent incroyables, mais ſur leſquelles on ne peut rejetter les détails dans leſquels ils entrent, & qui ſont une preuve encore vivante de ce que peuvent avoir été les anciennes contrées de l'Orient dont nous avons parlé & dont les Anciens vantoient la population. On voit ici des armées de cent mille hommes, des familles de cent quarante enfans, des peres qui plaignent leur ſort quand ils n'en ont que cinquante à ſoixante; des villages entiers habités par une ſeule Famille: une traite d'eſclaves qui monte toutes les années à douze mille, ſans que le pays en ſouffre. Ceux qui le diſent ſont en grand nombre, & de toute nation d'Europe: il en eſt de François, comme le Chevalier Des Marchais: de Hollandois, comme Bosman: d'Anglois comme Phillips & Snelgrave. Des Vice-Rois ſans autre ſecours que leurs fils & petits-fils au nombre de deux mille, ſuivis de leurs Eſclaves, ont repouſſé des ennemis puiſſans.

Hommes, femmes, enfans, ils ont tous la tête raſée & nue; dans cet état, ils vont à la pluie, au vent, au ſoleil, ſans en être incommodés: uſage qui leur eſt commun avec les anciens Egyptiens.

Le travail eſt leur élément. Un porteur avec un poids de cent livres ſur la tête, court une journée entière.

Croira-t-on que les Palais du Roi & des Grands, y ſont meublés avec la même magnificence que les Palais d'Europe: que leurs tables ſont ſervies avec

propreté : que l'usage des vins de Madère, des Canaries, d'Espagne, de France, y est très-commun : qu'on y fait usage de thé, de caffé, de chocolat, de confitures : qu'on y a de fort beau linge de table, des porcelaines précieuses, de la vaisselle d'argent : & cela au milieu de tous ces barbares noirs qui sont répandus dans les vastes contrées de l'Afrique ?

Quel étonnant phénomène ! & comment dans un espace aussi étroit, une Nation a-t-elle pu devenir si nombreuse, si riche, si policée ?

Ce qu'elle est, elle le doit à sa riche Agriculture & à son Commerce que rien ne gêne. A peine ont-ils récolté, qu'ils labourent & sement : le riz, les pois, le millet, le bled de Turquie, les patates, les ignames sont les objets de leur culture : leurs sillons sont profonds ; & sur les ados de ces sillons ils cultivent des melons & des légumes. Pas un pouce de terre inculte : à peine existe-t-il des sentiers entre les champs.

Ils se délassent de leurs travaux par des concerts, des danses, des exercices, des jeux d'adresse. Quelquefois ils travaillent au son des instrumens ; & même en cadence : la Musique semble les rendre infatigables, & leurs travaux ont l'air d'une Fête. Nous paroissons, nous, au contraire, dit fort bien l'Abbé R... ignorer que l'isolement, la langueur & l'ennui sont les plus cruelles des fatigues, & que le plaisir soulage, anime & fortifie.

Nous avons cependant en France même des exemples pareils d'une culture prospere soutenue par les mêmes moyens : à deux lieues de cette Capitale sont des villages où on ne voit pas un pouce de terrein inculte : le bled, le raisin, les légumes y croissent en abondance les uns à côté des autres : les moissons & les vendanges y sont des jours de Fêtes ; & tous les Dimanches la Jeunesse de ce Canton acquiert de nouvelles forces par des danses honnêtes faites sous les yeux de leurs Parens, & contre lesquels les Chefs ne murmurent point : les mœurs y sont telles que tout le territoire est sous la foi publique sans palissades, sans mur, sans défense quelconque.

Un bon Gouvernement agricole, conclut notre Auteur, multiplie les richesses à l'infini, car il tient le trésor de la Nature toujours ouvert ; & plus on fouille dans ce trésor, plus on y recueille.

DES INITIATIONS en usage sur les Côtes de la Guinée.

Les Pays de la Côte d'or ont divers autres usages qui décélent des rapports avec d'anciens Navigateurs, tels que les Phéniciens. Par exemple, une tête de bœuf suspendue dans l'intérieur de la cabane paroît être la marque distinctive

de la Nobleſſe; ainſi qu'ASTARTÉ, Déeſſe des Phéniciens, avoit une tête de bœuf pour ſymbole de ſa dignité; & lorſqu'un Particulier y eſt annobli, on y voit une ſorte de garde ſemblable à la veille des armes de l'ancienne Chevalerie.

M. l'Abbé R... a découvert chez ces Peuples des traces des anciennes Initiations Egyptiennes & Phéniciennes; rapports tres-utiles à obſerver, quelle qu'en ſoit la cauſe. Il commence par expoſer ce qu'ont apperçu les Voyageurs, ſans avoir pu remonter à l'explication de ce qu'ils voyoient.

Les Rois de ces Contrées, dit-il, ſavent que l'inſtruction eſt un devoir auſſi indiſpenſable de la Souveraineté que la protection; mais ils ſemblent être dans la fauſſe & cruelle opinion qu'elle ſuffit à la partie de la Nation qui gouverne: ſi on s'en tient au récit des Voyageurs, on croira même que dans le Collége établi pour les jeunes Citoyens deſtinés à remplir les différentes charges de l'Etat, ils n'apprennent qu'à combattre, danſer, pêcher, chaſſer & chanter le *Belli-dong* ou les *louanges de Belli*, tandis que les leçons de fidélité, d'induſtrie, de frugalité, d'économie domeſtique, de reſpect pour le bien d'autrui, commencent en quelque ſorte à leur naiſſance, puiſqu'à l'impoſition des noms la principale cérémonie conſiſte dans des harangues, qui, par des vœux en faveur de ces enfans nouveaux nés, rappellent aux aſſiſtans ce qu'ils doivent leur enſeigner, & ce qu'ils doivent pratiquer eux-mêmes; uſages qui ne ſont point l'effet de Peuples barbares. Ces Voyageurs ajoutent qu'après cette éducation, un Nègre parfaitement formé aux exercices de la danſe, de la chaſſe, &c. eſt, avec le titre d'Aſſocié de Belli, habile à poſſéder tous les Emplois civils & Eccléſiaſtiques; au lieu que les Quolges ou Idiots qui ont été exclus de cette Confrérie, comme incapables de danſer, chanter, &c. ne ſauroient être promus à aucune charge. Ce ſeroit donc pour en former des danſeurs, des chanteurs, &c. qu'on tiendroit pendant quatre ou cinq ans les jeunes gens renfermés dans l'enceinte d'un bois ſans aucune communication même avec leurs parens, & qu'on leur imprimeroit des ſignes le long du cou pour les diſtinguer de ceux qui auront beaucoup mieux appris qu'eux & la pêche & la chaſſe en les exerçant.

On ne connoît pas mieux les Nations, obſerve fort bien notre Auteur, par les récits des Voyageurs, qu'on connoitroit un édifice par la deſcription de quelques matériaux bruts: dans la maſſe informe de faits qu'ils ont recueillis, il faut découvrir ce qu'ils n'ont pas vu, ce qu'ils n'ont pas ſu, ce qu'ils n'ont pas même ſoupçonné: par la lettre imparfaite & infidelle, il faut découvrir l'eſprit.

L'Ecole de Belli eſt manifeſtement une initiation aux Myſteres de la Religion &de la Politique, ſemblable à celles dont l'ancien Paganiſme nous offre des exemples. Lorſqu'après leurs épreuves, les Initiés conduits dans la place publique exécutent la danſe & chantent l'hymne de Belli, de maniere quelquefois à s'attirer les railleries du Peuples, & ſur-tout des femmes qui crient qu'ils ont paſſé leur tems à manger du riz, ils n'en ſont pas moins aſſociés à l'Ordre religieux : ils n'en conſervent pas moins le nouveau nom qu'ils ont reçu à leur admiſſion dans l'Ecole: le Gouvernement ne les juge pas moins propres à remplir les offices de l'adminiſtration. L'œil du Peuple ne voit que les exercices du corps, & c'eſt à ces apparences que le Gouvernement ſe propoſe de borner ſes vues. Mais ce Peuple eſt conduit par la ſuperſtition : le Belli, pâte de la compoſition du Bellimo, Grand-Prêtre, les captive dans la ſoumiſſion religieuſe la plus aveugle & la plus profonde ; & néanmoins le Grand-Prêtre ne ſauroit exercer ſon pouvoir ſans le conſentement du Roi.

Les Nègres accuſés de vol ou de meurtre, ſans qu'il y ait de preuves convaincantes du crime, ſont condamnés à tenir dans la main le Belli, qui, s'ils ſont coupables, y imprime des marques de feu; ou à avaler une liqueur préparée par le Bellimo, que les innocens rejettent auſſi-tôt, tandis que les coupables ne vomiſſent que de l'écume. Une femme accuſée d'adultere, eſt déclarée innocente ſur le ſerment qu'elle fait par *Belli-Paaro*.

L'inſtitution du Belli eſt donc le reſſort par lequel les Rois, de concert avec les Miniſtres de cette Secte, gouvernent les Peuples. Ces Myſtères ſe maintiennent, non-ſeulement par les précautions qu'il eſt facile de deviner, mais encore par l'opinion & l'horreur répandue contre les Sorciers & Magiciens, Suceurs de ſang, inſtruits par Sora ou le Démon, dans l'art infernal des enchantemens : les Enchanteurs appellés *Billi*, ont le pouvoir de gouverner le tems & de faire périr les récoltes : & tout homme qui ſe livre à la mélancolie, qui fuit le commerce du monde, qui ne paroît pas vivre & penſer comme les autres, court riſque de paſſer pour Billi ; & ceux qu'on accuſe de l'être, ſont impitoyablement mis à mort : ainſi la mort ſeroit la peine inévitable de l'indiſcrétion & de tout acte contraire à la domination de Belli & à la perpétuité de cette inſtitution.

Il exiſte auſſi pour les filles & les femmes un ordre & un noviciat ſemblables à ceux de l'autre ſexe.

On ne peut donc méconnoître ici une deſcendance des anciennes initiations & de l'éducation orientale toujours fondée ſur la muſique & ſur la danſe.

Le nom de Belli d'ailleurs a le plus grand rapport avec celui du Soleil en

Langue

Langue Orientale, & la liqueur préparée par le Bellimo rappelle les eaux de jalousie des anciens Hébreux.

Ce qui seroit étonnant, c'est que l'Afrique ayant été habitée si long-tems par les Sages de l'Egypte & de la Phénicie, elle n'eût conservé nulle part des traces de ses anciennes institutions, & sur-tout dans ces Contrées où les Phéniciens eurent nécessairement des Comptoirs, où ils durent porter leurs usages.

Ajoutons que ces Peuples observent les fêtes de la nouvelle Lune, ou des Neomenies : ce jour-là, ils ne souffrent parmi eux aucun Etranger, & ils interrompent leurs travaux. Si on leur en demande la raison, ils disent que ce jour est un jour de sang, & que leur maïs deviendroit rouge s'ils le cultivoient.

Des Menins.

Puisque nous traitons ici de divers rapports des tems modernes avec ceux de l'Antiquité, & que nous avons eu occasion de parler de l'éducation des Rois, disons un mot de l'usage établi de notre tems de donner des Menins aux Princes héritiers de la Couronne, de son origine & de l'utilité dont il pouvoit être.

Le rapport que ce mot a par hasard avec celui de *mener*, fait regarder les Menins comme une espéce de conducteurs ou de compagnons, qui ne sont destinés qu'à amuser les jeunes Princes : & dès-lors ils deviennent très-indifférens aux Nations. Mais telle ne fut pas l'origine de cet établissement : *Menin* est un mot Espagnol qui signifie *enfant* : les Menins furent dans l'origine des enfans du même âge que les fils de Rois ou de Princes, destinés non à les amuser, mais à partager avec eux leur éducation entiere, à assister aux mêmes leçons, aux mêmes exercices, aux mêmes amusemens ; de-là, les plus grands avantages. Une vive émulation naissoit entre ces jeunes rivaux ; elle étoit suivie des plus heureux effets : un jeune Prince qui, livré à lui-même se seroit peu soucié de s'appliquer & seroit resté sans talens, devenoit, par ce moyen, un grand personnage : toujours en présence, il ne lui étoit plus possible de perdre son tems, de l'employer mal, ou de contracter de mauvaises habitudes; d'ailleurs accoutumé par-là à se voir confondu avec nombre d'autres jeunes gens, il se garantissoit de ce sot orgueil qui fait tant de deshonneur aux Princes ; enfin, les Princes qui naturellement n'ont point d'amis, devenoient parlà sensibles à l'amitié, & ils s'acquéroient autant d'amis pour le reste de leurs jours qu'ils avoient eu de Menins : or rien de plus fort que ces amitiés contractées d'enfance.

Les Princes obligés ainsi de vivre en société & d'en observer les Loix, en

apprenoient à connoître les vertus ſociales & à les obſerver ; d'ailleurs, l'inſtruction indirecte qu'ils recevoient par celle de leurs Compagnons d'étude, devenoient pour eux des leçons infiniment plus utiles que celles qu'on leur auroit adreſſées directement.

Il en revenoit également les plus grands avantages pour leurs Compagnons de travaux ; puiſqu'ils en recevoient une éducation vraiment royale, qu'ils n'auroient pas eue ſans cela, qu'ils en contractoient des amitiés à demeure infiniment conſolantes & utiles ; & qu'ils avoient ſans ceſſe ſous les yeux les meilleurs exemples.

Un établiſſement auſſi raiſonnable, auſſi beau, auſſi utile, n'avoit pas échappé aux anciens Egyptiens pour qui l'éducation étoit tout. Nous en avons un exemple à jamais mémorable dans ce qu'ils nous apprennent du Pere du fameux Seſoſtris. Ce Roi, à la naiſſance de ſon fils, raſſembla tous les enfans mâles nés le même jour, & les fit tous élever avec le jeune Prince ; accoutumés à ſe voir, à s'aimer, à ne ſe quitter jamais, ils devinrent les appuis inébranlables de la gloire du jeune Prince, & ils le mirent à même d'exécuter ces grandes actions qui ont rendu ſon nom immortel.

Cette éducation eſt la ſeule qui convienne aux Princes, & ſur-tout à ceux qui ſont faits pour hériter de grands Etats ; ils doivent avoir de grandes vertus, de grandes connoiſſances ; & comment peuvent-ils les acquérir dans une éducation ſolitaire & renfermée, où rien n'excite en eux l'émulation & ne leur fait ſentir la néceſſité de s'inſtruire & de devenir de grands hommes, & où de vils flatteurs au contraire ont le plus grand intérêt de leur faire ſentir que rien ne leur manque, & qu'en vain ils voudroient s'inſtruire ou devenir meilleurs.

Ce que je dis ici pour les héritiers des Couronnes, n'eſt pas moins vrai pour les enfans des Grands, & pour les fils de tout homme en état d'imiter cet exemple du plus au moins. D'où vient qu'en général les fils des hommes les plus opulens, font le moins d'honneur à leur nom ou à leur fortune ? de ce que leur éducation a été nulle, par cela même qu'elle fut toujours ſolitaire ou privée, & que rien ne leur a fait ſentir la néceſſité d'être bien élevés.

Nous ne ſaurions donc trop exhorter ceux qui ſont en état de faire donner une bonne éducation à leurs enfans, de leur aſſocier toujours quelques Camarades en état de ſuivre les mêmes leçons : ils regagneront au centuple par les ſuccès de leurs enfans, ce qu'il pouroit leur en coûter par cette eſpéce d'adoption.

ADDITION

Sur la Conquête de la Médie par Cyrus : pour la page 92.

Outre les paſſages de Xenophon qui nous apprennent indirectement que Cyrus conquit réellement la Médie par la force des armes, nous venons de trouver trois paſſages dans DIODORE de SICILE qui le diſent expreſſément.

» Aſpadas, dit-il dans le ſecond Livre de ſa Bibliothéque, celui que les » Grecs appellent Aſtyages, ayant été défait par Cyrus, l'Empire fut dévolu » aux Perſes ». Il avoit dit la même choſe deux pages plus haut.

Et dans les Extraits de Diodore, intitulés, *des Vertus & des Vices*, on voit la fureur dont fut ſaiſi Aſtyages lorſqu'il eût été forcé de fuir, & la vengeance cruelle qu'il tira de tous ceux qui l'avoient réduit à cette néceſſité : ce qui ne rendit ſes troupes que plus empreſſées à ſe rendre à Cyrus, auſſi clément & humain qu'Aſtyages l'étoit peu.

On peut même aſſurer que Diodore devoit cette Anecdote à CTESIAS, Auteur d'une Hiſtoire Perſane dont la perte eſt très-fâcheuſe.

SUR LES VOYAGES AUTOUR DE L'AFRIQUE.

Addition à la page 49.

Depuis l'impreſſion de ce que nous venons de dire ſur les voyages des Phéniciens autour de l'Afrique, nous avons trouvé dans l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres pour le Tome VIII, une Diſſertation de M. l'Abbé PARIS ſur ces voyages. Il cite entre les Modernes MARMOL & DAPPER, même HUET, comme étant les premiers qui ont établi que les Anciens avoient connu & doublé le Cap de Bonne-Eſpérance & fait le tour de l'Afrique.

Il cite ce que rapporte Hérodote du voyage ordonné par Néchao, & dont nous avons palé.

Il ne laiſſe aucun doute ſur ce qui regarde l'expédition d'Eudoxe ; car nous n'avions oſé aſſurer que celui-ci eût fait complettement le tour de l'Afrique : cet Académicien cite donc un Paſſage de POMPONIUS MELA qui le dit expreſſément d'après CORNELIUS NEPOS. » Un certain Eudoxe, dit Mela, fuyant, du » tems de nos Peres, le Roi d'Egypte Ptolomée Lathyre, deſcendit le Golfe » Arabique, & aborda à Cadix ſuivant le témoignage de Cornelius Nepos.

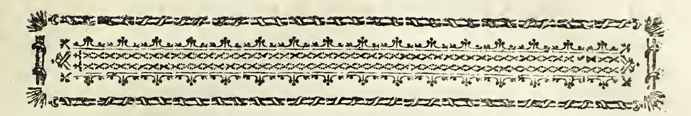
Posidonius, ami de Pompée, racontoit, sur l'autorité d'Heraclide de Pont, qu'un Mage avoit assuré à Gelon qu'il avoit fait le tour de l'Afrique.

Cet Académicien est fort étonné de ce que Pline dit que Hannon avoit navigué jusques aux extrémités de l'Arabie : & il ajoute que » Pline hasarde » volontiers, & qu'il ne faut pas toujours compter sur lui « : mais il ignoroit ce que nous avons observé, qu'il s'agit ici d'une Arabie occidentale : ainsi c'est l'Académicien qui se trompe, sans qu'il pût faire autrement.

Il est persuadé que les Phéniciens connurent l'Isle de Madagascar, & qu'ils l'appellerent *Menuthias*. L'Auteur du Périple de la Mer-Rouge dit qu'elle est couverte de bois, pleine de fontaines, de rivieres, de crocodiles, d'oiseaux, de pêcheurs : & ces pêcheurs se servent encore, comme dans le tems où l'on composa le Périple, de canots d'une seule piece, appellés en grec par cette raison *mono-xyles*.

Il croit enfin que le char des Dieux, cette haute montagne qui étoit toute en feu pendant la nuit & toute couverte de nuages pendant le jour, & à laquelle Hannon borna son expédition depuis Carthage, n'est point le Cap-verd, mais la montagne de *Sierra liona*, (montagne des lions) qui est beaucoup plus au sud, qui présente le même phénomene, qu'on apperçoit de fort loin, & où commence à peu près la côte occidentale de Guinée.





DES SYMBOLES,

DES ARMOIRIES ET DU BLASON DES ANCIENS.

INTRODUCTION.

L'Antiquité nous offre sans cesse des symboles singuliers sur ses monnoies & sur ses médailles : elle nous parle aussi de Symboles qu'on plaçoit sur les Boucliers, d'Enseignes ou de marques nationales & de Familles, de Généalogies, de Hérauts, de devises. On s'est très-peu ou point du tout arrêté sur ces objets : personne n'a cherché ce qu'ils signifioient, dans quelles vues ils avoient été inventés, le rapport qu'ils pouvoient avoir avec tous ceux que nous désignons par les mêmes mots. Cependant comment se flatter de connoître l'Antiquité, lorsqu'on néglige des détails aussi étendus & qui tiennent nécessairement à son génie symbolique & allégorique, à ce génie dont on ne se doutoit presque pas & dont nous sommes peut-être les premiers qui ayons démontré l'existence ?

Cherchons donc quels furent les motifs qui firent inventer aux Anciens ces figures diverses, & qui sont sur leurs monnoies & leurs médailles : disons avec quelle sagesse elles furent choisies ; montrons leurs rapports avec d'autres objets de l'Antiquité, & les conséquences qui en résultent : prouvons qu'ils eurent des symboles pour chaque Famille, pour chaque Ville, pour chaque Nation : qu'ils plaçoient ces Symboles sur leurs Boucliers, sur leurs Enseignes, sur les objets qui leur appartenoient ; qu'ils les accompagnoient de devises, qu'ils les distinguoient par des couleurs ; que ces symboles étoient héréditaires, que les Hérauts en connoissoient : qu'en un mot, notre Blason moderne ne renferme rien qui n'ait été connu des Anciens, & que son nom & ceux de ses couleurs nous sont tous étrangers, tous venus de l'Orient.

Ainsi se développera de plus en plus le vrai systême de l'Antiquité ; il brillera de toute la sagesse moderne ; & son génie allégorique se dégageant de plus en plus des nuages qui l'offusquoient, il augmentera d'autant nos lumieres sur l'origine de tout.

Nous n'ignorons pas que dans ce moment, nous avons l'air d'être ſeuls de notre ſentiment, de ſoutenir des viſions dénuées de tout fondement : que rien ne reſſemble plus à des chimeres que de parler d'un Blaſon ancien, tant on eſt convaincu que cet Art eſt moderne, qu'il n'a été connu qu'au tems des Croiſades, par la néceſſité où étoient chaque Guerrier, chaque Chef, chaque Nation de ſe reconnoître entr'eux ; & parce que c'eſt alors que les grandes dignités devinrent, de même que les noms, héréditaires dans les Familles ; & que ſans cette hérédité, point de Blaſon. Ces idées ſont même tellement enracinées, & on eſt ſi fort convaincu de leur vérité, que le ſeul ſoupçon du contraire eſt regardé comme une imagination ſi abſurde, que perſonne n'a même oſé tenter l'examen de cette queſtion.

Les Armorialiſtes ont été les ſeuls qui ayent eſſayé de faire remonter l'origine du Blaſon à la plus haute antiquité : mais on a regardé leurs tentatives comme un effet de leur prévention ridicule pour leur Art : d'ailleurs, ils l'appuyoient de raiſonnemens ou de prétendues preuves ſi foibles, qu'ils ne pouvoient faire aucune ſenſation.

Un Académicien moderne a fait à la vérité un pas en arriere ; il a fait la grace au Blaſon d'en reculer l'origine de quelques années, parce qu'il a trouvé un monument inconteſtable de Blaſon antérieur au tems qu'on aſſigne à ſon invention : dès-lors, le Blaſon eſt antérieur aux Croiſades : dès-lors, il lui a fallu aſſigner une autre cauſe. Ce Savant a cru la trouver dans les Tournois ; mais ſi dans les Tournois du XIe ſiècle on ſe ſervoit du Blaſon, pourquoi ne s'en ſeroit-on pas ſervi dans les Tournois en uſage avant ce XIe ſiècle ? Ce qui obligea de l'inventer pour ceux de ce tems-là, ne devoit-il pas obliger d'en faire uſage pour les antérieurs ? & d'ailleurs comment & d'après quelles vues les Tournois ſeuls auroient-ils fait inventer le Blaſon & toutes ſes parties ? Quel rapport ſi étroit régnoit entre ces objets, pour que l'exiſtence des Tournois conduiſit à un art dont juſques à ce moment il n'exiſtoit aucune trace ? Il eſt étonnant que des opinions hypothétiques germent ſi facilement dans les têtes, & qu'on ſe refuſe à d'autres d'une toute autre force : nous ſommes des êtres bien biſarres, avec notre prétendue ſageſſe, notre impoſante judiciaire !

L'origine du Blaſon eſt une queſtion de fait : les faits ſeuls doivent la décider, & non des raiſonnemens vagues, ou de convenance, qui ne doivent jamais entrer en ligne de compte quand il s'agit de faits.

D'ailleurs, la vérité ne dut jamais dépendre de ce qu'on a dit pour ou contre : elle preſcrit ſans ceſſe contre la foibleſſe de ſes défenſeurs & con-

tre l'ignorance ou la prévention de ceux qui l'attaquent : on eſt toujours en droit de relever ſa cauſe lorſqu'on croit avoir de meilleures armes pour ſa défenſe.

Ajoutons que l'objet dont nous allons nous occuper, n'eſt ni de ſimple curioſité, ni relatif aux idées plus ou moins favorables que les Modernes ſe forment du Blaſon & de la dignité des Armoiries : nous ne cherchons que les faits, des faits vrais, propres à éclaircir la marche de l'eſprit humain dans ſes opérations, à donner des idées nettes & préciſes de l'Antiquité, à montrer ſes rapports avec les tems Modernes ; & nous ſommes en état d'offrir à nos Lecteurs un grand nombre de faits relatifs à ces vues, malgré la perte de tant de monumens ; ils conſtateront, que le Blaſon n'eſt l'effet ni du hazard ni des tems modernes, mais la ſuite naturelle & néceſſaire du Génie Allégorique des Anciens, & des motifs qui les conduiſirent à ce genre : qu'il nous eſt venu de l'Orient avec ſes noms ; qu'il faiſoit portion de la ſcience des Hérauts : que ſes couleurs ſont abſolument Orientales : qu'il ſervoit comme de nos jours à diſtinguer les Empires, les Villes, les Familles, les Guerriers : qu'ainſi notre Blaſon moderne n'eſt que l'ancien, perfectionné, plus étendu, ou déſigné par d'autres dénominations.

Nous eſpérons même que lorſqu'on aura parcouru ce que nous avons à dire, on ſera étonné de la légereté avec laquelle on ſe permettoit de prononcer là-deſſus, & comment il a pu arriver que juſques ici perſonne n'eût raſſemblé tout ce qui s'eſt tranſmis de l'Antiquité juſques à nous ſur la diſtinction des Familles, ſur le droit de Bouclier, ſur celui des Images & des couleurs, ſur les Hérauts d'Armes, ſur les Monumens Blaſoniques ſemblables aux nôtres, ſur l'impoſſibilité que dans un ſiècle de fer & de barbarie, tel que le XIe. on eût inventé un art quelconque, bien moins celui du Blaſon ; & que ſi dans ce tems-là on le vit paroître avec une nouvelle force, ce ne fut que par une application particuliere d'un art déjà exiſtant, que cette application particuliere ne créa point, & que ce ne fut qu'une extenſion qu'on a grand tort de confondre avec ſon invention.



PLAN GÉNÉRAL.

AFIN de mettre quelqu'ordre dans tout ce que nous avons à expoſer ſur cette matiere abondante, nous le diviſerons en trois Parties relatives aux trois objets principaux ſur leſquels on plaçoit ces ſymboles, & aux trois ſortes de droits qui en réſultoient, droit de Bouclier, droit d'Enſeigne, droit de Monnoie.

Dans la premiere Partie nous traiterons des Symboles Armoriaux en général, de leur origine, de leur droit, & en particulier du droit de Bouclier, du rapport de ces Symboles avec leur objet, &c.

Dans la deuxiéme, des couleurs de ces Symboles, du droit d'Enſeignes ſur leſquelles elles ſe plaçoient, des noms & de l'origine de ces couleurs, de leurs rapports avec leurs objets, ſur-tout des Hérauts qui en connoiſſoient.

Dans la troiſiéme, des Symboles relativement aux Monnoies, & en particulier du droit des Monnoies, de la nature des objets repréſentés ſur les Monnoies antérieures aux Rois Grecs & aux Empereurs Romains; quand & comment on changea ces objets; & de quelques Monnoies dont juſques ici on n'avoit pu par cette raiſon découvrir le Pays ou le Peuple auquel elles appartenoient.



PARTIE I.

PARTIE I.

Des Symboles Armoriaux en général, du droit de Bouclier & du rapport des Symboles avec leur objet.

ARTICLE I.

Monumens Blasonnés antérieurs au XI[e] Siècle.

1. Lorsque M. de Foncemagne voulut prouver que le Blaſon étoit antérieur aux Croiſades (1) & qu'il remontoit au tems des Tournois, il s'appuya d'un monument blaſonné, antérieur de vingt-trois ans à la premiere Croiſade. C'eſt un ſceau de Robert I. Comte de Flandres, attaché à une chartre de l'an 1072. & rapporté par le P. Mabillon dans ſa Diplomatique. Robert y eſt repréſenté à cheval, tenant d'une main une épée & de l'autre un écu ſur lequel eſt un lion.

Or il eſt digne de remarque que le lion compoſe encore aujourd'hui les armes de ces Provinces : & nous verrons dans la ſuite que ce Roi des animaux fut le ſymbole des Celtes, ſur-tout des Celtes-Belgiques.

Mais certainement ce ne fut pas Robert qui fut l'inventeur de cet uſage: il eſt donc plus ancien que le XI[e] ſiècle.

Et comme au tems des Tournois il n'y eut que ceux qui avoient le droit d'armes, en qui on les regardât comme héréditaires, il y avoit donc antérieurement des Armoiries parfaitement ſemblables à celles de notre tems, ſi ce n'eſt qu'elles n'auroient pas été héréditaires, ce qui eſt encore une erreur; L'eſſentiel eſt donc de remonter du XI[e] ſiècle aux précédens, par la même marche.

2. Ciacconius, Panvinius, &c. rapportent diverſes Armoiries de Papes antérieures aux Croiſades: le P. Menetrier les rejette comme fauſſes, parce, dit-il, que les Armoiries ne ſont en uſage que depuis l'an 1100. C'eſt ainſi qu'on déraiſonne, lorſqu'on s'eſt forgé un ſyſtême qui tombe en ruines de toutes parts, & qu'on ne veut cependant pas abandonner.

3. Après la bataille de Saucour, au IX[e] ſiècle, gagnée par Louis III ſur les Normands, ce Prince alla viſiter, dit-on, Wiffrey *le Velu*, Comte de

(1) Mémoires des Inſcr. & B. L. T. XVIII.

Barcelonne, qui avoit été bleſſé dans le combat : Louis, charmé de ſa valeur, de ſes ſervices, de ſes vertus, l'aſſura de ſa reconnoiſſance : le Comte ſe borna à lui demander des armes qui fiſſent connoître à la poſtérité ce qui venoit de ſe paſſer. A l'inſtant, le Roi trempe le doigt dans le ſang de ſes plaies, en trace quatre traits en forme de pals ſur l'Ecu du Comte, qui étoit d'or, & lui dit, *Comte, ce ſeront ici déſormais vos armes* : de-là, celles des Comtes de Barcelonne, & enſuite des Rois d'Arragon, qui ſont d'*or à quatre pals de gueules.* C'eſt à ce Wiffrey que commence la Généalogie héréditaire des Comtes de Barcelonne, & que remontent ainſi les Armoiries de cette Province.

4. M. Du Clos, (Mém. de l'Acad. des Inſcr. & B. L. T. XIX) aſſure que les Druides portoient pour Armoiries dans leurs enſeignes,

« D'azur à la couchée du ſerpent d'argent, ſurmontée d'un Gui de chêne garni de ſes glands de ſinople. » Symbole digne de remarque & par ſes couleurs & par ſes caractères, relatifs aux Druides, vrai monument Blaſonique.

Ce même Académicien ajoute, que les habitans d'Autun qui ſe prétendent deſcendus des Druides, portent dans leurs Armes ; « de gueule à trois ſerpens » entrelacés d'argent, qui ſe mordent la queue, au chef d'azur, chargé de » deux têtes de lion arrachées. »

5. Les Fouilles de la Ville Romaine qui étoit en Champagne ſur la montagne du Châtelet, & qui a été découverte par M. Grignon, nous offrent un monument blaſonné d'autant plus antérieur aux Xe & XIe ſiècles, que cette Ville fut détruite par les Barbares vers le IVe ou le Ve ſiècle de notre Ere. Ce monument & ſes conſéquences n'ont pas échappé à M. Grignon.

Sur un fragment de vaſes, dit il, (pag. ccxxi) « eſt une eſpèce de moſaïque en relief ; elle eſt formée par des cordons circulaires parallèles & eſpacés » régulièrement, les intervalles ſont diviſés en petits écuſſons quarrés, ſéparés » par des traits perpendiculaires. Ces écuſſons ſont remplis de différens ſujets » de Blaſon. Dans les uns, des traits perpendiculaires & parallèles figurent le » gueule ; dans d'autres, des traits obliques tirés de droite à gauche, repréſentent le ſinople. Le pourpre eſt exprimé dans d'autres par des traits tirés » de gauche à droite. L'on voit dans quelques-uns, une eſpèce de merlette ; » dans d'autres, des billettes poſées par deux, deux & deux ; enfin, on remarque dans d'autres un ſautoir entre les branches duquel ſont repréſentés » des croiſſans, des ronds & des fleurons. Ce témoignage irréprochable de » l'antiquité des figures ſymboliques des Armoiries, prouve la ſolidité du » ſentiment de Chorier, qui dit qu'il y auroit de l'ignorance à croire que » les Romains aient entièrement manqué d'Armoiries, &c. »

6. Il exiſte des Médailles très-remarquables de la Ville de Meſſine, & du tems où elle s'appelloit *Zancle*, ce qui remonte à une haute antiquité. A leur revers eſt une coquille placée entre deux portes, au milieu d'un champ feint de moſaïque, formé par des carreaux ou loſanges d'argent bruni & d'argent demeuré dans ſa couleur naturelle. Ce qui eſt un vrai monument Blaſonique. Le type préſente un Dauphin, & le nom de la ville.

D'ORVILLE en a inſéré deux pareilles dans ſa Deſcription de la Sicile : & BIANCONI en a fait uſage dans ſes Diſſertations ſur la Langue primitive. Perſonne ne s'eſt élevé contre l'authenticité de ce monument. Nous l'avons inſéré dans notre premiere Planche, n°. III.

7. En voici un autre non moins ſingulier, qu'on doit à M. de CAYLUS (1); c'eſt un bronze d'une gravure en creux très-prononcée. On y voit une porte au milieu d'un pan de muraille très-ſolide, & telle qu'il étoit néceſſaire pour porter trois Tours crénelées.

Il nous apprend en même tems qu'il a été trouvé à Rome en 1759, à ſoixante pieds de profondeur. « Il étoit donc très-ancien, conclut-il : d'ailleurs, la gravure a, ſelon lui, toutes les marques d'une vraie Antique. » Et appercevant très-bien les conſéquences qui en réſultoient, il ajoute : » Les » ARMOIRIES ſeroient donc plus ANCIENNES que les Croiſades : d'ailleurs, les principes d'une ſcience ſont toujours plus anciens que la ſcience ; » l'homme n'a rien trouvé d'abord de complet. » C'eſt le n°. II. de notre Planche première.

8. Dans le même Volume (2) on trouve une plaque d'argent que cet eſtimable Auteur regarde auſſi comme une vraie Antique, & qui eſt un monument du même genre. On y voit un Amour de relief : le champ en eſt feint de moſaïque formé par des carreaux ou loſanges d'argent bruni, & d'argent demeuré dans ſa couleur naturelle. C'eſt le n°. I. de la même Pl. première.

9. Dans le Volume II. (Pl. XII.) eſt repréſenré un Gyps Egyptien, qui étonna ce Comte ; il aſſure en même tems qu'il eſt unique & qu'on ne trouve rien de pareil dans les Antiquités Egyptiennes.

« Ce Gyps, dit-il, eſt de 15 pouces 5 lignes de haut : il eſt chargé d'hiéroglyphes en creux : il a trois faces, & elles ne ſont qu'une répétition l'une » de l'autre : ainſi, qui en décrit une, les décrit toutes trois. Elles contiennent » douze compartimens l'un ſur l'autre. Les ſept premiers ont pour ſupports

(1) Recueil d'Antiquités, T. IV. Pl. CI, n°. 5. (2) Planche LXXX, n°. 4.

» deux hommes, un de chaque côté : la plûpart armés d'une lance, ou plutôt » d'un bâton comme celui d'Osiris. Les cinq autres avoient sûrement des sup- » ports, car leur place correspondante s'y trouve à vuide ; ou l'ouvrage n'a » pas été achevé, ou ces supports ont été effacés avec le tems, étant en re- » lief, à la différence du milieu ou du fond, qui étant en creux n'a pu s'al- » térer. »

Ce Monument triangulaire & composé sur chaque face de douze compartimens, en tout 36 avec des Osiris, se rapporte, peut-être, à l'année Egyptienne, composée de trois saisons, formant douze mois, & chaque mois divisé en trois dixaines de jours, ce qui donne trente-six divisions pour l'année entière, sur lesquelles présidoient autant de Divinités Patrones ou de Decans, Génies protecteurs, dont on trouve souvent les noms sur les Abraxas.

On auroit donc ici les Symboles de ces Génies : ces compartimens renferment en effet des figures semblables à celles du Blason : des bâtons dentelés ou espèces de scies : des cols d'oiseaux, des chevrons allongés, des serpens déliés, des fruits ronds : un oiseau dans chaque compartiment : dans le XIme, un oiseau volant ; tous caracteres armoriaux, ainsi que les supports.

Observons en même tems qu'il n'est aucune de ces figures qui ne se retrouve sur les autres monumens Egyptiens, même sur les Obélisques.

10. A ces divers Exemples, nous pouvons ajouter l'aveu d'un savant Evêque, *Philippe à* TURRE, qui dans ses Monumens de l'ancien Latium, (p. 29-31) après avoir nié le rapport de notre Blason moderne avec l'Antiquité, est cependant obligé de faire une exception en faveur des *Armes parlantes*, dont il avoit apperçu des traits chez les anciens Romains, si frappans, qu'il étoit très-étonné qu'ils eussent pû échapper au P. Ménétrier & à tous ceux qui ont traité de ces objets : or, ces Armes parlantes étoient semblables aux modernes, & elles étoient héréditaires. Voilà donc dans l'Antiquité, des Armoiries héréditaires, de l'aveu d'un Savant distingué, qui avoit cependant embrassé le systême que nous combattons ; mais il ignoroit que les Armes furent presque toujours parlantes, & que l'Antiquité entiere en est remplie, comme nous le ferons voir dans un grand détail.

Mais puisque l'Antiquité eut des Symboles, ou Armoiries qui distinguoient les Villes, les Etats, les Familles, qui étoient caractérisées par des couleurs & par des devises, qui se plaçoient sur les boucliers ou sur les écus & sur les Bannieres, qui étoient héréditaires, qui, en un mot, étoient conformes à ce qui s'observe de notre tems à cet égard, la connoissance de ces objets ne peut que répandre plus de lumière sur les tems anciens, & en même tems sur tous nos

uſages correſpondans à ceux-là, en montrant leurs rapports entr'eux & avec la Nature. Ainſi, le détail dans lequel nous allons entrer ſur ces Symboles ou ſur le Blaſon, ſera une nouvelle confirmation du grand Principe du Monde Primitif, que tout fut puiſé dans la Nature & dicté par le beſoin.

ARTICLE II.

ORIGINE du Droit d'Armoiries, des Symboles de Familles; de ce qu'on appelloit INSIGNIA ou Enſeignes.

1°.

De ce qu'on doit entendre par le mot GENS.

L'Hiſtoire des anciens Romains préſente ſans ceſſe l'expreſſion d'INSIGNIA GENTIUM ou Armoiries des Familles, pour déſigner les Symboles qui diſtinguoient chaque Famille & chaque homme membre de ce qu'on appelloit *Gens*, & qui étoit lui-même par conſéquent *homo Gentilis*, *vir in-GENuus.* Mais que doit-on entendre par les mots de GENS, GENTES, INGEN*uus*, INSIGNIA ? On comprend que leur explication eſt indiſpenſable pour répandre du jour ſur les objets dont il s'agit.

Le mot de GENS eſt plus reſſerré que celui d'*Homo*; celui-ci convenoit à tous les hommes; celui-là à une claſſe privilégiée d'hommes. Il étoit en même tems oppoſé à celui de PER-EGRINI ou Etrangers.

Ces limites fixent néceſſairement l'idée qu'on doit attacher au mot *Gens.*

GENS, eſt l'homme de la terre, le Propriétaire auquel appartient le canton, qui le couvre de ſes troupeaux, de ſes moiſſons, qui y reçoit les Etrangers, ceux qui ont beſoin d'échanger leur induſtrie contre ſes denrées, qui y entretient un nombreux domeſtique pour la conſervation de ſa famille, de ſes enfans, de ſon ménage, de ſes troupeaux, de ſes biens, pour la culture de ſa terre : des ſalariés dans tous les genres pour tous les arts dont l'agriculture a beſoin; Forgerons, Bucherons, Charpentiers, &c. Auſſi eſt-il appellé GE-ENS, l'homme de la terre, le maître, le propriétaire, par oppoſition à E-GEN*us*, le pauvre, l'homme qui eſt ſans terre, & à PER-EGRINUS, celui qui n'appartient pas à la terre, qui y eſt reçu, ou qui ne fait qu'y paſſer.

Ce mot ſignifia enſuite, non-ſeulement le propriétaire en particulier, mais ſa famille entiere; l'enſemble de ceux qui de pere en fils avoient poſſédé la

même terre. GENS *Fabia*, GENS *Cornelia*, la Gent Fabienne, la Gent Cornelienne, comme nous disons *la Maison de Bourbon*, *la Maison de Valois*, *être de bonne maison*.

Ce mot tient à une nombreuse famille Grecque & Latine en GEN, relative à l'idée de produire, de créer, de cultiver: ainsi on dit:

EN GREC:

GEN*ea*, race.
GEN*etér*, pere.
GEIN*omai*, produire.
GON*os*, fécond.
GUN*é*, femme, mere de famille.
GON*é*, la famille.
GN*esios*, légitime.
EU-GEN*eia*, noblesse.
GEN*ea*-LOG*ia*, Etat qui constate la famille, la naissance, le droit à la terre.

EN LATIN:

GEN*us*, race, famille, espéce.
GEN*ui*, j'ai produit.
GEN*itor*, pere.
GEN*itrix*, mere.
GEN*itus*, produit.
GEN*ius*, qui préside aux productions;
Le *Génie* qui les invente.
Le *Génie* qui les conserve.
IN-GEN*ium*, l'habileté, le génie avec lequel on fait valoir sa terre.
IN-GEN*uus*, l'homme libre, l'homme qui tient à GENS.
IN-GEN*uitas*, qualité d'un homme libre, membre d'une GENS.
IN-GENS, vaste, étendu, considérable.

2°.

Priviléges de ceux qu'on appelloit GENS.

Chaque *GENS* avoit donc sa terre, sa propriété, son monde ou son peuple; il eut donc en même tems son Dieu tutélaire, ses Autels, ses Enseignes, le droit de vie & de mort sur tout ce qui lui appartenoit, par cela même qu'il étoit indépendant. En un mot, c'est le même personnage que l'Histoire Orientale nous peint sous le titre de Patriarche. Tel étoit Abraham qui dans une occasion importante arma trois cent personnes de sa maison. Ils étoient ainsi Princes, Pontifes & Juges sur leur terrain.

Chaque Maiſon ou Famille pareille avoit ſes Dieux, appellés PENATES dans l'Occident, THERAPHIM dans l'Orient : on les tranſportoit avec ſoi, & on les regardoit comme l'appui inébranlable de la Famille, comme ſon Palladium.

Devant ces Dieux,étoit l'Autel ſur lequel on entretenoit perpétuellement le feu ſacré : on ne pouvoit ſe paſſer d'un pareil feu dans l'Antiquité : le jour il ſervoit à tous les beſoins domeſtiques, la nuit à diſſiper l'horreur des ténebres. Emblême de la Divinité, c'étoit en ſa préſence qu'on s'acquittoit du Culte religieux : ſa conſervation aſſuroit la perpétuité de ce Culte & l'eſpérance que la Divinité continueroit à répandre ſes bienfaits ſur de pareils adorateurs. Il étoit placé à l'entrée de la maiſon, qui en porta le nom de *Veſti-bule*, ou PLACE DU FEU SACRÉ, afin que chacun pût en profiter, même ceux qui reſtoient dans les cours.

Enfin, ces Maîtres de la terre avoient le droit de vie & de mort, puiſque ce droit découloit de leur puiſſance ; & que maîtres abſolus, ils ne voyoient perſonne au-deſſus d'eux.

3°.

Réunion ou Confédération de pluſieurs GENTES *ou Familles Propriétaires.*

Lorſqu'avec le tems, diverſes Familles-Propriétaires ſe trouverent voiſines les unes des autres, leur intérêt commun les obligea de ſe réunir : alors elles formerent une Confédération, un Etat qui avoit ſon Chef, ſon Autel, ſes Symboles, ſon Chef-lieu où l'on délibéroit de l'intérêt de tous.

Le CHEF n'étoit qu'un Pair entre ſes Egaux : ces Egaux étoient les Chefs des Familles-Propriétaires : celles-ci conſervoient tous leurs anciens droits.

Chaque Chef-lieu étoit en même tems un lieu *ſacré* pour l'avantage de tous avec un droit d'aſyle : ainſi, il ſe peuploit en peu de tems d'une multitude de perſonnes ſans terres, qui venoient chercher quelqu'occupation, quelque moyen d'échanger leur induſtrie contre les denrées néceſſaires à leur ſubſiſtance.

L'Etat étoit donc compoſé de quatre ſortes de Perſonnes.

1°. Le Chef de l'Etat, appellé Roi, Préteur, Conſul, &c.

2°. Les Familles-Propriétaires qu'on appella Nobles, ou Patriciennes.

3°. Les Domeſtiques, Serviteurs, gens à gages de ces Familles.

4°. Le Peuple qui vivoit dans le Chef-lieu ſous la protection du Magiſtrat & des Loix, & qui ſubſiſtoit par les Arts ou travaux méchaniques.

Ces Etats s'appelloient REPUBLIQUES ; c'est-à-dire, Républiques à la Polonoise où l'autorité est entre les mains des Grands Propriétaires, & où tout le reste est Serf sans aucune part à l'Administration, sauf quelques villes libres.

En effet, toute l'Autorité civile & religieuse étoit entre les mains des Familles Patriciennes; elles avoient tout, le Peuple n'avoit ni Vestibule, ni Pénates, ni Enseignes, ni Sacerdoce, ni droit de vie & de mort : qu'en eût-il fait ?

Les Familles Patriciennes possédoient donc ces droits de par la Nature ; elles ne les avoient point usurpés: elles ne pouvoient pas ne pas les avoir : elles ne les tinrent pas même de Romulus ou du premier Roi de Rome; mais d'elles-mêmes, de leur Chef qui avoit eu le courage de se former une grande propriété, en défrichant un grand terrein, en le mettant en rapport par une grande industrie, une grande application, de très-grandes avances, & qui posséda naturellement tous les droits auxquels ces avances lui donnerent lieu de prétendre.

Tous ces droits furent disputés les uns après les autres aux Patriciens de Rome : peu s'en faut que nos Historiens ne les traitent à cet égard comme des usurpateurs : cependant, si on ne part pas des principes que nous établissons ici, on ne pourra que s'égarer dans la discussion des longues disputes qui s'éleverent à ce sujet entre le Peuple & les Patriciens.

I I.

De quelques autres droits des Familles Nobles; 1°. *du droit d'INSIGNIA & de ce qu'on doit entendre par ce mot.*

Chacune de ces grandes Familles eut nécessairement une marque simple & constante pour se distinguer des autres, pour faire reconnoître ses troupeaux, ses denrées, ses marchandises, ses contrats de vente, d'achats, d'échange, ses Facteurs, ses Envoyés, ses Gardes, ses Troupes : elle les gravoit sur son sceau, ou ses cachets ; elle les plaçoit sur les Boucliers, sur les Enseignes, sur tous les objets ostensibles relatifs à son existence, à sa grandeur, à sa pompe, à tout ce qui pouvoit lui attirer la considération, l'estime, le respect du Public.

On sent parfaitement que lorsque ces Marques, ces Symboles eurent été établis par un Chef de Famille, ils furent transmis de pere en fils ; ils devinrent ainsi les Symboles, les *Insignia*, les Enseignes auxquelles on reconnoissoit constamment cette Famille.

Il en fut de même pour chaque Etat, chaque Ville, chaque Peuple : ils eurent également leurs marques caractériſtiques, leurs Symboles ſimples, conſtans, & auxquels on reconnoiſſoit ſans peine ce qui venoit de leur part, ce à quoi ils avoient mis leur ſanction.

Ce ſont ces marques, ces Symboles qu'on appella IN-SIGNIA, *m-à m.* choſes, miſes en ſigne; pour ſervir de ſigne.

Il y eut INSIGNIA *Gentis*, les Symboles de la Maiſon, de la Famille : & INSIGNIA *Gentium*, les Symboles des Familles réunies, de la Nation. Ce mot ſe forma du primitif SEM ou SEGN, marque, ſymbole, d'où le Latin SIGNUM, ſigne; & le Valdois un *ſen*, marque ſur le viſage, tache.

2°.

Droit d'IMAGES & de GENéalogie, &c.

Ces Familles eurent en même tems le droit de Généalogie; ce droit n'étoit l'effet ni de la vanité, ni de la curioſité, quoique ces ſentimens n'en ayent que trop été la ſuite : c'étoit l'effet de la néceſſité, de l'obligation de conſtater le droit qu'on avoit à ſa terre par ſa naiſſance & par les grandes avances de ſes Ancêtres, dont on devoit recueillir les fruits, en continuant les mêmes travaux.

Afin que ces Généalogies fuſſent plus certaines, plus intéreſſantes, on y ajoutoit l'image de ſes Ancêtres, l'image de ces Hommes diſtingués dont l'activité induſtrieuſe avoit créé le terrein de la Famille, dont le génie avoit fait naître les Arts, encouragé les talens, multiplié les richeſſes, donné lieu à une population proſpere & nombreuſe; & dont la vue devoit animer leurs deſcendans à marcher ſur leurs traces, à ne leur être inférieurs en rien; à maintenir, par des travaux pareils, ces grands avantages dont ils jouiſſoient; convaincus qu'on eſt infiniment coupable dès qu'on dégénere de la gloire de ſes Ancêtres, & qu'on fait un mauvais uſage des biens préparés pour le triomphe de la vertu & pour la perfection des Arts & de l'humanité.

Il n'eſt donc point étonnant que nous trouvions des Généalogies dès la plus haute Antiquité chez les Peuples Agricoles; ce qui le ſeroit, c'eſt qu'on n'en trouvât aucune trace chez eux.

3°.

Droit d'Augures.

L'Hiſtoire Romaine nous parle d'un droit d'Augures qui n'appartenoit

qu'aux Patriciens, & qui leur fut également enlevé par le Peuple. Il n'est pas difficile de remonter à l'origine de ce droit, & de faire voir comment il étoit borné à ce Corps.

Le mot Au-Gure, composé du mot Cur, action d'observer, & du mot Au qui désigne 1°. le soufle, l'air, 2°. les oiseaux qui habitent l'air, désigna dans l'origine l'observation du ciel, des astres, du tems. Cette observation est de toute nécessité pour un grand Propriétaire, pour les Cultivateurs de la terre: leurs opérations doivent être dirigées par l'air, par les vents, par le ciel, par les saisons; & doivent être distribuées en jours de travail & en jours de Fêtes. Les Propriétaires, les Gentes furent donc nécessairement autant d'Augures, autant d'Observateurs, autant d'Indicateurs vivans du Calendrier rustique.

Cet usage des Augures devint plus considérable dans la confédération de plusieurs Familles: on observa le tems pour savoir s'il permettoit ou non de s'assembler en rase-campagne pour les délibérations communes: ce droit étoit très-simple, très-naturel.

Il dégénéra ensuite en simple formalité, puisque dans toute Assemblée les formes deviennent indispensables par cela seul qu'elles existent, & qu'il y auroit trop d'inconvéniens à les changer.

Dans la suite, ces formes, ce droit d'Augure devinrent une arme dans la main des Patriciens contre le Peuple qui travailloit à les dépouiller de tout: dès qu'ils appercevoient que le Peuple alloit remporter le dessus, ils rompoient l'Assemblée, sous prétexte que les augures, les formalités avoient été mal prises, & qu'ainsi la délibération seroit illégitime: mais il n'avoit point été établi dans cette vue, ni par aucun motif de superstition, d'ignorance ou d'orgueil tyrannique.

III.

Etablissemens pareils chez d'autres Nations antérieures aux Romains.

1.

Ces distinctions de rangs, ces droits de grands Propriétaires, cette gradation en usage chez les Romains, étant ainsi dictée par la Nature même, ne peut être bornée à ce Peuple: elle dut se trouver, & elle se trouva en effet chez tous les Peuples de l'Antiquité; il ne sera pas difficile de s'en assurer dès qu'on partira des principes que nous venons d'établir.

Nous voyons dans les Armées les plus anciennes, chez les Cananéens, deux mille ans avant notre Ere, chez les Assyriens, les Babyloniens, les Perses,

les Lydiens, les Egyptiens : chez les Grecs & les Troyens, dans les Poëmes d'Homère, trois ſortes de Combattans.

Ceux qui étoient montés ſur des chars; ceux qui ſe battoient à cheval; ceux qui ſervoient à pied.

Ceci ſuppoſe trois ſortes de rangs dans tous ces Etats, rangs tous donnés par la Nature & non par le caprice ou la fantaiſie d'un Légiſlateur, d'un Deſpote, d'un Monarque.

Ceux qui avoient droit de char, étoient les Grands Propriétaires, les Héros, les Princes du pays : ils avoient ce droit de par la Nature, qui leur rendoit les chars néceſſaires & qui leur donnoit les moyens de les entretenir.

Ceux qui alloient à cheval, étoient des Propriétaires moins riches ou plus jeunes : ils étoient aſſez opulens pour avoir un cheval; ils ne l'étoient pas aſſez pour avoir tout l'attirail qu'entraînoit à ſa ſuite le droit de char.

Le peuple qui ne pouvoit entretenir ni chars, ni chevaux, alloit à pied.

La même diviſion que nous trouvons à Rome, étoit donc établie également chez tous les Peuples Agricoles : il étoit même impoſſible qu'elle ne le fût pas; & lorſque toute trace directe nous en eſt dérobée par le tems, l'état conſtant de leurs armées en eſt une preuve authentique.

Nous y retrouvons les *Patriciens* de Rome, ceux qui avoient le droit de chars ou de chaiſe curule; les *Chevaliers* ou l'Ordre-Equeſtre, qui avoient le droit de cheval; & les *Pedites*, ou les Fantaſſins, les Piétons.

2°.

De ce Droit chez les Républiques Grecques.

Les Républiques Grecques nous offrent les mêmes diviſions; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il étoit impoſſible qu'elles n'exiſtaſſent pas dans ces Républiques.

Ceux que Rome appelloit *Patriciens*, étoient appellés EU-PATRIDES à Athènes : on trouve ce nom dans une Loi de cette Ville, rapportée par POTTER (1). C'eſt le même nom; *mot-à-mot*, les excellens Peres; mais nom expreſſif, de quelque manière qu'on l'enviſage, relativement à la naiſſance, au bien, à la dignité.

Ces grands Propriétaires étoient Patriciens, Peres nourriciers de la Ré-

(1) Archæol. Græc. p. 135.

publique relativement à la *naissance*, en tant qu'ils descendoient de ceux qui avoient fondé le territoire, qui l'avoient mis en rapport, qui l'avoient couvert de richesses, & qu'ils prouvoient cette filiation par leurs Symboles.

Ils l'étoient quant au *bien*; car par leurs soins renaissoient sans cesse les récoltes qui faisoient le revenu & la force de l'Etat.

Ils l'étoient quant à *la dignité*, parce qu'eux seuls ayant droit de Magistrature, de Sacerdoce, de protection, ils devenoient les Peres & les défenseurs nés de la chose publique.

Aussi étoient-ils appellés à Rome *Patres-Patricii*, les Peres Protecteurs & nourriciers de la Patrie. Ce titre ne fut pas l'effet d'une vaine & orgueilleuse distinction : il peignoit leur état & leurs devoirs.

Plutarque nous a conservé une Loi très-remarquable qu'on attribuoit à Thésée, à ce Prince qui fut, à ce qu'on prétend, le fondateur ou le restaurateur d'Athènes. Il divisa, dit cet Historien, les Citoyens en trois classes, Patriciens, Cultivateurs & Artisans, distingués par leur dignité, par leur utilité, par leur industrie. On connoissoit donc déjà dans ces tems reculés un ordre économique donné par la Nature elle même. La première de ces classes possédoit, exclusivement aux autres, la Magistrature & le Sacerdoce, & à elle appartenoit l'interprétation des Loix civiles & religieuses. Et cela devoit être ainsi, puisque toutes ces choses résultoient de la Nature même.

Aussi, dans Athènes comme à Rome, ces priviléges occasionnèrent les plus grands troubles, lorsque des Familles qui n'avoient point eu de part à cette confédération primitive, voulurent jouir des mêmes droits en vertu des richesses & de la puissance à laquelle elles étoient parvenues depuis lors. C'est pour terminer de pareilles dissensions, qu'Aristide, au rapport de Plutarque, ouvrit l'entrée des charges à tous les citoyens d'Athènes, de même qu'on l'accorda au peuple dans Rome.

3°.

De l'Onction.

Le droit de Sacrifice ou le Sacerdoce, fut donc dans toute l'Antiquité, inséparable du droit de commander, puisque l'un & l'autre résultoient de la qualité de Propriétaire, du droit de Famille.

En Egypte, dès la plus haute Antiquité, l'Ordre des Prêtres & celui des Rois & des grands Seigneurs, n'en formoient qu'un sous le nom de *Ken* ou *Cohen*, le même que le *King* & le *Can* des peuples du Nord, nés du pri-

mitif *Kan*, qui déſigna toujours la puiſſance, & qui exiſte encore en Anglois & dans d'autres Langues, qui tient au mot *Canne*, appui, &c. Auſſi tout Roi d'Egypte élu dans l'Ordre des Soldats, étoit obligé de ſe faire recevoir dans l'Ordre des *Ken;* ſans cela il n'eût pû commander aux Nobles, il n'auroit eu ni droit d'Augure, ni droit de Sacerdoce; & comme cette inauguration ſe faiſoit au moyen de l'Onction, de-là le droit d'Onction, & le nom d'*Oints* donnés aux Rois.

Ces uſages ſe ſont tranſmis juſques à nous. Les Empereurs d'Allemagne ſont revêtus le jour de leur couronnement d'une ſoutane, d'une aube blanche & d'un manteau qui reſſemble à la chape des Chantres. Leur couronne eſt une eſpèce de mitre ſemblable au bonnet du Grand-Prêtre des Hébreux.

Les Rois de France, le jour de leur Sacre, ſont entrer dans leur habillement preſque toutes les pièces qui compoſent celui d'un Prêtre : le Manteau Royal dans ſon ancienne forme, étoit une véritable chaſuble, & ils reçoivent l'Onction.

Les Rois de Pologne ſont vêtus ſacerdotalement le jour qu'on les couronne, & c'eſt dans cet habit qu'ils ſont enſevelis.

Il en étoit de même en Ethiopie, chez les Perſes, chez les Druides; partout le Sacerdoce étoit réuni à la Magiſtrature.

Les Princes d'*Olba* en Cilicie, étoient Rois & Souverains Pontifes. Les premiers Rois de Rome réuniſſoient les mêmes prérogatives : auſſi le Chef du Sacerdoce étoit appellé *Roi des Sacrifices.*

En Egypte & chez les Hébreux, *Ken* ſignifioit également Prince & Prêtre. Le titre de *Ken d'On*, ou de la Ville du Soleil, ſe rend ainſi, tantôt par le nom de Prince d'On, tantôt par celui de Prêtre d'On.

Le nom de *Ken* eſt donné à trois fils de David, qu'on a rendu ridiculement par celui de Prêtres.

4°.

Droits pareils chez les Celtes.

Les Peuples Celtes étoient diviſés de la même manière. NITHARD dit que chez les Saxons on voyoit diverſes claſſes d'habitans.

Les *EDL-inges*, ou Nobles; du mot *Adel*, *Edel*, Noble, Grand.

Les *Fri-Linges*, les Libres, les Francs; ce que nous appellons Bourgeois, ou Tiers-Etat, &c.

Les *Lazzi*, ou Affranchis.

Ce qui ſuppoſe les *Serfs*, eſpèce d'hommes formant le bien des Nobles, leur patrimoine, & qui ne faiſoient point partie de la Nation.

Un paſſage d'ATHENÉE, (Liv. IV, chap. 12.) relatif aux Feſtins des GAULOIS, nous apprend qu'il y avoit parmi eux divers rangs: nous avons déjà vu que les Druides étoient les Magiſtrats, les Juges & les Prêtres de cette Nation; ils avoient au-deſſous d'eux la claſſe des Militaires; ceux-ci avoient le droit de bouclier. » Les Convives, dit donc Athenée, ont derrière eux » des ſervans d'armes qui tiennent leurs boucliers. »

Ceci nous fait remonter aux tems les plus anciens; car dans ces tems les mœurs ne changeoient pas.

Chez les LOMBARDS, les Serfs n'avoient pas le droit de bouclier, ils ne pouvoient aller à la guerre, elle leur étoit défendue: c'eſt ce que nous voyons dans PAUL DIACRE, Liv. I. ch. IX. C'étoient donc les Propriétaires, ceux qui avoient droit de bouclier, qui ſeuls avoient le droit d'Armes: on retrouve en eux tous les caractères de la Nobleſſe Françoiſe.

Le droit de guerre étoit tellement ôté aux Serfs dès les tems héroïques, que tout priſonnier le perdoit; c'étoit ce qu'il y avoit de plus terrible pour eux dans leur captivité; & par la même raiſon, armer un Eſclave, c'étoit le déclarer affranchi, lui donner le rang de Citoyen.

5°.

Exemple du mot GENS adopté par les Nobles Lombards.

Nous devons au reſpectable Fils du ſavant Comte Dom CARLI RUBBI, Noble Vénitien, la connoiſſance d'un Monument qui donne les mêmes réſultats: il eſt tiré des Voyages du Docteur TOZZETTI, Médecin du Grand-Duc, & Garde de la Bibliothéque de Magliabecchi, ſeconde Edition, Florence 1768. Le fait dont il s'agit eſt au Tome premier, page 88. Ce ſavant Voyageur nous apprend que ſur l'Architrave de la porte de l'Egliſe de *Monterappoli*, Village ſitué ſur une des collines de la *Valdeſa*, on voit cette Inſcription en caractères barbares & très-mal conſervée:

Ann. Dom. MCLXV. Et manibus.... ſcrita
Maiſter Bonſeri Clipeus dextra qui probus
ex Gente Lombarda.... t. Padi.... cuſtos
juſſu....

Au deſſus de l'Inſcription eſt une main droite, *dextra*, dont les trois premiers doigs ſont étendus, & les deux autres pliés: cette main qui étoit ſans

doute sur le bouclier (*clipeus dextra*) de ce Bonseri, preux (*probus*) de race Lombarde (*ex Gente Lombardâ*), venu des environs du Pô (*Padi*).

Ici on observe que le Docteur Lami, dans les *Nouvelles Littéraires de Florence* 1751, a expliqué ce Monument d'une maniere fort heureuse, & propre à répandre du jour sur l'Antiquité des Armoiries; puisqu'on reconnoissoit alors pour Nobles, des Familles descendues des Lombards anciens Conquérans du Pays: aussi le nom de Lombard va de pair avec celui de Noble & de fils de Chevalier dans les Statuts de Pise de l'an 1284, Livre premier, rubrique 109.

Ces mots de *Probus ex Gente Lombarda* démontrent qu'on conservoit les preuves de la descendance des Familles Nobles; & les Armoiries dont ces mots sont accompagnés ne laissent aucun doute qu'elles ne fussent une des preuves de cette descendance; & que par conséquent leur usage remonte fort au-delà de l'époque, qu'on ne lui assigne ordinairement, que parce qu'on ne connoissoit rien d'antérieur.

ARTICLE III.

I.

Droit de Bouclier.

1°. *Ce Droit synonyme du titre de Noble.*

Les Propriétaires, les Citoyens avoient donc le droit d'armes, & ils l'avoient à l'exclusion de tout autre : eux seuls étoient intéressés à la défense de leur territoire, de la chose publique : eux seuls avoient le droit de bouclier, de l'Ecu. Ainsi cette arme défensive devint le Symbole par excellence des Citoyens, des Propriétaires, des Maîtres de la terre. Etre Noble, ou porter le bouclier furent des mots synonymes.

Aussi étoit-ce un deshonneur, un affront sanglant que rien ne pouvoit laver, de revenir de l'Armée sans bouclier. On connoît le mot d'une Lacédémonienne qui dit à son fils, en l'armant de son bouclier pour le combat, *avec ceci ou sur ceci.* Celui qui revenoit sans bouclier, sans ses armes, étoit aussi deshonoré qu'un Régiment qui revient sans ses drapeaux: l'un & l'autre étant regardé comme des marques distinctives, on étoit en quelque façon dégradé par la négligence avec laquelle on avoit combattu pour les sauver. Il en étoit de même chez tous les Celtes : chez ces Peuples guerriers, revenir sans armes, ou être deshonoré, étoit une seule & même chose. Ceci étoit fondé en raison, car

c'étoit avoir préféré son salut à la défense commune, au bien de la Patrie: la guerre se faisant alors pour le bien public, & non pour une solde quelconque, on ne connoissoit que de généreux guerriers, des Défenseurs de la chose publique, & non des Soldats qui ne peuvent avoir les mêmes motifs de bien faire.

2°.

Le Bouclier chargé de Symboles ou d'Armoiries.

Mais puisque le Bouclier étoit le Symbole distinctif de la Noblesse, du Guerrier-Propriétaire, on devoit non-seulement en faire le plus grand cas, mais le charger d'ornemens divers, & sur-tout peindre sur son champ les Armoiries de la Famille dont on étoit membre. Ceci étoit d'ailleurs d'autant plus nécessaire, que par eux-mêmes tous les boucliers se ressembloient: qu'il falloit donc que chacun mît sa marque particuliere sur son bouclier pour le reconnoître.

3°. *Ces Armoiries étoient héréditaires.*

Virgile décrivant les armes d'Aventin, un des Rois contre lesquels Enée fut obligé de combattre, dit: » Il porte sur son Bouclier le signe héréditaire » (*les armes*) de ses Ancêtres, un serpent à plusieurs têtes «.

Clypeoque insigne Paternum
Centum angues, cinctamque gerit serpentibus hydram.

4°.

Sonnettes & Grelots suspendus aux Boucliers.

On suspendoit aussi aux boucliers, des sonnettes pour augmenter la terreur, dit-on, & pour répandre l'allarme; plutôt pour animer les chevaux de bataille, & pour s'étourdir soi-même sur le bruit du combat. C'est par les mêmes raisons qu'anciennement en France même, les caparaçons des chevaux de tournois & de bataille étoient garnis de clochettes & de grelots entremêlés. Il n'est donc pas étonnant que le bouclier de Tydée, un des Héros qui assiégerent Thebes, fût garni de sonnettes d'airain.

C'est par cette même raison que les Grecs, pour dire qu'un cheval n'étoit pas aguerri, disoient qu'il n'avoit pas ouï le bruit de la sonnette (1).

---

(1) Scholiaste d'Aristophane, Coméd. des Grenouilles.

ZACHARIE (1) parle des ſonnettes qu'on mettoit à la bride des chevaux pour les accoutumer au bruit. Les Anciens avoient un goût particulier pour ce genre de Muſique. Perſonne n'ignore que les Orientaux, ſur-tout les Dames, les Rois & les Grands-Pontifes garniſſoient le bas de leurs robes, de ſonnettes & de grenades. Le Voyageur ARVIEUX raconte (2) que dans l'Orient les femmes des Emirs ont le même uſage, afin qu'on ait le tems de ſe retirer quand on eſt près des lieux où elles doivent paſſer.

5°.

Boucliers ſervant de Palladium.

N'omettons pas un uſage remarquable des boucliers dont on n'a point vu la cauſe, & qu'on a attribué à une ſuperſtition ridicule.

Le bouclier étant une arme défenſive, on le regarda comme le ſymbole de la longue durée d'un Etat, comme un gage de ſon bonheur, comme un Palladium à l'abri duquel on pouvoit dormir ſans crainte. D'ailleurs, c'étoit la place du ſymbole ou des Armes de l'Etat; on le ſuſpendoit par conſéquent dans les Temples, au haut des tours, ſur les murs des Villes & des Edifices publics. Et ces boucliers étoient ſacrés, puiſqu'ils étoient relatifs à la choſe publique.

C'eſt par cette raiſon que Rome étoit ſous la protection de XII boucliers conſacrés par *Numa*, & dont celui qui avoit ſervi de modele aux autres étoit deſcendu du Ciel, c'eſt-à-dire, avoit été formé à l'imitation du Diſque du Soleil.

Les Romains ne firent en cela qu'imiter des Uſages Orientaux. Roboam, fils de Salomon, avoit long-tems auparavant ſuſpendu XII boucliers d'or pur dans le Temple de Jeruſalem: boucliers qui furent enlevés par Seſac, Roi d'Egypte, dans ſon expédition contre les Rois de l'Orient.

Ces boucliers ſacrés étoient deſcendus & portés en cérémonie lorſqu'on devoit déclarer la guerre. C'eſt ce qu'on appelloit *movere arma*, mouvoir les armes: expreſſion peu connue, & dont on n'a pas tiré les conſéquences qui en réſultent. Il arrivoit même dans ces occaſions qu'au lieu de ſe ſervir du mot générique *armes*, on employoit le nom du ſigne particulier qui les compoſoit: ſi ces Armoiries étoient compoſées, par exemple, du ſoleil, du croiſſant, d'un lys, &c. on diſoit qu'on avoit mû ou ébranlé le croiſſant, le ſoleil, les lys. S'en rendre maître, c'étoit les arrêter; car on ne les portoit plus à la tête des Armées: on ne pouvoit plus les mouvoir.

Le Bouclier étoit regardé également comme le ſymbole de la protection

(1) Chap. XIV. ỳ. 20. (2) Chap. XVII.

divine. Aussi Minerve est armée de l'Egide, Bouclier redoutable que lui a remis Jupiter. Junon est également armée du Bouclier *Ancile*, non-seulement chez les Sabins, mais aussi à Argos & à Rome. C'est par la même raison qu'il y eut des Boucliers sacrés dans cette derniere Ville & chez d'autres Peuples : Boucliers confiés à Rome aux Prêtres Saliens, qui s'en servoient dans leurs danses sacrées pour l'ouverture de l'année.

Les Poëtes sacrés se sont servis des mêmes expressions & des mêmes pensées : ils appellent la Divinité leur Bouclier, leur enseigne, leur rocher inébranlable.

I I.

Preuves plus détaillées pour établir que les Insignia *des Anciens correspondent parfaitement aux Armoiries modernes.*

Dictys de Crète dit que les Troupes de Memnon qui vinrent au secours des Troyens, se distinguoient par leurs Insignia, leurs livrées, & que tous les environs de Troie étoient resplendissans de l'éclat de tous ces symboles.

Strabon les appelle *Epi-Sema*, Symboles, Armoiries (du mot *sem*, signe) *mot-à-mot*, signes mis sur les armes : il ajoute que les Cariens en avoient appris l'usage aux Grecs (1). Herodote avoit déja dit la même chose (2).

Ce fait est remarquable : il confirme l'origine que nous avons assignée aux Armoiries. Ces Cariens ne sont point le Peuple particulier de la Carie, peuple grossier & barbare ; mais une classe d'hommes par lesquels nous avons déjà prouvé ailleurs qu'on entendoit les Laboureurs ou les Propriétaires ; le mot Car, Carie, désignant primitivement le labourage, d'où *A-Car*, *Acer*, *Ager*, un champ, & *I-Care*, un Laboureur. Tels sont les Cariens inventeurs des Armoiries & Maîtres des Grecs en ce genre.

Virgile fait dire à Corebe (Eneid. Liv. II.) » changeons de boucliers avec » les Grecs (*tués*) & approprions-nous leurs symboles.

> Mutemus clypeos, Danaumque Insignia nobis,
> Aptemus.

Il est vrai qu'on peut entendre ceci des Symboles nationaux, & non d'Armoiries de Familles : voici donc d'autres détails.

2.

Insignia & Arma, synonymes.

Il n'est pas difficile de faire voir que les mots *Insignia* & *Arma*, Armes,

(1) Strab. p. 661. (2) Liv. I. 171.

étoient parfaitement synonymes ; de même qu'en François le mot *Armes* désigne les Armoiries, parce qu'on portoit celles-ci sur ses Armes.

Messala Corvinus voulant expliquer à l'Empereur Valentinien ce vers du premier Livre de l'Enéide :

Armaque Fixit Troia,

qui termine ceux-ci :

Hic tamen ille urbem Paravi sedesque locavit,
Teucrorum & genti nomen dedit.

Il rend le premier de ces mots, celui d'*Arma* par *Insignia* ou Armoiries ; en sorte que cette phrase est relative à celle de *mettre ses armes, apposer son sceau, ses Armoiries.* Voici le passage entier:

» *In Templis, arma & Insigne armorum suspendit : nam post exactam mili-*
» *tiam laboresque militiæ, mos fuit suspendere arma. Ideo arma fixit Troia.*
» *Troia fuit inter arma templis affixa. Armorum insigne, id est sus* ».

» Il suspendit, dit-il, dans les Temples les armes & le symbole des Ar-
» mes ; car lorsque la guerre étoit terminée, l'usage étoit d'y renfermer les ar-
» mes ; ainsi il suspendit (1) les armes Troyennes ; Troie fut donc entre les ar-
» mes placées dans les Temples : l'Armorial de ses armes étoit un cochon, une
» truie ». Passage que nous aurons occasion de rappeller plus bas.

Le mot d'*Arma* se retrouve dans Virgile pour désigner des Armoiries.

» Celsis in puppibus, dit-il, arma Caïci ».

» On voyoit sur la poupe élevée, les armoiries de Caïcus ».

Le Corbeau que portoient sur leur casque les descendans de M. Valerius dont on disoit qu'il avoit vaincu un Gaulois par le moyen d'un Corbeau, étoit un Symbole héréditaire, & relatif à ce que l'on appelle *Cimier*.

Xenophon dans le IVe. Livre des Helleniques, rapporte que les Habitans d'Argos voyant venir à eux des Troupes qui portoient sur leurs boucliers les Armoiries des Sicyoniens, furent rassurés, parce que les Sicyoniens étoient leurs Alliés : mais que Pasimaque s'écria, par les Dieux Freres (2) (*Castor* & *Pollux*), Argiens, ces Armes vous trompent.

---

(1) *Mot-à-mot*, il arrêta, il ficha. (2) *Mot-à-mot*, par les deux Dieux.

Le DRAGON étoit un Symbole très-commun dans l'Antiquité : c'eſt celui des Chinois : à Rome, c'étoit celui des Cohortes. La perſonne qui tua Lyſandre portoit un Dragon ſur ſon bouclier ; c'eſt par cette raiſon que l'Oracle lui avoit dit, à ce qu'on aſſure, de ſe garantir d'un Dragon. Le même Symbole compoſoit les Armoiries d'Epaminondas & celles de Cadmus ; auſſi avoit-on peint cet animal ſur leur tombe.

Mais entre les paſſages les plus célèbres de l'Antiquité ſur cette matiere, on doit mettre ce que nous apprennent ESCHYLE & EURIPIDE à l'égard des Symboles & des Deviſes que les ſept Héros Grecs qui marcherent au Siége de Thèbes, portoient ſur leurs boucliers.

Lors même que ce morceau d'Hiſtoire ſeroit fabuleux, il démontreroit que long-tems avant ces Poëtes les boucliers étoient décorés de Symboles & de Deviſes.

3.

Boucliers des Sept devant Thèbes.

ESCHYLE eſt le premier qui nous ait tranſmis les figures ſymboliques & les deviſes que ces ſept Princes portoient ſur leurs boucliers.

TYDÉE avoit ſur ſon bouclier l'image de la nuit : le fond étoit noir, ſemé d'étoiles d'or : au milieu paroiſſoit la Lune.

CAPANÉE, un Promethée la torche à la main, avec ces mots, *je réduirai la ville en cendres.*

ETÉOCLE, un ſoldat qui monte à l'aſſaut, & pour deviſe, *Mars lui-même ne m'arrêteroit pas.*

HIPPOMEDON, Typhée vomiſſant des flammes ; le reſte du bouclier rempli de ſerpens.

PARTHENOPÉE ; le Sphinx qui écraſe un Thébain ſous les pieds.

AMPHIARAUS, n'a ni Symbole ni deviſe : mais ſon fils *Alcmaon* a un Dragon ſur ſon bouclier dans la VIIIe. Ode des Pythiques de Pindare. Si ce Prince porte un bouclier tout uni, c'eſt qu'il ſe contentoit, dit Eſchyle lui-même, d'être ſage & vaillant, ſans chercher à le paroître.

» Il ne cherche pas à paroître le meilleur, mais à l'être ».

Qualité auſſi rare qu'eſtimable, & qui donne une grande idée de ce Prince : mais par quel malheur étoit-il ſi mal aſſocié ?

Polynice avoit pour Symbole la Déeſſe de la Juſtice qui le mene par la main chargé de ſes armes & prêt à combattre, avec ces mots, *je te rétablirai*. C'eſt en ſa faveur que ſe faiſoit ce ſiége, pour le rétablir ſur le Trône de Thèbes contre ſon frere Eteocle.

Euripide, loin de critiquer ſon rival ſur ces Symboles & ces deviſes comme contraires au coſtume du tems, marche ſur les mêmes traces; mais au lieu de ces ſymboles & de ces deviſes qui ſe rapportoient à l'expédition contre Thèbes, il leur donne, du moins pour quelques-uns, les ſymboles qu'ils portoient conſtamment, comme l'avoit déja vû M. l'Abbé Fraguier (1).

Tydée avoit ſur ſon Ecu la dépouille d'un Lion.

Capanée, un Géant qui porte la terre ſur ſes épaules, & qui la ſecoue.

Adraste, beau-pere de Polynice, ſubſtitué ici à Eteocle, une Hydre dont les ſerpens enlèvent du haut des murs les enfans des Thébains.

Hippomedon, Argus avec tous ſes yeux.

Parthenopée, Atalante ſa mere, qui tue à coups de flèches le Sanglier d'Etolie.

Polynice, les Cavales qui déchirerent Glaucus.

Et ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'Euripide obſerve également de ne point attribuer de ſymbole à Amphiaraüs; preuve qu'en tout ceci, lui & Eſchyle ſuivoient exactement la vérité.

Eſchyle nous offre un quinziéme bouclier dans celui d'Hyperbius qu'Etéocle, frere de Polynice, oppoſe à Hippomedon, & qui avoit pour ſymbole Jupiter armé de la foudre.

Les ſymboles qu'Eſchyle attribue à ſes Héros, ſont tous menaçans contre Thèbes: ſur-tout celui de Tydée : la nuit étant dans l'Antiquité l'Emblême du mauvais Génie, de la deſtruction, de la mort même.

On retrouve la peau du lion, ſymbole de ce Roi, dans un Oracle rapporté par Eustathe (2); & qui ordonna à Adraſte de marier ſes deux filles, l'une à un *lion*, l'autre à un *ſanglier*; Eustathe dit qu'en conſéquence ce Prince les donna à Tydée & à Polynice.

---

(1) Mém. de l'Acad. des Inſc. & B. L. T. II.

(2) Commentaires ſur l'Iliade, p. 485. E.

ARTICLE IV.

ORIGINE DES ARMOIRIES.

I.

Elle eurent toujours une raiſon.

Aucun peuple, aucune ville, aucun particulier ne ſe choiſit des Armoiries au haſard : elles furent conſtamment relatives à quelqu'objet intéreſſant pour ceux qui les adoptoient.

C'étoient ou des Armes relatives au nom de ces Particuliers ou de ces Peuples, des *Armes parlantes*, comme on les appelle ordinairement, ou des Armes relatives à la ſituation de ces peuples.

Aux principales productions de leur territoire.

A leurs Divinités tutélaires.

A celles de leur Mere-Patrie ou du Prince dont ils relevoient. Quelquefois à la plûpart de ces objets, lorſque le nom étoit choiſi de maniere à les embraſſer tous ou la plus grande partie.

Ce qui confirme parfaitement nos principes, qu'aucun nom ne fut jamais impoſé au haſard, qu'il eut toujours une ſignification intrinſeque & relative à l'objet auquel on l'impoſoit; & qu'en réuniſſant toutes ces choſes on retrouvera toujours & la cauſe de ces noms & celle des Armoiries & des Symboles dont ils ſont accompagnés.

I I.

ARMES PARLANTES.

On eſt généralement dans l'idée que les Armes parlantes déſignent une Nobleſſe très-moderne, qu'elles ſont même très-ſuſpectes : j'ai vu ſouvent tourner en dériſion ſur ce vain prétexte la Nobleſſe de Familles qui étoient inconteſtablement d'une antiquité très-reculée; qui avoient même donné lieu à des Ordres de Chevalerie dans des tems anciens, & dans des tems où peut-être n'exiſtoient pas celles des individus qui les mépriſoient : c'eſt ainſi que l'ignorance imbécille traveſtit toutes choſes, & voit preſque toujours de travers. Il faudroit d'après ce faux raiſonnement, contraire à tout principe, rejetter la Nobleſſe d'un grand nombre d'illuſtres Familles, même de Pays conſidérables de l'Europe; car on en pourroit citer une multitude dont les Armoiries ſont parlantes : en voici quelques-unes par ordre Alphabétique.

A.

Arbaleste, Vicomte de Melun, d'or au ſautoir engreſlé de ſable, accompagné de quatre Arbaleſtes de gueules.

Arbaleste, autre Famille du même nom, d'azur à trois Arbaleſtes d'or.

Anguillara en Italie, deux Anguilles d'azur en ſautoir à la bordure dentelée d'argent de gueules.

B.

Bar, deux bars adoſſés d'or.

Barbeau, en Bourgogne, coupe aux deux de gueules à deux barbeaux d'or confrontés en chevron.

Del Bosco, coupé de gueules & d'or à un arbre ſec ébranché brochant ſur le tout.

Bouhier, à Dijon, d'azur au bœuf d'or.

Boucallac, d'azur au bouc d'argent.

Bouc de Gaure, de gueules à trois boucs d'argent onglés & accornés d'or.

Baern, en Weſtphalie, }
Berne, } des ours.
Bermont, }

Baern, à l'ours de ſable accollé & bouclé d'or : *Bern* ſignifie un ours.

Belet, une belette d'or.

Brocard, en Bourgogne, d'azur à trois brocards d'or, eſpèce de cerf.

Beverfonde, en Weſtphalie, }
Bibra, en Franconie, } d'or au caſtor rampant de ſable.

Greter von Biberach en Souabe, de gueules à la bande d'argent chargée d'un caſtor couronné.

Bever & Biber, ſignifient un caſtor.

Berbisy, la plus ancienne Maiſon de Dijon, d'azur à une brebis d'argent. *Tenant*, une ſyrene échevelée ; dans une de ſes mains un peigne, de l'autre un miroir : lequel tenant ſervoit d'Armoiries à la Maiſon de Poiſſonnier, fondue dans celle-ci par femme.

Béarn, d'or à deux vaches de gueules accornées, accollées & clarinées d'azur. On croit qu'elles ſont relatives à la fertilité des terres : mais plutôt à

cauſe des Armes de Pau, Capitale du Béarn, qui a une vache pour Armoiries parlantes.

Biscia, en Italie, un ſerpent.

Le Bœuf, en Bretagne, de gueules au bœuf paſſant d'or, la queue paſſée entre les jambes & relevée ſur le dos.

C.

Castelli, en Italie, }
Castille, en Eſpagne, } un château.

Chasteau-Pers, un château d'azur.

Chat dit Pleſſis, en Bretagne, }
La Chetardie, } un chat.
Chaffardon, }

Catzen ou Katzen, dans le Duché de la Marck, d'azur au chat effarouché d'argent, tenant entre ſes dents une ſouris de ſable.

La Chevalerie au Maine, de gueules au cheval effrayé d'argent.

Chevalier, d'azur à trois Chevaliers d'argent, eſpèce d'oiſeaux.

Du Chesne, d'azur au chêne englanté d'or, au chef d'argent, chargé de trois étoiles de gueule.

Chabot, d'or à trois chabots de gueule.

Cabre Roquenayre, d'azur à la chèvre ſaillante d'argent.

Canillac, d'Auvergne, d'argent au lévrier rampant de ſable accollé d'or.

Crequi, d'or au créquier de gueules, & par fois écartelé de France à la tour d'argent. Le créquier en Picard ſignifie un prunier ſauvage, & ſon fruit s'appelle créque.

Court, de Bourgogne, un cheval paſſant.

Chauvelin, d'argent au chou de ſinople, la tige entortillée d'un ſerpent d'or : de *cau*, chou, & *veleno*, venin.

Chifflet, un ſerpent mordant ſa queue.

Cervini, d'où le Pape Marcel II. d'azur au Cerf d'argent couché ſur une terraſſe de ſinople, appuyé à quatre épis de bled d'or.

Coglione, ancienne & noble Maiſon de Bergame, d'argent coupé de gueules à trois paires de teſticules de l'un en l'autre.

Chisseret, ancienne Maiſon de Dijon, d'azur à trois pois chiches coſſés d'or, *Ciceres Ciceronis*, partis d'argent, à trois têtes de Nègres couronnées d'or.

Cardonne,

Cardonne, en Espagne, trois chardons.

Castanea, en Italie, dont Urbain VII. une châtaigne.

Colonne, une colonne.

D.

Dauphins, un dauphin.

Delphini, à Venise, d'azur à trois dauphins d'or mis en fasce.

Delphini, à Florence, d'argent parti d'azur, à trois dauphins de l'un en l'autre mis en fasce.

Drac, d'or, au dragon de sinople couronné de gueules.

D'espeigne de Venevelles, parti au premier d'azur au peigne d'argent mis en fasce; au deuxiéme, ses alliances.

De Ecclesia, une Eglise.

F.

Fretart, porte de gueules freté d'argent.

Falaise, de sinople à une falaise d'or moussé de sinople.

Fougeres, en Bretagne, d'or à une plante de fougere de sinople.

Fresne (du), d'or au fresne de sinople.

Ferrieres, des fers à cheval.

Fraguier, trois fraises.

Flessingue, Ville de Hollande, une bouteille couronnée: de *flesh*, bouteille.

G.

Galice, un calice.

Grenade (Royaume de), d'argent à la grenade de gueules feuillée de sinople.

Genas, en Dauphiné, d'or au geneſt de sinople.

La Goupiliers, d'argent à trois renards d'azur; *goupil* signifiant autrefois renard.

Giglio, à Rome, deux loirs; de *Glis* loir.

H.

Des Hayes, au Maine, d'azur à trois haies mortes d'or.

Hersy, d'azur à trois herses d'or.

Hasen (de) en Siléſie, d'azur à un lièvre courant, en bande.

Haseker, en Franconie, d'azur au lièvre courant, en bande d'argent.

Hasenburg, en Allemagne, d'azur en lièvre courant, en bande d'or,

écartelé d'or à une hure de ſanglier de ſable. *Haſen* ſignifiant en Allemand *lièvre.*

L.

Lyon, (du) La Cave, d'or au lion de gueules.

Lauzieres de Themines, d'argent à un ozier de ſinople.

Le Loup.	Un loup dans leurs Armoiries.
Loubens.	
Louvet.	
Louviers.	
Lupiad Moncaſſin.	
Chante-Lou.	

Grate-Loup, de gueules au loup rampant d'or, au bras & main d'argent en barre, qui lui gratte le dos.

Leon, en Eſpagne, un lion.

Luna, en Eſpagne, un croiſſant eſchiqueté.

M.

Montpesat, de gueules à la balance d'or.

Mailly, d'or à trois maillets de ſinople, dans la branche aînée & à l'Ecu en cœur.

Dans la deuxiéme branche, les trois maillets ſont de gueule.

Dans la troiſiéme, d'azur.

Dans la quatriéme, de ſable.

Martel, Comte de Fontaines, de gueules à trois marteaux d'argent.

Masse, en Dauphiné, d'or à trois maſſes de ſable.

Mutel, de gueules à trois belettes d'or; de *muſtela*, belette.

Morand, d'azur à trois cormorans d'or.

Maupeou, d'azur au porc-épic d'or.

N.

Nogaret, d'argent à un noyer de ſinople, le noyer & le gueret ſont déſignés par le champ de l'écu & par ſon arbre.

Noailles, d'or ſemé de noyaux de ceriſes, avec la queue de gueules, au loup raviſſant de même.

O.

Ourcieres, un ours.

P.

PALMIER, Seigneur de la Baſtie, d'azur à trois palmes d'or.

PONT-BRIANT, d'azur au pont à trois arches.

PONTHEAU-DE-MER, un pont.

PINARD, trois pommes de pin.

PALUMBARA, en Italie, un colombier.

PADELLA, en Eſpagne, trois poêles à frire.

PELLEVÉ, en Normandie, de gueules à une tête humaine d'argent, le poil levé d'or.

PEN-MARK, ancien en Bretagne, d'azur à une tête & col de cheval d'or, animée & bridée de ſable.

PERRIER, (du) en Dauphiné, d'or au poirier de ſinople, le fruit d'or.

PHENIS, (de) en Limouzin, d'azur au phénix, ſur un bûcher allumé d'or, ſurmonté d'un ſoleil de même.

POLIER, un coq, de *Pau*, en Valdois & Auvergnac, un *Coq*.

PONTEVES, en Provence, de gueules au Pont de deux arches d'or, maçonné de ſable.

PORC.

PORC (le), d'or, au ſanglier de ſable.

PORCELET, en Provence, d'or au porc de ſable.

PORCELOS, en Eſpagne, d'or à une porque de ſable ſur une terraſſe mouvante de la pointe de ſinople.

POISSON.

POISSONNIER, Maiſon fondue dans celle de Berbiſy: une Syrène échevelée; d'une main un peigne, de l'autre un miroir.

D'autres familles ont les mêmes Armoiries.

L'ESTANG, (de)
LE POISSON,
LE MEUSNIER, } le premier, deux poiſſons; les deux autres, trois.

R.

RENARDIERE (la), un renard, de même que pour MONT-REGNARD; & pour FUSCHEN, en Franconie, nom Allemand du renard.

ROQUELAURE, d'azur à trois rocs d'Echiquier d'argent.

ROCHETTES, en Velay, d'azur à trois rocs d'Echiquier d'or.

ROQUETAILLE, rocher coupé en deux.

ROUVERE, d'où le Pape Sixte IV, d'azur au chêne d'or.

ROURE (du), en Languedoc, d'azur au chêne de quatre branches passées en sautoir englanté d'or.

Du vieux mot *Roure* & *Rouvre*, une chêne.

S.

SANGLIER, d'or au sanglier de sable.

LE VER (d'*A-Per*, & BER sanglier), trois sangliers.

SALM, de gueules à deux saumons adossés d'or.

SAPIN, d'azur au sapin d'or.

SARDIGNI, d'azur à trois sardines d'argent, 2, 1, en pal.

LA SAULSAYE, d'argent à trois saules de sinople.

SIGEN-HEIM, en Bohême, de gueules à trois cigognes d'argent, accolées d'une couronne d'argent.

SOLIS, en Espagne, un soleil.

SONNEN-BERG, en Allemagne, un soleil naissant d'une montagne.

SPIEGEL, en Allemagne, un miroir; du Latin *speculum*.

T.

TABOUREAU, un Tambour.

TANGUES, d'or à la tanche de gueules mise en pal 2, 1.

TASIS, en Espagne, un tesson.

TRISEOL, en Bretagne, d'azur à trois soleils d'or: ce nom signifiant *trois soleils*.

LA TOUR de TURENNE, & tous les LATOUR, une tour.

TEUFEL, en Allemagne, un diable.

V.

URI, Canton Suisse, d'or au rencontre de bufle de sable accorné & bouclé de gueules: *Tenant*, un Suisse, l'épée & le poignard au côté, sonnant un cor de chasse; d'*URus*, un bufle.

VACHON, en Dauphiné, de sable à une vache d'or.

La VACHE de SAUSSEY, une vache passant de gueules.

VERNE (la), à Dijon, d'argent à un aulne de sinople; du nom Valdois des Aulnes.

WESTPHALIE, de gueules, à un cheval effrayé, gai & contourné d'argent.

VIGNOLES (de), de sable au sep de vigne d'argent, soutenu d'un échalas de même.

VITELLESCHI, en Italie, deux veaux.

URSINS, (les) un ours de sable en champ d'or.

Z.

ZAPATA, en Espagne, des souliers ou brodequins, même mot que *savate.*

Liaison des Armes parlantes avec les Langues.

On voit par ce Tableau qu'on auroit pu augmenter de beaucoup, que dans toutes les contrées de l'Europe, de très-grandes Maisons ont des Armes parlantes : & que plus on connoîtroit la valeur étymologique des noms, & plus on découvriroit de Familles aux Armes parlantes.

Ceux, par exemple, qui ne sauroient pas que *Bern* signifie Ours, *Biber* Castor, *Goupil* Renard, *Hasen* Lièvre, *Roure* un Chêne, *URus* un Bufle, *Verne* un Aulne, n'auroient jamais soupçonné que les Armes des Maisons qui portent ces noms, fussent parlantes ; c'est ainsi que dans tout, l'étymologie ou la connoissance des mots est absolument nécessaire pour raisonner sûrement.

C'est par l'étymologie, par exemple, qu'on voit pourquoi les Ducs de Meckelbourg avoient pour Armoiries une tête de bœuf, de même que les Rois des Obotrites dont ils descendoient ; & pourquoi les WILZES, voisins de ces derniers & contre lesquels Charlemagne porta ses armes, avoient pour Armoiries un Loup grimpant. C'est que dans la Langue Vandale, branche de l'Esclavonne que parloient ces Peuples, *Wilz* signifie un Loup ; & que les premiers tinrent leurs Armoiries des *Polabes*, sur lesquels ils régnoient, & dont le nom composé de *Bola*, ou *Whola*, Bœuf, & de *Hlawa*, tête, (d'où *Pol-have*, ou *Polhabe*,) signifie *tête de bœuf.*

Aussi la plûpart des Armorialistes, tels que le P. GILBERT de VARENNE dans son *Roi d'Armes*, PALLIOT dans sa *Science des Armoiries*, SEGOING dans son *Trésor Héraldique*, &c. ont tous reconnu l'excellence de cette sorte d'Armes, quoique le dernier de ces trois ne l'ait fait en quelque manière que malgré lui. Quant au premier, voici comment il s'en est exprimé.

« Quand nous prenons garde seulement à la qualité de quelque figure d'Ar-
» mes qui a le même nom que celui qui s'en sert dans son écu, aux maillets,
» par exemple, des Maillys, aux chabots des Chabots, aux saules de la Saul-
» saye, nous ne prisons pas ces sortes d'Armoiries ainsi qu'il appartient.
» Mais si, selon la maxime & la pratique de tous les Sages qui veulent que

» nous fassions état principalement des moyens qui sont les plus propres à » arriver à notre fin, nous venons à mettre en considération le but où vise » tout l'usage des Ecus d'Armes, je me tiens assuré que dans peu d'heures » nous changerons d'avis, & qu'au lieu du mépris qu'on fait ordinairement » de ces Armes parlantes, on jugera qu'elles méritent d'être grandement es- » timées en leur naïveté. Certainement, il n'y a rien de plus propre à nous » faire reconnoître, que les choses qui ont le même nom que nous (1).

Et deux pages plus bas : « D'ailleurs, quand nous ne serions fondés que » sur l'Antiquité si vénérable en ses rides & si prisable pour sa naïveté qui » nous fait voir évidemment que des *centaines de familles* très-illustres en » toutes les Nations de l'Europe ont pris les animaux & les ouvrages de » main qui leur sont synonymes pour le Blason héréditaire de leurs Armes, » pourquoi voudrons-nous aujourd'hui dénier l'estime qui est due à leurs si » sages inventions ?

Le P. MENESTRIER est allé plus loin : dans son *Origine des Armoiries*, il soutient que les Armes parlantes sont les Blasons les plus anciens & les plus nobles ; ceux qui les portoient ayant cru que leurs noms étoient assez illustres pour se faire connoître par des Signes qui les représentoient, sans qu'il fallût affecter de prendre d'autres devises plus connoissables. Ainsi il place les Armes de NAVARRE au nombre des parlantes ; le mot *una Varra* signifiant en Basque une cloison de fer, ou des chaînes, forme qu'offrent visiblement les Sceaux des Rois de Navarre de la Maison de Champagne & de celle de Philippe-le-Bel.

Il y avoit donc des Armoiries, des Blasons avant les X & XIe. siècles, & ces Armoiries étoient parlantes : c'est qu'elles étoient prises dans la Nature & vraiment originales. S'il n'en fut pas de même dans les siècles auxquels on attribue ordinairement l'origine du Blason, c'est qu'il y en eut alors une multitude de pure imitation ; les Vassaux se faisant un honneur ou un devoir de prendre les Armes de leur Seigneur Suzerain, en tout ou en partie : de-là, cette prodigieuse quantité de lions, de léopards, d'aîles, de têtes, de coquilles, &c. & d'autres Armes de cette nature qui semblent de pur caprice, & qui surpassent de beaucoup le nombre de ces Armes parlantes antérieures à celles-là, & que des Familles distinguées eurent le bon esprit de conserver ; mais Armoiries dont le nombre s'augmentera à mesure qu'on connoîtra mieux les tems & les Langues du moyen âge.

(1) Roi d'Armes, *in-fol.* 1635. p. 310.

Mais, puiſque les Armes parlantes ſont conformes à la Nature & très-anciennes parmi nous, pourquoi refuſeroit-on de regarder les Armoiries anciennes comme de vrais Blaſons, quoiqu'elles ſoient preſque toujours parlantes ?

III.

ARMES PARLANTES DES ANCIENS;

Et 1°. chez les Romains.

Les Médailles Romaines nous offrent un grand nombre de blaſons parlans.

POMPONIUS MUSA avoit une Muſe pour ſymbole.

L. LUCRETIUS TRIO, les ſept étoiles qu'on appelle TRIONES, & qui ont donné leur nom au Septentrion.

Q. VOCONIUS VITULUS, un veau.

P. ACCOLEIUS LARISCOLUS, les trois ſœurs de Phaëton changées en *Laryx*, arbre qui diſtille la réſine en forme de larmes & qui eſt très-commun ſur les rives du Pô.

FURIUS CRASSI-PES, un pied.

PUBLICIUS MALLEOLUS, un maillet.

Les SCARPUS de la Famille Pinaria, une main; du Grec *Karpos*, paume de la main.

La Branche de la Famille VALERIA, ſurnommée ACISCULA, avoit pour ſymbole un inſtrument appellé ACISCULUS, eſpéce de marteau ou petite hache au milieu d'une couronne de chêne.

La Maiſon THORIA, d'origine Orientale, avoit des Armes parlantes ; c'étoit un Taureau, dont le nom eſt THOR, en Oriental. La Patrone de cette Maiſon étoit Junon, avec cette Deviſe, *Junon conſervatrice*, *la très-Grande Reine*, Juno Soſpita Magna Regina ; ce qui étoit un vrai cri de Guerre.

Cette Famille THORIA n'eſt pas la ſeule qui ait eu *Junon Soſpita* ſur ſes Armoiries; cette Junon Soſpita, qui ſe reconnoit à ſon équipage propre, ayant une peau de chèvre pour coëffure, des ſouliers à pointe relevée, & tenant d'une main une lance & de l'autre un de ces boucliers qu'on appelloit *Ancile*. Cette Junon étoit la Déeſſe de Lanuvium : auſſi ſe voit-elle ſur les Médailles des Familles Romaines originaires de Lanuvium, ainſi que celle dont nous venons de parler. Ce ſont les Familles

CORNUFICIA, METTIA, PAPIA, PROCILIA, ROSCIA & SULPICIA.

Il en fut de même des Familles d'origine SABINE : telles que

MUSSIDIA, PETRONIA, TITURIA, VETTIA, &c.

On les reconnoit ſur leurs Médailles à Junon Cluacine, Déeſſe des Sabins ; à l'Effigie de TITUS-TATIUS, Roi Sabin à Rome ; à la punition de Tarpeia, ou à l'enlèvement des Sabines.

Ces diverſes Familles avoient donc conſervé avec ſoin le ſouvenir des lieux de leur origine ; elles en avoient même conſervé les ſymboles ; c'étoient des Armes héréditaires, preuves de leur antique nobleſſe.

En voici encore de parlantes.

La Famille NUMONIA, ſurnommée VAALA, a pour ſymbole un retranchement attaqué par un Héros & défendu par deux, tous armés de boucliers.

La Famille des TORQUATUS, un collier.

La Famille RENIA, un char attelé de deux rennes.

La Famille MARCIA, Numa & Ancus Marcius qu'elle regardoit comme ſes Ancêtres paternel & maternel.

La Famille JULIA, une Vénus, comme deſcendant d'IUL*us* fils d'Enée ; plutôt, par les rapports de ſon nom avec la Lune ou Vénus, dont ce nom déſigne les révolutions, ſignifiant *roue, révolution*, comme nous l'avons vu dans l'Hiſtoire du Calendrier.

Tous ces faits d'ailleurs ſe trouvent dans les Recueils des Médailles Romaines d'URSIN & de PATIN.

2°. *Chez les Grecs & en Italie.*

La Grèce & l'Italie nous fourniſſent également nombre d'Armoiries parlantes.

ADRANUS, ville de Sicile, a pour ſymbole une tête caſquée, ſymbole de Mars appellé en Sicilien *Adranus* ; d'*Adar*, אדר, ſelon le P. FRŒLICH (1).

ALOPECON-NESE, ville de Thrace dans une Iſle formée par le Melas, ſignifie *mot-à-mot* Iſle des Renards : auſſi voit-on un Renard ſur ſes Médailles. (2)

ACRAGAS ou Agrigente, villle de Sicile, un Aigle à cauſe de ſon nom qui ſignifie l'élevé, la haut-perchée (3).

ANCYRE, de Phrygie, } une Ancre ; ce qui eſt la ſignification de leur nom
ANCYRE, de Galatie, } en Grec.

ABYDOS, une Ancre auſſi, mais comme ville maritime.

(1) PELLERIN, PL. CVIII. N°. 3. (2) PELLERIN I. Supl. PL. I. N°. 5.
(3) PL. CVIII. N°. 7. 8.

ANTIOCHE,

Antioche, ſur l'*Hippus* ou ſur le Cheval, nom d'une riviere de Cœle-ſyrie, a pour ſymbole une femme tourrelée debout à côté d'un *cheval* dont elle tient la bride.

Bovianum, ville des Samnites, un bœuf.

Cardia, ville de Thrace : ce nom ſignifie *cœur* ; & pour Armoiries elle a un cœur (1).

Chypre, a pour ſymbole Vénus, parce qu'en Grec elle s'appelloit *Cupris* ou *Cypris*, du même nom que cette Iſle.

Cyclades (les) dont le nom eſt compoſé de *Kleis*, clef, avoient pour Armes une clef.

Cleides, (les) Iſles de la Grèce, avoient également une clef pour Armoiries, & pour type un oiſeau volant; il a la clef des champs.

Eubée, nom formé de celui du bœuf, en avoit la tête pour ſymbole : on déſignoit auſſi par ce ſymbole la fertilité de cette Iſle. On voit également ſur ſes médailles, & par la même raiſon, la tête de Cérès.

Las en Laconie, étoit ſitué entre trois montagnes ; ſon nom même ſignifie *Pierre* : auſſi ſes Armoiries portent trois Montagnes. (2)

Limyra, ville à vingt ſtades de l'embouchure du Limyrus en Lycie, a pour ſymbole un Dieu de fleuve (3).

Malée, ville de la Grèce dont le nom ſignifie *pomme*, avoit une pomme pour Armes.

Melos, Iſle de la Grèce, a pour ſymbole des melons, ſon nom ſignifiant *pomme* & *melon*.

Œnias, ville de l'Acarnanie & dont le nom ſignifie *fleuve*, *fontaine*, a pour ſymbole un perſonnage barbu & cornu, emblême de l'Acheloüs ſur les bords duquel elle étoit ſituée.

Pallene en Achaïe : pour ſymbole Pallas armée de toutes pièces. Auprès de cette Ville étoit un Temple de cette Déeſſe avec ſa Statue d'or & d'yvoire, ouvrage, diſoit-on, de Phidias (4).

Pharia, Iſle ſur la côte de Dalmatie & colonie de Paros, offre pour ſymboles un cygne, la lune & une étoile, armes parlantes ; le mot Phar, d'où vient *phare*, déſigne tout ce qui eſt brillant.

Phiala en Arcadie, une figure aſſiſe ſur un rocher ; d'une main un rameau ; de l'autre, un pot ou phiole panchée.

---

(1) Pell. T. I. Pl. 34. No. 29. (2) Pell. T. III. cxxv. 10. 12.
(3) Pell. T. III. Pag. 22. Vignette. (4) Pell. T. III. Pl. cxxv. No. 15.

RHODES, avoit pour ſymbole des roſes, qui déſignoient ſon nom, & un Dauphin relatif à ſon commerce maritime.

SIDÉ, Métropole d'une partie de la Pamphylie, avoit pour Divinité & pour ſymbole Minerve avec une grenade, ſon nom *Sidé* déſignant ce fruit. Nous allons voir d'autres lieux déſignés par le même ſymbole & par la même raiſon (1).

THURIUM, ville d'Italie, a pour ſymbole un taureau, emblême de ſon nom, & un poiſſon relatif à ſa ſituation ſur les bords de la Mer.

3°. *CHEZ LES ORIENTAUX.*

ASCALON, femme tourrelée avec des feuilles d'échalotte appellée autrefois *Aſcalogne.*

CAPHTORIM, dont le nom ſignifie *pomme de grenade*; ce fruit étoit leur ſymbole, dit DICKINSON; c'étoit du moins le ſymbole d'IOU CASSIUS à la frontiere des Philiſtins & de l'Egypte, d'où étoient ſortis les Caphtorim.

M. PELLERIN a rapporté auſſi à la fin de ſa Collection d'autres médailles où l'on voit Minerve & la grenade avec des caracteres inconnus.

CAURA, ville d'Eſpagne, qui a pour ſymbole un poiſſon, armes parlantes: le Phénicien כורי, *Kauri*, ſignifiant *poiſſonneux* ſelon Bochart (2).

SUSE, Capitale de la Suſiane, ſignifie *fleur-de-lys*: elle en avoit ſans doute une dans ſes Armes. Cette fleur étoit très-belle & très-abondante dans cette contrée.

L'ESPAGNE avoit pour ſymbole une Déeſſe des Fleuves, ayant un rameau à la main & un lapin à ſes pieds, alluſion à ſon nom Oriental de *Span* ou *Sphan*, qui ſignifie *caché*, *reculé*, & *ſeptentrional.* Elle eſt au Septentrion de Carthage, & au-delà des mers pour les Phéniciens.

IV.

Symboles relatifs au Soleil, Pere de l'Agriculture.

Un ſymbole plus difficile à découvrir, mais très-remarquable par lui-même & par le rôle qu'il joue dans la Mythologie, eſt celui qui peint le Soleil & les Villes agricoles, ſous l'emblême d'un loup ou d'une louve; & qui étoit commun à un grand nombre de Villes & de Peuples.

---

(1) PELL. T. II. PL. LXXI. (2) VELASQUES, PL. IX. 5.

Comme cet emblême est peu connu, & qu'on connoît encore moins son rapport avec le Soleil & avec l'agriculture, qu'il intéresse d'ailleurs des noms célèbres, nous allons entrer ici dans quelques détails.

EN ÉGYPTE.

Deux Villes d'Egypte appellées LYCON ou LYCO-POLIS, l'une dans le Delta, l'autre dans la Thébaïde, rendoient les mêmes honneurs à Apollon & au loup, (1) désignant le Soleil sous l'un & sous l'autre de ces emblêmes, dont elles portoient même le nom; *Lycos* étant en Grec celui du Soleil & du loup, il fut substitué par ce Peuple, devenu maître de l'Egypte, au nom national: car dans l'Orient, un même mot, SAB, désigne le soleil & le loup, quoiqu'il se prononce quelquefois ZAB pour désigner le loup. C'étoient donc des Armes parlantes.

Mais comment avoit-on lié l'idée du loup avec celle du soleil? C'est, selon MACROBE, parce que cet animal saisit & dévore tout, comme le Soleil; & parce qu'ayant la vue très-bonne, il voit même pendant les ténèbres de la nuit: plutôt à cause de sa couleur dorée semblable à celle du soleil.

Apollon lui-même étoit appellé LYCIEN, c'est-à-dire le *Loup* & le *Lumineux.* Il étoit adoré sous ce nom dans toute la Grèce.

LYCAONIENS.

Une Colonie d'Arcadiens qui passa en Italie portoit le nom de Lycaoniens & ceux d'AISES & d'ŒNOTRIENS, qu'ils devoient, disoit-on, à trois de leurs Princes successifs, à AISES, fils de Lycaon I. à son fils LYCAON II. & à son petit-fils ŒNOTRUS.

Mais ce sont trois noms différens du Soleil ou d'Apollon Lycien, Divinité de ces Peuples.

AIS, Es en Oriental est le nom du feu, du Soleil: de-là ESES l'Arcadien; Esus le Thessalien pere de Jason, les ASÉENS Dieux de l'Edda.

LYCOS désigne également le soleil, la lumiere.

OEN est un autre nom Oriental du soleil, & qui signifie *œil.*

Telle est la différence de ces trois noms du Soleil, que le premier le désigne comme source de la chaleur, le second comme source de la lumiere, le troisiéme comme l'œil du Monde, tandis que sous les suivans il offre d'autres idées relatives à ses attributs.

---

(1) MACROB. Sat. Liv. I. Ch. XVII.

Bel, le déſigne comme le Maître, le Roi de l'Univers.

Apollon, comme le Maître de l'harmonie.

Helios, comme l'Etre élevé.

Aiséens, *Lycaoniens*, *Œnotriens*, déſignent donc tous les trois des Enfans du Soleil, des Peuples Agriculteurs.

Du Lucus des Laboureurs.

Les champs cultivés, la terre du Laboureur placée au milieu de contrées non défrichées, étoient comme autant d'yeux ou de *luci*, ou *lyci*; mais ce Laboureur dépouilloit chaque année ſon champ de tous ſes fruits : il étoit donc à ſon égard un animal vorace & deſtructeur ; un vrai loup. De-là peut-être encore le nom de Lycos, ou loup, pour déſigner le loup, le ſoleil, le Laboureur; ainſi que le nom de Saturne déſigna également le Laboureur qui mange ſea enfans ou récoltes, & le tems qui dévore ſes enfans, les êtres dont il occaſionne la production.

Lucerie.

Lucerie, Ville d'Italie en Daunie, avoit pour ſymbole d'un côté la tête d'Hercule ou du Soleil, *Lukos* en Grec ; de l'autre, un arc, une maſſue & un carquois, ſymboles du Soleil, d'Apollon ou d'Hercule (1).

Argos.

Argos, cette Ville célèbre du Péloponèſe, avoit également un loup pour ſymbole. Celui-ci eſt remarquable par la maniere dont les Argiens en expliquoient l'origine, & par ſes rapports avec l'Hiſtoire mémorable de Danaüs, d'Egyptus & des cinquante Danaïdes.

Tandis que Danaüs, diſoient les Argiens, diſputoit à Gélanor le Royaume d'Argos en préſence de tout le Peuple, on vit un préſage aſſuré de ſa victoire; car un loup dévora un taureau qui paiſſoit dans la prairie. Ce qui donnoit du ſel à cette Fable, c'eſt que Gélanor avoit pour ſymbole le taureau ou plutôt la vache Io, & Danaüs un loup.

Tous ces ſymboles étoient parlans. *Argos* ſignifie la blanche ou la lune : mais la lune eſt la même qu'Héra ou Junon, la Déeſſe de l'air, dont le ſym-

(1) Tréſor de Brandeb. par Beger.

bole est la vache Io. Argos devoit donc avoir cette vache pour symbole, & elle l'avoit dans l'origine: elle lui substitua le loup, symbole du soleil; le loup se trouva donc avoir dévoré le taureau.

Mais le loup étoit le symbole de Danaüs, frere d'Egyptus, Roi d'Egypte, au symbole de la vache. Ces deux freres se faisoient une guerre à toute outrance: l'un avoit cinquante fils, l'autre cinquante filles; & celles-ci avoient fait périr leurs cinquante cousins devenus leurs maris; à l'exception de la plus jeune nommée Hyper-mn-estre qui sauva son mari. Tout cela est vrai dans le sens allégorique, & ne l'est que dans ce sens.

Egyptus signifie *noir*; personne ne l'ignore.

Danaüs, au contraire, *blanc*, *lumineux*.

Leurs cinquante enfans sont les cinquante semaines de jour & de nuit.

Hypermnestre qui épargne son mari & qui est la plus jeune, est un mot composé d'*yper* qui reste, *men* lune & *estrê* qui est; *mot-à-mot*, la lune survit aux autres.

Ces Danaïdes ont une singuliere occupation: elles versent continuellement de l'eau dans des tonneaux percés, qu'elles ne peuvent donc jamais remplir: c'est le tems, que les années & les semaines ne remplissent jamais.

Tels sont ces trois cent soixante Prêtres Lybiens sans cesse occupés à remplir également un tonneau percé, & dont parle Diodore.

Les mêmes allégories se retrouvent par-tout avec des formes variées à l'infini: & il faut connoître le sens de ces formes, ou renoncer à la connoissance de l'Antiquité.

Rome.

Le loup d'Argos rappelle aussi-tôt la louve de Rome; cette louve qui a deux nourrissons dont l'un tue l'autre dès qu'il en a la force: c'est donc encore ici la lumiere dont les deux nourrissons peignent le soleil d'hyver, & le soleil d'été qui par sa force tue son frere.

Troie ou Ilium.

Troie, nous l'avons vu plus haut, avoit pour symbole une truie. C'étoit des Armes parlantes: *Troie* en Celte & en Phrygien signifiant une truie, mot également François, Valdois, &c.

Le même mot signifie *labourer*, *sillonner* la terre, parce que le cochon sillonne la terre de son groin.

C'est par cette raison qu'Antenor avoit une truie sur ses étendards, & qu'on

prédit à Enée qu'il bâtiroit une Ville là où il rencontreroit une truie qui auroit mis bas trente petits. En effet c'eſt s'arrêter là où un animal s'arrête que d'y planter ſon ſymbole & de s'établir dans le lieu où on a planté ce ſymbole.

Il n'eſt pas étonnant que Troie, maîtreſſe d'un grand territoire, très-fertile, bien cultivé, & par-là même riche & peuplé, eût pris pour ſymbole & pour nom une truie, animal qui déſignoit néceſſairement une *terre fertile*.

L'Hiſtoire de la fondation de cette Ville eſt entierement allégorique, ce qu'on n'a point apperçu; & cette allégorie porte en plein ſur les idées que nous venons de préſenter, ce qu'on a encore moins ſoupçonné.

Ilus, fils de Tros, & petit-fils de Dardanus, raconte-t-on, (1) arrive en Phrygie: il remporte le prix dans les jeux établis par le Roi du Pays: celui-ci lui donne en conſéquence cinquante jeunes garçons & autant de jeunes filles. Par les ordres de l'Oracle, le Roi y ajoute le préſent d'une Vache de différentes couleurs; & il lui conſeille de bâtir une Ville dans le lieu où cet animal s'arrêtera.

Cette vache conduit Ilus au lieu appellé *le Tombeau d'Até la Phrygienne.* C'eſt-là qu'il bâtit en conſéquence une Ville qu'il appella Ilium. Enſuite il conjure Iou de lui envoyer quelque ſigne; & ſe levant le lendemain de très-bonne-heure, il trouve devant ſa tente le *Palladium*, Statue de Minerve deſcendue du Ciel. Cette Statue avoit trois coudées de haut, & elle ſembloit marcher: d'une main elle tenoit une lance, & de l'autre une quenouille & un fuſeau.

Ce Paſſage auquel on n'a fait aucune attention, parce qu'on ne ſavoit quel uſage en faire, eſt relatif à une infinité de traits précieux ſemés çà & là dans l'Antiquité, & très-conformes à la Doctrine même de Sanchoniaton.

Le Fondateur d'Ilium s'appelle Ilus, mais c'eſt le nom de Saturne, du Laboureur dans tout l'Orient; & ce nom ſignifie le *Fort*, le *Puiſſant* : tels ſont les Propriétaires, ils ſont les Grands de la terre : auſſi ſon Pays s'appelle *Ilium*, le ſéjour fortuné; nom qui fut également donné à l'Iſle de Crète.

Là étoit le tombeau d'*Até*, & cela eſt vrai. *Até* ſignifie mort, deſtruction, miſere: la miſere, la diſette & ſes ravages diſparoiſſent avec le labourage: là où eſt *Ilus*, là eſt le tombeau d'*Até*.

Ilus avoit gagné le prix; le labourage eſt toujours repréſenté comme une victoire, un triomphe: c'eſt la défaite du lion; c'eſt cette victoire dont la Fête termina conſtamment l'année.

(1) Apollod. Bibliothèque des Dieux, Liv. III.

Il eut cinquante jeunes gens & cinquante jeunes filles à ſon ſervice ; ce ſont les cinquante Danaïdes, les cinquante fils d'Egyptus, les cinquante fils d'Hercule; tous ces cinquante ſi fréquens dans la Mythologie, & qui peignent les cinquante ſemaines qui forment l'année du Laboureur.

Ilus s'arrête là où s'arrêta la *vache*; cette vache qui eſt le ſymbole de l'Agriculture, & qui ſemblable à la robe d'Iſis, eſt de toute couleur, parce que les champs du Laboureur ſe couvrent par ſes ſoins de fleurs, de fruits, de plantes, qui offrent la plus grande variété de couleurs.

Ce Héros eſt fils de *Tros* & petit-fils de *Dardanus*, c'eſt-à-dire de l'aiguillon avec lequel on conduit le bœuf, cet aiguillon qu'on darde, & de la charrue ou truie que tire le bœuf, & ſans laquelle point d'Ilus.

Enfin il a pour ſon ſymbole le Palladium ou Minerve armée de la lance & de la quenouille; & cette Statue eſt la ſauve-garde de l'Empire.

En effet, qu'eſt-ce qui peut ſubſiſter ſans Minerve Déeſſe de la Sageſſe ; & ſans le concours du *mari* déſigné par la lance, & de la *femme* déſignée par la quenouille & le fuſeau, ou en d'autres mots, ſans le concours du labourage & de l'induſtrie ; de la force au dehors & des graces au dedans ?

Ce Palladium étoit donc un ſigne aſſuré du bonheur dont jouiroit la Contrée, tandis qu'elle ſeroit ſous la ſauve-garde du labourage & d'un travail conſtant & actif : qu'elle ne ceſſeroit de ſe couvrir d'une riche population, de biens de toute eſpéce ; & de ſe faire reſpecter au dedans & au dehors.

Auſſi Troie ne périt que lorſque ſon Palladium ne fut plus.

ARTICLE V.

Symboles relatifs aux Productions, & à la ſituation.

Les Royaumes, les Peuples, les Villes de l'Antiquité tirerent très-ſouvent leurs ſymboles des objets de leurs productions : ainſi on peut connoître par leurs Armoiries ſi ces Pays étoient agricoles ou maritimes ; s'ils étoient des Pays de bled ou de vignoble, ou s'ils excelloient en quelque genre particulier de productions : nous allons donner divers exemples relatifs à ces différens objets.

I.

Symboles relatifs à l'Agriculture.

OLIVIER.

1. ATHÈNES avoit pour ſymbole Minerve, Déeſſe de l'olivier, & la chouette ſymbole de Minerve, comme la Reine de la nuit; ce que ſignifie ſon nom, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Le nom d'Athenê ou Athenaïs, ſignifie lui-même *Souveraine*, comme nous l'apprend PLUTARQUE dans ſon Traité d'Iſis & Oſiris : c'eſt ainſi le féminin d'*Adon*, *Adônaï*, Seigneur, où nous voyons *o* changé en *e* pour le féminin, comme d'*homine* on fit *fœmina.*

Ainſi le nom d'Athènes, celui de la Déeſſe Minerve, ou *Athenê*, & ſon ſymbole la *chouette*, ſe rapportoient tous au même objet.

TEATE eut par cette raiſon les mêmes ſymboles.

CRETE; il en fut de même de cette Iſle fertile.

SPHINX.

2. AMBA ou Aimphats; CASTULO & URSON, Villes de la Bétique, & CHIO, Iſle de la Grèce, eurent pour ſymboles le Sphinx ailé, ou le lion à tête de femme comme en Egypte, mais avec des ailes : ſans ailes, il déſignoit la ceſſation des travaux agricoles pendant l'inondation du Nil, & les douceurs dont étoient ſuivis ces travaux.

Avec des aîles, il devenoit l'emblême de la navigation & des avantages qu'elle procuroit aux Peuples Agricoles.

MINOTAURE.

3. Le MINOTAURE ou Taureau à tête d'homme, étoit le ſymbole de l'Agriculture pour un grand nombre de Villes dont le territoire étoit riche en bled. Ce ſymbole ne pouvoit être ni mieux choiſi, ni plus contraſtant avec le précédent qui déſignoit la ceſſation des travaux indiqués par celui-ci : la femme devenue le chef du lion déſignant le repos de la terre : & l'homme chef du taureau déſignant au contraire le travail de cette même terre : voici quelques-unes des Villes qui prirent ce dernier ſymbole pour leurs Armoiries.

ÆSERNIA, Colonie de Naples, le Minotaure avec la Victoire.

CALENO, Colonie Auſonienne, le Minotaure ſeul.

GELA en Sicile, le train de devant du Minotaure.

GNOSSE, le Minotaure; au revers, le labyrinthe.

HYRINI,

HYRINI (les), dans l'Apouille, MEGARE, de Sicile,	le Minotaure.

NAPLES, le Minotaure & la Victoire.

NOLA, Colonie des Chalcidiens, de même.

SELINONTE, en Sicile, le Minotaure.

BEGER, PELLERIN &c. rapportent ces diverses Médailles.

LION.

CNIDE, CYZIQUE, LEONTIUM, MILET, MYCENES,	RHEGIUM, SALAMINE, SARDES, SMYRNE;	avoient pour symbole un *lion*, emblême des défrichemens, de la terre vaincue par l'Agriculture.

BŒUF.

4. POLY-RRHENIUM, Ville de Crète & qui dut son nom à ses gras pâturages, eut pour symbole une tête de bœuf.

OBULCO, Ville d'Espagne, avoit pour symbole le bœuf & le croissant d'Io : pour Divinité tutélaire, Isis, dont les cheveux en sillons sont garnis de perles, emblême de sa riche agriculture : elle eut aussi plus souvent pour symbole une charrue & un épi.

TRALLES & PERGAME en Asie-Mineure, un bœuf.

CÉRÈS ET PROSERPINE.

6. CYZIQUE avoit pour symbole Proserpine avec un boisseau sur la tête, tenant dans ses mains une haste & une victoire ; on l'adoroit ici sous le nom de *Korê soteira*, la Vierge conservatrice ; on l'appelloit aussi *Domna* & *Despoina*, la Dame, la Souveraine. (1)

MEGARE d'Attique, Cérès un flambeau à chaque main, & à ses côtés une Statue enveloppée de bandelettes. Pausanias dit qu'elle étoit représentée ainsi dans un Temple de *Stiris* en Phocide, & que cette Statue à bandelettes qui l'accompagnoit étoit très-ancienne. On ne peut donc y méconnoître une copie d'Is*is* & d'Hor*us* (2).

(1) PELL. T. III. PL. CXXIII. I. (2) Ib. PL. CXXVII N. 3.

ÉPIS.

Metaponte; l'agriculture de cette Ville étoit ſi proſpere, que ſes Habitans conſacrerent à Delphes une Terre & une Moiſſon d'or; (Strabon Liv. VI.) Auſſi voit-on ſur ſes Médailles ou deux épis barbus, ou une tête de bœuf; & ſur pluſieurs, la tête de Cérès.

Sagalasse, dont le territoire, ſuivant Tite-Live, abondoit en toutes ſortes de fruits, eut pour ſymboles des épis de bled avec une branche de vigne chargée de grappes & de raiſins.

Ilipa, Ilipula, } Villes d'Eſpagne, ont pour ſymboles, l'une un épi, l'autre deux. (1)

Syme, Egiale, } Iſles de la Grèce, avoient également des épis pour ſymboles.

Amphipolis de Macédoine, Cérès, des épis, une torche.

Blaundus de Phrygie, quatre épis liés enſemble.

Edesse, une main tenant trois épis.

Elée d'Eolie, quatre épis & un pavot.

Nacolée en Phrygie, trois épis & une corne d'abondance.

Sebaste en Galatie, trois épis.

Thyatire, des épis.

II.

SYMBOLES RELATIFS AUX VIGNOBLES.

Andros, Iſle de Grèce riche en vignobles, avoit pour ſymbole une panthere, animal conſacré à Bacchus, & un thyrſe. On voyoit dans cette Iſle un Temple célèbre où l'on diſoit qu'il couloit du vin tous les ans durant les Fêtes de ce Dieu, & cette fontaine s'appelloit *Dios Théodoſia*, préſent de Jupiter.

Acmonie de Phrygie, Augusta de Cilicie, Hadriani de Bithynie, Silandus de Lycie, } Bacchus, ſon thyrſe, ſon pot, & ſur quelques-unes ſa panthere.

Bosra, Ville de la Syrie Arabique, qui dut ſon nom à ſes vignobles, avoit

(3) Velazques, Pl. VIII. & XIII.

pour ſymbole un grand preſſoir avec le mot de *Doyſaria*, nom des jeux de Bacchus appellé Duſarès en Arabe. (1)

CHIO, CYDON en Crète,	grappe de raiſin.

MARONÉE ſituée ſur un côteau, dut ſon nom à ſon beau vignoble : auſſi diſoit-on qu'elle avoit été fondée par Maron, Cocher de Bacchus. Elle avoit pour ſymboles la tête de ce Dieu & une grappe de raiſin avec ces mots, *Dionyſius Sauveur.*

MYCONE, Iſle de la Grèce abondante en vin : ſon ſymbole, Bacchus.

NAXOS, Iſle très-riche en vin, & appellée Dionyſiade, Iſle *de Bacchus*; eut pour ſymboles Bacchus, une grappe de raiſin & le thyrſe.

PEPARETHE, (l'Iſle de) eut pour ſymboles Bacchus & Minerve, à cauſe de ſes vins & de ſes oliviers.

TENEDOS (Iſle de), riche en excellens vins, eut entre ſes ſymboles une grappe de raiſin.

LAERTE de Cilicie, SCEPSIS de Troade, TEIOS,	eurent également Bacchus pour Divinité & pour ſymbole, à cauſe de leurs beaux vignobles.

III.

SYMBOLES RELATIFS AUX VILLES MARITIMES.

Neptune, les Dioſcures & un navire, furent les ſymboles des Villes ſituées ſur le bord des eaux & qui ſe livroient à la navigation : de celles-ci entr'autres.

Navire, Neptune, &c.

ATTALIE, nommée aujourd'hui Satalie, Ville de Pamphylie ſur le bord de la Mer, avoit pour ſymbole la tête de Neptune & ſon trident.

BERITE, Ville maritime de Phénicie, avoit au revers de ſes Médailles un bonnet des Dioſcures & un pavillon de vaiſſeau.

TINOS (Iſle de), pour ſymbole Neptune.

TRIPOLI de Phénicie, avoit entre ſes ſymboles les Dioſcures.

ARADUS, ASCALON, ANTHEDON,	DORA, TYR, SIDON, &c.	eurent pour ſymbole un navire, étant toutes Villes maritimes.

(1) Pell. T. III. Vignette, P. 155.

C'est par la même raison que ROME & PARIS situées sur des Fleuves, eurent le même Symbole. Il en est de même de,

GAZARA ou GADARA, Ville maritime près d'Azot dans la Palestine. Elle a pour revers un vaisseau à neuf rames, sur une Médaille de l'Empereur Antonin, avec l'inscription *Nayma*, naumachie, ou jeux sur l'eau. (1)

CHEVAL.

CARTHAGE, nom qui signifie Ville (*Carth*) des eaux (*ag*), eut pour Symbole un cheval ; on a dit qu'il étoit relatif à une tête de cheval qu'on trouva en creusant les fondemens de cette Ville : c'étoit un conte : le *cheval* étoit l'emblême de la Navigation & de Neptune : c'est un cheval que Neptune avoit fait sortir, disoit-on, de la terre pour marquer sa puissance.

CORINTHE eut par la même raison le cheval pour Symbole ; mais il étoit ailé afin d'indiquer mieux la vitesse de la Navigation ailée ou à voiles : c'est ce cheval qu'on appella PEGASE, que les Grecs substituerent au Sphinx ailé des Phéniciens ; & qui fut adopté par d'autres Peuples maritimes.

LAMPSAQUE & SCEPSIS, un cheval marin.

ALEXANDRIE de TROADE, un cheval paissant.

IV.

SYMBOLES RELATIFS A DIVERS OBJETS.

VULCAIN.

Les Pays où l'on voyoit des volcans & les lieux où l'on avoit établi des FORGES, prenoient pour Symboles *Vulcain*, Dieu du feu & des forges, son marteau ou ses tenailles.

Ainsi, l'Isle de LEMNOS avoit pour Symbole *Vulcain* comme Dieu du feu ; & Minerve comme Déesse des Arts.

HEPHESTIA, mot-à-mot Ville de Vulcain, dans la même Isle, avoit aussi le même Symbole : vraies Armes parlantes. Ses Médailles offrent au revers un flambeau allumé avec les deux bonnets & les deux étoiles des Cabires.

Ce Dieu, son marteau à la main & sous son nom de CABIRE, *très-grand*, se voit sur les Médailles de THESSALIE. (2)

(1) Pell. T. III, Fleuron P. 165. (2) Beger, P. 483.

SYLPHIUM.

Cyrene, Ville d'Afrique, avoit pour Symbole le Sylphium, plante très-commune dans son territoire, & dont sans doute elle faisoit un grand commerce.

PALMIER.

La Judée eut pour Symbole le palmier: elle est représentée dans les Médailles de Vespasien sous la figure d'une femme triste & plaintive attachée à un palmier.

Ce Symbole surprend le Savant Shaw, Voyageur exact, qui assure qu'il y a peu de palmiers en Phénicie: il ignoroit donc les affreux ravages que causent le tems, les invasions, la barbarie, &c. & à quel point toutes ces choses changent la face de la terre. L'Isle de Madere n'étoit qu'une forêt lorsqu'on la découvrit; à présent il n'y a pas un arbre, & l'on chercheroit en vain aujourd'hui ces belles vallées de Saules qui environnoient Babylone. La Judée étoit riche en palmiers; Pline nous l'apprend & c'est un Témoin qui en vaut bien un autre. (1) « Les Palmiers de Judée, » dit-il, sur-tout ceux de Jéricho, l'emportent sur ceux de tout autre Pays, » par leur Multitude, leur fertilité & leur réputation. Ceux d'Archelaïs, » de Phaselis & de Livias dans la même contrée, sont aussi fort estimés.

Il falloit qu'ils y fussent bien communs puisqu'on en tiroit des objets de comparaison: c'est ainsi qu'Esaie (2) compare la prospérité des Hébreux à celle des Palmiers; ce qui prouve à quel point la culture de cet arbre réussissoit en Judée, quoiqu'aujourd'hui il n'y en ait que dans les Vallées, où ils exigent bien moins de soins que sur les hauteurs.

Ce Symbole fut également celui de la Phénicie & de la plupart de ses Villes.

On le voit sur les Médailles de Tripoli, d'Aradus, de Naplouse, de Sephoris.

Les Médailles de Tyr & de Sidon offrent par la même raison des palmes pour Symboles.

On a cru que le Palmier se trouvoit sur les Médailles de cette contrée, moins comme production nationale que comme étant relatif au nom même de Phénicie, mais c'est une erreur: nous avons vu que le nom de Phéniciens,

---

(1) Liv. XIII. Ch. IV. (2) Chap. XXVII. 6.

le même que celui de Pœni porté par les Carthaginois, & d'où vinrent les mots *punique*, & *puniceus* ou *ponceau*, désigna constamment la couleur rouge.

Ajuoutons que souvent on n'a pas entendu le mot de באים *B.ïm* donné au Palmier dans les Livres des Hébreux: on l'a souvent rendu, très-mal à propos, par celui de *Racines*. Porphyre, qui étoit Phénicien, appelle le Palmier *Baïs*, & Saint Jean (1) appelle les Palmes *Baïa tôn phœnicôn*.

Renard.

La Messenie, Pays montagneux, prit pour symbole un renard; animal très-commun dans les Pays fourrés. Aussi Anaxadame, Roi de Sparte, vainqueur ou plutôt destructeur de la Messénie, prit pour symbole un R*enard tombant.* C'est à un renard qu'Aristomene, célébre Héros Messénien, après avoir été renfermé dans une caverne par les Lacédémoniens, fut redevable de son salut.

Triquêtre.

La Sicile est désignée par le Triquêtre, figure à trois jambes, à cause de sa figure triangulaire.

Olba: les Princes d'Olba avoient un symbole semblable, parce qu'ils régnoient sur trois Provinces, Olba, Kennatis & Lalassis.

Tortue.

Le Péloponese a pour symbole une Tortue aux pattes étendues comme pour marcher, parce que son corps & ses pieds saillans peignent assez bien le Péloponèse & ses grandes avances dans la Mer.

Tours.

Une tête couronnée de Tours, ou Cybele, servoit de symbole à des Villes fortes, entourées, pour leur défense, de murs & de tours.

Carteia, Ville d'Espagne sur le bord de la Mer, avoit un pareil symbole, comme étant la clef du Pays, & la Métropole d'une grande contrée:

---

(1) Evang. Chap. XII. ℣. 13.

outre le ſymbole de cette Déeſſe, elle avoit auſſi celui d'un homme qui pêche à la ligne, emblême de ſa ſituation, très-bien déſignée, d'ailleurs, par ſon nom, composé de Cart, Ville, & d'Eia, eau.

Asope de Laconie,	Flavio-Polis de Cilicie,	ont toutes pour ſymbole une Femme tourrelée avec divers attributs, entr'autres des épis.
Bœa de Laconie,	Laodicée,	
Canate de Cœleſyrie,	Nysa ou Scythopolis,	
Chalcis de Syrie,	Tyane de Cappadoce,	
Damas,		

Victoire.

Nous avons vu que la plupart des Villes qui avoient le Minotaure pour ſymbole, l'accompagnoient de la Victoire. Ce ſymbole étoit relatif à leur Agriculture, comme nous l'avons prouvé dans nos Volumes précédens, relativement à la Déeſſe de la Victoire, dont la Fête terminoit l'année agricole. Quelques Villes agricoles faiſoient plus : elles prenoient le nom même de Victorieuses : telles,

Osca, Ville d'Eſpagne, qui prend le titre de Victrix, &

Obulco, Ville du même Pays, qui prend celui de *NIKeteira*, chez toutes deux *Victorieuſe* (1).

ARTICLE V.

Symboles relatifs aux Divinités Protectrices de l'Agriculture.

Nous avons vu que les Peuples agricoles prenoient *Cérès* pour ſymbole : les Peuples maritimes, *Neptune*, & les *Cabires ou Dioſcures*; les Peuples à volcans ou forgerons, *Vulcain*; les Peuples à oliviers, *Minerve* ou *Iſis*; les Villes fortes, *Cybele* & ſes tours : les Peuples à vignoble, *Bacchus :* en ſorte que par les ſeuls ſymboles de ces Nations, on peut connoître leur ſituation & la nature de leurs productions.

Mais on voit un grand nombre d'autres Peuples prendre pour leurs ſymboles des Divinités dont on n'apperçoit le rapport avec aucun objet déterminé; en ſorte qu'on ſeroit tenté de croire qu'il y a beaucoup d'arbitraire en toutes ces choſes. Ces Dieux ſont, ſur-tout, Hercule ou Apollon, Aſtarté ou Diane, & Junon.

(1) Velazquez, M. XI. 7. 8.

Mais avec un peu d'attention, on apperçoit bien-tôt les motifs de ce choix, ce qu'on désignoit par ces Divinités symboliques.

HERCULE.

Hercule étoit le Dieu tutelaire & le symbole de Tyr & de plusieurs Colonies de Tyr, telles que Tharse, Cadix, &c. Il étoit aussi le symbole de Perinthe, d'Argos, &c.

Dans toutes ces Villes on le répréſentoit avec sa peau de lion & sa massue, ou simplement sous l'emblême de sa massue, surmontée quelquefois d'un carquois.

ASTARTÉ ou EUROPE.

Astarté ou Europe étoit la Déesse & le symbole de,

Sidon & de diverses Colonies Phéniciennes ; de celles-ci, par exemple ;

Gortyne dans l'Isle de Crète.

Calagurris en Espagne.

Amphipolis de Macédoine.

Toutes la représentoient assise sur son taureau, avec son voile flottant qui la faisoit arriver à bon port.

Diane étoit la Déesse & le symbole de la Meonie, de la Ville d'Ephese, des Icariens. On la reconnoît à son Cerf.

Junon étoit la Déesse Tutélaire de Samos & de Carthage : & on la reconnoissoit à son Paon.

Apollon étoit le symbole & le Dieu de l'Isle de Rhodes, d'Amorgos, de Mitylene : & avec Diane, le symbole de Delos.

Jupiter enfin, le Dieu tutélaire de Rome & de l'Isle de Crète.

Voilà en apparence bien des Divinités différentes dont on n'apperçoit nullement le rapport avec les Peuples qui les prirent pour leurs symboles : mais afin de parvenir à quelque chose de satisfaisant là-dessus, commençons par ramener à son juste point le nombre de ces Divinités : ces six que nous venons d'énumérer se réduisent à trois, présentées ici sous un double nom, l'Oriental & l'Occidental.

En effet, Hercule & Apollon ne sont qu'un seul & même personnage, peignant le Soleil ; aussi étoit-il appellé à Tyr *Melc-arthe* ou *Melicerte*, Roi de la Terre.

Astarté,

Astarté ou Reine du Ciel, Europe ou l'Occidentale, Junon ou la Reine du Ciel, Diane au Croiſſant ſœur d'Apollon, ne ſont également qu'une ſeule & même Divinité, la Lune.

La même Divinité étoit adorée à Babylone ſous le nom de Semi-ram-is, la Reine du Ciel, & ſous le ſymbole de la Colombe, oiſeau de Vénus.

Nous avons donc ici les trois grandes Divinités de Saturne ou du Laboureur, dont nous parle Sanchoniaton, & toutes trois priſes dans la Nature, *Jupiter* ou le Dieu Suprême, le *Soleil* & la *Lune*, Roi & Reine du Monde Phyſique.

Il n'eſt donc point étonnant que ces trois Divinités ayent été priſes par un grand nombre de Peuples pour leurs ſymboles : il en devoit être ainſi dans l'Orient ſur-tout, dont la Religion étoit la Sabéenne : & chez leſquels on retrouve en effet le Soleil & la Lune ſous les noms d'Hercule, & d'Aſtarté ou Europe : tandis que dans l'Occident, ils ſont Apollon, & Diane comme ſœur d'Apollon, la même qu'Europe ou l'Occidentale, *Junon*, Souveraine des Dieux, & *Aſtarté*, Reine des Aſtres.

Il paroît même que les Peuples livrés aux travaux pénibles, tels que l'Agriculture & la Navigation, & qui ſuppoſoient une grande force, choiſiſſoient Hercule ou le Soleil pour leur Divinité : tandis que les Peuples qui n'avoient point ou peu d'agriculture, & qui ſubſiſtoient ſur-tout de leurs fruits ou du produit de leurs arbres, ce qui n'exige point de force, ou qui ſe livroient aux Arts ſédentaires, choiſiſſoient Minerve ou la Lune pour leur Divinité : ainſi Athènes qui devoit tout à ſes oliviers, avoit choiſi cette Déeſſe pour ſa Patrone : les uns étoient *enfans* du *Soleil* : les autres, ceux de la *Lune*. Auſſi Hercule étoit-il adoré & avoit-il des autels comme nous l'apprend Dénys d'Halicarnaſſe (1), dans preſque toute l'Italie, Pays rempli de Villes agricoles.

Diane.

La Lune, qu'on adoroit dans la Phénicie ſous le nom d'Aſtarté, l'étoit chez d'autres Peuples ſous celui de Diane : on la repréſentoit armée d'un arc, de flèches, d'un carquois & couronnée d'un croiſſant.

Telle on l'honoroit à Perge de Pamphylie.

A Ephese, à Cotiée de Phrygie, &c. on l'adoroit ſous des ſymboles relatifs à la Nature univerſelle, la mere de tous les êtres, avec une multitude

(1) Antiq. Rom. Liv. 1.

de mamelles, & un cerf pour ſymbole, comme Déeſſe de la chaſſe, à cauſe de ſes rayons comparés à autant de flèches. Souvent même le cerf eſt placé ſeul comme déſignant Diane d'une maniere aſſez claire.

JUNON.

Dans pluſieurs Villes on adoroit JUNON comme mere des Peuples, ou comme protectrice des mariages, ſous le nom de *Pronuba*: telles,

HYPÆPA de Lydie, SAMOS, TRALLES, SEBASTO-POLIS en Eolie, &c.

LUNUS.

Le Dieu LUNUS étoit adoré chez pluſieurs Peupſes de l'Orient; c'eſt la Lune ſous un nom maſculin; tandis que le Soleil étoit du genre féminin, comme il l'eſt encore chez les Germains.

Ce Dieu LUNUS étoit le Dieu tutélaire de CARRHES.

CIBYRE le repréſentoit ſur ſes Médailles, avec un croiſſant derriere les épaules.

JULIA GORDUS,
SARDES,
SILANDUS, } de Lydie.

GABE de Phénicie.

NYSA près de Tralles en Carie.

SEBASTE de Phrygie.

TABÆ de Carie.

TRAPEZE du Pont, &c.

avoient toutes le Dieu LUNUS pour ſymbole.

ARTICLE VII.

SYMBOLES DES COLONIES.

1.

COLONIES PHÉNICIENNES.

Il n'eſt pas étonnant que nous trouvions un grand rapport entre les ſymboles de l'Eſpagne & ceux de la Phénicie: qu'on y retrouve l'alphabet Oriental; les mêmes Divinités, Hercule, Iſis, Europe, Vulcain; les mêmes

ſymboles, des taureaux, des chevaux ailés, des ſphinx, des pampres, des épis, des Cavaliers la lance en main; qu'un même eſprit ait animé ces Peuples : l'Eſpagne Maritime ne fut peuplée que par des Colonies Orientales, par des Phéniciens, des Syriens, des Cananéens, par des habitans des Iſles de Crète & de Sicile, trop reſſerrés dans leur enceinte. Ainſi, tout y doit rappeller l'Orient, & préſenter les mêmes phénomenes qu'on obſervoit chez les Navigateurs de l'Aſie.

Cadix eſt l'altération de l'Oriental *gadir* une enceinte : ſur ſes Médailles ſont ces mots, *He-Bel-Gadir*, le Seigneur de Gadir : on y voit le Dieu *Bel* des Orientaux, ou le Soleil déſigné par le nom de Souverain.

Ce même nom de Bel, Bol, Bul ſe retrouve dans Obul-con & dans Car-Bula, autres Villes d'Eſpagne. Il eſt joint, dans le premier au mot *Cun*, habitation, & dans le ſecond, à celui de *Car*, Ville.

Les Colonies conſervoient en effet la langue de leur Mere-Patrie : elles continuoient d'avoir les mêmes Dieux, les mêmes Fêtes, les mêmes ſacrifices, les mêmes ſymboles ou Blaſon : leur Mere-Patrie nommoit auſſi leurs premiers Magiſtrats, & leur donnoit leurs Loix & leurs Coutumes : il étoit même d'uſage que les Colonies lui envoyaſſent toutes les années des prémices de leurs récoltes; & qu'elles volaſſent à ſon ſecours dans le beſoin.

2.

Colonies Grecques.

C'eſt ainſi que Syracuse conſerva les ſymboles de Corinthe dont elle étoit une colonie, ſur-tout le cheval Pegaſe : & que l'Iſle de Seriphe eut pour ſymbole la Chimere, étant Colonie de la même Ville.

Comme l'Iſle de Siphne, près de l'Iſle de Crète, avoit précíſément le même ſymbole que celle de Seriphe, il y a apparence que ſes habitans avoient la même origine que ces derniers.

Emporium en Eſpagne, Colonie d'Emporium de Sicile, en avoit conſervé les ſymboles, Minerve & Pegaſe ſautant.

Les Colonies Athéniennes avoient la chouette pour Armes, en particulier Amisus, Ville du Pont, & pendant un tems capitale de ce Royaume.

C'eſt ainſi que Rome tint de Troie la truie & ſes petits, qu'on voit ſur les Médailles de Veſpaſien & de Tite, & qu'Adrien fit mettre ſur les portes de Jéruſalem.

3.

Inconvéniens qui résultent de cette Communauté de Symboles.

Cet usage très-intéressant d'ailleurs pour les Peuples qui l'observoient, a été l'une des principales causes qui ont fait perdre de vue les motifs par lesquels se dirigerent les anciens dans le choix de leurs symboles : car le même devenant ainsi commun à plusieurs par des motifs fort différens de sa premiere institution, il n'étoit presque plus possible de les démêler, encore moins de supposer que le choix de ces symboles avoit toujours été déterminé par une raison sage & relative à ceux qui faisoient ce choix.

4.

Causes des Armoiries communes à diverses Maisons modernes.

C'est ainsi qu'il seroit très-difficile aujourd'hui de retrouver la vraie cause du choix que firent pour leurs Armoiries nombre de Maisons qui remontent aux XIe. XIIe. siècles &c. quoiqu'on en puisse indiquer deux générales, dont nous avons déjà parlé : 1°. le rapport du symbole avec le nom de famille : 2°. le rapport d'une famille avec un Seigneur Suzerain. Dans ces deux cas, ce rapport déterminoit le symbole : au premier, par le choix de l'objet indiqué par le nom ; au second, par l'adoption en tout ou en partie du symbole du Seigneur dont on relevoit : de-là, cette multitude de lions, de léopards, d'aigles, de lys, de croix, &c. répetés dans les Armoiries modernes. La France ayant des lys pour Armoiries ; les Comtes des Pays-Bas, le lion ; les Rois d'Angleterre, le léopard ; les Empereurs, l'aigle ; l'Eglise, la croix ; il étoit naturel que dans les batailles, leurs grands Vassaux se fissent reconnoître par les mêmes Armes, quoique modifiées de mille manieres : aussi la croix étoit le symbole des Eglises, & de leurs Avoués : l'aigle, l'emblême des Villes Impériales ; de même que la plupart des Maisons d'Italie ajoutent au sommet de leurs Armes le chef d'or à l'aigle de sable, qui sont les Armes de l'Empire : tels les *Borghese*, les *Mathei*, les de la *Valle*, &c. à Rome : les *Feltri* à Urbin : les *Alciat* à Milan : les *Pii* à Ferrare, &c.

C'est par quelque raison pareille qu'en Bretagne, les ROHAN & un grand nombre de Maisons, ont des *macles* dans leurs Armoiries, symbole presqu'inconnu ailleurs.

L'Angleterre adopta de même le léopard, comme ayant possédé la

Guyenne & la Normandie dont il formoit les Armes : aussi un grand nombre de familles de ces trois Contrées ont le léopard pour Armes. D'ailleurs les grandes Maisons de l'Europe, antérieures au XIe. siècle, avoient leurs symboles & leurs cris de guerre, qu'elles ne perdirent point dans le tems des Croisades, & qu'elles perpétuerent au contraire comme preuve de leur antique origine.

Il se peut encore que quelques familles nouvelles, lors des Croisades, emprunterent leurs symboles de quelques objets relatifs à leur voyage d'outre-mer; mais nous nous croyons en droit de soutenir que cette cause n'est point comme on l'a cru, l'origine du Blason, ni même l'époque de notre Blason tel qu'il existe.

Nous pouvons rendre raison, par exemple, des Armoiries anciennes de la Guyenne, des Celtes & des Francs. Nous venons de voir que les Armoiries de la Guyenne sont un léopard; celles des Celtes, sur-tout les Belgiques, étoient un lion; & celles des Francs, un crapaud : mais le lion désigne un Pays *agricole* comme la Celtique : le léopard consacré à Bacchus, désigne les *vignobles*; & ceux de la Guyenne sont très-anciens : le crapaud, les *marais* dont sortirent les Francs.

MM. les Armorialistes nous apprennent de même que la plupart des Maisons de Bourgogne portent de gueules, parce que ce fut de tout tems la couleur de cette Province. C'est par la même raison que les Croisés ne porterent pas la croix de la même couleur : chacun prit la couleur de son Seigneur Suzerain. Lorsque Philippe Auguste, Richard Cœur-de-Lion, & Ferrand Comte de Flandres, se furent croisés ensemble, le Roi de France prit la croix *rouge*, celui d'Angleterre la *blanche*, & le Flamand la *verte*, en quoi ils furent imités chacun par leur Armée. Mais ceci nous apprend que ces Princes avoient déjà ces couleurs; elles étoient par conséquent antérieures à leur Croisade.

Ajoutons une autre cause, la division d'une Famille en plusieurs branches, qui ayant dispersé un même symbole en plusieurs lieux, fait qu'on n'apperçoit plus dans la plupart le vrai motif de leur institution, & que tous ces symboles n'offrent plus que confusion.

Mais revenons aux symboles des anciens Peuples : il ne nous reste plus qu'à parcourir ceux de la Sicile & de l'Egypte.

ARTICLE VIII.

Villes de Sicile.

La Sicile, remplie de Colonies étrangeres & de Villes puiſſantes, dont elle étoit redevable à ſon agriculture, offre des ſymboles très-remarquables.

Celui de l'Iſle entiere eſt une tête couronnée d'épis & d'où ſortent trois jambes diſpoſées en forme de roue, auxquelles cette tête ſert ainſi de centre : cette figure eſt tout-à-la fois peinture & de la fertilité de la Sicile & de ſa figure triangulaire : de celle-ci par ſes trois jambes, de celle-là par les épis.

Syracuse a pour ſymbole ou un cheval ailé, ou un char à quatre chevaux dont le Conducteur eſt couronné par une Victoire qui plane ſur ſa tête. Ses Divinités tutélaires ſont les grandes Divinités de tous les Peuples agricoles ; le Soleil, la Lune, la Terre féconde : ou avec leurs noms Mythologiques, *Apollon*, *Diane*, *Cérès.*

Ce cheval ailé, ſymbole également de la ville de Corinthe dont Syracuſe étoit Colonie, avoit ainſi que le cheval Carthaginois, un rapport immédiat au commerce Maritime de Corinthe & de Syracuſe.

Le char à quatre chevaux couronné par la Victoire, étoit l'emblême de l'agriculture floriſſante à Syracuſe & de ſes heureux effets.

Panorme a pour ſes ſymboles ſur une de ſes Médailles, avec une inſcription Phénicienne, d'un côté une tête de Cérès : de l'autre, un cheval ailé : ce ſont les mêmes emblêmes & par la même raiſon.

Catane prend toujours pour Symbole la corne d'abondance.

Menai, dont le nom au pluriel à tant de rapport à celui du *Soleil* & de la *Lune*, (Men & Mené) eut pour Patrone Cérès, & pour ſymbole deux flambeaux en ſautoir. Ce ſont donc des *Armes parlantes. Menai* déſigne des flambeaux, le Soleil & la Lune, les deux grands flambeaux de l'Agriculteur.

Naxos, riche en vignobles, eut pour Divinité *Bacchus* ; pour ſymbole une grappe de raiſin.

Segeste a pour Divinité tutélaire *Diane chaſſereſſe* : pour ſymbole un chien courant ; & à la ſuite de ſon nom ces lettres ZIB.

Nous voyons dans Ciceron, (1) que Diane chaſſereſſe avoit dans cette Ville un Temple magnifique, dont les ſuperbes reſtes ſont gravés dans la deſ-

---

(1) IV. Harang. contre Verrès, N°. 33. 34.

cription de la Sicile par d'ORVILLE. (1) Telle est la description que fait Cicéron de cette Déesse, ou pour mieux dire de sa Statue.

» Erat admodum amplum & excelsum signum cum stola. Verùm tamen » inerat in illa magnitudine ætas atque habitus virginalis : sagittæ pendebant » ab humero, sinistra manu retinebat arcum, dextrâ ardentem facem præfe» rebat ».

» La Statue de la Déesse étoit grande & élevée : mais dans cette forme » colossale elle conservoit les graces & la pudeur de la jeunesse ; un carquois » plein de flèches étoit suspendu à ses épaules : d'une main, elle tenoit son » arc ; de l'autre elle portoit en avant un flambeau allumé.

Ne soyons pas étonnés du choix de cette Déesse & de ces symboles : tout en est relatif à la situation & au nom de *Segeste.*

Elle étoit située en effet dans un Pays admirable pour la chasse.

Son nom, prononcé *Segeste*, étoit un adoucissement de l'aspiration Orientale qui servoit d'Article à ce nom, & que nous trouvons en effet écrit *Aigeste* dans STRABON, PAUSANIAS, &c. & ses Habitans *Egestaioi.*

C'est donc une allusion au mot Oriental קשת, arc, qui joint à l'Article (ה) *hé*, nous donne *he-gest*, mot-à-mot celle qui aime la chasse. Aussi Diane Chasseresse est sa Divinité : & un chien courant, son Symbole.

Le mot *Zib*, qui suit son nom & qu'on n'avoit encore pû expliquer, est relatif à toutes ces idées ; c'est le commencement du *Ziburé* des Illyriens & des Grecs qui signifie *lance*, *pieu*, & qui vient de l'Oriental צבא, *Tsaba*, attaquer, faire la guerre, donner la chasse aux animaux, ce qui fut la premiere des guerres.

Nous savons donc à quoi nous en tenir maintenant sur l'Histoire suivante relative au nom de cette Ville. *Segeste*, dit-on, fille d'Hippotas, ayant été envoyée par son pere en Sicile pour la dérober à la cruauté de Laomédon, y fut aimée par le Fleuve Crimise qui la surprit en se cachant sous la forme d'un chien : de-là naquit Egeste, l'*Acaste* de Virgile ; ensorte que la Ville qui auparavant s'appelloit Egeste, prit dès-lors le nom de Segeste, & un chien pour Symbole. (2)

---

(1) Planche pour la pag. 84.

(2) Je fais grand cas de ces Traditions Fabuleuses & Mythologiques, parce qu'elles nous conduisent presque toujours à la découverte du vrai. Nous voyons dans celle-ci que cette Ville eut deux noms, d'abord *Egeste*, puis *Segeste*, & que ceux qui lui don-

Tauromenium avoit pour ſymbole *un taureau.* C'étoit une alluſion à ſon nom qui peignoit ſa ſituation, ſignifiant *habitation ſur une montagne.* On ſait que *tor* en Oriental ſignifie montagne, d'où le *Mont-Taurus* en Aſie, & le *Mont-Taurus* ſur lequel étoit cette Ville ; & ſi elle prit un taureau pour ſon ſymbole, c'eſt par le principe dont nous venons de parler, c'eſt qu'il n'y a nulle différence entre les noms primitifs de montagne & de taureau.

Selinonte ſur l'Hypſas, dont les bords étoient couverts de perſil, prit ſon nom & ſon ſymbole de cette plante.

Camarine étoit ſituée dans des marais. C'eſt ce que ſignifie ſon nom en Oriental חמר-עין (*camar-ain*) eaux noires, ou marécageuſes, même nom que celui des *Palus Cimmeriens.* Il n'eſt donc pas étonnant qu'elle eut pour ſymbole un cygne & des poiſſons.

Agrigente ou *Acra-gas*, ſignifioit terre haute. Elle eſt en effet ſur une montagne au Nord de la Mer. Ses ſymboles ſont une *écreviſſe de Mer* & un *aigle* qui tient un lièvre dans ſes ſerres. Cette Ville étoit dans une Contrée de chaſſe & de pêche.

Neeti. }
Leontium. } Je joins ces deux Villes, parce qu'elles ont le même ſymbole.

Toutes les deux, un *lion* & *Cérès* pour Patrone.

Ce ſont préciſément les deux caractères dont la réunion formoit le ſphinx : c'eſt-à-dire les deux ſignes ſous leſquels la moiſſon ſe fait dans la plupart des Contrées de l'Europe.

Neeti a beaucoup de rapport au nom de *Neith*, que Saïs donnoit à Minerve, & qui ſignifie une perſonne du Sexe. Cette Ville auroit donc pris ſon nom du ſigne de la moiſſonneuſe ou de la Vierge, tout comme Leontium prit le ſien du ſigne du lion.

---

nerent ce dernier, firent alluſion à ſa ſituation & au rapport de ce nom avec celui des Chaſſeurs en langue Orientale : nous pouvons donc avancer que ſon premier nom avoit une toute autre cauſe, & qu'il déſignoit la ſituation de cette Ville ſur le confluent de deux rivieres qu'on appella le Xanthus & le Scamandre, à l'imitation des rivieres de Troye. En effet, *Eg-eſ-te*, ſignifie mot-à-mot en langue primitive d'Europe, qui eſt ſur *deux aigues* ou *eaux.* De-là le nom de *Segeſte* donné à pluſieurs autres lieux ſitués de la même maniere. Ceci donne lieu à une obſervation eſſentielle ; c'eſt qu'il faut diſtinguer avec ſoin la ſignification premiere d'un nom, & les alluſions dont il s'eſt chargé dans la ſuite.

ENNA. Omettrions-nous cette Ville célèbre par l'enlévement de Proserpine, & digne de terminer cette petite liste des Villes de Sicile? Elle avoit pour Patrone *Cérès* dont le symbole étoit un char ou une charrue à deux dragons ailés, avec Hercule au revers : emblêmes relatifs à l'agriculture, qui étoit très-florissante à Enna : aussi étoit-ce le lieu où l'on célebroit avec le plus de pompe les Fêtes de Cérès. Le nom de cette Ville vient du primitif Celte, Hébreu, &c. *Ain*, *En*, *Hen*, *Oen*, qui signifie *source*. Il y en avoit de très-belles à Enna, & elles lui procuroient des prairies très-renommées, ces prairies où l'on dit que Proserpine cueilloit des fleurs lorsqu'elle fut enlevée par le Dieu des Enfers.

ARTICLE IX.

SYMBOLES DES VILLES D'EGYPTE.

Passons premierement en Egypte. Là, nous verrons toutes les Villes porter des noms significatifs; & chacune, nous dit-on, adorer des Dieux étrangers, à cause desquels elles se faisoient, ajoute-t'on, des guerres à toute outrance, chacune pour faire triompher son Dieu de tous les autres: & ce culte de figures étranges, être établi, en mémoire de ce que les Dieux, dans la guerre des Géans, s'étoient cachés sous ces figures de chat, de chien, de loup, &c.

C'étoit répondre à une allégorie obscure, par une autre plus difficile à concevoir. Mais les anciens Egyptiens savoient bien à quoi s'en tenir sur toutes ces choses: ils étoient bien sûrs qu'il ne falloit pas les prendre au pied de la lettre: eux qui, à *Thèbes*, adoroient un seul Dieu Créateur, & qui dans leurs Mystères enseignoient & ce Dogme, & celui d'une vie à venir. Mais développons ces obscurités énigmatiques.

Les Villes d'Egypte situées, presque toutes de la même maniere sur des chaussées le long du Nil, ne pouvoient se distinguer par des noms tirés de leur situation: on fut donc obligé de recourir à quelqu'autre moyen.

La plupart prirent les noms des Planettes ou des signes: d'autres des noms d'animaux, ou des productions les plus remarquables de leurs Contrées. Ainsi elles s'appellerent *Soleil*, *Lune*, *Mercure*, *bélier*, *lion*, *chat*, *crocodile*, *chèvre* ou *capricorne*, &c. Telles furent

La Ville *d'On*, c'est-à-dire Ville du SOLEIL, en Grec *Helio-polis*;

La Ville de *No-Ammon*, mot-à-mot, la VILLE du BELIER, mais en Grec *Dios-polis* ou Ville d'Iou, de Jupiter: nous verrons bientôt pourquoi.

La Ville de *Bubaste*, c'est-à-dire du CHAT, ou de Diane.

Antès & *Mendès*, toutes deux Villes du capricorne, ou du bouc.

Ils avoient encore les Villes du *lézard*, *des crocodiles*, du *loup*, &c.

Tandis que celles qui purent prendre leur nom de leur situation, ne négligerent point cet avantage : telles *Thèbes*, *Sin*, *Athrib*, &c.

THEBES, située dans les montagnes, choisit un nom relatif à sa situation : on donnoit celui-ci dans l'Orient à des Villes hautes, à des Citées : ce mot signifioit proprement *une retraite sûre contre les eaux* ; aussi fut-il donné aux arches ou vaisseaux, & aux Villes hautes des Pays exposés aux eaux.

SIN, la Peluse des Grecs, signifioit, & en Egyptien & en Grec, *Ville des marais* : elle étoit située, en effet, dans des marécages.

ATH-RIB, signifie *cœur de poire* : c'est qu'elle étoit dans le cœur ou le centre du Delta, que les Egyptiens appelloient RIB, (c'est-à-dire Poire) parce qu'il en a la figure.

Mais chaque Ville se mettoit, elle & son nom, sous la protection d'une Divinité Tutélaire ; & elle se choisissoit, toujours dans cette vue, une Divinité qui eût quelque rapport à leur nom.

Le *Soleil* fut la Divinité Tutélaire d'Héliopolis.

La *Lune* ou Diane, de Bubaste.

Jupiter fut adoré dans la Ville du belier, premier des signes, & qui étoit sous la protection de cette Divinité, ou du Soleil au Printems.

Pan ou la Nature fécondante fut la Divinité des Villes du *bouc*.

Lorsqu'ensuite ces Villes voulurent avoir des symboles, & représenter sous ces symboles leurs Dieux Tutélaires, elles choisirent les *animaux* même dont elles portoient le nom, ou ceux qui étoient consacrés à ces Dieux.

Ainsi, le *bouc* ou le *capricorne* fut le symbole & des Villes de *Mendès* & d'*Antès*, & de *Pan*, leur Dieu Tutélaire.

Un *chat* fut le symbole de Bubaste & de Diane ou Isis.

Un *taureau*, celui d'Héliopolis & du Soleil.

Il étoit donc vrai que tous ces Dieux étoient cachés sous la figure de divers animaux ; il n'étoit pas moins vrai que cela étoit arrivé dans la guerre des Géans contre les Dieux : car c'étoit au moment où ces Villes avoient été construites, pour s'y garantir des inondations, dont les ravages étoient allégorisés sous le nom de *Géans*, comme nous l'avons prouvé dans l'Histoire du Calendrier.

L'Allégorie étoit donc ingénieuse : elle ne devint absurde que lorsqu'on ne connut plus la vérité qu'elle renfermoit.

Les ſymboles des Egyptiens étoient donc des ARMES PARLANTES : qu'en conclura-t'on ? Qu'elles n'étoient pas de vraies Armes ? Mais dans la premiere origine de toutes choſes, pouvoit-il y en avoir d'autres ? Celles-ci n'auroient-elles pas été abſurdes & vuides de ſens ?

2.

Enfin toutes ces Villes eurent des *animaux ſacrés*, & ces animaux étoient nourris aux dépens du Public, & conſiderés comme autant de *Palladium* ou de gages aſſurés de la proſpérité & de la durée des Etats dont ils étoient les ſymboles vivans. Les bleſſer ou les tuer, étoit regardé comme un attentat contre la Majeſté de l'Etat ; & comme un préſage funeſte qu'il falloit détourner par tous les moyens poſſibles.

Tout ceci étoit dans l'ordre naturel des choſes : & ne renferme rien qui ne ſoit pratiqué, du plus au moins, par nombre de Villes modernes qui entretiennent encore des animaux comme leurs ſymboles vivans.

Mais avec le tems il s'y joignit, du moins des Etrangers le crurent, des idées ſuperſtitieuſes & folles, comme ſi les Egyptiens euſſent fait réellement leurs Divinités de tous ces animaux.

3.

L'Egypte, elle-même, eut ſes ſymboles, ſes emblêmes, & comme Etat Politique, & comme Etat Religieux.

Comme Etat Politique, on la peignoit ſous la figure d'un crocodile : un crocodile enchaîné repréſente ſur les Médailles d'Auguſte l'Egypte captive & aux fers : ſymbole que nous retrouvons ſur les Médailles de la Ville de NIMES, Colonie Romaine, compoſée préciſément de ces Légionnaires avec leſquels Auguſte avoit fait la Conquête de l'Egypte. On ſeroit même preſque tenté de croire que le nom de *Nimes*, porté par cette Colonie, faiſoit alluſion à l'inimitié de l'ichneumon contre le crocodile ; car le nom Oriental du premier de ces animaux eſt NIMS : ou plutôt, que le nom de cette Ville entra pour beaucoup dans le choix qu'on en fit pour y établir une pareille Colonie.

Nous voyons auſſi dans PAUL LUCAS, que dans une Iſle du Nil on avoit gravé la figure du *crocodile*, pour ſervir, ſuivant la Tradition du Pays, de taliſman ou de ſauvegarde.

Comme Etat Religieux, l'Egypte étoit peinte ſous la figure d'une *vache*, parce qu'elle étoit conſacrée à ISIS, & c'étoit ce que les Grecs appelloient la *Vache Io* ; mot primitif, & un des noms que les Egyptiens donnerent à la

Lune ou à Isis : car Isis, comme Déesse des eaux, étoit Patrone de l'Egypte, de cette contrée qui ne subsistoit que par les eaux du Nil, & qui d'ailleurs, conformément à la Doctrine de la Génèse, regardoit l'eau comme le principe physique des Etres : & cette Isis ou Io, se peignoit symboliquement sous la figure d'une *vache*, à cause des grandes utilités de cet animal ; & mythologiquement, parce qu'une tête de vache servoit de couronne à Isis, c'est-à-dire, parce qu'Isis est la Lune, dont le symbole est le *croissant*.

ARTICLE X.

SYMBOLES DES VILLES SACRÉES.

Lorsque plusieurs Villes étoient réunies en Corps de Nations, ou par quelque confédération étroite, ou, sur-tout, à cause d'une origine commune, il y en avoit une qui devenoit le centre de la Nation : alors on entretenoit dans celle-ci le feu sacré, symbole de la durée & de l'activité de cette confédération. On y déposoit tout ce qui avoit rapport aux Dieux Tutélaires du Corps entier ; ces Villes devenoient SACRÉES ; la guerre en devoit être sans cesse éloignée : & ce lieu étoit appellé la Capitale, la Métropôle, la Mere de la Contrée ; en Oriental, AM, Mere (1).

ORIENT.

Les Villes de l'Orient étoient très-jalouses de ce beau droit : & elles s'en glorifioient dans tous leurs Monumens publics.

TYR & SIDON s'appellent sur leurs monnoies *Meres des Peuples.*

Jerusalem, c'est-à-dire, SALEM LA SAINTE, étoit une de ces Villes Chefs de Confédération : car les Hébreux suivirent souvent les usages politiques de toutes les Nations, lors même qu'ils s'en éloignoient pour les sentimens religieux. C'est à cause de cela que leur Capitale s'appelloit *Salem*, la Paix ; car une paix éternelle devoit y régner : aussi jamais ne fut-elle attaquée par les

---

(1) Ce mot primitif, & si cher au sentiment, est commun à nombre de Langues. Il subsiste encore en Allemagne dans ses dérivés ; *Saug-Amme* signifie Mere-Nourrice ; & *Amman*, un Gouverneur, le Chef d'une Métropole. On voit dans HESYCHIUS qu'*Amma* signifioit en Grec Mere & Nourrice.

Il entre aussi dans le nom de la Déesse *Herth-am*, dont nous aurons lieu de parler bientôt.

autres Tribus tandis qu'elles ne formerent qu'un Peuple; & cependant elles se faisoient quelquefois la guerre entr'elles. Là s'entretenoit sur les Autels sacrés un feu perpétuel, gage de la prospérité du Peuple : là toutes les années le Peuple se réunissoit trois fois pour resserrer ses nœuds & rendre ses devoirs à la Divinité Tutélaire de la Nation, à la face de son feu sacré & de ses symboles augustes.

EGYPTE.

HELIOPOLIS, Ville du Soleil, en Egypte, étoit certainement une de ces Villes sacrées, centre de plusieurs Villes.

Il ne seroit peut-être pas difficile de retrouver le nombre de Villes sacrées qui étoient en Egypte. Ce Pays étoit divisé en trois Contrées, qui formoient autant de Confédérations particulieres, réunies ensuite en une seule. Il falloit donc qu'elles eussent chacune leur Capitale, leur Ville sacrée, leurs symboles communs à toute la Confédération. Or quoique chaque Ville d'Egypte eût, comme nous l'avons vu, son symbole particulier, l'Histoire nous montre trois symboles remarquables en Egypte, tous les trois de la même nature, tous les trois relatifs à celui de l'Egypte entiere, & chacun dans une des trois Contrées différentes de l'Egypte.

Ces trois Symboles sont le bœuf APIS, à *Memphis*, dans l'Egypte du milieu.

Le bœuf MNEVIS, à *Héliopolis*, dans la basse Egypte ou la Delta.

Le bœuf ONUPHIS, à *Hermunthis*, dans la haute, ou Thébaïde.

Ce dernier étoit même surnommé *Pa-Basin*, c'est-à-dire le Dieu de la Contrée ou de toute la Confédération.

Memphis, Héliopolis, Hermunthis } étoient donc les trois Villes sacrées de l'Egypte : les trois où elle entretenoit ses feux sacrés : les trois où l'on se rendoit toutes les années pour honorer la Divinité, & resserrer les nœuds de la Confédération, en la présence de tout ce que l'on avoit de plus cher & de plus auguste.

Il est même digne de remarque que les noms de ces trois Villes étoient analogues les uns aux autres, & qu'ils nous présentent entr'eux les trois principaux objets du Calendrier.

Car *Memphis*, en Arabe *Manouph* ou *Menoph*, vient certainement du mot *Mené ou Mano*, la Lune.

On, ou *Heliopolis* signifie, comme chacun le sait, Ville du Soleil.

Hermunthis, vient enfin de *Hermé*, Mercure ou l'Interprète, & sans doute de *On*, Soleil.

Ainsi les noms de ces trois Villes nous présentent

Le Soleil, } Chefs des mouvemens célestes, & sur lesquels le La-
La Lune, } boureur regle les siens :

L'Interprète des mouvemens célestes, ou le Constructeur du Calendrier, qui en tenant compte de ces mouvemens, apprend au Laboureur le tems de ses opérations.

Ainsi tout étoit symbolique en Egypte : tout étoit fait pour l'instruction publique, jusques aux noms des Villes, dont la réunion formoit une suite de Tableaux correspondans.

Et ces trois Villes avoient un *bœuf* pour symbole, parce que c'étoit le symbole de la Nation entiere; & qu'ainsi, lors même que le Peuple se réunissoit en trois Villes différentes, il n'y avoit cependant point d'opposition ni de schisme, puisqu'ils conservoient les mêmes symboles.

Lorsque Jéroboam se fut séparé avec X. Tribus de celles de Juda & de Benjamin, & qu'il eut fait suivre le Schisme civil du Schisme religieux, il imita les Egyptiens jusques dans cette division du Pays en trois Villes sacrées, ou en trois Confédérations particulieres: car dès-lors il y eut *Samarie*, Capitale de la Nation, *Dan* & *Bethel* avec leurs bœufs sacrés, qui furent autant de points de réunion : il n'est nullement probable, en effet, que ceux de Samarie n'eussent pas chez eux des symboles publics de la Nation, gages assurés de la durée de l'Etat, emblêmes de la Divinité Tutélaire.

GRECE.

Lorsque *Thesée*, qui changea la face de l'Attique, réunit en un seul point, pour leur donner plus de consistance, les douze Cercles ou Tribus de cette Contrée, dont chacune avoit son feu & ses Assemblées, ATHENES devint une Ville sacrée, une Mere du Peuple; elle eut chez elle le feu sacré de la Nation : en elle furent concentrés les droits de Magistrature, de Sacerdoce, & les Symboles sacrés de la Nation.

Il en fut de même des Grecs ; DELPHES étoit la Ville sacrée de la Nation, la Ville où s'entretenoit le feu sacré, la Ville de paix, & qui ne devoit jamais être ravagée, lors même que la Grèce étoit en feu de toutes parts ; la Ville du Sacerdoce, de la Magistrature & des Augures de toute la Confédération. Ne soyons donc pas étonnés que là fut le *Conseil des* Amphyctions : que là fut la *Grande-Prêtresse* d'Apollon ; que là fut *l'Oracle* de la Grèce entiere. Toutes

ces choſes conſtituoient le droit des Villes ſacrées : ainſi ce ne fut point par haſard que l'Oracle d'Apollon, à Delphes, devint le plus célébre ; qu'en lui fut concentrée la gloire des Oracles de la Grèce : c'étoit une ſuite néceſſaire de la Confédération Grecque, ainſi que de toute Confédération, de Famille à Famille, de Ville à Ville, de Nation à Nation.

Ces choſes ſont dans la Nature : elles doivent donc ſe trouver en tous lieux & en tout tems : & c'eſt par elles que l'Hiſtoire des Nations doit s'éclaircir & ſe développer.

Ce ne fut pas même par haſard que Delphes fut choiſie pour la Ville ſacrée, & ce ne fut point par une folle imagination qu'elle fut nommée ainſi : c'eſt-à-dire nombril, centre, milieu.

Au centre de tous les Etats confédérés, elle ſe trouvoit à la portée de tous : on n'en pouvoit donc point choiſir de plus avantageuſe ; une fois choiſie, on l'appella le centre, le nombril de la terre, parce qu'elle en étoit réellement le centre, celui de la terre confédérée, & non de l'Univers, comme l'ont cru les Mythologues & les Interprètes mal-adroits, qui ſe ſont ſi ſouvent trompés dans les applications des mots généraux de *Terre*, de *Langue*, de *Peuple*, &c.

Italie.

Rome, elle-même, fut, dès ſa fondation une Ville Sainte ; car les Chefs des grandes Familles-Propriétaires qui s'y réunirent dans l'eſpérance de trouver en cela leur avantage, y ouvrirent un *aſyle* ſacré & inviolable. Or toute Ville avec droit d'aſyle, étoit une Ville ſainte ; car elle renfermoit les Symboles ſacrés de l'Etat ; & c'étoeuit ces ſymboles même dont l'influence s'étendant tout autour, rendoit inviolables ces alentours, & en faiſoit un aſyle ſacré ; une retraite ſûre, un abri à toute épreuve.

Cette obſervation fournit même un moyen pour concilier les diverſes Opinions ſur la fondation de Rome : il faut auſſi diſtinguer néceſſairement entre *Rome* déjà exiſtante, & *Rome* choiſie pour le centre de toutes les Familles Patriciennes : car dès-lors ce fut une nouvelle Ville ; elle eut une exiſtence ſi ſuperieure à tout ce quelle avoit été auparavant, qu'on ne comptoit ſa fondation que dès ce moment.

Ici commençoit néceſſairement une Ere nouvelle : quelques Annaliſtes purent conſerver le ſouvenir d'un village, d'un bourg plus ancien, ſimple habitation de quelques Pêcheurs : mais le nouvel Etat ne put dater ſes délibérations, ſes

Loix, ſes Magiſtratures, que du moment de ſa réunion ; du moment où pour la premiere fois on planta ſolemnellement le *clou ſacré.*

On ne s'égara que lorſqu'on ne ſut plus diſtinguer deux époques auſſi différentes, & qu'on s'imagina que ce clou ſacré étoit le ſeul moyen par lequel on ſût compter les années & en tenir regiſtre. Dès-lors ſe répandit ſur l'Hiſtoire de Rome un brouillard qui n'étoit réellement que dans les yeux de ceux qui confondirent ces divers objets.

Les ETRURIENS, Peuple célèbre long-tems avant les Romains, formoient auſſi une Confédération diviſée en XII Cercles ou Cantons, avec une Ville commune nommée *Bolſene*, de *Bol* ou *Vol*, *Conſeil*, *Délibération*, & *SEN*, Vieillard. Ils ſont ainſi du nombre des Peuples qui étoient diviſés en XII. Cantons, tels que l'ancienne Egypte, l'ancienne Attique, l'Ionie ou les Villes Grecques d'Aſie ; les Hébreux.

SYRIE, &c.

Les SYRIENS eurent auſſi deux Villes ſacrées: HIERAPOLIS, *m. à m.* la Ville ſacrée : là étoit le feu ſacré de la Nation, ſes Dieux Tutélaires, ſes Aſſemblées: nous aurons ſouvent occaſion d'en parler : c'eſt la même que l'on appelloit MAM-BYCE ou Ville de la Lune.

La ſeconde Ville ſacrée de ce Pays étoit HELIOPOLIS ou BALBEC, Ville du Soleil. On peut voir ce que nous en avons dit plus haut. (1)

La Ville d'OLBA, Capitale d'un territoire diviſé en trois Cantons dans la Cilicie, étoit auſſi une Ville ſacrée, ſon Prince étoit *Ken*, *King* ou *Cohen* dans toute l'étendue du mot, car il étoit Prince Souverain & Grand-Prêtre.

ALLEMAGNE.

Les Celtes avoient auſſi leurs Villes ſacrées, leurs Meres ou Am, Dépoſitaires du feu ſacré & des Symboles de la Nation.

Tels étoient les Habitans des Contrées que l'on appelle aujourd'hui Duchés de Brème, de Ferden, du Holſtein & de Sleſwick, & tout ce qui eſt entre Hambourg & Lubeck. Ils formoient au commencement de l'Ere Chrétienne ſept Peuples nommés dans Tacite (2) *Reudigniens*, *Avions*, *Angles*, *Varins*, *Eudoſes Suardons*, & *Nuithons*, ou plutôt *Gwithons.*

---

(1) ci-deſſus pag. 15 & 16.

(2) TACIT. de Mor. Germ. C. XL. Diſſertation dans les Mém. de Berlin pour l'année 1747, par ELSNER.

Leur

Leur Capitale étoit l'Isle d'Heilig-land, à six milles de l'Elbe & de Slefwick. Ce nom étoit parfaitement bien choisi, signifiant la *terre* du *salut* ou du *bonheur*. Là étoit le Temple du Feu Sacré, ou de Vesta, soit *Fosta*, comme le nomme encore la tradition du Pays : là étoient les Symboles de ces Peuples & la Forêt sacrée, *Castum Nemus*, & le char de leur Déesse Tutélaire. Cette Déesse s'appelloit *Erd-am* ou *Herth'am*, c'est-à-dire la Terre-Mere ; de même qu'on donnoit à Rhéa le surnom d'*Amma* (1), expression par laquelle on reconnoissoit cette Divinité pour la Mere & la Souveraine de la Terre entiere, en général ; & des Peuples confédérés, en particulier.

Une preuve sensible que ceci étoit relatif à l'Agriculture, c'est que le char de cette Déesse étoit tiré par deux génisses, ainsi que le fut l'Arche des Hébreux, lorsque les Philistins la renvoyerent de chez eux.

Ce fut donc par le plus puissant des motifs que les Bœufs formerent l'attelage distinctif des Dieux & même des Chefs de confédérations chez plusieurs Peuples, dans les tems des Fêtes publiques : c'est par une suite de ces principes que les anciens Rois des Francs se montroient en public sur des chars tirés par des bœufs, ainsi que les chars des Dieux ; usage qui parut nécessairement ridicule lorsqu'on en eût perdu les motifs de vue.

C'étoit encore par des bœufs qu'étoit tiré le char de la Prêtresse de *Junon* à Argos, Ville dont elle étoit comme la Souveraine, puisqu'on y comptoit les années par celles de son ministere.

X I.

Symboles substitués aux Noms.

Comme les Symboles ne varioient jamais, & qu'ils étoient bien connus, il devenoit indifférent d'employer ces Symboles ou les noms de ceux auxquels ils étoient propres. C'est ainsi que nous disons le Croissant pour l'Empire Turc, les Lys pour la France, le Léopard pour l'Angleterre, les Clefs pour le Pape. Il en étoit de même dans l'Antiquité.

Ainsi nous avons vû qu'un Oracle dit à Adraste de donner ses deux filles en mariage à un Lion & à un Sanglier, pour désigner deux Princes qui portoient ces Symboles.

C'étoit l'usage constant dans les énigmes, les Oracles, les Hiéroglyphes, en un mot dans tout ce qui étoit du ressort de l'Allégorie, de substituer au nom

(1) Hésychius.

des perſonnages, des Empires, des Villes, celui des Symboles qui les caractériſoient: & c'étoit là une des connoiſſances eſſentielles aux Sages & à ceux qui vouloient déchiffrer ces choſes énigmatiques.

Jérémie (1) donne le nom de Colombe au Royaume d'Aſſyrie, parce que cet oiſeau étoit l'emblême de la grande Déeſſe de l'Orient, de cette Déeſſe dont le char chez les Grecs étoit attelé de colombes, les colombes de Vénus: auſſi la Déeſſe de Syrie étoit repréſentée à Hierapolis avec une colombe ſur la tête: ce qui a fait croire que les Aſſyriens adoroient cet oiſeau domeſtique, tout comme on a cru que les Egyptiens adoroient leurs chats, leurs chiens, leurs oignons: nous aurons occaſion de revenir à cette Colombe dans l'Hiſtoire de la Sémiramis Mythologique, fille de Simma, femme de Menon, puis de Ninus, élevée par des colombes, à laquelle ces oiſeaux étoient conſacrés; & qui diſparut elle-même ſous la forme d'une colombe. Quant au Symbole Aſſyrien, quelques-uns prétendent qu'on le repréſentoit *étendant ſes ailes en un champ d'or.*

L'Égypte eſt quelquefois déſignée (2) par le nom de Thanim, qui ſignifie, non le crocodile comme on l'a cru, mais un *dragon*, ſymbole de l'Égypte agricole.

Daniel déſigne par leurs Symboles, les quatre Empires qui devoient ſe ſuccéder ſur la Terre.

L'Aſſyrie par un Aigle, c'étoit ſon enſeigne nationale.

Babylone par un Lion; auſſi y voyoit-on la foſſe aux Lions.

La Perſe par un Belier, alluſion peut-être à ſon nom d'Elam; de même ſans doute que les fameuſes factions du mouton blanc & du mouton noir, qui ont déchiré autrefois ce Royaume.

La Grèce, ou Alexandre Roi des Grecs, par un Bouc, ſi l'Armorialiſte Peliot a raiſon de dire que le bouc étoit le Symbole de la Grèce.

Il eſt certain qu'on voit des chèvres ſur les premieres Medailles frappées en différentes Villes Grecques, nommément à Athènes (3). Ce Symbole convenoit parfaitement à des Pays montagneux tels que l'Attique, la Macédoine, la Laconie &c. La Mer de la Grèce s'appelloit auſſi *Egée* ou Mer des Chèvres.

Bianchini dans ſon Hiſtoire Univerſelle (1) ſuppoſe, d'après ce principe,

---

(1) Chap. xlvi. (2) Ezech. xxix. 3.

(3) Pellerin Médaill. des Peuples Tom. i. 143. (4) Iſtoria Univerzale, in-4°. Capit. xxx.

que les combats entre les Dieux déſignoient dans Homère les combats entre les Nations qui reconnoiſſoient ces Dieux pour leurs Patrons : ainſi, ſelon lui,

Vénus déſignoit l'Iſle de Chypre.

Neptune, la Carie & la Cilicie, dont les Peuples étoient navigateurs.

Junon, la Syrie.

Diane, l'Aſie Mineure.

Apollon, Babylone.

La Coſmographie de Munster (1) nous a tranſmis un fait très-remarquable dans ce genre. Marcomir, Roi des Francs, ayant pénétré de la Weſtphalie dans la Tongrie, vit en ſonge une figure à trois têtes, l'une de lion, l'autre d'aigle, la troiſiéme de crapaud : il conſulta là-deſſus, ajoute-t-on, un célèbre Druide de la contrée, appellé Al-Runus, & celui-ci l'aſſura que cette figure déſignoit les trois Puiſſances qui auroient régné ſucceſſivement ſur les Gaules.

Les Celtes, dont le Symbole étoit le lion.

Les Romains, déſignés par l'aigle.

Et les Francs, par le crapaud, à cauſe de leurs marais.

Quant au nom d'Al-Runus, c'eſt un titre d'honneur, ſignifiant le *Devin*, le *Sorcier*, & qui tient au fameux nom des *Runes*, écriture du Nord.

(1) Liv. II.



PARTIE II.

Des Couleurs en usage sur les Symboles ; du Droit d'Enseignes sur lesquelles elles se plaçoient : origine du nom de ces couleurs, leurs rapports avec les objets des Symboles : Hérauts qui en connoissoient, &c.

Après avoir traité dans une premiere Partie de l'origine des Symboles ou Armoiries, du droit de Bouclier qui leur fit donner le nom d'Armes, & des diverses espèces de ces Symboles, en un mot de tout ce qui les concerne considérés en eux-mêmes, nous allons traiter dans celle-ci des couleurs de ces Symboles ; nous dirons quelle en fut l'origine, l'Antiquité & la valeur de leurs noms, leur rapport avec les objets des Symboles : nous parlerons en même tems du droit d'Enseignes sur lesquelles brilloient sur-tout ces couleurs : des Hérauts qui connoissoient de ces différens objets & de leurs résultats, &c.

ARTICLE I.

Des Couleurs.

I.

Rien n'est plus agréable dans la Nature que les couleurs dont elle se pare, & dont elle releve la variété de ses Ouvrages : tout y brille de leur éclat divers, de leur vif émail, de leur contraste délicieux, toujours assorti avec sagesse à la nature des objets qu'elles nuancent. Le Ciel, source de la lumiere, est éclatant d'un bleu clair & lumineux : les montagnes lointaines & opaques brillent d'un bleu obscur & épais : les eaux mobiles & d'où réfléchissent admirablement tous les objets, ont un bleu mitoyen qui sans avoir la vivacité du bleu céleste, n'a point non plus le sombre du bleu des montagnes. Le Soleil étincelle d'or & des couleurs les plus vives : la Lune pâle, compagne du repos & de la douce mélancholie, ne répand qu'une lumiere douce & blanchâtre : au lever de l'aurore, au coucher du Soleil, la Nature offre par-tout aux yeux étonnés l'éclat ravissant de toutes les couleurs, réfléchies tout-à-la-fois par les

nues, par les eaux & par les côteaux lointains: tandis que la terre que nous habitons & qui eſt ſans ceſſe préſente à nos yeux, nous offre une couleur qui lui eſt propre, & qui ſeule peut être toujours préſente & jamais à charge, toujours agréable & jamais fatiguante, ce verd humble & modeſte, ami des yeux, conſervateur de la vue, dont l'arrivée au doux printems nous tranſporte de joie, & dont la diſparition à l'approche du redoutable hyver nous laiſſe dans la triſteſſe.

Les hommes, ſenſibles à cette belle variété, en devinrent les admirateurs; & de même que la Nature avoit diverſifié ſes ouvrages par les couleurs, ils diverſifierent par des couleurs les Symboles qui les caractériſoient, & ils adopterent chacun celle qui flatroit le plus agréablement leur goût, ou celle des Symboles dont ils avoient fait choix: tel aime la couleur dorée: tel autre, le verd: le rouge convient mieux à un œil vif, le bleu à un œil tendre: dans la jeuneſſe où l'on voit tout couleur de roſe, les couleurs éclatantes nous plaiſent plus, elles s'aſſortiſſent mieux à un teint de lys & de roſes: les couleurs douces & modeſtes conviennent à l'âge mur: elles contraſtent moins avec un viſage qui ſe décolore & ſur lequel commencent à paroître les couleurs pâles de l'automne. Un Amant chérit les couleurs de ſa Bergere: & le Guerrier, celles de Mars ou du Héros ſur les traces duquel il s'élance. Tout dans le monde a ſa couleur.

Les Symboles des Familles, des Héros, des Villes, des Empires, furent donc néceſſairement diſtingués par des couleurs dès les tems les plus reculés: & à cet égard notre Blaſon n'a nul avantage ſur celui des tems les plus anciens.

Il n'en a même ni à l'égard du choix des couleurs, ni à l'égard de leur nombre, ni quant à leur application, pas même touchant leur nom: toute cette ſageſſe eſt celle des tems primitifs, où l'homme puiſa tout dans la Nature, dans cette ſource immenſe & intariſſable de connoiſſances de toute eſpèce. Il eſt vrai que la diſette où nous ſommes de Monumens anciens, eſt peu favorable pour acquérir ſur cet objet toutes les lumieres dont il ſeroit ſuſceptible: il ne reſte que des Médailles, des Monnoies, des Inſcriptions; ce ne ſont pas ces Monumens qu'on diſtinguoit par les couleurs; c'étoient les Enſeignes, les Etendards, les habits, les Boucliers: or rien de tout cela n'exiſte aujourd'hui: nous ſommes donc réduits à raſſembler quelques faits épars çà & là dans les écrits des Anciens: mais réunis à notre grand enſemble, ils deviendront aſſez lumineux pour nous conduire au vrai.

2.

Les noms des couleurs du Blason, celui du Blason même, d'origine Orientale.

Un principe fondamental & reconnu de tout le monde en fait de mots, est que toute science a été inventée ou perfectionnée par le Peuple dont elle a emprunté le langage : c'est d'après ce principe que nous reconnoissons pour nos maîtres les Phéniciens dans la Marine, & les Grecs dans l'Astronomie, l'Anatomie & autres Sciences anciennes. Mais le nom du Blason & ceux des couleurs qu'il employe sont Orientaux; cette connoissance est donc venue de l'Orient; les Croisés la trouverent existante dans ces Contrées, ils la rapporterent avec ses mots : elle est donc antérieure aux Croisades : & elle eut par conséquent des motifs absolument différens de ceux qu'on lui assignoit si mal à propos, par une précipitation sans égale. Ainsi plus nous avançons dans nos recherches sur le Blason & plus nous nous assurerons de la fausseté de cette assertion, qu'il ne remonte pas au-delà des XIe & XIIe siècles & qu'il fut inventé par les Croisés, qui n'inventerent rien.

BLASON.

Dans le Dictionnaire Arabe de GIEUHARIS, qui vivoit au dixieme siècle, & par conséquent avant les Croisades, on trouve le mot BLADZ*on* بلذ avec les significations 1°. de *Gens*, Famille, Maison, & 2°. d'*Insignia*, Armoiries, symboles d'une Maison.

Ainsi ce mot est Oriental : il étoit connu dans l'Orient long-tems avant les Croisades ; il est très-significatif, tenant à une Famille immense relative aux mêmes idées ; au lieu que chez les Nations Européennes, il n'offre aucune idée quelconque, il ne se lie avec aucune Famille de mots, il est absolument isolé, il s'y montre Etranger à tous égards.

Il en est de même de la plupart des noms de couleurs : quel Peuple Européen se seroit jamais avisé d'appeller le rouge *gueule*, le noir *sable*, le verd *sinople* ? Quel rapport ont ces noms avec leurs objets dans aucune Langue d'Europe ? Cela n'est point étonnant, ils ne sont point Européens, ils ont été puisés dans la même source que le nom du Blason.

❦

GUEULE.

GUEULE, pour désigner la couleur rouge, est l'Oriental *Ghul*, *Gheul*; qui signifie rouge, rose, &c. De-là, le nom d'un Poëme Persan fort connu, le GHUL-ISTAN, ou l'Empire des roses.

SABLE.

SABLE, nom de la couleur noire, est un mot également Oriental; & qui prononcé *Zébel*, *Zibel*, subsiste encore dans nos mots de fourures, *Martre-Zibeline*, mot-à-mot, *Martre noire.*

AZUR.

L'AZUR, couleur du ciel ou bleu, est l'Oriental LAZURD qui désigne les mêmes objets, le Ciel & sa couleur; & qui tient également à une nombreuse Famille Orientale.

SINOPLE.

SINOPLE, nom de la couleur verte, s'est refusé, quant à son étymologie, aux recherches de tous les Erudits: ils n'ont avancé là-dessus que des conjectures ridicules. Les uns ont dit que son nom venoit de la Ville de Sinope en Asie, comme si elle fournissoit une terre verte, tandis que la terre y est rouge: les autres y ont vû une altération des mots Grecs *Prasina opla*, armes vertes, comme si des armes étoient une couleur; comme s'il falloit aller chercher chez les Grecs des noms d'une Science qu'ils n'inventerent point. C'est un nom Oriental de même que ceux qui précédent; il est composé de TSIN, herbe, verdure, & BLA, bled, le bled naissant & d'un beau verd.

3.

Nombre des Couleurs, & leur distinction en Emaux & en Métaux: & que ces objets sont dûs à l'Orient & à son Génie Allégorique.

Plus nous avançons dans le détail des objets relatifs au Blason, & plus nous sommes obligés de convenir qu'il dut son origine à l'Orient, & qu'il fut étroitement lié avec son Génie Allégorique.

Les couleurs du Blason sont au nombre de sept; or, argent, les quatre dont

nous venons de donner l'étymologie, gueule, azur, sable, sinople & le pourpre.

Est-il nécessaire d'observer que nous retrouvons donc ici la fameuse Formule de sept qui servoit aux Egyptiens à combiner toutes leurs connoissances ; toutes leurs sciences ; & que c'est une nouvelle preuve que ces choses ont été inventées dans l'Orient?

Ce n'est pas tout : ces couleurs sont divisées en deux classes absolument relatives aux Opinions Orientales : l'or & l'argent prennent le nom d'*Emaux*, & les cinq autres couleurs celui de *Métaux* ; & outre cela, il est de régle que l'or & l'argent ne soient pas employés ensemble dans un même champ.

Mais ceci nous conduit à la célèbre division des sept Planettes, dans laquelle le Soleil & la Lune sont le Roi & la Reine de l'Univers, tandis que les trois autres, infiniment plus petites à l'œil, ne sont que leurs Gardes ou Satellites.

On distingua donc nécessairement leurs couleurs en deux classes ; les couleurs du Roi & de la Reine furent appellées Emaux ; celles de leurs Gardes ou Satellites, Métaux.

Les Emaux furent nécessairement l'*or*, couleur du Soleil, d'Apollon ; & l'*argent*, couleur de la Lune ou de Diane.

Et comme le Soleil regne sur le jour, & la Lune sur la nuit, en sorte qu'ils ne paroissent jamais ensemble sur l'horison, sur les champs des *Gentes*, des Familles à Armoiries, ce fut une régle nécessaire qu'ils ne missent jamais ensemble les Emaux sur un même Blason, ou sur le même champ.

Chacune des couleurs eut donc un rapport étroit avec une des sept Planettes.

4.

Rapport des Couleurs avec les Planettes, les Saisons, & les divers Etats de la vie.

L'Or représenta le *Soleil*, Roi du jour.

L'Argent, la *Lune*, Reine de la nuit.

Le Rouge, *Mars*, de couleur enflâmée, Dieu de la guerre.

Le Bleu, *Jupiter*, Roi du Ciel azuré : aussi cette couleur rappelle Jupiter dans les Livres de Blason.

Le Verd, *Vénus*, Déesse du Printems où renaît la verdure.

Le Pourpre, *Mercure*, Ministre des Dieux.

Le Noir, *Saturne*, Dieu du tems & de l'hyver, emblême de la mort.

Ainsi chaque couleur avoit un district & des propriétés différentes, qu'elle

tenoit de la Nature même ; & qui en déterminerent presque toujours le choix ; car il falloit bien qu'elles fussent associées à leurs objets.

Le *Verd* fut la couleur du printems, de la jeunesse, où tout prend son accroissement ; de l'*espérance*, puisqu'alors tout est promesse d'un avenir prospére, qu'on n'a qu'à espérer.

Le *Rouge*, couleur du sang, & de Mars Dieu des combats, fut celle des combats, des Héros, des Guerriers.

Le *Pourpre*, couleur plus tempérée, devint celle des Ministres des Autels ; comme elle l'étoit déjà de Mercure, Ministre des Dieux.

L'*Or* & l'*Azur* furent celles des Rois Maîtres du Monde, & Chefs de la *Justice* qui s'exerce & fleurit sous leur protection & sous leur bon vouloir : d'ailleurs le Ciel azuré fut toujours l'emblême de cette Vertu sans laquelle rien ne peut prospérer : le *Bleu* étoit aussi la couleur de la Mer & celle des Marins.

Le *Noir*, couleur du blême Saturne, & de l'hyver où tout est mort, fut naturellement l'emblême de la mort, de la tristesse, du deuil.

Le *Blanc* fut, au contraire, l'emblême de la joie, & sur-tout celui de la candeur, de l'innocence pure & sans tache.

Ces rapports sont si conformes à la Nature, qu'on n'a jamais pu s'en écarter & qu'ils se font sentir par-tout, & qu'on leur obéit sans cesse, même en ne s'en doutant point.

Le Clergé, par exemple, s'y conforme exactement.

Sa couleur propre est le *pourpre* : & il varie ses ornemens suivant les circonstances. Ils sont

Blancs pour les Fêtes de Vierge.
Rouges pour les Pontifes.
Violets pour celles des Martyrs.
Noirs pour les Morts.

Ces observations sont si naturelles, que les Anciens s'en servoient même pour leurs Divinités.

Cérès étoit peinte comme une blonde, à cause de la couleur des épis de bled.

Apollon, jeune & aux cheveux d'or, étant le Roi de la Nature.

Bacchus, comme un jeune homme gros & gras, au visage rouge ou enluminé.

Vulcain, enfumé, au milieu de ses forges & de ses cavernes embrâsées.

Minerve, aux yeux bleux, comme étant la Reine de la Voûte azurée : tandis que Junon étoit représentée, non avec des yeux de bœuf,

comme on a mal traduit, mais avec de grands yeux, parce qu'étant Reine de la Nature, rien ne peut échapper à ses regards.

Il en étoit de même en Egypte.

Le Dieu suprême, le Créateur de l'Univers, étoit peint couleur de ciel.

Isis, ou la Nature universelle, avoit une robe de toute couleur; & sur sa tête les quatre Elémens représentés par quatre cercles concentriques, ayant chacun la couleur d'un Elément.

Leurs Monumens, peints, doivent offrir à cet égard des points de comparaison très-curieux, très-intéressans; mais personne n'y a fait attention, parce qu'on n'a jamais cru que ces objets renfermassent des vérités, & fussent l'effet de la réflexion, & d'une parfaite conformité à la nature des choses.

A Rome, aux jours de Fête, on coloroit de rouge ou de minion les Statues des Dieux: & dans les jours de triomphe, les Généraux Romains mettoient du rouge à leur visage: c'est ainsi que triompha Camille.

La convenance des couleurs étoit tellement observée, que les Chantres même des Poëmes d'Homère s'habilloient de *rouge* pour chanter l'Iliade, & de *bleu* pour l'Odyssée, l'Iliade ne parlant que de *combats*, & l'Odyssée que de *voyages* par *Mer*. Ce costume étoit observé même pour la couverture de ces Livres: un parchemin *rouge* enveloppoit l'Iliade, & un *bleu* l'Odyssée: on auroit pû les appeller le *Livre rouge*, & le *Livre bleu*.

Les Romains faisoient présent d'un *étendard bleu* à ceux qui avoient remporté une victoire navale: telle fut la récompense dont Auguste honora Agrippa, lorsque sur les rivages de la Sicile il eut battu la flotte du jeune Pompée.

5.

De la Couleur Rouge.

Entre toutes les couleurs, la plus estimée chez presque tous les Peuples est le rouge. Les Celtes le préféroient à toutes les couleurs: & chez les Tartares, l'Emir le moins riche a toujours une robe rouge pour les jours où il est obligé de paroître en Public.

Cette couleur étoit chez les Romains celle des Généraux, de la Noblesse, des Patriciens: elle devint par conséquent celle des Empereurs. Ceux de Constantinople étoient entierement habillés de rouge: ils étoient vêtus, chaussés, meublés de rouge: aussi le dernier de ces Princes ayant été étouffé dans la foule en combattant vaillamment contre les Turcs qui prenoient sa Capi-

tale, il fut reconnu à ses bottines rouges, au milieu d'un monceau de morts.

Leurs Edits, leur signature, leurs Sceaux étoient en encre & en cire rouge. C'étoit porter de gueule sur ses Armes.

Aussi dans les commencemens y eut-il des Loix qui défendoient de porter de gueules dans ses Armes, à moins que d'être Prince. Ce n'étoit pas un droit que le Blason leur donnoit : il ne faisoit qu'en empêcher l'extension à ceux qui n'étoient ni Rois ni Princes.

Le Clavus, ornement qui distinguoit les Patriciens à Rome, & qui, suivant son plus ou moins de largeur, formoit le *lati-clave* & l'*angusti-clave*, étoit une bande de pourpre semblable à une bordure à têtes de cloux : ces cloux sacrés qui assuroient la durée de la République & qu'on plantoit chaque année.

Le rouge des Empereurs étoit lui-même tout pourpre à cause de l'éclat de cette couleur & de sa cherté excessive, étant très-rare, puisqu'on la devoit à une seule espèce de petits coquillages qu'on trouvoit sur les côtes peu étendues de la Phénicie.

Les Lacédémoniens étoient habillés de rouge pour le combat : c'étoit, au dire des froids Commentateurs, afin qu'ils ne frissonnassent pas en voyant le sang ruisseler sur leurs habits : imagination digne d'un Commentateur.

Le rouge étoit également regardé comme la couleur favorite des Dieux : aussi dans les jours de Fête les Statues des Dieux étoient passées en rouge, & on mettoit du minion à leurs joues, comme nos Divinités terrestres se barbouillent de rouge chaque matin, & se montrent en public resplendissantes comme des Furies.

6.

Couleurs mi-parties.

Il existe actuellement des Etats dont la livrée porte des habits mi-partis, d'une couleur d'un côté, d'une autre couleur de l'autre.

Tel étoit l'usage de divers Peuples anciens : on voit dans Esther qu'Assuérus fit revêtir Mardochée d'un Manteau Royal pourpre & blanc.

L'habit des Sénateurs Romains étoit également mi-parti, puisqu'il étoit blanc & que la bordure en étoit pourpre.

Hérodote dit (1) que lorsque les Ethiopiens se préparoient pour la guerre, ils se peignoient le corps mi-parti, blanc d'un côté, rouge de l'au-

(1) Liv. VII.

tre : apparemment, pour paroître doubles & en devenir plus formidables. Tout cela brochant sur leur fond noir, ils devoient être hideux.

Quoi qu'il en soit, nous voyons encore ici que nos couleurs mi-parties du Blason moderne, ont eu leur modèle dans la plus haute antiquité, & qu'il n'est pas étonnant que les Dames de ce tems-là peignissent leur visage blanc & rouge comme aujourd'hui.

7.

Couleurs du Bouclier.

C'est sur-tout sur les Boucliers qu'on faisoit briller les couleurs qu'on avoit adoptées : on y mettoit les couleurs les plus éclatantes.

Les Boucliers des Corinthiens étoient rouges ; il en étoit de même de ceux des Mèdes & des Perses, sur-tout lorsqu'ils renverserent l'Empire de Ninive. NAHUM les représente couverts de rouge.

Ceux des Germains, dit TACITE, resplendissoient des couleurs les plus vives. *Scuta lectissimis coloribus distinguunt.* « Leurs Boucliers se distinguent » par des couleurs choisies ». Chacun mettoit donc la sienne sur son Bouclier : nouvelle preuve relative au droit de Bouclier ou au droit d'Armes.

8.

Droit de Colorer le Corps.

L'usage de colorer son Bouclier n'avoit pas été le premier en date. Avant de colorer cette arme, on coloroit son corps. De même que nous voyons les Sauvages de l'Amérique se couvrir le corps de rouge ou de rocou, ainsi les Celtes, ces anciens Peuples de l'Europe, se coloroient tout le corps : & cette couleur étoit le rouge.

Ces hommes dénués d'arts, vivant dans des Pays de bois & de marais, avoient été forcés de s'oindre le corps entier de drogues onctueuses & amères pour se préserver de la piqure de ces armées innombrables d'insectes qui remplissent les Pays marécageux, & pour rendre moins sensibles les intempéries de l'air.

Pour joindre l'agréable à l'utile, ils coloroient ces drogues, de rouge surtout ; & peut-être cette couleur étoit-elle plus funeste aux malheureux ennemis de l'homme.

A la longue, les Européens perdirent cet usage, à mesure qu'ils cultiverent

ſes Arts, & qu'ils deſſécherent leurs marais pour les changer en abondantes moiſſons : en ſorte que nous ignorerions entierement cet uſage de nos vieux Peres, ſi lorſque les Romains firent la conquête des Gaules, ils ne l'avoient trouvé encore pratiqué par des Peuples qu'ils en appellerent *Pictes* & *Bretons*, mot à mot, les hommes peints.

Mais déjà dans ce tems-là exiſtoit la différence des Symboles : tous n'avoient pas le droit de ſe peindre de la même manière : chacun étoit obligé de ſuivre à cet égard ſon rang, ſa dignité, ſa tribu ou ſa maiſon : & nous voyons les mêmes différences avoir lieu dans les Nations Américaines.

PREUVES relatives à cet uſage chez les Européens.

M. PELLOUTIER, dans ſon Hiſtoire des Celtes (1), s'exprime ainſi ſur cet uſage des anciens Celtes.

« Il eſt certain que la plûpart des Peuples Celtes, les Eſpagnols, les Habitans de la Grande-Bretagne, les Thraces, les Illyriens, les Daces & pluſieurs autres, avoient la coutume de tracer ſur leurs corps des figures de toutes ſortes d'animaux. On deſſinoit la figure par une infinité de petits points qu'on gravoit dans la chair avec une aiguille, ou un fer très-pointu. On frottoit enſuite cette eſpece de gravure d'une couleur bleue, qui s'imbiboit tellement dans les chairs, qu'aucun tems ne pouvoit l'effacer ».

Jules-Céſar parle de cette couleur bleue, & il croyoit que les Bretons ſe peignoient ainſi pour paroître plus terribles à leurs ennemis. Cet uſage ſubſiſtoit encore dans quelques Provinces d'Angleterre au VIIIe ſiècle de notre Ere.

Le Concile de Calcut en Northumbre, tenu en 787, le condamna très-ſévèrement comme une impiété Payenne & vraiment diabolique.

Notre Auteur ajoute : « Les hommes & les femmes ornoient également leur corps de ces figures. Elles ſervoient à diſtinguer les conditions & les familles. On n'en voyoit *aucune* ſur le corps des *Eſclaves*. C'étoit un embelliſſement affecté aux perſonnes libres. Celles qui étoit de moindre condition les portoient petites, éloignées les unes des autres. On reconnoiſſoit la Nobleſſe à de grandes figures, qui non-ſeulement couvroient le viſage & les mains, mais encore les bras, les cuiſſes, le dos & la poitrine ».

HERODIEN (2) qui dit que les Bretons de ſon tems gravoient ſur leur corps des figures de toutes ſortes d'animaux, croit qu'ils ne portoient point d'ha-

(1) Liv. II. Chap. VII. (2) Liv. III.

bits, afin de ne pas cacher ces figures : il n'avoit pas vu que ces figures au contraire n'avoient été inventées que parce qu'on ne portoit point d'habits. C'est ainsi qu'on met sans cesse l'effet pour la cause, & la cause pour l'effet.

A mesure qu'on s'habilla, les couleurs sauterent du corps sur les Boucliers avec les mêmes distinctions : & des Boucliers elles revinrent sur les habits, lorsqu'on fut obligé de paroître dans de grandes Cérémonies sans Boucliers : alors les Nobles porterent des habits longs, sur lesquels leurs Armoiries étoient brodées en plein : les autres réduits à l'habit court, en furent appellés *Courtauts*, nom qui est resté aux Garçons Marchands, dans le style burlesque.

Lorsque ces habits chamarrés furent devenus ridicules, les couleurs sautèrent de-là sur la livrée & sur les carrosses dorés.

Ainsi se sont promenées les couleurs depuis les tems les plus reculés jusques à nous, sur tout ce en quoi ont brillé successivement ceux qui avoient le droit de couleur.

9.

De quelques autres Couleurs.

L'*Or* fut toujours une couleur très-distinguée : c'étoit celle des Dieux & des Rois : elle étoit très-précieuse chez les Perses. XENOPHON (1) dit qu'un aigle d'or élevé sur une pique étoit chez eux l'Etendard Royal : cet aigle d'or qui passa aux Romains & de-là aux Empereurs.

Chez les Athéniens, le *noir* étoit, comme chez nous, la couleur de l'affliction : le *blanc* ou argent, celle de l'innocence, de la pureté, de la joie. Aussi leur Vaisseau d'expiation qu'ils envoyoient toutes les années d'abord en Crète, puis à Delos, avoit des voiles noires au départ, & des blanches au retour : Symboles visibles de la noirceur & de la blancheur intellectuelles, de la douleur & de la joie qui en devoient être la suite. On sait que parce que Thesée négligea à un pareil retour d'arborer le Pavillon blanc, son pere Enée se précipita de désespoir dans la mer. Evenement qu'il ne faut pas entendre précisément ainsi, mais qui constate l'usage dont nous parlons.

---

(1) Cyrop. Liv. VII.

ARTICLE II.

Du droit d'Enſeigne.

C'eſt ſur-tout ſur les Enſeignes, Bannières, Drapeaux ou Etendards que les Peuples placerent leurs Armes ou Symboles caractériſtiques : c'étoit en effet le ſeul moyen par lequel ils puſſent rallier leurs gens dans l'occaſion & ſe diſtinguer des autres Corps.

Celui-ci étoit d'autant plus néceſſaire, que dans l'origine chaque Chef de Contrée avoit ſeul droit de mener ſes gens au combat : uſage qui exiſte encore en divers Pays, & qui n'a été aboli en Europe que par l'établiſſement des Troupes à ſolde.

A Rome, les Légions, les Cohortes, les Compagnies même de Soldats avoient chacune leur Enſeigne particuliere.

Les Corps particuliers tels que les Colléges ou Compagnies de Prêtres, les Confréries, les Communautés ou Corps de Métiers, eurent auſſi leurs Enſeignes ; mais c'étoient des Enſeignes pacifiques, qui avoient pour Symbole la figure ou l'emblême de leur Divinité Patrone.

Entre les grandes Bannieres ſacrées des Egyptiens ſe diſtinguoient celles qu'ils faiſoient marcher à la tête de la *grande pompe d'Iſis*, & qu'on appelloit le voile de la Déeſſe : il en étoit de même du bœuf *Apis*, Symbole de l'Egypte.

Nous retrouvons ces deux derniers chez d'autres Peuples. Il n'y avoit rien de plus célèbre dans la grande Proceſſion des Panathenées à Athènes, que le voile de Minerve ou d'Iſis.

Lorſque les Iſraëlites dans le Déſert crurent avoir perdu Moyſe, ils imaginerent de le remplacer par un Veau d'or, ſemblable au bœuf Apis, en diſant : *Faiſons-nous des Dieux qui marchent devant nous* ; c'eſt-à-dire, des Enſeignes ſacrées que nous puiſſions ſuivre.

Moyſe au contraire leur donna (1) pour cri de guerre *Icou niſſi*, Jehovah eſt mon enſeigne : & l'Arche portée à la tête du Camp étoit comme l'Etendard National.

Nos Contrées devenues Chrétiennes, continuerent à ſe ſervir d'Enſeignes & de Bannieres, & au lieu des noms & des figures des Dieux du Paganiſme,

(1) Exod. XVII.

on y substitua des Symboles Chrétiens : à Paris, Ste *Geneviéve* remplaça *Isis*, & sa fête fut célébrée également le 3 Janvier. A Rome, S. *Pierre* & ses clefs ouvrant le monde céleste, remplacerent *Janus*, qui avec ses clefs marquoit l'ouverture de l'année physique. L'Annonciation de J. C. de la nouvelle la plus importante pour la vie céleste, remplaça celle des moissons la plus importante pour la vie d'ici-bas.

Ces Divinités Patrones étoient toujours choisies par leur analogie avec les occupations ou avec la nature des Sociétés ou des Corps qui les adoptoient. Les Marchands, par exemple, avoient choisi Mercure pour leur Patron. Ce choix a toujours étonné les Critiques : c'est qu'ils ne faisoient pas attention aux attributs de cette Divinité, toujours représentée avec un Caducée, une bourse & un coq. Mais nous avons vu dans les Allégories Orientales que Mercure étoit l'emblême de l'invention du Calendrier pour les Agriculteurs : de-là tous ses Symboles : le Caducée, Symbole du chemin du Soleil & de la Lune, faisoit sentir la nécessité de se rendre attentif à cette route, & de diriger par elle leurs travaux. La bourse apprenoit que l'Agriculture est la base des richesses & de l'opulence : le Coq, de quelle vigilance avoient besoin les Laboureurs pour profiter du tems : mais la Bourse étant ainsi le Symbole des richesses, Mercure à la Bourse devint naturellement celui des Marchands, & du Commerce : aussi tous les Marchands, Négocians & Banquiers, se réunissent par-tout à l'enseigne de la Bourse, nom encore aujourd'hui de leurs lieux d'assemblées.

Ce langage symbolique est tellement dans la Nature & dans la raison, qu'il s'est transmis jusques à notre tems : que Saint *Crépin* est le Saint des Cordonniers, Saint *Clair* celui des yeux foibles : le premier de ces noms indiquant les *souliers*, & le second la *clarté*. Ne faut-il pas en effet que tout nom soit relatif à l'objet auquel on l'applique ? Aussi pourroit-on donner une foule de pareils exemples en tout genre, qui prouveroient avec quelle sagesse les noms symboliques furent choisis dans tous les tems, & l'influence prodigieuse qu'ils ont eu sur les idées & sur les usages.

2.

Noms Latins des Enseignes.

Les noms Latins des Enseignes étoient Vexilla, Signa, Insignia. Le premier est formé de Vel*um*, un voile : il signifie ainsi un voile, un drapeau par excellence.

Le

Le ſecond formé, comme nous l'avons déjà dit, des mots Latins qui ſignifient choſe miſe en *ſigne*, ſubſiſte encore dans notre mot *enſeigne* ; tandis que nous avons préféré de rendre le premier par le mot *drapeau*, qui déſigne un morceau de toile, de drap ; réſervant le mot *voile* pour des objets relatifs aux vaiſſeaux & à la coëffure des femmes.

Les VEXILLA déſignoient les Enſeignes ou Etendards de Cavalerie ; les autres mots, les Enſeignes ou Drapeaux de l'Infanterie.

3.

Honneurs rendus aux Enſeignes Militaires.

Les Enſeignes Militaires étoient d'une ſi grande importance, qu'on mit en uſage tous les moyens propres à les rendre reſpectables aux yeux des Troupes, dans l'origine toutes Citoyennes, afin qu'elles ne laiſſaſſent jamais perdre le Symbole de leur union, & qu'elles euſſent le plus grand motif à les défendre vaillamment.

Ainſi nous voyons que les Romains les conſacroient par des cérémonies auguſtes : qu'ils les mettoient ſous la protection de quelque Divinité : qu'ils les encenſoient, qu'ils les ornoient de couronnes de fleurs, qu'ils ſe mettoient à genoux devant elles, qu'ils prêtoient par elles leur ſerment de fidélité militaire : & que pendant la paix on les dépoſoit dans les Temples.

C'eſt d'après ces hautes idées qu'ils regardoient les Enſeignes comme des *Palladium* des Etats, comme l'emblême & le ſigne de la protection des Dieux auxquels elles étoient conſacrées.

Leur perte étoit donc regardée comme un vrai malheur pour l'Etat, & comme une infamie pour ceux qui n'avoient pas ſu les garantir : auſſi le Corps ou la Cohorte qui s'étoit laiſſé enlever la ſienne, étoit bannie du Camp, & obligée à ne vivre que d'orge, juſqu'à ce qu'elle eût réparé ſa honte par des prodiges de valeur : & jamais les Romains ne firent de Traités de paix qu'en ſe faiſant reſtituer les Enſeignes que la guerre leur avoit fait perdre.

La plupart de ces uſages ſubſiſtent encore de nos jours. On conſacre les Drapeaux neufs ou on les bénit, on les ſalue à leur paſſage, on punit de mort ceux qui ne leur ſont pas fidèles ; on ſuſpend dans les Egliſes ceux qu'on a enlevés aux Ennemis.

4.

DU DRAGON

Qui ſervit d'Etendard à la plûpart des anciens Peuples.

Les Dragons ont ſervi d'Enſeigne à la plûpart des Peuples de l'Antiquité. Les Aſſyriens & les Daces, Peuples Agricoles, en portoient.

La Cavalerie Indienne avoit un Dragon pour Enſeigne de mille Cavaliers. Sa tête étoit d'argent, dit SUIDAS, & le reſte du corps d'un tiſſu de ſoie de diverſes couleurs. Ce Dragon avoit la gueule béante, afin que l'air s'inſinuant par cette ouverture, enflât le tiſſu de ſoie qui formoit le corps de l'animal, & lui fît imiter en quelque ſorte le ſiflement & les replis tortueux d'un véritable Dragon.

Il étoit en uſage chez les Romains. AMMIEN MARCELLIN (1) décrit une de ces Enſeignes, à peu près de la même maniere que Suidas : c'étoit un Dragon artificiel ſuſpendu à une pique dorée : il étoit couleur de pourpre & orné de pierreries : il imitoit le ſiflement du Serpent, lorſque l'air entroit dans ſa gueule.

VOPISCUS, dans la vie d'Aurélien, parle des Dragons comme étant les Etendards des Perſes.

Le Symbole des Chinois eſt un Dragon d'or ſur un fond rouge & verd.

Les Empereurs de Conſtantinople avoient leurs habits chamarrés de Dragons. S. JEAN-CHRYSOSTOME parle de leurs robes de ſoie ſur leſquelles étoient repréſentés ces Animaux.

Les Dieux Indiens ont tous un Serpent pour ceinture.

WITIKIND rapporte (2) que les Saxons avoient un Dragon pour Enſeigne.

Les Troupes de Cavalerie que nous appellons DRAGONS, ſont un reſte de ces anciens Corps qui devoient leur nom à la nature de leur Enſeigne.

Ce n'eſt pas là le ſeul uſage de ce Symbole ; il n'étoit pas moins illuſtre dans la Mythologie ou l'Hiſtoire des Dieux.

Le Char de Cérès étoit tiré par des Dragons.

Ereſychton ſon éleve, eſt peint avec des pieds de Serpent.

Dans les Myſtères de la même Déeſſe, on jettoit des Serpens d'or dans le

---

(1) Liv. XVI. Ch. X. (2) Geſtes des Saxons, L. I.

ſein des Initiés : & il y avoit toujours un Serpent dans la corbeille myſtique portée dans les Proceſſions des Myſteres de Cérès & de Bacchus.

C'eſt ſur un Serpent d'or & dans un van, que les Athéniens poſoient leurs enfans dès qu'ils étoient nés.

Un des travaux d'Hercule conſiſte à abattre les têtes de l'Hydre formidable.

L'Hiſtoire de Cadmus eſt étroitement liée avec ces mêmes Symboles : il tue le grand Serpent : il en ſeme les dents : il devient Serpent lui-même.

Ces rapports ne furent jamais l'effet ni du caprice, ni du hazard. Dans tous les tems la Terre fut comparée à un Serpent brillant des couleurs les plus variées ; & les moiſſons, à des Dragons aux têtes d'or & aux couleurs changeantes.

La Terre eſt l'hydre produiſant ſans ceſſe de nouvelles têtes qu'abat le Laboureur : & cette hydre eſt de trois couleurs, *noir*, *verd*, *or*, relatives aux trois Saiſons primitives, l'Hiver, ſaiſon triſte & noire ; le Printems, brillant de verdure ; & l'Eté aux épis blonds & dorés.

Ainſi Aventin qui porte ſur ſon bouclier une hydre, armes de ſes Peres, étoit deſcendu d'une famille vouée à l'Agriculture, & qui en avoit pris le Symbole.

Cadmus lui-même n'eſt appellé *Serpent* qu'à cauſe des grandes propriétés qu'il avoit miſes en valeur.

Dans l'Odyſſée, Troie eſt peinte ſous l'emblême d'un Dragon : là, un Dragon dévore huit moineaux & leur mere : ce que Calchas expliqua des neuf années que les Grecs perdroient avant de pouvoir ſe rendre maîtres de cette Ville célèbre.

Il n'eſt point étonnant que le Dragon ou Serpent ſoit devenu le Symbole des moiſſons, qui, comme lui, ſe renouvellent toutes les années, & qui ſont la ſource de la vie & de la proſpérité des Etats : & ce Serpent eſt d'or, parce que la terre cultivée eſt la ſource des richeſſes.

C'eſt par la même raiſon que les Athéniens plaçoient ſur un van & ſur ce Serpent d'or, leurs enfans au moment de leur naiſſance, comme un Symbole aſſuré d'une vie longue & heureuſe.

5.

De quelques autres objets à Armoiries.

Les Boucliers, les Enſeignes & les Médailles ou Monnoies n'étoient pas les ſeuls objets ſur leſquels on plaçoit ſes marques Symboliques. On les mettoit également ſur divers autres, tels que les bagues, les ſceaux, les objets

précieux ou volables, tels que l'argenterie & les troupeaux, les habits de dignité.

VIRGILE dit, par exemple, dans ses Géorgiques (1) qu'on appliquoit ses Symboles sur les cuisses des animaux avec un fer chaud; & il employe les mots *notas* & *nomina Gentis*, les Symboles & les noms de la Maison, de la Famille, de ce qu'on appelloit GENS par opposition au Peuple.

On les plaçoit également sur ces colonnes élevées devant les maisons des Citoyens & devant les portes des Temples, & qui étoient comme autant de bornes : de la même maniere qu'on fait sculpter aujourd'hui ses Armes au-dessus du portail de son Hôtel.

Ces colonnes à Symboles s'appelloient *Hermès* à Athènes; & elles étoient à tête de Mercure Dieu des signes : ainsi lorsque pendant la guerre du Péloponèse toutes ces têtes eurent été abattues en une même nuit, à l'exception d'une seule placée devant la maison d'Andocides, la Ville entiere d'Athènes fut plongée dans la plus vive consternation; il sembloit que c'étoit une conspiration générale contre l'existence des Citoyens & contre l'Etat lui-même, dont ces Termes représentoient la durée & les Dieux tutélaires.

On voit dans le bel Ouvrage de MAZOCCHI relatif à un monument d'Héraclée, (1) un Hermès sur lequel on a peint un caducée, & qui est tiré d'un vase Etrusque.

Ce Monument d'Héraclée qui consiste en des décrets gravés sur cuivre en langue Grecque, offre les noms de diverses Curies, tels que CADUCÉE, RAISIN, TRIDENT, TRÉPIED, BOUCLIER ou PELTE, &c. & qui sont autant de noms Armoriaux, relatifs aux symboles de ces Curies : on sait que chaque Peuple ancien étoit divisé en Tribus & que chaque Tribu l'étoit en dix Curies.

ARTICLE III.

MOTS ARMORIAUX EMPLOYÉS PAR NAHUM.

Les Livres Hébreux contiennent des morceaux de la plus belle Poësie, qui sont peu connus en François, parce que ces Ouvrages ont été presque toujours traduits par des personnes plus jalouses de conserver la pureté & l'excellence des dogmes & de tout ce qui est relatif à la foi, que de rendre

(1) Liv. III. vers 158. (2) In æneas Tabulas Heracleenses, Neapoli, 1754. in-fol.

avec élégance & avec exactitude des portions de ces Livres qui ſont plus liées avec les Arts, l'Hiſtoire & l'éloquence : nous aurons donc occaſion de donner de tems en tems quelques morceaux de ce dernier genre, traduits d'une maniere plus littérale, & par-là même plus claire & plus noble.

Nos Lecteurs ont vu ce que nous avons déjà dit dans notre premier Volume au ſujet de la verſion des LXX, & ce que nous avons dit dans celui-ci ſur l'expreſſion *tout le Warb* employée par Ezechiel, & dont perſonne n'avoit compris le ſens.

Nous allons mettre également ici ſous leurs yeux la Traduction d'un verſet de Nahum, qu'aucun Interprète à ma connoiſſance n'a rendu littéralement, & qui étant très-clair dans l'Original, eſt devenu inintelligible ſous leur plume, parce qu'ils ont ignoré la valeur de quelques mots, qu'ils en ont pris d'autres au ſens phyſique, tandis qu'ils y ſont ſous leur ſens figuré : ce paſſage, d'ailleurs, a le rapport le plus étroit avec l'objet dont nous nous occupons : ce que perſonne n'avoit ſoupçonné.

C'eſt le troiſiéme verſet du Chapitre II. des Prophéties de NAHUM contre Ninive ; & où il annonce comment elle ſeroit priſe & détruite.

Dans ce verſet, il décrit l'état leſte & brillant de l'Armée qui viendroit attaquer cette Ville ſuperbe.

En voici le Texte avec la maniere de le lire :

מגן גבריהו מאדם אנשי-חיל	M*agen* GBOREIH*ou* M'ADAM; ANSHEI-HEIL
מתלעים כאש פלדת הרכב	M'T*hul*H*oeim*; K'AS*h* P*hal*DOT*h* HE-R*e*K*e*B,
ביום הכינו והברושים הרעלו׃	B'IOM HE*k*INOU : OUHEB*e*RUSHIM HE-RHOLOU.

Ce qui ſignifie mot-à-mot :

Magen le Bouclier, *Gborei-hou* de ſes Guerriers, *M'adam*, comme du ſang. *Anshei-heil* ſes hommes d'élite, *M'thulhoeim* comme des rubis.

K'ash comme du feu, *Phaldoth* leurs cottes d'armes, *he-Rekeb* & leurs chars, *B'iom* au jour, *Hekin-ou* de la préparation : *Ou-beroshim* & leurs lances, *He-rholou* ſeront reſplendiſſantes.

1°. *Comment il a été traduit par divers.*

Rien de plus barbare que la Verſion des LXX.

Οπλα δυναστειας αυτων εξ ανθρωπων, Les armes de la puiſſance de leurs

ανδρας δυνατους εμπαιζοντας, εν πυρι, αι ἡνιαι των ἁρματων αυτων εν ημερα ἑτοιμασιας αυτου, και ὁι ὑππεις (*lis.* *ἱππεις*) *θορυβηθησονται.*	hommes, leurs hommes puiſſans teints au feu. Les brides de leurs chars au jour de leur préparation, & leurs chevaux ſeront troublés.

On voit qu'ils ont manqué le ſens des mots *M'adam*, *M'thulhoeim*, *Phaldoth*, *Ou-beroshim*, & *He-rholou* : & qu'ils ont cherché à deviner ; mais ſi mal qu'on ne voit dans leur traduction ni ſens ni liaiſon : qu'eſt-ce que des hommes teints au feu ? & des brides qui ſeront troublées ? Peut-être eſt-ce la faute des Copiſtes qui n'auront pas ſçu lire d'anciens manuſcrits.

Le Cene eſt plus exact pour le commencement, mais la fin eſt abſurde. » Le bouclier de ſes Héros eſt rouge : les gens de Guerre ſont vêtus de pourpre ; les chariots ſeront garnis de flambeaux allumés lorſqu'il marchera en » bataille & que les ſapins trembleront.

Dom Calmet, quoique plus fidèle, n'a cependant pas été plus heureux : » Le bouclier de ſes braves jette des flammes de feu ; ſes gens d'Armes » ſont vêtus de pourpre ; ſes chariots étincellent lorſqu'ils marchent au com- » bat ; ceux qui les conduiſent ſont comme des gens yvres.

2°. *Pourquoi ils l'ont ſi mal traduit.*

Peut-on rendre d'une maniere plus différente ces derniers mots, *Ou-beroshim-he-rholou* ? quelle choiſir de ces trois ſignifications, des *chevaux troublés*, des *ſapins qui tremblent*, des *conducteurs* qui ſont comme des gens *yvres* ? Si des Traducteurs habiles & intelligens tâtonnent à ce point, que devroit-on penſer du Texte qu'ils ont ſous les yeux ? qu'il eſt abſurde, ou qu'on y voit tout ce qu'on veut : cependant il eſt très-beau, très-clair, très-élevé.

Mais ces Traducteurs ont perdu de vue l'enſemble de ce verſet & de ceux qui l'accompagnent ; ils n'ont pas fait aſſez d'attention à ſes divers membres ; ils ne ſe ſont point douté de quelques ſens figurés qui en rendent le ſtyle très-vif, très-énergique : ils n'ont point ſoupçonné qu'il y avoit des mots techniques relatifs à la Science Héraldique.

Ici Nahum décrit l'armée qui doit détruire Ninive : il en dépeint pour ainſi dire l'uniforme.

Dans les deux ſuivans, l'Armée eſt en marche : dans le quatriéme, elle eſt arrivée ; le ſiége eſt formé, il eſt terrible.

Enfin, la ville eſt priſe & ſaccagée.

Cette deſcription eſt noble & rapide ; il n'y faut pas joindre des idées incohérentes qui la déparent & qui en font diſparoître l'harmonie.

Ce qui a tout gâté, c'eſt qu'on n'a pas compris qu'il s'agiſſoit ici de la belle ordonnance de l'Armée, du brillant de ſon uniforme, de l'éclat de ſes couleurs & de ſes armes; c'eſt qu'on a été induit en erreur par des mots dont on ne connoiſſoit pas le ſens, ou dont on n'avoit pas aſſez peſé la valeur. On n'aura pas de peine à s'en convaincre ſi on veut nous ſuivre dans l'explication critique des mots qui compoſent ce beau morceau.

3°. *Analyſe de ce Verſet.*

Les deux premiers, *Magen Geburim*, ne ſouffrent aucune difficulté; ils ſignifient le bouclier des Vaillans, des Guerriers.

M'Adam ne ſignifie point ici *homme*, comme l'ont cru tous les Commentateurs, qui n'ont pas vu qu'il terminoit un ſens complet, une portion de phraſe; ce mot *Adam* ſignifie auſſi *Rouge*, la qualité d'être rouge, la couleur de chair, toujours rouge, idée que préſente également le mot *Car*, d'où *caro*, chair, & toute cette Famille dont nous avons donné le développement dans nos Origines Latines.

Ansheï-heil M thuloeim forme une autre phraſe complette qu'on a très-mal-à-propos partagée entre la précédente & la ſuivante. Dans celle que nous venons d'expliquer, il s'agit des boucliers portés par les Guerriers, par le Corps de la Nobleſſe, & qui étoient de couleur rouge, comme nous avons déjà vu qu'étoient ceux de pluſieurs Nations anciennes; ici, il s'agit du vêtement même de ces Héros, de ces Guerriers: les *hommes d'élite* ſont *comme des rubis*, ou mot-à-mot, *ſont teints en rouge*, ſignification du Verbe תלע.

K'ash Paledoth he-Rekeb b'iom hekinou: ici on voit le mot *paledoth* dont perſonne n'avoit compris la force & la valeur, & qui peint cependant un objet de la même couleur que les chars armés en guerre, & cette couleur eſt couleur de feu; mais ce mot commun à nombre de peuples déſigne chez tous la cotte-de-maille, cet habit court qui ne paſſe pas la ceinture & qui porte les couleurs de ceux auxquels il eſt deſtiné. C'eſt le فلوت *PhaLUT* ou *Palud* des Arabes, qui déſigne un habillement court: c'eſt le PALUD-*amentum* ou cotte-d'armes des anciens Romains, & qui n'étoit porté que par les Généraux ou par leur Nobleſſe. C'eſt le PALT des Suiſſes du tems d'OTTIUS en 1670, eſpéce de camiſole qui ne deſcendoit pas plus bas que la ceinture, & qu'on déſignoit par l'épithète de *Rok*, *Palt-Rok.* Cette phraſe ſignifie donc littéralement: *leurs cottes-de-maille & leurs chariots ſont couleur de feu au jour où ils ſe préparent* pour le combat.

La derniere phraſe eſt compoſée d'une conjonction, d'un nom & d'un verbe, *Ou-he-berushim herolou.* Le Cene eſt le ſeul qui ait connu la vraie valeur phy-

sique du mot *Berushim*, qui désigne en effet les sapins ; mais il n'en a absolument point soupçonné le sens poëtique ou allégorique ; ce qui lui a fait faire une version ridicule, en faisant trembler les sapins. Les autres Interprètes qui n'ont pas eu plus d'intelligence que lui du sens allégorique de ce mot, & qui ont senti qu'il ne pouvoit être question de sapins tremblans, y ont vu des chevaux effrayés, ou des gens yvres.

Il est bien étonnant qu'aucun n'ait compris qu'ici par le mot sapin on désignoit une arme militaire, la lance, parce qu'elle est faite de sapin. C'est ainsi que les Poëtes employent le mot *Pins* au lieu de celui de Navires : & qu'Homère désigne la lance d'Achille sous le nom de *Frêne*, parce qu'elle étoit de ce bois (1).

» Ce Frêne Pelien Πηλιαδα Μελιην, que Chiron donna à son pere chéri, » après l'avoir coupé sur le sommet du Pélion, afin qu'il devînt φονον la terreur » des Héros.

Le verbe qui termine ce verset désigne en effet le tremblement, non un tremblement de fièvre, d'yvresse ou de peur ; mais ce papillotage, ces scintillations que produit le poli des armes lorsque le Soleil donne dessus, ce que les Italiens appellent *lampi tremuli*, éclairs tremblotans, comme dit si bien le Tasse (2). C'est exactement le *Tremulus oculus* d'Ovide, cet œil brillant dont on ne peut soutenir la scintillation. On ne pouvoit donc employer de termes plus énergiques pour exprimer le dernier membre de cette description tout-à-la-fois poëtique & prophétique ; *& leurs lances ont un éclat qu'on ne peut soutenir.*

4°. *Sa vraie Explication.*

Voici donc l'ensemble de ce passage :

Les boucliers de ses Guerriers sont *rouges* comme du sang : ses hommes d'élite *brillent* comme des rubis : leurs cottes-d'armes & leurs chars sont couleur de feu, au jour où ils se préparent *pour le combat* ; & l'on ne peut soutenir l'éclat de leurs lances.

Telle est l'explication simple, claire, exacte & analytique de ce beau morceau que défiguroient absolument les traductions ordinaires, & dans lequel on retrouve le costume des Guerriers anciens, leurs boucliers, leurs chars, leurs cottes-de-maille teintes en rouge, ou en gueule ; l'éclat qui en résultoit, & le brillant de leurs lances : & qui fournit par conséquent des points de comparaison absolument perdus jusqu'ici.

(1) Il. Π. p. 143. (2) Jerusalem délivrée, Chant I. St. 73.

Depuis

Depuis que ceci eſt écrit, un ſavant Evêque à qui je faiſois part de ces idées, m'a fait voir la verſion du P. HOUBIGANT qui ne s'écarte preſque point de la mienne ; elle en ſera donc mieux reçue du Public.

ARTICLE IV.

DES HÉRAULTS D'ARMES.

1.

Les Nations liées par leurs beſoins mutuels, eurent ſans ceſſe le plus grand intérêt à avoir un Corps de perſonnes éclairées qui connuſſent leurs avantages reſpectifs ; qui fuſſent au fait de leurs alliances communes, de ce qu'elles exigeoient, de leur obſervation, de leur violation, qui fuſſent en état de porter la parole aux Nations, de leur déclarer la guerre ſi elles avoient fait des infractions aux Traités ſans vouloir y remédier, ou de dreſſer des Traités de Paix après les avoir ramenées par leur éloquence à des vues pacifiques & de bienveillance réciproque : il falloit qu'elles fuſſent en aſſez grand nombre pour pouvoir porter par-tout les ordres de leur Nation, & d'un rang aſſez diſtingué pour être reſpectées à l'égal de leur Nation ; que leur perſonne d'ailleurs fût ſacrée pour tous, afin qu'ils puſſent aller par-tout ſans crainte. Ces perſonnes durent même former un Corps conſidérable toujours exiſtant & diviſé en deux Claſſes ; l'une, de perſonnes déjà inſtruites, l'autre, de jeunes gens élevés pour remplacer un jour leurs Maîtres : en un mot un vrai Corps Diplomatique, ou des *Affaires Etrangeres* relatives à la paix ou à la guerre.

Auſſi tous les Peuples policés de l'Antiquité eurent des établiſſemens pareils : ceux qui les compoſoient furent appellés, ſuivant les lieux,

FECIAUX chez les Romains ; & *Vezial* chez les Etruſques.

KERYCES chez les Grecs.

KERETIENS chez les Hébreux.

HERALDI ou Herauds, chez les Peuples du Nord.

Nous dirons moins en quoi conſiſtoient chacun de ces Colléges, que nous ne chercherons à faire voir leur rapport étroit entr'eux, & qu'ils ne préſentent qu'un ſeul & même objet ; & comment il eſt arrivé que nos Hérauts d'Armes actuels ont des fonctions beaucoup plus reſſerrées.

2.

FECIAUX.

Les FECIAUX étoient au nombre de vingt ; tous Nobles ou choisis dans les meilleures Familles : ils formoient un Collége fort considérable : leur charge qu'on appelloit un *Sacerdoce*, ne finissoit qu'avec la vie : leur personne étoit sacrée : leurs fonctions consistoient à écouter les plaintes des Peuples qui soutenoient avoir reçu quelqu'injure des Romains, à saisir les coupables, à les livrer à ceux qui avoient été lésés. Ambassadeurs eux-mêmes, ils connoissoient du droit des Ambassadeurs & des Envoyés adressés à la République : ils dressoient des Traités de paix & d'alliance ; ils veilloient à leur observation : & tout ce qui regardoit les Symboles, les sceaux & les titres, étoit par conséquent de leur ressort.

Personne n'ignore que lorsque le Peuple Romain croyoit avoir à se plaindre d'une Nation, un Fecial se transportoit sur les frontieres de ce Peuple, armé d'une javeline ferrée. Là, il reclamoit à haute voix l'objet que Rome prétendoit qu'on avoit usurpé sur elle, ou bien il exposoit d'autres griefs, & la satisfaction que Rome en demandoit. Il en prenoit Jupiter à témoin avec cette imprécation contre lui : « Grands Dieux ! si c'est contre l'équité & la » justice que je viens ici au nom du Peuple Romain demander satisfaction, » ne souffrez point que je revoye ma Patrie ». Il répétoit les mêmes choses à l'entrée de la Capitale & dans la Place publique.

Lorsqu'au bout de 33 jours Rome n'avoit pas reçu la satisfaction demandée, le Fecial alloit une seconde fois vers le même Peuple & prononçoit publiquement ces paroles : « Ecoutez Jupiter & vous Junon ; écoutez Quirinus, » écoutez Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers ; je vous prends à témoins » qu'un *tel* Peuple refuse à tort de nous rendre justice : nous délibererons » à Rome dans le Sénat sur les moyens de l'obtenir ».

De retour à Rome, il prenoit avec lui ses Collegues, & à la tête de son Corps, il alloit faire son rapport au Sénat. Alors on mettoit la chose en délibération ; & si le plus grand nombre des suffrages étoit pour déclarer la guerre, le Fecial retournoit une troisième fois sur les frontieres du même Pays, ayant la tête couverte d'un voile de lin, avec une couronne de verveine par-dessus : là, en présence de trois témoins, il prononçoit cette déclaration de guerre : « Ecoutez Jupiter & vous Junon ; écoutez Quirinus, écoutez Dieux

» du Ciel, de la Terre & des Enfers ; comme ce Peuple a outragé le Peuple » Romain, le Peuple Romain & moi, du consentement du Sénat, lui décla» rons la guerre ». Après ces mots, il jettoit sur les terres de l'ennemi un javelot ensanglanté & brûlé par le bout, qui marquoit que la guerre étoit déclarée.

3.

CERYCES.

Les Ceryces étoient les Hérauts d'Armes chez les Grecs : ce nom leur venoit, disoient ceux-ci, de Ceryx, fils de Mercure & de Pandrose.

Mais *Ceryx* signifie un Proclamateur, c'est le nom même des Hérauts : c'étoit le titre de Mercure lui-même comme Ambassadeur des Dieux ; & si Pandrose étoit leur mere, c'est que ce mot signifie *celui qui se porte rapidement* par-tout.

Ces Ceryces ou Hérauts avoient deux fonctions très-distinctes. 1°. L'une de porter la parole des Rois ou de la Nation, & de déclarer de leur part la guerre ou la paix. Ceux-ci étoient appellés *Conservateurs* de la paix. Comme à Rome, ils étoient sacrés : c'étoit un crime de Lèze-Majesté de les insulter ou de les troubler dans leur ministère. L'enlévement du Héraut de Philippe, fut une des raisons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homere parle souvent de cette sorte de Ceryces & de leurs fonctions. Achille bouillant, emporté, traite, malgré sa fureur, avec respect, les Hérauts que l'injuste Agamemnon lui avoit envoyés : il les rassure même contre leur frayeur.

2°. L'autre fonction des Hérauts étoit relative aux jeux publics : ils en proclamoient les statuts, & le nom des Combattans, qu'ils désignoient par leurs boucliers, & par leurs autres Symboles ; ils annonçoient aussi le nom des Vainqueurs, & ils portoient les ordres de ceux qui présidoient aux jeux. Ils faisoient souvent leurs proclamations en vers. Leur voix les rendoit recommandables. Homere a rendu célèbre à jamais Stentor, dont la voix plus éclatante que l'airain, pouvoit servir de trompette.

Ces Hérauts dont nous venons de voir l'existence chez les Grecs & chez les Romains, qui les tinrent eux-mêmes des Etrusques, dont les monumens nous offrent des Personnages avec le titre de *Fecial*, ou de *Vesial*, leur étoient communs avec les Orientaux. Il est vrai que jusques ici l'Histoire Orientale ne nous en offre aucune trace ; mais nous allons nous assurer que c'étoit la faute de ceux qui se sont occupés de cet objet. Les Livres Hébreux nous

offrent ces Hérauts avec leur nom primitif, & divisés également en deux classes.

4.

Des CERETHIENS *& des* PHELETHIENS *attachés à David.*

Moyse défendit aux Hébreux (1) d'attaquer une Ville sans lui avoir auparavant offert la paix ; mais cette offre ne pouvoit être faite que par des personnes qui eussent un caractère de représentation.

Les Hébreux avoient donc des Féciaux, des Ceryces ou Hérauts d'Armes : & nous avons trouvé leurs noms dans leurs livres, où jusques ici personne ne les avoit reconnus. Ce sont les CERETHIENS & les PHELETIENS. Tout l'indique, leur nom, leur place à la tête des Armées, la qualité de leur Chef.

Si on ne s'en étoit pas apperçu, c'est que cette connoissance tenoit à d'autres, sur lesquelles on s'étoit égaré : cette première erreur en entraîna nécessairement d'autres à sa suite. L'ignorance de la vraie valeur d'un mot répand la plus grande obscurité sur tout ce qui y a du rapport, en sorte que plus on veut l'expliquer, & plus on s'égare.

Le II Livre de Samuel ou des Rois, parle en trois endroits différens d'un Corps de Troupes qui étoit attaché à David, formé des CERETHIENS & des PHELETIENS, & que commandoit un de ses XXX Preux, Benaja fils de Jojada (2).

Ces noms inconnus ont causé de terribles embarras aux Commentateurs : ils y ont vu des hommes d'une merveilleuse force ; le Sanhedrin en corps ; les Philistins & les Crétois. Tout est permis dans le pays des conjectures.

Ce ne pouvoient être des Philistins, Peuple ennemi déclaré des Hébreux, & avec qui David fut en guerre dans le tems même qu'il avoit des Pheletiens avec lui. Ce n'est pas à un pareil Peuple que ce Prince eût confié sa garde : c'étoient encore moins des Crétois, avec qui David n'eut jamais rien à démêler.

Ajoutons qu'il est dit expressément de Benaja leur Chef, que David en fit l'homme de sa confiance, celui qui portoit ses ordres : c'est qu'il étoit tout cela par sa place, ces Cerethiens & ces Pheletiens étant des personnes choisies & du premier rang.

On en conviendra sans peine dès qu'on se rappellera que dans Nahum, *Phalt*, *Phelt* signifie une *cotte-d'armes* en Hébreu, & que *Cereth* vient de

---

(1) Deut. XX. 10-12. (2) Cap. VIII. 18, XV. 18, XX. 23.

Carath, faire alliance, négocier. Ce Corps de Troupes ſi diſtingué étoit donc composé des Hérauts d'Armes, Corps ſacré, Troupe de confiance, & qui chez tous les anciens Peuples étoient chargés des ordres les plus importans

On ſait encore que les Hérauts marchoient à la tête des Armées, & il eſt dit expreſſément que ceux-ci marchoient devant David lorſqu'il abandonna Jéruſalem au tems de la révolte d'Abſalon : & c'eſt par cela même que l'Hiſtorien Sacré n'omet pas cette circonſtance remarquable.

Si on a cru qu'ils étoient étrangers, c'eſt que le texte nomme immédiatement après les Gethéens, Troupe de Volontaires Etrangers qui étoient accoutus au ſecours de David : mais on ajoute que ce Roi fit tout ſon poſſible pour engager ceux-ci à ſe retirer, par cela même qu'ils étoient étrangers : ce qui n'eſt point dit des autres.

Ces Hérauts d'Armes tenoient d'ailleurs un rang trop diſtingué pour être omis dans l'état de la magnifique maiſon de David & de Salomon.

5.

Du Caducée.

Telles étoient les demi-connoiſſances ſur l'Antiquité, qu'on n'avoit jamais ſu ni ce que repréſentoit le Caducée, ni par quelle raiſon il étoit devenu le ſymbole de Mercure & un emblême de paix, & enſuite celui des Hérauts.

Dans nos Allégories Orientales, nous avons démontré que le Caducée étoit l'emblême parlant de Mercure, comme Inventeur de l'Aſtronomie & du Calendrier, l'une des ſciences les plus preſſantes pour l'Agriculture. Comme Mercure étoit en même tems le Meſſager des Dieux, les Ambaſſadeurs des Rois & des Peuples ne purent prendre un ſymbole plus noble que celui-là, & dès-lors ils furent tous armés du Caducée ; & chez les Grecs, un même nom déſigna le Caducée & les Hérauts.

Les Hérauts s'appelloient *Kèrukes* ou *Caryces*.

Le Caducée, *Kêrukeion ou Kêrykaion*, en Athénien ; & *Karukeion* dans le dialecte Eolien.

Les Latins ayant changé ici R en D, comme cela arrive très-ſouvent, ils en firent CADUCÉE, mot alteré qui ſembloit ne tenir plus à rien.

Tout ſe tient dans l'Univers : les Grecs durent toutes leurs connoiſſances aux Orientaux : c'eſt donc de l'Orient qu'ils tinrent le droit noble & conſolant

des Hérauts, droit qu'on connoît mal, parce qu'on n'a jamais approfondi ni les causes qui les avoient fait établir, ni celles qui les avoient rendus presqu'inutiles, & sur lesquelles nous tâcherons de répandre quelque lumiere.

Le nom de *Carux* vint lui-même de l'Orient: *QaR*, *Qarh* y signifie *proclamer*, *annoncer*, *publier:* ce nom fut donc parfaitement relatif à son objet, & dès-lors on en a déjà une idée étendue.

En vain on veut regarder comme nulle la science étymologique, se refuser à sa nécessité, à sa beauté, à son évidence; il faut toujours revenir à elle comme à la base de toute connoissance solide. Mais tout est rempli d'étymologies de mauvais aloi? Rejette-t'on la monnoie parce qu'il y en a de fausse? & à quoi sert la raison? Qu'on prenne le bon; qu'on rejette le mauvais. Confondre l'un avec l'autre, ou ne rien admettre de peur d'être trompé, c'est porter beaucoup trop loin l'amour de la vérité.

6.

Du mot SCHILD, Bouclier, &c.

Ce n'est pas non plus par hasard que le nom Oriental du Bouclier שלט *Schilt* est parfaitement conservé dans les Langues du Nord avec la même signification.

En Germain, SCHILD, Ecu, Ecusson; 2°. Enseigne, Armoirie;

En Anglo-Saxon, SCYLD, } un Ecu, un Bouclier,
En Anglois, SHIELT, }

En Flamand, SCHILD, Ecu, Bouclier, Pavois: 2°. Ecu des Armoiries.

En Danois, } SKIOLD, Bouclier.
En Suédois, }

Ce mot est même devenu chez ces Peuples la source de plusieurs autres relatifs à la peinture, par cela même qu'on peignoit les Boucliers.

Cette Famille doit tenir au Theuton SCHIL, peau, & au Grec *Skyllô*, enlever la peau: les Boucliers étant faits, dans l'origine, de peaux d'animaux. Celui d'Ajax étoit de sept peaux de Bœuf, l'une sur l'autre.

Comme les Grands avoient seuls le droit de Bouclier, on doit rapporter à cette Famille celle-ci:

שלט *Schalt*, en Oriental, Seigneur, Chef, Président: *Schalta*, dominer, présider;

D'où SULTAN, & Soudan, Prince.

SHULTH-EIZ, Conſul, Juge, Prévôt, en Theuton.
SCULTETa, en Anglo-Saxon.
SCULDuis, en Lombard.
SKULDais, en Sueo-Gothique.
SCULTis & *Shultis*, en vieux Anglois.
SCHULDais, Prêteur, Recteur; dans PAUL DIACRE, Livre VI. Chap. 24.

7.

HÉRAUTS D'ARMES EUROPÉENS.

Toutes les Nations modernes qui ont enlevé aux Romains l'Empire de l'Europe, ont des Hérauts d'Armes: ceux-ci ont joui pendant pluſieurs ſiècles de tout l'éclat des anciens: aujourd'hui ils ſemblent bornés à des objets de ſimple parade ou purement blaſoniques: prouvons que dans l'origine ils rempliſſoient toute l'étendue des anciens Hérauts, & indiquons les cauſes qui les ont réduits ſi fort au-deſſous de ce qu'ils furent d'abord.

Les anciens Hérauts d'Armes François rempliſſoient exactement toutes les fonctions de ceux dont nous venons de parler, les fonctions de Féciaux & de Céryces: ils avoient tous été calqués ſur le même modele: il n'en faut pas juger par nos Hérauts d'Armes actuels, dont les fonctions & la conſidération ont néceſſairement reçu de très-grands échecs depuis que les Nations Européennes ont eu des Ambaſſadeurs à demeure les unes chez les autres, & depuis que les Tournois furent ſupptimés; car dans ceux-ci, ils rempliſſoient précíſément les mêmes offices que les Ceryces dans les Jeux publics de la Grèce.

Les Hérauts d'Armes ſont diviſés d'une maniere qui correſpond parfaitement à ceux des Hébreux: Rois d'Armes, Hérauts & Pourſuivans d'Armes; ceux-ci étoient diſtingués par la couleur de leur cotte-d'Armes: de même que chez les Hébreux, il y avoit les Kerethiens ou Hérauts, les Pelethiens ou ceux qui diſtinguoient leurs cottes-d'Armes, & Benaja leur Général.

Ils étoient armés du *Caducée*, bâton couvert, en France, de velours violet ſemé de fleurs de lys d'or en broderie.

Ils étoient chargés, 1°. d'annoncer, dans les Cours des Princes Etrangers, la guerre ou la paix, en faiſant connoître leurs qualités & leurs pouvoirs.

2°. Le jour d'une bataille, ils etoient placés devant l'étendard; ils faiſoient le dénombrement des morts, redemandoient les priſonniers, ſommoient les Villes de ſe rendre, marchoient dans les Capitulations devant le Gouverneur de

la Ville : ils publioient les Victoires, & en portoient les nouvelles dans les Cours Etrangeres.

3°. Il étoit de leur charge de publier les joûtes & tournois, de convier à y venir, ainsi que dans la Grèce ; de signifier les cartels, de marquer le champ, la lice ou le lieu du combat ; d'appeller, tant l'assaillant que le tenant, & de partager également le Soleil aux combattans à outrance. Ils publioient aussi la Fête de la célébration des Ordres de Chevalerie, & s'y trouvoient en habit de leur Corps.

4°. Ils assistoient aux mariages des Rois & aux Festins Royaux qui se faisoient aux grandes Fêtes de l'année quand le Roi tenoit Cour pleiniere, où ils appelloient le Grand-Maître, le Grand-Panetier, le Grand-Bouteillier, pour venir remplir leur charge.

5°. Aux cérémonies des obseques, ils enfermoient dans le tombeau les marques d'honneur, le Sceptre, la Couronne, la main de Justice, &c.

6°. Ils étoient aussi chargés de dresser des Armoiries, des généalogies, des preuves de Noblesse ; de corriger les abus & usurpations des casques, timbres, supports & Couronnes : d'avoir la communication de tous les vieux titres qui pouvoient servir à cet égard : enfin de blasonner l'Ecu des Chevaliers qui se présentoient pour les tournois ; & tout cela en imitation plus ou moins parfaite de ce qui se pratiquoit dans les jeux de la Grèce.

On voit par tout ce détail que nos Hérauts d'Armes, si étroitement liés avec notre Blason, sont exactement les mêmes Personnages que les Féciaux, les Céryces, les Céréthiens, qu'ils en remplissoient exactement toutes les fonctions, & qu'ils furent ainsi très-antérieurs au tems de ces tournois & de ces croisades pour lesquels on croyoit qu'ils furent inventés.

On voit également que s'ils furent chargés aux tournois de blasonner l'Ecu des Chevaliers, ou de vérifier si ces Chevaliers étoient réellement vrais Chevaliers, c'est que dans les Jeux de la Grèce où ils proclamoient les combats, ils étoient chargés des mêmes fonctions. Certainement dans ces Jeux où les Rois Grecs se faisoient un honneur de gagner des victoires, où Hiéron lui-même, ce Prince Syracusain si illustre, ne dédaignoit pas de combattre, nul n'y combattoit que des Personnes libres, égales à la Noblesse, toutes Citoyennes, toutes Nobles ; car dans Athènes même, où le Peuple étoit Maître, ce Peuple n'étoit composé que de très-anciennes Familles Citoyennes, de Pere en fils, depuis plusieurs siècles : les Esclaves, les Artisans, les Habitans étrangers n'avoient nulle voix dans ces assemblées, & n'y paroissoient point.

Ces Familles Citoyennes étoient même si jalouses de leur droit de naissance,

sance, qu'on n'étoit regardé comme légitime qu'autant qu'on étoit né d'un Pere & d'une Mere Citoyens tous deux.

Celui qui étoit né d'une Mere non Citoyenne d'Athènes, étoit déclaré bâtard, non Athénien, & ne pouvoit prétendre à aucune Charge de la République : aussi n'étoit-il pas obligé, comme les Citoyens, d'avoir soin de ses parens jusqu'à leur mort.

Dans des Villes aussi jalouses de leurs droits & de leurs prérogatives, il étoit donc essentiel, de la plus grande importance, de constater la Noblesse de chaque Famille, de chaque Citoyen, & leurs titres aux objets pour lesquels ils se mettoient sur les rangs. Il est donc certain qu'aux Jeux solemnels de la Grèce les Hérauts étoient obligés de vérifier la qualité de chaque Combattant ; s'ils étoient Citoyens, Patriciens, tels que devoient être des personnes que l'Etat étoit appellé à honorer, à loger, à nourrir.

Ainsi nos Hérauts d'Armes, en vérifiant le Blason des Chevaliers qui vouloient combattre, ne faisoient qu'imiter un usage qui s'étoit constamment pratiqué dans les Jeux de la Grèce.

Quant à leur nom, qui est une altération de *Heraldus*, d'où le nom d'*Art Héraldique*, donné à l'Art du Blason, il est composé de *Her*, Armes, & *Ald*, ancien : Seigneur : Roi, le Roi ou le Seigneur d'Armes : aussi leur Chef s'appelle encore aujourd'hui le *Roi d'Armes*, nom qui est la traduction littérale du mot *Heraud* ou *Heraldus*.

CRI DE GUERRE.

Dans les tems anciens comme dans les modernes, les boucliers ou les Armoiries étoient souvent accompagnées du cri de guerre adopté par ceux qui avoient droit de banniere. Ce cri étoit comme le mot du guet, au moyen duquel chacun pouvoit reconnoître sa banniere dans les ténèbres les plus épaisses, ou au milieu de la mêlée la plus terrible.

Ces cris étoient de plusieurs especes. Le plus ordinaire étoit le nom propre : ainsi Gédéon donne pour cri à sa petite Troupe contre les Madianites, *au Seigneur & à Gédéon.*

D'autres avoient le cri d'invocation, tel le cri des Montmorencis : *Dieu aide au premier Chrétien.*

D'autres, de ralliement, *Montjoie Saint Denis*, c'est-à-dire, *ralliez-vous sous la banniere de Saint Denis.*

On trouve le ſecond de ces cris ſur les Médailles de la Maiſon Thoria : c'eſt *Junon Conſervatrice.*

Je ne doute pas qu'on n'en trouvât un très-grand nombre des uns & des autres, en examinant avec ſoin les deviſes & les inſcriptions qui ſont ſur les Médailles anciennes.

ORDRES DE CHEVALERIE.

A meſure que nous avançons dans la connoiſſance de l'Antiquité, nous découvrons que des établiſſemens qu'on regarde comme des inventions très-modernes, n'ont été faits qu'en imitation de ce qui ſe pratiquoit dans la plus haute Antiquité. Tels ſont les Ordres de Chevalerie.

Actuellement, il n'exiſte en Europe que des Ordres très-modernes. On ne connoit rien de plus ancien en ce genre que celui de la Toiſon d'Or, fondé par les derniers Ducs de Bourgogne : & celui de l'Etoile en France. Et les Rois ſeuls en ont.

Mais dans l'Antiquité, il exiſtoit également des Ordres de Chevalerie, & tout Prince Souverain chez lui, quoique relevant d'un autre, avoit le droit d'Ordre.

C'eſt ainſi que les Ducs d'Orléans & de Bourgogne avoient un Ordre à eux, déjà avant l'établiſſement de la Toiſon d'Or dans la Maiſon de Bourgogne & du Porc-épi dans celle d'Orléans. L'Hiſtoire nous apprend que peu de jours avant que le Duc de Bourgogne fît aſſaſſiner le Duc d'Orléans, ils avoient pris & porté l'Ordre & le Collier l'un de l'autre, en preuve d'alliance & de bonne amitié. Cependant on ne trouve rien dans l'Hiſtoire ſur ces Ordres. C'eſt qu'on a toujours pris rénovation ou perfection & extenſion pour création: ce qui a ſans ceſſe égaré.

Les Rois de Perſe donnoient à leurs Grands-Seigneurs des Colliers d'or & à Conſtantinople, du tems des Empereurs Romains, les Grands Seigneurs portoient des ÉCHARPES d'or : c'étoient les marques d'honneur les plus diſtinguées.

Il ſeroit bien ſingulier que les Ordres de Chevalerie n'euſſent été imaginés que dans un tems où l'eſprit de Chevalerie n'exiſtoit plus, ou qu'il s'éteignoit de toutes parts, & où l'on étoit bien-aiſe qu'il s'éteignît.

C'eſt qu'on ne s'eſt aviſé qu'alors d'en tenir note.

Les Peuples Celtes, dit M. *Pelloutier* (1), portoient autour du cou des chaînes ou des Colliers d'or maſſif. Ils avoient auſſi autour du bras & autour du poignet des bracelets du même métal, appellé *Viriæ* par les Eſpagnols, & *Viriolæ* par les Gaulois. Autant qu'il eſt poſſible d'en juger, cet ornement ſervoit à diſtinguer les Nobles, & particulierement ceux qui avoient quelque Commandement dans les Troupes. POLYBE repréſentant (2) une armée de Gaulois rangée en bataille, dit que le premier rang étoit composé de gens ornés de Colliers & de Bracelets, c'eſt-à-dire de gens de qualité qui ſe battoient toujours à la tête des Armées.

Le Collier & les Bracelets, obſerve-t-il auſſi, étoient chez les Perſes un ornement affecté aux Grands-Seigneurs. Hérodote parlant de Mardonius que Xerxès laiſſa en Grèce pour y continuer la guerre, nous apprend qu'il choiſit dans l'armée des Perſes tout ce qu'il y avoit de gens à Colliers & à Bracelets; c'eſt-à-dire, l'élite de la Nobleſſe.

Auſſi TITE-LIVE ſpécifie ordinairement le nombre des Colliers & des Bracelets gagnés ſur les Gaulois, afin qu'on pût juger du nombre des Officiers & des perſonnes de diſtinction qu'ils avoient perdus dans la bataille. Les Guerriers qui avoient coutume de ſortir des rangs & de ſe préſenter entre les deux Armées pour défier les plus braves des ennemis, étoient preſque toujours de ces gens à Colliers, qui vouloient ſignaler leur Nobleſſe & ſe faire un grand nom par des actions d'éclat.

Alors comme aujourd'hui les gros Colliers déſignoient les perſonnes de la plus haute diſtinction.

Les Hauſſe-cols des Officiers ſont un reſte de cet ancien uſage qui fut admis de bonne-heure par les Romains.

DES ECUYERS.

Tout Noble, tout homme ayant droit de bouclier, avoit celui de le faire porter par un de ſes hommes : celui-ci en étoit appellé *Scuti-Fer* & *Scuti-Ger*, porte-bouclier, mot qui s'eſt altéré inſenſiblement en celui d'Ecuyer, par l'habitude où nous ſommes de ſupprimer les T dans le milieu des mots, & de changer les G en Y.

Cet *Scutiger* ou Ecuyer étoit toujours de la claſſe de ceux qui ſeuls avoient le droit de porter le bouclier ; cette arme étoit ſacrée en quelque choſe : qui-

(1) Liv. II. Ch. VIII. (2) Liv. II. 117.

conque n'avoit pas droit d'en porte, n'étoit pas digne même d'en avoir la garde.

Ce n'étoit pas un ſimple effet de la vanité, mais une précaution ſage : car quiconque a la garde d'une choſe, ſe croit bientôt en droit d'en uſer ; & de proche en proche, à en reſter ſeul poſſeſſeur ; ſur-tout relativement à une arme auſſi précieuſe que celle du bouclier.

Le titre d'Ecuyer étoit ainſi un grade au-deſſous de celui de Chevalier : des Familles entieres n'ont même jamais eu d'autre titre : c'eſt que tout Noble avoit droit d'être Ecuyer ; au lieu que pour être Chevalier, il falloit être Seigneur de pluſieurs maiſons nobles : de même que pour être Comte, il falloit être Chef d'un grand nombre de Chevaliers.

Enseignes de Sauvegarde.

Outre les Enſeignes Militaires, on a été obligé d'en employer à nombre d'autres uſages dans la vie civile.

Ainſi les Négocians ont tous une enſeigne devant leur magaſin ou boutique, afin que ceux qui ont beſoin d'eux, puiſſent les trouver ſans peine.

Les Couvreurs ſuſpendent une piece de bois du haut des toits qu'ils raccommodent, afin que les paſſans puiſſent éviter les tuiles & les décombres qu'ils ne peuvent empêcher de tomber dans la rue.

Lorſque les Hébreux aſſiégerent Jéricho, ils recommanderent à Rahab de mettre une piece d'étoffe rouge à la façade de ſa maiſon, afin qu'elle fût à l'abri de toute inſulte dans la priſe de ſa Patrie.

Dans les Tableaux de Polygnotte relatifs à la guerre de Troie, que les Cnidiens avoient fait peindre à leurs frais dans un portique de Delphes & dont Pausanias nous a conſervé la deſcription, on voit que les Grecs après avoir pris la ville de Troie, ſuſpendirent une peau de Léopard à la porte d'Antenor pour lui ſervir de Sauvegarde (1) : ce Prince paſſoit pour avoir fait ſa paix particuliere avec les Grecs, & Enée en étoit fortement ſoupçonné.

---

(1) Phocid. Ch. XXVIII.

PARTIE III.

DU DROIT des Monnoies ; & des Symboles dont on les accompagnoit.

ARTICLE I.

DE LA MONNOIE EN GÉNÉRAL.

1.

Nécessité d'un moyen propre à faciliter les échanges des denrées & de l'industrie.

Dès que la Terre fut cultivée, dès que plusieurs grands Propriétaires eurent établi divers Etats, & eurent donné lieu à une grande industrie & à un grand Commerce, il fallut nécessairement inventer un moyen propre à faciliter les échanges, non-seulement de proche en proche, mais jusques dans les Régions les plus éloignées. Il arrivoit sans cesse, par exemple, que ceux qui avoient des échanges à faire, ne pouvoient pas se procurer réciproquement ce dont ils avoient besoin. Celui qui avoit du bled de trop, auroit voulu le donner à celui qui avoit plus de troupeaux ou de telle autre denrée qu'il ne lui en falloit pour son usage ; mais il ne trouvoit que des gens qui avoient besoin de bled & qui n'avoient point de troupeaux ou des denrées qui lui convinssent : dès-lors, comment faire des échanges ? Comment se rendre utiles les uns aux autres ?

Celui qui avoit des vins, des légumes, des troupeaux, ou telle autre denrée, ne trouvant autour de lui que des Propriétaires riches en mêmes denrées, ou des personnes riches en industrie & qui ne pouvoient lui donner en échange le bled ou les autres objets dont il avoit besoin, restoit avec son vin, ses troupeaux, ses denrées, ou étoit obligé d'aller chercher dans le lointain des personnes avec qui il pût faire quelqu'échange.

De là, des entraves continuelles dans le Commerce, sur-tout relativement aux objets d'industrie.

Ces entraves augmentoient bien plus, lorsqu'il falloit échanger de très-petits objets : avec quelle portion d'industrie, par exemple, pouvoit-on se procurer la portion de bled, de vin, de fruit, &c. dont on avoit besoin pour la journée, ou pour un seul repas ? Comment donner en échange une légere portion d'animal ou d'habit ?

Le beſoin eſt induſtrieux, & notre grand principe eſt que tout naquit du beſoin : on ſentit donc auſſi-tôt que comme deux choſes égales à une troiſieme ſont égales entr'elles, il pouvoit exiſter un objet de Commerce qui, ſans être bled, vin, denrée, rien de tout ce dont l'homme a beſoin pour ſe nourrir, ou pour s'habiller, &c. pût être donné en échange de tous ces objets indiſtinctement : qui, ſans être la choſe même qu'on déſiroit par ſon échange, fût capable de la faire trouver ailleurs, ainſi qu'on donne un mandat, une délégation ſur une perſonne qui doit : & qui fût ſuſceptible d'être réduit en auſſi petites portions qu'on voudroit, afin de pouvoir ſe prêter à toutes les circonſtances poſſibles.

2.

Métaux ſervant de Monnoie.

Ce moyen fut fourni par les métaux, par le cuivre, l'or ou l'argent, & dans toutes les gradations poſſibles. Ces objets inégalement précieux devinrent repréſentatifs de la diverſe valeur des denrées. Un morceau de cuivre du poids d'une livre, fut repréſentatif d'une certaine quantité de denrées, ou d'objets d'induſtrie. Un morceau d'argent du même poids put être repréſentatif de vingt fois autant en denrées ; une livre d'or put valoir douze fois plus qu'une livre d'argent, deux cent quarante fois plus qu'une livre de cuivre : ainſi tel animal, telle quantité de denrée pouvoient être repréſentés par une livre de cuivre ; telle autre par une livre d'argent, & telle autre infiniment plus grande par une livre d'or, bien plus aiſée à tranſporter que deux cent quarante livres de cuivre. Et c'eſt ce qu'on appella MONNOIE.

3.

La gradation entre les métaux qui ſervent de Monnoie, donnée par la Nature même.

Ces rapports entre les métaux, qui ſe proportionnent ainſi à toute l'étendue des beſoins du Commerce, ne furent point arbitraires ; car rien ne peut l'être en fait d'inſtitutions permanentes. Elles furent établies ſur la peſanteur reſpective de ces métaux : une même maſſe en argent peſe plus qu'en cuivre ; & une même maſſe en or peſe plus que l'argent : par conſéquent, on put donner en échange une plus groſſe maſſe de denrées contre de l'or, que contre de l'argent ; & une plus groſſe maſſe pour l'argent que pour le cuivre.

4.

La Monnoie n'est donc qu'un signe.

La monnoie ne fut donc qu'un signe représentatif des denrées, & un moyen de faciliter les échanges. Ce qui le prouve incontestablement, c'est que l'on ne donne jamais sa denrée contre ces métaux, lorsqu'on est sûr qu'ils seront insuffisans pour se procurer ce dont on a besoin : alors celui qui possède ces métaux meurt de faim au milieu du plus grand amas en ce genre : tandis que le vrai riche dans ce moment, est celui qui a des denrées ; car il vit & rien ne lui manque.

5.

NOMS DE LA MONNOIE.

1°. *En Oriental.*

Aussi tous les noms de la monnoie, sont le signe représentatif des denrées, des vraies richesses.

Les Orientaux l'appellerent DRACH-MON, *signe pour les routes, pour le Commerce*, mot dégénéré en celui de *Drachme*, qui n'a plus de rapport avec son origine.

2°. *En Grec.*

Les Grecs l'appellerent NOMISMA, *ce qui sert de loi, de régle* pour le Commerce, pour les échanges : d'où les Latins firent le mot NUMMUS, piéce d'argent, & d'où est venu le nom de l'ART NUMISMATIQUE, de cet Art qui roule sur les Monnoies & sur les Médailles.

3°. *En Latin.*

Par les mêmes raisons, les Latins appellerent la monnoie MON-ETA, *ce qui est un signe* ; du mot MON, signe, flambeau, de ce même mot qui concourut également à former celui de *Drach-mon*, comme nous venons de le voir.

Ce mot tient à une Famille immense, aux noms du Soleil & de la Lune en *Men*, *Menes*, *Moun*, les flambeaux de l'Univers : à celui de MON-EO, être en signe, avertir ; à une foule d'autres.

4°. *Méprise des Romains à cet égard.*

Les Romains qui ne connurent jamais rien à leurs origines, crurent que le

nom de *Moneta* donné à la monnoie, venoit de ce qu'on la fabriquoit dans le Temple de JUNON MONETA; mais pourquoi cette Déesse étoit-elle surnommée ainsi, & pourquoi battoit-on monnoie dans son Temple, plutôt que dans celui de toute autre Divinité ? C'est ce qu'ils ne sçurent jamais. Rien de plus simple cependant d'après nos principes.

Junon, la même que la Lune Reine du Ciel, fut appellée avec raison MONETA, *mot-à-mot*, l'Avertisseuse, le signe, le flambeau, puisqu'elle sert de flambeau dans la nuit, & que par ses variations elle avertit les hommes de tout ce qui a rapport au Calendrier.

Le rapport étroit qui se trouva ainsi entre Junon & ce qu'on appelloit comme elle MONETA, ne permit pas de consacrer la monnoie à d'autres Divinités, & de la fabriquer ailleurs que dans son Temple.

5.

Monnoie mise sous la protection des Dieux.

La facilité avec laquelle on pouvoit tromper les hommes dans l'usage de la monnoie, & la nécessité extrême qu'il ne s'y glissât aucun abus, furent de puissans motifs pour mettre les signes monétaires sous la protection de la bonne-foi & sous la sanction des Dieux vengeurs du parjure & de la fraude.

6.

Origine de notre mot MONNOIE.

Est-il nécessaire d'avertir que ce mot n'est point l'effet du hasard, quoiqu'il ne nous offre rien de significatif : qu'il n'est que l'altération du mot même MON-ETA, prononcé en Languedocien *mounéde*, & en vieux François *monnée*, par cet usage constant qu'a notre Langue de supprimer les T du milieu des mots ?

ARTICLE II.

ANTIQUITÉ DE LA MONNOIE.

1.

Diversité des opinions à ce sujet.

On comprend sans peine d'après ces principes, que l'origine de la monnoie remonte à la plus haute antiquité : cependant, lorsqu'on veut le prouver par

par le fait, on ne trouve à cet égard que ténèbres & que contestations parmi les Savans : la plûpart prétendent qu'elle ne remonte qu'à quelques siècles avant notre Ere; un très-petit nombre la regarde comme plus ancienne.

2.

Causes de cette diversité.

Il semble que sur des choses de fait, il ne devroit point y avoir de contestations ; mais il faudroit pour cela que les faits fussent toujours exprimés d'une maniere bien claire ; & qu'ils n'eussent jamais varié : & c'est précisément le contraire sur cette question.

Les premieres monnoies furent désignées par les noms des objets dont elles étoient les signes représentatifs : les moindres qui représentoient la valeur des agneaux, furent appellées *Agneaux*; celles qui représentoient la valeur des bœufs en furent appellées *Bœufs*. Dès-lors grand embarras pour savoir si les mots d'agneaux & de bœufs désignent réellement dans les anciens des agneaux & des bœufs vivans, ou des monnoies.

Secondement, il est certain qu'on pesoit dès l'origine l'or & l'argent, & dès-lors on suppose qu'il n'y avoit aucune marque sur les métaux pour en fixer la valeur ; qu'il n'existoit donc point d'argent monnoyé.

Troisiémement, l'Histoire nous apprend le tems où dans certaines contrées l'or & l'argent devinrent des objets monnoyés; & celui où furent frappées les plus anciennes médailles connues ; & on en conclut que l'or & l'argent n'ont servi de monnoie nulle part avant ce tems-là.

Mais si en bonne Logique, aucun de ces raisonnemens n'est concluant, s'ils ne portent que sur de fausses suppositions, s'ils donnent à certains mots, à certains usages un sens infiniment trop restreint, s'ils supposent de l'opposition entre des objets qui ne sont point contradictoires, que faudra t'il penser de ces assertions? Qu'elles sont au moins prématurées ; qu'on ne s'est point entendu, ou qu'on n'a jamais saisi ces objets sous leur véritable point de vue ; qu'il n'est donc pas étonnant que les volumes se multiplient sans que la vérité en soit mieux connue ; & les ténèbres, dissipées.

Afin d'éclaircir ces objets, nous devons donc avant tout péser la force de ces difficultés ; nous allons par conséquent en faire autant de questions particulieres.

PREMIERE QUESTION.

Les Pièces de Monnoie furent-elles désignées d'abord par les noms d'Agneaux, de Brebis, de Bœufs?

1.

Tous les anciens Achats faits avec des Agneaux & des Bœufs.

Les premiers achats dont l'Histoire nous parle, à remonter au tems d'ABRAHAM pour les pays Orientaux, à ceux de THÉSÉE pour la Grèce, & de SERVIUS pour Rome, sont représentés comme ayant été faits avec des brebis, des agneaux, des bœufs.

Ceux qui ne se sont point fait de principes à cet égard, prétendent que par ces mots il faut entendre de vrais animaux, & non des piéces d'argent qui portoient l'empreinte de ces animaux. La raison qu'ils en donnent, c'est que dans ce tems-là il n'y avoit point d'argent monnoyé; mais c'est une pétition de principe; les expressions *acheter* & *piéce d'argent*, dont on se sert dans ces occasions, ne peuvent être relatives à des échanges d'objets commerçables; on n'achete qu'avec des métaux. C'est bouleverser les termes, c'est les dénaturer que de leur donner un sens différent du seul dont ils soient susceptibles.

2.

Monnoie appellée Brebis *en Canaan.*

S'il est dit dans la GENÈSE (1) que Jacob achete une portion de champ pour cent agneaux, ces Savans veulent qu'il ait donné cent agneaux en nature; tandis qu'il est dit dans les ACTES (2) que ce marché avoit été fait à prix d'argent.

3.

Monnoie appellée Bœuf *à Athènes.*

Lorsqu'HOMERE & HÉSIODE désignent par tant de bœufs, tant de moutons, la valeur de divers objets, on ne manque pas de dire que la monnoie n'étoit certainement pas connue alors; que ces noms d'animaux désignent manifestement des animaux & non des piéces d'argent.

(1) Ch. XXXIII, Vers. 19. (2) Ch. VII, 16.

On oublie donc qu'Hesychius dit expreſſément que la monnoie des Athéniens avoit un bœuf pour empreinte.

Et que Plutarque dit expreſſément que cette monnoie avoit été battue à Athènes par Théſée, avant la guerre de Troie.

Mais puiſqu'avant Homere & avant Héſiode, il exiſtoit une monnoie à bœufs, à brebis, pourquoi ne veut-on pas que ce ſoit par cette monnoie que ces Poëtes évaluent les objets précieux dont ils parlent ?

C'eſt comme ſi lorſque nous parlons d'écus ou de livres, quelqu'un s'imaginoit qu'il s'agit non de monnoie, mais de vrais écus ou boucliers & d'un poids réel en métal.

Le Proverbe en uſage à Athènes Βυς εν γλωττη, le *bœuf ſur la langue*, pour déſigner ceux qui opinoient en conſéquence de l'or qu'on leur avoit donné afin d'acheter leur ſuffrage, n'a de ſel qu'autant que ce bœuf étoit une monnoie.

Mais puiſque les bœufs d'Athènes étoient une monnoie, pourquoi les agneaux ou les brebis des Cananéens du tems d'Abraham, n'auroient-ils pas été également une monnoie ?

4.

Monnoie appellée Bœuf & Brebis *à Rome.*

Si on ſe refuſe à l'évidence de ces choſes, on ne pourra du moins en diſconvenir pour Rome.

Ses Hiſtoriens nous aſſurent que leur Roi Servius fit battre monnoie avec l'empreinte de bœufs & de brebis. On y pouvoit donc évaluer certainement les objets précieux par bœufs & par brebis ; & cependant les expreſſions étoient parfaitement les mêmes qu'en Paleſtine & que dans la Grèce. Pourquoi donner aux unes plus d'extenſion qu'aux autres ?

Ces mêmes Hiſtoriens nous apprennent que l'an 300 de Rome, les Conſuls Sp. Tarpeius & An. Terminius donnerent la liberté aux Magiſtrats d'impoſer des peines pécuniaires, en preſcrivant cependant qu'elles n'iroient pas au-delà de deux bœufs & de trente brebis.

Par-tout le même langage, donc par-tout les mêmes idées & les mêmes uſages.

Il exiſte encore de ces anciennes monnoies de cuivre marquées d'un bœuf. Le P. de Montfaucon en a fait graver deux dans ſon Antiquité Expliquée, dont l'une eſt conſervée dans le Cabinet de Sainte Geneviéve. Elles peſent chacune quatre livres, & valoient quatre as, ou quatre ſous.

Ce Savant dit à ce ſujet que le nom d'*As* venoit d'*æs*, cuivre : c'étoit une erreur étymologique. As ſignifie un, & eſt un mot primitif, comme nous l'avons prouvé dans nos Origines Latines.

5.

Du mot PECUNIA.

C'eſt parce que la monnoie Romaine portoit l'empreinte des animaux les plus précieux pour l'homme, de ceux qu'on appelloit PECUS, troupeaux, beſtiaux, que la monnoie ou l'argent monnoyé fut appellé en général PECUNIA, comme ſi on eût dit richeſſe en troupeaux ; & la maſſe des biens, PECULIUM, d'où PECULAT, crime de ceux qui s'enrichiſſoient par des extorſions & d'autres voies criminelles. Cependant ſeroit-on en droit de reſtraindre ces mots à la ſeule poſſeſſion de troupeaux ?

6.

Monnoie appellée Loup, Cheval, &c. par la même raiſon.

La monnoie d'Argos étant marquée d'un loup, celle de Theſſalie d'un cheval, ne diſoit-on pas loup d'Argos & cheval de Theſſalie pour indiquer leurs monnoies ? N'eſt-ce pas un uſage conſtant de déſigner la monnoie par ſa marque ?

7.

Agneau ou Agnel, ancienne Monnoie de France.

La France n'a-t-elle pas eu elle-même une monnoie d'or fin appellée AGNEAU ou AGNEL & AIGNEL, comme on prononçoit alors, & qui prenoit ſon nom de ſa marque ? Saint Louis la fit frapper le premier : Philippe-le-Bel en maintint l'uſage, & elle ſubſiſta juſqu'à Charles VII. Elle repréſentoit un agneau avec cette deviſe ; AGNUS *Dei qui tollis peccata mundi, miſerere nobis.* Sa valeur étoit de douze ſols & demi tournois, qui étoient des ſous d'argent peſant chacun autant que l'agnel. On l'appelloit auſſi MOUTON *d'or à la grande* ou *à la petite laine.* On lui donnoit auſſi le nom d'AGNELET.

Cependant ne ſe moqueroit-on pas de celui qui en concluroit que ces Agneaux déſignoient de vrais agneaux vivans ?

CONCLUONS que par-tout où l'on a évalué les ventes & les achats par les

mots de Bœufs & de Brebis, on a toujours entendu par-là des piéces d'argent, de la monnoie ſur laquelle étoit l'empreinte de ces animaux.

IIme. QUESTION.

L'Action de peſer les Métaux, ſuppoſe-t-elle que la Monnoie étoit ſans empreinte?

I.

L'action de peſer n'eſt pas en contradiction avec l'empreinte.

Ceux qui nient l'Antiquité de la monnoie, ne ſe contentent pas de prendre les mots de *bœuf & de brebis* au pied de la lettre pour de vrais animaux; ils ajoutent que lorſqu'on eut recours aux métaux pour faciliter le Commerce, on les livroit au poids purement & ſimplement, & que ce ne fut que long-tems après qu'on s'aviſa d'y mettre des marques relatives à leur poids.

Un fait comme celui-là mériteroit d'être prouvé, ſur-tout par des perſonnes en apparence ſi ſcrupuleuſes ſur les faits, & qui ne veulent pas ajouter un mot à la lettre. Cependant, qu'alleguent-ils pour prouver qu'il n'y avoit point d'argent monnoyé avant les ſiècles voiſins de Servius? ceci uniquement, qu'on le péſoit.

Mais quel rapport entre le principe & la conſéquence? Nous n'avons donc point d'argent monnoyé, aujourd'hui, où tous les payemens de groſſes ſommes ſe font par ſacs d'argent qu'on peſe; où on peſe les louis même pour s'aſſurer s'ils ſont de bon aloi?

Nous n'en avons donc point, d'argent monnoyé, puiſque nous le comptons par livres?

Quel Etranger ne ſe croiroit pas, d'après les mêmes raiſonnemens, en droit de conclure que nous ſommes abſolument privés des monnoies, puiſque nos richeſſes ne ſont compoſées que de livres & ne ſe connoiſſent qu'au poids? Qu'il nous plaindroit de n'avoir pas eu l'eſprit d'inventer quelque ſigne, quelque marque qui tînt lieu de poids, de balances, de toute la peine qui en réſulte pour fixer la valeur des métaux, & ſur-tout pour n'être pas trompé par de faux poids & de fauſſes balances?

Ainſi on raiſonne lorſqu'on iſole tout, qu'on s'arrête à la lettre, qu'on ne remonte aux principes de rien, qu'on ne s'éleve pas au-delà de ce qu'on a ſous les yeux.

2.

Les Anciens avoient de l'argent monnoyé dans le tems qu'ils le péſoient.

Cependant, on avoit des preuves propres à faire voir que l'argent même péſé avoit des marques, & qu'il étoit diviſé en piéces égales & d'une même valeur, indépendamment de ce que nous avons dit ſur la premiere queſtion.

Moyse dit, par exemple, qu'Abimelech Roi de Guerar, donna à Abraham mille piéces d'argent : que ce Patriarche achetant une caverne pour ſervir de tombe ou de ſépulture à ſa famille, il en donna quatre cents ſicles d'argent de monnoie publique qui avoit cours chez les Marchands. Et que Joſeph fut vendu par ſes freres vingt piéces d'argent.

On voit donc ici l'argent diviſé en piéces reçues dans le public, & qui ont un cours fixe chez les Marchands. Il falloit donc néceſſairement que ces piéces euſſent une marque au moyen de laquelle on fût aſſuré qu'elles étoient toutes ſemblables, qu'elles avoient une valeur égale, & à laquelle on ne pouvoit ſe méprendre.

En voici cependant de différente eſpéce: des eſpéces d'argent, des ſicles, des agneaux : il exiſtoit donc néceſſairement entre toutes ces piéces d'argent, une proportion quelconque, connue, invariable, à laquelle on ne pouvoit ſe méprendre.

Sans cela, quel commerce eût pu ſubſiſter au milieu de tant de choſes inconnues & ſi longues à vérifier, & cependant ſi néceſſaires ?

Mais c'eſt qu'elles étoient monnoyées, & cette monnoie portoit toujours le nom de ſon empreinte. Ainſi Agesilas, ce Héros Lacédémonien, obligé d'abandonner l'Aſie, théâtre de ſes exploits, pour venir au ſecours de ſa Patrie, contre laquelle trente mille piéces d'or marquées d'un Archer, avoient ſoulevé la Grèce, il dit plaiſamment que trente mille Archers l'avoient chaſſé de l'Aſie.

3.

Elle étoit indiſpenſable.

D'ailleurs qui pourra ſe perſuader qu'au tems d'Abraham où l'Egypte, l'Inde, la Chaldée, la Paleſtine, &c. exiſtoient avec cette ſageſſe qui leur a acquis un ſi grand renom, & où il ſe faiſoit un ſi grand commerce, on n'eût

pas assez d'esprit pour sentir la nécessité de mettre une marque quelconque sur le cuivre, l'or, l'argent dont on se servoit pour faciliter le commerce: & sur-tout relativement à ces petits payemens qui reviennent à chaque instant & pour lesquels il eût été trop long & trop pénible de péser l'argent chaque fois : & qu'ayant senti l'utilité d'un pareil expédient, ils n'ayent ni su l'imaginer, ni voulu en faire usage ?

Pour relever l'habileté de quelques hommes, faut-il frapper de stupidité des Générations entieres, sur-tout quand on n'est pas assuré d'avoir raison, & que les faits ne sont pas éclaircis ?

Tout devoit faire penser qu'on n'avoit pas pu rester un si grand nombre de siècles dans l'ignorance sur des objets aussi simples & aussi nécessaires : que l'intérêt & la nécessité furent toujours de grands Maîtres : & qu'on peut s'en rapporter au génie & à l'activité des Négocians sur tout ce qui peut faciliter leurs opérations.

4.

L'Orient dut en avoir beaucoup plutôt qu'Athènes, que Rome & que tout l'Occident.

Du tems d'Abraham, deux mille ans avant notre Ere, il existoit déjà un très-grand commerce dans l'Orient: déjà alors de très-grandes Caravanes parcouroient les vastes Etats de l'Asie pour profiter des richesses de tous, en leur portant tout ce qui pouvoit tenter le luxe de tous ou satisfaire leurs besoins. Ces Négocians commerçoient nécessairement avec des métaux : & il falloit bien que cet or eût une valeur reconnue, fixe & constante : & cette valeur ne pouvoit exister sans une marque quelconque, bien connue & sur laquelle il ne pût s'élever le moindre doute.

Comment est-ce que les Peuplades de l'Europe, Athènes, Servius fils d'un Esclave, dit-on, & tel autre petit Canton privés de ce grand commerce, auroient senti dans leur pauvreté le besoin d'or & d'argent monnoyé, dont ne se seroient pas douté pendant tant de siècles les grands Etats de l'Asie, les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens dans le tems de leur plus grande prospérité, & au milieu du Commerce le plus étendu, le plus actif, le plus riche : ces Phéniciens en particulier qui perfectionnerent tout en faveur de leur Commerce, écriture, calculs, Navigation, Astronomie: & qui étoient riches en or & en argent ?

Nous verrons d'ailleurs qu'au tems où Servius inventa, nous dit-on, ses

brebis & ses bœufs, la monnoie d'or & d'argent existoit déjà ; qu'ainsi on a tort de regarder les Romains comme inventeurs en ce genre. Les Romains n'ayant point chez eux de mine d'or & d'argent, & n'ayant point de commerce, n'étoient pas en état de frapper de pareilles monnoies ; ils se servoient de celles de leurs voisins, sur-tout de celles des Etrusques & des Grecs ; mais pour leur commerce intérieur, pour les besoins journaliers des Citoyens, il falloit une petite monnoie courante ; telle qu'il y en avoit dans les Etats voisins : & c'est celle-là que fixa Servius.

Il existe encore aujourd'hui des Etats en Europe où l'on ne frappe que de la petite monnoie courante : & où l'on admet pour les gros achats, les monnoies d'or & d'argent en usage dans les Etats voisins avec lesquels on est allié.

7.

On donne trop d'extension à des passages mal entendus.

Ce qui a tout brouillé, c'est qu'on a donné trop de force à quelques passages mal entendus : leur explication achevera de mettre ces objets dans tout leur jour : mais pour cet effet, analysons en deux mots le systême de ceux qui font la monnoie trop moderne. Ce qui nous conduit à notre troisiéme Question.

IIe. QUESTION.

Ce que l'Histoire nous apprend du tems où la Monnoie fut établie dans quelques Etats, prouve-t-il qu'il n'y en avoit eu auparavant nulle part ?

Il est certain par l'Histoire, que la monnoie est assez récente chez quelques Peuples ; mais est-on en droit d'en conclure qu'elle étoit auparavant inconnue par-tout ; ou qu'elle n'avoit aucune marque, parce qu'on indique le tems où ces Peuples eurent des métaux monnoiés ou marqués ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner : afin qu'on puisse mieux nous suivre, mettons sous les yeux de nos Lecteurs le précis des systêmes sur cet objet.

I.

I.

Syſtême de W A C H T E R.

Le Savant Wachter, ſi connu par ſon Gloſſaire Germanique & par ſon Ouvrage ſur l'Origine des Lettres, publia en 1740 un Traité in-4°. ſur l'Origine de la Monnoie, qui devoit être ſuivi de pluſieurs autres.

Dans celui-ci diviſé en X Chapitres, il s'attachoit ſur-tout à faire voir que la monnoie étoit une invention très-moderne. Voici comment il s'y prend pour démontrer ſon aſſertion.

1°. *Silence d'Homere.*

« 1°. L'argent monnoyé n'a pas toujours été en uſage: on n'a imaginé cette » voie de faciliter le Commerce que depuis l'établiſſement des Empires, & » tout ſe faiſoit par échange dans les premiers tems. En parcourant Homere, » on n'y trouve pas un mot de pièces d'or ou d'argent, de ſolde payée aux » Soldats ».

Mais qui parle de ſolde ſur cette queſtion ? Qui nie que dans l'origine on ait tout fait par échange ? Et puiſque ce Savant convient que la monnoie fut établie depuis l'établiſſement des Empires, comment n'auroit-elle pas été établie au tems d'Homere où il y avoit des Empires fondés depuis tant de ſiècles ? Qu'attend donc cet Auteur pour faire commencer la monnoie après l'établiſſement des Empires ? On ne conçoit pas que l'eſprit de ſyſtême puiſſe faire raiſonner auſſi mal.

D'ailleurs, quand Homere n'en auroit point parlé, ſeroit-on en droit d'en conclure qu'il n'exiſtoit alors nulle part aucune monnoie ? Ce ſeroit accorder au ſilence d'Homere une énergie & une extenſion bien ſinguliere. Parce que ce Poëte a parlé d'une multitude de choſes, il doit avoir parlé de tout : ſon ouvrage doit être une Encyclopédie parfaite, & tout ce dont il n'a point parlé n'exiſtoit point. C'eſt ſe former de bien fauſſes idées d'Homere ; c'eſt vouloir que ſon Ouvrage eût été un mélange effroyable de tout. Cependant on n'adopte que trop cette maniere de raiſonner ; & dans d'autres Ouvrages très-précieux, on a nié l'exiſtence au tems de ce Poëte de toutes les modes ou uſages relatifs aux diverſes parties de l'habillement, dont il n'a point parlé. C'eſt comme ſi on exigeoit qu'un grand Poëte parlât ſouliers, boucles, jarretieres, ou mouchoirs.

2°. Rome sans Monnoie.

« 2°. Rome a pu subsister plusieurs siècles & soutenir tous les frais civils & » militaires sans argent monnoyé : le soldat faisoit la guerre à ses frais ».

Et quand cela auroit été, qu'en conclure contre les anciens Empires Orientaux ? de ce qui se passe dans de très-petites Républiques, la conséquence est-elle juste sur ce qui doit se passer dans de vastes & puissans Etats ? Toujours Rome, toujours les Grecs ! jamais la Nature, jamais la Vérité ! Et qui a dit même que Rome dès l'origine n'eût pas de l'argent monnoyé, quoiqu'elle ne payât point de solde ? & qu'a de commun la solde avec la monnoie, pour que l'existence de l'une dépende nécessairement de l'existence de l'autre ?

3°. Agneaux du tems de Jacob.

Ce Savant cite l'achat d'un champ par Jacob pour cent agneaux ou brebis, comme une preuve qu'alors il n'y avoit point d'argent monnoyé, & il oublie que S. Etienne dans les Actes dit qu'il fut acheté à prix d'argent.

Il affirme qu'il n'y avoit point de monnoie du tems d'Homere, & que tout ce qui est payé en *bœufs*, se payoit réellement en bœufs vivans.

Cependant, parlant d'*Euryclée*, nourrice d'Ulysse & suivante de Pénélope, que Laërte avoit achetée vingt bœufs (environ mille écus,) il convient que ce passage ne désigne pas des bœufs en nature, mais leur valeur payée en d'autres denrées : mais pourquoi pas en argent ? D'ailleurs, comment seroit-il arrivé qu'on eût regardé les bœufs & les brebis comme la valeur comparative de tout ce qu'on avoit à vendre & à acheter, de tous les échanges possibles, tandis que cette valeur varioit sans cesse ? pourquoi recourir à un sens rempli de difficultés, lorsqu'il s'en présente un très-beau, très-simple, très-raisonnable & conforme au fait ?

BOUCLIER d'Achille est une exception.

Enfin, il est forcé de convenir que sur le bouclier d'Achille, cette valeur du bœuf consistoit en argent monnoyé : que les masses de métal avoient déjà pris la place du bétail. Sur ce bouclier deux hommes plaident devant les Juges pour deux Talens d'or, amende d'un homicide que le meurtrier prétendoit avoir payée, & que le plus proche parent du défunt nioit d'avoir reçue.

Il y avoit donc de la monnoie du tems d'Homr, Auteur de ce bouclier ?

Pourquoi donc se débattre si fort pour se refuser à l'existence de la monnoie dans ce tems-là ?

4°. *On pesoit la monnoie.*

« Mais on la pesoit : or le poids & l'empreinte ne sauroient subsister ensem- » ble dans un Etat ; car celle-ci est une espèce de caution publique qui délivre » de l'attention qu'exige la premiere ».

Mais aujourd'hui même, on ne cesse de peser l'argent & l'or les mieux monnoyés : donc le poids & l'empreinte peuvent subsister ensemble dans les Etats les mieux ordonnés.

5°. *Eloge de la Monnoie.*

« Nous arrivons enfin aux espèces .. On ne pouvoit guères s'en passer. » C'est l'ame du Commerce.... Il est donc évident que les espèces sont les » filles de la nécessité ; que l'art & le génie ont présidé à leur naissance ; que » le luxe & l'avarice y ont applaudi, & qu'elles ont été reçues avec une joie » universelle, tant à cause de leur commodité dans le Commerce, que » parce qu'elles ouvroient la porte à l'acquisition des richesses qui sont com- » me mortes en denrées, au lieu qu'en métal elles ont une vie & une acti- » vité perpétuelle ».

Qui ne croiroit qu'après un éloge aussi pompeux & une aussi grande nécessité de la monnoie pour le Commerce, notre Auteur ne finisse par conclure pour sa haute antiquité ? Point du tout, cet éloge aboutit à soutenir que malgré cette nécessité indispensable de monnoie pour le Commerce, les Peuples les plus commerçans n'ont jamais eu l'esprit d'imaginer la monnoie pendant deux mille ans, & qu'ils ont été obligés de venir à l'école des Grecs & des Romains, les moins Commerçans des hommes, & si fort postérieurs à ces Nations civilisées qui étendoient leur Commerce dans tout l'Univers.

Ce sont cependant nos Maîtres qui raisonnent, qui écrivent, qui décident ainsi : est-il étonnant que l'Antiquité qu'ils veulent éclaircir, soit si obscure ?

I I.

Système de Sperling.

Ces mauvais raisonnemens de Wachter lui sont communs avec tous ceux qui ont traité de l'origine de la monnoie.

SPERLING, Savant du Nord, qui écrivit au commencement de ce ſiècle ſur les monnoies, porta en 1704 le pyrrhoniſme dans ſon Traité ſur les Monnoies non frappées ni marquées, au point de nier même que les Princes Machabées ſe ſoient jamais ſervi de la permiſſion que leur avoient donné les Rois de Syrie de battre monnoie, & il avance que les médailles qui paroiſſent ſous leur nom ſont toutes fauſſes.

Quand on en eſt là, & qu'on a pris ſon parti décidément malgré tous les faits & tous les raiſonnemens, il faut renoncer à toute vérité.

Les Princes Aſmonéens ou Machabées ont fait frapper des monnoies en or & en argent, avec des inſcriptions en caractères Hébreux, qui dans ce tems-là approchoient extrêmement des Samaritains : il exiſte encore aujourd'hui beaucoup de ces monnoies, qu'on peut voir dans différens recueils, & qui ont été expliquées par divers Savans. Nous en avons fait mention dans nos Origines du Langage & de l'Ecriture ; & on peut conſulter là-deſſus l'intéreſſante Diſſertation de M. l'Abbé BARTHELEMI ſur les Médailles Samaritaines d'Antigone & de Jonathan (1).

Leur grand cheval de bataille à tous, le point d'où ils partent & auquel ils ramenent tout, eſt de dire que Phidon, Roi d'Argos, eſt le premier qui ait fait frapper des monnoies en Grèce ; & ils ont tous adopté ce fait comme vrai : nous verrons dans la ſuite qu'ils ont tout à-fait mal ſaiſi ce point d'Hiſtoire, & qu'ils l'ont entièrement dénaturé ; tandis qu'il leur eſt contraire, & qu'il eſt de la plus grande utilité pour le ſeul ſyſtême qui ſoit vrai & que la raiſon puiſſe avouer.

III.

SYSTÊME de CHIFFLET.

CHIFFLET cependant leur avoit tracé la vraie route dans ſon Traité ſur l'ancienne monnoie, imprimé pour la ſeconde fois à Anvers en 1656.

Il ſoutient dans le Chap. II. que la monnoie eſt beaucoup plus ancienne qu'on ne croit, puiſqu'on la connoiſſoit déjà au tems d'Abraham.

Il eſt vrai qu'on pouvoit lui accorder qu'il y en avoit alors, mais ſans aucune marque quelconque, & que c'eſt de cette dernière qu'il s'agit.

Mais il fait bien voir au Chapitre VIII. que c'eſt de cette derniere en effet qu'il entend parler, puiſqu'ici il ſoutient qu'à Rome on eut de la monnoie

(1) Mém. de l'Acad. des Inſc. & B. L. Tom. XXIV.

marquée avant le tems même de Servius, quoique tous les Antiquaires n'en aient rien cru.

Il s'appuie d'un passage de *PLINE* qui la fait remonter à Numa. Voici les paroles de cet illustre Romain ; elles sont remarquables (1).

« Docuimus quamdiu Populus Romanus ære tantum signato usus est & » alia quæ vetustas tradidit, cùm æqualem urbi auctoritatem ejus declararet, » à Rege Numa Collegio tertio ærariorum fabrûm instituto ». Ce qu'on peut rendre ainsi, car le sens en est obscur.

« Nous avons dit pendant combien de tems le Peuple Romain ne fit » battre que de la monnoie de cuivre à empreinte, & quelles furent les » autres especes de monnoie que l'Antiquité nous a transmises, en déclarant leur » juste valeur au moyen du troisième Collége des Monnoyeurs, établi par le » Roi Numa ».

Ceci s'accorde avec un passage de FESTUS qui nous apprend que du tems même de Romulus, les Romains se servoient d'une monnoie d'or & d'argent qui leur venoit d'ailleurs.

« Solebant jam inde à Romulo nummis auri atque argenti signati ultramarinis uti ».

L'or & l'argent monnoyés étoient donc en usage aux premiers tems de Rome, par conséquent beaucoup plus anciens.

Ils venoient d'outre-mer, c'est-à-dire de Sicile, & peut-être de la Grèce.

IGNORANCE DES ROMAINS A CE SUJET.

Mais on voit ici combien peu les Romains connoissoient leurs origines. Pline parle d'une Compagnie de Monnoyeurs établie par Numa, & il avoit dit que Servius fit frapper le premier de la monnoie de cuivre avec une marque ; ce qui est une vraie contradiction, de quelque maniere qu'on explique le nom de cette Compagnie ; car le terme *auctoritas* désigne manifestement une monnoie qui a tout ce qu'il faut pour que sa valeur soit bien connue.

D'ailleurs Pline ne savoit ce qui regarde la monnoie établie par Servius qu'au moyen de TIMÉE, Historien toujours abandonné par ceux de Rome, comme mal instruit.

Il n'est pas moins singulier qu'on ne trouve dans aucun endroit de l'Histoire de Pline ce qu'il dit ici de Numa : il est apparent que des copistes ignorans

---

(1) Hist. Natur. Liv. XXXIV. Ch. I.

l'auront ſupprimé, parce qu'ils n'auront pas ſu comment accorder ce fait avec ce qu'on attribuoit à Servius. Le moyen en effet que la monnoie n'ayant été inventée qu'au tems de Servius, elle eût une valeur au tems de Numa!

Enfin on voit par tout ceci combien raiſonnent mal ceux qui prétendent que la monnoie eſt fort récente, ſur ce que les Romains n'en frapperent qu'au tems de Servius, puiſque ce Peuple convient lui-même qu'il employoit dès ſon origine des monnoies étrangeres.

Les achats de bled qu'ils faiſoient en Sicile, & qui étoient déjà fort conſidérables avant la guerre Punique, exigeoient néceſſairement de l'argent; & ils en avoient trouvé eux-mêmes prodigieuſement au ſac de Sueſſa, ſous le regne de Tarquin, & dans la priſe de pluſieurs autres Villes opulentes d'Italie.

Ainſi tout ce qu'on dit pour prouver la *moderneïté* de la monnoie, tombe en ruine, & on ne peut ſe diſpenſer de reconnoître combien ont plus de raiſon ceux qui en cherchoient l'origine dans des tems beaucoup plus reculés.

Anciens INSTITUTEURS *de la Monnoie en divers lieux.*

On peut donc ajouter foi à ceux qui mettent au rang des Inventeurs de l'Art Monetaire, ERICHTONIUS qui vivoit ſeize cens ans avant notre Ere; DEMODICE, fille d'Agamemnon Roi de Cumes, & femme de Midas Roi de Phrygie: les LYDIENS, ſelon Hérodote & ſelon Xenophane dans Pollux: les NAXIENS ſelon Agloſthene; THÉSÉE ſelon Plutarque; chacun d'eux Inſtituteur pour ſa contrée, & tous poſtérieurs à ceux qui avoient établi la monnoie pluſieurs ſiècles auparavant dans les anciens Empires de l'Orient, en Egypte, en Phénicie, chez les Hébreux, &c.

Ajoutons que cet Art s'étant perfectionné dans des époques très-éloignées les unes des autres, on a beaucoup trop aiſément confondu la perfection de l'Art avec ſon invention, comme ſi cet Art n'étoit né qu'au moment où il paroiſſoit ſous une forme nouvelle. C'eſt une erreur ſi facile à commettre & ſi commune, que nous aurons ſans ceſſe lieu de la relever ſur une multitude d'autres objets fort différens de celui dont nous nous occupons dans ce moment.

Les plus anciennes Monnoies connues.

La monnoie à empreinte remonte donc à plus de deux mille ans avant notre Ere: il en exiſtoit du tems d'Abraham chez les Cananéens, & par conſéquent chez les Egyptiens, & dans les autres Empires de l'Aſie Orientale:

elle s'étendit de-là avec le commerce & avec les Colonies Orientales en Lydie, dans la Grèce, en Italie, à Rome, &c.

Les AGNEAUX du tems d'Abraham, & les BŒUFS du tems de Théfée, font ainfi les plus anciennes monnoies connues.

Les DARIQUES étoient une monnoie d'un or très-fin qui avoient été frappées par un Roi d'Afie antérieur à Cyrus, & par conféquent à Darius fils d'Hyftafpe. Mais tant de perfection fuppofe des commencemens très-anciens, tels que ceux dont nous parlons ici.

Phidon, Roi d'Argos, fait battre de la monnoie d'or déjà dans le IXe fiècle.

Les PHILIPPIQUES étoient une monnoie Macédonienne qui portoit le nom de Philippe I. Roi de Macédoine, & qui étoit en ufage à Rome du tems de Tarquin l'Ancien, puifqu'on lui demanda trois cens de ces piéces pour les livres Sibyllins.

Les Romains n'en eurent en argent que fous le Confulat de Fabius & d'Ogulnius, cinq ans avant la premiere guerre Punique.

Mais l'Italie & la Sicile, fur-tout, avoient des monnoies de cuivre, d'argent, & même d'or déjà avant la fondation de Rome. Peut-être y furent-elles portées par les Phéniciens.

ARTICLE III.

Nature des Symboles placés dès l'origine fur les Monnoies.

1.

Ils ne furent pas précifément les mêmes que dans la fuite.

Les fymboles qu'on plaça dès l'origine fur les Médailles ne furent pas précifément les mêmes, à tous égards, que ceux qui y paroiffent aujourd'hui : & cette différence n'a pas peu contribué à la confufion qu'offre cette matiere, & à toutes les erreurs dans lefquelles font tombés, à cet égard, ceux qui fe font occupés jufques ici des Monnoies & des Médailles.

2.

En quoi différent les anciens Symboles & les modernes relativement aux Monnoies.

La monnoie de notre tems & les Médailles modernes fe reconnoiffent

ſur-tout aux Têtes des Princes & des Rois qui y ſont empreintes. Et comme cet uſage nous eſt venu des Empereurs Romains & des Rois Macédoniens, on en a conclu que c'étoit une condition néceſſaire de toute monnoie frappée dans les Royaumes ; au point que MM. les Antiquaires ne ſavent que faire des pièces ſans noms de Villes, ou ſans Têtes de Rois ; qu'ils ne connoiſſent ni les contrées, ni les ſiècles auxquels ils doivent les rapporter.

Il n'en étoit pas ainſi dans l'origine : jamais aucun Peuple, aucune Nation ne mit dans les premiers ſiècles l'effigie de ſes Rois ſur ſes monnoies. Alors les Nations étoient tout ; l'Etat étoit dans elles, tout ſe rapportoit à elles ; leurs Rois n'étoient que leurs Repréſentans ; ainſi le droit de monnoie, de même que tous les autres droits, appartenoient aux Nations, toujours ſtables, toujours intéreſſées au plus grand bien, tandis que les Rois ne faiſoient que paſſer, & que ſe ſuccédant les uns aux autres, leur bonheur étoit inſéparable de celui de la Nation, toujours permanente.

Ces Nations dédaignoient donc de mettre ſur leurs monnoies les ſymboles paſſagers de leurs Chefs ſucceſſifs ; mais elles y plaçoient leurs propres ſymboles, ceux qui les caractériſoient, & qui étoient relatifs, comme nous l'avons vu, à leur nom, à leur local, à leurs productions, ou à tel autre caractere national.

Elles y ajoutoient ſur-tout la figure ou les attributs de la Divinité Patrone, ſous la protection de laquelle elles s'étoient miſes.

Ainſi, la Divinité même étoit appellée comme garante de la bonne-foi qui devoit régner dans tous les Contrats, & dont la monnoie étoit le ſigne.

C'étoit une idée ſublime, digne des Vertus fondatrices des Etats, & qui ſeules peuvent les ſoutenir & les éterniſer. Auſſi tout étoit ramené aux Dieux & à leur Providence ; & avec ces principes, la Terre ſe couvroit d'une population immenſe, qui fleuriſſoit à l'ombre de la juſtice & des Vertus ſociales.

3.

Auteurs des Innovations à cet égard.

Cet uſage avoit toujours été reſpecté & obſervé religieuſement, lorſque de ſimples mortels ne craignant pas d'uſurper une place conſacrée juſques alors à la Divinité, firent frapper de la monnoie en leur nom, & avec leur empreinte.

Le premier fut PHIDON, Tyran d'Argos, dans le IXe ſiècle avant Jéſus-Chriſt. Il oſa ſubſtituer à l'empreinte de la Divinité d'Argos, ſon nom & peut-être ſa figure ſur des monnoies d'or & d'argent qu'il fit frapper.

Une

Une nouveauté auſſi révoltante fit grand bruit : & encore aujourd'hui on ſait que ce Prince innova en fait de monnoie : mais comme on ignoroit qu'avant lui aucun Prince n'avoit oſé mettre ſon effigie & même ſon nom ſur les médailles & les monnoies, on a cru que la nouveauté qu'il avoit introduite conſiſtoit dans la fabrication de monnoie d'or & d'argent, comme ſi on n'en avoit point eu juſques à lui : ce qui n'eſt qu'une erreur de plus.

Auſſi ce Prince nous eſt repréſenté par HÉRODOTE comme LE PLUS INSOLENT DES MORTELS (1); tant on fut frappé de ſon audace.

En effet, chez des Peuples auſſi religieux que les Grecs, & auſſi zélés pour leur liberté, une pareille action dut être regardée comme le comble de l'inſolence, de la tyrannie & de l'impiété. C'étoit ſe faire égal aux Dieux; plutôt croire qu'ils n'étoient rien, & qu'un Roi étoit tout.

Auſſi n'eut-il point d'imitateur dans la Grèce pendant pluſieurs ſiècles : il fallut pour cela que les Grecs euſſent perdu toute idée de liberté : qu'ils fuſſent aſſervis à des tyrans dont ils devinrent les lâches flatteurs.

Ajoutons une autre preuve de l'inſolence de ce Prince : il ne craignit pas de chaſſer tous les Préſidens des Jeux, & de ſe mettre en leur lieu & place : c'étoit attenter tout-à-la-fois à la dignité des Jeux & à la liberté de la Grèce : ce Prince fouloit donc aux pieds toute Loi divine & humaine.

Les fameux marbres de Paros rapportent à l'an 895 avant J. C. l'époque où ce Prince fit battre de la monnoie d'argent pour la premiere fois dans l'Iſle d'Egine. Ils ajoutent qu'il étoit le onzieme deſcendant d'Hercule, incluſivement.

Il en deſcendoit par Temenus, & il étoit frere de Caranus qui fonda le Royaume de Macédoine. Ni l'un ni l'autre n'étoient nés ſur le Trône : leurs Ancêtres avoient perdu leurs Etats, ou peut-être n'en avoient jamais eu : ils avoient vécu comme de ſimples particuliers à Corinthe, & avoient ſans doute acquis de grandes richeſſes au moyen du Commerce & de l'Agriculture : c'eſt-là que furent élevés les deux frères, & c'eſt de-là qu'ils partirent pour acquérir, on ne nous dit pas comment, l'un le Royaume d'Argos, & la plus grande partie du Péloponèſe : l'autre, le Royaume de Macédoine.

Ce dernier laiſſa ſes Etats à ſa poſtérité, qui en jouit juſqu'à Alexandre le Grand, le dernier Prince de cette race. Il n'en fut pas de même de Phidon; les Grecs étoient trop éclairés & trop amoureux de leur liberté, pour ſe ſou-

---

(1) Liv. VII. Chap. 127.

mettre long-tems à un Prince aussi dangereux : il fut obligé d'abandonner Argos : on ne sait ce que devint cet homme superbe : nous aurons cependant occasion de parler tout-à-l'heure d'un de ses descendans.

Les habitans de l'Isle d'Egine, où Phidon fit frapper cette monnoie, étoient déjà célèbres à cette époque par leurs beaux Ouvrages en tout genre. PAUSANIAS les compare à cet égard aux Egyptiens (1) : & pour faire connoître le mérite d'une statue de Diane en ébène, il dit qu'elle est pareille aux Ouvrages connus des Grecs sous le nom d'*Eginéens* (2).

Pour terminer cet article, il nous reste à parler d'une médaille attribuée à Phidon, & d'une fête célèbre dans le goût de nos anciens tournois, où figura Leocedes qu'Hérodote appelle son fils.

4.

Médaille sous le nom de Phidon.

BEGER a publié dans son Trésor de Brandebourg une médaille d'argent qui appartenoit au Roi de Prusse & qui porte le nom de Phidon.

Elle est très épaisse, comme toute ancienne médaille. Elle a d'un côté le mot ΦΙ ΔΩ, *Phido*, séparé en deux par un vase surmonté d'une grappe de raisin. De l'autre côté est un bouclier *Ancile*, symbole de Junon Sospita, grande Déesse d'Argos, & sa Patrone, qualité désignée essentiellement par ce bouclier.

On assure que l'argent en est si pur, qu'il est difficile d'en trouver de pareilles.

Cette médaille a occasionné diverses discussions sur son authenticité, que M. SCHOTT chercha à démontrer dans le premier Volume des Mélanges de Berlin.

Dans le Volume suivant, le Savant CUPER fit paroître diverses objections contre ce sentiment : & son Auteur ne négligea rien, pour le faire triompher, dans ce même Volume.

Nous n'entrerons point dans cette discussion, qui nous éloigneroit trop de notre but : nous nous bornerons à demander comment un faussaire se seroit contenté d'y mettre le nom de ce Prince, sans l'accompagner d'une effigie

(1) Liv. VII. (2) Liv. VIII. Ch. LIII.

quelconque ? Comment prononcer d'ailleurs ſur l'authenticité d'une médaille dont on n'a que des copies ?

Si elle eſt vraie, c'eſt la plus ancienne de toutes les médailles connues : & depuis celle-là, juſques aux plus anciennes médailles des Rois, connues d'une maniere inconteſtable, celles d'Alexandre I. Roi de Macédoine, & de Gelon Roi de Syracuſe ; il y a un eſpace de quatre ſiècles entiers, celle de Gelon étant de l'an 493, & celle d'Alexandre de l'an 479.

5.

Preuves en faveur de cette Médaille, réſultantes des plus anciennes Médailles de Macédoine.

Mais puiſque nous en ſommes ſur les plus anciennes monnoies de Macédoine, diſons un mot des conſéquences auxquelles elles donnent lieu ; ſur-tout en faveur de celle de Phidon.

Les plus anciennes, celles d'Alexandre I & d'Archelaüs, n'ont point d'effigie de Prince ; elles offrent pour type un Cheval, ſeul dans celle d'Archelaüs, accompagné d'un Cavalier armé d'une lance dans celles d'Alexandre. On ne reconnoît donc les Princes qui les ont fait frapper, qu'à leur nom ; ce qui étant le coſtume du tems, deviendroit une preuve en faveur de celle de Phidon.

Les Savans en Médailles conviennent en même tems qu'il exiſte des Médailles de Peuples, plus anciennes que celles-ci. Elles ſe rapprochent donc du tems de Phidon ; & puiſqu'il en exiſte de pareilles, pourquoi ne s'en ſeroit-il pas échappé quelqu'une de celles de Phidon ſi remarquables à tant d'égards ?

Obſervons encore que ſur une de ces Médailles d'Alexandre I, on voit une chèvre, ainſi que ſur les plus anciennes Médailles de la Grèce : ce qui confirmeroit les remarques que nous avons déja faites (1) ſur la maniere dont Alexandre le Grand eſt peint hiéroglyphiquement dans les Prophéties Hébraïques.

6.

Du CHAPEAU *qu'on voit ſur ces Médailles, ornement des Rois Macédoniens.*

Ces Médailles d'Alexandre I ont un autre avantage dont perſonne que je ſache ne s'eſt apperçu : c'eſt de nous donner la vraie forme du CAUSIE, eſpéce

(1) Ci-deſſus, pag. 194.

de Chapeau dont parlent les Anciens, PAUSANIAS, ATHENÉE, PLUTARQUE, &c. & de nous apprendre la haute Antiquité des Chapeaux; ce qui n'étoit pas moins inconnu.

Le CAUSIE étoit une couverture de tête que les Anciens expliquent par *Pilos platys*; ce qu'on a cru rendre en François exactement par ces mots, *bonnet de poil à larges bords*, mais qui étant le PILEUS des Latins, est un vrai Chapeau comme les nôtres, quand ils ont les ailes abaissées de tous côtés, comme pour servir de parasol.

Le Causie étoit en effet de poil ou de laine, ainsi que les chapeaux; si bien tissu & si bien apprêté qu'il servoit d'abri contre le mauvais tems, & qu'il tenoit lieu de casque dans les combats. Les Rois de Macédoine le portoient avec un diadême à l'entour.

Ce Chapeau, tel qu'il est sur les Médailles d'Alexandre I, répond parfaitement au *Baratlé*, Chapeau affecté à quelques Membres de la Souveraineté à Berne, & qui sert souvent de dot à leurs filles; comme autrefois, mais avec moins de profit, le *Chapeau de roses* des jeunes mariées.

Il ne ressemble pas mal non plus à la Tocque Béarnoise.

On peut donc dire que les Chapeaux sont un ornement vraiment Celtique par leur forme, par leur matiere, par leur antiquité, par leur usage, & combien on étoit éloigné de la vérité sur ces objets, puisqu'on a toujours soutenu que les Chapeaux étoient une invention moderne qui ne remonte pas au-delà du XVe. siècle.

Il est très-apparent que tous les Macédoniens portoient des Causies comme ceux des Rois, à l'exception du diadême, & peut-être avec quelqu'autre différence pour la forme ou pour la figure.

On dérive ordinairement ce mot de *Causos*, chaleur, parce que les Causies mettoient à l'abri du Soleil; mais ils mettoient également à l'abri du froid: les mêmes mots qui ont désigné la chaleur, ont servi en même tems à désigner les habillemens, parce qu'ils tiennent au chaud. Mais ce mot pourroit tenir également à la racine primitive CAU, creux, fond: ce qui peindroit la forme du Chapeau & seroit peut-être une étymologie plus naturelle.

L'Anthologie contient une Epigramme d'Antipater de Thessalonique sur le Causie qu'on offrit à ce Lucius Pison à qui Horace dédia son Art Poëtique, & qu'Auguste avoit chargé de dissiper des séditions qui s'étoient élevées dans la Thrace & dans la Macédoine. On peut la rendre ainsi:

» Sous le nom de CAUSIE, je fus pour les Macédoniens une armure légere qui » servoit de Chapeau contre les mauvais tems, & de Casque dans les combats.

» Jaloux de pomper la ſueur de votre front, je paſſe, vaillant Piſon, de l'E-
» mathie ſur une tête Auſonienne. Recevez-moi favorablement : quoique
» ſimple tiſſu, j'ai fait trembler les Perſes & je vous ſoumettrai les Thraces.

Cette Epigramme a été auſſi traduite & commentée par M. Boivin le cadet, dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres (1).

7.

De LEOCEDES fils de Phidon ſelon Hérodote, & des Tournois de Cliſthenes auxquels il aſſiſta.

Hérodote parle de Phidon (2) à l'occaſion d'un Prince Grec appellé Leocedes qu'il dit être fils de Phidon & qui aſſiſta à des Tournois donnés par Cliſthenes qu'on peut regarder comme un modèle parfait de tout ce que notre ancienne Chevalerie a eu de plus galant en ce genre.

CLISTHENES, Tyran de Sicyone, eſt couronné aux Jeux Olympiques. Plein de joie d'un triomphe auſſi glorieux, il fait publier dans l'inſtant par un Hérault au milieu de toute la Grèce aſſemblée, que dans ſoixante jours tout Prince ou tout homme illuſtre par ſa naiſſance, nous dirions, tout Chevalier, qui ſe croira digne de ſa fille AGARISTE, ou d'être le Gendre de Cliſthenes, n'a qu'à ſe rendre à Sicyone pour les Noces de ſa fille qu'il accordera à celui qui ſe ſera le plus diſtingué dans les Jeux ou Tournois qui s'ouvriront alors, & qui dureront une année entiere dans un lieu préparé exprès.

La Jeuneſſe Grecque la plus illuſtre par ſes Ancêtres & par l'éclat de ſa Patrie, accourut de toutes parts. Là vinrent, Smyndirides de Sybaris, qui ſurpaſſoit tous ſes Concitoyens en luxe & en magnificence ; & Damas le Sirites, fils de Samyris, qu'on appelloit le Sage ; tous deux de la grande Grèce.

Amphimneſte, d'Epidamne en Ionie : Males d'Eolie, frere de Titorme, le plus fort de tous les Grecs, & qui s'étoit réfugié dans l'extrémité de l'Eolie pour fuir la compagnie des vivans.

Leocedes, fils du Tyran Phidon : l'Arcadien Amiante, fils de Lycurgue de Trapezonte.

Laphanes, fils de l'Arcadien Euphorion, qu'on diſoit avoir reçu chez lui Caſ-

(1) Tome II. (2) Liv. VI.

tor & Pollux : & qui par cette raiſon avoit droit d'hoſpitalité chez tous. Onomaſtes d'Elée : tous du Péloponèſe.

D'Athènes, Megacles, fils d'Almeon, qui avoit été chez Créſus. Un autre Hippoclides, fils de Tiſandre (1), le plus riche & le mieux fait des Athéniens.

Lyſanias, d'Eretrie, ville d'Eubée, alors très-floriſſante.

Cranonius, de Theſſalie ; & Alcon, du pays des Moloſſes.

A l'arrivée de tous ces Prétendans, Cliſthenes vérifie leur patrie & leurs familles ; il les blaſonne pourroit-on dire, comme on faiſoit dans tous les Tournois : il les éprouva enſuite une année entiere, pendant laquelle il les traita ſplendidement, d'une maniere digne de leur naiſſance & de ſon rang. Il eut ainſi le tems d'étudier leur courage, leurs mœurs, leur caractère, leur génie, l'étendue de leurs connoiſſances, & de les connoître, ſoit pendant les repas, ſoit pendant la durée des Jeux, des combats & des exercices gymnaſtiques, où il les accompagnoit ſans ceſſe. Les Athéniens lui plaiſoient le plus, Hippoclides ſur-tout, qui deſcendoit des Cypſeles, autrefois Maîtres de Corinthe.

L'année étant expirée, & le jour du choix de l'Epoux arrivé, le Prince fait égorger cent bœufs & donne un grand feſtin aux Prétendans & à tous les Sicyoniens. Vers la fin du repas, Hippoclides demande aux Muſiciens un air de danſes baladines & après en avoir exécuté quelques-unes, il ſe met à danſer ſur la tête comme ſur les pieds : Cliſthenes indigné, lui dit : *Hippoclides, vous avez danſé* votre mariage : celui-ci répondit : *c'eſt le moindre des ſoucis d'Hypclides* ; ce qui paſſa en Proverbe.

Alors Cliſthenes adreſſant la parole à tous les Prétendans, leur dit qu'il déſireroit pouvoir les gratifier tous ; mais que la choſe étant impoſſible, puiſqu'il n'avoit qu'une fille, il les prioit, du moins en reconnoiſſance de ce qu'ils avoient bien voulu ſe mettre ſur les rangs pour être ſon gendre, & de ce qu'ils avoient été ſi long-tems abſens de chez eux, d'accepter chacun un talent d'argent, & que d'ailleurs il donnoit ſa fille à Megacles. Celui-ci l'ayant acceptée avec empreſſement, la fête ſe termina par ces noces qui furent célébrées dans toute la Grèce, & qui augmenterent de beaucoup la gloire & la puiſſance des Alcméonides.

---

(1) Les Copiſtes ont donc omis le premier de ces Hippoclides, & peut-être le nom d'autres Prétendans.

8.

Epoque de ce Tournois.

Il eſt queſtion de fixer l'époque de ce Tournois, afin de s'aſſurer ſi en effet Leocedes étoit fils de Phidon, & s'il ne s'eſt pas gliſſé ici une faute dans le texte d'Hérodote, à moins que le mot Grec, qu'on rend par celui de *fils*, Παις ne ſignifie auſſi un *deſcendant*, ce que les Traducteurs n'auroient cependant pas ſoupçonné.

Hérodote dit de Megacles qu'il étoit fils d'Alcmeon, qui avoit été chez Créſus. Mégacles étoit donc poſtérieur à Créſus, ou plus jeune : mais Créſus monta ſur le Trône en 562, & il le perdit en 548. En ôtant 562 de 850 au moins où Phidon pouvoit encore vivre, on a un eſpace de 288 ans. Eſpace beaucoup trop long pour que Leocedes fût fils de Phidon.

D'un autre côté, on nous a conſervé la généalogie de (1) la fille de Cliſthenes juſqu'à Périclès qui mourut en 429, & qui étoit Général des Athéniens en 455.

De Megacles & d'Agariſte naquirent Cliſthenes & Hippocrates.

D'Hippocrates, Megaclès & Agariſte.

Agariſte épouſa Xanthippe fils d'Ariphron, & en eut Périclès.

Il n'y auroit donc que deux générations entre Megacles contemporain de Leocedes & Périclès, qui étoit aſſez jeune en 455, à peu-près environ 90 ans après le mariage de Megacles.

Cependant cette généalogie eſt brouillée, puiſque dans le fait Agariſte, mere de Périclès, devoit être fille de Cliſthenes l'Athénien, celui-ci ayant toujours été regardé comme le grand-pere de Périclès.

C'eſt ce Cliſthenes qui étant Archonte d'Athènes, fit chaſſer en 512 Hippias, fils de Piſiſtrate, & établit l'Oſtraciſme.

Celui de Sicyone étoit ſi prévenu pour ſa Patrie, qu'il bannit de cette Ville tous les Bardes qui venoient y chanter les Poëmes d'Homere, parce que ce Poëte ne célèbre qu'Argos & les Argiens. Il détruiſit même le beau monument qu'on y voyoit à l'honneur d'Adraſte, fils de Talaüs, un des ſept Princes ligués contre Thebes, parce qu'il étoit d'Argos ; & pour mieux mar-

(1) Hérod. Liv. III. 131.

quer ſon antipathie, il éleva un Mauſolée à l'honneur de Menalippe de Thebes, du parti oppoſé à ces Princes, & qui avoit tué le fils & le gendre de cet Adraſte dont il venoit de détruire le monument.

9.

Rapport de cette Fête avec nos anciens Tournois.

Le rapport de cette Fête ne peut être plus grand avec nos anciens Tournois : c'eſt de part & d'autre le même eſprit de galanterie, les mêmes jeux, les mêmes perſonnages, la même annonce ſolemnelle & faite long-tems à l'avance ; les mêmes précautions pour n'être pas trompé ſur la Nobleſſe des Combattans. La Grèce d'ailleurs étoit bien faite pour donner un pareil modèle à la Nobleſſe Européenne, & ſur-tout aux Chevaliers François, chez qui les Savans ont fait tout ce qu'ils ont pû pour trouver l'origine des anciens Tournois.

On croit que le premier qui les *inventa* en France, fut Geoffroy, Seigneur de Preuilly en Anjou, qui fut tué en 1066. Ils ne remonteroient ainſi qu'au XIe ſiècle. Mais on ne penſe donc pas que les Fêtes les plus galantes étoient établies depuis long-tems dans les Provinces Méridionales, ſur-tout en Provence, & que les Grecs y avoient porté depuis nombre de Siècles, l'eſprit, la vivacité & l'enjouement de leur Nation ?

On oublie également que les deux frères Louis-le-Germanique & Charles-le-Chauve avoient donné de ſuperbes Tournois à tous leurs Seigneurs Saxons, Gaſcons, Auſtraſiens, Bretons, &c. dès l'an 842, après qu'ils eurent fait cette célèbre alliance qui forme le ſujet de notre Vignette dans les Origines Françoiſes ; & certainement ce ne fut pas une nouveauté.

10.

Confirmation de nos principes par les conditions qui accompagnerent l'établiſſement des Tournois en Allemagne.

1°. *Henri I. établit les Tournois avec preuve de Nobleſſe.*

Dans ce moment nous rencontrons un paſſage tiré d'un Ouvrage ſur la Nobleſſe par LA ROQUE, Ch. CLXXII. qui nous auroit évité bien de la peine ſi nous

nous l'avions connu plutôt. On y aſſure que lorſque Henri l'Oiſeleur, Empereur d'Allemagne, inſtitua les Tournois dans cette vaſte contrée en 935, il ordonna que pour y être admis, il faudroit faire preuve de douze quartiers.

2°. *Première conſéquence qui en réſulte.*

Ce paſſage eſt très-heureux ; nous y voyons les Tournois établis en Allemagne avant l'époque qu'on leur aſſigne en France ; par conſéquent on eſt obligé de reculer d'autant celle des Armoiries ou Blaſon : & par-là même on voit combien peu étoient fondés ceux qui n'en vouloient pas reconnoître l'inſtitution avant les Croiſades.

3°. *Nobleſſe héréditaire très-ancienne.*

Il démontre de plus, que long-tems avant les Tournois, il y avoit une Nobleſſe héréditaire & un vrai Blaſon, puiſque l'Empereur Henri exige de ceux qui voudront être admis à ces Tournois, qu'ils faſſent preuve de douze quartiers. Ce qui eût été une extravagance s'il n'eût pas exiſté en effet des Familles où la Nobleſſe fût héréditaire, & ſi elles n'avoient pu conſtater leur filiation pendant quatre ſiècles, à trois quartiers ou générations par ſiècle. Ce qui nous conduit au ſixième ſiècle, au tems du Royaume d'Auſtraſie, & long-tems avant Charlemagne même, dont la Maiſon venoit de s'éteindre, Henri étant le ſecond Empereur pris d'entre les grandes Maiſons d'Allemagne.

Ceci prouve encore avec quel peu de ſoin on a conſervé en France les titres de la Nobleſſe, ou quelles affreuſes révolutions elle y a eſſuyées, puiſqu'on avoit entièrement perdu de vue ſon exiſtence ou ſes preuves antérieures au Xe. ſiècle, à ce ſiècle où Henri II exigeoit une ſi haute Antiquité pour ſa Nobleſſe, lors même qu'on prétendroit que ces douze quartiers ne ſeroient pas tous ſucceſſifs, & qu'ils ſe partageroient en deux parties collatérales.

Mais ſuppoſer des Familles en état de prouver quatre cens ans de Nobleſſe, c'eſt en ſuppoſer de beaucoup plus anciennes, parce que dans ces ſortes d'occaſions on prend un parti moyen, ce qui eſt à la portée du plus grand nombre. Ainſi il devoit y avoir alors des Familles dont la Nobleſſe remontât à deux ou trois cens ans de plus, c'eſt-à-dire, à cette époque où les Peuples du Nord s'ébranlèrent contre le Midi, & où leur Nobleſſe étoit connue, puiſqu'elle ſeule avoit droit de porter les Armes.

4°. *Noblesse héréditaire antérieure aux Fiefs héréditaires.*

Ainsi, lorsque les Francs firent la conquête des Gaules, ils étoient Nobles indépendamment de tout Fief; & d'une Noblesse héréditaire, que très-mal à propos on a confondu avec la Noblesse des Fiefs héréditaires; tant étoient nombreuses les fausses idées dans lesquelles on étoit à cet égard.

Aussi en Italie a-t-on conservé constamment cette Noblesse personnelle des Familles, indépendante de tout fief, de toute possession: ainsi elle est une preuve vivante de la certitude de nos Principes.

5°. *Preuves de Noblesse inséparables des Jeux & des Tournois.*

Puisqu'Henri I. établissant les Tournois en Allemagne, fixe à douze quartiers les preuves de Noblesse que feroient les Chevaliers qui demanderoient à y être admis, & que chacun s'y soumit sans difficulté; c'est une preuve que les Jeux anciens qu'on cherchoit à imiter dans les Tournois, étoient également appuyés sur le même usage, & qu'on étoit accoutumé depuis long-tems à faire de pareilles preuves de Noblesse.

6°. *Faits, souvent difficiles à se procurer.*

Plus on fouilleroit avec soin dans l'Antiquité & dans l'Histoire du moyen âge, & plus on trouveroit de preuves convaincantes de ce que nous avançons dans nos divers Essais, & sur-tout dans celui-ci, sur lequel en particulier nous n'avons pas cru devoir faire des recherches plus profondes. Des faits isolés & noyés dans une immensité de livres qu'on n'a pas toujours sous la main, sont très-difficiles à se procurer, par le tems sur-tout qu'il faudroit sacrifier à ces recherches.

D'ailleurs nous nous estimons assez heureux de pouvoir offrir aux recherches des Savans de nouveaux points de vue; sans avoir la prétention de dire & de faire aussi-bien qu'eux. Emportés par la masse immense de notre plan, & ne pouvant ni lire, ni approfondir tout ce qui est relatif à ses nombreuses ramifications, il nous échappe nécessairement sans cesse des preuves qui serviroient non-seulement à donner plus de force à ce que nous avançons, mais qui nous conduiroient sans doute à de nouveaux développemens.

Il est souvent tel fait, telle preuve, qui vaut mieux qu'une dissertation entiere, quelque bien faite qu'elle soit.

ARTICLE IV.

De la différence des Symboles placés sur les Monnoies des Rois, & sur celles de divers Etats.

1.

Les Rois, les Empereurs mettent leurs effigies sur les Monnoies.

Lorsqu'une fois un Prince eût commencé de mettre son nom & ensuite son effigie sur ses médailles ou sur ses monnoies, tous les autres Rois en firent de même, sur-tout les Successeurs d'Alexandre.

Les Empereurs Romains s'arrogèrent à leur tour le même droit, non en qualité de Rois, on ne l'eût pas souffert, ou du moins ils auroient eu peur de soulever les Romains; mais en vertu de leur autorité pontificale, en qualité de Personnages sacrés, divins, de Lieutenans de la Divinité.

A cet égard, on ne peut trop admirer la bisarrerie des jugemens humains. On ne cesse de s'élever contre l'Apothéose des Empereurs, tandis qu'on ne dit rien de l'usage qu'ils s'étoient attribué de faire frapper la monnoie à leur coin : c'est qu'on est accoutumé à ce dernier usage, & qu'on ne voit pas qu'il étoit la base de l'Apothéose, & que celle-ci n'en étoit qu'une conséquence naturelle. Il n'est pas étonnant qu'on regardât comme admis après leur mort au rang des Dieux, ceux qui de leur vivant en avoient tenu la place & en avoient eu tous les droits. Ceux-ci étoient réels : l'Apothéose n'étoit qu'une cérémonie qu'ils amenoient à leur suite.

2.

Villes qui se refusent à ce droit.

Nous l'avons vû, les Villes libres ne mettoient jamais sur leurs monnoies l'effigie & les noms d'aucun mortel : mais lorsqu'elle furent soumises aux Empereurs, il fallut qu'elles se soumissent à l'usage nouveau, & qu'elles frappassent monnoie au coin des Empereurs.

Quelques-unes cependant eurent assez de noblesse & de grandeur d'ame pour s'y refuser. Telles furent ATHÈNES & CORTONE.

Les Antiquaires conviennent que ces deux Villes ne frapperent jamais

de médailles à l'honneur des Empereurs Romains : ils obſervent encore qu'elles n'en frapperent même aucune pour conſerver le ſouvenir de leur Gouvernement, de leurs Magiſtrats, de leurs Alliances, de leurs Jeux, de leurs Victoires.

Symbole d'Athènes.

On ne voit ſur les Médailles d'Athènes, comme nous l'avons vu plus haut, que Minerve ſa Patrone, ſon Olivier, ſa Chouette.

Symbole de Cortone.

Celles de Cortone ne nous préſentent également que les têtes des deux grandes Divinités Sabéennes, Junon LACINIA ou la Lune, & Apollon ou Hercule repréſentant le Soleil, avec le Trépied d'Apollon, ſymbole de l'année aux trois Saiſons primitives, & emblême du Soleil.

Comme la cauſe de ce ſurnom de LACINIA eſt inconnue, & que les Grecs ne l'expliquoient que par un conte fabuleux à leur manière ; que d'ailleurs il confirme ce que nous avons déjà dit pour faire voir que Junon eſt une des Divinités ſymboliques de la Lune, entrons dans quelque détail à ce ſujet.

Du ſurnom de LACINIA donné à Junon.

Le Temple de Junon Lacinia étoit à ſix milles de Crotone, dans un bois ſacré d'une vaſte étendue, avec des pâturages immenſes, où ſe répandoient les nombreux troupeaux de la Déeſſe, ſans avoir beſoin de gardiens, étant à l'abri des bêtes féroces & de la malice des hommes. Une colonne d'or maſſif s'élevoit au milieu de ce Temple, auſſi célèbre par ſes richeſſes que par ſa ſainteté, étant vénéré de toutes les contrées voiſines (1).

Ce Temple, diſoit-on, avoit été érigé par Hercule en mémoire de ce qu'il avoit aſſommé en cet endroit le brigand LACINIUS, voleur redoutable de la Contrée, qui lui enlevoit de tems en tems quelqu'un de ſes bœufs.

On ſent très-bien que c'eſt un conte inventé pour ne pas reſter muet ſur la

(1) Tit.-Liv. Liv. XXIV.

cause d'une épithète aussi singulière que celle de LACINIA donnée à Junon ; il n'y avoit que des Grecs ou des Romains qui pussent s'en contenter.

C'est un nom certainement significatif, non dans la langue de ces Peuples nouveaux venus dans le Pays, mais dans celle de ses premiers habitans Peuples Celtiques, & qui consacrèrent cette Forêt à la Reine des Cieux, à la Grand-Dame du Pays.

Ils l'appellerent avec beaucoup de raison LAT-CIN*ia*, mot-à-mot, REINE du PAYS ; de deux mots qui subsistent encore dans nombre de Dialectes Celtiques, & dont nous avons déjà eu occasion de parler.

LAT, signifie pays, comme nous l'avons dit dans nos Origines Latines & ailleurs, d'où vint le LAT*ium* ; & qui se nasalant, a fait le LAND des Peuples du Nord.

CIN, KIN, signifie Roi, Chef : de-là le KING des Anglois, le KOEN*ig* des Allemands, le KEN & KOEN des Orientaux, qui tous signifient Chef, Roi, Prince.

Il n'étoit pas étonnant que les Crotoniates ne fussent point au fait de cette étymologie : ils étoient une Colonie Grecque, fort postérieure, de leur propre aveu, à la fondation de ce Temple : ils ne remontoient, dit-on, qu'au tems de Numa, tandis que le nom de la Déesse & son Temple se confondoient avec le tems d'Hercule, c'est-à-dire, avec les tems les plus reculés, avec ceux où les Celtes étoient venus habiter le pays, & y avoient apporté le Culte du Soleil, de la Lune, & des bois, comme nous l'avons fait voir dans le Discours Préliminaire des Origines Latines.

4.

Monnoies de ces Villes, inutiles pour l'Histoire.

Mais il résulte de-là un inconvénient fâcheux relativement à l'Histoire : c'est que les monnoies de ces villes, quoiqu'elles se soient transmises jusqu'à nous, sont absolument inutiles pour nous mettre au fait des événemens qui leur sont relatifs : au lieu que celles qui ont été frappées au coin des Rois, ou avec des Inscriptions historiques, sont un supplément précieux à ce qui nous manque en livres.

§.

Motifs qui purent déterminer les Empereurs à laisser ces Villes libres à cet égard.

Comment des Princes aussi jaloux de leurs droits que les Empereurs Romains purent-ils consentir à ce que des villes entieres se refusassent constamment à frapper leurs monnoies à leur coin, & même des médailles en leur faveur; tandis que l'Univers presqu'entier & Rome elle-même s'empressoient à leur donner à cet égard les marques de la flatterie la plus rampante ?

Ils ne suivirent cependant sur cet objet aucun plan fixe : tandis que telle ville mettoit sur ses monnoies leur effigie, telle autre n'en faisoit rien, & des troisiémes y associoient leurs symboles à ceux du Prince.

C'est ce qu'a fort bien vu M. l'Abbé BARTHELEMI.

» Il est certain, dit-il dans son Essai de Paléographie Numismatique (1), » que les successeurs d'Alexandre & ensuite les Romains, voulurent que cer» taines villes ne missent sur leurs monnoies que le nom du Prince qui les » gouvernoit : qu'ils permirent à d'autres de n'en faire aucune mention, & » qu'ils consentirent bien souvent qu'on y associât le nom de la ville & celui » du Prince : de-là trois différentes sortes de Médailles Grecques : celles des » Rois, les Impériales Grecques & celles des Villes Grecques ou Auto-nomes ».

Cette condescendance de Princes aussi jaloux de leurs droits, n'est point naturelle : il faut qu'elle ait eu un motif puisé dans leur profonde politique. Ils savoient trop bien que leur droit d'effigie n'étoit qu'une usurpation sur les droits divins, pour l'exiger forcément : ils comprirent qu'en laissant les villes parfaitement libres à cet égard, on s'accoutumeroit insensiblement à regarder ce droit comme purement civil, comme de simple administration & d'une saine politique : & que le petit nombre de celles qui ne s'y conformeroient pas, ne pourroit être nullement contagieux. C'est avec cette adresse que se sont établis une foule d'usages & de coutumes qui auroient sans cela occasionné de terribles révolutions.

Aussi lorsque les Officiers de la Monnoie sous Auguste voulurent forcer les Athéniens à changer leur usage & à substituer la tête d'Auguste à celle de Minerve, ceux-ci s'adresserent directement à l'Empereur, & lui dirent avec

(1) Mém. des Inscr. & B. L. T. XXIV.

cette noble fierté qui convient ſi bien à des hommes libres, égaux en élévation aux Princes, que jamais ils n'avoient mis ſur leurs monnoies d'autres ſymboles que ceux de Minerve leur Déeſſe : que ces ſymboles étoient en même tems les preuves de leur liberté, de leur origine, de cet amour pour les Sciences qui faiſoit de leur ville le centre des connoiſſances : qu'ils regarderoient comme la ſource de leur décadence à tous ces égards s'il falloit que la tête de leur Déeſſe, ſource de toute ſcience & de toute ſageſſe, fît place à celle d'un Prince qui, quelqu'auguſte qu'il fût n'étoit pas la Divinité même. L'Empereur touché de cette nobleſſe de ſentimens, fit un décret qui diſpenſoit les Athéniens de mettre jamais ſur leurs monnoies d'autre effigie que celle de leur Patrone, paroiſſant accorder ainſi à la piété reſpectable des Athéniens, ce qui n'étoit que l'effet de ſa politique.

Les habitans de Cortone firent ſans doute la même démarche & avec le même ſuccès, puiſque leurs Médailles offrent toujours ſous les Empereurs ainſi que celles d'Athènes, l'apparence d'un Peuple libre & qui ne reconnoiſſoit d'autres Protecteurs de la bonne-foi que les Dieux.

Qu'importoit d'ailleurs à ces Maîtres de la terre que quelques villes paruſſent un peu plus libres que d'autres? Pourvu qu'ils fuſſent maîtres abſolus dans Rome qui leur paroiſſoit l'Univers, ils n'étoient jaloux de ſe montrer ailleurs que comme des Généraux d'Armées deſtinés à étendre les frontieres de l'Empire Romain & à le faire jouir de la plus profonde paix. Que Rome & les Armées reconnuſſent leurs loix, tout le reſte pouvoit être libre, en ne ſe permettant rien contre leur autorité.

6.

Cauſes du ſcrupule de ces Villes.

Où donc ces Peuples non éclairés du Chriſtianiſme, avoient-ils puiſé des maximes auſſi honorables, dont ſe doutent ſi peu les Antiquaires & qui feroient regarder les Athéniens comme étant preſqu'auſſi ſcrupuleux que les Juifs ?

Dans l'uſage ancien & conſtant, nous le répetons, des premiers Peuples qui perſuadés que la monnoie étoit l'ame du Commerce, & que le Commerce ne pouvoit réuſſir qu'au moyen de la bonne-foi, mirent l'un & l'autre pour les rendre infiniment reſpectables, non ſous la protection des hommes mortels, mais ſous celle uniquement de la Divinité préſente à leurs actions, gardienne de la bonne-foi, vengereſſe du parjure & du crime.

Rien n'étoit plus auguste, plus respectable, plus sacré que cette coutume: ne soyons donc pas étonnés qu'elle ait été commune à tous les Peuples anciens qui se regarderent toujours comme étant sous la protection immédiate de la Divinité ; & qu'elle se soit constamment maintenue chez les Athéniens, le plus religieux des Peuples, celui qui mettoit le plus de gravité & de décence dans le Culte des Dieux.

La déférence d'Auguste pour ce Peuple marque en même tems l'estime & la considération que cette République s'étoit acquise, & la met fort au-dessus des Romains qui se livrerent aux flatteries les plus révoltantes pour célébrer la divinité de leurs Empereurs.

7.

Vexations auxquelles donnerent lieu ces empreintes de la tête des Empereurs.

La Divinité ou les respects divins qu'on attachoit à l'empreinte de la tête des Empereurs sur les monnoies, parvint à un tel excès qu'elle fut une source des vexations les plus odieuses sous les regnes des mauvais Empereurs & lorsqu'on laissoit liberté entiere aux délateurs. Alors on faisoit regarder comme un crime de Lèze-Majesté divine & humaine de livrer ou de recevoir cette monnoie sans lui rendre les plus grands honneurs, & comme un bien plus grand crime de la porter sur soi en allant dans des lieux où on ne seroit pas allé avec un Empereur. En étendant ainsi de la maniere la plus absurde le respect civil qu'on doit avoir pour les objets inanimés qu'on expose aux regards du Public & à sa sagesse, on trouvoit des coupables par-tout; toute action devenoit un sacrilége, & il n'y avoit plus de principe.

8.

Les anciennes Monnoies des Romains, uniquement consacrées aux Dieux.

Les Romains ne mirent également sur leurs monnoies que des Symboles de Divinités, jusques vers les derniers tems de la République.

Sur leurs monnoies d'airain ou de cuivre, on voit les trois grandes Divinités du Calendrier.

Janus aux deux faces, sous le regne de qui, disoit-on, fut inventée l'Agriculture & qui étoit par conséquent contemporain de Saturne.

Mercure qui inventa le Calendrier pour les besoins de cette Agriculture.

Hercule,

Hercule, dont la marche dirigeoit tous les travaux de cet Art.

Ce choix de Divinités dont on n'a jamais cherché la cause, parce qu'on n'a jamais soupçonné qu'il pût avoir un motif déterminé, est d'autant plus remarquable, qu'il s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit dans l'explication des trois grandes Allégories Orientales relatives à Saturne, à Mercure & à Hercule; & qui prouve avec quelle sagesse les Anciens choisissoient leurs symboles & dirigeoient toutes leurs instructions, abstraction faite, sans contredit, des fausses idées qu'ils paroissoient avoir de la Divinité. Ces monnoies Romaines deviennent par conséquent une confirmation de nos grands Principes sur cet objet, & une preuve de leur accord avec la Nature & avec l'Antiquité entiere.

Le choix que les Romains firent pour leurs monnoies de ces trois Etres symboliques, fait voir en même tems avec quelle sagesse les Anciens dirigeoient toutes leurs instructions, & démontre que de tout tems on a cherché à se conduire sur tous les objets relatifs au Public, de la maniere la plus réfléchie & la plus propre à produire les effets qu'on vouloit opérer.

Au revers, ces monnoies avoient la figure d'un Navire, de ce Navire avec lequel, disoit-on, Saturne avoit abordé en Italie, & qu'ailleurs on appelloit le Navire d'Isis; mais qui représentoit si naturellement des villes situées sur les eaux.

9.

Premiere Monnoie d'argent avec le nom d'un Consul.

La monnoie d'argent des Romains présente d'un côté Rome sous la figure de Minerve, & presque toujours avec une croix en sautoir; au revers, le char de la Victoire attelé tantôt de deux chevaux, tantôt de quatre.

Ce dernier symbole étoit très-bien choisi. Lorsque pour la premiere fois, cette ville superbe fit battre de la monnoie d'argent l'an 269 avant J. C. Rome étoit victorieuse & triomphante; Pyrrhus avoit été vaincu, les Tarentins subjugués, les Samnites détruits après cent ans de combats plus cruels les uns que les autres, l'Italie étoit aux fers, la Sicile menacée, Carthage, la fiere Carthage frémissoit de douleur à la vue de ces succès éclatans & soutenus. Les Rois de l'Orient eux-mêmes, malgré leur orgueil & leur puissance, commençoient à rechercher l'amitié d'une République par laquelle leurs Etats devoient être dans peu anéantis & leurs descendans massacrés ou réduits aux fers comme de vils esclaves.

Il existe encore aujourd'hui de ces Médailles d'argent frappées pour la premiere fois à Rome la cinquiéme année avant la premiere guerre Punique : on en voit une dans le Recueil des Médailles des Familles Romaines par Patin, sous la Famille Fabia. Rome y est représentée sous le symbole de Cybèle couronnée de ses Tours avec cette Inscription E x a p v, *Ex Auro Publico*, de l'argent public.

Au revers, on voit un Char à deux chevaux conduits par la Victoire, avec ces mots dans l'exergue, C. Fabi. C. F. *Caius Fabius Fils de Caius.* Ce Fabius étoit l'un des Consuls de l'année, & le second de ceux qui furent surnommés Pictor, *le Peintre.*

10.

Rome commence ainsi à s'éloigner de l'Ordre.

Nous voyons donc ici le moment où Rome enorgueillie de ses exploits, commence à s'éloigner de sa simplicité primitive & à méconnoître la puissance des Dieux : elle n'ose pas, il est vrai, bannir de ses monnoies leur effigie, un reste de pudeur la retient encore à cet égard ; mais du moins elle l'accompagne du nom de ses Consuls triomphans : ainsi elle s'essaye à mettre ses Héros sur la même ligne que les Dieux : bientôt elle en fera des Dieux mêmes : & presqu'aussitôt elle sera forcée de prostituer ce nom en le donnant à des monstres plus dignes des Petites-Maisons que de l'Empirée. C'est ainsi que dès qu'on commence de s'écarter de l'Ordre, qu'on se résout à lui porter quelqu'atteinte, on devient la proie du désordre, il nous investit de toutes parts ; & nous conduisant d'illusions en illusions, il nous entraîne dans les précipices les plus profonds.

D'ailleurs, celui qui fit faire ce premier pas à la République, réunissoit toutes les qualités requises pour cette innovation : c'étoit un Fabius, c'est tout dire : la Famille Fabia, illustre dans tous les tems, étoit alors peut être la plus puissante des maisons de Rome : la splendeur de son extraction, la multitude de ses branches, ses richesses, la grandeur de ses exploits, la fierté & l'orgueil attaché constamment à cette famille, tout contribuoit à favoriser la vanité de ses Membres. Ils se croyoient au-dessus des Rois : ceux-ci frappoient de la monnoie à leur coin : un Fabius pouvoit-il n'y pas mettre du moins son nom ?

II.

L'Apothéose des Empereurs en fut la suite naturelle.

Rome ne vit donc jamais l'empreinte d'un mortel sur ses monnoies tandis qu'elle fut libre : elle fut alors comme tout autre peuple sous la protection immédiate de la Divinité, seule garante de la bonne-foi des Traités. Ce ne fut que lorsque ses vices la forcerent de ployer la tête sous le joug, qu'un mortel osa se placer sur ses monnoies à la place de la Divinité ; qu'il osa en usurper les titres, se faire élever des Autels, & se faire appeller divin comme ayant succédé à tous les droits des Dieux Protecteurs du Peuple Romain : & par cette substitution audacieuse, les Romains n'eurent plus qu'un pas à faire pour déïfier leurs Tyrans.

ARTICLE V.

MONNOIES DE L'ORIENT.

I.

Monnoie des Hébreux.

Ce que Rome avoit fait, ce qu'Athènes continua de faire malgré l'exemple contagieux de Rome, c'est ce qu'avoient également pratiqué scrupuleusement les anciens peuples de l'Orient. Aucun d'eux n'avoit osé mettre sur ses monnoies l'effigie de ses Princes : tous y plaçoient les symboles de leur Empire & de la Divinité, tant étoit grande l'idée qu'ils avoient de leur auguste origine & de la dignité de l'homme.

Jamais sur les monnoies des Hébreux, on ne vit des têtes de Princes ; pas même lorsque les Rois de Syrie leur eurent donné permission de battre monnoie. Jamais on n'en voit sur celles des Mahométans descendus des anciens Peuples Orientaux & qui ont conservé constamment une foule d'usages de la haute Antiquité. Jamais on n'en vit sur celles de l'Egypte libre & non subjuguée ; mais comme c'est un point absolument neuf, nous en allons faire un Article séparé.

I I.

Monnoie de l'ancienne Egypte tandis qu'elle se gouvernoit par ses propres Loix.

1.

On ne connoissoit avant nous aucune Monnoie de l'ancienne Egypte.

Aucun Antiquaire, aucun de ces hommes riches & infatigables qui avec un soin extrême ont rassemblé de toutes parts des amas prodigieux de Médailles, n'ont jamais pu parvenir à se procurer une seule Médaille connue des anciens Rois Egyptiens, de ces Princes qui régnoient sur cette Nation quand elle se gouvernoit par elle-même, & avant qu'elle eût été subjuguée par les Perses & par les Grecs.

On en a conclu, ce qui se présentoit naturellement à l'esprit, ou que jamais les anciens Egyptiens n'avoient eu de monnoie à empreinte, qu'on n'en jugeoit qu'au poids, ce qui sembloit confirmer merveilleusement l'opinion que la monnoie à empreinte étoit peu ancienne à l'époque de notre Ere; ou que les monnoies Egyptiennes s'étoient entierement perdues.

On ne pouvoit rien imaginer de mieux, dès qu'on n'avoit pas rencontré le vrai; quoiqu'il fût bien difficile de penser que les Egyptiens qui étoient si habiles dans les Arts en tout genre, en eussent négligé un qui étoit aussi avantageux pour le Commerce, tandis sur-tout que leurs voisins avoient été assez industrieux pour avoir de très-belles monnoies en or & en argent.

Et s'ils en ont eu, comment leur monnoie se seroit-elle absolument anéantie dans une contrée où tout brave les injures du tems & des siècles entassés? où les couleurs les plus tendres conservent depuis trois ou quatre mille ans toute leur fraîcheur?

2.

Il en existe cependant.

Disons mieux; ce Peuple sage eut des monnoies, des monnoies à figures, & il en existe encore de nos jours; on en voit même dans les cabinets les mieux composés; mais inconnues, dégradées comme le Peuple qui les fit frapper. Il y en a en bronze, en or, en argent; là, elles sont rangées parmi les Médailles inutiles, dont on ne sait que faire, qu'on met au rebut, parce

qu'elles n'offrent aucune tête de Prince, aucune Inſcription, aucun de ces caractères qui ſont connoître avec tant d'intérêt la date & le pays d'une monnoie ou d'une médaille.

Les Egyptiens, ou dédaignoient ces détails, ou ne les connoiſſoient pas : d'ailleurs, chez eux la Nation étoit tout, le particulier rien : ils n'ont pas même conſervé le nom des Conſtructeurs des étonnantes Pyramides, parce que ces Pyramides ne furent jamais conſacrées qu'à l'utilité nationale, & n'eurent jamais pour but de flatter l'orgueil d'un Prince ou d'élever un monument à ſa gloire : ç'eût été un genre de gloire bien biſarre.

3.

Les Egyptiens rapportoient tout aux Dieux & au Public.

Ce Peuple ſage vouloit qu'on ne reconnût ſes travaux qu'à leur utilité ; par ce moyen, il évitoit les inconvéniens des ouvrages qui ne portent pas ſur cette utilité, & qui ſont plus propres à détériorer les Nations, à les éloigner de leur vraie route, qu'à les entretenir dans ce qui conſtitue leurs vrais intérêts. Il ſe peut que par ce moyen, ils ſe perfectionnaſſent peu ; du moins, ils ſe maintenoient tels qu'ils étoient, & c'étoit déjà beaucoup.

C'eſt par la même raiſon que tous leurs livres paroiſſoient ſous le nom de THOT ou Mercure ; tous ſous le titre de l'*Inſtituteur du Genre-humain*, titre admirable & bien choiſi, auquel il ſeroit à ſouhaiter que la plûpart des livres fuſſent dirigés.

Il n'eſt donc pas étonnant que chez un pareil Peuple, les monnoies ne portaſſent d'autres ſymboles que ceux qui appartenoient à chacune des Villes qui les faiſoit frapper : il étoit impoſſible qu'elles en euſſent d'autres ; à moins que les Egyptiens n'euſſent renoncé à tous leurs principes.

C'eſt donc ignorer l'état primitif des monnoies ou de la Numiſmatique, que de chercher ſous d'autres marques la monnoie de cet ancien Peuple : c'eſt regarder la détérioration de cet art, comme ſon état primitif.

4.

Monnoies Egyptiennes contenues dans les Médailles de M. PELLERIN.

Le beau Recueil de Médailles de M. PELLERIN, offre pluſieurs Médailles d'or qui ſont, ou je me trompe fort, Egyptiennes, du tems où l'Egypte étoit

gouvernée par ſes propres Rois, du ſixième ſiècle au moins avant J. C. Tems au-delà duquel remontent en effet nombre d'autres Médailles très-connues.

M. PELLERIN a placé celles-ci au nombre des inconnues, par les mêmes raiſons dont nous venons de parler. Telles ſont les huit dernières Médailles de la Planche CXV, Tome III des Peuples & des Villes. Elles ſont d'une forme très-ancienne, de ſon propre aveu, correſpondante aux tems où nous les plaçons : & en les comparant avec d'autres Médailles reconnues pour Egyptiennes par M. Pellerin lui-même, & qui font partie de la Pl. LXXXVI du même volume, on ne peut ſe diſſimuler qu'elles ſont parfaitement du même genre, ſur-tout celle qu'on peut voir dans notre Pl. I. n°. IV, & qu'on ne ſauroit méconnoître pour Egyptienne en effet à ſon Bœuf & à ſon Ibis.

Les Médailles de la Pl. CXV, & dont nous mettons quelques-unes ſous les yeux de nos Lecteurs dans notre Pl. I. offrent des ſymboles inconteſtablement Egyptiens.

Sur la 19 (n°. V. des nôtres) & la 23 on voit le LOTUS.

Sur la 22, (n°. VI. des nôtres) un grand Singe à queue.

Sur la 23, (n°. VII. des nôtres) un Oſiris aſſis.

Sur la 19 & 20, le Bouc MENDÈS, adoré en Egypte.

Sur la 18, une tête de *Loup*, ſymbole de quelques villes Egyptiennes.

5.

Ces Médailles comparées avec des Médailles Egyptiennes du tems des Empereurs.

On ne ſauroit douter que ſi on avoit à cet égard un plus grand nombre de points de comparaiſon, on ne vît les ſymboles Egyptiens ſe multiplier, & qu'on n'en trouvât même d'auſſi fortement caractériſés que ceux de la Pl. LXXXVI, & ceux du *Lotus* ou du Bouc *Mendès*.

Il eſt même très-apparent que ſi on comparoit ces ſymboles avec ceux des Médailles Egyptiennes poſtérieures accompagnées d'effigies & d'inſcriptions, on reconnoîtroit les mêmes ſymboles en tout ou en partie, enſorte qu'on n'auroit pas de peine à fixer le lieu même, la Ville où elles furent frappées, indépendamment des ſecours que l'Hiſtoire & la connoiſſance des lieux pourroit offrir; puiſqu'avec cette ſimple connoiſſance, & indépendamment de toute médaille à inſcription, nous pouvons aſſurer que la médaille du *Bouc* eſt de la ville de Mendès, & que celle ſur laquelle on voit un *Loup* eſt de la ville de Lycopolis.

Ce que nous avançons ici se change en démonstration, si on jette les yeux sur les Médailles Egyptiennes frappées sous les Empereurs & sur-tout à l'honneur d'Adrien, & qui ont été rassemblées par M. l'Abbé Belley (1) en particulier & par d'autres Savans. On voit par ces Médailles que les Villes de l'Egypte n'avoient pas renoncé à leurs anciens symboles, & qu'elles avoient pris le parti de faire passer au revers leurs Divinités, représentées par des personnages en pied, & ayant en main les symboles de la Ville où avoit été frappée la Médaille.

Par ce moyen ingénieux, elles ne se manquoient ni à elles-mêmes, ni à leurs nouveaux Maîtres.

Sur une Médaille de la ville de Mendès, par exemple, frappée à l'honneur de Marc-Aurele le jeune, on voit Osiris debout, appuyé d'un côté sur l'haste pure, & tenant de l'autre un Bouc (2), même symbole que sur les Médailles dont nous venons de parler, avec l'inscription Mendêsios, *le Dieu de Mendès.*

La ville d'Athribis & celle de Bubaste nous offrent sur leurs Médailles une Femme en pied, ou Diane tenant un oiseau (3).

La ville d'Antæo-Polis, Serapis tenant un Crocodile.

La ville d'Aphrodito-Polis, une petite figure & des Sphinx sur une base.

Diospolis, sur les unes, un Cavalier qui tient un Serpent; sur d'autres, un Osiris qui tient un Bœuf.

Hermonthis & Phar-Beth, Osiris tenant un Lion.

Lêto-Polis, un Crocodile.

Xois, Hercule ayant le Lotus sur la tête, portant d'une main un Oiseau, & de l'autre sa massue.

Leonto-Polis, ou la ville des Lions, Osiris tenant en l'air un Lion par le cou: cette derniere Médaille frappée aussi comme les précédentes sous la XIe. année d'Adrien, se trouve dans un Recueil de 258 Médailles par le P. Louis de Biel, pour servir de suite aux Médailles du célébre Vaillant (4).

Ainsi les Egyptiens ne renoncerent jamais aux symboles armoriaux de leurs villes, & on les reconnoît avec quelqu'attention sur leurs monnoies, sous quelque forme qu'ils y paroissent, seuls comme dans les tems primitifs, ou accompagnés d'inscriptions & d'effigies comme au tems des Ptolomées & des Empereurs.

---

(1) Mém. des Inscr. & B. L. T. xxviii. (2) Mém. de l'Acad. des Inscr. & B. L. T. [illegible] Hist. p. 259. (3) Ib. T. xxviii. (4) Vienne en Autriche, *in*-8°. 1734, N°. XVI.

6.

Chaque Ville Egyptienne avoit un Animal pour Symbole.

On ſait d'ailleurs que chacune de leurs villes avoit un ſymbole particulier, & qu'il conſiſtoit preſque toujours en un animal qui varioit pour chaque ville, & qui étoit regardé, diſoit-on, comme la Divinité de la ville.

Le Bœuf Apis étoit adoré à Memphis.

Le Bœuf Mnevis, *mot-à-mot*, Mon, le Soleil, & Ev, Pere, à Héliopolis, *ville du Soleil.*

Une Géniſſe, à Momemphis.

Le Crocodile, à Arſinoé.

L'Ichneumon, à Héraclée.

Le Chat, à Bubaſte.

Le Chien, à Cyno-polis, *ville des Chiens.*

Le Poiſſon Latus, à Lato-polis, *ville de Latone.*

Le Loup, à Lyco-polis, *ville des Loups.*

La Brebis, à Saïs & à Thèbes.

Le Cebe, eſpèce de Singe, à Babylone près Memphis.

L'Aigle, à Thèbes.

Le Lion, à Leonto-polis, *ville des Lions.*

Le Bouc, à Mendès.

L'Epervier, à Phile.

7.

Fauſſes idées qu'on ſe formoit de ces Animaux.

Les Grecs & les Romains racontent des choſes étranges au ſujet de ces animaux ſacrés de l'Egypte : ils ont tous été perſuadés que les Egyptiens leur rendoient un culte religieux ; mais lorſqu'ils en ont voulu indiquer la raiſon, ils n'ont plus été d'accord.

Ciceron dit (1) que les Egyptiens n'adoroient que les animaux qui leur étoient utiles, & que c'étoit par un principe de reconnoiſſance.

D'autres racontent que dans la guerre des Géans ou des Titans contre les Dieux, ceux-ci furent obligés de ſe cacher ſous la figure de ces animaux, afin

(1) De la Nature des Dieux, Liv. I.

de

de pouvoir échapper à la fureur de leurs cruels ennemis. Devenus ensuite les plus forts, ils contraignirent les hommes à prendre soin des animaux de leur vivant & à les enterrer religieusement après leur mort.

Selon d'autres, les premiers hommes se dévoroient les uns les autres, & les plus foibles étoient battus par les plus forts, jusqu'à ce qu'ils trouverent moyen de se rallier en faisant porter au haut de quelques perches, des représentations d'animaux. Cet expédient ayant eu le plus heureux succès, non-seulement il fut défendu de tuer aucun de ces animaux, mais il fut même ordonné d'en prendre soin & de les respecter comme les auteurs de leur salut.

Des quatriémes prétendent que les diverses villes de l'Egypte étant portées à la révolte & à l'indépendance, un Roi établit dans chacune le culte de quelqu'animal, & en défendit l'usage pour la nourriture, afin que chacune de ces villes prévenue en faveur de son culte, méprisât celui de son voisin, & même qu'elle l'abhorrât en voyant qu'on y mangeoit sans scrupule les animaux qui étoient l'objet de son adoration ; afin que par ces haînes réciproques, elles ne fussent plus en état de se liguer entr'elles & qu'elles demeurassent fidèles au Prince.

On sent très-bien qu'aucun de ces motifs ne peut être vrai ; qu'ils ne peuvent s'accorder avec la sagesse des anciens Egyptiens ; qu'ils sont tous insuffisans pour rendre raison du fait ; mais on n'en doit pas être surpris : les Grecs & les Romains qui ne connoissoient rien à leurs origines, pouvoient-ils éclaircir celles des Peuples étrangers, & sur-tout d'un peuple tel que les Egyptiens? Leurs Voyageurs en Egypte faisoient aux Prêtres & aux Sages du Pays des questions plus ridicules les unes que les autres, & ceux-ci répondoient à leur peu de sens, comme à des enfans qu'on berce de contes, parce qu'ils n'étoient pas dignes de raisonnemens plus relevés.

Aussi ne trouve-t-on dans Hérodote & dans les autres Anciens qui ont parlé de l'Egypte, les causes de quoi que ce soit ; ils se bornent à des faits qui semblent toujours singuliers & bisarres, parce qu'on n'en apperçoit jamais la cause, & on seroit tenté de croire, ou qu'ils en imposent ou que les Egyptiens étoient un assemblage d'insensés.



8.

Causes de ce choix & de cette espèce de Culte rendu aux Animaux.

1°.

Chaque ville portoit le nom d'un de ces animaux.

Disons mieux, les villes de l'Egypte, ainsi que la plûpart des anciens Peuples, prenoient pour leur nom des noms d'animaux, & ces animaux devinrent leurs Symboles & la base de leurs Armoiries.

2°.

Chaque ville nourrissoit à ses frais quelques Animaux de l'espèce dont elle portoit le nom.

En même tems chacune de ces villes, ainsi qu'en plusieurs autres pays, entretinrent aux dépens du trésor public quelques animaux pareils à ceux qu'ils avoient choisis pour leurs Armoiries, & qui étoient ainsi leurs Symboles vivans : ils étoient logés, nourris & soignés par des Gardes entretenus & défrayés également par le trésor public. C'étoit un droit de la Souveraineté & une des marques de la Majesté publique.

3°.

Ces Animaux étoient apprivoisés & sacrés.

On mit ensuite ces animaux sous la garde de la bonne-foi publique : & afin qu'ils fussent moins exposés, on les consacra à la Divinité Patrone de chaque ville.

C'est ainsi que STRABON nous apprend que les Momemphites, qui nourrissoient une Génisse aux dépens du Public, l'avoient consacrée à Vénus leur Déesse.

Le Crocodile de la ville d'Arsinoé étoit apprivoisé : les Etrangers se faisoient un plaisir de lui donner du pain, de la viande, du vin : il se laissoit caresser : on ornoit ses ouies de pendants d'or & de pierreries ; & ses pieds de devant, d'une chaîne d'or.

Le Bœuf Apis étoit logé & entretenu dans une très-belle salle soutenue par de superbes colonnes.

C'étoit à qui auroit de la laine ou des piéces d'étoffe faites avec la laine des brebis sacrées de Saïs.

Ces animaux étoient entretenus dans des parcs sacrés : des personnes

destinées à cette fonction les nourrissoient de pâtes fines délayées dans du lait avec du miel : & de canards bouillis ou rôtis. Les animaux carnivores étoient nourris d'oiseaux : on les baignoit, on les parfumoit, on en perpétuoit l'espèce, & à leur mort on les embaumoit.

Leurs Gardiens ou ceux qui étoient chargés de les nourrir & d'en avoir soin, étoient, dit on, des personnes d'un rang distingué ; elles portoient les symboles de ces animaux, & on les respectoit jusqu'à se mettre à genoux sur leur passage.

Il est même très-apparent que chaque Egyptien avoit également de pere en fils quelqu'animal sacré, symbole de la famille, & qu'on vénéroit dans chaque famille ; & que c'est de-là que sont descendus les Fétiches en usage dans toute l'Afrique.

Cet usage dût dégénérer à la longue en une superstition folle & ridicule : mais pour juger sainement des usages d'un peuple, il ne faut jamais s'arrêter à leur dégradation ; mais remonter à ce qu'ils furent ou purent être dans leur origine.

C'est ce que ne pouvoient faire ni les Grecs ni les Romains : & je ne doute pas que les Prêtres Egyptiens eux-mêmes, du tems de ces peuples, n'eussent presqu'entierement perdu de vue le fil de leurs établissemens : assujettis depuis quelques siècles à des Princes étrangers, ils avoient laissé anéantir leur ancienne sagesse, & ils ne voyoient par-tout que des usages conservés par la superstition, & dont ils ne pouvoient plus pénétrer le but.

Des Peuples tombés dans l'esclavage & gémissant sous le poids de la tyrannie & de l'ignorance, durent passer bientôt en effet des honneurs publics rendus aux animaux symboliques, à un culte superstitieux : ils durent les regarder comme le Palladium de la Contrée ; & tout ce qui leur arrivoit de sinistre, devoit répandre la terreur dans tous les esprits : est-il étonnant d'après cela que le peuple en fureur se jettât sur ceux qui les faisoient périr ?

Sans être superstitieux, ne puniroit-on pas ceux qui tueroient dans une Ménagerie quelqu'animal que ce soit, ou qui feroient main-basse sur quelqu'un de ceux qu'on montre à la Foire ?

9.

Rapport des Symboles d'Athènes avec ceux de l'Egypte.

Rien n'est plus dans le costume des Egyptiens que les médailles d'Athènes avec leur Olivier, leur Chouette, leur tête de Bœufs & un Vase qui a fort embarrassé ceux qui ont voulu en découvrir l'objet. Ils ont cru qu'il faisoit

allusion à la fabrique des vases de terre établie à Athènes, & dont ils s'attribuoient l'invention ; mais ce peuple avoit inventé tant d'autres choses dont il ne tint jamais compte sur ses Médailles, & nous avons vu d'ailleurs qu'il n'y avoit rien de profane sur ses monnoies.

Tous ces symboles étoient allégoriques. Minerve désignoit la sagesse ; mais elle étoit la même qu'Isis ; or celle-ci avoit pour symbole le *Canope*, vase sacré, & la *tête de bœuf* qui lui servoit de Diadême. La chouette faisoit égalememt partie des symboles Egyptiens. Quant au *Canope*, il étoit consacré à Isis, comme Désse de l'Eau que les Egyptiens regardoient comme le principe de tout.

10.

Symboles des Peuples Modernes comparés avec ceux de l'ancienne Egypte.

Les monnoies Européennes nous offrent aujourd'hui des exemples des diverses espéces de monnoies dont nous venons de nous occuper, & par-là même elles sont très-propres à répandre un plus grand jour sur les principes que nous venons de poser.

MONNOIES DES ROIS.

Les Princes des Nations barbares qui renverserent l'Empire des Romains, firent tous frapper la monnoie à leur empreïnte, ainsi qu'ils le voyoient pratiquer par les Empereurs : ils regarderent cet usage comme un simple usage civil ; ils n'y soupçonnerent rien de relatif à la Religion : & leurs descendans les ont imité en cela, ainsi que nous l'avons expliqué ci-devant.

MONNOIES DES RÉPUBLIQUES.

Les Républiques qui n'ont point de Chef particulier ou constant, ont continué l'usage des anciens peuples, de ne placer sur leurs monnoies que leurs symboles armoriaux, & presque toujours Armes parlantes.

Le Canton de BERNE met sur ses monnoies la figure d'un OURS, vraies Armoiries parlantes.

Le Canton d'URI met sur les siennes la tête ou massacre de ces anciens bœufs appellé URI, & qui étoient si communs autrefois dans les montagnes & les forêts de la Suisse.

GENÈVE met sur les siennes l'AIGLE & la CLEF ; cette derniere comme symbole de sa situation.

Animaux nourris aux dépens de diverses Républiques Modernes, ainsi qu'autrefois en Egypte.

Plusieurs de ces Républiques entretiennent même aujourd'hui, comme autrefois les Egyptiens, aux dépens du trésor public, des animaux du genre de ceux qu'ils ont pris pour symboles.

Ainsi, à BERNE on voit la fosse aux Ours, comme il y avoit à Babylone la fosse aux Lions, & en Egypte des demeures pour leurs Animaux symboliques.

A GENÈVE, on entretient des AIGLES dans de grandes cages, ces Aigles & ces Ours sont nourris ainsi que leurs gardes aux dépens du public.

L'usage moderne remonte par conséquent aux tems les plus reculés : il lie les tems actuels aux tems les plus éloignés : il unit notre Blason au Blason le plus antique : pratiqué par les Nations les plus sages, on voit qu'il fut pris dans la Nature ; & que si on y attacha des idées superstitieuses, ce fut une erreur accidentelle, effet de l'ignorance & de la tyrannie, & non une suite nécessaire de l'usage ou de la politique : c'est une preuve à ajouter à toutes celles qui établissent que la vérité & la lumiere ne peuvent jamais subsister avec l'ignorance & de mauvais gouvernemens.

Autres rapports entre l'Egypte & la Suisse.

Ajoutons que sur le dessin de la Médaille de Leontopolis dont nous avons déjà parlé, le Personnage qui tient en l'air le Lion est représenté précisément comme un Cent-Suisse avec sa halebarde, son baudrier & ses larges culottes.

C'est donc un nouveau rapport entre ces Peuples si éloignés cependant l'un de l'autre : on en trouveroit même un plus grand nombre, si on s'appliquoit à cette comparaison. Il n'y a pas un siècle, par exemple, qu'en Suisse on ne mangeoit pas la tête des animaux, non plus que dans l'ancienne Egypte : sans doute, parce qu'on la regardoit comme le siége de la vie.

TABLEAU Chronologique des Monnoies.

Nous pouvons donc offrir à nos Lecteurs en résumé un Tableau Chronologique des Monnoies anciennes.

XXe. siècle avant J. C. Monnoies Orientales sous le nom de Brebis : & Mo-

noies Egyptiennes de chaque ville avec les Symboles relatifs à leur nom.

XIIIe. Monnoies d'Athènes par Théſée ſous le nom de Bœuf.

X^e^. Homère parle des Talens.

IX. Phidon Roi d'Argos donne l'exemple aux Princes de mettre leur nom ſur leurs monnoies.

Monnoies de Macédoine, avec les noms de ſes Princes.

Monnoies d'or Egyptiennes, ſans noms & ſans effigie de Princes.

VIIIe. Monnoies du tems de Numa, & dont parle Pline.

VIe. Dariques de l'Orient, antérieures à Cyrus : peut-être par Darius le Méde, Roi de Babylone.

Servius-Tullius fait frapper à Rome de la monnoie de cuivre ſous le nom de Bœuf & de Brebis.

V^e^. Médailles d'Alexandre & d'Archelaüs, Rois de Macédoine.

IIIe. en 269. Monnoie d'argent frappée à Rome avec le nom du Conſul C. Fabius.

Ier. Monnoie avec le nom & l'effigie des Empereurs.



DES NOMS DE FAMILLES,

POUR SERVIR DE SUITE AUX RECHERCHES SUR LE BLASON.

Fausses idées qu'on se formoit à cet égard.

Nous l'avons vû, & nous ne pouvons trop le répéter; toutes les erreurs se tiennent, ainsi que toutes les vérités: il suffit d'en avoir admis une pour qu'elles se présentent en foule à la suite les unes des autres: on diroit qu'elles sont toutes solidaires les unes pour les autres: plus on sera conséquent & plus on s'enfoncera dans l'erreur ou plus on en triomphera, suivant qu'on aura eu le bonheur de commencer bien ou de se tromper dès le premier pas. C'est que l'esprit humain ne se plaît pas dans l'indécision, & qu'il aime mieux croire ou rejetter sur de légeres preuves que de suspendre son jugement.

On se persuadoit, par exemple, que le Blason étoit d'une invention moderne, parce que son existence ancienne étoit inconnue, & on ne soupçonnoit pas qu'elle pouvoit avoir échappé à ceux qui jusqu'ici avoient été à même de la découvrir.

On l'attribuoit aux Croisades, parce que l'idée des Croisés distingués par des symboles se lioit parfaitement avec le Blason & aux Croisades seulement, comme si les mêmes besoins, les mêmes réunions n'avoient pas éxisté long-tems auparavant, & n'eussent pas exigé les mêmes moyens de se reconnoître.

On le lioit avec les fiefs héréditaires, comme si les possesseurs des fiefs étoient les seuls qui eussent besoin de se reconnoître: comme si la possession d'un champ devenu fief héréditaire exigeoit plus de marques pour se reconnoître que la possession d'une Terre qu'on tenoit de ses ayeux, ou que celle des titres militaires de ses Ancêtres.

On s'imaginoit qu'il n'avoit pas existé plutôt, parce que les Noms de Familles n'avoient pas existé plutôt; ces Noms ne devant leur origine qu'aux fiers héréditaires, comme si le Nom d'une Terre héréditaire ne pouvoit pas donner lieu à un Nom de Famille héréditaire: comme si les Noms n'étoient absolument attachés qu'à des fiefs devenus héréditaires.

La vraie raison à alléguer est qu'on ne connoissoit, à cet égard, rien de plus ancien que les Croisades: mais c'eût été convenir de son ignorance ou rester dans le doute; car on auroit toujours été en droit de demander, comment auroit-on demeuré si long-tems à imaginer une chose aussi simple,

auſſi naturelle, auſſi néceſſaire ? Comment eſt-on aſſuré que cette inſtitution ne ſoit pas plus ancienne ? Queſtions embarraſſantes qu'on éloignoit par l'affirmation pleine & entiere que jamais il n'avoit exiſté avant les Croiſades rien de ſemblable au Blaſon.

Mais nous venons d'établir que le Blaſon n'étoit pas moins eſſentiel pour les Tournois que pour les Croiſades: que les Tournois ſont de beaucoup antérieurs aux Croiſades, & que dès leur établiſſement on exigea des Chevaliers qui y aſſiſtoient tout ce qu'on exige aujourd'hui relativement aux Chevaliers admis dans un Ordre quelconque: des preuves de Nobleſſe ou de Nom par Armoiries & par Famille: des preuves de douze quartiers, dès le commencement du Xe. ſiècle, deux cens ans avant le tems où on fixe l'origine du Blaſon.

Que cela ſeul fait remonter le Blaſon juſques vers le cinquieme ou ſixieme ſiècle de notre Ere : qu'il tient également aux Tournois & aux jeux de la Grèce établis il y a près de vingt-ſix ſiècles, & où l'on ne pouvoit être introduit ſans avoir prouvé ſon extraction ; en bon François, ſans avoir été blaſonné.

Nous avons en même tems fait voir que les Noms principaux du Blaſon étoient tous d'origine Orientale ; & que c'eſt une ſcience dont les Croiſés ne ſont nullement les Inventeurs.

Qu'elle tient même à l'Antiquité la plus reculée par ſes rapports avec la monnoie, avec les Médailles, & avec les ſymboles de la plus haute antiquité, qui ſervoient à diſtinguer les Familles, les Villes, les Etats, de la même maniere que pouvoient ſe diſtinguer les Croiſés & les Seigneurs qui poſſédoient les fiefs devenus héréditaires.

Ainſi croule entierement tout ce Syſtême moderne du Blaſon.

Mais comme il tient également à l'idée que les Noms de Famille n'exiſtent que depuis les Croiſades, & que n'y ayant point eu auparavant de pareils Noms, il ne pouvoit exiſter de Blaſon ou d'Armes héréditaires, nous ne pouvons nous diſpenſer d'entrer dans quelque détail ſur cet objet & d'examiner ſi on peut en déduire effectivement ce qu'on croyoit en réſulter.

Faits qui cauſoient ces erreurs.

Deux ſortes de faits ont engagé les Savans à adopter l'idée que les Noms héréditaires ne ſont pas antérieurs aux Croiſades.

1° C'eſt que dans les ſiècles qui ont précédé les Croiſades, les divers Perſonnages

ſonnages mentionnés dans l'Hiſtoire ſont déſignés ordinairement par un ſeul Nom ; même les Princes, les Rois, & ſur-tout les Membres du Clergé.

2°. C'eſt que les fiefs n'étant devenus héréditaires qu'à cette époque, ce n'eſt qu'alors que ceux qui s'en trouverent en poſſeſſion purent ajouter à leur Nom celui de leurs Terres, qui devint ainſi le Nom de Famille, ce Nom qui eſt véritablement l'objet du Blaſon.

Ils ajoutent qu'enſuite ceux qui n'ayant point de poſſeſſions en Terre, ne pouvant avoir de pareils Noms, ſe firent à leur imitation des Noms de Famille tirés de leur profeſſion, de leur couleur, de leur taille, d'un arbre, d'un oiſeau, d'un étang, ou de tel autre objet de fantaiſie : même des Noms formés par un aſſemblage fortuit de lettres qui n'avoient aucun ſens, ou qui ne repréſentoient aucun objet ſenſible.

Motifs qui obligent de les diſſiper.

Ces faits ont paru ſi évidens, ſi conformes à la vérité, qu'on n'a jamais cherché à les combattre. On s'en mettoit d'ailleurs d'autant moins en peine qu'on ne voyoit dans cela qu'une queſtion peu importante : mais elle eſt liée trop immédiatement avec nos Recherches ſur le Blaſon, avec ſon antiquité & avec nos Principes que tout Nom eut ſa cauſe, pour que nous puiſſions nous diſpenſer de la diſcuter : ſon objet eſt même trop relatif aux mœurs, aux uſages & à l'Hiſtoire, pour n'être pas digne de quelqu'attention. La vérité d'ailleurs n'eſt jamais compoſée que d'un enſemble de vérités de détails dont le développement eſt toujours néceſſaire pour completter la grande maſſe des vérités, & pour parvenir juſqu'à la vérité elle-même.

Ces Erreurs ſont fondées ſur la connoiſſance imparfaite qu'on a du moyen âge.

Nous ne craignons donc pas de nous occuper un inſtant de ces objets, & de chercher d'autres principes pour décider cette queſtion.

Tout ce qu'on a dit juſqu'à préſent à ſon égard nous paroît trop vague & trop dénué de principes pour que nous puiſſions l'adopter : d'ailleurs nos propres Origines ou l'Hiſtoire du moyen âge ne ſont pas aſſez éclaircies pour qu'on puiſſe ſe repoſer ſur des conſéquences tirées ſi à la légere de ce qu'on ſuppoſe qui étoit alors en uſage.

Au renouvellement des Sciences, on s'enthouſiaſma des Grecs & des Romains ; & on avoit raiſon : mais n'ayant d'yeux que pour ces Peuples, on négligea preſque totalement l'Hiſtoire du moyen âge, & on eut grand tort :

c'étoit se résoudre à ignorer ses propres origines, ce qui étoit un mal : & par-là même à ne jamais éclaircir celles des Grecs & des Romains, ce qui en étoit un autre, puisque l'origine des uns & des autres est la même ; & que le jour qu'on répand sur les uns, influe nécessairement sur les autres ; car il n'y a d'autre différence entr'eux & nous que d'avoir été civilisés les uns plutôt, les autres plus tard : & tel est l'effet de cette indifférence sur nos origines, que celles des Grecs & des Romains nous en sont moins connues, & que nous sommes presque toujours enveloppés de ténèbres ou du vague, lorsqu'il s'agit de discuter les questions relatives au moyen âge.

QUESTIONS à traiter.

Afin de répandre quelque jour sur ces objets peu connus, nous ferons voir,

1. Que toute Famille qui possédoit une Terre & des Armes, eut nécessairement un Nom de Généalogie ou de Famille commun à tous ceux qui la composoient : qu'on peut le prouver par les Grecs, par les Romains, les Orientaux, les Goths, les François même.

2. Que lorsque les fiefs devinrent héréditaires, on ne fit que substituer un Nom de fief à celui de Généalogie ; tandis que ceux qui n'avoient point de fief continuerent à s'appeller du Nom de leur Famille ; ce qui peut s'établir par la multitude des Noms Francs, Goths, Wisigots, Romains, Celtes même qui subsistent encore aujourd'hui, & qu'on n'auroit sûrement pas pensé de faire revivre aux onzieme & douzieme siècles, s'ils avoient cessé d'être en usage.

3. Que tout Nom fut significatif, en quelque Langue que ce soit ; parce que personne n'a jamais voulu ni pu se donner un Nom qui ne signifiât rien ou qui ne fût relatif à quelqu'objet.

Qu'ainsi une multitude de Noms François sont actuellement significatifs dans notre propre Langue, & que ceux qui ne le sont plus, l'étoient dans des Langues plus anciennes ou étrangeres dont ils sont venus, & dont furent originaires les Chefs des Familles qui les portent actuellement.



ARTICLE I.

Toute Famille eut un Nom.

Rien dans l'Univers qui n'ait un Nom : c'eſt le privilége de l'intelligence de donner des Noms à tout ce qui exiſte, afin de pouvoir ſe repréſenter par ce moyen tout ce qui exiſte, lors même qu'on ne l'a plus ſous les yeux : & telle eſt la gloire du Nom, qu'il fait infiniment mieux connoître une perſonne que ſa vue même : c'eſt *l'anſe* des eſprits, c'eſt celle de l'immortalité.

A qui n'eſt-il pas arrivé de ſe rencontrer avec des perſonnes dont on ignoroit le Nom & qui paroiſſoient très-ordinaires, tandis qu'on étoit enthouſiaſmé de leur Nom : combien d'autres renfermés dans une petite enceinte dont le Nom vole dans l'Univers ? combien qui ne ſont plus corporellement, qui vivent dans leur Nom, & s'attirent les hommages de tous les ſiècles ; La renommée, cette idole des grandes ames, n'eſt donc point une chimère : elle tient à notre propre exiſtence ; elle eſt la ſuite néceſſaire de l'intelligence & de ſa ſupériorité infinie ſur la matiere.

Excellence d'un Nom illuſtre.

Qu'un Nom eſt beau lorſqu'il eſt attaché à de grandes poſſeſſions qu'on a formées ſoi-même, ſur leſquelles on a fait vivre une multitude de perſonnes qui ſans cela euſſent été malheureuſes ; où l'on a déployé de grands talens, une grande induſtrie, une ſageſſe exquiſe, une bonté, une bienfaiſance ſans égales : qu'on s'eſt ainſi rapproché de la Divinité lorſqu'elle tira l'Univers du cahos : qu'on a cherché à ſe montrer digne d'avoir été fait à ſon image ! & n'eſt-ce pas là le vrai bonheur, les vraies jouiſſances ?

Qu'un nom eſt beau lorſqu'il eſt attaché à de grandes & ſublimes inſtructions qui inſpirent aux hommes l'amour de la ſageſſe, de la vertu ; qui les rempliſſent de reſpect pour la vérité, où l'on ne ſe permit jamais d'offenſer cette ſublime ſource de lumiere & de connoiſſances : où rien d'empoiſonné ne les détourna jamais du devoir : où tout éleve l'ame vers ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait : où tout donne un nouvel eſſor aux facultés de l'homme : où rien ne les amollit, ne les énerve, ne leur fait perdre de vue leur vraie deſtination : où tout les éleve ſans ceſſe au-deſſus d'eux-mêmes.

Je vous ſalue, Noms illuſtres, Hommes reſpectables, qui fûtes en tous lieux par vos actions, par votre exemple, par vos écrits, les bienfaiteurs du Genre humain, la gloire de votre ſiècle : vous qui préparâtes la place des Etats, des Empires, des Villes floriſſantes ; vous qui d'une Terre couverte d'eaux & de

forêts en sîtes des campagnes riantes, où des ſociétés heureuſes & proſpères ont pris la place des inſectes & des reptiles qui ſeuls y repréſentoient la Nature animée : vous dont les Ouvrages immortels tranſmis de ſiècle en ſiècle nous conſolent & nous inſtruiſent en nous amuſant!

Qui ne ſe réjouiroit à la vue de vos lumieres & de leurs heureux effets? Qui ne ſeroit échauffé, ranimé par le foyer de tant de vertus brûlantes pour le bien : Qui ne ſeroit tranſporté d'une ſainte ardeur de vous imiter?

Tandis qu'on ſera ſenſible à votre exemple, tandis qu'on ſera touché de vos vertus, pénétré de vos leçons, le génie s'élancera ſur vos traces : & par la plus généreuſe émulation luttant avec vous, il nous fera cueillir de ſes travaux les fruits les plus agréables & les plus utiles.

Leur utilité pour les Etats.

Malheureuſes les contrées qui ne peuvent citer de pareils Noms! Tout y végete, tout y languit : rien de grand n'y récrée les humains; la Nature elle-même y travaille en vain : en vain elle s'efforce d'y fournir au génie : tout y est frappé d'une ſtérilité éternelle : c'eſt un hyver ſans fin.

C'eſt dans leurs Noms illuſtres que conſiſte la gloire du Nom Romain, celle de la Grèce, de ces anciens Empires qui ont fait l'ornement de l'Aſie : c'eſt dans leurs Noms que conſiſte l'éclat du ſiècle d'Auguſte & celui des regnes de nos derniers Monarques. Ce n'eſt ni par l'étendue de ſes Terres ni par l'éclat de ſes conquêtes, qu'un Prince eſt grand : c'eſt par l'excellence des Noms qui ont diſtingué ſon regne, que ſon Gouvernement a fait naître ou qu'il a favoriſés, pour qui il eſt comme un grand arbre à l'ombre duquel viennent reſpirer tous les Etres : combien ſont coupables & peu dignes de leurs titresces Chefs des Peuples ſous la Loi de qui ne s'illuſtrerent nulles Familles, ou ſous le regne deſquels le luxe, la molleſſe, les paſſions viles & déſordonnées anéantirent ces anciennes Familles qui devoient être à jamais le gage & le Palladium le plus aſſuré de la durée de leur Empire! Combien ne ſont pas coupables ceux qui flétriſſent un beau Nom, qui s'en montrent indignes en laiſſant ſes lauriers ſe faner entre leurs mains : qui laiſſent perdre tout ce que leur avoit acquis de gloire & d'illuſtration une longue ſuite de générations diſtinguées! Du moins, ils ſe rendent juſtice en montrant par leurs actions combien peu ils étoient dignes d'une ſi grande gloire, en abandonnant ce ſacré dépôt à des mains plus capables de l'entretenir.

De quel avantage cependant n'eſt pas un grand Nom? Poſſeſſions, amis, richeſſes, honneurs, crédit, tout eſt en ſa diſpoſition : il n'a qu'à vouloir, des

milliers de mains vont être à ſon ſecours : tous les reſſorts poſſibles vont s'ouvrir ; tout va ſe prêter à ſes vues : exécutez donc ces grandes choſes ou votre Nom ſera flétri : il diſparoîtra devant des Noms inconnus auparavant, & qui avec de très-petits moyens, avec les reſſources les plus bornées, auront exécuté des choſes merveilleuſes, ſe ſeront acquis un grand renom.

Les Noms héréditaires ne peuvent exiſter que chez les Nations Agricoles.

Ces Noms, il ne faut pas les chercher chez ces Hordes vagabondes qui n'ont ni feu ni lieu, qui errent à l'aventure, vivant de la chaſſe, de la pêche, des fruits qu'elles rencontrent en leur chemin : elles n'ont preſque rien au-deſſus des animaux qui ſe nourriſſent comme elles des productions ſpontanées de la Terre. Que feroient les Familles qui les compoſent d'un Nom héréditaire ? Que leur repréſenteroit-il ?

Les Noms de Famille ne peuvent convenir qu'aux Nations Agricoles : elles ſeules ſont la ſource de tout bien phyſique ſans lequel nul bien moral ne peut exiſter : elles ſeules poſſédent des propriétés, des biens dont elles ont le droit de diſpoſer : chez elles ſeules peuvent ſe trouver des perſonnes pour qui le Nom ſoit un droit de ſuccéder à ces biens, pour qui le Nom ſoit un bien réel ; ſans cela leurs poſſeſſions, leurs richeſſes auroient été comme au premier occupant.

Ces biens durent donc paſſer néceſſairement aux enfans ou aux parens de ceux qui les avoient tirés du néant, qui les avoient défrichés, mis en valeur ; enfans, parens qui eux-mêmes pouvoient avoir contribué à leur bonification par leurs travaux. On ſait qu'aux campagnes les enfans ſont les premiers des Serviteurs ou des Agens, qu'ils contribuent au plus grand bien de l'enſemble.

Mais plus les biens de chaque Famille étoient conſidérables & ſuſceptibles d'envie, plus il importoit que les droits qu'on pouvoit avoir ſur eux fuſſent conſtatés : or quels meilleurs titres pouvoit-on produire que la naiſſance & la poſſeſſion 1° du même Nom prononcé, & 2°. du même ſymbole, c'eſt-à-dire du même Nom déſigné par le même caractere écrit ou tracé ?

Origine des Noms de Famille.

Ce Noms de Famille furent dérivés ordinairement du Nom du premier qui ſe forma une propriété : il ſe tranſmit avec cette propriété à tous les deſcendans de ce Chef.

Ce Nom primitif fut toujours ſignificatif, ſe rapportant à quelqu'objet qu'on aimoit de préférence, ou qui pouvoit donner du relief à celui qui le

portoit. Aucun qui ait été donné au hasard ou qui n'eût pas un sens parfaitement connu du Peuple parmi lequel on vivoit, & dont on faisoit partie. Il n'en est point dont on n'apperçoive en effet le sens aussi-tôt qu'on le rapproche des Elémens de la Langue dont il fut formé, chez quelque Peuple que ce soit.

Personne n'ignore que chez les anciens Hebreux tous les Noms furent significatifs : il existe des Dictionnaires où on les explique : mais cet usage des Hébreux ne leur étoit pas particulier : il leur étoit commun avec toutes les Nations de ces tems-là : & nous verrons tout-à-l'heure qu'il en fut de même dans l'Orient.

Eratosthene avoit expliqué fort heureusement la plupart des Noms des Rois Egyptiens de la Thébaïde.

Dans l'usage ordinaire, chacun n'étoit désigné que par son Nom propre : on ne faisoit mention de celui de Famille que lorsqu'il étoit question de la faire connoître : les preuves en sont abondantes, malgré la disette des Monumens.

I.

Grecs.

Nous trouvons chez les Grecs divers Noms de Famille.

Les Héraclides, nom donné à tous les Membres des Familles qui descendoient d'Hercule, entr'autres à celles qui firent la conquête du Péloponèse & qui formerent le Royaume de Lacédémone constamment rempli par deux de ces branches, le Royaume de Messénie & celui de Corinthe à la fin du XIIe. siècle avant Jesus-Christ. Le nom d'*Hercule* dont ils descendent peut signifier *la gloire de la Terre.*

Les Alcméonides, puissante Famille d'Athènes, qui vint à bout de chasser les Enfans de Pisistrate, & qui établit l'Ostracisme ; leur nom peut signifier *le flambeau redoutable.*

Les Eumolpides, puissante Famille Sacerdotale d'Athènes qui descendoit d'Eumolpe, choisi, disoit-on, par Cérès pour présider à ses Mystères ; & qui avoit une espéce de jurisdiction sur ce qui se rapportoit au culte des Dieux. Comme ils étoient les Dépositaires, & même, selon Lysias, les Interprètes des Réglemens anciens qui fixoient les cérémonies des Fêtes de Cérès & des Traditions sur lesquelles ce culte mystérieux étoit fondé ; toutes les infractions légeres contre les points les moins essentiels étoient soumises à leur examen : ils fixoient la grandeur de la faute & de la peine qu'elle méritoit. Ces Loix d'ailleurs, relatives aux Fêtes de Cérès, n'étoient point écrites, selon ce même Lysias ; elles ne s'étoient perpétuées que par une observation constante ; par cette observation qui forme les Loix véritables, celles qui constituent presque tous les

Etats & qu'on ne peut changer en quelque maniere ſans bouleverſer tout, & ſans établir des innovations dangereuſes, ſi elles ne ſont pas l'effet d'une conviction préliminaire & complette dans les eſprits. On peut voir d'ailleurs des détails très-intéreſſants ſur cet objet dans la Diſſertation de M. de BOUGAINVILLE ſur les Miniſtres des Dieux à Athènes (1).

Le nom d'Eumolpe ſignifie d'ailleurs *grand Muſicien, Chantre mélodieux.*

NOMS PATRONYMIQUES.

On peut ajouter à ces Noms de Famille ceux que les Grecs appelloient PATRONYMIQUES, Noms formés du Pere : tels, PÉLÉÏDES, le fils de Pelée : ATRIDES, les fils d'Atrée.

Cet uſage prouve du moins le reſpect qu'on eut toujours pour le Nom de ſes Peres, & comment tout tendoit à le rappeller ſans ceſſe. C'étoit un grand acheminement aux Noms de Famille ; car qui n'étoit pas empreſſé de ſe réclamer d'un Nom illuſtre devenu l'objet de l'admiration des hommes & le ſoutien de l'Etat ?

II.

LYDIENS.

Les Lydiens furent gouvernés par trois Races de Rois qui ſe ſuccéderent immédiatement, & qui furent diſtinguées chacune par un Nom de Famille pris de leur Chef. Ainſi ils eurent :

Les ATYADES, au nombre de onze ou douze Rois, en comptant Manes le premier de tous, & le même, à ce qu'on croit, que MEON. Ils deſcendoient d'ATYS, mot qui ſignifie l'*Ancien*, *le Pere.*

Les HÉRACLIDES, au nombre de douze Rois, & dont le premier fut AGRON : il ſe diſoit deſcendu d'Hercule, mais par une Généalogie qui paroît fort ſuſpecte : ſelon lui ou ſelon ſes Généalogiſtes, Hercule avoit eu d'une Eſclave d'Omphale, Reine de Lydie, un fils nommé Alcée, qui fut pere de Belus, & celui-ci de Ninus de qui naquit Agron. On croit lire les Noms des premiers Rois de Babylone.

Nos Savans Modernes ſont tombés dans une bévue aſſez ſinguliere ſur ces Héraclides, entraînés par une équivoque qui aura trompé Hérodote le premier. Cet Hiſtorien dit qu'ALCÉE étoit fils d'Hercule & d'une *Doulè* de Jardanus, ce Roi de Lydie qui fut pere d'Omphale. On a rendu le mot *Doulè* par celui de Servante ou Eſclave, tandis qu'il falloit le rendre par celui de fille de

---

(1) Mém. des Inſcr. & B. L. T. XVIII.

Jardanus, c'eſt-à-dire Omphale. 1°. Dans toutes les Langues le mot qui ſignifie fils, fille, ſignifie également domeſtique : de-là l'erreur d'Hérodote qui a pris au ſens d'Eſclave le mot Phrygien ou Lydien qui ſignifioit fille. 2°. Les Rois Héraclides de Lydie prétendirent très-certainement deſcendre d'Omphale Princeſſe Atyade, & non d'une Eſclave : la premiere leur donnant droit au Trône, tandis que dans la derniere ſuppoſition ils n'étoient que des uſurpateurs. Les Anciens ont brouillé tout cela en ſuppoſant que les Héraclides de Lydie deſcendoient d'un fils qu'Hercule avoit eu d'une Suivante d'Omphale nommée Malis.

Les Mermnades, Race composée de cinq Rois, dont le dernier fut Crœſus qui prétendoit deſcendre des Atyades. Aucun Ancien n'explique l'origine de ce Nom, ou pourquoi il fut donné à ces Princes. Il eſt composé de Mer, grand, & Men, Soleil, le Grand-Soleil, Nom conſacré aux Princes de l'Antiquité.

III.

Orientaux.

Les Hébreux conſervoient avec ſoin leurs Généalogies, & ils donnoient à chaque Famille le Nom de ſon Chef: c'eſt ainſi que David & tous ſes deſcendans furent connus ſous le Nom de Famille d'Isaï dont ils étoient iſſus.

IV.

Goths.

Les Goths donnoient également des Noms à leurs Familles, ſur-tout aux grandes Maiſons. C'eſt ainſi qu'il y eut chez eux l'illuſtre Maiſon des Amales qui devinrent Rois d'Italie.

Leur Nobleſſe d'ailleurs avoit le droit diſtinctif de porter les cheveux longs: & les Goths étoient ſi flattés du Nom de Chevelus qu'ils le célébroient dans leurs Vers & dans leurs Chanſons guerrieres, du tems même de Jornandes qui nous a tranſmis ce fait.

V.

François.

En France même, la premiere & ſeconde Race de nos Rois ont formé deux Familles connues par un Nom commun à tous les Princes de chacune de ces Races. Les premiers furent appellés Merovingiens ou Maiſon de Merouée;

rouée : & les seconds, CARLOVINGIENS ou descendans de Charles, Maison de Charles.

La seule différence entre cet usage & l'actuel, c'est qu'aujourd'hui on répete toujours à la suite du Nom propre ou de Baptême celui de la Famille dont on est membre, & qu'alors on ne le répétoit pas ordinairement.

Mais ces Noms de Famille n'en existoient pas moins, & la descendance n'en étoit pas moins prouvée.

VI.

ROMAINS.

1°. *Ils avoient plusieurs noms.*

Les Romains nous offrent à cet égard les preuves les plus évidentes & les plus nombreuses des vérités que nous cherchons à établir.

Chez ce Peuple illustre chaque individu avoit jusqu'à trois & même jusqu'à quatre noms.

1°. Le nom propre qu'on appelloit *Prénom*, parce qu'il marchoit le premier, ainsi que le nom de Baptême chez nous.

2°. Le nom de Famille, qu'on appelloit proprement *Nom*, & qui étoit placé le second.

3°. Le nom de la branche qui étoit placé le troisieme.

4°. Un surnom ou sobriquet.

Les FABIENS, par exemple, une des plus illustres familles de Rome, étoient divisés en quatre branches principales distinguées par les noms de VIBULANUS, AMBUSTUS, MAXIMUS & PICTOR : ainsi on disoit :

CAIUS FABIUS PICTOR.

QUINTUS FABIUS VIBULANUS.

La Famille CORNELIA étoit partagée en plusieurs branches, telles que les SCIPIONS, LENTULUS, DOLABELLA, SYLLA, CINNA, ainsi il y eut :

PUBLIUS CORNELIUS SCIPIO, surnommé NASICA.

LUCIUS CORNELIUS SYLLA, surnommé FELIX.

La Famille CALPURNIA étoit partagée de même en plusieurs branches. Les PISONS, riches en pois ; les BESTIA, riches en troupeaux ; les FRUGI, riches en fruits, ou Economes ; les BIBULUS, riches en boissons.

Plusieurs Noms de Familles Romaines furent tirés des objets de culture.

Les Fabiens, de *Faba*, féve.
Les Pisons, des pois.
Les Cicérons, des pois-chiches.
Les Lentulus, des lentilles.
Les Porcius, des cochons.
Les Cæpio, des oignons.
Bubulcus, signifioit bouvier.
Vitulus, veau.
Tubero, truffe.

Le nom des CORN-ELiens, dut signifier ceux qui élévent des cormes, ou la corne élevée.

Les CALP-URNiens portoient un nom Grec formé de *orn*, écrit *urn*, qui signifie pousser en avant, & *Kalpê*, cheval.

PRÉNOMS.

Il est digne de remarque que les Romains ne connoissoient que trente Prénoms, à ce qu'assure Varron; c'est-à-dire, autant qu'ils avoient de Curies primitives.

Il est très-apparent que ce nombre a été formé sur celui des jours du mois. D'ailleurs, il n'en est aucun qui n'ait une valeur significative plus ou moins facile à trouver, & presque toujours relative aux travaux de la campagne.

CAI*us*, formé de *Ghé*, la terre, signifie le Maître, le Propriétaire.

CÆ*so*, de *Cœs*, abattre, le défricheur, l'abatteur des forêts, des buissons.

NUMER*ius*, de *No*, fruit, & MAR, riche, le riche en fruits, en productions.

CÆCIL*ius*, de *Ghe*, terre, & *CEI*, illustre, habile à cultiver la terre.

AUL*us*, d'*Aula*, *Oel*, tente, le constructeur de tentes, l'habitant des tentes.

DEC*ius*, de *Dec*, doigt, l'industrieux, le riche en industrie.

PUBLIUS de *Pou*, *Boe*, prairie, & *BEL*, élevé, qui domine sur des prairies.

SPUR*ius*, du Grec *Spora*, semailles, l'habile semeur.

TIBER*ius*, de *Ti*, illustre, sublime, honorable, & *Bar*, *Var*, riviere, eau, habile à conduire les eaux.

IUL*ius*, de *Iol*, roue, révolution, habile à tracer les sillons, les révolutions de la charrue.

LUC*ius*, de *Lux*, lumiere : qui a éclairci le milieu d'une forêt pour en former un champ, qu'on peut comparer dès-lors à un œil, à un lucus.

MARCUS, de CU, QU, puissance, & *MAR*, élevé; 2°. vignoble, peut signifier grand en vignobles.

HOST*ius*, de *OSTire*, frapper, mot cité par NONUS, & dont sont formés HOSTIA, victime, & HOSTIS, ennemi : HOSTIUS signifie donc, qui frappe fort.

MAMERC*us*, de *Ma*, grand, & *Mars*, la guerre, Guerrier redoutable.

SERV*ius*, de *Servus*, esclave : plutôt de SER-*Vare*, conserver, habile à conserver.

POSTHUMI*us*, de *post*, après, & *humi*, terre ; 2°. sépulture, venu au monde après la mort de son pere.

On pourroit dire aussi né après les semailles, après que le grain a été enseveli dans la terre.

TI-T*us*, de *TI*, honneur, sublimité, qui répeté deux fois TI-TI, signifiera le très-honorable.

LART*ius*, même que LAR, noble, chez les Etrusques.

On trouve aussi comme Prénoms, AGRIPPA, POTIT*us*, PROCUL*us*.

Quelques autres étoient numériques.

QUINT*us*, le cinquiéme.	OCT*avus*, le huitiéme.
SEXT*us*, le sixiéme.	DECIM*us*, le dixiéme.

Noms relatifs ou à l'ordre de la naissance, ou à l'heure & au jour dans lequel on étoit né.

Les mêmes Prénoms servoient pour les femmes, avec une terminaison féminine : CAIA, CÆCILIA, JULIA, MARCIA, &c. QUINT*a* ou QUINT*illa*, &c.

Au tems d'Auguste, les Cornelius Lentulus prennent pour Prénom le mot Coss*us* : les Fabius celui de PAUL*us*.

Dans les IVe. & V^{e}. siècles, on ne voit que des FLAV*ius*, nom devenu comme un titre depuis la famille de Vespasien, & sur-tout depuis celle de Constance Chlore, dont tous les individus furent des Flavius.

Antiquité de ces Prénoms.

Ces Prénoms étoient de beaucoup antérieurs aux Romains ; nous les retrouverons chez les Sabins & chez les Etrusques ; c'est-à-dire chez les plus anciens Peuples de l'Italie dont il nous reste des monumens. Un usage pareil commun à tant de Peuples fut donc fondé sur des motifs bien raisonnables, bien puissans pour avoir eu force de Loi pendant un si grand nombre de siècles.

Ajoutons qu'on écrivoit rarement ces Prénoms en entier ; qu'on se contentoit pour le plus grand nombre d'écrire la premiere lettre ; pour quelques autres, les deux ou trois premieres, & pour un très-petit nombre, le nom en entier, ainsi :

A, signifie Aulus. C, Caius. M, Marcus. T, Titus. Cn, Cneius. AP, Ap-

pius. MAM, Mamercus. Et on écrivoit en entier HOSTIUS, AGRIPPA, PROCULUS, &c.

VII.

SABINS.

Les SABINS, Peuple antérieur aux Romains, & qui contribuerent beaucoup dès les premieres années à la grandeur de ce Peuple, en venant habiter en foule la ville de Rome, avoient certainement des Prénoms; puiſqu'on les trouve en uſage chez les Familles Sabines qui devinrent Romaines, entre leſquelles ſe diſtinguerent celles-ci :

La Famille PETRONIA qui exiſtoit déjà du tems des Rois de Rome, comme on le voit par VALERE MAXIME, & qui habitoit ſans doute à Mutuſca, ville des Sabins. Elle connoiſſoit les Prénoms, puiſqu'on a trouvé dans cette ville de Mutuſca une Inſcription en faveur de

T. PETRONIUS SABINUS.

La Famille PLÆTORIA, de la même ville de Mutuſca.

Les Familles TITURIA, MUSSIDIA, VALERIA, dans l'origine VALESIA.

CES Familles originaires de Lanuvium, CORNUFICIA, METTIA, PAPIA, PROCILIA, ROSCIA, SULPICIA, THORIA.

La Famille CILNIA, dont étoit Mécène, deſcendoit de Princes Etruſques.

La Famille SALVIA, qui deſcendoit auſſi de Rois Etruſques, comme nous l'apprend SUETONE dans la vie d'Othon.

FAMILLE des APPIUS CLAUDIUS.

Entre ces Familles originaires du pays des Sabins, brilla ſur-tout celle des Appius Claudius : comme on nous a tranſmis divers détails intéreſſans ſur ce qui la concerne, raſſemblons-en quelques-uns, afin qu'on puiſſe juger par elle de toutes les autres.

APPIUS CLAUDIUS étoit de Regille, ville des Sabins : il en étoit Sénateur; & un des plus diſtingués par l'éclat de ſa naiſſance & par ſes grandes richeſſes.

Il étoit ſi attaché aux Romains, ſans doute par la conſidération de leurs vertus & par celle de leur ſage adminiſtration, qu'il en devint ſuſpect à ſes Concitoyens qui ne ſavoient ni vivre en paix avec les Romains, ni imiter leur ſageſſe : auſſi fut-il obligé de s'expatrier : il ſe réfugia donc chez ce peuple qu'il admiroit : & telle étoit ſa puiſſance & ſon crédit, ou le fâcheux état dans lequel

ſe trouvoit la ville de Regille, qu'il fut ſuivi de cinq mille perſonnes en état de porter les armes, & de leurs familles : c'étoit une Colonie complette. Ils furent reçus à bras ouverts par les Romains qui leur céderent des terres ſur les bords de l'Anio. Appius fut lui-même admis auſſitôt au rang des Sénateurs : bientôt après, il fut élevé à la dignité de Conſul, & ſa famille ſe vit toujours revêtue des emplois les plus éminens de la République. Auſſi ſon Hiſtoire eſt ſans ceſſe mêlée avec celle de Rome.

Leur nom Sabin étoit CLAUSUS, écrit par un de ces S qui ſe prononçant D S, ſe changea naturellement en D chez les Romains, d'où CLAUDIUS au lieu de Clauſus.

Une choſe remarquable dans cette Famille, c'eſt qu'APPIUS en forma conſtamment le prénom, & ſur-tout pour les aînés. Ils l'avoient apporté avec eux de chez les Sabins. Appius étoit donc un prénom Sabin, & CLAUS*us* le nom de famille.

Auſſi voyons-nous que d'autres perſonnes avoient le même prénom. Tel, APPIUS HERDON*ius*, ou *Appius de la Forêt*, qui s'empara du Capitole l'an 458. avant J. C. qu'il perdit cependant bientôt avec la vie, & qui étoit Sabin.

Cette Famille fournit à Rome depuis l'an 493 juſqu'à 268, incluſivement, dix Conſuls, dont cinq ſurnommés CRASSUS & un CÆCUS.

Le premier de ces Conſuls fut celui qui vint s'établir à Rome : auſſi on le déſigne par ces mots, APPIUS CLAUDIUS SABINUS REGILLENSIS.

Son fils, Conſul en 470, ſe tua en 468. Il laiſſa deux fils, dont l'un CAIUS CLAUDIUS REGILLENSIS fut Conſul en 458.

Et dont l'autre qui étoit l'aîné mourut de bonne-heure, & fut pere d'APPIUS CLAUDIUS CRASSUS, ce fameux Decemvir qui après avoir fait d'excellentes Loix, voulut opprimer la République, & ſe vit jetter dans une priſon où il mourut en 446.

Depuis l'an 249, juſqu'à l'an 38, cette Famille fournit également dix Conſuls ſurnommés PULCHER, *le beau*.

Celui qui fut Conſul en 464, s'appelloit APPIUS CLAUDIUS CAUDEX.

Il ne faut pas confondre cette Famille avec celle des CLAUDIUS METELLUS : celle-ci étoit Plébéienne & n'eut rien de commun par conſéquent avec celle des Appius : à moins qu'elle ne lui ait dû ſa premiere exiſtence : puiſque les Cliens & les Adoptifs prenoient le nom de leurs Patrons.

VIII.

ETRUSQUES.

L'usage des Noms de Famille & celui des Prénoms ne fut pas borné aux Romains & aux Sabins : on le trouve aussi établi chez les Peuples de l'Etrurie. Cette Nation industrieuse, polie, savante, chez laquelle fleurissoient le Commerce & la Navigation, long-tems avant que les Romains existassent, & qui mérita avec raison de servir de modèle à ceux-ci, ne put négliger une chose aussi intéressante que les noms de familles & la conservation de la mémoire des Ancêtres auxquels on devoit tout.

Si on ne peut le prouver par les livres Etrusques qui sont tous devenus la proie du tems, on en trouve du moins des traces dans leurs Inscriptions funébres, qui étant ensévelies dans les tombeaux ont échappé à cette nuit profonde qui engloutit tout ce qui est sur terre.

Le Savant PASSERI en a rassemblé un grand nombre dans l'Ouvrage qu'il publia en 1767, pour servir de suite à DEMPSTER (1) & dans ses Lettres Roncalliefes (2).

Entre ces Familles Etrusques sont les suivantes :

La Famille ARIMINIA, dont étoit ARIMNUS, Roi des Toscans, qui le premier des Etrangers fit des présens au Temple de Jupiter Olympien, comme on l'apprend de PAUSANIAS (3); ce présent consistoit en un Trône.

La Famille CILNIA & la SALVIA dont nous avons déjà parlé à l'Article des Familles Romaines.

Celles-ci également dont plusieurs offrent des noms communs aux Romains.

ANTONIA.
ATATIA.
CAINIA.
CECINIA.
CAFATIA.
HELIA.
HELVIA.
HERENNIA.
LATINIA.
LELIA.
LEINIA & LINIA.
MUTIA.
NARIA.
ORATIA.
PETRONIA, dont un nommé VELI PETRUNI.
TARQUINIA.
TREBONIA.
VESIA, sur une dixaine d'Inscriptions.
VIBIA.

(1) Joh. Baptistæ PASSERI, Pisaurensis Nob. Eugubini in Thomæ Dempsteri Libros de Etruria regali Paralipomena, &c. (2) Dans le *Raccolta d'Opuscoli Scientifici e filologici* Tom. 22. imprimé à Venise 1740. *in*-12. (3) 1er. Liv. des Eliaques, ch. XII.

URINATI, d'*oros*, Montagne.

CAIMLINIS, ſur pluſieurs Inſcriptions.

FULNIA, ſur une Inſcription Etruſque, & FOLNIA ſur cette même Inſcription répetée en Latin : parce que les Etruſques écrivoient U pour O ; de même que les premiers Romains.

Noms de Femmes.

Leurs noms des femmes de condition étoient précédés du mot THANA, qui ſignifie Dame, & qui tient à l'Oriental ATHENAÏS Souveraine, titre qu'on donnoit à Minerve.

Les Latins le rendoient avec raiſon par le mot HERA, Dame, nom qu'on donnoit également à Junon en Grec : de-là TANAQUIL, composé de TANA & de QUIL, rendu en Latin par CAI-CILIA, ou Cæcilia. Les TANA HELIM, PETRUNI, LATINI, LEIVIAI, ou les Dames Elia, Petronia, Latinia, Livia.

LAR, titre d'honneur.

Les noms des hommes diſtingués par leur naiſſance & par leur rang étoient précédés du mot LAR, ou LARTH : mais que ſignifioit-il ?

Ici, nous nous éloignerons fort du Savant PASSERI. Il a cru que ce mot relatif à celui des Dieux Lares, répondoit à celui des Mânes, & qu'il déſignoit les morts ; à peu-près comme notre mot FEU dont nous faiſons quelquefois précéder dans la converſation les noms des morts ; mais il ſeroit donné à tous les morts ſur ces Inſcriptions funéraires : ce qui n'eſt point : d'ailleurs, il étoit porté par des perſonnes vivantes, ce qui a échappé à la ſagacité de cet illuſtre Critique Etruſque.

A Rome, par exemple, nous trouvons un illuſtre Toſcan qui y fut Conſul en 445 avant J. C. appellé LARS HERMINUS, & qui étoit de cette Famille déſignée ſur les Vaſes Toſcans par le mot ARMNI.

VIRGILE a immortaliſé ce nom en l'introduiſant dans ſon Poëme de l'Enéïde : il y repréſente Herminius comme un Héros d'une grande taille, d'un grand courage, blond comme les Peuples du Nord, demi-nud comme les barbares, & que les plaies les plus terribles ne faiſoient pas friſſonner ; mais qui fut tué par Catillus d'Arcadie, Fondateur de Tibur.

.... Catillus ſolam,
Ingentemque animis ingentem corpore & armis ;
Dejicit HERMINIUM : nudo cui vertice fulva,
Cæſaries, nudique humeri : nec vulnera terrent,
Tantus in arma patet. *En. XI. 640 & ſuiv.*

LAR, ou LARTH, formé du radical AR, élevé, signifie SIEUR, SEIGNEUR, mot dont la voyelle se changeant en *O*, subsiste encore de nos jours dans le LORD des Anglois.

Rapport de la prononciation des Etrusques avec celle des Allemands.

Dans nos Origines Latines nous fîmes voir que les Etrusques étoient originaires des contrées Germaniques qui sont en-deçà des Alpes ; & dont les Grisons sur-tout font partie. Nous remarquâmes aussi qu'ils avoient divers mots communs avec les Allemands : ici, nous voyons de nouveaux rapports entr'eux, tels que pour la prononciation.

Les Etrusques, par exemple, prononcent :

P pour B, POPLIUS pour Publius : TREPUNI pour Trebonius.

T pour D, TAUNINEI pour DAUNUS, nom fort commun dans l'Apouille & chez les Rutules. LARTH, à l'Allemande, tandis que les Anglois prononcent Lord.

F pour V, SEFRI pour SEVERI.

VESIAL.

Cet usage Etrusque de prononcer V pour F, joint à ce qu'on ignoroit que toutes les Nations anciennes eussent des Hérauts d'Armes, a empêché le Savant PASSERI d'apperçevoir qu'il y eût des Féciaux chez les Etrusques & d'expliquer par-là même comme il faut le titre d'une Inscription Etrusque qui se trouve au bas de la Robe d'une statue conservée dans la Gallerie du Grand-Duc (1).

Cette statue représente un personnage debout en robe, la tête rase, avec des brodequins aux pieds ; sa main est élevée, il est dans l'attitude d'un homme qui prend les Dieux à témoin de ce qu'il dit avec feu.

L'Inscription est de droite à gauche, & commence par ces mots :

AULEMI. METELIM. VN. VESIAL.

PASSERI qui a pris ce personnage pour un Augure, explique cette Inscription ainsi : *Aulus Metellus, fils de Vesia.*

Mais VESIAL se prononçant FECIAL, montre en effet, que c'est un Fecial, &

(1) On peut la voir dans le P. MONTFAUCON, Tom. III. Part. I. Pl. XXXIX.

on

on ne pouvoit mieux repréſenter un homme de cet ordre, par ſon attitude & par ſes brodequins.

Rapports de Noms avec les Peuples du Nord.

Outre ce rapport de Larth & de Lord, & celui de *Born* & de *Brun*, Fontaine, dont nous avons parlé dans nos Origines Latines pag. CLXXXIX, nous voyons ici celui d'ARMNI ou d'HERMINIUS avec l'ARMIN*ius* des anciens Peuples Germaniques. Et celui de CLAN qui ſignifie en Irlandois Tribu, la Tribu dont on eſt natif, & en Etruſque la Famille dont on eſt iſſu, l'origine. Ce mot ſe trouve avec cette ſignification dans l'Inſcription ſuivante :

ANAMIME CLAN, ſon *Clan* eſt Anemia, il eſt *né* de la famille Anemia.

Rapport d'uſage.

Un autre rapport remarquable entre les Etruſques & les Allemands des environs du Pays des Griſons, c'eſt que les femmes Etruſques ont, de même que les Allemandes d'aujourd'hui, les cheveux treſſés à longues treſſes, flottantes ou relevées à volonté. Ces faits ne ſont point à dédaigner : l'Hiſtoire des Peuples & leur origine, ne peut être éclaircie, ainſi que l'Hiſtoire Naturelle, que par une multitude de faits & d'obſervations minucieuſes, qu'on néglige trop.

Rapports de Noms avec les Orientaux.

On reconnoît divers noms Orientaux dans le petit nombre de noms Etruſques parvenus juſqu'à nous.

ANAMI, le même que celui d'*Anamim* doné à un des fils de Meſraïm.

ELCHINES, qui a tant de rapport à celui d'*Elchana.*

CAINEI NUEIMI, noms d'une Thana ou Dame Etruſque, & qui ont un ſi grand rapport à celui de *Cain* & à celui de *Noemi.*

Ajoutons celui de CAI, dont CAIUS & CAIA, Romain & Etruſque, qu'on retrouve chez les Perſans à la tête du nom de pluſieurs de leurs Rois tels que CAI-CHOSRAU, ou *Cai-choſroes*: & qui a fait certainement le CY-AXARE des Grecs, CAI-ASSARUS, l'Aſſuerus des Hébreux.

PRÉNOMS.

Les Noms Etruſques ſont ſouvent précédés de Prénoms écrits en abrégé comme à Rome, & la plûpart les mêmes que chez les Romains.

Aulus.	*écrit*	A. Au. Aul.
Caius.		C. Ca. Cai.
Cneius.		Cne. Cnei.
Lucius.		L. Lu. Luc. Luci.
Marcus.		M. Ma. Mar. Marc. Marcas.
Publius.		P. Pu. Pup.
Titus.		T. Ti. Tit. Tite.

Ces rapports de noms entre les Etrusques & les Romains, prouve que ceux-ci n'en furent pas les inventeurs, & qu'ils remontent aux premiers tems où l'Italie fut habitée.

Ces Prénoms durent même être antérieurs aux Noms de Familles, puisque les individus sont antérieurs à celles-ci : & ils durent être tous significatifs : surtout, ils durent peindre l'occupation de chacun.

En voici qui paroissent particuliers aux Etrusques.

Fasti, qui prononcé en O, peut avoir fait Faustus des Latins.

Her ou Herthus.

Rantas, que Passeri dérive du Grec *Rheo*, couler.

Turnus, nom commun aux Etrusques avec les Peuples du Latium.

Les Prénoms des femmes Etrusques étoient les mêmes que pour les hommes, mais sous une terminaison féminine.

Larthia, Velia, Elia, Caia, Lucia, Fastia, Era.

Atta, Pere, nom des Sénateurs.

Passeri croit avoir vu aussi parmi ces noms celui d'Atta, pere, titre d'honneur donné aux Anciens, & certainement aux Sénateurs, puisque le Sénateur Sabin Appius Clausus étoit surnommé Atta ; & que les Romains appellerent leurs Sénateurs Peres, *Patres* ; rapport qu'il est assez étonnant que ce Savant n'ait pas apperçu.

Surnoms.

Les Etrusques eurent également l'usage des Surnoms ; Passeri en rapporte un grand nombre. Voici quelques-uns des mieux constatés.

Cæcus, Lar Apinius Cæcus, le Seigneur Apinius l'aveugle.

Glaucus, Larthi Vetus Claucem, au Seigneur Vetius le bleu.

Gallus, Larte Larnei Cale, au Seigneur Larnius le coq.

Gracchus, *écrit* Crache à l'ancienne maniere des Romains.

Macer, le maigre.

Nigella, la noire, ou la brune.

Rufus, le roux.

Severus, le févére, *écrit* Sefri.

Tre-Boni, les trois Fontaines.

Metronymiques.

Passeri croit avoir remarqué que les Etrufques ajoutoient fouvent à leur nom celui de leur mere, & qu'ils le terminoient par la fyllabe Al ou alu, qui défigne comme en Latin le fens adjectif. Il rend en conféquence ces formules,

Larthi Eilei Vesenial *par* A l'honneur du Lar Elius fils de Vefenia.

La Sentinate Atunial, au Lar Sentinate, fils d'Antonia.

On voit fur les Monumens Etrufques, quelques autres *Sentinate* fils de Varenia, de Lanirunia, d'Alefia, de Lartia.

Un Aulus Narses, fils de Frumnia.

Cet ufage s'arrange fort bien en effet avec les Noms de famille; car on a dès-lors le nom du pere & celui de la mere: auffi l'Auteur les appelle *Metronymiques*, noms formés fur celui de fa mere.

IX.

Noms Mystérieux.

Un ufage digne de remarque à l'égard des Noms, c'eft celui qu'avoient les Anciens de ne pas prononcer le nom des objets facrés, de crainte qu'avec ce nom augufte, on ne produifît quelqu'effet funefte.

Les Juifs ne prononçoient pas le nom de *Jehovah*, quoiqu'écrit dans les Livres facrés: ils y fubftituoient celui d'*Elohim* ou d'*Adonaï*.

Comme ce nom étoit appellé par les Pythagoriciens le mot de *quatre lettres*, il eft apparent qu'ils ne le prononçoient pas non plus; & qu'il faifoit partie de leur Doctrine fecrette: ainfi, cet ufage des Noms cachés remonteroit jufqu'aux Egyptiens.

Les Romains avoient également donné à leur ville un Nom fecret qui en étoit, difoit-on, le vrai nom, & qu'on ne fe permettoit jamais de prononcer, de peur que les ennemis n'en profitaffent pour invoquer les Dieux de la ville, & leur faire abandonner la défenfe de Rome. Ce nom étoit Valen-

TIA, qui en Latin & en Celte signifie la même chose que *Romé* en Grec, qui n'en étoit que la traduction, la ville ELEVÉE.

Les SIAMOIS ont conservé le même usage relativement à leur Roi. La plûpart d'entr'eux ignorent absolument son nom : les Mandarins du premier ordre ont seuls le droit de prononcer ce Nom sacré & mystérieux. On craindroit, s'il étoit connu, qu'on ne s'en servît pour exercer des sortiléges contre la Personne du Roi.

C'est donc une superstition très-ancienne & très-étendue : avec quelqu'attention, on en trouveroit sans doute des traces chez beaucoup d'autres Nations. Plus on rassemblera les usages modernes les plus singuliers, & mieux on connoîtra l'Antiquité.

ARTICLE II.

Noms de Fiefs succédent à ceux de Familles.

Lorsque sous les regnes des foibles descendans de Charlemagne, les grands Seigneurs eurent mis dans leurs Familles les Fiefs ou les Bénéfices dont ces Rois avoient disposé jusques alors, la plupart prirent le nom de leurs Fiefs & abandonnerent celui de leurs Familles. De-là, tant de noms de Grandes-Maisons qui ne sont point différens du nom de leurs Terres.

Telles sont les Maisons de Montmorency, de Lorraine & tant d'autres, ou éteintes ou encore subsistantes.

Cependant ces Maisons sont antérieures aux XIe. & XIIe. siècles, où on place l'origine des noms héréditaires, & au tems où on prit communément le nom des Fiefs.

On avoit donc élevé en cela un systême contraire à tous les faits, & qui croule de toutes parts, parce qu'il ne pose sur aucun principe fixe & incontestable.

D'ailleurs, puisqu'en France même on connoissoit des noms de Famille sous la premiere race de nos Rois, & qu'il existoit dès-lors des Familles d'une très-grande Noblesse, on ne peut se dispenser de faire remonter en France même fort au-delà des XIe. & XIIe. siècles les usages qu'on n'attribue qu'à ces siècles pour reconnoître les Familles & pour en assurer la succession.

GRÉGOIRE de TOURS, par exemple, nous apprend que S. GAL (1) qui vivoit

(1) Vie des Peres, ch. VI.

au commencement du VIIe. ſiècle, étoit d'une illuſtre famille, par ſon pere *George*, & ſur-tout par ſa mere *Leocarde*, qui étoit, dit-il, de la Famille de VENTIUS EPAGATES, la plus illuſtre des Gaules.

Il dit qu'ARMENTARIA, femme de S. Grégoire, étoit d'une Famille de Sénateurs.

ENNODIUS étoit également d'une Famille de Sénateurs.

Ces Familles Sénatoriales ou Patriciennes étoient la plupart d'anciennes Familles Gauloiſes ou Romaines-Gauloiſes, qui avoient fourni des Sénateurs ſoit à Rome, ſoit aux Sénats de ces Empereurs qui avoient fait leur ſéjour dans les Gaules, & peut-être à ceux des grandes Métropoles des Gaules.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique des cinq ou ſix premiers ſiècles, parle auſſi de diverſes perſonnes des Gaules, dont l'origine remontoit à des Familles de Druïdes, la vraie Nobleſſe des Gaules, & à d'anciennes Familles Romaines.

NOMS de Familles en uſage dans le XIe. Siècle.

Il eſt certain que dès le commencement du XIe ſiècle on trouve les noms de Famille en uſage, ſoit qu'on les dût aux Fiefs qu'on poſſédoit, ſoit qu'on les dût au droit de naiſſance. Ainſi entre les Comtes de Lyon on compte,

En 1020, Durand de Roannois.

En 1072, Iſmion de Saſſenage.

En 1096, Guillaume de Baffic.

En 1106, Foulques de Piney (1).

Des Bulles du Pape Calixte de l'an 1020 également, prouvent la même choſe. Elles ſont en faveur de Guillaume & de Geoffroi de Porcelet : par une, il eſt porté que Geoffroi conjointement avec le Comte de Provence & l'Archevêque d'Arles prendroit les armes contre le Comte Alfonſe pour la défenſe de l'Abbé de Saint Gilles (2).

En 1081. Opius de Fontanea & Egidius de Romano, en Italie (3) : & comme ils ſont accompagnés d'un Marſile de Vico Avigini, apparemment pour indiquer le lieu d'où il étoit, les autres déſignoient donc des noms de Fief.

En 1008. Heveus Caſſavaca & Rigaldus Butillier (4).

En 1027. Hugolin de Henbont, Vitalis de Minihi, David de Ploihinoc.

En 1029. Alain Cainart, de la Maiſon de Dinan, & Gaufrid de Fou (5).

---

(1) Recueils imprimés du Marq. d'Aubais, *in*-4°. (2) *Ib.* (3) Muratori Antiq. Ital. T. II. p. 270. (4) Hiſt. de Bret. Pièces Juſtific. p. 100. (5) *Ib.* p. 102 & 116.

NOMS de Familles en usage au Xe. Siècle.

Mais puisqu'on trouve des Noms pareils dès le commencement du XIe siècle en Italie, à Lyon, en Bretagne, on doit en trouver à la fin du Xe, & peut-être dans les VIII & IXe. Il faudroit pour cet effet avoir sous les yeux un grand nombre de Chartes de divers Pays & relatives à ces siècles : malheureusement elles sont rares & très-dispersées : cependant, voici du moins des approximations, si ce ne sont pas des preuves démonstratives.

En 973 au plus tard, nous trouvons dans l'Histoire de Bretagne HELYAS de Lyniaco (1).

En 998. Léon Benton, Juge de l'Empereur Othon III, nommé comme témoin dans un Acte d'Odelric, Evêque de Crémone (2).

Cet exemple est d'autant plus heureux, que ces deux noms n'étant pas séparés par le mot *de*, on ne peut pas faire l'objection que par ce mot *de* on désignoit non le nom, mais le lieu dont on étoit originaire.

En 924. on trouve un FLAIPERT, Echevin, fils d'un FLAIPERT, Clerc.

» Manifestus sum ego FLaiperto, Scabino filio bone memorie FLaiperti » Clerici (3).

En 957, dans un Acte où la Comtesse Franche fait diverses donations à une Eglise du Territoire d'Adria (4), on voit divers noms pareils.

Martin de Sarzano, Badoro de Rhodigio, Viso de Vitale Russo, tous habitans de Castro-Rhodigii : de même que Enricus, surnommé Guazalino de Bugosso, & Gasselin Vasso.

En 946. Bernardus Alamannus (5).

IXe. Siècle.

Sous l'an 851 ou 352. Rothecarii de Cedraria : Digiverti de Bueiningo (6).

Sous l'an 833. Garipert de Aucis ; Audoald de Vereniano ; Rodemas de Dungueno.

VIIIe. Siècle.

En 776. Maurus fils de Bene-nati de Panicale; Carosus de Postumiano (7)

C'étoit au tems des Rois Lombards & de Charlemagne : c'étoit donc long-tems avant que les grands fiefs fussent devenus héréditaires & bien des siècles avant les Croisades.

De même en Bretagne vers la fin du Xe. siècle on trouve un Herveus de Lohuiac (8).

(1) *Ib.* p. 84. (2) Murat. T. II. p. 29. (3) *Ib.* 44. (4) p. 130. (5) p. 185. (6) p. 554. (7) p. 200. (8) Hist. de Bret. *Ib.* p. 98.

Il n'y auroit qu'une réponse à faire : c'est que ces noms précédés par *de*, désignent la patrie & non le nom. Mais sur quoi seroit-elle fondée, d'autant plus que lorsqu'on veut indiquer le lieu on ajoute *de loco* : & qu'il n'y a nulle différence entre le nom, par exemple, de ce *Herveus de Lohuiac* & ceux des Comtes de Lyon que nous avons cités, Durand de Roannois, Ismion de Sassenage, &c. ? Pourquoi voudroit-on qu'étant à si peu de distance, se suivant de siècle en siècle, la même formule eût des valeurs si différentes ? Ne seroit-ce pas une pétition de principe ?

Ajoutons que le Savant MURATORI n'a pu s'empêcher d'observer que les surnoms étoient en usage dès le IXe. siècle : que sous l'an 845, un Loup avoit été surnommé *Suplainpunio*, ce qu'il croit signifier *Soppia in pugno*, caché au poing.

En 918, Lampert, fils de Léonard, surnommé CAVINSACCO, tête dans un sac.

En 941, un Clerc nommé Jean, est surnommé RABBIA, la rage.

En 1073, un autre est nommé TOCCA-COSCIA, touche-cuisse : & un Pierre CAVAZOCHI, extirpe-Souches (1).

Nous trouvons également en Bretagne vers la fin du Xe. siècle, Gaufrid, fils de Conanus Curvus, Conan le Courbe (2).

Et en 1061, au XIe. siècle, Rainaud, surnommé Manzellus (3).

L'Histoire du Languedoc par Dom Vaissette, &c. nous offre dès le commencement du IXe. siècle nombre de noms qui subsistent encore de nos jours comme noms de Familles : tels,

Warin, prononcé Varin, Guarin, Guerin, &c.

Miron : Milon : Gaucelin : Ademar : Etienne.

Châtelain ou Castellan ; Pascalis.

Asinarius, Asnier ou Lasnier.

Roncatiolus, ou Roucairol.

Fulcherier, ou Foucher : Desiderius, ou Didier.

Austernus, ou Oberne ; Oliba ou Olive, nom très-commun dans ce IXe. siècle en Languedoc, comme celui d'Olivier en Bretagne.

---

(1) Murat. *Ib.* p. 1036. (2) Hist. de Br. p. 98. (3) *Ib.* p. 88.

2°.

NOMS du moyen âge.

Une preuve qui me paroît décisive pour établir que les Noms de Familles sont beaucoup plus anciens que les XI & XIIe. siècles, est tirée de cette multitude de Noms de Famille qui existent aujourd'hui, & qui sont manifestement empruntés des Langues de ces Peuples qui fondirent sur l'Empire Romain. On connoît par l'Histoire une multitude de Noms usités chez ces Nations, & puisqu'il s'en est conservé jusques à aujourd'hui un très-grand nombre comme Noms de Famille, il faut nécessairement qu'ils ayent déjà été Noms de Famille chez ces Peuples : sans cela, par quelle raison seroit-on allé chercher des Noms chez des Nations anéanties ? C'eût été le comble de la déraison ; & une chose sans exemple, lors même qu'elle eût été possible.

Sans sortir de la France, nous y trouvons par-tout une foule de Noms descendus des anciens Goths, & des autres Peuples du Nord qui fondirent sur les Gaules.

BERT.

BERT, est un mot Theutonique commun aux Celtes & même aux Orientaux, mais sans T, בהר, Bher, & qui signifie, clair, limpide ; 2°. illustre, célèbre.

Il étoit fort commun sous les deux premieres Races de nos Rois. Elles sont remplies de noms en

CHILDEBERT.	CARIBERT.
DAGOBERT.	SIGEBERT.

Le nom de la Reine BERTHE est encore aujourd'hui en vénération dans diverses contrées de la Suisse : & à Payerne, on montre la selle de cette Reine avec le même empressement qu'ailleurs le Trône du Roi Dagobert.

Ce nom subsiste aujourd'hui dans une foule de noms, seul ou en composé : tels,

BERT.	2°. En composés.
BERTIN.	ADI-BERT.
BEER.	Ari-bert.
BERTR-AND.	A-ber.
Bertran-di.	Al-bert.

Alde-bert.

Alde-bert.
Au-bert.
Audi-bert.
Cari-bert.
Gali-bert.
Gau-bert.
Guim-bert.
Gi-bert.
Gilli-bert.
Gui-bert.
Gisbert.
Hé-bert.
Hum-bert.
Im-bert.
Jom-bert.
Jou-bert.
Lam-bert.
Rim-bert.
Ro-bert.
Som-bert.

BALD,

Hardi, audacieux.

BALDI.
BAUDE, & BOLDE.
Guene-baud.
Guille-baud, & Wille-bald.
Baud-ouin.

BARN,

Homme, Guerrier.

BERN-ARD.
BERN-IERES.
BARN-OUIN.

CARL,

Vaillant.

CARLI, Maison d'Italie.
CARLOS.
CARLOMAN.
CARLES.
CHARLES.
Charlemagne.

GER,

Extrêmement : beaucoup, 2°. désireux; 3°. armé.

GER-ARD.
Ger-bert.
Ger-main.
Ger-vaise.
Ger-trude.

GARD,

Jardin, enceinte.

ERMEN-GARD.
GARD-INER.
GARD-ET.

GOD,

Dieu : 2°. bon.

GODE-FROY.
GOD-ART.
Min-got.
Min-gaud.
THUR-GOT, premier Evêque des Suédois.
TUR-GOT.

LOD,

LUD, LAUT, célèbre.

LOTH-AIRE.
LOD-OVIC.
LUD-OVIC, d'où LOUIS.

Clod-ius.
Lut-on.
Lut-oi.

MUND,
Protecteur.

Au-mont.
Ed-mont.
Os-mond.
Rich-mond.
Ra-mon.

WALD,
Waud, Gaud,
forêt.

Wautier.
Gautier.
Gualteri.

WARD,
Gardien.

Burc-wart.
Ed-wart.
Edouard.
Her-wart.
Marc-wart.

WARN,
Aulne, Sapin.

Warn ier.
Wern-eri.
Garn-ier.
Vergne.
La vergne.

HART, ART.
Vif, véhément, extrêmement.

Bonn-ard.
Bri-ard.
Briz-ard.
Cost-ard.
Goth-ard.
Leon-ard.
Nith-ard.
Rich-ard.

DUR,
Eau : 2°. *Acier.*

Durand, Durant*is*, nom assez étendu en France, est un nom également Theuton, formé de Dur, eau ; 2°. acier : & de Hand, main, possession, riche en eaux, ou en acier. De cette derniere acception s'est formé le nom de la fameuse épée de Roland, cette terrible Durantale qui brisoit le cuivre même ; formé de *tal*, tailler, mettre en pièces, & de *Duren*, acier.

HEN,
Ayeux.

Henri, autrefois *Hen-ric*, & qu'on prononce encore ainsi en Béarn, de même qu'en Latin, nom de la même Famille qu'*Hunne-ric*, est formé de *Hen*, ayeux, ancêtres : il signifie riche en ayeux, descendu d'une illustre famille ; c'est le *potens atavis* des Latins.

Dans l'Allemand moderne où *Han* ſignifie Poule, *hen-ri* ſignifieroit *riche en poules.* Wachter dit que cette étymologie n'eſt bonne que pour ceux qui mangent du foin ou du chardon ; mais elle ſeroit tout auſſi bonne que celle des Lentulus, des Piſo, de tous ces illuſtres Romains qui prirent leur nom d'objets champêtres : d'ailleurs l'Allemand moderne diffère ſi peu de l'ancien, que les étymologies tirées de celui-là peuvent bien être auſſi bonnes que celles du Theuton.

ARMAND, HERMAN, nom de Baptême & nom de Famille, doit venir du Theut. HERM, HARM, bélier, guerrier.

REUCHLIN, la Fumée.

AMALRI, ALARIC, AYMAR, AUDEMAR, ALDEMAR, } Noms deſcendus des anciens Goths ou Getes, & devenus Noms de Familles actuellement exiſtantes.

3°.

NOMS

Formés de l'ancienne Langue Romance.

Une multitude d'autres noms très-communs en France, ont été empruntés de l'ancienne Langue Romance, dans le tems où elle étoit dans toute ſa ſplendeur, dès le neuviéme ſiècle, & peut-être plutôt. Auſſi en les rapprochant de cette Langue, on en voit auſſi tôt la valeur ou l'étymologie.

ARN ſignifie montagne ; de-là ARN-*aldus* & ARN*aud*, nom très-répandu dans la France méridionale & ſur-tout, en Italie. C'eſt ce même nom qui a formé celui des ARNAUTES habitans de l'Albanie ou des montagnes de l'ancienne Epire. En Baſque il déſigne le vin, fruit des côteaux. Il fut donné auſſi aux Albigeois & aux Vaudois, parce qu'ils habitoient des Contrées montagneuſes ; & dès-lors, le mot *Arnaute* devint un nom de mépris, une injure.

Les Princes de la Lomagne avoient affecté particulierement ce nom d'ARNAUD ; auſſi leur monnoie en portoit le nom. Il en eſt fait mention dans des Chartes du XIIIe. & du XIVe. ſiècles.

ARNAUD de Villeneuve commença il y a pluſieurs ſiècles à rendre ce nom illuſtre. La fin du dernier ſiècle a produit un Héros ſingulier & peu connu, qui portoit le même nom, & qui ſous les titres de *Capitaine* & de *Miniſtre des Enfans de Dieu*, remit les Vaudois deſcendans des anciens Arnautes, en

possession de leurs montagnes dont ils avoient été entierement chassés, donnant ainsi un exemple étonnant de ce que peut le courage intrépide, quand il se bat pour ses foyers.

Bouhier, Bovier, Boyer, noms très-communs en France, paroissent les mêmes que Bouvier, en Latin barbare *Boverius*.

Rouhier, Royer, le Royer, signifient voisin, contigu; 2°. charron, qui fait des roues. Il est synonyme du mot Charron qu'un Auteur de ce nom a rendu très-célèbre.

Couderc, pâturage commun.

Coterel, grand couteau.

Corvoisier, cordonnier.

Clavier, qui a les clefs, portier.

Gastellier, Marchand de gâteaux.

Gravelot, javelot.

Gendre, Genure, Genre, même que *junior*, nom qu'on donnoit au premier garçon d'un Boulanger; comme on donne le nom de Major au premier garçon d'un Perruquier; & *Prote* ou premier, à celui qui dirige une Imprimerie.

Meslier, neflier.

Estache, pieu.

Gau, moulin à fouler les draps.

Gaucher, qui foule les draps: mot qui peut également venir d'une personne qui étoit gauchere.

La seule lettre B du Dictionnaire vieux François qui fait le Xe. Volume du Glossaire Latin-barbare de du Cange, continué par Carpentier, offre l'étymologie d'une multitude de Noms François qui ne présentent aujourd'hui aucun sens d'objets naturels: en voici quelques-uns.

Bacon, le lard d'un cochon.

Barail, baril.

Baron, homme.

Barrier, qui a la garde des barrieres.

Bart, pavé.

Barte, la Barthe, bouquet de bois.

Bastide, château; 2°. maison de campagne.

Behourt, joûte.

Berruyer, sorte d'armes.

Bertonneau, un turbot.

Bibelot, jeu d'osselets.

Bigot, pioche, bêche.

Blache, la Blache, plant de jeunes chênes ou de châtaigniers, entre lesquels on peut labourer.

Boissiere, la Boissiere, Buissiere, lieu planté de buis.

Boutillier, Officier d'Echansonnerie.

Bonnier, mesure de terre.

Borde, la Borde, Borderie, Borie, la Borie, } Ferme.

Bosqueillon, bucheron.

Bourdon, bâton de Pellerin.

Bourignon, filet à petits poissons.

Breuil, Bruel, du Breuil, lieu planté d'arbres, &c.

Broche, Broca, fourche, pieu.

Buffier, donneur de souflets.

Buignon, bouchée.

Bure, lessive.

En voici quelqu'autres.

Puech, montagne à pic.

La Baume, Balme, la Balme, grotte, caverne.

Clavel, clou.

Mandraille, bergerie; de l'Italien & du Grec *Mandra.*

Baile, Chef.

Metral, Lieutenant de Police dans diverses Provinces.

Nivet, terme de riviere; nom qu'on donne sur les ports & dans les chantiers à une remise que le Marchand fait à celui qui vient acheter sa marchandise au-dessous de la taxe.

La Lande, des Landes, étendue de pays.

Bane, corne.

Goupil, renard.

Le Gall, le coq.

Flon, riviere.

Gallois, Robuste, fort.

Saigne, la Saigne, marais.

Tavel, espèce de bouclier.

Tellier, le Tellier, Tisserand, faiseur de toiles.

Vasseur, le Vasseur, Vavasseur, le Vassor, Vassal.

Noms en Iere.

Iere eſt un mot Celtique qui déſigne l'habitation, la demeure de-là tant de noms terminés en Iere.

La Sorin-iere.	Morel-iere.
La Cantin-iere.	Mathon-iere.
La Creſſon-iere.	Serv-iere.
La Renaud-iere.	Teiſſon-iere.
La Jauſſelin-iere.	Volpil-iere.

Cette terminaiſon en iere venue de er, terre, champ habité, eſt ſur-tout propre à la Province du Poitou. Les habitans de chaque Province du Royaume & chaque Pays de l'Europe même ont adopté ainſi une terminaiſon qui leur eſt propre & au moyen de laquelle on les reconnoît auſſitôt. C'eſt là-deſſus qu'on a fabriqué fort plaiſamment les diverſes métamorphoſes de M. Trottin dans ſes voyages. Il eſt Trottincourt en Picardie, Trottinville en Normandie, Trottigneuil dans le Perche, Trottinguer en Bretagne, Trottiniere en Poitou, Trottignac en Périgord, Trottinargue en Languedoc, Trottinoz en Franche-Comté, Trottini en Italie, Trottinski en Pologne, Trottembach en Allemagne, &c.

4°.

Noms Grecs.

Le Languedoc, dont pluſieurs villes ont eu des Noms Grecs parce qu'elles étoient des Colonies Grecques, doit offrir également des Noms venus de la Grèce. Ainſi au commencement de ce ſiècle, exiſtoient à Usez, deux Familles dont les Noms étoient vraiment Athéniens : celle de Licon & celle de Bouzyge.

ARTICLE III.

Noms ſignificatifs en François.

La France eſt remplie de Noms de Familles qui ſont ſignificatifs dans notre Langue : en voici un certain nombre que nous avons diſtribué en grandes Claſſes, ſuivant que ces Noms ſont relatifs à des Noms d'animaux, d'arbres, de plantes, de profeſſions, de dignités, de couleurs, de qualités, de parties du corps, de l'habillement, &c. ou à des Noms d'objets relatifs à la Muſique, à l'Année, aux Champs, aux Villes, aux Maiſons, à la Guerre, aux Inſtrumens, &c.

Ces Tableaux les rendront plus piquans : on ſera étonné de leur étendue, d'autant plus qu'il n'y aura perſonne qui ne ſoit dans le cas d'y en ajouter un grand nombre.

Il en eſt de ſi ſinguliers, qu'on ſera peut-être tenté de croire que nous les avons inventés à plaiſir : nous ſommes cependant en état de les juſtifier tous ; & ſi nous n'avions craint d'abuſer de la patience de nos Lecteurs, nous aurions accompagné chacun de ces Noms de quelque détail qui auroit fait connoître ceux qui les portent actuellement ou ceux qui les ont portés autrefois, ainſi que le tems & le lieu où ils vivent ou dans lequel ils demeurerent de leur vivant. On y auroit vu des Perſonnages illuſtres par leurs vertus, par leur rang, par leurs Ouvrages, & un grand nombre chers à notre cœur.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs ne nous être point trompés dans la maniere dons nous avons diſtribué ces Noms ; il ſe peut que pluſieurs dans leur origine ayent eu un rapport très-différent de celui que nous y avons apperçu : il ſuffiſoit pour notre but qu'ils puſſent figurer dans une claſſe quelconque ; on verra même qu'il en eſt que nous avons rapporté à deux ou trois claſſes différentes à cauſe des divers rapports ſous leſquels on pouvoit les enviſager.

Nous ne ſaurions trop le répéter ; nous ne prétendons nullement à ne jamais nous tromper dans les détails ; nous les abandonnons tous ſans peine à nos Lecteurs ; nous ne ſommes jaloux que des grandes maſſes, des grands principes ; l'édifice que nous avons à élever eſt ſi vaſte & ſi intéreſſant qu'on auroit regret ſans doute au tems que nous perdrions à en finir les plus petits objets ; peut-être même entreprendrions nous en cela une choſe impoſſible, ſur-tout avant que tout l'enſemble ſoit parvenu à ſa fin.

I.

NOMS DES ANIMAUX.

1°. *QUADUPEDES.*

LION.
Léopard.
Loup.
Le Loup.
Louvel.
Pas-de-Loup.
Pince-Loup.
Sanglier.
Renard.
Goupil.
Lievre.
Le Lievre.
Cerf.
Le Cerf.
Chevreuil.
Chèvre.
Chevreau.
Cabri.
Cheval.
Poullain.
Chameau.
Cochon.
Porcelet.
Bacon.
Bœuf.
Du Bœuf.
Sauve-Bœuf.
Chaſſe-Bœuf.
Le Bœuf.
Des Bœufs.

Bellier.
Mouton.
Gigot.
Le Mouton.
Lagneau.
Dagneau.
Robin.
Veau.
Vedel.
Bedel.
Bouc.
Le Bouc.
Castor.
Bievre.
Lane.
La Lane.
Baudet.
Beaudet.
Baudeau.
Oursin.
Chat.
Duchat.
Loir.
Chien.
Des Chiens.
Limier.
Mastin.
Roguin.
Brac.
Basset.
Rat.
Le Rat.
Rat Gras.
Lescureul.
Hérisson.
D'Hérisson.
Dragon.

2°. *OISEAUX.*

Oiseau.
Loyseau.
Loisel.
Volée.
Coq.
Chapon.
Poule.
Poulle.
Poulet.
Paon.
Faisan.
Pigeon.
Colombe.
Perdrix.
Perdriau.
Caille.
La Caille.
Cailleteau.
Jard.
Le Jars.
Loison.
Merle.
Merlet.
Geai.
Grive.
La Grive.
Pinson.
Linot.
Linotte.
Tarin.
Serin.
Rossignol.
Verdier.
Moineau.
L'Etourneau.
Bruant.
Bréan.
Biset.
Hirondelle.
Héron.
Corlieu.
Faucon.
Falco.
Griffon.
Milan.
Duc.
Corbeau.
Corneille.
L'Autour.
L'Espervier.
Grue.
Mouette.
Alouette.
Cigogne.
Pie.
La Pie.
Pic.
Piverd.
Vaneau.
Vanier.
Vanieres.

3°. *POISSONS.*

Poisson.
Dauphin.
Barbot.
Brochet.
Turbot.
Lotte.
Goujon.
Chabot.

La Perche.

La Perche.
Teſtard.

4°. *INSECTES.*

PAPILLON.
Mouche.
Amiel.
Abeille.
Grillon.
Grillet.
La Mouche.
Hanneton.
Cygale.

II.

NOMS

DES COULEURS ET DES FORMES.

1°. *COULEURS.*

DE COULEUR.
Rouge.
Rougeau.
Roux.
Le Roux.
Rouſſeau.
De Rouſſes.
Roſſet.
Rouſſel.
Rouſſelot.
Vert.
Le Vert.
De Verd.
Noir.
Negre.
Negret.
Le Noir.
Blond.
Le Blond.
Blondeau.
Blonde.
Blondin.
Blondel.
Brun.
Brunet.
Bruno.
Bruneteau.
Brunel.
Viollet.
Vair.
Duvair.
Veron.
Ponceau.
Poncelet.
Maure.
Moreau.
Moricaud.
Blanc.
Le Blanc.
Blancher.
Blanchon.
La Griſe.
La Sale.

2°. *FORMES ET VERTUS.*

GROS.
Le Gros.
Grand.
Le Grand.
Le Nain.
Petit.
Le Petit.
Long.
Le Long.
Longuet.
Court.
Le Court.
Large.
Le Large.
Carré.
Rond.
Rondeau.
Rondel.
Le Rond.
Gras.
Le Gras.
Graſſet.
Maigre.
Le Maigre.
Maigret.
Maigrin.
Menu.
Beau.
Le Beau.
Bel.
Le Bel.
Belle.
Joli.
Poli.
Mignard.
Mignon.
Plaiſant,
Villain.
Gentil.
Le Gentil.
Vermeil.
Peſant.
Leger.
Sage.
Le Digne.
Puiſſant.

Cours.
Conſtant.
Courant.
Comptant.
Gauſſant.
Sauvage.
Fieffé.
Gelez.
Grimaud.
Chenu.
Clément.
Doucet.
Le Doux.
Bon.
Le Bon.
Mauvais.
Mollet.
Duret.
Benoiſt.
Luxe.
L'Heureux.
Vigoureux.
Le Sourd.
Le Tort.
Le Begue.
Le Net.
L'Enfumé.
L'Ecorché.
Le Pelé.
Pelé.
Pel-Levé.
Le Fort.
La Force.
L'Honoré.
Honoré.
L'Eclopé.
Clopinel.

Pietre.
L'Egaré.
Maceré.
Hardi.
Gai.
Joyeux.
Badin.
Bourru.
Boſſe.
Boſſu.
Boiteux.
Aveugle.
Bouchard.
Camus.
Le Camus.
Brûlé.
Gaillard.
Vaillant.
Le Vaillant.
Peureux.
Ardant.
Noble.
Le Noble.
Mondain.
Flandrin.
Ribaud.
Serré.
Baillé.
Trouvé.
Formé.
Foulé.
Levé.
Allongé.
Meſlé.
Séjourné.
Grincé.
Barré.

Notté.
Recoquillé.
Deſiré.
Couronné.
Marmottant.
Conſidérand.
Rougiſſant.
Reſplandy.
Parfait.
Courtois.
Le Franc.
Certain.
Geſtes.
Conſeil.
Mordant.
Galand.
Rebours.
L'Affilard.
Lavenant.
Mont-Fiquet.
Hériſſant.
Creuzé.
Tapi.

3°. *Noms de Guerre.*

Pince-Maille.
Mouchard.
Jambe-de-Fer.
Bras-de-Fer.
Taille-Fer.
Beſche-Fer.
L'Eſpérance.
Complaiſance.
L'Abondance.
Prudence.
Bonté.
Loyauté.

Fier-à-Bras.
Feu Ardent.
Patu.
Ragot.
Rouffin.
Mouricaud.
Damne-Ville.
Men-à-Bien.
Rideaux-Vieux.
Corfembleu.
Boutemy.
Bouteroue.
Efcorne-Bœuf.
Follenfant.
Doré.
Dorez.
Rufé.
Fin.
Bizarre.
Char-d'Avoine.
Pain-d'Avoine.
Le Lieur.
Renvoify.
Tardif.
Lambin.
Coquin.
Brocard.
Paillard.
Rapillard.
Tendreffe.
Lamoureux.
Damours.
Pardon.
Suret.
Follet.
Mercenaire.
Vivant.
Martyr.
Merveille.
Lœuvre.
Récent.
Rival.
Tenant.
Hardiment.
Canal.
Chauve.
Le Vair.
Le-Refche.
Tenon.
Chalant.
Coulant.
Eveillon.
Dormans.

VERBES.

FIANCE.
Dure.
Babille.
Savonne.
Racle.
Brûle.
Serre.
Sauve.
Marque.
Rampon.
Marche.

LETTRES.

THAU.
Le Dé.
Emme.
Le Geay,
Vé.

ECRIT, LIVRE, &c.

LIVRE.
Le Lifeur.
Des Loix.
Bouquin.
Feuillet.
Billet.
Long-Dit.
Fay-Dit.
Scribe.
Sonnet.
Vérité.
Voyez.
Lumiere.
Oui.
Hanon.
Cédille.
Guillemet.

III.

NOMS

D'ARBRES, PLANTES, *FRUITS, FLEURS.*

1°. ARBRES.

L'ARBRE.
Cinq-Arbres.
Chefne.
Du Chefne.
Sept-Chefnes.
Chêne-Vert.
Frêne.
Du Frêne.
Au-Frêne.
Frefnay.
Pommier.
Cerifier.
Poirier.

Des-Ormeaux.
Orme.
L'Orme.
De l'Orme.
Noyer.
Du Noyer.
Coudrier.
La Coudre.
Laurier.
Du Laurier.
Des Lauriers.
Chataignier.
Castanet.
Castain.
Cormier.
Meurier.
Prunier.
Pruneau.
De la Prune.
Peuplier.
Figuier.
Figuieres.
Sorbier.
Pêchier.
Pin.
Du Pin.
Saule.
De Saule.
Olivier.
Olive.
L'Olive.
L'Olivier.
Le Maronnier.
Palmier.
Vergne.
La Vergne.
Aune.
Laune.
De Laune.
Launay.
Hêtre.
L'Hêtre.
Rouvre.
Du Rouvre.
Roure.
Rouviere.
Chenaye.
Saussaye.
Pommeraye.
Cerisaye.
La Fresnaye.
Châtaigneraie.
Prunelaye.
La Houssaye.
Charme.
Fage.
La Fage.
Faye.
La Faye.
Houx.
Le Houx.
Hozier.
Buis.
Branche.
Branchu.
Rameau.
Ramée.
La Ramée.
Gaule.
De Gaules.

2°. *PLANTES.*

Vigne.
La Vigne.
Des Vignes.
Grain.
Grain-d'Orge.
Casse-Grain.
Genet.
Blé.
Froment.
Millet.
Mill.
Rosier.
Du Rosier.
Des Rosiers.
Fraisier.
Fraisse.
Framboisier.
Persil.
Chou.
Du Choul.
Caulet.
Laitue.
Porreau.
Luzerne.
La Luzerne.
Chardon.
Lespine.
Lespinasse.
L'Epinay.
Ortie.
L'Ortie.
Guy.
Buisson.
Breuil.
Du Breuil.
Gazon.
Plantin.
Sureau.
Racine.

Radix.
Canelle.

3°. *FRUITS.*

Avelines.
Cerise.
Noix.
La Noix.
Pomme.
Poire.
La Prune.
Prunelle.
Grenade.
Melon.
Perdigon.
Damas.
Raisin.
Pepin.
Pignon.
Le Pois.
Brou.
Raport-Blé.
Vin.
De Vin.
La Treille.

4°. *FLEURS.*

De la Fleur.
Rose.
Blanche-Rose.
Prime-Rose.
Bleuet.
Œillet.
Muguet.
Violier.
Julienne.
Soucy.
Sans-Soucy.
Violette.
Lys.
Du Lys.
Flore.
Bouquet.
Fleury.
Sainte-Fleur.
Sainte Rose.
Champ-Fleur.
Champ-Fleury.

IV.

NOMS.

De Dignités, *Parenté* &c.

Souverain.
L'Empereur.
Le Roi.
Des Rois.
Hau du Roy.
Seigneur.
Le Seigneur.
Duc.
Baron.
Marquis.
Comte.
Bachelier.
Damoiseau.
L'Ecuyer.
Gouverneur.
Commendeur.
Echevin.
Prince.
Le Prince.
Sénéchal.
Le Sénéchal.
Mayre.
Le Maire.
Vidame.
Bailli.
Le Bailli.
Viguier.
Viguerie.
Page.
Le Page.
Vallet.
Le Vallet.
Valleteau.
Vassal.
Doyen.
Capitaine.
Maître.
Le Maître.
Prevôt.
Sergeant.
Bon-Sergent.
Chatelain.
Receveur.
Mesureur.

2°. *D'EGLISE.*

Le Pape.
Prélat.
Cardinal.
L'Archevêque.
L'Evêque.
Le Prestre.
L'Abbé.
Le Moine.
L'Aumônier.

Le Prieur.
Chapelain.
L'Hermite.

3°. *PRATIQUE.*

L'Avocat.
L'Huiſſier.
Le Clerc.
Notaire.

4°.

De-Dieu.
Dieu-Donné.
Chan-Dieu.
Eſperan-Dieu.
Donna-Dieu.
Mont-Dieu.
Grace de Dieu.
Ange.
L'Ange.
Archange.
Saint-Ange.
Cherubin.
Eſprit.

5°.

Soleil.
Beau-Soleil.
L'Eſtoile.
Paradis.
Chrétien.
Huguenot.
Payen.
Sarraſin.
Pate-Notre.
Touſſaint.
De Saint.
Sauveur.
Des Innocens.
Des Autels.

6°.

Mariage.
Le Marié.
Mari.
Parent.
Compere.
Le Gendre.
Beau-Gendre.
L'Héritier.
Voyſin.
Du Voyſin.
Pere-Fixe.
Fils.
Fille.
La Fille.
Beau-fils.
Bon Fils.
Frere.
Des Freres.
Bon Frere.
L'Enfant.
Bon Enfant.
Couſin.
Beau-Couſin.
Neveu.
Niepce.
Filleul.
Belle-Mere.
Bonne Mere.
Compagnon.
Gars.
Garçon.
Bon-Gars.
Bon-Garçon.
Ami.
L'Amy.
Beaux-Amis.
Bon-Ami.

7°.

Berger.
Chevrier.
Porcher.
Vacher.
Le Vacher.
Bouvier.
Chartier.
Foſſoyeux.
Gerbier.
Courtier.

8°. Boureau.

V.

NOMS

DE PROFESSIONS,

Métiers, &c.

Arbaleſtrier.
L'Archer.
Argentier.
Baillet.
Bailleux.
Barbier.
Bordier.
Boucher.
Boulanger.
Bourlier.
Braconier.
Braſſeur.
Brodeur.
Batelier.
Carrier.

Cartier.
Chapelier.
Charron.
Charpentier.
Charbonnier.
Le Coigneux.
Coutelier.
Couturier.
Cordier.
Le Couvreur.
Drapier.
L'Epicier.
Fabre.
Fabri.
Faber.
Fevre.
Le Fevre.
Faure.
Faucheur.
Le Faucheur.
Foreſtier.
Foulon.
Ferrand.
Fournier.
Fripier.
Fondeur.
Jardinier.
Laboureur.
Le Laboureur.
Maſſon.
Mercier.
Metayer.
Meunier.
Muſnier.
Moulinier.
Maréchal.
Marchand.
Pannetier.
Pelletier.
Le Pelletier.
Plaſtrier.
Potier.
Le Pileur.
Saunier.
Serrurier.
Sellier.
Sommellier.
Taillandier.
Teinturier.
Texier.
Teiſſier.
Thuillier.
Tourneur.
Le Tourneur.
Tonnelier.
Tripier.
Vanier.
Vigneron.

VI.

NOMS

TIRÉS DU CORPS.

Personne.
l'Homme.
Bon-Homme.
Mal-Homme.
Bel-Homme.
Maſle.
Le Maſle.
Pucelle.
Corps.
Du Corps.
Beau-Corps.
Teſte.
Teſtu.
Belle-Teſte.
Groſſe-Teſte.
Hure.
Hurel.
Hureau.
Main.
Belle-Main.
Blanche-Main.
Pied.
Pied-Fort.
Petit-Pied.
Beau-Pied.
De Pied.
Pied-bot.
Bras d'or.
Front.
Bouche.
Toupet.
Caboche.
Le Membre.
Cerveau.
Oreille.
L'Oreille.
Mourre.
Patte.
Naſon.
Gorju.
Bec.
Du Bec.
Bec-de-Liévre.
Babine.
Babinot.
Côte.
La Côte.
Côte-blanche.

Des Yeux.
De la Joue.
Du Doigt.
Long-Œil.
Talon.
Boyau.
Rate.
Barbe.
 Blanche-Barbe.
 Barbut.
 Courte-Barbe.
 La Barbe.
Cœur.
 Cœuret.
 Le Cœur.
 Cœur-de-Roi.
 Francœur.
 Joli-Cœur.
 Tourne-Mine.
De la Corne.
 Cornu.
 Cornuau.
 Le Cornu.

2.

Jeune.
 Le Jeune.
 Jeune-Homme.
 Juventin.
 Jouvency.
Vieux.
 Le Vieil.
 Viel.
 Vieillard.
Aiſné.
 L'Aiſné.
Cadet.
Babouin.

VII.

Habillemens.

Robbe.
 Le Veſtu.
Chapeau.
 Chapeau rouge.
Chaperon.
Bonnet.
Cornet.
Cornette.
Du Rochet.
Soulier.
 Du Soulier.
Semelle.
Blanchet.
Cotte.
Gamache.
Bourlet.
Pompon.
Bouton.
Collier.
Beguin.
Patin.
Gillet.
Mantel.
Manchon.
Le Bas.
Foureau.
Chappe.
Aube.
Collet.
Sarot.
Serpeaud.
Cuiſſard.
Berceau.
Des Peignes.
Des Chaux.

Etoffe.

Cotton.
Baſin.

VIII.

Musique et Danse.

Chantre.
 Le Chantre.
 Le Chanteur.
 Chante-Cler.
 Chante-Merle.
 Chante-Pie.
Menétrier.
Ballet.
Sifflet.
Danſe.
Bourrée.
 Bourée.
Rigaudon.
Clairon.
Cor.
 Du Cor.
Violon.
Viole.
Chalumeau.
La Harpe.
L'Organiſte.

IX.

Année

Bonne-Année
Janvier.
 St. Janvier.

S. Janvier.
Février.
Mars.
Avril.
Mai.
Du Mai.
Le Mai.
Juin.
Juillet.
D'Août.
Saiſon.
Moiſſon.
Hiver.
Noël.
Dimanche.
Des Jours.
La Fin.
Du Tems.
Bon-Jour.

X.

BEAU.

Beau.
Le Beau.
Bel.
Le Bel.
Beaux-Amis.
Beau-Bois.
Beau-Breuil.
Beau-Champ.
Beau-Couſin.
Beau-Corps.
Beau-Cheſne.
Beau-Fort.
Beau-Fils.
Beau-Gendre,
Beau-Gué.
Beau Harnois.
Beaux-Hoſtes.
Beau Joieux.
Beau-Jon.
Beau-Lieu.
Beau-Lac.
Beau-Manoir.
Beau-Meſnil.
Beau-Mont.
Beau-Poil.
Beau-Port.
Beau-Puits.
Beau-Regard.
Beau-Recueil.
Beau-Séjour.
Beau-Semblant.
Beau-Sire.
Sire-Beau.
Beau-Sol.
Beau-Soleil.
Beau-Son.
Beau Teint.
Beau-Val.
Beau-Varlet.
Beau-Verger.
Beau-Voir.
Mir-a-Beau.
Bel-Bœuf.
Bel-Cros.
Belle-Foreſt.
Belle-Garde.
Belle-Combe.
Belle-Foy.
Belle-Mere.
Belle-Perche.
Belle-Roche.

BON.

Bon.
De Bons.
Bonneau.
Bon-Lieu.
Bon-Tems.
Bonne-Aventure.
Bonne-Heure.
Bon-Ami.
Bon-Homme.
Bon-Ardi.
Bon-Fils
Bon-Repos.
Bonne Foi.
Bonne-Ville.
Bonne Guiſe.
Boni-Face.
Bon-Vouloir.
Bon-Valet.

BIEN.

Bien-Aimé.
Bien-Aſſis.
Bien-Nourri.
Béné.
Béné-Fice.
Chef de Bien.

MAL.

Mal-Assis.
Mal Nourri.
Mal-à-Fait.
Malaſpine.
Mal-Homme.
Mal Herbe.
Males-Herbes.
La Mâl-Maiſon.

Mal-me-Dy.
Mal-Vieux.
Mau-Clerc.
Mau-Paſſant.
Mau-Petit.
Mau-Perché.
Mau-Voiſin.
Mau-Peou.
Mau-Vin.
Mau-Point.
Mau-Pas.
Mau-Regard.

XI.

REPAS.

Table-Miſe.
L'Hôte.
Excellent.
L'Entretien.
Bon.
Dine-Matin.
Dine-Midi.
Buffet.
Boiſſon.
Vin.
De Vin.
Vinet.
Pot.
Pot de Vin.
Piſſe-Vin.
Caraffe.
Flacon.
Bouteille.
Gobelet.
Goblet.
Panier
Du Vivre.
Pain.
Pain-Blanc.
Pain d'Avoine.
Pouſſe-Pain.
Mie.
Coupé.
Poivre.
Le-Poivre.
L'Huilier.
De Sel.
Sallé.
Doux.
Douceur.
Le Sur.
Chaiſe.
La Chaiſe.
Neuf-Chaiſe.
Tabouret.
Le Haut.
Le Bas.
Bien-Aſſis.
Mal-Aſſis.
Bien-Aſſiſe.
Mal-Aſſiſe.
Le Nourri.
Mal-Nourri
Belle-Dent.
Goulu.
Dépenſe.
Chef-d'Hôtel.
L'Ecuyer.
Tranchant.
Tartier.
Boutelier.
Suc.
Goût.
Boi-Vin.
Boi-l'Eau.
Chaudiere.
Chaudron.
Couteau.
Charnage.
Carnavalet.
Fricault.
Boucherie.
Bouillon.
Bœuf.
Mouton.
Gigot.
Oie.
Chapon.
Coq.
Lièvre.
Lapin.
Rouelle.
Du Veau.
Rognon.
Du Lard.
Le Gras.
Sardine.
Poiſſon.
Paſté.
La Paſte.
Du Plancher.
Courte-Cuiſſe.
Pomme.
Fromage.
Fromageau.
Fromager.
Croquet.
Maſcaron.
De la Noix.
Reſtes.
Fourni.

Rendu.
Du Congé
Revoir.
Torchon.
Net.
Renvoi.
Carmentran.

XII.

NOMBRES.

PREMIER.
Premier-Fait.
Second.
Tiers.
Le Quatre.
Mille.
Vincent.
Quatre-Bœufs.

XIII.

LA MAISON.

BELLE.
Demeure.
D'Hôtel.
Cagniard.
Grand-Maison.
Maison-Celle.
Maison-Fleur.
Mal-Maison.
Des-Maisons.
Vieux-Maisons
Maison-Neuve.
Bas-Maison.
Caze.
La Caze.
Casali.
Caza-Mea,
Caza-Major
Caza-Nova.
Caza-Bonne.
La Loge.
Bien-Assise.
Mal-Assise.
Chambre.
Cellier.
Grenier.
La Cave.
Grille.
Colonne.
Latte.
Chevron.
Hautoy.
Ancelle.
Trumeau.
Perron.
Pignon.
Chapelle.
Cabane.
Cabanis.
Serre.
La Serre.
Sale.
La Sale.
Masure.
Des Masures.
Planche.
Planchon.
La Planche.
Ais.
L'Hôpital.
Mur.
Du Mur.
Du Pan.

XIV.

CAMPAGNE.

1°. *MONTS.*

ROCHE.
Rocher.
Des Roches.
Du Rocher.
La Roche.
Roche-Aymon.
Roche-Baron.
Roche-Brune.
Roche-Chouart.
Roche-Foucaud.
Roque.
La Roque.
Montagne.
Montagny.
Mont-Rond.
Du-Mont.
Outre-Mont.
Tertre.
Du Tertre.
La Motte.

2°. *EAUX.*

Font.
La Font.
Fontaine.
Sept-Fontaine.
Font-Froide.
Fons-Bonne.
Font-Brune.
Font-Couverte.
Sept-Fond.
Fontane.
Fontanès.

Fontanier.
Aigue.
Rivière.
La Riviere.
Ruiſſeau.
Du Ruiſſeau.
Lac.
Du Lac.
Rive.
La Rive.
De la Rive.
Haute-Rive.
L'Etang.
Vivier.
Du Vivier.
L'Ecluſe.
Pui.
Dupui.
Marais.
Des Marais.
La Mare.
Du Port.
Pons.
Pont.
Du Pont.
Vieux Pont.
Pont-Carré.
L'Arche.

3°. *Bois.*

Du Bois.
Du Boſc.
Bois-Neuf.
Gros-Bois.
Bocage.
Bocager.
Du Boſquet.
Bocage.
Bouſquet.
Buiſſon.
Du Buiſſon.
Breuil.
Du Breuil.
Bûche.
Foreſt.
Foreſtier.
La Foreſt.
Du Taillis.
La Pelouſe.
Parc.
Du Parc.
Le Pleſſis.
Du Pleſſis.
Du Pleix.
Bruyere.
La Bruyere.

Charbon.

Charbon.
Carbonnel.
Charbonneau.
Charbonnier.

4°. *Champs.*

Champeau.
Des-Champs.
Champ-Poſeau.
Grand-Champ.
Champ-Meslé.
Dupré.
Deſprés.
Grand-Pré.
Dupréau.
Deſpréaux.
Pré-Fontaine.
Clos.
Duclos.
L'Enclos.
Clauſure.
Culture.
Cheneviere.
Verger.
Duvergier.
Jardin.
Desjardins.
Du-Jardin.
Eſſars.
Des Eſſars.
De L'Eſſert.
Haye.
La Haye.
Des Hayes.
Haye-Neuve.
Foſſé.
Foſſe.
Des Foſſés.
La Foſſe.

5°. *Vallées.*

Vallée.
Val.
Duval.
La Val.
Grand-Val.
Petit-Val.
Clair-Val.
Combe.
La Combe.
Des Combes.

6°. *Maisons des champs.*

Mas.
Dumas.
Maſſon.
Du Meſnil.

Blanc-Mesnil.
Grand-Mesnil.
La Bastide.
Granges.
La Grange.
La Grangette.
Granger.
Borde.
La Borde.
Des Bordes.
Colombier.
Colombeau.
Ménage.
Ménager.
Moulin.
Dumoulin.
Des Moulins.
Molin.
Moulinet.
Molines.
Molyneux.
Four.
Dufour.
Fourneau.
Pressoir.
Du Pressoir.
Chantier.
Bergerie.
Des Bergeries.
La Butte.

7°. *GRANDES HABITATIONS.*

VILLE.
La Ville.
Bourgade.
Bourg.
Du Bourg.
Le Bourg.
Grand-Bourg.
Bourgeois.
Château.
Chasteau.
Châtel.
Château-vieux.
Vieux-Chatel.
Neuf-Château.
La Tour.

PORTE.

PORTE.
La Porte.
Des-Portes.
Basse-Porte.
Portal.
Portier.

8°. *CHEMINS.*

CHEMIN.
Du-Chemin.
Sable.
Sablon.
La Rue.
Pavée.
L'Estrade.
La Chaussée.
Ruelle.
La Roue.
Le Chariot.
La Borne.
La Pause.
Le Voyer.

XV.

1°. *JEUX.*

BOULE.
Bauche.
Billard.
Piquet.
Cappot.
Doublet.
Sonnet.

2°. *NAVIGATION.*

MARIN.
Flotte.
La Galere.
Bachot.
Rame.
Lac.
Du Lac.
Mole.
Molé.
Du Molard.
La Rade.
La Pêche.

3°. *MÉTAUX.*

DE L'ETAIN.
Fer.
De Fer.
Defferre.
Doré.
Dacier.
Dargent.
De l'argent.
Liard.
Liardet.
Quatre sous.
La Monnoie.

4°. *PLACE.*

PLACE.
Des Places.
La Place.
La Placette.
Plan.
Des Plans.
Du Plan.
Du Planil.
Gravier.
La Grave.
Graviere.
Sablon.
Galet.

XVI.

GUERRE.

GUERRE.
Guerrier.
La Guerre.
Bataille.
Combat.
Lescombats.
Champion.
Le Preux.
Cavalier.
Pillard.
Braconier.
La Mort.
Taille-fer.
Taille-pied.
Bris-acier.
Tranche-Montagne.
Tourmente.
Tricot.
Séche-épée.
Saque-épée.
Court-épée.
Brèche.
Fumée.
Fumeron.
Fusée.
Tournois.
Brette.
Baliste.
Arc.
D'Arc.
La Flêche.
De la Flêche.
Lépée.
La Lance.
Porte-Lance.
Baise-Lance.
Boulet.
Canon.
Bombarde.
Pistolet.
Couteau.
Goys.
Le Glaive.
La Marche.
Héraud.
La Chasse.
Chasse-loup.
Chasse-pot.

XVII.

INSTRUMENS, &c.

BOISSEAU.
Boussaton.
Briquet.
Bizeau.
Billon.
Broche.
Boiste.
Bourdon.
Bénitier.
Blason.
Coquille.
Carteron.
Chesneau.
Chesnel.
Chesnet.
Chauffe-pied.
Crosse.
Couronne.
Cerceau.
Cabestan.
Chevalet.
Coquille.
Corbin.
Cordon.
Couture.
Grapin.
Des Forges.
Gand.
Gadou.
Lyege.
Landier.
Hachette.
Maille.
Maillet.
Pince-maille.
Marteau.
Martel.
Martinet.
La Marque.
Marre.
Miroir.
Mortier.
Massue.
Pilon.

Parasol.
La Potterie.
La Cloche.
La Brosse.
La Selle.
La Chaise.
Le Chandelier.
Plume.
Plumette.
Pinceau.
Rabaud.
Retz.
Robinet.
Robineau.
Rubis.
Yvoire.
Serran.
Terrasson.
Paillasson.
Pile.
Des-Piles.
Paquet.
Balot.

XVIII.

MÊLANGE.

MIDI.
Mal-Midi.
Orient.

2.

VENTE.
Des Ventes.
Marchand.
Mercator.

3.

BADAUD.
Poireau.
Barreau.
Des Barreaux.
Barre.
Barré.
Barriere.
La Barre.
Des Barres.
Barrafort.
Babille.
Besogne.
Bottée.
Bourbier.
Bousier.
Bourgevin.
De Vin.
Les-chevin.
Claret.
Erremens.
Haut-Pas.
Faix.
Gaucher.
Gaigne.
Garre.
De Goutte.
De la Goutte.
La Garde.
La Commune.
La Barriere.
La Croix.
La Datte.
Le Grain.
Le Gain.
Le Queux.
La Blancherie.
Riche.
Le Riche.
Richard.
Ris.
Germain.
Saugrain.
Saillant.
Tron-Joly.
Poirée.
Porte-Bise.
Chevillard.
Aigre-Feuille.
Bord.
Travers.
Prud'homme.

XIX.

VILLES & PAYS.

Allemand.
D'Allemagne.
L'Anglois.
D'Anjou.
D'Artois.
D'Arras.
D'Avignon.
D'Auvergne.
Bayeux.
Berne.
Berry.
Bohême.
Boullogne.
Boullenois.
De Bourges.
Bourgogne.
Bourguignon.

Breſſe.
Breton.
Bretagne.
Champagne.
Cologne.
Corbeil.
Cornouaille.
Dorat.
D'Eſpagne.
De Flandres.
France.
Florentin.
Galles.
Galice.
Genevois.
Grenade.
Gueret.
Jourdain.
Jourdan.
Limouſin.
Lombard.
Lorrain.
Madrit.
Mézieres.
Milanois.
Du Maine.
Marſeille.
De Meaux.
Normand.
De Normandie.
Nyon.
Paris.
Poitevin.
Picard.
Rome.
Romain.
S. Romain.
Rouen.
Savoie.
Spire.
Thurin.
Toulouſe.
Touraine.
Tournon.
Vienne.
Villeneuve.
D'Uſez.

XX.

Noms de Baptême devenus Noms De Maison.

Abraham.
Adam.
Agar.
Alexandre.
André.
Antoine.
Barthelemy.
Batiſte.
Balthaſar.
Cazimir.
Charles.
David.
Daniel.
Elie.
Etienne.
François.
Grégoire.
Guillaume.
Henri.
Jean.
Jacob.
Luc.
Du Luc.
Levi.
Louis.
Lazare.
Manuel.
Martin.
Mathieu.
Marc.
Michel.
Moyſe.
Mariane.
Nicole.
Noé.
Paul.
Philippe.
Richard.
Simon.
Salomon.
Samſon.
Thomas.
S. Etienne.
S. Jean.
S. Germain.
S. Florent.
S. Luc.
S. Maurice.
Ste. Marthe.
S. Paul.
S. Vincent.
Se. Beuve.
Colas.
Colin.

Colette.
Guillot.

XXI.

DIMINUTIFS
ou
NOMS EN *Et.*

RANCON-ET.
Tacon-Et.
Trubl-Et.
Rouſſel-Et.
Doubl-Et.
Sonn-Et.

XXII.

NOMS.
ROMAINS.

LENTULUS.
Marcel.
Conſtantin.
Curtius.
Felix.
Sylva.
Sylvius.
Marius.
Darius.
Ruffin.
Jubar.
Sutor.
Textor.
Virgile.
Aurele.
Mathon, &c.

Noms ſignificatifs dans d'autres Contrées.

Il n'eſt pas douteux que ſi nous faiſions les mêmes recherches chez les autres Nations Européennes, nous ne retrouvaſſions les mêmes uſages, & nous ne puſſions former de leurs Noms des Tableaux pareils : que nous n'y trouvaſſions également des preuves de l'antiquité de ces noms, & qu'ils furent preſque toujours ſignificatifs.

Ainſi les Nations Germaniques ſont remplies de noms ſignificatifs.

Wolf,	Loup.
Schwartz,	Noir.
Schmidt,	Maréchal.
Schnider,	Cordonnier.

L'Italie offre une multitude de pareils Noms.

Borzacchini,	eſpèce de bottine.
Barilloti, Barillot,	eſpèce de péliſſe.
Zanchi,	eſpèce de pique.
Rocchetto,	un rochet.
Benenati,	bien-né.
CAVINSACO,	tête dans un ſac.
Cava-Zochi,	extirpe-ſouches.
Rufus,	le Roux.
Rabbia,	la rage.

La petite Bretagne nous offre une multitude de Noms significatifs dès le Xe. siècle.

Bonus Gasus,	bon valet.
Achastana,	achete-âne.
Bornus,	le borgne.
Bledic,	le loup; de *bleiz*, loup.
Bran,	corbeau.
Canhiart,	belliqueux.
Caphinus,	chausson.
Driken,	beau-miroir.
Impejorardus,	l'Empiré.
Tosardus,	tondu.
Curvus,	le courbe.

Les Auteurs de l'Histoire de Bretagne conviennent eux-mêmes qu'il existe dans cette Province nombre de Noms de Familles nobles, qui dans leur origine semblent n'avoir été que des sobriquets : tels sont ces Noms, disent-ils (1).

Tourne-borde.	Trop-à-de-nés.
Le Chat.	le Diable.
Bon-gars.	le Large.
Boivin.	Escarcelle.
Trousse-l'âne.	Tête-verte.
Chausse-bouc.	Laschepied.
Pince-guerre.	Breneur.
Travers.	Male-terre.
Pille-voisin.	Pille-vilain.
Cornu.	Alaisé.
Pille-gâteau.	Dure-dent, &c.
Champion.	

Dans le IXe. siècle la terminaison oé étoit consacrée en Bretagne pour les Noms de la Noblesse. Nominoé, Erispoé, Riskipoé, &c.

Le Languedoc offre aussi divers noms significatifs ou sobriquets. Dès le IXe. siécle on y voit des personnages appellés :

(1) Mém. pour servir de preuves à l'Histoire de la Bretagne, par Dom Morice, 1742. Tome I. XIII.

Esperan-Dei, ou Esperan-Dieu.
Homo-Dei, l'homme de Dieu.
Longobardus, Lombard.
Desiderius, le Désireux.

D'une Chronique de Castres relative au IXe Siècle.

Le Célebre Baluze avoit vu une Chronique de Castres composée par un nommé Odon Aribert, très-glorieux Chapelain du Palatin Guernici, & qui seroit une excellente preuve de la vérité que nous cherchons à établir, si l'on pouvoit démontter qu'elle n'a pas été altérée, ou qu'on n'y a pas inséré des faits faux.

Elle rapporte que Bernard, Duc de Septimanie, ayant pris le parti de Pepin II. contre Charles le Chauve, celui-ci envoya quinze cent Cavaliers & cinq mille hommes d'Infanterie dans la forêt de Lavaur, & dans le Territoire d'Alby, qui y mirent tout à feu & à sang : qu'alors Gaudouin, Evêque d'Alby, & Alphonse de Vabres, Seigneur Mandeburgique des Montagnes de Castres, ayant réuni leurs Troupes contre les Carloviens, ils tomberent sur eux & les défirent presque entiérement, à un gué de l'Agout, nommé le Gué Morin, qui en fut appellé depuis ce moment le Gué du Talion (en langage du Pays, Gui-Talent, Ville ou Bourg actuellement existant sur l'Agout).

Nous voyons donc ici un Alphonse de Vabres, Seigneur Mandeburgique des Montagnes de Castres. Mais, disent les Historiens du Languedoc, « qui » est cet Alphonse? n'est-il pas évident que c'est un nom supposé? On sait » que les noms propres & les titres de Seigneuries étoient inconnus sous le » regne de Charles le Chauve ».

Non, on ne le sait pas d'une maniere qui soit sans réplique ; & si cette Chronique n'a d'autre preuve de fausseté que celle-là, nous pourrions soutenir hautement son authenticité: le refus d'admettre en cela son témoignage ne seroit qu'une pétition de principe, il n'auroit nul fondement.

Cependant comme ils conviennent que le nom de l'Evêque d'Albi qui accompagne celui-là, n'est point supposé, non plus que le nom de Samuel Evêque de Toulouse, qui est employé peu après, pourquoi le nom d'Alphonse de Vabres se trouveroit il seul faux ?

(1) Hist. du Lang. T. I.

Quant au titre de *Mandeburgique*, il eſt Theuton & vieux François, formé de *Mund-Burg*, Patron, défenſeur du Bourg : dans les Ordonnances de Philippe le Bel on voit *Maimbournie* pour protection, patronat, défenſe.

De-là le nom de MAIM-BOURG, ſignificatif par-là même.

Cette Chronique ajoute que peu de tems après Charles le Chauve ayant fait la paix avec Bernard, il poignarda celui-ci, au moment qu'il lui rendoit viſite dans le Monaſtere de Saint Sernin à Toulouſe en 844; que l'Evêque Samuel l'enterra au bout de quelques jours, & qu'il fit mettre ſur ſa tête cette inſcription en vers vulgaires :

Aſſi jay lo Comte Bernad,	Le Comte Bernard eſt ici couché,
Fiſel credeire al ſang ſacrat,	Fidelle à croire au ſang ſacré :
Que ſempre prud'hom és eſtat,	Toujours vrai preux il a été,
Preguen la divina bontat,	Prions la divine Bonté
Qu'aquela ſi que lo tuat,	Que celui qui l'a tué.
Poſqua ſoy arma aber ſalvat.	Puiſſe avoir ſon ame ſauvé.

Inſcription contre laquelle on s'inſcrit également en faux, peut-être auſſi trop légerement : ſans cela, on pouroit la regarder comme le plus ancien monument exiſtant de cette langue.

Noms perpétués dans les Familles au IXe Siècle.

Les Savans Hiſtoriens que nous venons de citer, nous inſtruiſent d'un fait d'autant plus intéreſſant qu'on peut le regarder comme le paſſage de l'ancien uſage à celui des noms de Famille.

Ils nous apprennent que dès le IXe ſiècle, les noms ſe perpétuoient dans les Familles : il n'y avoit plus qu'un pas pour les noms de Famille.

(1) Hiſt. du Lang. Tom. I. preuves p. 716.

Armoiries de Raimond Comte de Toulouſe, pour ſervir de ſuite aux Monumens Armoriaux de la pag. 129 & ſuiv.

En parcourant l'Hiſtoire du Languedoc pour y chercher des faits propres à répandre du jour ſur les queſtions que nous traitons ici, nous avons rencontré plus que nous ne cherchions : un de ces faits que nous avons dit qu'on pourroit trouver en fouillant avec ſoin dans les monumens peu connus du moyen âge : une nouvelle preuve de l'antiquité des Armoiries. C'eſt un ſceau Armorial du Comte de Toulouſe de l'an 1088. antérieur par conſéquent de ſept ou huit ans au premier ſignal des Croiſades. Ce ſont ces Hiſtoriens qui vont parler.

» Raymond de Saint-Gilles, Comte de Toulouſe (1), portoit la croix de Toulouſe en plein dans ſes Armes, quelques années avant qu'il ſe croiſât pour l'expédition de la Terre-Sainte. C'eſt ce qui paroît par ſon ſceau pendant à la charte qu'il donna en 1088. en faveur de l'Abbaye de S. André d'Avignon, & que nous avons inſérée dans nos preuves. D. Jerôme Deidier notre Confrere, qui nous a envoyé les variantes de cette charte priſes ſur l'original conſervé dans les archives de cette Abbaye, a fait deſſiner exactement le ſceau qui eſt en plomb, & nous le donnons dans ce Volume, avec les autres ſceaux de la Maiſon de Toulouſe & de la Nobleſſe de la Province. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas fait mention de l'appoſition du ſceau dans l'acte : mais nous en avons des exemples dans quelques autres chartes de Raymond de Saint-Gilles, où il a fait certainement appoſer ſon ſceau, quoique cela n'étoit pas exprimé dans l'acte. Telle eſt la charte que ce Prince donna en 1096. au Concile de Niſmes en faveur de l'Abbaye de Saint-Gilles, qu'on peut voir dans nos preuves, & où il n'eſt rien dit de l'appoſition du ſceau, lequel y fut néanmoins appoſé, comme il eſt prouvé par le témoignage que Raymond Evêque d'Apt rendit à ce ſujet en 1151 : *Et vidi inſtrumentum guirpitionis* (2) *Raimundi Comitis Sigillo ſignatum.*

» Il réſulte de ce que nous venons de dire, que les Armoiries des grands Seigneurs commencerent à être en uſage quelques années avant la premiere

(1) Hiſt. du Lang. Tom. V. pag. 680.

(2) Guirpitio, mot latin Barbare qui ſignifie *deſaiſiſſement*, action *de ſe déſiſter*, formé du Verbe Guerpire dont nous avons fait *deguerpir*.

» Croisade à la fin du XIe siècle; & nous ne croyons pas qu'on puisse rien trouver de plus ancien sur ce sujet, que le sceau de Raymond de Saint-Gilles de l'an 1088. Ainsi, s'il prit les Armoiries qu'il transmit aux Comtes de Toulouse avant qu'il partît pour la Terre-Sainte, il est toujours vrai de dire qu'il fut le premier de ces Comtes qui en ait eu «.

Il est donc démontré que les sceaux à Armoiries sont plus anciens que les époques qu'on leur assignoit : ce qui n'est point indifférent, puisque dès-lors des Chartes dont on n'auroit rejetté l'authenticité que par ce motif, se retrouveroient en possession de tous leurs droits. C'est ainsi que rien n'est inutile en fait de vérités.



EXTRAITS

De quelques LIVRES ARMORIAUX *Anglois, relatifs aux Armes parlantes & aux Noms.*

Au moment où nos Recherches sur le Blason & sur les Noms finissoient d'être imprimées, M. le Comte de Sarfield nous communique quelques Ouvrages Anglois sur le Blason qui nous étoient échappés, ceux de *Nicolas* Upton sur l'étude du Blason; de Jean du Bain d'or sur les Armes, (Ouvrage qui doit être du même Upton); le Traité du célèbre *Henri* Spelman sur le même objet, intitulé *Asspilogie* ou Traité du Bouclier : les Notes *d'Edouard* de Bisse sur ces divers Traités (1).

Nous y trouvons nombre d'Armes parlantes en usage parmi la Noblesse Angloise : comme elles confirment parfaitement ce que nous venons de dire sur cette matiere, nous avons cru que nos Lecteurs verroient ici avec d'autant plus de plaisir quelques-unes de ces Armes parlantes, qu'elles deviennent une confirmation de nos principes, d'autant plus forte qu'elle nous vient d'au-delà des Mers, & d'une Nation rivale.

Sweting (de *Sweet*, doux, agréable) d'azur à trois violons d'argent, le manche tendant en bas vers la pointe.

Bollen (de *Bull*, *taureau*) d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois têtes de bœuf de sable.

Le Pape Adrien IV. Anglois de naissance sous le nom de Nicolas Break-Speare (lance brisée, ou brise-lance) portoit de gueules à la lance brisée d'argent.

Ramme (de *Ram*, bélier) d'azur à trois rencontres de bélier d'argent.

Ram-Sey (du même) de sable au chevron d'argent, accompagné de trois têtes de bélier d'or.

Lambard (de *Lamb*, agneau) trois agneaux d'argent autour d'un chevron.

Lambert, les Cadets de la très-ancienne Maison de Lambert dans le Duché d'Yorck, trois agneaux d'argent.

Lambton, de même autour d'une fasce d'argent.

Herric, trois hérissons d'or en un champ d'azur.

(1) Londres, *fol.* 1654.

Lovet, d'argent à trois Loups.

Hungat de *hound*, chien) trois chiens de chaſſe, d'argent.

Bore (de *bore*, ſanglier) de gueule au ſanglier paſſant d'argent.

Bores-Head (tête de ſanglier) de ſable à la tête de ſanglier d'argent.

Swiney (de *Swin*, cochon) trois ſangliers fauves d'argent.

Fitz-Urse, d'or à un ours paſſant de ſable.

Beare (de *beer*, ours) d'argent à un ours de ſable en pied.

Hart (cerf de cinq ans) de gueules mentelé d'azur à trois cerfs d'or.

Camel, d'azur à un chameau d'or.

Autre, de ſable à un chameau d'argent.

Autre, d'argent à trois chameaux de ſable.

Arondel, de ſable aux hirondelles d'argent, parce qu'on les appelloit *arondelles* en vieux François.

Swallow (hirondelle) trois hirondelles de ſable aux ailes étendues.

Troutbec, trois truites d'argent.

Godolphin (en Cornouaillien, aigle blanche) de gueules à une aigle blanche à deux têtes, & les ailes étendues entre trois lys blancs.

Tonstal, de ſable à trois peignes d'argent.

Woolf, (loup) de ſable à deux loups d'argent.

Old-Castle, (vieux-château) château de ſable avec trois tours.

Castell, trois châteaux d'or.

Bowes (arc) ou des Arcs, illuſtre famille équeſtre, qui deſcend d'un Guillaume à qui Alain le Noir, Comte de Bretagne & de Richemond, au XIIe. ſiècle, permit de porter l'Ecu de Bretagne avec trois arcs, c'eſt-à-dire, d'hermines à trois arcs de gueules cordés de ſable poſés en faſce.

Capraville, d'argent à une chèvre grimpante.

Buxton, un bouc grimpant d'argent.

De la Besche, trois têtes de cerf d'or dans une bande de gueule au champ d'argent.

Grifin, un griffon de ſable, &c.

Met-Calf, (de *Calf*, veau) trois veaux de ſable.

Calf, trois veaux de gueule.

Calvelei, trois veaux de ſable.

Calverley, trois veaux d'or.

Vele, trois veaux d'or.

Askew, trois ânes paſſans, de ſable.

Ascough, trois ânes d'argent.

Ascue,

Ascue, trois têtes d'âne.

Héron, un héron d'argent.

—Autre en Lincoln, trois hérons d'argent au bec d'or.

Beeston, (de *bee*, abeille) ſix abeilles de ſable.

Starkei, (de *ſtorke*, cigogne) une cigogne au bec & aux jambes de gueule.

Capenhurst, trois chapons d'argent.

Moeles, une mule d'argent.

Botereaux, d'argent à trois crapauds de ſable.

Corbet, d'or, à un corbeau de ſable.

Colt, (poulain) trois poulains de ſable.

Cheval, tête de cheval d'argent au frein de gueule.

Horsey, (cheval) trois têtes de cheval d'argent.

Ravens-Croft, (*rauen*, corbeau) d'argent au chevron, accompagné de trois têtes de corbeau de ſable.

Apleby, (d'*apel*, pomme) d'argent à une bande de ſable, chargée de trois pommes d'or.

Potts, d'argent à trois petits pots de gueules.

Dogget, deux dogues d'or en un champ d'azur.

Bulkley, de ſable à trois têtes de taureau d'argent.

Bird, (oiſeau) d'argent à la croix cantonnée de quatre merlettes de gueule.

Conesby, de gueules à trois connils ou lapins aſſis à la bordure engreelée d'argent.

Une ancienne famille équeſtre de Lincoln qui accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, porte le même nom Coni, & trois lapins d'argent.

Cockayn, trois coqs de gueules dans un champ d'argent.

Stourton, (de *Stur*, riviere, ſource) de ſable à une bande d'or, accompagnée de ſix fontaines au naturel.

Partridge, trois perdrix d'or.

Apwlton, (d'*apel*, pomme) trois pommes de gueules en un champ d'argent, très-ancienne famille équeſtre de Norfolk.

Dove, (colombe) de ſable à la faſce vivrée d'hermines, accompagnée de trois colombes d'argent.

Pipe, (trompette) d'azur ſemé de croix à deux trompettes.

Mainard, trois mains gauches de gueule en un champ d'argent.

Quatremains, quatre mains droites de gueule autour d'une bande de sable en un champ d'argent.

Tremain, trois bras ployés emmanchés d'or.

Malmaine, trois mains gauches d'argent.

Borlase, deux mains qui cassent un fer à cheval. Le Chef de cette famille étoit Seigneur de *Taillefer* en Normandie.

Spelman observe (1) à ce sujet, que les Armes parlantes sont aussi anciennes que les autres, si même elles ne sont pas les Armoiries les plus anciennes.

Il rapporte toutes les Cérémonies qui étoient ordonnées pour la réception d'un Chevalier du Bain, représentées en vingt-quatre Tableaux : elles sont très-curieuses par leur multiplicité & par leur liaison avec les cérémonies Religieuses. Le Récipiendaire, entr'autres choses, devoit avoir les cheveux coupés en rond : c'étoit l'opposé des chevelus.

Nous n'avons d'ailleurs rien trouvé dans ces Ouvrages qui fût propre à répandre quelque jour sur l'origine & sur l'antiquité des Armoiries. Ces Savans d'outremer ne sont pas plus avancés que les nôtres à cet égard : ce sont les mêmes vérités & les mêmes ténebres : ainsi nous ne changeons rien à ce que nous avons avancé jusqu'ici ; & si nous nous sommes si fort écartés en cela de tous ceux qui jusqu'à présent ont discuté ces questions, ce ne fut jamais par amour pour les paradoxes, mais par zele pour la vérité, & pour notre propre instruction avant tout, ensuite pour celle des autres; convaincus que celui qui a été assez heureux pour qu'une vérité se soit manifestée à lui-même, ne doit rien négliger pour la faire connoître aux autres : cette manifestation étant par elle-même une mission suffisante & supérieure peut-être à toute mission humaine; celle-ci ne pouvant porter que sur les vérités déjà connues, & non sur des vérités nouvelles : comment en effet donneroit-on mission en faveur de ce qu'on ne connoît pas ?

(1) Page 81.





DU BOUCLIER
D'ACHILLE
CHANTÉ PAR HOMERE.

HOMERE, toujours admiré, toujours critiqué, se trouvera sans cesse sur nos pas dans nos Recherches sur le Monde Primitif : plus près du berceau du genre humain, sévère observateur du costume & des usages, nous devons trouver dans ses Poësies immortelles des preuves abondantes de nos découvertes sur l'Antiquité. Déjà, nous avons eu occasion de le citer quelquefois, même dans ce Volume, au sujet des voyages des Phéniciens autour de l'Afrique. Nous attachant actuellement à un morceau plus considérable, nous allons expliquer l'objet du Bouclier d'Achille dont cet illustre Barde a peint les divers Tableaux qu'il supposa que le Dieu des Forges, VULCAIN, époux de la GRACE par excellence y avoit tracés de sa propre main.

Ce fameux Bouclier a fixé l'attention des Savans. Les Ennemis d'Homère l'ont critiqué comme impraticable dans son exécution. Ses Admirateurs l'ont fait peindre & graver pour venger la gloire du Poëte : d'autres ont fait voir combien il étoit supérieur aux Boucliers chantés par Hésiode & par Virgile, & attribués, l'un à Hercule, l'autre à Enée. Mais aucun n'a pu nous apprendre quelles vues avoient dirigé ce grand Poëte dans le choix des Tableaux dont il a composé ce Bouclier.

C'est par ce but cependant qu'il tient à nos Recherches; & ce n'est que sous ce point de vue qu'il peut nous intéresser. Peu importeroit sans cela cet épisode du Poëte Grec, & la manière dont d'autres l'ont imité. Nos Principes & nos Recherches précédentes nous ont fait trouver le lien commun des Tableaux variés dont Homère forma son Bouclier : aucun d'eux n'est

arbitraire, ils ſont tous donnés par la Nature : l'habileté du Poëte eſt d'avoir choiſi un ſujet auſſi riche que ſimple, qui lui fournit par lui-même les images les plus agréables, les plus riantes, les plus nombreuſes, les plus diverſifiées ; on pourroit dire le Tableau entier de la Société civile.

DIVISION.

Nous donnerons d'abord l'expoſition du Bouclier.
Nous l'accompagnerons d'une explication à notre manière.
Nous rapporterons ce qu'on en a dit.
Nous parlerons des Boucliers d'Héſiode & de Virgile.
Nous verrons quels rapports regnent entr'eux.



ARTICLE I.

Thétis demande a Vulcain un Bouclier pour Achille.

Achille venoit de perdre ſon cher Patrocle : il veut venger ſa mort ; mais il n'a point d'Armes : il avoit donné les ſiennes à ſon ami afin qu'il pût repouſſer les Troyens ; & ceux-ci s'en ſont emparés après la mort de Patrocle. Thétis, la mere d'Achille, pénétrée de ſa douleur, vole au Palais de Vulcain pour lui demander une armure à toute épreuve en faveur de ſon fils.

Ce Dieu des Forgerons lui en promet une qui remplira d'admiration tous ceux qui la verront.



BOUCLIER D'ACHILLE.

Ως ειπων, την μεν λιπεν αυτȣ, βη δ'επι φυσας,
Τας δ'ες πυρ ετρεψε, κελευσε τε εργαζεσθαι·
Φυσαι δ'εν χοανοισιν εεικοσι πασαι εφυσων,
Παντοιην ευπρηστον αϋτμην εξανιεισαι,
Αλλοτε μεν σπευδοντι παρεμμεναι αλλοτε δ'αυτε,
Οππως Ηφαιστος τ'εθελοι και εργον ανοιτο.
Χαλκον δ'εν πυρι βαλλεν ατειρεα, κασσιτερον τε,
Και χρυσον τιμηντα και αργυρον. αυταρ επειτα
Θηκεν εν ακμοθετω μεγαν ακμονα· γεντο δε χειρε
Ραιστηρα κρατερον, ετερηφι δε γεντο πυραγρην.

Ποιει δε πρωτιστα σακος μεγα τε στιβαρον τε,
Παντοσε δαιδαλλων, περι δ'αντυγα βαλλε φαεινην
Τριπλακα, μαρμαρεην, εκ δ'αργυρεον τελαμωνα.
Πεντε δ'αρ'αυτȣ εσαν σακεος πτυχες· αυταρ εν αυτῳ
Ποιει δαιδαλα πολλα ιδυιησι πραπιδεσσιν.

Εν μεν γαιαν ετευξ', εν δ'ȣρανον, εν δε θαλασσαν
Ηελιον τ'ακαμαντα, σεληνην τε πληθȣσαν·
Εν δε τα τειρεα παντα τα τ'ȣρανος εστεφανωται,
Πληϊαδας θ', Ὑαδας τε, το, τε σθενος Ωριωνος,
Αρκτον θ'ἣν και ἅμαξαν επικλησιν καλεȣσιν,
Ἥ τ' αυτȣ στρεφεται, και τ'Ωριωνα δοκευει.
Οιη δ'αμμορος εστι λοετρων Ωκεανοιο.

Εν δε δυω ποιησε πολεις μεροπων ανθρωπων
Καλας·....

BOUCLIER D'ACHILLE.

SES PRÉPARATIFS.

Vulcain entre dans ſa forge, il en diſpoſe les ſoufflets;
il leur ordonne d'allumer le feu :
vingt fourneaux ſont embrâſés à la fois par leur ſouffle docile;
toujours aſſorti à ſes deſirs & à la nature de ſes travaux,
tour-à-tour tranquille & doux, impétueux & terrible.
Vulcain jette enſuite au milieu des flammes ardentes
des barres entieres d'airain, d'argent, d'or précieux :
il prépare une énorme enclume,
il ſe ſaiſit de fortes tenailles & du peſant marteau.

FORME DU BOUCLIER.

Ce divin Artiſte commence par un Bouclier vaſte & ſolide :
il y déploye tout ſon Génie :
trois cercles d'un or éclatant en compoſent le contour,
une courroie d'argent y eſt attachée.
Cinq plaques poſées l'une ſur l'autre forment l'épaiſſeur de ce Bouclier;
il en diverſifie les Tableaux avec un Art étonnant.

LES DEUX CERCLES INTÉRIEURS.

Le centre offre aux yeux éblouis, la Terre,
le Ciel & l'Océan :
le Soleil infatigable dans ſa courſe,
la Lune en ſon plein,
les Signes qui forment l'en ceinte des Cieux;
les Pleyades, les Hyades, le redoutable Orion;
l'Ourſe que le vulgaire nomme chariot;
elle tourne en obſervant Orion,
ſeule elle ne jouit jamais des bains de l'Océan.

IIIe CERCLE, CONTENANT XII TABLEAUX.

Deux Villes ſuperbes ſont enſuite peuplées d'Etres animés.

. . . . . Εν τῃ μεν ῥα γαμοι τ' ἐσαν ειλαπιναι τε·
Νυμφας δ' ἐκ θαλαμων, δαΐδων ὑπολαμπομεναων,
Ηγινεον ανα ἀστυ, πολυς δ' ὑμεναιος ορωρει.
Κουροι δ' ορχηστηρες εδινεον, εν δ' αρα τοισιν
Αυλοι φορμιγγες τε βοην εχον· αι δε γυναικες
Ισταμεναι θαυμαζον επι προθυροισιν ἑκαστη.

Λαοι δ' ειν αγορη εσαν αθροοι. ενθα δε νεικος
Ωρωρει· δυο δ' ανδρες ενεικεον εἱνεκα ποινης
Ανδρος αποφθιμενου· ὁ μεν ευχετο παντ' αποδουναι,
Δημω πιφαυσκων· ὁ δ' αναινετο μηδεν ἑλεσθαι.
Αμφω δ' ἱεσθην επι ἱστορι πειραρ ἑλεσθαι.
Λαοι δ' αμφοτεροισιν επηπυον, αμφις αρωγοι.

Κηρυκες δ' αρα λαον ερητυον· ὁι δε γεροντες
Εἱατ' επι ξεστοισι λιθοις, ἱερω ενι κυκλω.
Σκηπτρα δε κηρυκων εν χερσ' εχον ηεροφωνων·
Τοισιν επειτ' ηϊσσον, αμοιβηδις δ' εδικαζον.
Κειτο δ' αρ' εν μεσσοισι δυο χρυσοιο ταλαντα,
Τω δομεν ὃς μετα τοισι δικην ιθυντατα ειπῃ.

Την δ' ἑτερην πολιν αμφι δυο στρατοι ἑιατο λαων,
Τευχεσι λαμπομενοι· διχα δε σφισιν ἥνδανε βουλη,
Ηε διαπραθεειν· η ανδιχα παντα δασασθαι
Κτησιν ὁσην πτολιεθρον επηρατον εντος εεργει.
Οἱ δ' ουπω πειθοντο, λοχω δ' ὑπεθωρησσοντο.
Τειχος μεν ῥ' αλοχοι τε φιλαι και νηπια τεκνα
Ρυατ' εφεσταοτες, μετα δ' ανερες ους εχε γηρας.

Ier TABLEAU.

Noces.

Dans l'une on voit un mariage & des festins solemnels.
De jeunes Epoux sortent de leur chambre nuptiale :
ils s'avancent en pompe à la lueur éclatante des flambeaux :
tout retentit du nom de l'Hymenée : de jeunes gens forment une danse rapide :
les joueurs de flûte & de lyre les accompagnent du son de leurs instrumens :
les femmes accourent en foule aux portes de leurs maisons,
elles ne peuvent assez admirer ce spectacle.

IIe TABLEAU.

Assemblée du Peuple.

Un Peuple nombreux est rassemblé dans la place publique :
c'est pour juger un grand procès.
Deux hommes disputent avec chaleur pour le rachat d'un meurtre :
l'un jure qu'il a tout payé ; l'autre, qu'il n'a rien reçu :
tous deux offrent des témoins :
le Peuple les applaudit à mesure qu'ils parlent.

IIIe TABLEAU.

Sénat.

Des Hérauts s'avancent, ils font ranger le Peuple :
de vénérables vieillards viennent à leur suite, se placer
sur des pierres polies qui forment un cercle brillant :
chacun d'eux reçoit un sceptre de ces Hérauts :
ils se levent, chacun à leur tour, & donnent leur avis :
au milieu d'eux sont deux talens d'or pour celui qui aura le mieux jugé.

IVe TABLEAU.

Ville Assiégée.

Deux Armées resplendissantes par l'éclat de leurs armes, assiégent l'autre Ville.
Déjà divisées entr'elles, l'une veut qu'elle soit mise au pillage :
l'autre, qu'on fasse un partage égal de ses grandes richesses.
Cependant les Assiégés se préparent à une embuscade :
leurs épouses chéries, leurs jeunes gens accourent sur les remparts ;
ils y veillent, avec les vieillards, à la sûreté publique,
tandis que leurs Guerriers sortent pour leur expédition.

Οἱ δ' ισαν· ηρχε δ' αρα σφιν Αρης και Παλλας Αθηνη,
Αμφω χρυσειω, χρυσεια δε ειματα εσθην
Καλω και μεγαλω συν τευχεσιν, ὡς τε θεω περ
Αμφις αριζηλω· λαοι δ' ὑπολιζονες ησαν.

Οἱ δ' οτε δη ρ' ικανον ὁθι σφισιν εικε λοχησαι,
Εν ποταμω, ὁθι τ' αρδμος εην παντεσσιν βοτοισιν.
Ενθ' αρα τοι γ' ἱζοντ' ειλυμενοι αιθοπι χαλκω.
Τοισι δ' επειτ' απανευθε δυο σκοποι ειατο λαων,
Δεγμενοι ὁπποτε μηλα ιδοιατο και ἑλικας βους.
Οἱ δε ταχα προγενοντο, δυω δ' ἁμ' ἑποντο νομηες
Τερπομενοι συριγξι· δολον δ' ουτι προνοησαν.

Οἱ μεν τα προϊδοντες επεδραμον, ωκα δ' επειτα
Ταμνοντ' αμφι βοων αγελας και πωεα καλα
Αργεννων οιων· κτεινον δ' επι μηλοβοτηρας.
Οἱ δ' ὡς ουν επυθοντο πολυν κελαδον παρα βουσιν,
Ιραων προπαροιθε καθημενοι, αυτικ' εφ' ἱππων
Βαντες αερσιποδων μετεκιαθον· αιψα δ' ἱκοντο.
Στησαμενοι δ' εμαχοντο μαχην ποταμοιο παρ' οχθας,
Βαλλον δ' αλληλους χαλκηρεσιν εγχειησιν.
Εν δ' Ερις, εν δε Κυδοιμος ὁμιλεον, εν δ' ολοη Κηρ,
Αλλον ζωον εχουσα νεουτατον, αλλον αουτον,
Αλλον τεθνειωτα κατα μοθον ἑλκε ποδοιιν
Ειμα δ' εχ' αμφ' ωμοισι δαφοινεον αἱματι φωτων.
Ωμιλευν δ' ὡστε ζωοι βροτοι, ηδ' εμαχοντο,
Νεκρους τ' αλληλων ερυον κατατεθνειωτας.

Εν δ' ετιθει νειον μαλακην, πιειραν αρουραν,
Ευρειαν, τριπολον, πολλοι δ' αροτηρες εν αυτη,
Ζευγεα δινευοντες ελαστρεον ενθα και ενθα.
Οἱ δ' ὁποτε στρεψαντες ἱκοιατο τελσον αρουρης,

Mars & Minerve marchent à leur tête:
on les voit peints en or, l'or brille ſur leurs habits:
leur beauté mâle, leur taille avantageuſe, leur armure éclatante,
les font diſtinguer ſans peine entre tous ceux qu'ils animent.

Ve TABLEAU.

Embuscade.

Arrivés aux bords d'un Fleuve où les troupeaux viennent s'abreuver
chaque jour, ils ſe cachent ſur ſon rivage; deux des leurs
placés ſur une éminence guettent l'approche de ces nombreuſes bandes:
on les voit paroître eſcortées de deux Bergers,
qui ſans défiance ſe réjouiſſent au ſon de leurs pipeaux.

VIe TABLEAU.

Combat.

On fond ſur eux, on enleve leurs bœufs & leurs brebis: ils périſſent.
Des cris affreux parviennent juſqu'aux Aſſiégeans: ils accourent,
leurs chevaux s'avancent d'une courſe rapide: déjà l'ennemi eſt atteint.
Les bords du Fleuve deviennent le théâtre du combat le plus ſanglant:
de tous côtés volent les piques d'airain: la diſcorde, le tumulte,
la Parque cruelle exercent leurs ravages dans tous les rangs:
la robe de celle-ci ruiſſelle de ſang,
elle traîne par les pieds un homme déjà mort;
elle en ſaiſit deux autres; l'un eſt bleſſé,
un trait fatal eſt déjà dans l'air prêt à fondre ſur l'autre.
Ce Tableau eſt vivant, tout y eſt animé:
on en voit les divers perſonnages ſe diſputer les morts avec acharnement.

VIIe TABLEAU.

Labourage.

Plus loin eſt une vaſte campagne, la Terre en eſt graſſe & meuble.
Pour la troiſieme fois de nombreux Laboureurs y font paſſer leurs charrues.
Revenus au bout du ſillon, on leur préſente une coupe d'un vin exquis:
ils recommencent leur travail avec une nouvelle ardeur,

Δοσκεν ανηρ επιων· τοι δε ςρεψασκον αν' ογμυ,
Ἱεμενοι νειοιο βαθειης τελσον ἱκεσθαι.
Η δε μελαινετ' οπισθεν, αρηρομενη δε εωκει,
Χρυσειη περ εȣσα· το δη περι θαυμ' ετετυκτο.

Εν δ'ετιθει τεμενος βαθυληϊον· ενθα δ' εριθοι
Ημων οξειας δρεπανας εν χερσιν εχοντες·
Δραγματα δ'αλλα μετ' ογμον επητριμα πιπτον εραζε,
Αλλα δ'αμαλλοδετηρες εν ελλεδανοισι δεοντο·
Τρεις δ'αρ' αμαλλοδετηρες εφεςασαν· αυταρ οπισθε
Παιδες δραγμευοντες, εν αγκαλιδεσσι φεροντες
Ασπερχες παρεχον· βασιλευς δ' εν τοισι σιωπη
Σκηπ]ρον εχων ἑςηκει επ' ογμυ γηθοσυνος κηρ.
Κηρυκες δ' απανευθεν ὑπο δρυϊ δαιτα πενοντο·
Βȣν δ' ἱερευσαντες μεγαν, αμφεπον· αἱ δε γυναικες
Δειπνον εριθοισιν, λευκ' αλφιτα πολλα παλυνον.

Εν δ'ετιθει ςαφυλησι μεγα βριθȣσαν αλωην,
Καλην, χρυσειην· μελανες δ' αγα βοτρυες ησαν·
Εςηκει δε καμαξι διαμπερες αργυρεησιν.
Αμφι δε, κυανεην καπετον, περι δ' ἑρκος ελασσε
Κασσιτερȣ· μια δ'οιη αταρπιτος ηεν επ' αυτην,
Τη νισσοντο φορηες, ὁτε τρυγοωεν αλωην.
Παρθενικαι δε και ηιθεοι αταλα φρονεοντες
Πλεκτοις εν ταλαροισι φερον μελιηδεα καρπον.
Τοισι δ'εν μεσσοισι παις φορμιγγι λιγειη
Ἱμεροεν κιθαριζε· λινον δ'ὑπο καλον αειδε
Λεπταλεη φωνη· τοι δε ρησσοντες ὁμαρτη
Μολπη τ' ιϋγμω τε, ποσι σκαιροντες ἑποντο.

Εν δ'αγελην ποιησε βοων ορθοκραιραων.
Αι δε βοες χρυσοιο τετευχατο κασσιτερȣ τε
Μυκηθμω δ' απο κοπρȣ επεσσευοντο νομονδε
Παρ' ποταμον κελαδοντα, περι ῥοδανον δονακηα.

empreſſés de ramener leur charrue au même endroit :
le champ eſt d'or ; on le voit brunir derriere les pas du Laboureur :
effet admirable de l'Artiſte.

VIIIe TABLEAU.

Moisson.

Cette campagne eſt ſuivie d'une autre couverte d'épis jauniſſans.
Des Moiſſonneurs en abattent les bleds avec leurs faucilles tranchantes ;
d'autres ſe hâtent d'en faire des javelles : les jeunes gens
enlevent ces gerbes, & fourniſſent ſans ceſſe de nouveaux liens.
Le Roi de cette Terre eſt au milieu d'eux,
le Sceptre en main, la joie ſur le viſage :
ſes Hérauts préparent cependant un repas champêtre
ſous le feuillage d'un chêne altier : déjà, ils ont immolé un bœuf énorme :
ils en aſſaiſonnent la chair :
les femmes prodiguent une farine éclatante de blancheur.

IXe TABLEAU.

Vendanges.

Les yeux s'arrêtent enſuite agréablement ſur un Vignoble chargé de fruits :
les ſeps en ſont d'or : les grappes noires, les échalas d'argent :
un foſſé d'un métal noir, & une haie d'étain en forment l'enceinte.
Dans le ſentier étroit qui y conduit
marchent en file une foule de vendangeurs :
des bandes de jeunes filles & de jeunes garçons
emportent dans des corbeilles tiſſues avec Art,
ces fruits admirables par leur douceur.
Au milieu de ce groupe, un jeune homme fait réſonner ſur ſa lyre
des ſons harmonieux : il célébre Linus du ton le plus doux :
on l'accompagne par des chants & des cris de joie,
en frappant la Terre en cadence & d'un pas léger.

Xe TABLEAU.

Troupeau de Bœufs attaqué par des Lions.

Des bœufs s'avancent la tête haute :
ils ſont or & étain : ſortant de leurs étables,
ils ſe rendent avec de longs mugiſſemens à leurs pâturages ;

Χρυσειοι δε νομηες ἅμ' εςιχοωντο βοεσσι
Τεσσαρες, εννεα δε σφι κυνες ποδας αργοι ἕποντο.
Σμερδαλεω δε λεοντε δυ' εν πρωτησι βοεσσι
Ταυρον ερυγμηλον εχετην· ὁ δε, μακρα μεμυκως
Ελκετο· τον δε κυνες μετεκιαθον ηδ' αιζηοι·
Τω μεν αναρρηξαντε βοος μεγαλοιο βοειην
Εγκατα και μελαν αιμα λαφυσσετον· οἱ δε νομηες
Αὕτως ενδιεσαν, ταχεας κυνας οτρυνοντες.
Οἱ δ' ητοι δακεειν μεν απετρωπωντο λεοντων,
Ιςαμενοί δε μαλ' εγγυς ὑλακτεον, εκ τ' αλεοντο.

Εν δε νομον ποιησε περικλυτος Αμφιγυηεις
Εν καλη βησση μεγαν οιων αργενναων,
Σταθμους τε, κλισιας τε, κατηρεφεας ιδε σηκους.

Εν δε χορον ποικιλλε περικλυτος Αμφιγυηεις
Τω ικελον οἱον ποτ' ενι Κνωσσω ευρειη
Δαιδαλος ησκησεν καλλιπλοκαμω Αριαδνη.
Ενθα μεν ηιθεοι και παρθενοι αλφεσιβοιαι
Ωρχευντ' αλληλων επι καρπω χειρας εχοντες.
Των δ' αἱ μεν λεπτας οθονας εχον, οἱ δε χιτωνας
Εἵατο ευννητους, ηκα ςιλβοντας ελαιω.
Και ῥ' αἱ μεν καλας ςεφανας χον, οἱ δε μαχαιρας
Ειχον χρυσειας εξ αργυρεων τελαμωνων.
Οἱ δ' ὁτε μεν θρεξασκον επιςαμενοι ποδεσσι
Ρεια μαλ', ὡς ὁτε τις τροχον αρμενον εν παλαμησιν
Εζομενος κεραμευς πειρησεται αικε θεησιν·
Αλλοτε δ' αυ θρεξασκον επι ςιχας αλληλοισι.
Πολλος δ' ἱμεροεντα χορον περιΐςαθ' ὁμιλος
Τερπομενοι· δοιω δε κυβιςητηρε κατ' αυτους
Μολπης εξαρχοντες εδινευον κατα μεσσους.

Εν δ' ετιθει ποταμοιο μεγα σθενος Ωκεανοιο,
Αντυγα παρ πυματην σακεος πυκα ποιητοιο.

ſur les rives d'un Fleuve qui coule avec impétuoſité à travers des roſeaux.
Quatre Bergers en or auſſi les accompagnent :
ils ſont ſuivis de neuf chiens leſtes & diſpos.
Deux redoutables lions ſaiſiſſent cependant le taureau
qui marche à la tête des géniſſes : il pouſſe des cris affreux :
Bergers & chiens, tous volent à ſon ſecours ;
vains efforts : le taureau eſt en pièces,
les lions dévorent ſes entrailles, s'abreuvent de ſon ſang :
on anime les chiens, on les lance : mais remplis de terreur,
ils n'oſent avancer, ils aboient de loin.

XIe TABLEAU.

TROUPEAU DE BREBIS.

On apperçoit enſuite une vallée charmante :
elle eſt couverte de brebis blanches comme la neige,
de bergeries, de parcs, de cabanes aux toîts ombrageans.

XIIe TABLEAU.

DANSES.

L'Artiſte incomparable trace enſuite une Danſe ronde :
elle eſt ſemblable à celle qu'inventa autrefois Dédale
dans les murs de Gnoſſe en faveur d'Ariadne aux blonds cheveux.
Une brillante jeuneſſe forme des danſes variées en ſe tenant par la main :
les jeunes filles ſont vêtues d'un lin délié :
un tiſſu plus fort paſſé à une huile qui en augmente l'éclat,
ſert d'habit aux jeunes hommes.
Des couronnes brillent ſur la tête de leurs compagnes ;
eux-mêmes ont à leur côté des épées d'or ſuſpendues à des baudriers d'argent.
Tantôt d'un pied agile ils tournent en rond,
ainſi que cette roue rapide que le Potier eſſaïe :
tantôt ils s'entrelacent en labyrinthes compliqués.
Une troupe nombreuſe de Spectateurs ne ceſſe d'applaudir.
Deux Sauteurs ſouples & habiles entonnent le chant ;
de leurs corps, ils font la roue.

CERCLE EXTÉRIEUR.

Enfin, Vulcain trace le cours impétueux du vaſte Océan ;
il fait rouler ſes flots autour de ce Bouclier étonnant.

ARTICLE II.

OBJET COMMUN DES TABLEAUX TRACÉS SUR CE BOUCLIER.

Ce Bouclier est divisé, comme on le voit, en quatre cercles : les deux intérieurs représentent le Ciel ; l'extérieur, la Mer ; l'intermédiaire, la Terre. C'est l'Univers entier, mais Univers considéré dans une de ses révolutions, dans le cours d'une année : c'est le Calendrier Grec mis en vers ou en Tableaux, en commençant au mois de Janvier, & en suivant de mois en mois.

1.

Cette Galerie de Tableaux s'ouvre par une procession de jeunes Epoux, par des noces & par des Fêtes à l'honneur de l'Hymenée. Ce qui est dans l'ordre, puisque le mois de Janvier, le premier mois, étoit consacré chez les Grecs, ainsi que chez les Romains, à Junon Protectrice des mariages & des noces : à Rome, à Junon *Pronuba* ; en Grèce, à Junon *Gamelia* ; & que chez ce dernier Peuple, dès le premier jour de Janvier, on célébroit les Gamélies.

Chez ces Peuples qui ne connoissoient point les Troupes réglées, mais où chaque Citoyen étoit Capitaine ou Soldat, il falloit concilier la guerre avec les besoins de l'Agriculture : aussi chaque guerre ne duroit qu'une campagne : c'étoient des expéditions, & non des entreprises soutenues sans interruption. Aussi n'entroit-on en campagne qu'en Avril, après que les semailles étoient absolument finies. Aussi ce n'est qu'au quatrieme Tableau que commencent les aventures guerrieres. Mais avant que de commencer ces expéditions, on délibéroit sur la paix & sur la guerre ; sur le lieu où l'on porteroit ses Armes, sur les Généraux qui commanderoient, sur le nombre des Troupes qu'on feroit marcher. Le Peuple commençoit à délibérer ; le Sénat approuvoit : on voit donc ici les Assemblées du Peuple & du Sénat pendant les mois de Février & de Mars. C'est ainsi que nos Rois des deux premieres Races assembloient leurs Barons avant que d'entrer en campagne : ils tenoient leurs Etats pour décider de la campagne entiere : ce sont ces Assemblées si célèbres sous le nom de MAILS, dont notre ancienne Histoire est remplie, & qui donnerent ensuite lieu aux Etats-Généraux.

2. Les

2.

Les campagnes ne duroient dans ce tems-là que trois mois, car il falloit que chacun revînt pour faire ses moissons & ses vendanges. C'est ainsi que l'Histoire des premiers siècles de Rome est remplie d'expéditions militaires interrompues par la nécessité de venir vaquer aux travaux champêtres : aussi ne trouve-t-on dans ce Bouclier que trois Tableaux consacrés aux actions guerrieres.

Ils sont tous les trois très-agréables, & ils peignent parfaitement la petite guerre, la guerre de surprise, celle que se font encore de nos jours les Sauvages du Canada.

C'est un siége, une embuscade, un pillage, un combat. Ils renferment deux idées très-poëtiques ; celle de ces deux Armées qui se disputent les richesses d'une Ville qu'elles n'ont pas encore prises, & qui se voient enlever leurs propres troupeaux : celle de ces trois hommes qu'enleve la Parque, l'un mort, l'autre blessé, le troisieme qui va l'être par un trait qui se balance déjà dans les airs.

3.

Ces expéditions guerrieres sont suivies des travaux Agricoles qui ont lieu dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre ; & qui correspondent au combat d'Hercule contre le lion, à la destruction des têtes de l'hydre, & à la guerre des Centaures & des Lapithes.

D'abord, Vulcain représente le labourage, ce labourage du mois de Juillet, qui précéde immédiatement la moisson, & qu'on représentoit par la dépouille du lion.

Ensuite une moisson qui correspond aux têtes dorées de l'hydre qu'Hercule abat.

Il finit par une vendange qui correspond au combat des Centaures & des Lapithes.

Je suppose qu'on est au fait de la maniere dont nous avons expliqué dans notre premier Volume les douze travaux d'Hercule ; on voit par-là que l'Antiquité est toujours semblable à elle-même, & que lorsqu'on tient un de ses fils, tous les autres se développent sans peine.

Le combat des Centaures & des Lapithes tombant sur le mois de Septembre, est plus relatif aux vendanges qu'au labourage. C'est au mois de Septembre

qu'on vendangeoit dans ces Contrées méridionales : auſſi, dans le Calendrier Romain, les Dyoniſies ou Fêtes des vendanges ſont indiquées au troiſieme Septembre.

Nous prouvâmes, au ſujet des douze travaux, que les Centaures étoient le ſymbole allégorique des Laboureurs, & que ce mot ſignifie *pique-taureau*.

Les LAPITHES ſont manifeſtement le ſymbole allégorique des Vignerons ou Vendangeurs : leur nom ſignifie, *celui qui s'abreuve abondamment au tonneau*. Il eſt formé de LAP, s'abreuver, boire abondamment, & de PITHOS, tonneau.

D'ailleurs, ces deux Etats ſont toujours repréſentés dans l'Antiquité comme ennemis déclarés, parce que les ſeps & les épis ne ſont pas faits naturellement pour ſe trouver enſemble ; les uns croiſſent ſur les côteaux, où les épis ne peuvent naître, & ceux-ci dans les vallées ou dans les campagnes ouvertes, où l'on ne s'aviſe guères de planter des vignobles.

Auſſi Theſée, qui plante des vignes à Naxos, étoit repréſenté en guerre ouverte avec le Minotaure, ſymbole des champs : auſſi les Dieux des montagnes & les Dieux des plaines paſſoient pour être oppoſés les uns aux autres.

Nous avons été battus dans les plaines, nous ne le ſerons pas dans les montagnes, diſoit poëtiquement un Peuple ancien : ſi les Dieux des plaines ont été contre nous, ceux des montagnes ſeront certainement pour nous.

4.

Dans les mois d'Octobre & de Novembre, les campagnes dégarnies de fruits, ſont livrées en pâture aux troupeaux domeſtiques, & elles ſont abandonnées également aux Chaſſeurs. Auſſi les tableaux qui y correſpondent dans le Bouclier d'Achille, montrent les campagnes couvertes de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches & de brebis ; ainſi que de parcs & de bergeries. La chaſſe y entre encore pour quelque choſe : non la chaſſe des hommes contre les animaux, mais celle des lions contre ceux-ci ; & ces lions ſont ſi fiers, ſi redoutables, que neuf chiens de chaſſe n'oſent ſe meſurer avec eux.

Le mois de Décembre, où l'on ſe réunit en ſociétés, & où l'on célébre par des danſes le bonheur dont on jouit à la fin de l'année, eſt peint ici par les danſes les plus célèbres de la Grèce.

Enfin l'Océan enveloppe de ſes eaux l'enſemble de ce Bouclier : c'eſt ce fleuve d'*Ev-ene* qui termine l'année dans laquelle ſe fond le tems, de même que tous

les fleuves aboutiſſent à la mer, & c'eſt également ce fleuve que traverſe Hercule expirant.

Ainſi Homere a ſu décrire, en peu de mots, & ſous des formes auſſi variées qu'agréables, le Calendrier de l'ancienne Grèce, célébrer les opérations entre leſquelles il ſe partageoit, peindre les occupations auxquelles ce Peuple ſe livroit pendant ſa durée, & le faire avec d'autant plus d'art qu'il ſembloit tirer tout cela de ſon propre fonds & n'avoir ſuivi aucun modèle.

ARTICLE III.

Point de vue ſous lequel on l'avoit conſidéré juſques à préſent.

I.

Ces rapports cependant s'étoient refuſés juſques ici aux recherches de tous ceux qui s'étoient occupés de ce Bouclier. Le Traducteur le plus récent d'Homere, M. BITAUBÉ, qui, après l'avoir fait paſſer dans notre Langue en Rhéteur, a pris la généreuſe réſolution de le traduire de nouveau en homme ſavant & plein de goût, eſt peut-être celui qui a le plus approché du but, qui a le mieux ſaiſi les grandes vues du Poëte : nous ne ſaurions nous refuſer à tranſcrire ce qu'il en dit.

» Quelques Critiques, aſſure-t-il, trouvent peu de convenance dans le choix » des ſujets, parce qu'ils n'y voient pas un rapport direct au Héros. Je ne dirai » pas que la Mer qui peut repréſenter Thétis, & que les combats qui rem» pliſſent pluſieurs compartimens, devoient intéreſſer Achille ; mais l'enſem» ble de ces tableaux offre, en raccourci, l'image de la Société civile, image » bien intéreſſante dans ce ſiècle, plus voiſin des tems où les hommes virent » naître le labourage, les arts & les loix qui devoient en être les fondemens. » Leur admiration fut telle à la naiſſance de ces arts, qu'elle enflamma leur » imagination & leur fit enfanter un grand nombre de fables qui en ſont des » emblêmes. Sous ce point de vue, dont on ne peut conteſter la vérité, le » Bouclier d'Achille eſt un monument bien précieux, puiſqu'il nous repréſente » à la fois les liens de la civiliſation & les tranſports de joie que cauſa cette » eſpèce de ſeconde création. Croira-t-on que ces images fuſſent ſans intérêt » pour un Héros, dans ce ſiècle où les Fondateurs de la Société civile & les » Inventeurs des Arts qui la ſoutiennent avoient été mis au rang des Dieux, » où les Héros ſe propoſoient l'exemple d'Hercule & de Théſée, qui s'étoient » montrés Législateurs & Gardiens des Loix, & qui avoient purgé la terre de

» brigands, afin qu'elle pût être paisiblement cultivée & payer l'homme de ses » travaux? Si ces objets ont aujourd'hui perdu pour nous de leur intérêt, c'est » une marque sûre de la dépravation opérée par le luxe. Quelle leçon plus im» portante un Dieu peut-il donner à un Héros & à tous les Guerriers, qu'en » leur faisant comme lire sur ce Bouclier, que la valeur doit être consacrée, » non à la perte, mais au maintien du bonheur des hommes!

2.

La description de ce Bouclier est placée fort ingénieusement dans l'intervalle d'une nuit, lorsque les Armées sont séparées, & qu'elles goûtent les douceurs du repos, en attendant que le lendemain les mette à même de renouveller le combat.

On a cherché nombre d'"allégories dans l'emblême de cette nuit, dans les deux Villes qui font partie du Bouclier, & sur tout ce qui regarde son ensemble : on assure que Danco, fille de Pythagore, avoit brillé à cet égard : mais son explication allégorique est perdue. En général, les Commentateurs ont été fort malheureux dans ce genre. Ils ont souvent vu des allégories où il n'y en avoit point, & les allégories les plus saillantes ont presque toujours été perdues pour eux.

ARTICLE IV.

OBSERVATIONS CRITIQUES.

1.

De la Chanson sur Linos ou Linus.

Deux de ces Tableaux exigent une discussion particuliere pour être mieux saisis. Dans celui de la vendange, nous faisons dire à Homere que le Joueur de lyre chantoit la chanson de Linus : ce passage est susceptible de deux sens; car le mot de *Linon* que nous prenons ici pour un nom masculin, peut être un neutre qui désigneroit la corde de la lyre : *il accompagne sa corde d'une voix tendre*. M. Bitaubé a suivi ce sens : » Cette jeunesse est précedée d'un » jeune garçon qui tire des sons enchanteurs d'une guittarre sonore, dont les » cordes s'unissent avec harmonie à sa tendre voix » En même tems, il rejette comme forcée la traduction de Pope, qui avec un ancien Scholiaste voit ici un personnage qui chante la chanson de Linus. Il ajoute que Pope joue le rôle

des Commentateurs en défendant ſon interprétation, & qu'il raſſemble les paſſages où ſe trouve le nom de Linus, & qui n'ont guères de rapport à celui-ci.

Voici ce qui nous a décidé pour Linus. C'eſt qu'il exiſtoit de tout tems en Egypte, en Phénicie, en Chypre, dans la Grèce & ailleurs, une Chanſon célèbre ſous le nom de LINOS.

» Elle change de nom, dit HERODOTE (1), ſuivant la différence des Peu-
» ples : mais on convient que par-tout elle eſt la même que celle que les
» Grecs chantent ſous ce nom.... Au reſte le Linos s'appelle chez les Egyp-
» tiens MANEROS : ils prétendent qu'il a été le fils unique de leur premier Roi,
» & qu'ayant été enlevé par une mort prématurée, ils honorerent ſa mé-
» moire par cette eſpèce de chant lugubre, qui ne doit ſon origine qu'à eux
» ſeuls.

ATHENÉE (2) parle de cette Chanſon ; il dit qu'on l'appelloit auſſi *Ailinos*, & que, ſelon EURIPIDE, elle ſervoit également dans des occaſions de joie comme dans la triſteſſe.

Il ne ſeroit donc point étonnant qu'Homere qui parle un inſtant après des Danſes de Crète & de Dédale, eût fait alluſion ici à cette fameuſe Chanſon de Linus ſi connue de ſon tems dans toutes les Contrées où il voyagea : il ne faut pas avoir les yeux d'un Commentateur pour le ſoupçonner ; il eſt vrai que ſi on n'eſt pas au fait de ce qui regarde cet uſage, cette explication peut paroître moins naturelle à cauſe de l'autre ſens du mot *Linon*.

Nous avions déjà ſoupçonné dans l'Hiſtoire du Calendrier que (3) la Chanſon du Linos étoit relative à l'Agriculture ; nous la trouverions ici en uſage dans les Vendanges ; ce qui confirmeroit nos vues. Quant à la mort prématurée de ce prétendu Prince, ce ſeroit une alluſion à la récolte du bled & des grappes, qu'on fait long-tems avant que ces productions puiſſent ſe détacher d'elles-mêmes des tiges auxquelles elles tiennent : cette récolte n'eſt-elle pas comme une mort prématurée ? auſſi a-t-elle toujours été repréſentée comme une mort ; c'eſt Saturne qui en un tems de famine coupe d'une faulx la tête à ſon fils unique, & s'en nourrit.

---

(1) Liv. II. (2) Liv. XIV. ch. VI. (3) p. 532.

2.

Danse de Gnosse inventée par Dédale.

La Danse que décrit Homere dans le XIIe. Tableau, est la Danse Grecque par excellence, danse absolument allégorique & qui subsiste encore de nos jours avec éclat chez ce Peuple enjoué, plein de graces. M. Guys la décrit fort au long dans ses charmantes Lettres sur la Grèce ; ainsi que Madame Chenier, femme d'un Consul de France, dans une Lettre que M. Guys a jointe aux siennes : nous allons donner un précis de ce qu'ils en disent l'un & l'autre : ce détail fera voir que puisqu'Homere a décrit la danse la plus connue de son tems, il peut très-bien avoir fait chanter à ses Vendangeurs la chanson qui leur étoit consacrée.

M. Guys après avoir transcrit le XIIe. Tableau du Bouclier d'Achille, dit : » telle est à peu-près la Candiote, qu'on danse aujourd'hui (1). L'air en est » tendre& débute lentement; ensuite, il devient plus vif & plus animé. Celle » qui mene la danse dessine quantité de figures & de contours (2), dont la va» riété forme un spectacle aussi agréable qu'intéressant.

» De la Candiote est venue la Danse Grecque que les Insulaires ont conser» vée. Pour vérifier la comparaison, il reste à voir comment cette Danse de Dé» dale en a produit anciennement une autre qui n'étoit qu'une imitation plus » composée du même dessin.

» Dans la Danse Grecque, les filles & les garçons faisant les mêmes pas & » les mêmes figures, dansent séparément, & ensuite les deux Troupes se réu» nissent & se mêlent pour former un branle général. C'est alors une fille » qui mene la danse en tenant un homme par la main ; elle prend ensuite un » mouchoir ou un ruban, dont ils tiennent chacun un bout : les autres, & la » file ordinairement est longue, passent & repassent l'un après l'autre, & com» me en fuyant, sous ce ruban. On va d'abord lentement, & en rond ; puis » la conductrice, après avoir fait plusieurs tours & détours, roule le cercle au» tour d'elle. L'art de la danseuse consiste à se démêler de la file & à reparoî» tre tout-à-coup à la tête du branle, montrant à la main d'un air triomphant » son ruban de soie, comme quand elle a commencé. ...

» Telle est la danse que dansa Thésée après avoir délivré les Athéniens du

(1) De l'Isle de Candie, nom moderne de l'Isle de Crète, où étoit Gnosse.

(2) Sans doute, puisqu'on représentoit le Labyrinthe de Gnosse.

» joug des Crétois par la défaite du Minotaure. Il dansa à Delos, dit Plutar-» que, avec les jeunes filles Athéniennes, une danse qui étoit encore en usage » de son tems chez les Déliens, & dans laquelle on imitoit les tours & dé-» tours du Labyrinthe.....

» Dans les Monumens anciens publiés par Winckelman, Pl. XCIX, est un » vase antique qui représente Thésée devant Ariadne. Ce Héros tient le fa-» meux peloton de fil qui le tira du Labyrinthe de Crète. Ariadne habillée » comme une danseuse avec le *Castan* ou l'habit grec qui serre le corps & qui » descend jusqu'aux talons, tient un cordon de ses deux mains, précisément » comme la danseuse moderne qui mene & commence la danse grecque.

Pausanias dit que cette Danse étoit la plus parfaite, & qu'on la dansoit encore de son tems à Gnosse.

Explication de ses divers mouvemens.

Madame Chenier s'est attachée à expliquer les diverses variations de cette Danse : ses idées sont très-ingénieuses.

» Dedale, dit cette Dame, composa, sa danse pour conserver la mémoire » de son édifice & pour que la belle Ariadne pût en connoître tous les détours: » alors la Candiote se danse sans rien tenir à la main, parce qu'il ne s'agit que » de désigner les détours du Labyrinthe.

» Quand on danse la Candiote avec un cordon, je croirois que c'est en » mémoire du peloton de fil qu'Ariadne avoit donné à Thésée, & par le se-» cours duquel ce Héros, après avoir vaincu le Minotaure, sortit triomphant » du Labyrinthe.

» Si l'on danse plus souvent encore la Candiote avec un mouchoir à la » main, & alors elle exige plus de vivacité, il est vraisemblable que c'est pour » rappeller & peindre la douleur d'Ariadne quand elle fut abandonnée par » Thésée dans l'Isle de Naxos : on croit voir cette Princesse désolée, entou-» rée de ses femmes, les cheveux épars, sa robe négligemment traînante, » son voile déchiré dont elle tient une partie dans sa main, tantôt pour es-» suyer ses larmes, tantôt pour faire un signal à Thésée qui est emporté par » son vaisseau. Agitée entre la crainte, l'espérance & l'amour, elle aime trop » Thésée pour vouloir l'accuser ; elle s'en prend aux Elémens.... S'adres-» sant au vaisseau même dans le cours de la danse, elle s'écrie en chantant :

» Navire qui êtes parti & qui m'enlevez mon bien-aimé, la lumiere de » mes yeux, revenez pour me le rendre ou pour m'emmener aussi.....

» Le Chœur répond ſur le même air :

» Maître du Navire, mon Seigneur ; & vous, nocher, mon ame, que fe-
» rai-je de ma vie ? Revenez pour me le rendre, ou pour m'emmener auſſi.

Telle eſt la Danſe célébrée par Homere ; & à laquelle nous reviendrons dans notre Eſſai ſur les Danſes anciennes : nous y développerons l'objet primitif & réel de cette Danſe : pourquoi elle fut appellée la Danſe de Théſée & d'Ariadne, & quel eſt le Labyrinthe réel & naturel dont elle imitoit les détours.

ARTICLE V.

1.

Ce Bouclier attaqué comme impoſſible dans ſon exécution.

Les beaux Eſprits du commencement de ce ſiècle, attaquerent Homère avec une vivacité ſans égale : le célèbre LA MOTHE, le Coryphée de ces tems-là, leur ſervoit de point de réunion : ſans entendre le Grec, il jugea Homère d'après la Traduction froide, lâche, preſqu'inſipide de Madame DACIER : & d'après cette Traduction, il fit bien plus : il oſa mettre Homère en vers : c'étoit Homère traveſti : Madame Dacier en jetta les hauts cris : cette Dame en devenant ſavante avoit abjuré les graces de ſon ſexe, elle avoit avalé à longs traits toute la peſanteur de l'érudition, toute la pédanterie de ceux qu'elle avoit pris pour modèle. M. de la Mothe l'attaquoit au contraire avec tous les charmes de l'eſprit & toute la politeſſe de ſon ſiècle. Le combat étoit par trop inégal : la gloire d'Homère en ſouffrit prodigieuſement : elle en fut éclipſée pour un tems : le Bouclier d'Achille ſur-tout n'échappa pas aux ſarcaſmes de cette nouvelle ligue contre Ilium : l'Abbé TERRASSON en particulier inſulta vivement à cet égard au génie d'Homère : il ſoutint que pour repréſenter tout ce que cet illuſtre Barde place ſur ce Bouclier, il faudroit une étendue auſſi grande que la Place Royale.

2.

Il eſt vengé par Boivin.

L'ame homérique de BOIVIN s'enflamme à ces mots ; & pour confondre ce mauvais plaiſant, il engage un grand Peintre, VLEUGHELS, à exécuter le Bouclier d'Achille ſur un très-petit eſpace : il le fit enſuite graver par M. Cochin : c'étoit en 1715.

C'eſt d'après cette gravure que nous le redonnons au Public, ouvrage poſthume,

posthume, ainsi que les VI planches du Jeu des Tarots, de la personne qu'une mort funeste & inattendue nous enleva au commencement de l'année derniere.

ARTICLE VI.

Des Boucliers chantés par Hésiode & par Virgile.

1.

Deux autres Poëtes distingués, Hésiode & Virgile, ont aussi chanté des Boucliers, l'un celui d'Hercule, l'autre celui d'Enée : on comprend sans peine qu'on a toujours pris plaisir à les comparer l'un avec l'autre, sur-tout qu'on a demandé quel étoit le plus ancien, du Bouclier d'Hercule ou de celui d'Homere.

2.

Si celui d'Hésiode est plus ancien que celui d'Homère.

Ce qui rend cette question très-difficile à décider, c'est qu'on ignore si Hésiode est plus ancien qu'Homère ou s'ils furent Contemporains.

M. le Comte de Caylus s'en est occupé essentiellement dans une Dissertation qu'il a composée sur ces trois Boucliers (1) : il prend un parti mitoyen à l'égard d'Hésiode ; après être convenu qu'il étoit né & qu'il avoit écrit peu de tems avant Homère, il soupçonne qu'il avoit survécu à la composition de l'Iliade, & qu'à la vue du Bouclier d'Achille, son génie s'enflamma de nouveau, & qu'il composa le Bouclier d'Hercule pour arracher s'il pouvoit la palme à son rival.

M. de Caylus ne s'est point trompé en faisant Hésiode antérieur à Hercule ; vérité que nous espérons mettre un jour hors de toute contestation ; mais nous ne saurions nous persuader que son Bouclier soit postérieur à celui d'Homère.

Les Ouvrages d'Hésiode ont été écrits très-certainement long-tems avant qu'Homère pensât à composer l'Iliade, d'autant plus qu'alors comme aujourd'hui on ne composoit que dans un âge mûr : Homère sur-tout nous est représenté comme une personne déjà avancée en âge quand il composa l'Iliade : il avoit beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup voyagé : aussi son Ouvrage a-t-il échappé à tous les ravages du tems, non-seulement à cause de

(1) Mém. de l'Acad. des Insc. & B. L. T. XXVII.

sa Poësie, mais sur-tout à cause du savoir immense qui y regne. Des vers harmonieux ont sans doute le droit de plaire; mais pour braver le tems, pour passer à la postérité la plus reculée, il faut qu'ils ayent plus que de l'harmonie; il faut qu'on y chante plus que des Bergeres. Il fallut ensuite bien des années à Homère pour achever son Iliade: il en fallut bien davantage pour qu'elle pût pénétrer dans la Grèce, du moins en entier, puisqu'on prétend qu'elle n'en fut redevable qu'à Lycurgue: il est donc presqu'impossible qu'Hésiode ait pû atteindre le tems où Homère chanta le Bouclier d'Achille, & plus qu'apparent qu'il ne fut jamais à même de lire aucun de ses vers.

D'un autre côté, le Bouclier d'Hercule se ressent infiniment plus du voisinage des Fables: il n'en entre pas une dans celui d'Achille: le premier est donc de beaucoup plus ancien. Ce dernier n'offre au contraire que des scènes charmantes tirées de la vie civile: il eût été bien absurde de croire qu'on l'effaceroit par ce mélange de scènes fabuleuses & de scènes historiques.

Hésiode chanta le premier un Bouclier: Homère réduit à l'imiter, le fit en grand Maître: il laissa la Fable à Hésiode, il chanta la vie civile, & la chanta de la maniere la plus agréable: & sur les objets qui leur furent communs, il l'emporte toujours sur son rival.

Quant à Hésiode, il put être conduit au Bouclier d'Hercule par l'idée de ses XIIe. travaux, ou même par celle des XII. mois.

3.

Explication du Bouclier d'Hésiode

On peut, en effet, trouver l'année Grecque dans le Bouclier célebré par Hésiode: mais il faut reculer d'un mois, & commencer au solstice d'hyver: avec cette précaution, il marche d'un pas égal avec le Bouclier d'Achille.

1er. Tableau, en Décembre, combat entre des Sangliers & des Lions.

2e. Tabl. en Janv. combat des Lapithes & des Centaures.

3e. Tabl. en Fév. assemblée des Dieux.

4e. Tabl. en Mars, ou équinoxe du Printems, Persée dont les pieds ne touchent pas la terre, il vole aussi vite que la pensée: c'est fort bien, on voit l'arrivée du Soleil au Printems, car nous prouverons quelque jour que le cheval Pégase, Persée & Bellerophon sont tous relatifs au Soleil & à la vitesse de sa course.

5e. Tabl. au mois d'Avril, Ville assiégée.

6e. Tabl. au mois de Mai, mois des Morts ; la Déesse Achlys, Déesse des Morts.

7e. Tabl. au mois de Juin, mois des jeunes Gens, ou renouvellement au solstice d'Eté : Ville à sept portes où on célèbre des Fêtes Nuptiales.

8e. Tabl. au mois de Juillet, course de Chevaux; on célébroit alors divers Jeux dans la Grèce.

9e. Tabl. Août, des Moissonneurs.

10e Tabl. Septembre, des Vendangeurs.

11e. Tabl. Octobre, une Chasse.

12e. Tabl. Novembre, course de Chariots. On y voit le Trépied d'or qui devoit être le prix du vainqueur, & il est sans doute inutile de remarquer que c'étoit un Symbole de l'année, & qu'il étoit par conséquent consacré à Apollon.

Tel est le grand cercle de ce Bouclier, il est placé entre deux autres, dont l'extérieur représente également la Mer, couverte de Cygnes & de Poissons.

L'intérieur est dans un genre fort différent de celui d'Homère. On y voit un Dragon qui tourne la tête en arriere, & qui excite les hommes au combat : la terre s'entr'ouvre, les ames s'y précipitent. La Parque inhumaine saisit un homme vivant & blessé, un autre qui n'est point blessé, & un troisieme déjà mort.

Ce dernier trait qui est commun aux deux Boucliers, démontre également que celui d'Homère n'est pas l'original ou le primitif : ce Poëte l'a mieux placé & il y a ajouté une belle idée, le trait qui traverse l'air & qui est prêt à fondre sur celui qui n'est point blessé : il est étonnant que cette imitation ait échappé à M. de Caylus.

4.

Bouclier d'Enée chanté par Virgile.

Enfin le Bouclier d'Enée n'a rien de commun avec ceux-là, que d'offrir le même nombre de tableaux:mais qui ne présentent d'autre ensemble, que celui de la flatterie, & qui font voir que Virgile avoit beaucoup moins de connoissance des Arts qu'Homère.

Le Poëte Romain vouloit également chanter un Bouclier, divisé également en douze tableaux; on lui avoit enlevé les sujets les plus intéressans ; il fut donc obligé de s'en dédommager, en choisissant divers points de l'Histoire Romaine, mais qui ne pouvoient guères intéresser Enée qu'en Prophétie & très-indirectement : ce qui étoit déjà un grand défaut.

Premier Tableau ; Rémus & Romulus avec leur Louve.

2e. Enlevement des Sabines.

3e. Alliance de Romulus & de Tatius.

4e. Supplice de Metius.

5e. Porſenna, Coclès & Clélie.

6e. Capitole attaqué par les Gaulois : Oie, qui les découvre.

7e. Danſe des Saliens.

8e. Danſe des Prêtres de Jupiter, coëffés de leurs longs bonnets avec des houpes.

9e. Courſe des Luperques.

10e. Bouclier qui deſcend du Ciel.

11e. Proceſſion des Dames Romaines.

12e. L'enfer ; Catilina enchaîné ſur un roc ; Caton donnant des Loix aux ames juſtes.

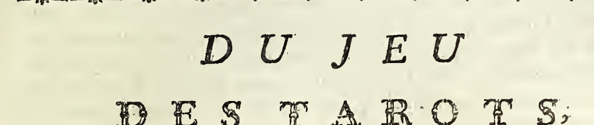
Ce cercle eſt l'extérieur : l'intérieur, car il n'y en a que deux, repréſente la Méditerranée ; on y voit le combat naval d'Actium, la conquête de l'Egypte, le triomphe d'Auguſte.

Ce Bouclier ne reſpire, nous l'avons déjà dit, que la flatterie ; & pour l'invention, il eſt fort inférieur aux Boucliers Grecs : auſſi chacun donnera avec M. de Caylus la palme à Homère.

5.

La ſeule inſpection du deſſin des trois Boucliers, décide en faveur de celui d'Homère.

Nous oſons même dire, que la ſeule inſpection du deſſin des trois Boucliers, car M. de Caylus a fait deſſiner & graver également par M. Le Lorrain ceux d'Héſiode & de Virgile, que cette ſeule inſpection ſuffit pour ſe décider en faveur de celui d'Homère : ils ne peuvent preſque pas ſouffrir la comparaiſon. Comme les cercles intérieur & extérieur du Bouclier d'Achille ne ſont point chargés d'objets, il n'eſt aucun de ſes XII tableaux qui ne ſoit très ſaillant & qui ne produiſe le plus grand effet. C'eſt tout le contraire dans les Boucliers d'Héſiode & de Virgile, dans ce dernier ſur tout qui n'offre que deux cercles & auſſi chargés l'un que l'autre ; tout y eſt confus, rien n'y fixe agréablement la vue. C'eſt qu'il exiſte en tout genre un point de perfection au-delà ou en-deça duquel rien n'eſt bien. Les Prédéceſſeurs de Virgile, dirigés par la Nature, n'avoient pu mal faire : celui-ci conduit par ſa ſeule imagination n'avoit plus les mêmes avantages.



DU JEU DES TAROTS;

Où l'on traite de ſon origine, où on explique ſes Allégories, & où l'on fait voir qu'il eſt la ſource de nos Cartes modernes à jouer, &c, &c.

1.

Surpriſe que causeroit la découverte d'un Livre Egyptien.

SI l'on entendoit annoncer qu'il exiſte encore de nos jours un Ouvrage des anciens Egyptiens, un de leurs Livres échappé aux flammes qui dévorèrent leurs ſuperbes Bibliothèques, & qui contient leur doctrine la plus pure ſur des objets intéreſſans, chacun ſeroit, ſans doute, empreſſé de connoître un Livre auſſi précieux, auſſi extraordinaire. Si on ajoûtoit que ce Livre eſt très-répandu dans une grande partie de l'Europe, que depuis nombre de ſiècles il y eſt entre les mains de tout le monde, la ſurpriſe iroit certainement en croiſſant : ne ſeroit-elle pas à ſon comble, ſi l'on aſſuroit qu'on n'a jamais ſoupçonné qu'il fût Egyptien, qu'on le poſſède comme ne le poſſédant point, que perſonne n'a jamais cherché à en déchiffrer une feuille : que le fruit d'une ſageſſe exquiſe eſt regardé comme un amas de figures extravagantes qui ne ſignifient rien par elles-mêmes? Ne croiroit-on pas qu'on veut s'amuſer, ſe jouer de la crédulité de ſes Auditeurs?

2.

Ce Livre Egyptien exiſte.

Le fait eſt cependant très-vrai : ce Livre Egyptien, ſeul reſte de leurs ſuperbes Bibliothèques, exiſte de nos jours : il eſt même ſi commun, qu'aucun Savant n'a daigné s'en occuper ; perſonne avant nous n'ayant jamais ſoupçonné ſon illuſtre origine. Ce Livre eſt composé de LXXVII feuillets ou tableaux, même de LXXVIII, diviſés en V claſſes, qui offrent chacune des objets auſſi variés qu'amuſans & inſtructifs : ce Livre eſt en un mot le Jeu des Tarots, jeu inconnu, il eſt vrai, à Paris, mais très-connu en Italie, en Allemagne, même en Provence, & auſſi biſarre par les figures qu'offre chacune de ſes cartes, que par leur multitude.

Quelqu'étendues que ſoient les Contrées où il eſt en uſage, on n'en étoit pas plus avancé ſur la valeur des figures biſarres qu'il paroît offrir : & telle eſt ſon antique origine qu'elle ſe perdoit dans l'obſcurité des tems, qu'on ne ſavoit ni où ni quand il avoit été inventé, ni le motif qui y avoit raſſemblé tant de figures extraordinaires, ſi peu faites ce ſemble pour marcher de pair, telles qu'il n'offre dans tout ſon enſemble qu'une énigme que perſonne n'avoit jamais cherché à réſoudre.

Ce Jeu a même paru ſi peu digne d'attention, qu'il n'eſt jamais entré en ligne de compte dans les vues de ceux de nos Savans qui ſe ſont occupés de l'origine des Cartes : ils n'ont jamais parlé que des Cartes Françoiſes, ou en uſage à Paris, dont l'origine eſt peu ancienne ; & après en avoir prouvé l'invention moderne, ils ont cru avoir épuiſé la matiere. C'eſt qu'en effet on confond ſans ceſſe l'établiſſement d'une connoiſſance quelconque dans un Pays avec ſon invention primitive : c'eſt ce que nous avons déjà fait voir à l'égard de la bouſſole : les Grecs & les Romains eux-mêmes n'ont que trop confondu ces objets, ce qui nous a privé d'une multitude d'origines intéreſſantes.

Mais la forme, la diſpoſition, l'arrangement de ce Jeu & les figures qu'il offre ſont ſi manifeſtement allégoriques, & ces allégories ſont ſi conformes à la doctrine civile, philoſophique & religieuſe des anciens Egyptiens, qu'on ne peut s'empêcher de le reconnoître pour l'ouvrage de ce Peuple de Sages : qu'eux ſeuls purent en être les Inventeurs, rivaux à cet égard des Indiens qui inventoient le Jeu des Echecs.

DIVISION.

Nous ferons voir les allégories qu'offrent les diverſes Cartes de ce Jeu.
Les formules numériques d'après leſquelles il a été compoſé.
Comment il s'eſt tranſmis juſques à nous.
Ses rapports avec un Monument Chinois.
Comment en naquirent les Cartes Eſpagnoles.
Et les rapports de ces dernieres avec les Cartes Françoiſes.

Cet Eſſai ſera ſuivi d'une Diſſertation où l'on établit comment ce Jeu étoit appliqué à l'art de la Divination : c'eſt l'ouvrage d'un Officier Général, Gouverneur de Province, qui nous honore de ſa bienveillance, & qui a retrouvé dans ce Jeu avec une ſagacité très-ingénieuſe les principes Egyptiens ſur l'art de deviner par les Cartes, principes qui diſtinguèrent les premieres Bandes des Egypriens mal nommés Bohémiens qui ſe répandirent dans l'Europe, & dont il ſubſiſte encore quelques veſtiges dans nos Jeux de Cartes, mais qui y prêtent infiniment moins par leur monotonie & par le petit nombre de leurs figures.

Le Jeu Egyptien, au contraire, étoit admirable pour cet effet, renfermant en quelque façon l'Univers entier, & les Etats divers dont la vie de l'Homme est susceptible. Tel étoit ce Peuple unique & profond, qu'il imprimoit au moindre de ses ouvrages le sceau de l'immortalité, & que les autres semblent en quelque sorte se traîner à peine sur ses traces.

ARTICLE I.

ALLÉGORIES qu'offrent les Cartes du Jeu de TAROTS.

Si ce Jeu qui a toujours été muet pour tous ceux qui le connoissent, s'est développé à nos yeux, ce n'a point été l'effet de quelques profondes méditations, ni de l'envie de débrouiller son cahos : nous n'y pensions pas l'instant avant. Invité il y a quelques années à aller voir une Dame de nos Amies, Madame la C. d'H. qui arrivoit d'Allemagne ou de Suisse, nous la trouvâmes occupée à jouer à ce Jeu avec quelques autres Personnes. Nous jouons à un Jeu que vous ne connoissez sûrement pas... Cela se peut; quel est-il ?.. Le Jeu des Tarots... J'ai eu occasion de le voir étant fort jeune, mais je n'en ai aucune idée... C'est une rapsodie des figures les plus bisarres, les plus extravagantes : en voilà une, par exemple; on eut soin de choisir la plus chargée de figures, & n'ayant aucun rapport à son nom, c'est le Monde : j'y jette les yeux, & aussi-tôt j'en reconnois l'Allégorie : chacun de quitter son Jeu & de venir voir cette Carte merveilleuse où j'appercevois ce qu'ils n'avoient jamais vû : chacun de m'en montrer une autre : en un quart-d'heure le Jeu fut parcouru, expliqué, déclaré Egyptien : & comme ce n'étoit point le jeu de notre imagination, mais l'effet des rapports choisis & sensibles de ce jeu avec tout ce qu'on connoît d'idées Egyptiennes, nous nous promîmes bien d'en faire part quelque jour au Public ; persuadés qu'il auroit pour agréable une découverte & un présent de cette nature, un Livre Egyptien échappé à la barbarie, aux ravages du Tems, aux incendies accidentelles & aux volontaires, à l'ignorance plus désastreuse encore.

Effet nécessaire de la forme frivole & légere de ce Livre, qui l'a mis à même de triompher de tous les âges & de passer jusques à nous avec une fidélité rare : l'ignorance même dans laquelle on a été jusques ici de ce qu'il représentoit, a été un heureux sauf-conduit qui lui a laissé traverser tranquillement tous les Siècles sans qu'on ait pensé à le faire disparoître.

Il étoit tems de retrouver les Allégories qu'il étoit destiné à conserver, & de faire voir que chez le Peuple le plus sage, tout jusqu'aux Jeux, étoit fondé sur l'Allégorie, & que ces Sages savoient changer en amusement les connoissances les plus utiles & n'en faire qu'un Jeu.

Nous l'avons dit, le Jeu des Tarots est composé de LXXVII Cartes, même d'une LXXVIII[e], divisées en Atous & en IV couleurs. Afin que nos Lecteurs puissent nous suivre, nous avons fait graver les Atous; & l'As de chaque couleur, ce que nous appellons avec les Espagnols, Spadille, Baste, & Ponte.

ATOUS.

Les ATOUS au nombre de XXII, représentent en général les Chefs temporels & spirituels de la Société, les Chefs Physiques de l'Agriculture, les Vertus Cardinales, le Mariage, la Mort & la résurrection ou la création; les divers jeux de la fortune, le Sage & le Fou, le Tems qui consume tout, &c. On comprend ainsi d'avance que toutes ces Cartes sont autant de Tableaux allégoriques relatifs à l'ensemble de la vie, & susceptibles d'une infinité de combinaisons. Nous allons les examiner un à un, & tâcher de déchiffrer l'allégorie ou l'énigme particuliere que chacun d'eux renferme.

N°. O, *Zero.*

LE FOU.

On ne peut méconnoître le Fou dans cette Carte, à sa marotte, & à son hoqueton garni de coquillages & de sonnettes : il marche très-vîte comme un fou qu'il est, portant derriere lui son petit paquet, & s'imaginant échapper par-là à un Tigre qui lui mord la croupe : quant au sac, il est l'emblême de ses fautes qu'il ne voudroit pas voir; & ce Tigre, celui de ses remords qui le suivent galopant, & qui sautent en croupe derriere lui.

Cette belle idée qu'Horace a si bien encadrée dans de l'or, n'étoit donc pas de lui, elle n'avoit pas échappé aux Egyptiens : c'étoit une idée vulgaire, un lieu commun; mais prise dans la Nature toujours vraie, & présentée avec toutes les graces dont elle est susceptible, cet agréable & sage Poëte sembloit l'avoir tirée de son profond jugement.

Quant à cet Atout, nous l'appellons ZERO, quoiqu'on le place dans le jeu après le XXI, parce qu'il ne compte point quand il est seul, & qu'il n'a de valeur que celle qu'il donne aux autres, précisément comme notre zero : montrant ainsi que rien n'existe sans sa folie.

N°. I.

N°. I.

Le Joueur de Gobelets, ou Bateleur.

Nous commençons par le n°. I. pour ſuivre juſques au 21, parce que l'uſage actuel eſt de commencer par le moindre nombre pour s'élever de-là aux plus hauts : il paroît cependant que les Egyptiens commençoient à compter par le plus haut pour deſcendre de-là juſqu'au plus bas. C'eſt ainſi qu'ils ſolſifioient l'Octave en deſcendant, & non en montant comme nous. Dans la Diſſertation qui eſt à la ſuite de celle-ci, on ſuit l'uſage des Egyptiens, & on en tire le plus grand parti. On aura donc ici les deux manieres : la nôtre la plus commode quand on ne veut conſidérer ces Cartes qu'en elles-mêmes : & celle-là, utile pour en mieux concevoir l'enſemble & les rapports.

Le premier de tous les Atous en remontant, ou le dernier en deſcendant, eſt un JOUEUR de GOBELET ; on le reconnoît à ſa table couverte de dés, de gobelets, de couteaux, de bales, &c. A ſon bâton de Jacob ou verge des Mages, à la bale qu'il tient entre deux doigts & qu'il va eſcamoter.

On l'appelle BÂTELEUR dans la dénomination des Cartiers : c'eſt le nom vulgaire des perſonnes de cet état : eſt-il néceſſaire de dire qu'il vient de *baſté*, bâton ?

A la tête de tous les Etats, il indique que la vie entiere n'eſt qu'un ſonge, qu'un eſcamotage : qu'elle eſt comme un jeu perpétuel du haſard ou du choc de mille circonſtances qui ne dépendirent jamais de nous, & ſur lequel influe néceſſairement pour beaucoup toute adminiſtration générale.

Mais entre le Fou & le Bateleur, l'Homme n'eſt-il pas bien ?

N°. II, III, IV, V.

CHEFS DE LA SOCIÉTÉ.

Les Numéros II & III repréſentent deux femmes : les Numéros IV & V, leurs maris : ce ſont les Chefs temporels & ſpirituels de la Société.

ROI & REINE.

Le N°. IV. repréſente le ROI, & le III. la REINE. Ils ont tous les deux pour attributs l'Aigle dans un Ecuſſon, & le ſceptre ſurmonté d'un globe thautifié ou couronné d'une croix, appellée THAU, le ſigne par excellence.

Le Roi eſt vu de profil, la Reine de face : ils ſont tous les deux aſſis ſur un

Trône. La Reine eſt en robe traînante, le doſſier de ſon Trône eſt élevé : le Roi eſt comme dans une gondole ou chaiſe en coquille, les jambes croiſées. Sa Couronne eſt en demi-cercle ſurmontée d'une perle à croix. Celle de la Reine ſe termine en pointe. Le Roi porte un Ordre de Chevalerie.

GRAND-PRÊTRE & GRANDE-PRÊTRESSE.

Le N°. V. repréſente le CHEF des Hiérophantes ou le GRAND-PRÊTRE : le N°. II. la GRANDE-PRÊTRESSE ou ſa femme : on ſait que chez les Egyptiens, les Chefs du Sacerdoce étoient mariés. Si ces Cartes étoient de l'invention des Modernes, on n'y verroit point de Grande-Prêtreſſe, bien moins encore ſous le nom de PAPESSE, comme les Cartiers Allemands ont nommé celle-ci ridiculement.

La Grande-Prêtreſſe eſt aſſiſe dans un fauteuil : elle eſt en habit long avec une eſpèce de voile derriere la tête qui vient croiſer ſur l'eſtomac : elle a une double couronne avec deux cornes comme en avoit Iſis : elle tient un Livre ouvert ſur ſes genoux ; deux écharpes garnies de croix ſe croiſent ſur ſa poitrine & y forment un X.

Le Grand-Prêtre eſt en habit long avec un grand manteau qui tient à une agraffe : il porte la triple Thiare : d'une main, il s'appuie ſur un Sceptre à triple croix : & de l'autre, il donne de deux doigts étendus la bénédiction à deux perſonnages qu'on voit à ſes genoux.

Les Cartiers Italiens ou Allemands qui ont ramené ce jeu à leurs connoiſſances, ont fait de ces deux perſonnages auxquels les Anciens donnoient le nom de PERE & de MERE, comme on diroit ABBÉ & ABBESSE, mots Orientaux ſignifiant la même choſe, ils en ont fait, dis-je, un Pape & une Papeſſe.

Quant au Sceptre à triple croix, c'eſt un monument abſolument Egyptien : on le voit ſur la Table d'Iſis, ſous la Lettre T T ; Monument précieux que nous avons déjà fait graver dans toute ſon étendue pour le donner quelque jour au Public. Elle a rapport au triple Phallus qu'on promenoit dans la fameuſe Fête des Pamylies où l'on ſe réjouiſſoit d'avoir retrouvé Oſiris, & où il étoit le ſymbole de la régénération des Plantes & de la Nature entiere.

N°. VII.

OSIRIS TRIOMPHANT.

OSIRIS s'avance enſuite ; il paroît ſous la forme d'un Roi triomphant, le Sceptre en main, la Couronne ſur la tête : il eſt dans ſon char de Guerrier,

tiré par deux chevaux blancs. Perſonne n'ignore qu'Oſiris étoit la grande Divinité des Egyptiens, la même que celle de tous les Peuples Sabéens, ou le Soleil ſymbole phyſique de la Divinité ſuprême inviſible, mais qui ſe manifeſte dans ce chef-d'œuvre de la Nature. Il avoit été perdu pendant l'hyver : il reparoît au Printems avec un nouvel éclat, ayant triomphé de tout ce qui lui faiſoit la guerre.

N°. VI.

Le Mariage.

Un jeune homme & une jeune femme ſe donnent leur foi mutuelle : un Prêtre les bénit, l'Amour les perce de ſes traits. Les Cartiers appellent ce Tableau, l'Amoureux. Ils ont bien l'air d'avoir ajouté eux-mêmes cet Amour avec ſon arc & ſes flèches, pour rendre ce Tableau plus parlant à leurs yeux.

On voit dans les Antiquités de Boissard (1), un Monument de la même nature, pour peindre l'union conjugale ; mais il n'eſt compoſé que de trois figures.

L'Amant & l'Amante qui ſe donnent leur foi : l'Amour entre deux ſert de Témoin & de Prêtre.

Ce Tableau eſt intitulé Fidei Simulacrum, Tableau de la Foi conjugale : les perſonnages en ſont déſignés par ces beaux noms, Vérité, Honneur & Amour. Il eſt inutile de dire que la vérité déſigne ici la femme plutôt que l'homme, non-ſeulement parce que ce mot eſt du genre féminin, mais parce que la *Fidélité conſtante* eſt plus eſſentielle dans la femme. Ce Monument précieux fut élevé par un nommé T. Fundanius Eromenus ou l'*aimable*, à ſa très-chere Epouſe *Poppée Demetrie*, & à leur fille chérie *Manilia Eromenis.*

PLANCHE V.

N°. VIII. XI. XII. XIII.

Les quatre Vertus Cardinales.

Les Figures que nous avons réunies dans cette Planche, ſont relatives aux quatre Vertus Cardinales.

N°. XI. Celle-ci repréſente la Force. C'eſt une femme qui s'eſt rendue

(1) T. III. Pl. xxxvi.

maitreſſe d'un lion, & qui lui ouvre la gueule avec la même facilité qu'elle ouvriroit celle de ſon petit épagneul ; elle a ſur la tête un chapeau de Bergere.

N°. XIII. La Tempérance. C'eſt une femme aîlée qui fait paſſer de l'eau d'un vaſe dans un autre, pour tempérer la liqueur qu'il renferme.

N°. VIII. La Justice. C'eſt une Reine, c'eſt Astrée aſſiſe ſur ſon Trône, tenant d'une main un poignard ; de l'autre, une balance.

N°. XII. La Prudence eſt du nombre des quatre Vertus Cardinales : les Egyptiens purent-ils l'oublier dans cette peinture de la Vie Humaine ? Cependant, on ne la trouve pas dans ce Jeu. On voit à ſa place ſous le N°. XII. entre la Force & la Tempérance, un homme pendu par les pieds : mais que fait-là ce pendu ? c'eſt l'ouvrage d'un malheureux Cartier préſomptueux qui ne comprenant pas la beauté de l'allégorie renfermée ſous ce tableau, a pris ſur lui de le corriger, & par là même de le défigurer entierement.

La Prudence ne pouvoit être repréſentée d'une maniere ſenſible aux yeux que par un homme debout, qui ayant un pied poſé, avance l'autre, & le tient ſuſpendu examinant le lieu où il pourra le placer ſurement. Le titre de cette carte étoit donc l'homme au pied ſuſpendu, *pede ſuſpenſo* : le Cartier ne ſachant ce que cela vouloit dire, en a fait un homme pendu par les pieds.

Puis on a demandé, pourquoi un pendu dans ce Jeu ? & on n'a pas manqué de dire, c'eſt la juſte punition de l'Inventeur du Jeu, pour y avoir repréſenté une Papeſſe.

Mais placé entre la Force, la Tempérance & la Juſtice, qui ne voit que c'eſt la Prudence qu'on voulut & qu'on dut repréſenter primitivement ?

PLANCHE VI.

N°. VIIII. ou IX.

Le SAGE ou le Chercheur de la Vérité & du Juſte.

Le N°. IX. repréſente un Philoſophe vénérable en manteau long, un capuchon ſur les épaules : il marche courbé ſur ſon bâton, & tenant une lanterne de la main gauche. C'eſt le Sage qui cherche la Juſtice & la Vertu.

On a donc imaginé d'après cette peinture Egyptienne, l'Hiſtoire de Diogene qui la lanterne en main cherche un homme en plein midi. Les bons mots, ſur-tout les Epigrammatiques, ſont de tout ſiècle : & Diogène étoit homme à mettre ce tableau en action.

Les Cartiers ont fait de ce Sage un Hermite. C'eſt aſſez bien vu : les Philoſophes vivent volontiers en retraite, ou ne ſont guères propres à la frivolité du ſiècle. Heraclide paſſoit pour fou aux yeux de ſes chers Concitoyens : dans l'Orient, d'ailleurs, ſe livrer aux Sciences ſpéculatives ou *s'Hermetiſer*, eſt preſque une ſeule & même choſe. Les Hermites Egyptiens n'eurent rien à reprocher à cet égard à ceux des Indes, & aux Talapoins de Siam : ils étoient ou ſont tous autant de Druides.

Nº. XIX.

LE SOLEIL.

Nous avons réuni ſous cette planche tous les tableaux relatifs à la lumiere : ainſi après la lanterne ſourde de l'Hermite, nous allons paſſer en revue le Soleil, la Lune & le brillant Sirius ou la Canicule étincelante, tous figurans dans ce jeu, avec divers emblêmes.

Le Soleil eſt repréſenté ici comme le Pere phyſique des Humains & de la Nature entiere : il éclaire les hommes en Société, il préſide à leurs Villes : de ſes rayons diſtillent des larmes d'or & de perles : ainſi on déſignoit les heureuſes influences de cet aſtre.

Ce Jeu des Tarots eſt ici parfaitement conforme à la doctrine des Egyptiens, comme nous l'allons voir plus en détail à l'article ſuivant.

Nº. XVIII.

LA LUNE.

Ainſi la Lune qui marche à la ſuite du Soleil eſt auſſi accompagnée de larmes d'or & de perles, pour marquer également qu'elle contribue pour ſa part aux avantages de la terre.

Pausanias nous apprend dans la Deſcription de la Phocide, que, ſelon les Egyptiens, c'étoient les Larmes d'Isis qui enfloient chaque année les eaux du Nil & qui rendoient ainſi fertiles les campagnes d'Egypte. Les relations de ce Pays parlent auſſi d'une Goutte ou larme, qui tombe de la Lune au moment où les eaux du Nil doivent groſſir.

Au bas de ce tableau, on voit une Ecreviſſe ou Cancer, ſoit pour marquer la marche rétrograde de la Lune, ſoit pour indiquer que c'eſt au moment où le Soleil & la Lune ſortent du ſigne de Cancer qu'arrive l'inonda-

tion causée par leurs larmes au lever de la Canicule qu'on voit dans le tableau suivant.

On pourroit même réunir les deux motifs : n'est-il pas très-ordinaire de se déterminer par une foule de conséquences qui forment une masse qu'on seroit souvent bien embarrassé à démêler ?

Le milieu du tableau est occupé par deux Tours, une à chaque extrémité pour désigner les deux fameuses colonnes d'Hercule, en-deça & au-delà desquelles ne passerent jamais ces deux grands luminaires.

Entre les deux colonnes sont deux Chiens qui semblent aboyer contre la Lune & la garder : idées parfaitement Egyptiennes. Ce Peuple unique pour les allégories, comparoit les Tropiques à deux Palais gardés chacun par un chien, qui, semblables à des Portiers fideles, retenoient ces Astres dans le milieu des Cieux sans permettre qu'ils se glissassent vers l'un ou l'autre Pôle.

Ce ne sont point visions de Commentateurs en us. CLEMENT, lui-même Egyptien, puisqu'il étoit d'Alexandrie, & qui par conséquent devoit en savoir quelque chose, nous assure dans ses Tapisseries (1) que les Egyptiens représentoient les TROPIQUES sous la figure de deux CHIENS, qui, semblables à des Portiers ou à des Gardiens fideles, empêchoient le Soleil & la Lune de pénétrer plus loin, & d'aller jusqu'aux Pôles.

N°. XVII.

LA CANICULE.

Ici nous avons sous les yeux un Tableau non moins allégorique, & absolument Egyptien ; il est intitulé l'ETOILE. On y voit, en effet, une Etoile brillante, autour de laquelle sont sept autres plus petites. Le bas du Tableau est occupé par une femme panchée sur un genou qui tient deux vases renversés, dont coulent deux Fleuves. A côté de cette femme est un papillon sur une fleur.

C'est l'Egyptianisme tout pur.

Cette Etoile, par excellence, est la CANICULE ou SIRIUS : Etoile qui se leve lorsque le Soleil sort du signe du Cancer, par lequel se termine le Tableau précédent, & que cette Etoile suit ici immédiatement.

Les sept Etoiles qui l'environnent, & qui semblent lui faire leur cour, sont les Planettes : elle est en quelque sorte leur Reine, puisqu'elle fixe dans ces

(1) Ou *Stromates*, Liv. V.

inſtant le commencement de l'année ; elles ſemblent venir recevoir ſes ordres pour régler leur cours ſur elle.

La Dame qui eſt au-deſſous, & fort attentive dans ce moment à répandre l'eau de ſes vaſes, eſt la Souveraine des Cieux, ISIS, à la bienfaiſance de laquelle on attribuoit les inondations du Nil, qui commencent au lever de la Canicule ; ainſi ce lever étoit l'annonce de l'inondation. C'eſt pour cette raiſon que la Canicule étoit conſacrée à Iſis, qu'elle étoit ſon ſymbole par excellence.

Et comme l'année s'ouvroit également par le lever de cet Aſtre, on l'appelloit *SOTH-IS*, ouverture de l'année ; & c'eſt ſous ce nom qu'il étoit conſacré à Iſis.

Enfin, la Fleur & le PAPILLON qu'elle ſupporte, étoient l'emblême de la régénération & de la réſurrection : ils indiquoient en même tems qu'à la faveur des bienfaits d'Iſis, au lever de la Canicule, les Campagnes de l'Egypte, qui étoient abſolument nues, ſe couvriroient de nouvelles moiſſons.

PLANCHE VIII.

N°. XIII.

LA MORT.

Le n°. XIII. repréſente la Mort : elle fauche les Humains, les Rois & les Reines, les Grands & les Petits ; rien ne réſiſte à ſa faulx meurtriere.

Il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit placée ſous ce numéro ; le nombre treize fut toujours regardé comme malheureux. Il faut que très-anciennement il ſoit arrivé quelque grand malheur dans un pareil jour, & que le ſouvenir en ait influé ſur toutes les anciennes Nations. Seroit-ce par une ſuite de ce ſouvenir que les treize Tribus des Hébreux n'ont jamais été comptées que pour douze ?

Ajoutons qu'il n'eſt pas étonnant non plus que les Egyptiens ayent inſéré la Mort dans un jeu qui ne devroit réveiller que des idées agréables : ce Jeu étoit un jeu de guerre, la Mort devoit donc y entrer : c'eſt ainſi que le jeu des échecs finit par *échec mat*, pour mieux dire par *Sha mat*, la mort du Roi. D'ailleurs, nous avons eu occaſion de rappeller dans le Calendrier, que dans les feſtins, ce Peuple ſage & réfléchi faiſoit paroître un ſquelette ſous le nom de *Maneros*, ſans doute afin d'engager les convives à ne pas ſe tuer par gourmandiſe. Chacun a ſa maniere de voir, & il ne faut jamais diſputer des goûts.

N°. XV.

Typhon.

Le n°. XV. repréſente un célebre perſonnage Egyptien, Typhon, frere d'Oſiris & d'Iſis, le mauvais Principe, le grand Démon d'Enfer : il a des ailes de chauve-ſouris, des pieds & des mains d'harpie ; à la tête, de vilaines cornes de cerf : on l'a fait auſſi laid, auſſi diable qu'on a pu. A ſes pieds ſont deux petits Diablotins à longues oreilles, à grande queue, les mains liées derriere le dos : ils ſont eux-mêmes attachés par une corde qui leur paſſe au cou, & qui eſt arrêtée au piédeſtal de Typhon : c'eſt qu'il ne lâche pas ceux qui ſont à lui ; il aime bien ceux qui ſont ſiens.

N°. XVI.

Maiſon-Dieu, ou Château de Plutus.

Pour le coup, nous avons ici une leçon contre l'avarice. Ce tableau repréſente une Tour, qu'on appelle Maison-Dieu, c'eſt-à-dire, la Maiſon par excellence ; c'eſt une Tour remplie d'or ; c'eſt le Château de Plutus : il tombe en ruines, & ſes Adorateurs tombent écraſés ſous ſes débris.

A cet enſemble, peut-on méconnoître l'Hiſtoire de ce Prince Egyptien dont parle Hérodote, & qu'il appelle *Rhampsinit*, qui, ayant fait conſtruire une grande Tour de pierre pour renfermer ſes tréſors, & dont lui ſeul avoit la clef, s'appercevoit cependant qu'ils diminuoient à vue d'œil, ſans qu'on paſsât en aucune maniere par la ſeule porte qui exiſtât à cet édifice, Pour découvrir des voleurs auſſi adroits, ce Prince s'aviſa de tendre des piéges autour des vaſes qui contenoient ſes richeſſes. Les voleurs étoient les deux fils de l'Architecte dont s'étoit ſervi Rhampſinit : il avoit ménagé une pierre de telle maniere, qu'elle pouvoit s'ôter & ſe remettre à volonté ſans qu'on s'en apperçût. Il enſeigna ſon ſecret à ſes enfans qui s'en ſervire nt merveilleuſement comme on voit. Ils voloient le Prince, & puis ils ſe jettoient de la Tour en bas : c'eſt ainſi qu'ils ſont repréſentés ici. C'eſt à la vérité le plus beau de l'Hiſtoire ; on trouvera dans Hérodote le reſte de ce conte ingénieux : comment un des deux freres fut pris dans les filets : comment il engagea ſon frere à lui couper la tête : comment leur mere voulut abſolument que celui-ci rapportât le corps de ſon frere : comment il alla avec des outres chargés ſur un âne pour enivrer les Gardes du cadavre & du Palais ; comment, après qu'ils

qu'ils eurent vuidé ſes outres malgré ſes larmes artificieuſes, & qu'ils ſe furent endormis, il leut coupa à tous la barbe du côté droit, & leur enleva le corps de ſon frere : comment le Roi fort étonné, engagea ſa fille à ſe faire raconter par chacun de ſes amans le plus joli tour qu'ils euſſent fait : comment ce jeune éveillé alla auprès de la belle, lui raconta tout ce qu'il avoit fait : comment la belle ayant voulu l'arrêter, elle ne ſe trouva avoir ſaiſi qu'un bras poſtiche : comment, pour achever cette grande aventure, & la mener à une heureuſe fin, ce Roi promit cette même ſienne fille au jeune homme ingénieux qui l'avoit ſi bien joué, comme à la perſonne la plus digne d'elle ; ce qui s'exécuta à la grande ſatisfaction de tous.

Je ne ſais ſi Hérodote prit ce conte pour une hiſtoire réelle ; mais un Peuple capable d'inventer de pareilles Romances ou Fables Miléſiennes, pouvoit fort bien inventer un jeu quelconque.

Cet Ecrivain rapporte un autre fait qui prouve ce que nous avons dit dans l'Hiſtoire du Calendrier, que les ſtatues des Géans qu'on promene dans diverſes Fêtes, déſignerent preſque toujours les ſaiſons. Il dit que Rhampſinit, le même Prince dont nous venons de parler, fit élever au Nord & au Midi du Temple de Vulcain deux ſtatues de vingt-cinq coudées de haut, qu'on appelloit l'*Eté* & l'*Hiver :* on adoroit, ajoute-t-il, celle-là, & on ſacrifioit, au contraire, à celle-ci : c'eſt donc comme les Sauvages qui reconnoiſſent le bon Principe & l'aiment, mais qui ne ſacrifient qu'au mauvais.

N°. X.

La Roue de Fortune.

Le dernier numero de cette Planche eſt la Roue de Fortune. Ici des Perſonnages humains, ſous la forme de Singes, de Chiens, de Lapins, &c. s'élevent tour-à-tour ſur cette roue à laquelle ils ſont attachés : on diroit que c'eſt une ſatyre contre la fortune, & contre ceux qu'elle éleve rapidement & qu'elle laiſſe retomber avec la même rapidité.

PLANCHE VIII.

N°. XX.

Tableau mal nommé le JUGEMENT DERNIER.

Ce Tableau repréſente un Ange ſonnant de la trompette : on voit auſſitôt comme ſortir de terre un vieillard, une femme, un enfant nuds.

Les Cartiers qui avoient perdu la valeur de ces Tableaux, & plus encore leur enſemble, ont vu ici le Jugement dernier; & pour le rendre plus ſenſible, ils y ont mis comme des eſpèces de tombeaux. Otez ces tombeaux, ce Tableau ſert également à déſigner la Création, arrivée dans le Tems, au commencement du Tems, qu'indique le n°. XXI.

No. XXI.

Le Tems, mal nommé le Monde.

Ce Tableau, que les Cartiers ont appellé le Monde, parce qu'ils l'ont conſidéré comme l'origine de tout, repréſente le Tems. On ne peut le méconnoître à ſon enſemble.

Dans le centre eſt la Déeſſe du Tems, avec ſon voile qui voltige, & qui lui ſert de ceinture ou de *Peplum*, comme l'appelloient les Anciens. Elle eſt dans l'attitude de courir comme le Tems, & dans un cercle qui repréſente les révolutions du Tems, ainſi que l'œuf d'où tout eſt ſorti dans le Temps.

Aux quatre coins du Tableau ſont les emblêmes des quatre Saiſons, qui forment les révolutions de l'année, les mêmes qui compoſoient les quatre têtes des Chérubins. Ces emblêmes ſont,

L'Aigle, le Lion, le Bœuf, & le Jeune-Homme.

L'Aigle repréſente le Printems, où reparoiſſent les oiſeaux.

Le Lion, l'Eté ou les ardeurs du Soleil.

Le Bœuf, l'Automne où on laboure & où on ſeme.

Le Jeune-Homme, l'Hiver où l'on ſe réunit en ſociété.

ARTICLE II.

Les Couleurs.

Outre les Atous, ce Jeu eſt compoſé de quatre Couleurs diſtinguées par leurs emblêmes: on les appelle Épée, Coupe, Bâton & Denier.

On peut voir les As de ces quatre couleurs dans la Planche VIII.

A repréſente l'As d'Epée, ſurmonté d'une couronne qu'entourent des palmes.

C, l'As de Coupe: il a l'air d'un Château; ce'ſt ainſi qu'on faiſoit autrefois les grandes taſſes d'argent.

D, l'As de Bâton; c'eſt une vrai maſſue.

B, l'As de Denier, environné de guirlandes.

Chacune de ces couleurs eſt compoſée de quatorze Cartes, c'eſt-à-dire de dix Cartes numérotées depuis I juſqu'à X, & de quatre Cartes figurées, qu'on appelle le Roi, la Reine, le Chevalier ou Cavalier, & ſon Ecuyer ou Valet.

Ces quatre Couleurs ſont relatives aux quatre Etats entre leſquels étoient diviſés les Egyptiens.

L'Épée déſignoit le Souverain & la Nobleſſe toute Militaire.

La Coupe, le Clergé ou le Sacerdoce.

Le Bâton, ou Maſſue d'Hercule, l'Agriculture.

Le Denier, le Commerce dont l'argent eſt le ſigne.

Ce Jeu fondé ſur le nombre ſeptenaire.

Ce Jeu eſt abſolument fondé ſur le nombre ſacré de ſept. Chaque couleur eſt de deux fois ſept cartes. Les Atous ſont au nombre de trois fois ſept; le nombre des cartes de ſoixante-dix-ſept; le Fou étant comme O. Or, perſonne n'ignore le rôle que ce nombre jouoit chez les Egyptiens, & qu'il étoit devenu chez eux une formule à laquelle ils ramenoient les élémens de toutes les Sciences.

L'idée ſiniſtre attachée dans ce Jeu au nombre treize, ramene également fort bien à la même origine.

Ce Jeu ne peut donc avoir été inventé que par des Egyptiens, puiſqu'il a pour baſe le nombre ſept; qu'il eſt relatif à la diviſion des habitans de l'Egypte en quatre claſſes; que la plupart de ſes Atous ſe rapportent abſolument à l'Egypte, tels que les deux Chefs des Hiérophantes, homme & femme, Iſis ou la Canicule, Typhon, Oſiris, la Maiſon-Dieu, le Monde, les Chiens qui déſignent le Tropique, &c; & que ce Jeu, entiérement allégorique, ne put être l'ouvrage que des ſeuls Egyptiens.

Inventé par un homme de génie, avant ou après le Jeu des Echecs, & réuniſſant l'utilité au plaiſir, il eſt parvenu juſqu'à nous à travers tous les ſiècles : il a ſurvécu à la ruine entiere de l'Egypte & de ces connoiſſances qui la diſtinguoient; & tandis qu'on n'avoit nulle idée de la ſageſſe des leçons qu'il renfermoit, on ne laiſſoit pas de s'amuſer du Jeu qu'elle avoit inventé.

Il eſt d'ailleurs aiſé de tracer la route qu'il a tenue pour arriver dans nos Contrées. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, les Egyptiens étoient

très-répandus à Rome ; ils y avoient porté leurs cérémonies & le culte d'Isis ; par conséquent le Jeu dont il s'agit.

Ce Jeu, intéressant par lui-même, fut borné à l'Italie jusqu'à ce que les liaisons des Allemands avec les Italiens le firent connoître de cette seconde Nation ; & jusqu'à ce que celles des Comtes de Provence avec l'Italie, & sur-tout le séjour de la Cour de Rome à Avignon, le naturalisa en Provence & à Avignon.

S'il ne vint pas jusqu'à Paris, il faut l'attribuer à la bisarrerie de ses figures & au volume de ses Cartes qui n'étoient point de nature à plaire à la vivacité des Dames Françoises. Aussi fut-on obligé, comme nous le verrons bientôt, de réduire excessivement ce Jeu en leur faveur.

Cependant l'Egypte elle-meme ne jouit point du fruit de son invention : réduits à la servitude la plus déplorable, à l'ignorance la plus profonde, privés de tous les Arts, ses Habitans seroient hors d'état de fabriquer une seule Carte de ce Jeu.

Si nos Cartes Françoises, infiniment moins compliquées, exigent le travail soutenu d'une multitude de mains & le concours de plusieurs Arts, comment ce Peuple infortuné auroit-il pu conserver les siennes ? Tels sont les maux qui fondent sur une Nation asservie, qu'elle perd jusques aux objets de ses amusemens : n'ayant pu conserver ses avantages les plus précieux, de quel droit prétendroit-elle à ce qui n'en étoit qu'un délassement agréable ?

Noms Orientaux conservés dans ce Jeu.

Ce Jeu a conservé quelques noms qui le déclareroient également Jeu Oriental si on n'en avoit pas d'autres preuves.

Ces Noms sont ceux de Taro, de Mat & de Pagad.

1. Tarots.

Le nom de ce Jeu est pur Egyptien : il est composé du mot *Tar*, qui signifie voie, chemin ; & du mot *Ro*, *Ros*, *Rog*, qui signifie Roi, Royal. C'est, mot-à-mot, le chemin Royal de la vie.

Il se rapporte en effet à la vie entiere des Citoyens, puisqu'il est formé des divers Etats entre lesquels ils sont divisés, & que ce Jeu les suit depuis leur naissance jusqu'à la mort, en leur montrant toutes les vertus & tous les guides physiques & moraux auxquels ils doivent s'attacher, tels que le Roi, la Reine, les Chefs de la Religion, le Soleil, la Lune, &c.

Il leur apprend en même tems par le Joueur de gobelets & par la roue de fortune, que rien n'eſt plus inconſtant dans ce monde que les divers Etats de l'homme : que ſon ſeul réfuge eſt dans la vertu, qui ne lui manque jamais au beſoin.

2. Mat.

Le Mat, nom vulgaire du Fou, & qui ſubſiſte en Italien, vient de l'Oriental *Mat*, aſſommé, meurtri, félé. Les Foux ont toujours été repréſentés comme ayant le cerveau félé.

3. Pagad.

Le Joueur de gobelets eſt appellé Pagad dans le courant du Jeu. Ce nom qui ne reſſemble à rien dans nos Langues Occidentales, eſt Oriental pur & très-bien choiſi : *PAG* ſignifie en Orient, Chef, Maître, Seigneur : & *GAD*, la Fortune. En effet, il eſt repréſenté comme diſpoſant du ſort avec ſa baguette de Jacob ou ſa verge des Mages.

ARTICLE III.

Maniere dont on joue aux Tarots.

1°. *Maniere de donner les Cartes.*

Un de nos Amis, M. L'A. R. a bien voulu nous expliquer la maniere dont on le joue : c'eſt lui qui va parler, ſi nous l'avons bien compris.

On joue ce Jeu à deux, mais on donne les Cartes comme ſi on jouoit trois : chaque Joueur n'a donc qu'un tiers des Cartes : ainſi pendant le combat il y a toujours un tiers des Troupes qui ſe repoſent ; on pourroit les appeller le Corps de réſerve.

Car ce Jeu eſt un Jeu de guerre, & non un Jeu pacifique comme on l'avoit dit mal-à-propos : or dans toute Armée il y a un Corps de réſerve. D'ailleurs, cette réſerve rend le Jeu plus difficile, puiſqu'on a beaucoup plus de peine à deviner les Cartes que peut avoir ſon adverſaire.

On donne les Cartes par cinq, ou de cinq en cinq.

Sur les 78 Cartes, il en reſte donc trois à la fin ; au lieu de les partager entre les Joueurs & la réſerve ou le Mort, celui qui donne les garde pour lui ; ce qui lui donne l'avantage d'en écarter trois.

2°.

Maniere de compter les points de ſon Jeu.

Les Atous n'ont pas tous la même valeur.

Les 21. 20. 19. 18 & 17. ſont appellés les cinq grands Atous.

Les 1. 2. 3. 4. & 5. ſont appellés les cinq petits.

Si on en a trois des grands ou trois des petits, on compte cinq points: dix points, ſi on en a quatre; & quinze, ſi on en a cinq.

C'eſt encore une maniere de compter Egyptienne: le *dinaire* ou denier de Pythagore étant égal au quaternaire, puiſque un, deux, trois & quatre ajoutés enſemble font dix.

Si on a dix Atous dans ſon Jeu, on les étale, & ils valent encore dix points; ſi on en a treize, on les étale auſſi, & ils valent quinze points, indépendamment des autres combinaiſons.

Sept Cartes portent le Nom de Tarots par excellence: ce ſont les Cartes privilégiées; & encore ici, le nombre de ſept. Ces Cartes ſont:

Le Monde ou Atout 21.
Le Mat ou Fou. 0. } Atous-Tarots.
Le Pagad ou Atout 1.
Et les quatre Rois.

Si on a deux de ces Atous-Tarots, on demande à l'autre, *qui ne l'a?* ſi celui-ci ne peut répondre en montrant le troiſieme, celui qui a fait la queſtion marque 5. points: il en marque 15. s'il les a tous trois. Les ſéquences ou les 4 figures de la même couleur valent 5. points.

3°. *Maniere de jouer ſes Cartes.*

Le Fou ne prend rien, rien ne le prend: il forme Atout, il eſt de toute couleur également.

Joue-t-on un Roi, n'a-t-on pas la Dame, on met le Fou, ce qui s'appelle *excuſ*.

Le Fou avec deux Rois, compte 5. points: avec trois, quinze.

Un Roi coupé, ou mort, 5. points pour celui qui coupe.

Si on prend Pagad à ſon adverſaire, on marque 5. points.

Ainſi le Jeu eſt de prendre à ſon adverſaire les figures qui comptent le plus de points, & de faire tous ſes efforts pour former des ſéquences:

l'adverſaire doit faire tous les ſiens pour ſauver ſes grandes figures : par conſéquent voir venir, en ſacrifiant de foibles Atous, ou les plus foibles Cartes de ſes couleurs.

Il doit ſur-tout ſe faire des renonces, afin de ſauver ſes fortes Cartes en coupant celles de ſon adverſaire.

4°. *Ecart de celui qui donne.*

Celui qui donne ne peut écarter ni Atous ni Rois ; il ſe feroit trop beau Jeu, puiſqu'il ſe ſauveroit ſans péril. Tout ce qu'on lui permet en faveur de ſa primauté, c'eſt d'écarter une ſéquence : car elle compte, & elle peut lui former une renonce, ce qui eſt un double avantage.

5°. *Maniere de compter les mains.*

La partie eſt en cent, comme au Piquet, avec cette différence, que ce n'eſt pas celui qui arrive le premier à cent lorſque la partie eſt commencée qui gagne, mais celui qui fait alors le plus de points ; car il faut que toute partie commencée aille juſqu'au bout : il offre ainſi plus de reſſource que le Piquet.

Pour compter les points qu'on a dans ſes mains, chacune des ſept Cartes appellées Tarots, avec une Carte de couleur, vaut 5. points.

La Dame avec une Carte, 4.
Le Cavalier avec une Carte, 3.
Le Valet avec une Carte, 2.
2. Cartes ſimples enſemble, 1.

On compte l'excédent des points qu'un des adverſaires a ſur l'autre, & il les marque : on continue de jouer juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu à cent.

ARTICLE IV.

JEU des TAROTS conſidéré comme un Jeu de Géographie Politique.

On nous a fait voir ſur un Catalogue de Livres Italiens, le titre d'un Ouvrage où la Géographie eſt entrelacée avec le Jeu des Tarots : & nous n'avons pu avoir ce Livre. Contient-il des leçons de Géographie à graver ſur chaque Carte de ce Jeu ? Eſt-ce une application de ce Jeu à la Géographie ? Le champ de conjectures eſt ſans fin, & peut-être qu'à force de multiplier les combinaiſons, nous nous éloignerions plus des vues de cet Ouvrage. Sans nous embarraſſer de ce qu'il a pu dire, voyons nous-même comment les

Egyptiens auroient pu appliquer ce Jeu à la Géographie Politique, telle qu'elle étoit connue de leur tems, il y a à peu-pres trois mille ans.

Le Tems ou le Monde, représenteroit le Globe de la Terre & ses révolutions.

La Création, le moment où la Terre sortit du cahos, où elle prit une forme, se divisant en Terres & en mers, & où l'homme fut créé pour devenir le Maître, le Roi de cette belle propriété.

Les quatre Vertus Cardinales, correspondent aux IV. côtés du Monde, Orient, Occident, Nord & Midi, ces quatre points relatifs à l'homme, par lesquels il est au centre de tout, qu'on peut appeller sa droite, sa gauche, sa face & son dos, & d'où ses connoissances s'étendent en rayons jusqu'à l'extrémité de tout, suivant l'étendue de ses yeux physiques premiérement, & puis de ses yeux intellectuels bien autrement perçans.

Les quatre Couleurs seront les IV. Regions ou parties du Monde correspondantes aux quatre points cardinaux, l'Asie, l'Afrique, l'Europe & la Celto-Scythie ou les Pays glacés du Nord: division qui s'est augmentée de l'Amérique depuis sa découverte, & où pour ne rien perdre de l'ancienne on a substitué à la Celto-Scythie les Terres polaires du Nord & du Midi.

L'Epée représente l'Asie, Pays des grandes Monarchies, des grandes Conquêtes, des grandes Révolutions.

Baton, l'Egypte nourriciere des Peuples, & symbole du Midi, des Peuples noirs

Coupe, le Nord, d'où descendirent les Peuples, & d'où vint l'Instruction & la Science.

Denier, l'Europe ou l'Occident, riche en mines d'or dans ces commencemens du monde, que si mal à propos nous appellons le vieux-tems, les tems antiques.

Chacune des X. Cartes numérotées de ces IV. couleurs, sera une des grandes Contrées de ces IV. Régions du Monde.

Les X. Cartes d'Epée auront représenté, l'Arabie; l'Idumée, qui régnoit sur les Mers du Midi; la Palestine peuplée d'Egyptiens; la Phénicie, Maîtresse de la Mer Méditerranée; la Syrie ou Aramée, la Mésopotamie ou Chaldée, la Médie, la Susiane, la Perse & les Indes.

Les X. Cartes de Baton auront représenté les trois grandes divisions de l'Egypte, Thébaïde ou Egypte supérieure, Delta ou basse Egypte, Heptanome ou Egypte du milieu divisée en sept Gouvernemens. Ensuite l'Ethiopie, la Cyrénaïque, ou à sa place les terres de Jupiter Ammon, la Lybie ou Carthage, les Pacifiques Atlantes, les Numides vagabons, les Maures appuyés

appuyés sur l'Océan Atlantique; les Gétules, qui placés au Midi de l'Atlas, se répandoient dans ces vastes Contrées que nous appellons aujourd'hui Nigritie & Guinée.

Les X. Cartes de DENIER auront représenté l'Isle de Crète, Royaume de l'illustre Minos, la Grèce & ses Isles, l'Italie, la Sicile & ses volcans, *les Baléares* célèbres par l'habiletéde leurs troupes de trait, la Bétique riche en troupeaux, la Celtibérie abondante en mines d'or : Gadix ou Cadir, l'Isle d'Hercule par excellence, la plus commerçante de l'Univers ; la Lusitanie & les Isles Fortunées, ou Canaries.

Les X. Cartes de COUPE, l'Arménie & son mont Ararat, l'*Ibérie*, *les Scythes* de l'Imaüs, les Scythes du Caucase, les Cimmériens des *Palus-Méotides*, les Getes ou Goths, les Daces, les Hyperboréens si célèbres dans cette haute Antiquité, les Celtes errants dans leurs forêts glacées, *l'Isle* de Thulé aux extrémités du Monde.

Les quatre Cartes figurées de chaque couleur auront contenu des détails géographiques relatifs à chaque Région.

Les Rois, l'état des Gouvernemens de chacune, les forces des Empires qui les composoient, & comment elles étoient plus ou moins considérables suivant que l'Agriculture y étoit en usage & en honneur; cette source intarissable de richesses toujours renaissantes.

Les REINES, le développement de leurs Religions, de leurs Mœurs, de leurs Usages, sur-tout de leurs Opinions, l'Opinion ayant toujours été regardée commela Reine du monde. Heureux celui qui saura la diriger; il sera toujours Roi de l'Univers, maître de ses semblables; c'est Hercule l'éloquent qui mene les hommes avec des freins d'or.

Les CAVALIERS, les exploits des Peuples, l'Histoire de leurs Héros ou Chevaliers ; celle de leurs Tournois, de leurs Jeux, de leurs batailles.

Les VALETS, l'Histoire des Arts, leur origine, leur nature ; tout ce qui regarde la portion industrieuse de chaque Nation, celle qui se livre aux objets méchaniques, aux Manufactures, au Commerce qui varie de cent manieres la forme des richesses sans rien ajouter au fond, qui fait circuler dans l'Univers ces richesses & les objets de l'industrie; qui met à même les Agricoles de faire renaître les richesses en leur fournissant les débouchés les plus prompts de celles qu'ils ont deja fait naître, & comment tout est étranglé dès que cette circulation ne joue pas avec liberté,puisque les Commerçans sont moins occupés,& ceux qui leur fournissent découragés.

L'ensemble des XXI ou XXII Atous, les XXII Lettres de l'Alphabet

Egyptien commun aux Hébreux & aux Orientaux, & qui ſervant de chiffres, ſont néceſſaires pour tenir compte de l'enſemble de tant de contrées.

Chacun de ces Atous aura eu en même tems un uſage particulier. Pluſieurs auront été relatifs aux principaux objets de la Géographie Céleſte, ſi on peut ſe ſervir de cette expreſſion. Tels,

Le Soleil, la Lune, le Cancer, les Colonnes d'Hercule, les Tropiques ou leurs Chiens.

La Canicule, cette belle & brillante Portiere des Cieux.

L'Ourſe céleſte, ſur laquelle s'appuient tous les Aſtres en exécutant leurs révolutions autour d'elle, Conſtellation admirable repréſentée par les ſept Taros, & qui ſemble publier en caractères de feu imprimés ſur nos têtes & dans le Firmament, que notre Syſtême ſolaire fut fondé comme les Sciences ſur la Formule de ſept, & peut être même la maſſe entiere de l'Univers.

Tous les autres peuvent être conſidérés relativement à la Géographie politique & morale, au vrai Gouvernement des Etats : & même au gouvernement de chaque homme en particulier.

Les quatre Atous relatifs à l'autorité civile & religieuſe, font connoître l'importance pour un Etat de l'unité de Gouvernement, & de reſpect pour les Anciens.

Les quatre Vertus Cardinales montrent que les Etats ne peuvent ſe ſoutenir que par la bonté du Gouvernement, par l'excellence de l'inſtruction, par la pratique des vertus dans ceux qui gouvernent & qui ſont gouvernés : Prudence à corriger les abus, Force pour maintenir la paix & l'union, Tempérance dans les moyens, Juſtice envers tous. Comment l'ignorance, la hauteur, l'avarice, la ſottiſe dans les uns, engendrent dans les autres un mépris funeſte : d'où réſultent les déſordres qui ébranlent juſques dans leurs fondemens les Empires où on viole la Juſtice, où on force tous les moyens, où l'on abuſe de ſa force, & où on vit ſans prévoyance. Déſordres qui ont détruit tant de Familles dont le nom avoit retenti ſi long-tems par toute la Terre, & qui avoient regné avec tant de gloire ſur les Nations étonnées.

Ces vertus ne ſont pas moins néceſſaires à chaque Individu. La Tempérance régle ſes devoirs envers ſoi-même, ſur-tout envers ſon propre corps qu'il ne traite trop ſouvent que comme un malheureux eſclave, martyr de ſes affections deſordonnées.

La Juſtice qui régle ſes devoirs envers ſon prochain & envers la Divinité elle-même à qui il doit tout.

La Force avec laquelle il ſe ſoutient au milieu des ruines de l'Univers, il

ſe rit des efforts vains & inſenſés des paſſions qui l'aſſiégent ſans ceſſe de leurs flots impétueux.

Enfin, la Prudence avec laquelle il attend patiemment le ſuccès de ſes ſoins, prêt à tout événement & ſemblable à un fin joueur qui ne riſque jamais ſon jeu & ſait tirer parti de tout.

Le Roi triomphant devient alors l'emblême de celui qui au moyen de ces vertus a été ſage envers lui-même, juſte envers autrui, fort contre les paſſions, prévoyant à s'amaſſer des reſſources contre les tems d'adverſité.

Le Tems qui uſe tout avec une rapidité inconcevable, la Fortune qui ſe joue de tout; le Bâteleur qui eſcamote tout, la Folie qui eſt de tout, l'Avarice qui perd tout; le Diable qui ſe fourre par-tout; la Mort qui engloutit tout, nombre ſeptenaire ſingulier qui eſt de tout pays, peut donner lieu à des obſervations non moins importantes & non moins variées.

Enfin, celui qui a tout à gagner & rien à perdre, le Roi véritablement triomphant, c'eſt le vrai *Sage* qui la lanterne en main eſt ſans ceſſe attentif à ſes démarches, ne fait aucune école, connoit tout ce qui eſt bien pour en jouir, & apperçoit tout ce qui eſt mal pour l'éviter.

Telle ſeroit ou à peu près l'explication géographico-politique-morale de cet antique Jeu : & telle doit être la fin de tous. Humanité, que vous ſeriez heureuſe, ſi tous les jeux ſe terminoient ainſi!

ARTICLE V.

Rapport de ce Jeu avec un Monument Chinois.

M. Bertin qui a rendu de ſi grands ſervices à la Littérature & aux Sciences, par les excellens Mémoires qu'il s'eſt procurés, & qu'il a fait publier ſur la Chine, nous a communiqué un Monument unique qui lui a été envoyé de cette vaſte Contrée, & qu'on fait remonter aux premiers âges de cet Empire, puiſque les Chinois le regardent comme une Inſcription relative au deſſéchement des eaux du Déluge par Yao.

Il eſt compoſé de caractères qui forment de grands compartimens en quarré-long, tous égaux, & préciſément de la même grandeur que les Cartes du Jeu des Tarots.

Ces compartimens ſont diſtribués en ſix colonnes perpendiculaires, dont les cinq premieres renferment quatorze compartimens chacune, tandis que la ſixiéme qui n'eſt remplie qu'à moitié n'en contient que ſept.

Ce Monument eſt donc compoſé de ſoixante-dix-ſept figures, ainſi que le

Jeu de Tarots : & il eſt formé d'après la même combinaiſon du nombre ſept, puiſque chaque colonne pleine eſt de quatorze figures, & que celle qui ne l'eſt qu'à demi, en contient ſept.

Sans cela, on auroit pu arranger ces ſoixante-dix-ſept compartimens de maniere à ne laiſſer preſque point de vuide dans cette ſixiéme colonne : on n'auroit eu qu'à faire chaque colonne de treize compartimens ; & la ſixiéme en auroit eu douze.

Ce Monument eſt donc parfaitement ſemblable, quant à la diſpoſition, au Jeu des Tarots, ſi on les coloit ſur un ſeul Tableau : les quatre couleurs feroient les quatre premieres colonnes à quatorze cartes chacune : & les atous au nombre de vingt-un, rempliroient la cinquiéme colonne, & préciſément la moitié de la ſixiéme.

Il ſeroit bien ſingulier qu'un rapport pareil fût le ſimple effet du haſard : il eſt donc très-apparent que l'un & l'autre de ces Monumens ont été formés d'après la même théorie, & ſur l'attachement au nombre ſacré de ſept ; ils ont donc l'air de n'être tous les deux qu'une application différente d'une ſeule & même formule, antérieure peut-être à l'exiſtence des Chinois & des Egyptiens : peut-être même trouvera-t on quelque choſe de pareil chez les Indiens ou chez les Peuples du Thibet placés entre ces deux anciennes Nations.

Nous avons été fort tentés de faire auſſi graver ce Monument Chinois ; mais la crainte de le mal figurer en le réduiſant à un champ plus petit que l'original, joint à l'impoſſibilité où nos moyens nous mettent de faire tout ce qu'exigeroit la perfection de notre ouvrage, nous a retenu.

N'omettons pas que les figures Chinoiſes ſont en blanc ſur un fond très-noir ; ce qui les rend très-ſaillantes.

ARTICLE VI.

Rapport de ce Jeu avec les Quadrilles ou Tournois.

Pendant un grand nombre de ſiècles, la Nobleſſe montoit à cheval, & diviſée en couleurs ou en factions, elle exécutoit entr'elle des combats feints ou Tournois parfaitement analogues à ce qu'on exécute dans les jeux de cartes, & ſur-tout dans celui des Tarots, qui étoit un jeu militaire de même que celui des échecs, en même tems qu'il pouvoit être enviſagé comme un jeu civil, en quoi il l'emportoit ſur ce dernier.

Dans l'origine, les Chevaliers du Tournois étoient diviſés en quatre, même en cinq bandes relatives aux quatre couleurs des Tarots & à la maſſe des

Atous. C'eſt ainſi que le dernier divertiſſement de ce genre qu'on ait vu en France, fut donné en 1662, par Louis XIV, entre les Tuileries & le Louvre, dans cette grande place qui en a conſervé le nom de Carouſel. Il étoit compoſé de cinq Quadrilles. Le Roi étoit à la tête des Romains : ſon Frere, Chef de la Maiſon d'Orléans, à la tête des Perſans : le Prince de Condé commandoit les Turcs : le Duc d'Enguien ſon fils, les Indiens : le Duc de Guiſe, les Américains. Trois Reines y aſſiſterent ſous un dais : la Reine-Mere, la Reine régnante, la Reine d'Angleterre veuve de Charles II. Le Comte de Sault, fils du Duc de Leſdiguieres, remporta le prix & le reçut des mains de la Reine-Mere.

Les Quadrilles étoient ordinairement compoſés de 8 ou de 12 Cavaliers pour chaque couleur : ce qui, à 4 couleurs & à 8 par Quadrille, donne le nombre 32, qui forme celui des Cartes pour le Jeu de Piquet : & à 5 couleurs, le nombre 40 qui eſt celui des Cartes pour le Jeu de Quadrille.

ARTICLE VIII.

Jeux de Cartes Eſpagnols.

Lorſqu'on examine les Jeux de Cartes en uſage chez les Eſpagnols, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils ſont un diminutif des Tarots.

Leurs Jeux les plus diſtingués ſont celui de l'Hombre qui ſe joue à trois : & le Quadrille qui ſe joue à quatre & qui n'eſt qu'une modification du Jeu de l'Hombre.

Celui-ci ſignifie le *Jeu de l'Homme* ou de la vie humaine ; il a donc un nom qui correſpond parfaitement à celui du Tarot.

Il eſt diviſé en quatre couleurs qui portent les mêmes noms que dans les Tarots, tels que SPADILLE ou épée, BASTE ou bâton, qui ſont les deux couleurs noires ; COPA ou *Coupe*, & DINERO ou *Denier*, qui ſont les deux couleurs rouges.

Pluſieurs de ces noms ſe ſont tranſmis en France avec ce Jeu : ainſi l'as de pique eſt appellé SPADILLE ou épée : l'as de trefle, BASTE, c'eſt-à-dire, bâton. L'as de cœur eſt appellé PONTE, de l'Eſpagnol *Punto*, as, ou un point.

Ces Atous, qui ſont les plus forts, s'appellent MATADORS, ou les Aſſommeurs, les Triomphans qui ont détruit leurs ennemis.

Ce Jeu eſt entierement formé ſur les Tournois ; la preuve en eſt frappante, puiſque les couleurs en ſont appellées *Palos* ou pieux, les lances, les piques des Chevaliers.

Les Cartes elles-mêmes ſont appellées NAYPES, du mot Oriental NAP, qui ſignifie prendre, tenir : mot-à-mot, les TENANS.

Ce ſont donc quatre ou cinq Quadrilles de Chevaliers qui ſe battent en Tournois.

Ils ſont quarante, appellés NAYPES ou Tenans.

Quatre couleurs appellées *Palos* ou rangs de piques.

Les Vainqueurs ſont appelles *Matadors* ou Aſſommeurs, ceux qui ſont venus à bout de défaire leurs ennemis.

Enfin les noms des quatre couleurs, celui même du Jeu, démontrent qu'il a été formé en entier ſur le Jeu des Tarots ; que les Cartes Eſpagnoles ne ſont qu'une imitation en petit du Jeu Egyptien.

ARTICLE VIII.

CARTES FRANÇOISES.

D'après ces données, il n'eſt perſonne qui ne s'apperçoive ſans peine que les Cartes Françoiſes ne ſont elles-mêmes qu'une imitation des Cartes Eſpagnoles, & qu'elles ſont ainſi l'imitation d'une imitation, par conſéquent une imitation bien dégénérée, loin d'être une invention originale & premiere, comme l'ont cru mal à propos nos Savans qui n'avoient en cela aucun point de comparaiſon, ſeul moyen de découvrir les cauſes & les rapports de tout.

On ſuppoſe ordinairement que les Cartes Françoiſes furent inventées ſous le Regne de Charles VI, & pour amuſer ce Prince foible & infirme : mais ce que nous nous croyons en droit d'affirmer, c'eſt qu'elles ne furent qu'une imitation des Jeux méridionaux.

Peut-être même ſerions-nous en droit de ſuppoſer que les Cartes Françoiſes ſont plus anciennes que Charles VI, puiſqu'on attribue dans DUCANGE (1) à S. BERNARD de Sienne, contemporain de Charles V, d'avoir condamné au feu, non-ſeulement les maſques & les dez à jouer, mais même les *Cartes Triomphales*, ou du Jeu appellé la Triomphe.

On trouve dans le même Ducange les Statuts Criminels d'une Ville appellée SAONA, qui défend également les Jeux de Cartes.

Il faut que ces Statuts ſoient très-anciens, puiſque dans cet Ouvrage on n'a pu en indiquer le tems : cette Ville doit être celle de SAVONE.

---

(1) Au mot CHARTA.

Ajoûtons qu'il falloit que ces Jeux fussent bien plus anciens que S. Bernard de Sienne : auroit-il confondu avec les dez & les masques un Jeu nouvellement inventé pour amuser un grand Roi ?

Nos Cartes Françoises ne présentent d'ailleurs nulle vue, nul génie, nul ensemble. Si elles ont été inventées d'après les Tournois, pourquoi a-t-on supprimé le Chevalier, tandis qu'on conservoit son Ecuyer ? pourquoi n'admettre dès-lors que treize Cartes au lieu de quatorze par couleur ?

Les noms des couleurs se sont dégénérés au point de n'offrir plus d'ensemble. Si on peut reconnoître l'épée dans la pique, comment le bâton est-il devenu trefle ? & comment est ce que le cœur & le carreau correspondent à coupe & à denier ; & quelles idées réveillent ces couleurs ?

Quelle idée présentent également les noms donnés aux quatre Rois ? David, Alexandre, César, Charlemagne, ne sont pas même relatifs aux quatre fameuses Monarchies de l'Antiquité, ni à celles des tems modernes. C'est un monstrueux composé.

Il en est de même des noms des Reines : on les appelle Rachel, Judith, Pallas & Argine : il est vrai qu'on a cru que c'étoient des noms allégoriques relatifs aux quatre manieres dont une Dame s'attire les hommages des hommes : que Rachel désigne la beauté, Judith la force, Pallas la sagesse, & Argine, où l'on ne voit que l'anagramme *Regina*, Reine, la naissance.

Mais quels rapports ont ces noms avec Charles VI ou avec la France ? que ces allégories sont forcées !

Il est vrai qu'entre les noms des Valets on trouve celui de la Hire, qui pourroit se rapporter à un des Généraux François de Charles VI ; mais ce seul rapport est-il suffisant pour brouiller toutes les époques ?

Nous en étions ici lorsqu'on nous a parlé d'un Ouvrage de M. l'Abbé Rive, où il discute le même objet : après l'avoir cherché en vain chez la plûpart de nos Libraires, M. de S. Paterne nous le prête.

Cet Ouvrage est intitulé :

Notices historiques & critiques de deux Manuscrits de la Bibliothèque de M. le Duc de la Valliere, dont l'un a pour titre le Roman d'Artus, Comte de Bretaigne ; & l'autre, le Romant de Perrenay ou de Lusignen, par M. l'Abbé Rive, &c. à Paris, 1779, *in*-4°. 36 pages.

A la page 7, l'Auteur commence à discuter ce qui regarde l'origine des Cartes Françoises ; nous avons vu avec plaisir qu'il soutient, 1°. que ces Cartes sont plus anciennes que Charles VI : 2°. qu'elles sont une imitation des Cartes Espagnoles : nous allons donner un Précis succinct de ses preuves.

» Les Cartes, dit-il, sont au moins de l'an 1330; & ce n'est ni en France, » ni en Italie, ni en Allemagne qu'elles paroissent pour la premiere fois. On les » voit en Espagne vers cette année, & bien long-tems avant qu'on en trouve » la moindre trace dans aucune autre Nation.

» Elles y ont été inventées, selon le Dictionnaire Castillan de 1734, par » un nommé *Nicolao Pepin*...

» On les trouve en Italie vers la fin de ce même Siècle, sous le nom de » *Naibi*, dans la Chronique de *Giovan Morelli*, qui est de l'an 1393.

Ce savant Abbé nous apprend en même tems que la premiere piece Espagnole qui en atteste l'existence, est d'environ l'an 1332. » Ce sont les Statuts d'un Ordre de Chevalerie établi vers ce tems-là en Espagne, & où les » Cartes sont prohibées ; cet Ordre s'appelloit l'*Ordre de la Bande* ; il avoit » été établi par Alphonse XI, Roi de Castille. Ceux qu'on y admettoit fai- » soient serment de ne pas jouer aux Cartes.

» On les voit ensuite en France sous le Regne de Charles V. Le Petit Jean » de Saintré ne fut honoré des faveurs de Charles V que parce qu'il ne jouoit » ni aux dez ni aux Cartes, & ce Roi les proscrivit ainsi que plusieurs autres » Jeux, par son Edit de 1369. On les décria dans diverses Provinces de la » France; on y donna à quelques-unes de leurs figures des noms faits pour » inspirer de l'horreur. En Provence, on en appella les Valets *Tuchim*. Ce » nom désignoit une race de Voleurs qui, en 1361, avoient causé dans ce » Pays & dans le Comtat Venaissin, un ravage si horrible, que les Papes furent » obligés de faire prêcher une Croisade pour les exterminer. Les Cartes ne fu- » rent introduites dans la Cour de France que sous le Successeur de Char- » les V. On craignit même en les y introduisant, de blesser la décence, & » on imagina en conséquence un prétexte : ce fut celui de calmer la mélan- » colie de Charles VI... On inventa sous Charles VII le Jeu de Piquet. Ce » Jeu fut cause que les Cartes se répandirent, de la France, dans plusieurs au- » tres parties de l'Europe.

Ces détails sont très-intéressans ; leurs conséquences le sont encore plus. Ces Cartes contre lesquelles on fulminoit dans le XIV[e] Siècle, & qui rendoient indigne des Ordres de Chevalerie, étoient nécessairement très-anciennes : elles ne pouvoient être regardées que comme des restes d'un honteux Paganisme : c'étoient donc les Cartes des Tarots ; leur figure bisarre, leurs noms singuliers, tels que la Maison-Dieu, le Diable, la Papesse, &c. leur haute Antiquité qui se perd dans la nuit des tems, les sorts qu'on en tiroit, &c. tout

devoit

devoit les faire regarder comme un amusement diabolique, comme une œuvre de la plus noire magie, d'une sorcellerie condamnable.

Cependant le moyen de ne pas jouer! on inventa donc des Jeux plus humains, plus épurés, dégagés de figures qui n'étoient bonnes qu'à effrayer : de-là, les Cartes Espagnoles & les Cartes Françoises qui ne furent jamais vouées à l'interdit comme ces Cartes maudites venues de l'Egypte, mais qui cependant se traînoient de loin sur ce Jeu ingénieux.

De-là sur-tout le Jeu de Piquet, qui est une imitation sensible & incontestable des Tarots, vrai Piquet, puisqu'on y joue à deux, qu'on y écarte, qu'on y a des séquences, qu'on y va en cent : qu'on y compte le Jeu qu'on a en main, & les levées, & qu'on y trouve nombre d'autres rapports aussi frappans.

CONCLUSION.

Nous osons donc nous flatter que nos Lecteurs recevront avec plaisir ces diverses vues sur des objets aussi communs que les Cartes, & qu'ils trouveront qu'elles rectifient parfaitement les idées vagues & mal combinées qu'on avoit eues jusques à présent sur cet objet.

Qu'on n'avancera plus comme démontrées ces propositions.

Que les Cartes n'existent que depuis Charles VI.

Que les Italiens sont le dernier Peuple qui les ait adoptées.

Que les figures du Jeu des Tarots sont extravagantes.

Qu'il est ridicule de chercher l'origine des Cartes dans les divers états de la vie civile.

Que ces Jeux sont l'image de la vie paisible, tandis que celui des Echecs est l'image de la guerre.

Que le Jeu des Echecs est plus ancien que celui des Cartes.

C'est ainsi que l'absence de la vérité, en quelque genre que ce soit, engendre une foule d'erreurs de toute espèce, qui deviennent plus ou moins désavantageuses, suivant qu'elles se lient avec d'autres vérités, qu'elles contrastent avec elles ou qu'elles les repoussent.

Application de ce Jeu à la Divination.

Pour terminer ces recherches & ces développemens sur le Jeu Egyptien, nous allons mettre sous les yeux du Public la Dissertation que nous avons annoncée & où l'on prouve comment les Egyptiens appliquoient ce Jeu à l'art de

deviner, & de quelle maniere ce même point de vue s'eſt tranſmis juſques dans nos Cartes à jouer faites à l'imitation de celles-là.

On y verra en particulier ce que nous avons déjà dit dans ce Volume, que l'explication des Songes tenoit dans l'Antiquité à la Science Hiéroglyphique & Philoſophique des Sages, ceux-ci ayant cherché à réduire en ſcience le réſultat de leurs combinaiſons ſur les Songes dont la Divinité permettoit l'accompliſſement; & que toute cette ſcience s'évanouit dans la ſuite des tems, & fut ſagement défendue, parce qu'elle ſe réduiſit à de vaines & futiles obſervations, qui dans des Siècles peu éclairés auroient pu être contraires aux intérêts les plus eſſentiels des foibles & des ſuperſtitieux.

Cet Obſervateur judicieux nous fournit de nouvelles preuves que les Cartes Eſpagnoles ſont une imitation de l'Egypte, puiſqu'il nous apprend que ce n'eſt qu'avec un Jeu de Piquet qu'on conſulte les ſorts, & que pluſieurs noms de ces Cartes ſont abſolument relatifs à des idées Egyptiennes.

Le Trois de denier eſt appellé le Seigneur, ou *Oſiris*.
Le Trois de coupe, la Souveraine, ou *Iſis*.
Le Deux de coupe, la *Vache*, ou *Apis*.
Le Neuf de denier, *Mercure*.
L'As de bâton, le *Serpent*, ſymbole de l'Agriculture chez les Egyptiens.
L'As de denier, le *Borgne*, ou *Apollon*.

Ce nom de Borgne, donné à Apollon ou au Soleil comme n'ayant qu'un œil, eſt une épithète priſe dans la Nature & qui nous fournira une preuve à ajoûter à pluſieurs autres, que le fameux perſonnage de l'Edda qui a perdu un de ſes yeux à une célèbre fontaine allégorique, n'eſt autre que le Soleil, le Borgne ou l'Œil unique par excellence.

Cette Diſſertation eſt d'ailleurs ſi remplie de choſes, & ſi propre à donner de ſaines idées ſur la maniere dont les Sages d'Egypte conſultoient le Livre du Deſtin, que nous ne doutons pas qu'elle ne ſoit bien accueillie du Public, privé d'ailleurs juſqu'à préſent de recherches pareilles, parce que juſques à préſent perſonne n'avoit eu le courage de s'occuper d'objets qui paroiſſoient perdus à jamais dans la profonde nuit des tems.

RECHERCHES SUR LES TAROTS,

ET SUR LA DIVINATION PAR LES CARTES DES TAROTS;

PAR M. LE C. DE M.***

I.

Livre de Thot.

Le desir d'apprendre se développe dans le cœur de l'homme à mesure que son esprit acquiert de nouvelles connoissances : le besoin de les conserver, & l'envie de les transmettre, fit imaginer des caracteres dont Thot ou Mercure fut regardé comme l'inventeur. Ces caracteres ne furent point, dans le principe, des signes de convention, qui n'exprimassent, comme nos lettres actuelles, que le son des mots ; ils étoient autant d'images véritables avec lesquelles on formoit des Tableaux, qui peignoient aux yeux les choses dont on vouloit parler.

Il est naturel que l'Inventeur de ces Images ait été le premier Historien : en effet, Thot est considéré comme ayant peint les Dieux (1), c'est-à-dire, les actes de la Toute-puissance, ou la Création, à laquelle il joignit des Préceptes de Morale. Ce Livre paroît avoir été nommé A-ROSH ; d'A, Doctrine, Science ; & de ROSCH (2), Mercure, qui, joint à l'article T, signifie Tableaux de la Doctrine de Mercure ; mais comme Rosh veut aussi dire *Commencement*, ce mot Ta-Rosh fut particulierement consacré à sa Cosmogonie ; de même que l'Ethotia, *Histoire du Tems*, fut le titre de son Astronomie ; & peut-être qu'Athothes, qu'on a pris pour un Roi, fils de Thot, n'est que l'enfant de son génie, & l'Histoire des Rois d'Egypte.

(1) Les Dieux, dans l'Ecriture & dans l'expression Hiéroglyphique, sont l'Eternel & les Vertus, représentés avec un corps.

(2) Rosh est le nom Egyptien de Mercure & de sa Fête qui se célébroit le premier jour de l'an.

Cette antique Coſmogonie, ce Livre des Ta-Rosh, à quelques légeres altérations près, paroît être parvenu juſqu'à nous dans les Cartes qui portent encore ce nom (1), ſoit que la cupidité les ait conſervées pour filouter le déſœuvrement, ou que la ſuperſtition ait préſervé des injures du tems, des ſymboles myſtérieux qui lui ſervoient, comme jadis aux Mages, à tromper la crédulité.

Les Arabes communiquerent ce Livre (2) ou Jeu aux Eſpagnols, & les Soldats de Charlequint le porterent en Allemagne. Il eſt compoſé de trois Séries ſupérieures, repréſentant les trois premiers ſiècles, d'Or, d'Argent & d'Airain : chaque Série eſt formée de ſept Cartes (3).

Mais comme l'Ecriture Egyptienne ſe liſoit de gauche à droite, la vingt-unieme Carte, qui n'a été numérotée qu'avec des chiffres modernes, n'en eſt pas moins la premiere, & doit être lue de même pour l'intelligence de l'Hiſtoire ; comme elle eſt la premiere au Jeu de Tarots, & dans l'eſpece de Divination qu'on opéroit avec ces Images.

Enfin, il y a une vingt-deuxieme Carte ſans numéro comme ſans puiſſance, mais qui augmente la valeur de celle qui la précede ; c'eſt le zéro des calculs magiques : on l'appelle la Folie.

PREMIERE SÉRIE.

SIECLE D'OR.

La vingt-unieme, ou premiere Carte, repréſente l'Univers par la Déeſſe Iſis dans un ovale, ou un œuf, avec les quatre Saiſons aux quatre coins, l'Homme ou l'Ange, l'Aigle, le Bœuf & le Lion.

Vingtieme ; celle-ci eſt intitulée le Jugement : en effet, un Ange ſonnant de la trompette, & des hommes ſortant de la terre, ont dû induire un

---

(1) Vingt-deux Tableaux forment un Livre bien peu volumineux ; mais ſi, comme il paroît vraiſemblable, les premieres Traditions ont été conſervées dans des Poëmes, une ſimple Image qui fixoit l'attention du Peuple, auquel on expliquoit l'événement, ſuffiſoit pour lui aider à les retenir, ainſi que les vers qui les décrivoient.

(2) On nomme encore *Livret* au Lanſquenet, ou Lands-Knecht, la Série de Cartes qu'on donne aux pontes.

(3) Trois fois 7, nombre myſtique, fameux chez les Cabaliſtes, les Pythagoriciens, &c.

Peintre, peu verſé dans la Mythologie, à ne voir dans ce tableau que l'image de la Réſurrection; mais les Anciens regardoient les hommes comme enfans de la Terre (1); & Thot voulut exprimer la Création de l'Homme par la peinture d'Oſiris, ou le Dieu générateur, du porte-voix ou Verbe qui commande à la matiere, & par des Langues de Feu qui s'échappent de la nuée, l'Eſprit (2) de Dieu ranimant cette même matiere; enfin, par des hommes ſortant de la terre pour adorer & admirer la Toute-puiſſance: l'attitude de ces hommes n'annonce point des coupables qui vont paroître devant leur Juge.

Dix-neuvieme, la Création du Soleil qui éclaire l'union de l'homme & de la femme, exprimée par un homme & une femme qui ſe donnent la main: ce ſigne eſt devenu depuis celui des Gémeaux, de l'Androgyne: *Duo in carne una.*

Dix-huitieme, la Création de la Lune & des Animaux terreſtres, exprimés par un Loup & un Chien, pour ſignifier les Animaux domeſtiques & ſauvages: cet emblême eſt d'autant mieux choiſi, que le Chien & le Loup ſont les ſeuls qui hurlent à l'aſpect de cet aſtre, comme regrettant la perte du jour. Ce caractere me feroit croire que ce Tableau auroit annoncé de très-grands malheurs à ceux qui venoient conſulter les Sorts, ſi l'on n'y avoit peint la ligne du Tropique, c'eſt-à-dire, du départ & du retour du Soleil, qui laiſſoit l'eſpérance conſolante d'un beau jour & d'une meilleure fortune. Cependant deux Forteresses qui défendent un chemin tracé de ſang, & un marais qui termine le Tableau, préſentent toujours des difficultés ſans nombre à ſurmonter pour détruire un préſage auſſi ſiniſtre.

Dix-ſeptieme, la Création des Étoiles & des Poiſſons, repréſentées par des Etoiles & le Verſeau.

Seizieme, la Maison de Dieu renverſée, ou le Paradis terreſtre dont l'homme & la femme ſont précipités par la queue d'une Comete ou l'Epée flamboyante, jointe à la chûte de la grêle.

Quinzieme, le Diable ou Typhon, derniere Carte de la premiere Série, vient troubler l'innocence de l'homme & terminer l'âge d'or. Sa queue, ſes cornes & ſes longues oreilles l'annoncent comme un être dégradé: ſon bras gauche levé, le coude plié, formant une N, ſymbole des êtres produits, nous

(1) Les dents ſemées par Cadmus, &c.

(2) Peint même dans nos Hiſtoriens ſacrés.

le fait connoître comme ayant été créé ; mais le flambeau de Prométhée qu'il tient de la main droite, paroît completter la lettre M, qui exprime la génération : en effet, l'Histoire de Typhon nous induit naturellement à cette explication ; car, en privant Osiris de sa virilité, il paroît que Typhon vouloit empiéter sur les droits de la Puissance productrice ; aussi fut-il le pere des maux qui se répandirent sur la terre.

Les deux Êtres enchaînés à ses pieds marquent la Nature humaine dégradée & soumise, ainsi que la génération nouvelle & perverse, dont les ongles crochus expriment la cruauté ; il ne leur manque que les ailes (le Génie ou la Nature angélique), pour être en tout semblables au diable : un de ces êtres touche avec sa griffe la cuisse de Typhon ; emblême qui dans l'Ecriture Mythologique fut toujours celui de la génération (1) charnelle : il la touche avec sa griffe gauche pour en marquer l'illégitimité.

Typhon enfin est souvent pris pour l'Hiver, & ce Tableau terminant l'âge d'or, annonce l'intempérie des Saisons, que l'homme chassé du Paradis va éprouver par la suite.

SECONDE SÉRIE.

SIECLE D'ARGENT.

Quatorzieme, l'Ange de la Tempérance vient instruire l'homme, pour lui faire éviter la mort à laquelle il est nouvellement condamné : il est peint versant (2) de l'eau dans du vin, pour lui montrer la nécessité d'affoiblir cette liqueur, ou de tempérer ses affections.

Treizieme ; ce nombre, toujours malheureux, est consacré à la Mort, qui est représentée fauchant les têtes couronnées & les têtes vulgaires.

Douzieme, les accidens qui attaquent la vie humaine, représentés par un homme pendu par le pied ; ce qui veut aussi dire que, pour les éviter, il faut en ce monde marcher avec prudence : *Suspenso pede.*

Onzieme, la Force vient au secours de la Prudence, & terrasse le Lion, qui a toujours été le symbole de la terre inculte & sauvage.

Dixieme, la Roue de Fortune, au haut de laquelle est un Singe couronné, nous apprend qu'après la chûte de l'homme, ce ne fut déjà plus la

(1) La naissance de Bacchus & de Minerve sont le Tableau Mythologique des deux générations.

(2) Peut-être son attitude a-t-elle trait à la culture de la Vigne.

vertu qui donna les dignités : le Lapin qui monte & l'homme qui est précipité, expriment les injustices de l'inconstante Déesse : cette roue en même-tems est l'emblême de la roue de Pythagore, de la façon de tirer les sorts par les nombres : cette Divination est appellée ARITHMOMANCIE.

Neuvieme, l'HERMITE ou LE SAGE, la lanterne à la main, cherchant la Justice sur la Terre.

Huitieme, la JUSTICE.

TROISIEME SÉRIE.

SIECLE DE FER.

Septieme, le CHARIOT de GUERRE dans lequel est un Roi cuirassé, armé d'un javelot, exprime les dissensions, les meurtres, les combats du siècle d'airain, & annonce les crimes du siècle de fer.

Sixieme, l'HOMME peint FLOTTANT entre le vice & la vertu, n'est plus conduit par la raison : l'AMOUR ou le désir (1), les yeux bandés, prêt à lâcher un trait, le fera pencher à droite ou à gauche, suivant qu'il sera guidé par le hasard.

Cinquieme, Jupiter ou l'Eternel monté sur son Aigle, la foudre à la main, menace la Terre, & va lui donner des Rois dans sa colere.

Quatrieme, le ROI armé d'une massue (2), dont l'ignorance a fait par la suite une Boule Impériale : son casque est garni par-derriere de dents de scie, pour faire connoître que rien ne pouvoit assouvir son insatiabilité (3).

Troisieme, la REINE, la massue à la main ; sa couronne a les mêmes ornemens que le casque du Roi.

Deuxieme, l'ORGUEIL des Puissans, représenté par les Paons, sur lesquels JUNON montrant le Ciel de la main droite, & la Terre de la gauche, annonce une Religion terrestre ou l'Idolâtrie.

Premiere, le BATELEUR tenant la verge des Mages, fait des miracles & trompe la crédulité des Peuples.

---

(1) La concupiscence.

(2) Osiris est souvent représenté un fouet à la main, avec un globe & un T : tout cela réuni, peut avoir produit dans la tête d'un Cartier Allemand une Boule Impériale.

(3) Ou sa vengeance, si c'est Osiris irrité.

Il eſt ſuivi d'une carte unique repréſentant LA FOLIE qui porte ſon ſac ou ſes défauts par derriere, tandis qu'un tigre ou les remords, lui dévorant les jarrets, retarde ſa marche vers le crime (1).

Ces vingt-deux premieres Cartes ſont non-ſeulement autant d'hiérogly-phes, qui placés dans leur ordre naturel retracent l'Hiſtoire des premiers tems, mais elles ſont encore autant de lettres (2) qui différemment combi-nées, peuvent former autant de phraſes; auſſi leur nom (A-tout) n'eſt que la traduction littérale de leur emploi & propriété générale.

I I.

Ce Jeu appliqué à la Divination.

Lorſque les Egyptiens eurent oublié la premiere interprétation de ces Ta-bleaux, & qu'ils s'en furent ſervis comme de ſimples lettres pour leur Ecriture ſacrée, il étoit naturel qu'un peuple auſſi ſuperſtitieux attachât une vertu occulte (3) à des caractères reſpectables par leur antiquité, & que les Prêtres, qui ſeuls en avoient l'intelligence, n'employoient que pour les choſes reli-gieuſes.

On inventa même de nouveaux caractères, & nous voyons dans l'Ecri-ture-Sainte que les Mages ainſi que ceux qui étoient initiés dans leurs ſe-crets, avoient une divination par la coupe (4).

Qu'ils opéroient des merveilles avec leur BÂTON (5).

Qu'ils conſultoient les TALISMANTS (6) ou des pierres gravées.

Qu'ils devinoient les choſes futures par des EPÉES (7), des FLÈCHES, des HA-CHES, enfin par les armes en général. Ces quatre Signes furent introduits parmi

---

(1) Cette Carte n'a point de rang : elle complette l'Alphabet ſacré, & répond au Tau qui veut dire complément, perfection : peut-être a-t-on voulu repréſenter dans ſon ſens le plus naturel le réſultat des actions des hommes.

(2) L'Alphabet Hébreu eſt compoſé de 22 Lettres.

(3) Auſſi la ſcience des Nombres & la valeur des Lettres a-t-elle été fort célébre au-trefois.

(4) La Coupe de Joſeph.

(5) La Verge de Moyſe & Mages de Pharaon.

(6) Les Dieux de Laban & les Théraphim, l'Urim & le Thummim.

(7) Ils faiſoient plus : ils fixoient le ſort des combats ; & ſi le Roi Joas avoit frappé la terre ſept fois, au lieu de trois, il auroit détruit la Syrie, *II. Rois, XIII*, 19.

les

les Tableaux religieux auſſi-tôt que l'établiſſement des Rois eut amené la différence des états dans la Société.

L'Epée marqua la Royauté & les Puiſſans de la Terre.

Les Prêtres faiſoient uſage de Canopes pour les Sacrifices, & la Coupe déſigna le Sacerdoce.

La Monnoie, le Commerce.

Le Bâton, la Houlette, l'Aiguillon repréſenterent l'Agriculture.

Ces quatre Caractères déjà myſtérieux, une fois réunis aux Tableaux Sacrés, durent faire eſpérer les plus grandes lumieres; & la combinaiſon fortuite qu'on obtenoit en mêlant ces Tableaux, formoit des phraſes que les Mages liſoient ou interprétoient comme des Arrêts du Deſtin; ce qui leur étoit d'autant plus facile qu'une conſtruction due au haſard devoit produire naturellement une obſcurité conſacrée au ſtyle des Oracles.

Chaque Etat eut donc ſon ſymbole qui le caractériſa; & parmi les différens Tableaux qui porterent cette image, il y en eut d'heureux & de malheureux, ſuivant que la poſition, le nombre des ſymboles & leurs ornemens, les rendirent propres à annoncer le bonheur ou l'infortune.

III.

Noms de diverſes CARTES, conſervés par les Eſpagnols.

Les noms de pluſieurs de ces Tableaux conſervés par les Eſpagnols, nous en font connoître la propriété. Ces noms ſont au nombre de ſept.

Le trois de denier, nombre myſtérieux, appellé le Seigneur, le Maître, conſacré au Dieu ſuprême, au Grand Iou.

Le trois de coupe, appellé la Dame, conſacré à la Reine des Cieux.

Le Borgne ou l'As de denier, *Phœbeæ lampadis inſtar.*, conſacré à Apollon.

La Vache ou les deux coupes, conſacrée à Apis ou Iſis.

Le grand Neuf, les neuf coupes; conſacré au Deſtin.

Le petit Neuf de denier, conſacré à Mercure.

Le Serpent ou l'As de bâton (Ophion) ſymbole fameux & ſacré chez les Egyptiens.

I V.

Attributs Mythologiques de plusieurs autres.

Plusieurs autres Tableaux sont accompagnés d'attributs Mythologiques qui paroissent destinés à leur imprimer une vertu particuliere & secrette.

Tels que les deux deniers entourés de la Ceinture mystique d'Isis.

Le quatre de denier, consacré à la bonne Fortune, peinte au milieu du Tableau, le pied sur sa boule & le voile déployé.

La Dame de bâton consacrée à Cérès; cette Dame est couronnée d'épis, porte la peau du lion, de même qu'Hercule le cultivateur par excellence.

Le Valet de coupe ayant le bonnet à la main, & portant respectueusement une coupe mystérieuse, couverte d'un voile; il semble en allongeant le bras, éloigner de lui cette coupe, pour nous apprendre qu'on ne doit approcher des choses sacrées qu'avec crainte, & ne chercher à connoître celles qui sont cachées qu'avec discrétion.

L'As d'Epée consacré à Mars. L'Epée est ornée d'une couronne, d'une palme & d'une branche d'olivier avec ses bayes, pour signifier la Victoire & ses fruits : il ne paroît y avoir aucune Carte heureuse dans cette couleur que celle-ci. Elle est unique, parce qu'il n'y a qu'une façon de bien faire la guerre; celle de vaincre pour avoir la paix. Cette épée est soutenue par un bras gauche sortant d'un nuage.

Le Tableau du bâton du Serpent, dont nous avons parlé plus haut, est orné de fleurs & de fruits de même que celui de l'Epée victorieuse; ce bâton mystérieux est soutenu par un bras droit sortant aussi d'une nuée, mais éclatante de rayons. Ces deux caractères semblent dire que l'Agriculture & l'Epée sont les deux bras de l'Empire & le soutien de la Société.

Les Coupes en général annonçoient le bonheur, & les deniers la richesse.

Les Bâtons destinés à l'Agriculture en pronostiquoient les récoltes plus ou moins abondantes, les choses qui devoient arriver à la campagne ou qui la regardoient.

Ils paroissent mélangés de bien & de mal : les quatre figures ont le bâton verd, semblable en cela au bâton fortuné, mais les autres Cartes paroissent, par des ornemens qui se compensent, indiquer l'indifférence : le deux seul, dont les bâtons sont couleur de sang, semble consacré à la mauvaise fortune.

Toutes les Epées ne présagent que des malheurs, sur-tout celles qui mar-

quées d'un nombre impair, portent encore une épée ſanglante. Le ſeul ſigne de la victoire, l'épée couronnée, eſt dans cette couleur le ſigne d'un heureux événement.

V.

COMPARAISON de ces Attributs avec les valeurs qu'on aſſigne aux Cartes modernes pour la Divination.

Nos Diſeurs de bonne-fortune ne ſachant pas lire les Hiéroglyphes, en ont ſouſtrait tous les Tableaux & changé juſqu'aux noms de coupe, de bâton, de denier & d'épée, dont ils ne connoiſſoient ni l'étymologie, ni l'expreſſion; ils ont ſubſtitué ceux de cœur, de carreau, de trefle & de pique.

Mais ils ont retenu certaines tournures & pluſieurs expreſſions conſacrées par l'uſage qui laiſſent entrevoir l'origine de leur divination. Selon eux,

Les Cœurs, (les Coupes), annoncent le bonheur.

Les Trefles, (les Deniers), la fortune.

Les Piques, (les Epées), le malheur.

Les Carreaux (1), (les Bâtons), l'indifférence & la campagne.

Le neuf de pique eſt une carte funeſte.

Celui de cœur, la carte du Soleil; il eſt aiſé d'y reconnoître le grand neuf, celui des coupes: de même que le petit neuf dans le neuf de trefle, qu'ils regardent auſſi comme une carte heureuſe.

Les as annoncent des Lettres, des Nouvelles: en effet qui eſt plus à même d'apporter des nouvelles que le BORGNE, (le Soleil) qui parcourt, voit & éclaire tout l'Univers?

L'as de pique & le huit de cœur préſagent la victoire; l'as couronné la pronoſtique de même, & d'autant plus heureuſe qu'il eſt accompagné des coupes ou des ſignes fortunés.

Les cœurs & plus particulierement le dix, dévoilent les événemens qui doivent arriver à la ville. La coupe, ſymbole du Sacerdoce, ſemble deſtinée à exprimer Memphis & le ſéjour des Pontifes.

L'as de cœur & la dame de carreau annoncent une tendreſſe heureuſe & fidelle. L'as de coupe exprime un bonheur unique, qu'on poſſede ſeul; la

---

(1) Il eſt à remarquer que dans l'Ecriture ſymbolique les Egyptiens traçoient des carreaux pour exprimer la campagne.

dame de carreau indique une femme qui vit à la campagne, ou comme à la campagne : & dans quels lieux peut-on eſpérer plus de vérité, d'innocence, qu'au village ?

Le neuf de trefle & la dame de cœur, marquent la jalouſie. Quoique le neuf de denier ſoit une carte fortunée, cependant une grande paſſion, même heureuſe, pour une Dame vivant dans le grand monde, ne laiſſe pas toujours ſon amant ſans inquiétude, &c. &c. On trouveroit encore une infinité de ſimilitudes qu'il eſt inutile de chercher, n'en voilà déjà que trop.

VI.

MANIERE dont on s'en ſervoit pour conſulter les Sorts.

Suppoſons actuellement que deux hommes qui veulent conſulter les Sorts, ont, l'un les vingt-deux lettres, l'autre les quatre couleurs, & qu'après avoir chacun mêlé les caractères, & s'être donné réciproquement à couper, ils commencent à compter enſemble juſqu'au nombre quatorze, tenant les tableaux & les cartes à l'envers pour n'en appercevoir que le dos ; alors s'il arrive une carte à ſon rang naturel, c'eſt-à-dire, qui porte le numéro appellé, elle doit être miſe à part avec le nombre de la lettre ſortie en même tems, qui ſera placé au-deſſus : celui qui tiendra les tableaux y remettra cette même lettre, pour que le livre du Deſtin ſoit toujours en ſon entier, & qu'il ne puiſſe y avoir, dans aucun cas, des phraſes incomplettes ; puis il remêlera & redonnera à couper. Enfin on coulera trois fois les cartes à fond avec les mêmes attentions ; & lorſque cette opération ſera achevée, il ne s'agira plus que de lire les numéros qui expriment les lettres ſorties. Le bonheur ou le malheur que préſage chacune d'elles, doit être combiné avec celui qu'annonce la carte qui leur correſpond, de même que leur puiſſance en plus ou en moins eſt déterminée par le nombre de cette même carte, multiplié par celui qui caractériſe la lettre. Et voilà pourquoi la Folie qui ne produit rien, eſt ſans numéro ; c'eſt, comme nous l'avons dit, le zéro de ce calcul.

VII.

C'étoit une grande portion de la Sageſſe ancienne.

Mais ſi les Sages de l'Egypte ſe ſervoient de tableaux ſacrés pour prédire l'avenir, lors même qu'ils n'avoient aucune indication qui pût leur faire préſumer les événemens futurs, avec quelles eſpérances ne devoient-ils pas ſe flatter de les connoître lorſque leurs recherches étoient précédées par des ſon-

ges qui pouvoient aider à développer la phrase produite par les tableaux des sorts !

Les Prêtres chez cet ancien Peuple formerent de bonne-heure une Société savante, chargée de conserver & d'étendre les connoissances humaines. Le Sacerdoce avoit ses Chefs, & les noms de JANNÈS & MAMBRÈS, que Saint PAUL nous a conservés dans sa seconde Epître à Timothée, sont des titres qui caractérisent les fonctions augustes des Pontifes. JANNÈS (1) signifie *l'Explicateur*, & MAMBRÈS le *Permutateur*, celui qui fait des prodiges.

Le Jannès & le Mambrès écrivoient leurs interprétations, leurs découvertes, leurs miracles. La suite non-interrompue de ces Mémo res (2) formoit un corps de Science & de Doctrine, où les Prêtres puisoient leurs conoissances physiques & morales : ils observoient, sous l'inspection de leurs Chefs, le cours des Astres, les inondations du Nil, les Phénomènes, &c. Les Rois les assembloient quelquefois pour s'aider de leurs conseils. Nous voyons que du tems du Patriarche Joseph ils furent appellés par Pharaon pour interpréter un songe ; & si Joseph seul eut la gloire d'en découvrir le sens, il n'en reste pas moins prouvé qu'une des fonctions des Mages étoit d'expliquer les songes.

Les Egyptiens (3) n'avoient point encore donné dans les erreurs de l'idolâtrie; mais Dieu dans ces tems reculés manifestant souvent aux hommes sa volonté, si quelqu'un avoit pû regarder comme téméraire de l'interroger sur ses décrets éternels, il auroit au moins dû paroître pardonnable de chercher à les pénétrer, lorsque la Divinité sembloit, non-seulement approuver, mais même provoquer, par des songes, cette curiosité : aussi leur interprétation fut-elle un Art sublime, une science sacrée dont on faisoit une étude particuliere, réservée aux Ministres des Autels : & lorsque les Officiers de Pharaon, prisonniers avec Joseph, s'affligeoient de n'avoir personne pour expliquer leurs songes, ce n'est pas qu'ils n'eussent des compagnons de leur infortune ; mais c'est qu'enfermés dans la prison du Chef de la Milice, il n'y avoit personne parmi les soldats qui pût faire les cérémonies religieuses, qui eût les tableaux sacrés, bien loin d'en avoir l'intelligence. La réponse même du

(1) De même que Pharaon signifie le Souverain sans être le nom particulier d'aucun Prince qui ait gouverné l'Egypte.

(2) Le Pape GELASE I. mit en 491 quelques Livres de Jannès & Mambrès au nombre des apocryphes.

(3) Long-tems encore après cette époque les Mages reconnurent le doigt de Dieu dans les Miracles de Moyse.

Patriarche paroît expliquer leur penſée : eſt-ce que l'interprétation, leur dit-il, ne dépend pas du Seigneur ? racontez-moi ce que vous avez vu.

Mais pour revenir aux fonctions des Prêtres, ils commençoient par écrire en lettres vulgaires le ſonge dont il s'agiſſoit, comme dans toute divination où il y avoit une demande poſitive dont il falloit chercher la réponſe dans le Livre des Sorts, & après avoir mêlé les lettres ſacrées on en tiroit les tableaux, avec l'attention de les placer ſcrupuleuſement ſous les mots dont on cherchoit l'explication ; & la phraſe formée par ces tableaux, étoit déchiffrée par le Jannès.

Suppoſons, par exemple, qu'un Mage eût voulu interpréter le ſonge de Pharaon dont nous parlions tout-à-l'heure, ainſi qu'ils avoient eſſayé d'imiter les miracles de Moyſe, & qu'il eût amené le bâton fortuné, ſymbole par excellence de l'Agriculture, ſuivi du Cavalier & du Roi (1) ; qu'il ſortît en même tems du Livre du Deſtin la Carte du Soleil, la Fortune & le Fol, on aura le premier membre de la phraſe qu'on cherche. S'il ſort enſuite le deux & le cinq de bâton dont le ſymbole eſt marqué de ſang, & que des tableaux ſacrés on tire un Typhon & la Mort, il auroit obtenu une eſpèce d'interprétation du ſonge du Roi, qui pourroit avoir été écrit ainſi en lettres ordinaires :

Sept vaches graſſes & ſept maigres qui les dévorent.

Bâton. 1	Le Roi. 4	Le Cavalier. 2		2 de Bâ-ton.	5 de Bâ-ton.
Le Soleil.	La Fortune.	Le Fol.		Typhon.	La Mort.

(1) Le Valet vaut . . . . 1.
Le Cavalier. . . . . 2.
La Dame . . . . 3.
Le Roi . . . . 4.

Calcul naturel qui résulte de cet arrangement.

Le Bâton vaut	1.	Le Soleil annonce le bonheur.
Le Roi	4.	La Fortune (1) de même.
Le Cavalier	2.	Le Fol ou zéro met le Soleil aux centaines.
Total..........	7.	

Le Signe de l'Agriculture donne ſept.

On lira donc, ſept années d'une agriculture fortunée donneront une abondance cent fois plus grande qu'on ne l'aura jamais éprouvée.

Le ſecond membre de cette phraſe, fermé par le deux & le cinq de bâton, donne auſſi le nombre de ſept qui, combiné avec le Typhon & la Mort, annonce ſept années de diſette, la famine & les maux qu'elle entraîne.

Cette explication paroîtra encore plus naturelle ſi l'on fait attention au ſens & à la valeur des lettres que les tableaux repréſentent.

Le Soleil répondant au Gimel, veut dire, dans ce ſens, rétribution, bonheur.

La Fortune ou le Lamed ſignifie Régle, Loi, Science.

Le Fol n'exprime rien par lui-même, il répond au Tau, c'eſt ſimplement un ſigne, une marque.

Le Typhon ou le Zaïn annonce l'inconſtance, l'erreur, la foi violée, le crime.

La Mort ou le Thet indique l'action de balayer : en effet, la Mort eſt une terrible balayeuſe.

Teleuté en Grec qui veut dire la fin, pourroit être, en ce ſens, un dérivé de Thet.

Il ne ſeroit pas difficile de trouver dans les mœurs Egyptiennes l'origine de la plûpart de nos ſuperſtitions : par exemple, il paroît que celle de faire tourner le tamis pour connoître un voleur, doit ſa naiſſance à la coutume que ce Peuple avoit de marquer les voleurs avec un fer chaud, d'un ת T, & d'un ס Samech (2), en mettant ces deux caractères, l'un ſur l'autre, pour en faire un chiffre, *Signum adherens*, qui ſervît à annoncer qu'on ſe méfiât de celui qui le portoit, on produit une figure qui reſſemble aſſez à une paire de ciſeaux

(1) Précédée d'une Carte heureuſe.

(2) *Tau*, ſigne : *Samech*, adhéſion.

piqués dans un cercle, dans un crible, lequel doit se détacher lorsqu'on prononcera le nom du voleur & le fera connoître.

La Divination par la Bible, l'Evangile & nos Livres Canoniques, qu'on appelloit le sort des Saints, dont il est parlé dans la cent neuviéme Lettre de Saint Augustin & dans plusieurs Conciles, entr'autres celui d'Orléans; les sorts de Saint-Martin de Tours qui étoient si fameux, paroissent avoir été envisagés comme un contre-poison de la Divination Egyptienne par le Livre du Destin. Il en est de même des présages qu'on tiroit de l'Evangile, *ad apperturam libri*, lorsqu'après l'élection d'un Evêque on vouloit connoître quelle seroit sa conduite dans l'Episcopat.

Mais tel est le sort des choses humaines : d'une Science aussi sublime, qui a occupé les plus Grands Hommes, les plus savans Philosophes, les Saints les plus respectables, il ne nous reste que l'usage des enfans de tirer à la belle lettre.

VIII.

Cartes auxquelles les Diseurs de bonne-aventure attachent des pronostics.

On se sert d'un Jeu de Piquet qu'on mêle, & on fait couper par la personne intéressée.

On tire une Carte qu'on nomme As, la seconde Sept, & ainsi en remontant jusqu'au Roi : on met à part toutes les Cartes qui arrivent dans l'ordre du calcul qu'on vient d'établir : c'est-à-dire que si en nommant As, Sept, ou tel autre, il arrive un As, un Sept, ou celle qui a été nommée, c'est celle qu'il faut mettre à part. On recommence toujours jusqu'à ce qu'on ait épuisé le Jeu; & si sur la fin il ne reste pas assez de Cartes pour aller jusqu'au Roi inclusivement, on reprend des Cartes, sans les mêler ni couper, pour achever le calcul jusqu'au Roi.

Cette opération du Jeu entier se fait trois fois de la même maniere. Il faut avoir le plus grand soin d'arranger les Cartes qui sortent du Jeu, dans l'ordre qu'elles arrivent, & sur la même ligne, ce qui produit une phrase hiéroglyphique; & voici le moyen de la lire.

Toutes les peintures représentent les Personnages dont il peut être question; la premiere qui arrive est toujours celle dont il s'agit.

Les Rois sont l'image des Souverains, des Parens, des Généraux, des Magistrats, des Vieillards.

Les

Les Dames ont les mêmes caractères dans leur genre relativement aux circonstances, soit dans l'Ordre politique, grave ou joyeux : tantôt elles sont puissantes, adroites, intriguantes, fidelles ou légeres, passionnées ou indifférentes, quelquefois rivales, complaisantes, confidentes, perfides, &c. S'il arrive deux Cartes du même genre, ce sont les secondes qui jouent les seconds rôles.

Les Valets sont des jeunes Gens, des Guerriers, des Amoureux, des Petits-Maîtres, des Rivanx, &c.

Les Sept & les Huit sont des Demoiselles de tous les genres. Le Neuf de cœur se nomme, par excellence, la Carte du Soleil, parce qu'il annonce toujours des choses brillantes, agréables, des succès, sur-tout s'il est réuni avec le Neuf de trefle, qui est aussi une Carte de merveilleux augure. Le Neuf de carreau désigne le retard en bien ou en mal.

Le Neuf de pique est la plus mauvaise Carte : il ne présage que des ruines, des maladies, la mort.

Le Dix de cœur désigne la Ville ; celui de carreau, la campagne ; le Dix de trefle, fortune, argent ; celui de pique, des peines & des chagrins.

Les As annoncent des lettres, des nouvelles.

Si les quatre Dames arrivent ensemble, cela signifie babil, querelles.

Plusieurs Valets ensemble annoncent rivalité, dispute & combats.

Les trefles en général, sur-tout s'ils sortent ensemble, annoncent succès, avantage, fortune, argent.

Les carreaux, la campagne, indifférence.

Les cœurs, contentement, bonheur.

Les piques, pénurie, soucis, chagrins, la mort.

Il faut avoir soin d'arranger les Cartes dans le même ordre qu'elles sortent, & sur la même ligne, pour ne pas déranger la phrase, & la lire plus facilement.

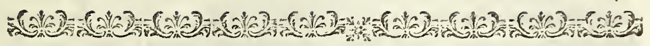
Les événemens prédits, en bien ou en mal, peuvent être plus ou moins avantageux ou malheureux, suivant que la Carte principale qui les annonce est accompagnée : les piques, par exemple, accompagnés de trefles, surtout s'ils arrivent entre deux trefles, sont moins dangereux ; comme le trefle entre deux piques ou accolé d'un pique, est moins fortuné.

Quelquefois le commencement annonce des accidens funestes ; mais la fin des Cartes est favorable, s'il y a beaucoup de trefles ; on les regarde comme amoindris, plus ou moins, suivant la quantité : s'ils sont suivis du Neuf,

de l'As ou du Dix, cela prouve qu'on a couru de grands dangers, mais qu'ils ſont paſſés, & que la Fortune change de face.

Les As	1 de carreau,	8 de cœur,	bonne Nouvelle.
	1 de cœur,	Dame de pique,	Viſite de femme.
	1 de cœur,	Valet de cœur,	Victoire.
	1, 9 & Valet de cœur,		l'Amant heureux.
	1,	10 & 8 de pique,	Malheur
	1 de pique,	8 de cœur,	Victoire.
	1 de trefle, Valet de pique,		Amitié.
Les 7	7 & 10 de cœur,		Amitié de Demoiſelle.
	7 de cœur, Dame de careau,		Amitié de femme.
	7 de carreau, Roi de cœur,		Retard.
Les 9	Trois Neufs ou trois Dix,		Réuſſite.
Les 10	10 de trefle, Roi de pique,		Préſent.
	10 de trefle & Valet de trefle,		un Amoureux.
	10 de pique, Valet de careau,		quelqu'un d'inquiet.
	10 de cœur, Roi de trefle,		Amitié ſincère.





DES SEPT ROIS
ADMINISTRATEURS.

Empire des Modes.

Tout eſt ſoumis à la domination impérieuſe des Modes : elles ſubjuguent l'Homme depuis ſa naiſſance juſques à ſa mort. Ce n'eſt pas ſeulement dans la maniere de ſe mettre, qu'il éprouve ces changemens, changemens tels, qu'une perſonne qui hier nous paroiſſoit grande, a perdu aujourd'hui juſqu'à deux pieds de ſa taille : que telle autre qui entrant dans une voiture pouvoit y avoir la tête droite, eſt forcée de la pencher juſques ſur ſes genoux, & telles autres métamorphoſes merveilleuſes dignes d'un Ovide moderne : mais cet Empire s'eſt étendu juſques ſur les Sciences, ſur ces Sciences qui devroient être inébranlables ſi elles étoient fondées ſur la Nature toujours vraie, toujours la même. Le Savant eſt alternativement ſectateur de Platon, d'Ariſtote, de Deſcartes, de Newton. Hier tout Paris s'occupoit d'une Science, elle étoit merveilleuſe : aujourd'hui, elle eſt dans l'oubli le plus complet, une autre a pris ſa place Eſt-il donc étonnant que ce qui fait l'objet de nos recherches, ſoit hors de mode, qu'il paroiſſe ſurprenant, extraordinaire, venu de l'autre Monde ? Certainement le Monde ancien & le Monde actuel ſont bien différens, quoique nous ne ceſſions d'en montrer les rapports.

A la tête de ces objets, qui ont tout-à-fait paſſé de mode, que l'Antiquité exaltoit & dont nous ne faiſons nul cas, nous pouvons placer hardiment la Formule du nombre Sept, cette Formule dont nous avons déjà eu tant de fois occaſion de parler, ſur laquelle fut fondée le jeu des Tarots dont nous venons de nous occuper, & qui revient ſans ceſſe dès qu'on parle antiquité

Il eſt vrai que nos Savans modernes l'ont abjurée, parce qu'ils ont cru d'abord que les Anciens ne l'avoient admiſe que dans des idées ſuperſtitieuſes, ce qui n'eſt pas, du moins dans ſon origine ; & enſuite, parce qu'ils ont ſans doute trouvé des formules plus vraies.

Cependant, celle-là nous aſſujettit encore aujourd'hui dans les ſept Planettes, les ſept jours de la ſemaine, les ſept métaux, les ſept couleurs, les ſeptante Interprètes, les ſept, &c. &c. Nous avons beau vouloir être à la nouvelle mode, le Vulgaire s'obſtine à conſerver l'ancienne.

On ſait d'ailleurs que les Egyptiens ramenoient à cette formule les élé-

mens de toutes les Sciences : qu'ils l'appliquoient à la Grammaire, à cause des sept esprits ou voyelles ; à la Musique, à cause des sept tons ; à l'Astronomie, à cause des sept Planettes, &c. à la Chymie, à cause des sept métaux ; au Calendrier, à cause des sept jours : aux Cartes même, comme nous venons de le voir, afin que tout ramenât à l'unité, vraie harmonie de l'Univers.

Formule de Sept appliquée à la Législation.

C'est par la même raison que ces Anciens eurent les sept Merveilles du Monde, les sept embouchures du Nil, les sept Sages, les sept Poëtes, &c. &c.

Mais ce qu'on n'a pas vu, c'est que cette Formule fut également appliquée à la politique, à l'art de gouverner : c'est que les Anciens représenterent toutes les parties de l'administration sous une suite de sept Rois, dont chacun avoit réglé une portion particuliere du Gouvernement, en sorte qu'il n'avoit été complet & parfait que lorsque le septieme Roi avoit paru ; & qu'ayant terminé la tâche totale, la Royauté avoit été suprimée.

Rien n'étoit plus ingénieux : d'un côté, la science de la législation s'avançoit de front avec toutes les autres : d'un autre coté, sept Personnages représentés avec des attributs divers, relatifs à une législation complette, suppléoient merveilleusement à l'art d'écrire si difficile dans les anciens tems.

Ces galeries de tableaux parloient bien plus à l'imagination, que nos froids Ouvrages Elémentaires. Un Commençant avoit bien plus d'idées dans l'esprit, après avoir vu la galerie des XII grands Dieux, celle des XII Travaux d'Hercule ou de l'Année, celle des XII Rois, ou telle autre, qu'il n'en a après avoir lu ses tristes & abstraits Elémens qui ne disent rien à son imagination.

Cependant où trouverons-nous ces sept Rois inconnus jusques ici ? Sera-ce dans les Ouvrages primitifs des Anciens ? mais ils ne composoient que des tableaux. Sera-ce dans ces tableaux ? mais ils n'existent plus, à moins qu'ils ne soient sur quelques-uns des anciens murs des Temples de l'Egypte, de ces Temples dont toutes les peintures étoient autant de leçons intéressantes.

Nous ne pouvons les trouver qu'à la tête de l'Histoire de chaque Nation : les Nations primitives avoient représenté l'administration entiere comme une suite de sept Princes distingués chacun par des attributs & par des actions différentes. Les Historiens qui ne vinrent que long-tems après que l'esprit de toutes ces choses se fut perdu, & qui recueillirent les traditions primitives avec d'autant plus de soin qu'ils n'y comprenoient rien, ces Historiens, dis-je, prirent nécessairement ces sept Personnages pour autant de Rois qui avoient tenu avec éclat les rênes des Empires : jusqu'à ce que le septieme & dernier se fût fait chasser par sa mauvaise conduite, ou eût été privé de ses Etats par une guerre malheureuse qui détruisît le Royaume.

C'eſt ainſi que l'Agriculteur ou Hercule repréſenté avec ſes XII Travaux, fut regardé comme un perſonnage réel: & que les XII mois de l'année repréſentés ſous l'emblême de XII Perſonnages, devinrent autant d'êtres réels.

Ici, je vois l'eſprit du Lecteur nous devancer de viteſſe, être ſaiſi de frayeur pour les VII Rois de Rome, & ſe ſoulever contre nous, comme ſi nous nous faiſions un jeu de détrôner les anciens Rois, ainſi qu'un Docteur célèbre étoit accuſé de dénicher les Saints: mais qu'on ſe raſſure; les Rois de Rome ſont appuyés ſur des Monumens trop inébranlables ſans doute, pour que nous ne voyions en eux que des perſonnages allégoriques. Nos vues ne furent jamais d'ébranler la Foi Hiſtorique; elles tendent toutes au contraire à l'affermir en l'épurant, en la débarraſſant de cette multitude d'allégories ou d'emblêmes que des Ecrivains mal-adroits confondirent avec les traditions hiſtoriques. Ces objets ne ſe contrediſant plus, ou n'étant plus confondus l'un avec l'autre, la lumiere & la vérité y auront tout à gagner; la ſageſſe des Anciens ſera infiniment mieux connue, & elle en deviendra plus agréable: & les faits antiques ſeront débarraſſés d'une multitude d'objets hétérogenes, qui en affoibliſſoient néceſſairement la créance.

D'ailleurs, ſi nous nous trompons, on nous redreſſera, & ce ſera un gain manifeſte pour tout le monde.

Variétés qu'éprouva cette Peinture.

Avant que nous montrions ces ſept Rois chez divers Peuples de l'Antiquité, nous devons obſerver que plus les Ecrivains d'une Nation auront été habiles, nombreux & bavards, ou *loquaces*, Rhéteurs pour mieux dire, & plus l'Hiſtoire de ces ſept Perſonnages aura été chargée de faits, ſera devenue volumineuſe, aura preſqu'atteint la certitude de la Foi Hiſtorique: tandis que chez d'autres Peuples qui n'auront pas eu les mêmes avantages, ces ſept Rois ſeront reſtés un ſimple tableau, qu'on n'aura conſervé que par reſpect pour ſa vétuſté, ſans ſavoir d'ailleurs qu'en faire. Telle une pelotte de neige qui tombe du haut des Alpes, devient une maſſe énorme qui ſous le nom d'avalanche, finit par couvrir une vaſte étendue de terrain avec tous ſes habitans: telle une riviere groſſie de cent autres, parvient à l'Océan avec une maſſe d'eaux qui en fait reculer les ondes.

Ces ſept Rois Allégoriques, ces ſept Eſprits Adminiſtrateurs, nous les avons déjà trouvés ſans nous donner beaucoup de peine chez quatre Nations très-connues: avec des recherches plus ſuivies, les trouverions-nous peut-être ailleurs: mais elles n'ajouteroient rien à la force des conſéquences qui réſul-

tent de cet accord, d'autant plus ſenſible qu'il conſiſte non-ſeulement dans le même nombre de perſonnages, mais ſur-tout dans leurs noms, dans leurs attributs, dans l'ordre conſtant qu'ils obſervent entr'eux, & juſques dans la deſtruction qui ſuit le ſeptieme.

I.

Les SEPT ROIS *Adminiſtrateurs du* JAPON.

Ces ſept Rois, nous commençons à les trouver au Japon; chez ces Inſulaires ſitués aux extrémités Orientales de l'ancien Monde, qui n'eurent jamais rien de commun avec les Egyptiens, avec les Grecs, avec les Romains; qui par conſéquent n'eurent aucun motif de renchérir à cet égard ſur leurs voiſins: tels l'Antiquité leur a donné ces ſept Rois, tels ils nous les ont tranſmis ſans en ôter, ſans y ajouter, avec une bonne foi digne de ces tems primitifs

Les Japonois placent donc à la tête de leur Hiſtoire ſept Eſprits Adminiſtrateurs, ſept Perſonnages Divins, par leſquels ils prétendent avoir été gouvernés avant tout. Ces Perſonnages ſont déſignés par l'épithète commune de NO MIK-OTTO. Le célèbre Voyageur KEMPFER dit que ce nom eſt relatif à la félicité de ces premiers Monarques: l'étymologie de ces deux mots primitifs répond aſſez à cette idée. NO ſignifie Eſprit, Intelligence; MIK, grand; OTT, ſigne. Il ſignifieroit donc *ſignes des grandes Intelligences*, *portrait des grands Adminiſtrateurs*: or ces Adminiſtrateurs étoient l'enſemble des objets néceſſaires pour la félicité des Peuples.

Faut-il ajouter que NO, MIK, OT, ſont des mots primitifs exprimant les mêmes idées que nous leur aſſignons ici, & dont nous avons eu occaſion d'inſérer les familles dans nos Origines Françoiſes & dans nos Origines Latines?

Outre ces noms communs à tous les ſept, les trois premiers en ont un autre en commun, celui de KUN: nom encore primitif qui ſignifie Prince Souverain; & qui exiſte dans le KING des Anglois, dans le KOENIG des Allemands, dans le CO-EN des Orientaux; chez tous, Prince Souverain.

KEMPFER à qui ſeul nous devons ces lumieres Japonnoiſes, convient que les noms de ces ſept Dieux-Souverains ſont purement métaphoriques, & qu'on ne trouve autre choſe que ces noms dans leurs Livres Hiſtoriques: qu'ils n'y joignent aucune particularité relative à leur vie, à leurs actions, à leur Gouvernement: qu'ils croyent religieuſement que ces Etres ſpirituels ont réellement regné au Japon pendant un tems; mais qu'il ne leur eſt pas poſſible

ni de concevoir comment cela a pu arriver, ni de déterminer combien leur Gouvernement a duré (1).

On voit donc ici un tableau allégorique antérieur aux Japonois, qu'ils ont reçu de leurs Ancêtres, & auquel ils ne connoissent plus rien ; mais qu'ils ont la bonne foi de donner pour ce qu'il est, & de laisser tel qu'il est.

Les Asiatiques, les Grecs sur-tout, n'ont pas été si flegmatiques : ils avoient également ce tableau allégorique ; ils voulurent le chanter, l'embellir de toute leur imagination : ils en firent des Rois successifs ; ils leur assignerent un Empire ; ils attribuerent à chacun des fonctions particulieres ; sur-tout ils brillerent dans les événemens dont ils chargerent la destruction de leur Empire : ce fut pour leur génie allégorique & romanesque une source féconde de tableaux dans tous les genres.

Ainsi, ce que les Japonois ne conçoivent pas, quoiqu'ils l'admettent, deviendra très lumineux par les principes que nous avons déjà posés, & par la comparaison que nous allons faire de leurs sept Rois avec ceux de quelques autres Nations ; en sorte qu'il restera démontré que l'ensemble de ces sept Princes donnés du Ciel, & qui n'occupent aucun tems, est le Tableau des sept Portions qui composent un Gouvernement bien constitué & harmonique.

Je ne doute pas qu'avec un Dictionnaire Japonois, ou même avec un peu d'application, nous ne pussions établir les mêmes vérités par le nom particulier donné à chacun de ces Esprits Administrateurs. Par exemple, le cinquieme a le titre particulier de Tsi, céleste ou divin, par excellence. Tono Tsi, le Grand Dieu.

Le quatrieme est appellé, à la vérité, Ou-Tsin, le céleste, mais sans l'addition de Ton, grand, très grand.

Cette remarque est essentielle, le cinquieme ayant toujours été distingué des autres d'une maniere très-particuliere, & toujours relative aux mêmes objets.

II.

Les Sept Rois Administrateurs de l'Egypte.

L'Egypte, ce Royaume de Sages où tout étoit fait avec nombre, poids & mesure, & où les plus hautes Sciences étoient ramenées à des formules

(1) Hist. du Japon, par Kempfer. Tom. I, 154.

ſimples & communes à toutes ; l'Egypte, diſons-nous, ne laiſſa pas échapper les avantages qu'elle pouvoit retirer de cette formule, relativement à la politique & à l'adminiſtration. Elle eut donc également les ſept Rois ſpirituels du Japon, & elle leur donna des noms & des emplois relatifs à leur nature ; ainſi ſon Hiſtoire devient pour nous un ſupplément de ce que nous venons de voir chez ces Inſulaires.

Ces ſept Dieux, ou Eſprits Adminiſtrateurs de l'Egypte, avant qu'elle eût des Rois véritables, ſont ceux-ci :

PHTA, le Vulcain des Grecs, le Feu-Lumiere.
CHOM, le Soleil, ou l'Apollon des Grecs.
CNEPH, ou Agatho-Démon, la Bonne Fortune invincible.
SERAPIS, le Pluton des Grecs.
MENDÈS, le Pan de ceux-ci.
OSIRIS & ISIS, Bienfaiteurs de l'Egypte.
TYPHON, le ſuperbe, le méchant, qui fait périr ſon Prédéceſſeur, & qui eſt lui-même exterminé par les Dieux.

Ici les Noms & les Attributs de ces Perſonnages commencent à développer le ſyſtême d'après lequel fut inventé le Tableau des ſept Eſprits Adminiſtrateurs.

Dans tout Empire, dans toute Société bien policée, il faut un Fondateur, & ce Fondateur ne peut être ſéparé de la lumiere : les Egyptiens l'appellerent donc VULCAIN.

Il faut enſuite un Légiſlateur, qui en compoſe habilement toutes les parties ; ce Légiſlateur fut donc CHOM ou Apollon, regardé comme la ſource de toute harmonie, comme le Légiſlateur univerſel.

Il ne ſuffit pas d'établir un Empire ſur la lumiere & ſur de bonnes Loix, il faut le mettre à l'abri de toute invaſion étrangere ; il faut le mettre ſur un pied de défenſe invincible : ici eſt donc placée la Bonne Fortune invincible, CNEPH le victorieux.

En vain tout eſt réglé de maniere à réſiſter aux invaſions étrangeres, ſi la diſcorde & les diſſenſions régnent au-dedans. Il faut donc établir une Police exacte & ſévere ; auſſi s'avance au quatrieme rang SERAPIS ou le Juſticier, le PLUTON des Grecs, qui punit juſques dans l'Enfer les fautes des mauvais Citoyens.

Le Culte public, les Cérémonies de la Religion, les Jeux qui compoſoient eſſentiellement ce Culte & ces Cérémonies, faiſoient une partie eſſentielle de l'adminiſtration. On la mit ſous la protection de la Divinité Suprême.

On

On voit donc ici au cinquieme rang MENDÈS, le PAN des Grecs, ou la NATURE Universelle, qui, avec son Orgue à sept tuyaux, répand la joie & la sérénité par-tout, & apprend aux Mortels à danser & à se réjouir à la vue des bienfaits dont les comble le Maître de la Nature Universelle.

Nulle Société ne peut devenir florissante que par l'établissement des Arts de toute espèce, & par les diverses classes des Citoyens qui concourent toutes à la perfection & à la plénitude de la République. Ces grandes idées sont supérieurement indiquées par OSIRIS & par ISIS, représentés sans cesse comme les Bienfaiteurs du Genre Humain, à cause des Arts qu'ils inventerent : *Osiris*, pour les Arts laborieux des hommes : *Isis*, pour les Arts industrieux & aisés exécutés par les femmes, & par la maniere dont ils distribuerent en diverses Classes tous les Habitans de l'Egypte.

Enfin TYPHON, ou le mauvais Principe, ferme la marche. On vouloit enseigner par-là aux Humains que la Superbe, ou l'Orgueil, marche toujours avant l'écrasement ; & que si on ne maintient ces sages établissemens, le mal survient comme un torrent qui entraîne tout.

Les SEPT *ROIS de* TROIE.

Les Orientaux Allégoristes ne négligerent pas une aussi belle source de Récits historiques en apparence. Ils transporterent donc à TROIE, Capitale de la Phrygie, le Siége des sept Rois, & la scène de leurs faits mémorables. Les Grecs, à la vérité, nous ont conservé ces Récits ; mais ils n'en furent pas les inventeurs, puisque les noms de ces Rois Troyens sont Orientaux, & choisis de la maniere la mieux assortie à leurs fonctions, comme nous l'allons voir.

Le nom même de la Ville de Troie prêtoit parfaitement à l'allusion, puisqu'il se confondoit dans l'Orient avec le mot T-Roi-E, la Royauté, l'Empire, l'Aministration. En parlant du Tableau de la Royauté, de l'Administration en général, on avoit l'air de ne parler que de la Ville de Troie ; & telle étoit la marche constante de l'Allégorie de paroître parler de toute autre chose que ce dont il s'agissoit, & qu'on avoit le plus d'envie de faire connoître.

Ajoutons qu'on trouvera sans doute très-surprenant qu'il ne se soit conservé jusqu'à nous que ce Tableau fictif de Troie ; soit qu'il n'ait jamais existé d'Histoire de Troie, soit que l'Allégorie, plus brillante, ait étouffé tout ce qui

regardoit réellement cette Ville: c'étoit courir après l'ombre ; mais cette ombre valoit ſans doute plus que la réalité.

L'Hiſtoire de Troie eſt, en effet, plus connue par ſes Récits allégoriques, que par ſes Monumens hiſtoriques. L'Abbé BANIER, qui voulut tout prouver par l'Hiſtoire, eſt forcé d'en convenir lui-même ; car ſon Hiſtoire de Troie eſt, comme hiſtorique, un morceau abſolument décharné & ſans vie, où la Fable eſt beaucoup plus étendue que le peu de faits qu'on pourroit y trouver : il ſera fort aiſé d'en juger, car nous allons la rapporter en entier.

Cet Abbé commence par avouer que l'origine des Troyens & de leur Ville eſt comme celle de tous les autres Peuples, environnée de ténebres & de fictions, & qu'on trouve divers ſentimens parmi les Auteurs qui en ont parlé. Les uns les font venir de Crète, les autres d'Italie, ou de Samothrace, ou d'Athènes, ou d'Arcadie : n'eſt-ce pas un Hiſtoire bien claire ?

» Quoi qu'il en ſoit, dit-il, en prenant leur Hiſtoire vers le tems de Dardanus, pourvu qu'on le croye avec Diodore de Sicile & Apollodore, Thrace ou » Samothrace d'origine, & non d'Italie, comme a fait Virgile qui a voulu par-» là flatter les Romains, cette Hiſtoire, dis-je, commence alors à devenir moins » obſcure ».

Nous reſpirons donc : cependant voyons quelle eſt cette Hiſtoire un peu moins obſcure qu'on nous promet.

DARDANUS abandonne la Samothrace, après que ſon frere Jaſion a été tué d'un coup de foudre pour avoir offenſé Cérès : nous voilà donc encore dans la Fable (1).

Il vient en Phrygie, épouſe la fille du Roi Scamandre ; mais c'eſt un fleuve : nous voilà donc dans les Allégories. Il ſuccede à ſon Beau-Pere, & il paſſe pour le Fondateur du Royaume de Troie. Scamandre n'étoit donc pas Roi ; ou cette prétendue Fondation n'en eſt pas une.

ERICHTONIUS lui ſuccede ; mais on ne ſait que ſon nom : ne voilà-t-il pas une Hiſtoire bien appuyée ? Erichtonius cependant eſt un nom allégorique, & nous le retrouvons au nombre des Rois allégoriques d'Athènes.

TROS eſt le troiſieme ; il donne ſon nom à Troie, appellée auparavant Dardanie.

ILUS eſt le quatrieme, il bâtit la Citadelle d'ILION, ce qu'il ne faut pas omettre.

---

(1) *Voyez* Hiſtoire du Calendrier, page 573, où nous avons expliqué cette Hiſtoire de Jaſion.

Ganymede enlevé par l'Aigle d'Iou, ſe trouve ici à côté d'Ilus ſon frere; circonſtance eſſentielle: il eſt Pere du ſuivant.

Laomedon eſt un ſixieme Perſonnage : il ſe ſert de Neptune pour renfermer Troie par de hautes murailles : mais il lui manque de parole. Le Dieu irrité renverſe les murs qu'il a élevés; & exige qu'une Fille du Sang Royal ſoit expoſée à un de ſes Monſtres marins : le ſort tombe ſur ſa fille Hesione. Hercule offre de la délivrer, à condition que Laomedon lui fera préſent d'un attelage de chevaux : ce malheureux Roi ne tient pas plus parole à Hercule qu'à Neptune : Hercule ſaccage donc ſa Capitale, lui enlève ſa fille qu'il donne à Telamon, ôte la vie au Roi même, & met ſur le Trône ſon fils Podarce racheté par Héſione, & qui en fut appellé Priam : appellera-t on cela de l'Hiſtoire ?

Priam eſt le ſeptieme Perſonnage : enfin arrive ce ſeptieme Roi ou Prince dont l'Hiſtoire n'eſt pas moins chargée d'évenemens allégoriques que celle de ſes Prédéceſſeurs. Il s'appelle Podarce; on change ſon nom en celui de Priam; il eſt Pere de cinquante Enfans : il perd le Royaume & la vie à cauſe de ſon fils Pâris, & celui-ci eſt un Prince adultere qui a enlevé la femme de Ménélas, & cette belle s'appelle Hélene; toutes circonſtances allégoriques.

Qu'eſt ce donc qui reſte d'hiſtorique? où eſt cette prétendue Hiſtoire de Troie ? Cependant, voilà tout ce que nous apprend l'Hiſtorien Banier : je n'ai pas omis un trait.

Certainement rien ne reſſemble moins à de l'Hiſtoire : nous y retrouvons avec une exactitude très-remarquable, nos ſept grands Perſonnages allégoriques, premiers Rois de chaque Peuple, modèle de toute Légiſlation.

Dardanus eſt le Fondateur, celui qui donne à ſon établiſſement une durée inébranlable. Son nom vient de Dar ou Dur, ferme, qui dure, durée; & Tan, pays : il ſignifie donc, celui qui établit un Empire ferme & durable. Ce Prince épouſe en même tems la fille du fleuve Scamandre, Roi du Pays: mais la Terre, la Terre ferme, le ſec, fut toujours regardé comme la production des Eaux, comme en étant la fille : ceci eſt donc encore vrai au ſens allégorique.

Erich-Ton lui ſuccède; mais Ton ſignifie puiſſant; Ers, la Terre; c'eſt celui qui règne ſur la Terre par une excellente Législation, puiſque ſans loi, nulle propriété, nul Etat, nul Empire.

Tros donne ſon nom à la Ville : il a donc mérité les honneurs par ſes faits glorieux : c'eſt qu'il peint, comme nous l'avons vu dans l'Eſſai ſur le Blaſon, l'Agriculture pépiniere d'une vaillante Milice, qui ſeule peut élever la gloire

d'un Empire : ce n'eſt qu'alors qu'il peut exiſter des Villes, de grandes Capitales : elles ne peuvent arriver qu'à la ſuite de pluſieurs générations.

Ilus eſt le quatrieme, & il conſtruit Ilium ou la Citadelle de Troie. En effet, lorſque l'Empire eſt élevé, que les Loix ſont faites, que les Défenſeurs de l'Etat ſont en pied, il faut régler la Police intérieure qui exige des Forteresſes pour la maintenir contre les entrepriſes des factieux & des méchans. Le nom d'Ilus, l'Elevé, le Fort, le Puiſſant, eſt parfaitement aſſujetti à ces fonctions.

Ganymede paroît ici ſur l'Aigle qui déſigne le Souverain des Dieux : & dans la ſuite des tems on en a fait un jeune homme que Jupiter avoit fait enlever par ſon Aigle pour lui ſervir d'Echanſon. C'étoit une brillante allégorie que l'ignorance a malheureuſement traveſtie en un Conte ridicule ou impie.

Nous l'avons vu : dans un Etat bien ordonné, il ne ſuffit pas de régler la Juſtice, la Guerre & la Police ; il faut encore régler tout ce qui ſe rapporte à la Religion, au Culte des Dieux, aux Aſſemblées ſolemnelles de chaque mois, de chaque ſaiſon, de chaque révolution. C'eſt l'objet conſtant du cinquieme Perſonnage : il eſt donc déſigné ici par l'Aigle, ſymbole de Jupiter, du Dieu ſuprême, & ſymbole du Printems, des révolutions renouvellées, comme nous avons déjà eu occaſion de le prouver.

Et c'eſt préciſément ce que ſignifie le nom de Gany Mede : compoſé manifeſtement de deux mots, il eſt formé de l'Oriental מד, *Med*, meſure, & גן, Gan, Gon, tems ſolemnel, fête ; dont on a fait, comme nous avons dit ailleurs (1), les Agonales, jeux Romains qui ſe célébroient au renouvellement de l'année.

C'eſt ainſi que ce cinquieme Perſonnage correſpond parfaitement au même Perſonnage des Japonois & des Egyptiens.

Lao-Medon eſt le ſixieme : il doit régler les travaux publics, les Arts, les diverſes Claſſes de la Société, pour correſpondre à Iſis & aux ſoins du ménage : & tout cela ſe rencontre à point nommé. 1°. Le nom du Roi eſt compoſé du même primitif *Med*, qui meſure, qui regle, & du primitif להה, *Lae*, travaux, Arts : 2°. travailler, prendre de la peine : c'eſt donc le Directeur, l'Inſtituteur des travaux.

2°. A ſon nom eſt joint celui d'*Héſione* ; celle-ci eſt ſa Fille, & elle épouſe *Telamon* ; tout cela eſt juſte. Héſione repréſente les Arts du ménage, ceux qui mettent l'abondance dans l'intérieur de la maiſon, & c'eſt ce que ſignifie Hési-One, la Pourvoyeuſe, de עשה, *Heſe*, faire, & הון, *Eon* ou *hon*, biens,

(1) Hiſtoire du Calendrier.

ſubſiſtances, &c. Or les Arts du ménage ſont Fils des grands travaux de la Campagne : ils en naiſſent ; ils en ſont le fruit.

L'Hiſtoire de ce Prince qu'on fait manquer ſucceſſivement de parole à deux Divinités qui l'en puniſſent cruellement, ne peut être vraie au pied de la lettre. Ce Prince n'eût été qu'un imbécille, qu'un extravagant : Neptune ne vint point bâtir ſes murs, Hercule ne vint point délivrer Héſione : on a certainement voulu repréſenter par-là les effets des Arts ; par ſes travaux, une Ville maritime fait ſervir Neptune ou la Mer à ſa force, à ſon agrandiſſement, à ſa ſûreté : par leurs ſuccès, les Arts ſédentaires naiſſent & ſe perfectionnent : ils ſont délivrés des monſtres marins ou des Corſaires qui viendroient en ravir les fruits, ou enlever celles qui s'en occupent ; & celles-ci ont pour Mari des Tel-Amon ; mot-à-mot, *la ſûreté la plus grande* ; d'אמן, *Aman*, ſûreté, & תל, *Tal*, élevé.

Enfin Hercule ou le Tems amene la fin de ces travaux, & alors arrive le regne de Pri-Am, qui ſignifie, mot-à-mot, עם, *Ham*, récolte, cachette, פרי, *Pri*, des fruits ; tems où l'on recueille les fruits : tems où tout eſt achevé, où on reçoit la récompenſe de ſes ſoins : où il n'y a plus rien à faire.

Auſſi le Royaume eſt détruit, il n'y a plus de Rois ; Priam eſt le dernier.

A ce Tableau allégorique, on en a joint un ſecond, pour rendre raiſon de la deſtruction du premier.

Priam, Pere de cinquante Fils, & qui regne au tems de la récolte, a été conſidéré comme le Roi de l'Automne, comme le Soleil qui finit l'année, qui eſt accablé ſous l'âge, & qui a produit cinquante Enfans, les cinquante Semaines, toujours déſignées ainſi dans le ſtyle allégorique, comme nous l'avons vu ſi ſouvent : ſon premier nom étoit Pod-Arkes, ou aux pieds légers, car ſa marche fut toujours rapide.

Il perd la vie lorſque Pâris, le beau & brillant Pâris, en qui on ne voit point la force de l'âge mûr, mais l'aménité de la jeuneſſe à la fleur de l'âge, enleve Hélene au vieux Ménélas.

Et cela eſt exactement vrai dans le ſens allégorique. Le brillant Pâris eſt le ſymbole du Printems : quand il arrive, la vieille année, le regne du vieux Priam n'eſt plus. Cependant Pâris a enlevé Hélene, femme de Ménélas : & il ne peut en être autrement, puiſqu'Hélene n'eſt autre que la Lune ; Men-Elas, un des noms du Soleil, le Soleil d'Hiver ; & Pâris, le Soleil du Printems. Celui-ci enleve la brillante Hélene au vieux mari avec lequel elle étoit

auparavant unie. Auſſi Hélène étoit-elle adorée à Lacédémone (1). Auſſi cette eſpèce de leçon Aſtronomique fut-elle toujours repréſentée comme un enlèvement, même chez les Babyloniens, qui imaginerent là-deſſus l'Hiſtoire de Sémiramis aux deux Maris également, l'un vieux, l'autre jeune, qui débuſque le premier en date; Allégorie que nous avons déjà expliquée dans l'Hiſtoire du Calendrier (2).

L'Hiſtoire de Troie ne contient donc aucun fait, aucun trait qui ne ſoit manifeſtement allégorique; & l'enſemble de ces faits, de ces allégories, n'eſt manifeſtement autre choſe que l'Hiſtoire des Sept Rois allégoriques, qu'un emblême de tout ce qui conſtitue un bon Gouvernement, une ſage adminiſtration.

Voilà donc dans l'Orient trois Peuples qui ſe ſont accordés dans les mêmes idées, qui ont peint les mêmes vues combinées précisément dans le même ordre; la même Série ſous les mêmes ſymboles, ſous la forme de Sept Princes, dont l'arrangement, les noms, l'Hiſtoire, ſont parfaitement d'accord & à l'uniſſon. Combinaiſon, Hiſtoire cependant qui ſe développent davantage à meſure qu'elles ſe rapprochent. Les Egyptiens nous ont plus appris que les Japonois; & les Troyens, ou les Grecs pour eux, ſont deſcendus dans des détails bien plus conſidérables.

Car, une choſe très remarquable, ce ne ſont point les Troyens qui ont imaginé ces allégories : ce ſont les Orientaux qui ont appliqué toutes ces idées à Troie : jamais ils n'ont cité le moindre Hiſtorien, le moindre Poëte de Troie. Ils ont fabriqué des allégories ſur cette Ville, comme ils en ont fabriqué ſur tout ce qui exiſtoit. Nous pouvons même dire qu'ils n'ont fait que ſuivre à cet égard le génie du ſiècle, celui qui étoit à la mode, puiſque les noms des ſept Princes Troyens ſont abſolument Orientaux, & qu'ils ne peuvent être mieux aſſortis au rôle qu'ils étoient deſtinés à remplir. Ce qui nous ramene à des tems d'une antiquité plus reculée que les Grecs eux-mêmes.

Voilà cependant déjà vingt-un prétendus Rois réduits à une même formule allégorique très-brillante de ſept Princes, répétée chez trois Peuples différens. J'ai perdu ſi de ces vingt-un Princes on peut tirer un ſeul fait hiſtorique qui leur ſoit propre.

Nous poſons en fait que le Lecteur même y auroit tout à perdre, rien à gagner. Eſt-il plus avancé, lorſqu'il croira qu'à Troie il y a eu ſept Princes ſucceſſifs dont l'Hiſtoire eſt abſolument inconnue, & ſur le compte deſquels on

(1) Hiſtoire du Calendrier, page 489.

(2) Page 493.

ne met que des fables; ou lorſqu'il ſaura que leurs noms ſont ſignificatifs & fondés ſur des fonctions qu'on leur a attribuées, pour repréſenter tout ce qui compoſe un Etat bien conſtitué.

Que Dardanus repréſente les baſes conſtantes d'un Empire.

Erich-Ton, ſa législation.

Tros, ſa gloire Militaire.

Ilus, la ſage Police.

Gany-Mede, le Culte public & l'Etabliſſement des Jeux & des Fêtes.

Lao-Médon, la régle des divers travaux de la Société, tandis qu'Hesione dirige ceux des femmes.

Pri-Am, la confection entiere de tout, & la pleine jouiſſance des heureux effets d'une ſage adminiſtration.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me paroît que ceci dit toute autre choſe, & eſt infiniment plus ſatisfaiſant qu'une vaine Nomenclature, qui n'eſt unie qu'à des Fables extravagantes.

Que ſera-ce ſi nous rapprochons de tout ceci les Traditions Romaines, & ſi nous prouvons, par le propre témoignage de leurs Hiſtoriens, qu'ils ont été jaloux de tranſmettre toutes ces idées; & de le faire préciſément dans le même ordre que ceux que nous venons de remarquer chez les Egyptiens & chez les Troyens; en même tems, qu'ils le firent d'une maniere à perſuader que ces idées leur étoient abſolument propres, & n'avoient rien d'allégorique ?

N'en faut-il pas conclure que ces idées d'une ſage adminiſtration étoient ſi profondément enracinées alors dans tous les Eſprits, que les Romains ne purent ſe diſpenſer de les adopter ?

Obſervons en même tems que ces idées ne nous ont pas été tranſmiſes par tous ces Peuples de la même manière : les Japonois & les Egyptiens les repréſentent comme un Tableau de Divinités qui ont regné ſur la Terre. les Grecs, comme ſept Princes mortels qui ont régné à Troie.

A Rome, il en eſt autrement; l'Hiſtoire allégorique de ces ſept Princes a été incorporée dans celle de ſes Rois : les deux n'en ont fait qu'une ; il n'eſt queſtion que de les ſéparer : ce qui ne ſera pas difficile, vu la lumière qui nous précéde. La Galerie de ces ſept Princes n'a rien d'étonnant quand on connoît le Génie allégorique de l'Antiquité : ce qui ſeroit vraiment étonnant, c'eſt qu'on ne l'eût confondu nulle part avec une ſuite de Rois hiſtoriques.

L'Histoire allégorique de ces sept Princes confondue à Rome avec celle de ses Rois.

1°. *ROMULUS.*

Le premier des sept Rois de Rome fonda la Monarchie: son nom même tient à celui de Rome : il peut signifier *Roi* ou *Soleil de Rome*, étant composé de *Rom* & de *El*, *Dieu*, Soleil.

2°. *NUMA.*

NUMA fut toujours représenté comme le Législateur de Rome : son nom même paroît en venir : il tient à NOMOS, Loi ; NUMEN, Divinité ; NEMUS, forêt : c'étoit un Sage qui étudioit la Nature dans l'ombre des forêts, & qui sortant de-là pour gouverner les hommes, leur donna des Loix dignes d'un Dieu. Son surnom de POMP-ILIUS ne tiendroit-il pas également à la pompe qu'il établit dans le Culte Religieux & dans les cérémonies publiques & sacrées ?

3°. *TULLUS HOSTILIUS.*

Ce troisieme Roi de Rome offre des caractères & des noms d'un tout autre genre. Il nous est représenté comme un grand Guerrier, qui eut toujours les armes à la main, qui étendit considérablement les frontieres de l'Empire, qui détruisit même Albe, cette Rivale de Rome.

Ses noms sont parfaitement assortis à ses qualités. TULLUS signifie élever ; & HOSTILIUS est formé de HOSTIS, Armée : ils désignent donc un grand Personnage qui créa l'Art Militaire, qui forma un Corps de Guerriers redoutables, un Prince qui repoussa les hostilités.

4°. *ANCUS MARTIUS.*

ANCUS MARTIUS nous est représenté comme l'Inventeur de la Police, & comme le Constructeur des Prisons publiques, nécessaires pour renfermer ceux qui violent les régles de la Police, & qui manquent à ce qu'exige la sûreté publique.

C'est Tite-Live qui nous l'apprend: » *Ingenti incremento rebus auctis, quum in tantâ multitudine hominum, discrimine rectè an perperam facti confuso, facinora clandestina fierent, Carcer ad terrorem increscentis audaciæ, mediâ Urbe, imminens foro, ædificatur.* » La Ville & le Peuple s'étant extrêmement

accrus,

» accrus, il en résultoit une si grande confusion, qu'on n'étoit plus en sûreté » contre les crimes qui se commettoient dans le plus grand secret : ce qui » engagea ce Prince à faire construire dans le centre de la Ville, & pour ef- » frayer l'audace toujours croissante, une Prison qui dominoit sur la place » publique ». N'est-il pas remarquable que jusques-là il n'y ait point eu de Prison à Rome ? il s'étoit écoulé cependant plus d'un siècle depuis sa fondation. Une chose non moins remarquable, c'est que Denys d'Halycarnasse ait omis un fait aussi important. Il n'aura pu concevoir qu'il pût être vrai, & il n'aura pu se résoudre à le rapporter : c'est ainsi qu'on gâte tout, lorsqu'on veut rapporter tout à sa maniere de voir.

Cette Forteresse qui domine la place de Rome ne figure-t-elle pas d'ailleurs très-bien avec la Forteresse bâtie à Troie par son IVe. Roi, ainsi que Martius est le IVe Roi de Rome ?

Les noms de ce Prince peuvent désigner les mêmes idées ; puisque le premier peut venir *d'angere*, presser, resserrer, & que le second peut signifier le redoutable, le sévère, le justicier. Denys d'Halycarnasse dit lui-même qu'il faisoit bonne justice de ceux qui négligeoient leurs Terres, & qui se conduisoient mal.

5°. *Tarquin l'Ancien.*

Ce cinquieme Roi fit construire le Cirque : il institua les grands Jeux, les Jeux publics : il est peint également avec un Aigle, qui lui présagea, dit-on, sa grandeur future. On l'a donc mis en comparaison sous ces divers points de vue avec le cinquieme de ces sept Rois allégoriques désignés également par un Aigle, par le Cirque, & par les Jeux publics.

Sa Généalogie & ses noms paroissent fondés aussi sur les mêmes rapports : il est Etrusque, de Tarquinie ; il se nomme Lucius Tarquin ; il est surnommé l'Ancien ; Tanaquil est sa femme ; & la quenouille de celle-ci est déposée dans le Temple d'Hercule : tous faits très-intéressans.

Tar-Quinie est la Ville de Tar-Quin : mais Quen signifie en Etrusque Roi ; c'est le King des Anglois, d'où Quen, Reine : Tar, même que Tor, signifie la lumiere, le jour, Jupiter ; *Tar-Quin* est donc, mot-à-mot, le Roi du jour, *Dies-Piter*, le seul auquel l'Aigle soit consacré.

Il est aussi nommé Luc*ius* ; mais ce mot tient également à *Lux*, *Luc*, lumiere : auparavant il s'appelloit *Lucu-Mon* ; mais *Mon* signifie flambeau, mot-à-mot, le flambeau lumineux & rayonnant.

Il eſt appellé l'Ancien, l'ancien des jours, puiſqu'il n'y a rien d'antérieur à la Divinité ſuprême, au Pere des tems & des jours.

Sa femme ne pouvoit être mieux nommée. On ſait que TANA en Etruſque ſignifie Dame, Souveraine : nous avons déjà eu occaſion de le voir ſouvent dans ce Volume. QUIL eſt le mot Latin CŒL, QUEL, le Ciel : *Cœlia*, la Céleſte ; & quelle autre eſt l'Epouſe de *Tar-Quin*, du Roi des Cieux ?

Sa quenouille dépoſée dans le Temple d'Hercule ou du Soleil, nous ramene également à la quenouille de JUNON Argienne, ou Reine du Ciel, peinte avec la quenouille ; elle nous ramene à celle d'Omphale, & à Hercule qui filoit à la place de cette Reine, & pour lui plaire ; allégories ſublimes dont le développement nous meneroit trop loin.

Enfin, quel autre Prince que le Roi du Ciel fonda le Cirque céleſte & ces grands Jeux qu'on imita à Tyr, dans la Grèce, à Rome même, & dont on attribuoit également l'Inſtitution à Hercule, puiſqu'il étoit le Soleil, le Roi du Monde. Ce Cirque & ces Jeux repréſentoient d'ailleurs les tems & l'harmonie qui réglent toutes choſes.

6°. *SERVIUS TULLIUS.*

A meſure que nous avançons, les rapports augmentent & deviennent plus lumineux. Le ſixieme de ces Princes ne pouvoit avoir un nom plus conſolant : il ſignifie également *l'Eſclave élevé*, ou *celui qui éleve les Eſclaves* : ſon Hiſtoire s'accorde avec ces deux ſignifications. Il étoit né, diſoit-on, dans l'eſclavage : des prodiges annoncerent ſa gloire future : il fut élevé dans le Palais du Roi & de la Reine, qui le prirent en amitié, lui firent épouſer leur fille TARQUINIE, & le deſtinerent à être leur Succeſſeur.

Dès qu'il fut Roi, ſe ſouvenant de ſon état primitif, il ne négligea rien pour adoucir le ſort des Eſclaves, auxquels juſqu'alors, diſent les Hiſtoriens, on n'avoit fait aucune attention. On comprenoit donc parfaitement que dans un Gouvernement bien réglé, il falloit des Loix relatives aux Eſclaves : & on les attribua au ſixieme Roi ; à celui qui correſpondoit au ſixieme Roi de Troie, ſous le regne de qui Apollon lui-même s'étoit fait l'Eſclave d'Admete, & gardoit ſes Troupeaux.

Servius fit en même tems conſtruire des Chapelles en l'honneur des Dieux des Carrefours, & il ordonna que les Eſclaves en ſeroient les ſeuls Prêtres : il fit plus, il incorpora le premier, dit-on, les Affranchis dans les Tribus des Citoyens.

Il nous eſt d'ailleurs repréſenté comme ayant réglé les diverſes Claſſes des Citoyens.

Enfin, comme Oſiris, le ſixieme de la Série Egyptienne, il eſt mis à mort par ſon Succeſſeur : & comme *Lao-Medon*, le ſixieme de la Série Troyenne, il perd la vie à l'occaſion de ſa propre fille Tullie, qui fait paſſer ſa voiture ſur le propre corps de ſon Pere ; trait odieux d'une ſcène d'horreur qui ne me paroît vraie que dans le ſens allégorique. Comment une fille, une Princeſſe, auroit-elle jamais pu ſe rendre coupable d'une action auſſi déteſtable ? Comment les Romains euſſent-ils-pu obéir à une Souveraine auſſi infâme, auſſi ſcélérate ?

7°. *TARQUIN le Superbe.*

Enfin Tarquin le Superbe vient terminer cette liſte ſinguliere.

S'il ne devient Roi comme Typhon & comme Priam qu'après le meurtre de ſon prédéceſſeur, il poſe en même tems la derniere main à l'édifice par la fondation du Capitole, qui eſt comme le centre de l'Etat, ſon Chef-lieu, ce lieu haut qui doit élever la gloire de l'Empire juſques aux Cieux, & qui doit prévenir à jamais ſa diviſion.

Ayant ainſi terminé ce qui a rapport au Gouvernement, il n'a point de ſucceſſeur, mais il eſt chaſſé à cauſe de ſes fureurs, de ſa tyrannie, & parce que ſon fils Sextus avoit ravi l'honneur de Lucrece.

Tarquin perd donc ſon Royaume comme Priam pour une faute commiſe par ſon fils, & préciſément de la même nature : l'accord ne peut donc être plus parfait.

Les noms de Lucrece & de Sextus ne peuvent être également plus convenables : on retrouve la lumiere dans le nom de Lucrece ; & dans Sextus, qui ſignifie ſix, le Soleil du Printems qui enléve ſon épouſe au vieux Soleil d'hiver & qui domine ſur ſix mois. On me demande, & de Collatin*us* le vieux mari, qu'en faites-vous ? Cela eſt juſte, je ne dois pas l'omettre. Lat ſignifie contrée, nous l'avons prouvé : *COL-LATinus*, celui qui regne ſur la même contrée : en effet ces deux maris, l'un jeune, l'autre vieux, régnoient conſtamment ſur les mêmes Etats.

L'accord entre toutes ces ſuites de ſept Rois ne peut donc être plus ſenſible & plus complet ?

Sept Rois de chaque côté.

Rome.	Egypte.	Troie.	
Romulus, Fondateur.	Vulcain,	Dardanus,	Fondateurs.
Numa, Législateur.	Apollon,	Erichton,	Législateurs.
Hostilius, Guerrier.	La bonne Fortune,	Tros,	Guerriers.
Martius, la Police, Forteresse.	Serapis,	Ilus,	Justiciers & Forteresses.
Tarquin, l'Aigle, les jeux.	Pan,	Ganymede,	réglent les jeux.
Servius & Tullie, rangs des Citoyens.	Osiris & Isis,	Laomédon & Hésione,	les Arts.
Tarquin le Superbe, perd le Royaume pour le rapt de Sextus.	Typhon le Superbe, foudroyé par les Dieux.	Priam perd le Royaume pour le rapt de Pâris.	

Le rapport est d'autant plus grand qu'il n'est aucun des Noms des Rois de Rome qui ne soit parfaitement assorti au rang qu'il occupe dans cette Série, au point que lors même que nous n'aurions eu aucun détail sur leur administration & sur leurs régnes, nous aurions pu dire par la seule force de leurs noms & sans être taxé de nous abandonner à des étymologies arbitraires, obscures, forcées, où l'on voit tout ce qu'on veut, que *Numa Pompilius* étoit un Législateur, *Tullus Hostilius* un Guerrier, *Ancus Martius* un Constructeur de forteresses, un Juge sévere; *Tarquin* un fondateur de jeux, &c. précisément de la même maniere que les noms des sept Rois d'Egypte & ceux des sept Rois de Troie sont assortis à ces mêmes idées; même avec plus de facilité & d'évidence, au moyen, ce qui n'est pas moins étonnant, de leur double nom toujours assortis aux mêmes combinaisons : ce qui ne peut avoir été l'effet du hasard; mais celui d'une réflexion profonde.

Durée de ces sept Rois.

Ce ne sont pas les seuls objets de réflexion qu'offre cet ensemble de sept Rois : il en est de même de la durée qu'on leur assigne à Rome : on sait qu'elle est de 245 ans, durée monstrueuse, double de ce qu'elle devroit être, & contre laquelle se sont élevés tous les Chronologistes raisonnables.

Mais ils n'ont pas vu qu'elle avoit été calculée d'après coup, par des nombres allégoriques qui donnent exactement cette suite d'années ni plus ni moins, sans qu'on en doive ôter la plus petite portion possible.

Pour cet effet, il faut ſe rappeller que les Romains comptoient les années par luſtres, & que ceux-ci étoient un eſpace de cinq ans.

Or, ſi on multiplie le nombre de ſept, ſacré chez toutes les Nations, & qui forme la Série des Rois, par cinq, nombre ſacré des Romains, on aura 35 ans pour la durée de chaque régne; ce qui multiplié par ſept, donne exactement 245 ans pour la durée des ſept Rois. $5 \times 7 = 35 \times 7 = 245$.

C'eſt de la plus grande exactitude, comme on voit, rien n'y manque; & ceux qui ont élevé des conteſtations ſur ces calculs, n'y entendoient rien, du tout rien. Les Hiſtoriens Romains avoient très-certainement raiſon: c'eſt 245 ans.

Harangues inventées après coup.

Une autre remarque qui n'eſt point de nous ſeuls, mais que de Savans hommes ont faite avant nous, c'eſt l'étonnement où l'on eſt en comparant cette Hiſtoire telle qu'elle eſt dans Denys d'Halycarnaſſe, avec le peu que nous en dit Tite-Live. Ce premier, bavard comme les Grecs, entre dans des détails inconnus juſques à lui: ſur-tout grand faiſeur de Harangues, il n'en épargne aucune: c'eſt la quinteſſence de toute la Rhétorique Grecque tranſportée chez les ſauvages & farouches habitans du Latium; toute l'élégance & l'urbanité des Peuples amollis de la Grèce, attribuée à des hommes de fer. Eſt-ce là ce qu'on doit appeller écrire l'Hiſtoire? N'eſt-ce pas plutôt vouloir faire de l'eſprit à quelque prix que ce ſoit; &, comme un Traducteur de Démoſthène, vouloir que ſes Héros ayent abſolument de l'eſprit (1)?

Ce qui réſulte de fâcheux d'une pareille méthode, c'eſt qu'en voyant manifeſtement que ces prétendues harangues ſont faites pour les faits hiſtoriques qu'on rapporte, on eſt fort tenté d'avoir peur que les faits hiſtoriques n'ayent été amenés là pour faire briller Meſſieurs les Harangueurs; que ceux-là n'ayent été un beau champ inventé tout exprès afin qu'on admirât l'imagination de ceux-ci à nulle autre ſemblable.

SOLUTIONS.

Raſſurons cependant nos Lecteurs: ils craignent peut-être que nous ne leur ôtions d'un coup de filet tous ces Rois de Rome, ainſi que nous avons cherché à prouver que Romulus étoit un Roi allégorique. Mais nous ne ſommes

(1) Chacun connoit ce bon mot de RACINE au ſujet de la Traduction de Démoſthène, par TOUREIL: » Le bourreau! il fera tant qu'il donnera de l'eſprit à Démoſthène ».

pas à ce point ennemis de l'Histoire. Voici donc ce que nous croyons qui est arrivé.

Il aura existé en effet six Rois à Rome, à commencer par Numa : les Historiens en auront fait un septiéme en prenant Romulus pour un Roi historique.

Ce Romulus d'ailleurs se trouvoit dans les Livres Liturgiques composés pour l'instruction du Peuple; il s'y trouvoit à la tête d'une Série de sept Rois relatifs à une bonne administration, communs à toute Nation civilisée, & qui se terminoit par le septiéme, puisqu'alors tout étoit accompli : & à cette Série, on avoit joint comme chez tous les Peuples l'Histoire du renouvellement de l'année sous l'embléme du fils du dernier Roi ravisseur d'une belle femme.

Dans la suite des tems, les Historiens qui avoient perdu de vue tout ce qui avoit rapport aux Allégories, crurent faire merveille en confondant les sept Rois allégoriques avec les six Rois historiques devenus sept par l'addition de Romulus : des deux Séries ils n'en firent qu'une : dès-lors cette Histoire fut un mêlange de vérités & d'allégories qui a toujours fait de la peine aux meilleurs esprits, sans qu'on pût en trouver la raison.

Par notre méthode, tous ces embarras disparoissent : en ôtant de l'Histoire des Rois de Rome ce qui n'est pas historique, ce qui est relatif au tableau des sept Rois allégoriques & à leurs fonctions, de même que cette durée de 245 ans qui n'est qu'une formule, une combinaison de deux nombres sacrés, cinq & sept, ce qui restera sera l'Histoire réelle des six Rois de Rome, non compris Romulus; de Romulus lui-même si on veut, ou si on lui trouve quelque caractère historique : cependant il vaudroit mieux qu'on nous l'abandonnât entierement ; car ce rapport de sept des deux côtés, deviendroit furieusement suspect : il rendroit bien difficile tout accommodement, joint au rapport étonnant des noms.

Quant à nous, nous n'avons nul intérêt à la chose : qu'il y ait eu à Rome des Rois ou qu'il n'y en ait point eu : qu'ils ayent été au nombre de six ou de sept, cela nous est en soi-même très-indifférent ; & nous avons assez de brillantes allégories à expliquer sans en faire naître de forcées, qui loin de servir à nos vues, gâteroient tout. Ce que nous en avons fait, est la suite de notre respect même pour l'Histoire & pour ceux qui n'y cherchent que la vérité. Nous n'avons pu qu'être frappés du rapport étonnant qu'offroit celle des sept Rois de Rome avec ceux de tant d'autres Nations : notre amour pour la vérité a donc du nous porter à chercher jusques à quel point s'étendoient ces rapports & quelle en avoit pu être la cause : nous avons démontré les uns,

autant que des choſes de cette nature peuvent l'être : nous en avons indiqué les cauſes : nous en avons même donné une ſolution qu'on n'attendoit certainement pas de nous & qui concilie tout : notre tâche eſt donc remplie : ce ſera au Public à décider de la maniere dont nous l'avons fait : mais quelle que ſoit ſa déciſion, nous le prions d'être bien perſuadé, que ce n'eſt point l'amour du paradoxe ni du merveilleux qui nous a jetté dans cette diſcuſſion : que nous avons même été tenté de la ſupprimer, quoique nous l'euſſions annoncée, pour ne pas encourir ce reproche : & que ce qui nous a déterminé enfin à donner cours à ces rapprochemens, ce ſont les avantages qui en réſultent pour la vraie connoiſſance de l'Antiquité. On y voit juſques à quel point l'allégorie étendit ſes influences, comment on la confondit avec l'Hiſtoire, & avec quelle ſimplicité on peut rétablir l'état primitif des choſes & ſéparer au profit de la vérité, des objets qui ſembloient inſéparables & dont l'union monſtrueuſe l'offuſquoit étrangement.

Réponſe à une Objection qui a été faite.

Ceci ne ſatisfait pas entiérement : on voudroit que nous abandonnaſſions les explications que nous avons données des noms des Rois ; car ſi ces noms ſont allégoriques eux-mêmes, que ſont devenus les noms des vrais Rois Hiſtoriques ? Ce qu'ils ſont devenus ? mais ſeroit-ce à nous à le chercher ? d'autant plus qu'en abandonnant le rapport de ces noms avec leurs objets, nous les privons d'un de leurs plus grands avantages. Cependant pour n'avoir pas l'air d'éluder la queſtion, ce qui ne ſeroit nullement dans nos principes, voici ce qui ſera arrivé : dans la réunion violente des ſix Rois hiſtoriques avec les ſept Rois allégoriques, les noms de ceux-là auront ſubi néceſſairement quelque ſecouſſe, quelqu'altération au moyen de laquelle les deux ſuites n'en auront formé qu'une ſeule : ceci eſt d'autant plus vraiſemblable, que nous en trouvons des traces manifeſtes dans cette Hiſtoire même. On nous dit, par exemple, que Tarquin l'Ancien s'appelloit auparavant Lucumon ; & que Servius Tullius n'eut ce premier nom qu'à cauſe qu'il étoit né dans l'eſclavage : voilà donc des noms pris ou donnés par alluſion.

Une autre obſervation importante, c'eſt que, ſelon Ovide, (Faſt. liv. VI.) Servius étoit le ſeptieme Roi de Rome ; on comptoit donc Tatius avant Numa. Mais celui-ci fut ſacrifié au nombre *ſept.*

Il ne ſeroit donc pas étonnant qu'on eût ſacrifié également quelques noms : ceci étoit bien autrement aiſé. Nous pourrions indiquer d'autres liſtes où en

faveur de ce même nombre ſept on a ſacrifié & noms & perſonnages, quel qu'en ait pû être le motif.

L'eſſentiel pour nous, eſt que les ſept noms conſervés peignent ſans effort ce à quoi ils furent deſtinés : & c'eſt tout ce qu'on peut nous demander.

Il ſe pourroit même qu'on eût donné un double nom aux Rois de Rome, relativement à la double liſte dont nous parlons.

SEPT CONSEILLERS.

Les Anciens étoient tellement perſuadés que toute adminiſtration devoit procéder par ſept, qu'ils avoient établi ſept places de Conſeillers pour chaque Roi, & ils les appelloient leurs Amis, leurs Fidelles.

Cet uſage étoit en vigueur à la Cour des Rois de Perſe. Ce ſont ces ſept Conſeillers qui maſſacrerent le faux Smerdys, uſurpateur de la Perſe, & dont l'un eut ce Royaume en partage, le célèbre Darius fils d'Hyſtaſpe.

C'eſt par le même eſprit que l'Election des Empereurs d'Allemagne fut remiſe à ſept Seigneurs, aux ſept Electeurs choiſis entre les Princes les plus puiſſans de l'Allemagne.

C'eſt là-deſſus qu'a été arrangé le vieux Roman des ſept Sages de Rome, dont on a donné une notice dans la premiere année de la Bibliotheque des Romans.

ROMAN DES SEPT SAGES.

Ce nombre ſept qui avoit fourni un jeu aux Egyptiens, une galerie de Rois aux anciens Peuples, une formule générale pour les Sciences, ne parut pas moins propre en effet pour un Roman ; & ce Roman fut très-ancien : imaginé, dit-on, aux Indes par SANDABER, il paſſa chez les Latins ſous le nom de *Dolopatos* : il fut traduit en vieux François par HEBERT ſous le regne de Louis VIII. Les Italiens en ont fait *Eraſte* ou les ſept Sages de Rome. Ce fut une ſource inépuiſable de contes adaptés aux mœurs & aux uſages de chaque Nation, ou même au génie de chaque Conteur.

On ſuppoſe un jeune Prince qui eſt confié aux ſoins de ſept Philoſophes : il n'eſt queſtion que de ſa beauté, de ſon génie, de ſes connoiſſances. Sa belle-mere en eſt enivrée, elle lui fait des avances mal reçues : elle irrite donc contre lui l'Empereur ſon Pere ; cependant le jeune Prince a lu dans les Aſtres qu'il devoit être ſept jours ſans parler pour éviter les plus grands malheurs. Ce Prince ſi éloquent eſt donc un muet ſtupide : c'eſt un nouveau crime

crime pour lequel on l'enferme dans une noire prison : & pendant ce tems-là, l'Impératrice & chacun des sept Philosophes, font tour à tour à l'Empereur des récits de toute espèce ; l'une pour le porter à se venger ; les autres, pour l'engager à suspendre la punition de son fils : enfin les sept jours de silence s'étant écoulés, le prétendu coupable se fait entendre, le crime de la marâtre est reconnu, & tout rentre dans l'ordre. Dans ce Roman, on suppose aussi que le Consistoire de Rome ou Sénat Romain au quatrieme siècle, étoit composé de sept Sages, qui faisoient battre de verges dans la Ville quiconque avoit été arrêté dans les rues après qu'on avoit sonné la retraite ou le couvre-feu.

Sept dans l'Eglise Primitive.

C'est dans le même esprit également, que l'Eglise Primitive nous offre le nombre de Sept dans les sept Anciens ou Diacres établis par les Apôtres : & dans les sept Eglises auxquelles écrivit S. Jean. Ce nombre sept domine également dans l'Apocalypse.

L'Eglise l'a conservé dans les VII Sacremens, les VII Pseaumes Pénitentiaux, les VII Vertus, les VII Péchés mortels, &c.

Les Chronologistes eux-mêmes n'ont-ils pas divisé le Monde en VII Ages ?

Les Prêtres Albigeois, entr'autres cérémonies, récitoient Sept *Pater* sur un mourant avec le commencement de l'Evangile selon S. Jean.

Cette Série venue des Tems Primitifs.

Un respect aussi étendu, une formule aussi universellement reçue, prit sa naissance dans le Monde Primitif, dans celui dont nous retracerons l'Histoire, & qui précéda tous les Peuples connus. Ce furent ses Législateurs qui ouvrirent cette carriere à tous les autres ; ceux-ci n'eurent qu'à conserver & à imiter.

Ces Législateurs eux-mêmes, où avoient ils puisé ces belles & intéressantes idées ? certainement dans tout ce qu'ils voyoient, dans la contemplation de l'Univers, appuyée de l'harmonie de ce nombre simple, mais divisible en tierces, quartes, quintes, sources de toute harmonie. Peut-être, dans des connoissances plus profondes sur la nature des nombres, qui ont chacun leur district séparé. Peut-être, dans un Tradition sublime, qui avoit tracé un accord merveilleux entre le Monde Physique & le Monde Intellectuel ; surtout dans les sept Dieux ou Esprits Modérateurs de l'Univers, qui, sous la protection du Dieu Suprême, dirigeoient les sept Planettes.

Les ſept Dieux Protecteurs des jours, diſtribués dans le même ordre.

Un rapport bien digne d'attention, & qui acheve de démontrer avec quelle harmonie les Anciens procédoient dans toutes ſortes de choſes, c'eſt que les jours de la ſemaine ſont arrangés de maniere que leurs Divinités Patrones forment exactement la même ſérie des ſept Eſprits Adminiſtrateurs, & précíſément dans le même ordre.

Les deux grandes Planettes ouvrent la marche ; le Soleil, la Lune enſuite.

Le Soleil, premier jour, eſt mot-à-mot, QUIR-INus, le Roi du Cirque, l'œil de la Ville, ou *ROM-ULus*, le Prince de la lumiere élevée : c'eſt le Fondateur de l'Empire ; car ſans Soleil, que deviendroit le Monde phyſique ?

La Lune, ſecond jour, la même qu'Iſis, ou Cérès, Légiſlatrices. Elles répondent parfaitement à cette Nymphe EGERIE qui enſeigna à Numa tout ce qu'il devoit faire pour établir une ſage Légiſlation.

Mars s'avance à leur ſuite : il peint donc cette Milice redoutable qui fait la ſûreté de l'Empire : peut-il mieux répondre à Tullus-Hoſtilius ?

MERCURE préſide au quatrieme jour : c'eſt le Dieu de l'éloquence ; c'eſt lui qui par ſon art enchanteur termine les diſſenſions, & qui, le caducée en main, établit une bonne Police, maintient la paix.

Au cinquieme jour, eſt Jupiter avec ſon Aigle ; ici l'accord ne peut être plus frappant : on diroit que chaque Peuple a eu peur de s'en trop écarter : chez les Japonois c'eſt *Tono-Tſi*, le Puiſſant des Dieux, le *Maximus*, l'*Omnipotens* de tous : chez les Egyptiens, le Maître de la Nature univerſelle : chez les Troyens, Gany-Méde avec ſon Aigle : chez les Romains, Tar-Quin ou le Roi du jour, avec un Aigle qui lui annonce ſa grandeur future.

Au ſixieme jour, une Femme, comme en Egypte, comme à Troie, comme à Rome, Vénus ſymbole de la fécondité des Citoyens dont la naiſſance régle les Rangs.

Au ſeptieme, SATURNE, qui, ainſi que Typhon, que Priam, que Tarquin, s'éleve ſur les ruines de ſon Prédéceſſeur ; qui, auſſi coupable qu'eux, puiſque Typhon avoit fait périr ſon Frere, Tarquin ſon Beau-Pere, mutile lui-même le Ciel ſon auguſte Pere ; & qui ſemblable à eux, perd également ſon Empire.

Ainſi tandis que les Anciens diſpoſoient les jours ſur les Planettes arrangées de quatre en quatre, leurs Divinités Patrones ſe trouvoient également diſ-

posées sur le modéle des sept parties constitutives de tout Gouvernement : ils offroient également le Tableau des sept Esprits Administrateurs.

Cette Série fondée sur les VII. Esprits Chefs des Chœurs Célestes.

Ceux qui étoient persuadés que le Monde physique n'étoit qu'une allégorie, qu'un emblême du Monde intellectuel, donnoient de leur côté à la série des sept Rois Administrateurs, l'origine la plus auguste, une origine toute Divine. La Divinité qui a imprimé par-tout l'harmonie septenaire, voyoit déjà autour de son Thrône les sept Esprits Célestes, les sept Archanges qui président sous elle à toutes les nombreuses bandes des Intelligences Angéliques : tel fut, selon eux, le type harmonieux d'après lequel fut disposé tout ce qui est matériel : telle fut la source des couleurs admirables qui font la gloire de la Nature, de ces globes qui volent sur nos têtes, de cette marche singuliere de la Lune qui trace, en caractères de feu, les jours, les semaines & les mois sur la voûte Céleste ; de cette harmonie qui régle tout avec une simplicité & une fécondité étonnantes : tel le Créateur peignit à nos yeux étonnés l'harmonie Divine : tel fut le télescope à travers lequel ces Sages apperçurent les rapports étonnans & l'origine nécessaire de tous ces objets merveilleux.

Ces Idées perdues de vue aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que les Modernes, pour s'éloigner des abus qu'on voit chez les Anciens à l'égard des nombres, se sont jettés dans une extrémité opposée, & ont trop négligé l'usage qu'en fit l'Antiquité, & les avantages que nous pourrions en retirer. Peut-être ces objets se rétabliront-ils dans leur état primitif avec un plus grand succès, à mesure que nous nous rapprocherons nous-mêmes des tems primitifs, & de leur belle & noble simplicité.



AVERTISSEMENT

SUR LES TROIS PIECES QUI SUIVENT.

AU commencement de l'année derniere, M. de la Br. inféra dans le Mercure de France une Critique très-ingénieuse contre les Explications de l'Antiquité qui consistent dans les étymologies des Noms propres : explications en général trop vagues, & nullement utiles quand elles ne portent que sur des étymologies. Mais comme cette Critique sembloit relative aux grands Principes du Monde Primitif, deux Savans s'empresserent à parer le coup.

M. Pr. fit paroître le premier sa Réponse dans le Journal de Paris.

Celle de M. de la D. fut insérée bientôt après dans le Mercure de France.

Nous avons cru devoir réunir ces trois Pièces sous un même point de vue : elles sont d'ailleurs écrites de maniere à se faire lire avec intérêt.

Nous rappellerons en même tems ici à nos Lecteurs qu'ils auront vu dans le Discours préliminaire de notre Tome VII. qui parut alors, les détails dans lesquels nous entrâmes, afin qu'on pût distinguer toujours les vraies explications de l'Antiquité de celles qui ne reposent que sur de simples étymologies, ou plutôt sur de seuls rapports de noms ; & pour empêcher qu'on confondît avec notre marche ordinaire, celle des personnes qui se livreroient trop à celle-ci.





LETTRE DU F. PAUL, HERMITE,

Insérée dans le Mercure de France, mois de Janvier, Samedi 29, 1780.

MONSIEUR,

M. COURT de GÉBELIN & M. DUPUIS sont deux Savans distingués par leur sagacité & leur savoir immense ; j'estime leur érudition, j'honore leurs personnes, & je respecte infiniment les mœurs pures qu'exige une vie consacrée à des Etudes aussi constantes que laborieuses : ainsi ce n'est point d'eux dont il est question dans la Lettre suivante ; mais d'un de leurs Disciples. Il m'a dit des choses si étonnantes, que j'en suis encore tout pénétré, & que depuis l'entretien que j'ai eu avec lui, je suis resté sous le charme de l'enthousiasme.

Il m'a fait connoître l'origine de tous les Peuples & de tous les usages ; il m'a démontré qu'aucun des Personnages de l'Antiquité n'avoit existé ; qu'aucun des faits transmis par l'Histoire n'étoit arrivé ; que tous les Livres des anciens n'étoient que des recueils d'Enigmes ; que tous les évenemens qu'ils ont rapportés n'étoient que des allégories ; que *Cecrops* signifie œil rond de la Terre ; ce qui prouve que ce Roi Athénien n'a jamais existé ; que ce n'est qu'un emblême du Soleil : que le Roi *Menès* en Egypte, le Roi *Minos* en Crète, le Roi *Mon* en Phrygie, le Roi *Mannus* en Germanie, sont tous des Personnages allégoriques, parce que dans une Langue qu'on n'a jamais parlée dans aucun de ces Pays-là, le mot de *Man* veut dire flambeau : ce qui démontre que tous ces Rois ne sont autres que le Soleil même. J'ai voulu d'abord alléguer qu'en Germanie, en Angleterre & dans tout le Nord, *Man* signifie homme, & non flambeau : que de-là, Nor-Man, Norman, homme du Nord : il m'a répondu que *Janus* étoit le Soleil ; qu'il avoit épousé

Carmenta, mot dérivé, non de *Carmen*, comme on l'avoit cru, mais de *Carne*, qui vient de *Car*, cornu, & de *Men*, flambeau ; qu'il étoit clair que le mariage de *Janus* avec Flambeau Cornu, n'étoit autre chose que le mariage du Soleil avec la Lune.

Je lui dis que je trouvois l'étymologie aussi vraie que le mariage : frappé de ma conception, il ajouta qu'*Enée* étoit encore le Soleil, tout aussi bien qu'Hercule ; que ses douze Travaux étoient les douze Signes du Zodiaque. En vain, Monsieur, j'ai voulu faire quelques objections ; l'étendue de son savoir m'a fait taire, & la profondeur de son jugement a confondu le mien.

Plein de ces grandes idées, admirant ce travail prodigieux, méditant sans relâche sur ce Systême, j'en ai senti toute l'importance ; j'ai même fait quelques réflexions qui viennent à l'appui de ces grandes découvertes, & qui achevent d'en démontrer la vérité, au point de ne pas laisser le moindre doute à l'incrédule le plus décidé.

Permettez-moi de vous en faire part ; je ne remonterai pas bien haut.

Toute l'Histoire du dix-huitième siècle est évidemment une allégorie ; l'Antiquité même n'en fournit point de plus sublime.

Pour la pénétrer, attachons-nous à la véritable signification des mots ; & nous connoîtrons bientôt la finesse du génie des Savans qui ont composé cette allégorie sous le nom d'Histoire, & qui ont désigné tous les Phénomènes de la Nature sous des emblêmes héroïques : car les Savans de ce tems-là vouloient cacher aux Peuples la sublimité de leur Doctrine, afin de les mieux éclairer, & de se rendre plus utiles.

Ils nous disent que la plûpart des Rois de l'Europe descendoient de la Maison de Bourbon, de celle d'Autriche ou de celle de Holstein. Pour peu qu'on soit instruit des Langues de ce siècle, on est frappé de la ressemblance de ces noms avec des objets terrestres ; & l'on voit bientôt ce qu'ils signifient.

La plus célèbre des Maisons, celle dont la domination est la plus étendue en Europe & dans tout le Globe, est, disent-ils, celle de Bourbon : mais ce n'est point là un nom d'homme, un nom de Famille ; c'est un nom allégorique qui enseigne que les plus grands Rois de la Terre, comme le reste des humains, sont formés de limon, de fange, d'argille détrempée avec un peu d'eau : car dans l'ancienne Langue des Francs, c'est ce que signifie ce vieux mot dont on a fait depuis Bourbon. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver une allégorie plus morale & plus conforme à la Nature de l'homme. Aussi les Savans de ce tems-là avoient-ils eu le bon sens d'affirmer que tel étoit le nom de la Famille la plus ancienne & la plus nombreuse des Rois de l'Eu-

rope, du Méxique, du Pérou, d'une partie de l'Afrique, des Indes, & des Isles de l'Asie.

C'est avec la même évidence que je vous démontrerai que les Rois des Isles de l'Ouest, vulgairement nommées Isles Britanniques, ne sont point issus originairement de la Maison d'Est. Ce n'est qu'une allégorie qu'on a imaginée pour montrer à ces fiers Insulaires, sans blesser leur orgueil, qu'ils tirent leur origine de l'Est, du continent qui est à l'Est de leurs Isles; & cette allégorie étoit d'autant plus nécessaire que ces Insulaires, Enfans très-ingrats, n'ont jamais pu souffrir les Peuples dont ils descendent.

La Maison qu'on appelloit Autriche, ou plutôt *Austria*, s'étendoit, disent-ils, de la Mer Noire à l'Océan; mais elle avoit régné en Espagne, en Italie, en Sicile; elle avoit pensé anéantir la Maison de Bourbon. Voilà encore une allégorie bien frappante: *au* n'est qu'un article, une préposition, qui marque le lieu ou le tems, *à* telle époque, *à* tel endroit, *au* jour, *au* Pays. *Stria* vient plus évidemment encore du mot Latin *striare*, *strier*, faire des raies, fendre, séparer, éparpiller. *Austria*, *Autriche*, signifie donc au tems de l'éparpillage, de la séparation. Toute la rivalité de cette Maison, toutes ses guerres avec la Maison de Bourbon, ne signifient rien, si ce n'est qu'après que les hommes furent sortis de la fange dont ils étoient formés, ils se répandirent, ils s'éparpillerent dans toute l'Europe, & qu'ils foulerent aux pieds ce limon dont ils étoient formés.

Les Railleurs ont beau contester; quand on trouve tant de faits qui viennent à l'appui les uns des autres, sur-tout lorsqu'ils se suivent ainsi, & que l'allégorie est juste dans toutes ses parties, il faut finir par se rendre à l'évidence, & par céder à la foule de preuves dont on se sent accabler.

Ce qui acheve de porter ce que j'avance jusqu'à la démonstration, c'est la place que les Savans ont assignée à la Maison de Holstein.

Il ne faut pas être bien instruit pour savoir que Hol vient de Houle, & que stein dérive ou de *star*, en Latin, ou de *stad* en Anglois, qui se traduisent par arrêter, demeurer: ou qu'il vient de *stand*, rivage, ou même de *stein*, pierre, en Allemand. Holstein signifie donc, Houles de la Mer, arrêtez-vous; comme *solstice* signifie, Soleil, arrête-toi. Aussi les Savans nous disent-ils que cette Maison régnoit vers le Nord, dans cet endroit où une invasion de l'Océan avoit formé la Mer Baltique, les Golphes de Finlande & de Bothnie, & peut-être les Lacs d'Onéga & de Ladoga. Vous voyez bien que dans le dix-huitieme siècle les Savans cachoient sous les emblêmes historiques tous les Phénomènes de la Nature.

Ils avoient auſſi l'uſage de déſigner les talens & les révolutions par des emblêmes. Veulent-ils faire entendre que la Terre fleurit par une bonne administration? ils diſent que le Miniſtre de la Maiſon de Bourbon s'appelloit Fleuri. Veulent-ils déſigner l'attention qu'on doit apporter à choiſir un Miniſtre dans des tems difficiles? ils diſent que ce Miniſtre ſe nommoit Choiſeul.

Les Fables ſe répandent comme l'eau ſur la Terre: ils ont appellé leur Fabuliſte *la Fontaine*: le Génie du Théâtre tragique a été repréſenté ſous l'emblême d'un oiſeau qui parle lentement; il l'ont nommé *Corneille*. Le goût ne vole point, il germe, il fleurit quand on le cultive; ils ont marqué ces qualités ſous le nom de *Racine*. Le mot de *Lieſſe* ou de *Liere* indique la joie: le Génie de la Comédie ſera donc Molière. Une grande révolution s'opére-t'elle dans les idées? ils l'attribuent à Newton; c'eſt-à-dire, nouveau ton, nouvelle maniere de s'énoncer. C'eſt ainſi que le tems où les idées étoient brouillées, où on les développoit mal, où les erreurs philoſophiques combattoient les erreurs populaires, avoit été déſigné par un emblême très-juſte, & s'étoit appellé *Deſcartes*.

Pour montrer qu'un Général doit être le Boulevard de ſa Nation, ils vous aſſurent que leur plus grand Général s'appelloit *Rocher*, *Saxum*, *Saxe*. Voilà comme l'Hiſtoire du dix-huitieme ſiècle n'eſt évidemment qu'une allégorie pour tout homme qui connoît les Langues, & qui pénétre la véritable ſignification des mots.

Ce ne ſont pas quelques faits iſolés, c'eſt l'Hiſtoire entière qui le prouve. Plus on approfondira cette matiere, plus on en ſera convaincu. La Religion, la Prédication réforment les cœurs & ouvrent le Ciel: c'eſt le Pere *Neuville* & le Pere *Eliſée* qui prêchent; vous voyez bien que ces gens-là n'ont jamais exiſté. C'eſt ainſi que l'on nous prouve que *Romulus*, en Italie, dérive du mot Grec Ρωμη, robur, force, & que *Numa* vient de Νομος, *Lex*, Loi; qu'ils ne ſont que des mots allégoriques, & qu'ils ont trop de rapport avec les vertus qu'on attribue à ces deux Rois, pour qu'ils ſoient effectivement leurs noms. C'eſt avec un tel argument que je vous démontre qu'*Ariſtote*, qui vient du Grec Αριϛος, *optimus*, très-bon, n'eſt qu'un Perſonnage idéal; car quel homme s'eſt jamais appellé *Très-bon*?

Une preuve encore plus frappante que toutes celles que je vous ai données, c'eſt la ſublime allégorie du Roi & des douze Pairs de France. Ils repréſentent plus évidemment le Soleil & les douze ſignes du Zodiaque, que la Fable d'*Hercule* accompliſſant ſes douze Travaux, ou que celle d'*Enée* paſſant de Phrygie à Carthage, en Sicile, au bord du Tybre. On trouve les ſix caractères

tères du Soleil dans Enée : on nous prouve que la fyllabe *Her* veut dire Soleil ; mais dans le nom de *Louis*, je trouve à la fois le nom & le caractère de cet Aftre. Lifez ce nom à rebours ; en fupprimant la troifieme & la quatrieme lettre, vous trouverez *Sol :* c'eft bien le nom Latin dont nous avons fait Soleil.

Non-feulement, Monfieur, dans ce nom de *Louis*, il y a ce grand caractère, mais on y trouve auffi le mot de *Lois*, parce que le Soleil qui difpenfe au Monde les jours & les Saifons, femble être le Légiflateur de l'Univers. Ce n'eft donc point le hafard qui a raffemblé toutes ces grandes idées dans un mot qu'on nous donne pour un nom d'homme, & qui eft l'emblême du Pere de la Nature.

Les douze Pairs font les douze fignes du Zodiaque : la preuve en eft qu'il y en a fix Laïques & Militaires, repréfentant les fignes d'Eté, pendant lefquels les hommes font la guerre & cultivent les champs ; & fix Eccléfiaftiques & Célibataires, repréfentant les fignes d'Hiver, pendant lefquels la Nature ceffe d'être productive & animée. Peut-on voir rien de plus jufte ? Et que font auprès de ces allégories, celles *d'œil rond* & de *flambeau cornu* ?

Vous favez, Monfieur, qu'un Savant du fiècle paffé avoit donné aux douze fignes du Zodiaque le nom des douze Apôtres, à la Conftellation d'Andromède, le nom de la Vierge Marie. Tout fon planifphère étoit tiré de la Légende. Cette idée pieufe a été rejettée par toutes les Académies de l'Europe, & n'en eft pas moins bonne.

Ce mot de douze a toujours défigné les fignes du Zodiaque : les Francs ont toujours été fort attachés à cette idée. Ils ont dit auffi que leur Louis, leur Soleil, avoit toujours eu fes douze *Parlemens*, où il faifoit infcrire tout ce qui émanoit de lui : mais vous fentez bien l'allégorie : la lumiere qui émane du Soleil fe répand dans les douze fignes du Zodiaque.

Cela eft fi vrai, cet emblême eft fi jufte, qu'après avoir défigné le Soleil & les douze mois de l'année par le Roi & les douze Pairs ou Parlemens, on a défigné les jours du mois par trente & un grands Gouvernemens Militaires, & les fept jours de la femaine par fept petits Gouvernemens. Il eft vrai qu'on a fait, depuis quelque tems, un trente-deuxieme Gouvernement de la Lorraine, comme on ajoûte un jour à une année biffextile ; mais cela ne prouve que mieux la jufteffe de l'allégorie : le hafard ne raffemble point tant de chofes.

Que feroit-ce, Monfieur, fi au lieu de me borner à ces allégories frappantes, je voulois m'armer de toutes les reffources de la Grammaire ; décompofer les mots, les réduire à la valeur des fyllabes primitives ? je vous démontrerois

que *Paris* n'a jamais exiſté; que ce n'eſt que l'emblême de ce que doit être la Capitale d'un Empire.

Paris vient évidemment du Latin *Par* & du Grec πυρ, qui n'ont point du tout la même ſignification; mais c'eſt en cela que l'allegorie eſt admirable! Le premier ſignifie égal; & le ſecond veut dire feu : ce qui fait entendre clairement qu'une Capitale doit être comme un feu toujours égal, qui, ſitué au centre de l'Etat, en éclaire & en échauffe toutes les parties. C'eſt ainſi, Monſieur, que Bordeaux ne ſignifie que le bord des eaux, comme *Rochefort*, la *Rochelle*, le *Havre*, *Calais*, caler, couler bas, ſont des noms allégoriques. Ici, Monſieur, il s'offre à ma vue un horiſon ſi vaſte, une foule de preuves ſi prodigieuſes, qu'il m'eſt impoſſible de les indiquer dans une ſeule Lettre.

Je vous prie, Monſieur, d'inſérer la mienne dans votre Journal, parce que je ſuis bien aiſe d'apprendre à l'Univers que c'eſt moi qui ai découvert toutes ces belles choſes, après avoir étudié profondément les Ecrits des Savans ci-deſſus nommés, & leurs admirables Diſciples.

Je ne doute pas que ſi ces Meſſieurs euſſent pouſſé leurs recherches juſqu'au dix-huitieme ſiècle, ils n'euſſent trouvé tout ce que j'ai découvert, & beaucoup d'autres choſes encore : mais enfin, comme c'eſt moi qui, le premier, en ai conçu l'idée, je ſuis bien-aiſe que votre Journal atteſte la date du jour où m'eſt venue une penſée ſi lumineuſe & ſi inconteſtablement vraie.

Je ſuis bien-aiſe encore, Monſieur, que la Poſtérité apprenne, pour l'intérêt de notre gloire, que le même Siècle qui a produit l'Eſprit des Loix, l'Hiſtoire Générale, l'Hiſtoire Naturelle, l'Emile & l'Encylopédie, a produit l'interprétation de toutes les énigmes de l'Antiquité.

Je ne dois pas non plus laiſſer ignorer à l'Univers que j'ai pénétré dans une matinée toutes les allégories que renferme cette Lettre, & même un grand nombre d'autres, afin qu'on ſoit bien convaincu que quand j'aurai médité cette idée féconde pendant vingt ou trente années; que j'aurai dépouillé toutes les Grammaires des Langues du Nord, & les mots Celtiques ou Bas-Bretons, arrachés par Bullet, en 1754, à l'oubli total où cette Langue étoit tombée depuis vingt Siècles; que j'aurai épuiſé ce que M. Anquetil & quelques Savans Anglois nous ont appris du *Hanſcrit* & du *Pelhvi*, & que j'aurai comparé ce que j'en ſais avec ce que je ſais de la Langue Chinoiſe & de la Langue Tartare, & avec les figures hiéroglyphiques des pyramides d'Egypte, & avec les lettres de l'Alphabet Palmyrenien, que nous devons aux travaux de M. Barthelemi, je ſerai en état de jetter du jour ſur

cet important ſujet, de compoſer douze ou quinze volumes *in-folio*, & ſurtout que je ſerai parvenu à croire moi-même tout ce que j'aurai imaginé.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec un très-profond reſpect,

Votre très-humble, &c.

Le Frere PAUL, Hermite de Paris.

P. S. N'allez pas croire, Monſieur, que ce nom n'eſt qu'une allégorie, & que je n'ai jamais exiſté, parce que le Grec παυλα eſt plus convenable à la tranquillité d'un Hermite qu'à l'activité d'un Apôtre : je puis vous certifier que j'exiſte très-réellement.

O rêves des Savans ! ô chimères profondes !

comme dit notre grand & immortel Voltaire, homme véritablement docte, dont la vaſte imagination n'égara jamais le jugement. Les Erudits ſe trompent quelquefois; il n'eſt pas trop bien de s'en moquer : il n'eſt pas donné à tout le monde de s'égarer comme eux; & moi, moi qui parle ici, je ſerois bien fier ſi j'avois la ſcience des Hommes dont j'ai amplifié le ſyſtême.

RÉPONSE

A LA LETTRE DU FRERE PAUL,

Inſérée dans le Journal de Paris, N°. 40, le Mercredi 9 Février 1780, (*par M. P*R.)

SOUFFREZ, Monſieur, qu'en admirant la rare fécondité de votre génie, qui d'une ſeule plaiſanterie fait la matiere de douze pages, je vous propoſe avec modeſtie deux réflexions qui m'ont frappé à la lecture de votre Lettre. Vous attaquez le ſyſtême de M. C. de Gébelin avec l'arme du ridicule ; ce ſyſtême eſt expoſé dans un grand & ſavant Ouvrage, que peu de perſonnes ſont en état de bien lire & de bien juger; Ouvrage rempli de recherches, le fruit d'une étude immenſe & d'un travail ſur l'Antiquité utile & précieux, lors même que cette hypothèſe ſeroit une pure chimere : mais eſt-elle une chimere ? c'eſt-

là, Monſieur, ce que vous croyez pouvoir décider par une plaiſanterie, un peu longue à la vérité, mais qui n'en eſt pas plus concluante.

Au dix-huitieme Siècle, dites-vous, l'on ne parloit que par allégorie: Bourbon n'eſt point un nom de Famille: c'eſt un nom allégorique; la Fontaine, Corneille, Racine, Louis, &c. ſont auſſi des noms allégoriques.

Permettez-moi de vous dire que vous confondez des choſes très-diſtinctes, l'Hiſtoire & la Mythologie. Quand on nous parle du vieux Saturne qui mange ſes propres enfans, & qui avale une pierre au lieu de ſon fils Jupiter; quand on nous dit qu'Atrée, entr'autres prodiges, fit rétrograder le Soleil; il eſt permis, je crois, quelque reſpect qu'on doive à l'Hiſtoire, de quelque fonds de crédulité que l'on puiſſe être pourvu, il eſt permis, dis-je, de douter de la vérité de ces faits là. Sont-ils faux ou allégoriques? Qui a pu les imaginer? ils choquent la vraiſemblance. Qui a pu les perſuader aux hommes? Si toute la Mythologie n'eſt que le fruit d'une imagination déréglée, d'où vient l'accord entre celles des différens Peuples? S'il eſt prouvé que les Egyptiens ont exprimé par des ſignes emblêmatiques, les vertus & les qualités morales, la force & la puiſſance de la Nature; ſi le Calendrier des anciens Peuples eſt chargé de figures ſymboliques, dont nous voyons encore ſubſiſter les traces dans l'Aſtronomie moderne, n'eſt-il pas naturel de penſer que l'allégorie, ce voile élégant de la vérité, a pu s'étendre aux objets de la Religion & de la Mythologie Payenne? Je ne vois là rien qui puiſſe juſtifier le ridicule que vous voulez jetter ſur un ſyſtême vaſte & brillant.

Si l'on me donnoit Gulliver pour l'Hiſtoire véritable d'un Voyageur du dix-huitieme Siècle, me défendriez-vous de douter de ſon exiſtence, & d'envoyer à Liliput ſes Commentateurs hiſtoriques?

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Quelqu'heureuſe que ſoit à vos yeux l'idée qui vous a mis la plume à la main, je crois, Monſieur, devoir vous prévenir qu'elle n'a pas le mérite de la nouveauté, & que M. de Gébelin a eu occaſion d'y répondre (1).

---

(1) Voyez Monde Primitif, Tome III, Réponſe à un Anonyme, page 41.

LETTRE
DE FRERE PACOME,
Hermite de la Forêt de Sénars,
A FRERE PAUL, HERMITE DE PARIS;

En réponse à celle qu'il a fait insérer relativement à l'Ouvrage intitulé : le Monde Primitif. (*Par M. de la D. tirée du Mercure de France, 26 Février* 1780.)

Frere paul,

Je n'aime pas trop les malices, mais j'approuve la gaîté. On peut être tout à la fois Censeur, Hermite & jovial. Je suis Hermite comme un autre, & je sais me dérider à propos. Il n'en est pas ainsi de ces hommes tristement laborieux, qui osent fouiller la mine de nos connoissances, remonter jusqu'à leur source, déblaïer les ruines de l'Antiquité, interroger des monumens presque toujours muets, exprimer leur vrai langage, interpréter jusqu'à leur silence, juger de ce qui n'est plus par ce qui est, en un mot contraindre en quelque sorte, la main du Tems de rétablir ce qu'elle avoit pris soin d'effacer; ces gens-là, dis-je, ne sont pas plus enclins à rire que le Sigismond de la Vie est un Songe. Hé bien! direz-vous, rions pour eux, & même à leurs dépens : soit. Diogene s'amusoit à rouler son tonneau, tandis que d'autres Citoyens poussoient péniblement la brouette pour relever les murs d'Athènes.

Mais, à travers tant de gaîté, je cherche aussi quelque lueur de raison. Il ne suffit pas de fronder un Livre uniquement parce qu'il est du format *in-4°*. ou même *in-folio*, il faut encore démontrer qu'il n'est pas utile; & s'il a réussi, (comme le Monde Primitif par exemple) malgré l'étendue qu'il a déjà, & celle qu'il promet d'avoir encore, c'est une preuve nouvelle de ce qu'il vaut : c'étoit une épreuve de plus à subir, un obstacle de plus à surmonter. Croyez-

vous, Frere Paul, qu'une Diatribe de douze pages puiſſe ébranler ce vaſte Edifice Littéraire ? Seroit-il bien vrai que vous préféraſſiez la lettre à l'eſprit de la Fable ? Croyez-vous que Saturne ait mangé ſes Enfans, & que la bonne Rhéa ſoit parvenue à lui faire croire que des pierres, bien ou mal aſſaiſonnées, étoient encore un mets de la même eſpece ? Croyez-vous que Jupiter ſe ſoit fait Taureau pour enlever Europe, Cygne pour tromper Léda, Monnoie pour ſéduire Danaé ? Croyez-vous que pour repeupler le Monde, Deucalion & Pyrrha n'euſſent pu imaginer d'autres moyens que de jetter des cailloux par-deſſus leurs épaules ? Croyez-vous que Perſée ait emprunté les talonieres de Mercure pour délivrer Andromède ? que Bellérophon ait uſé du même expédient, ou d'un autre d'égale force, pour combattre la Chimère ? Croyez-vous à la Chimère ? Croyez-vous qu'Hercule ſe ſoit montré ſi obéiſſant envers Euriſthée, qu'il pouvoit traiter comme Cacus ? Croyez-vous qu'il ait nétoyé les étables d'Augias, réuni l'Océan à la Méditerranée, attaqué une Nation entiere pour conquérir une ceinture ?..! Et les cinquante Filles de Theſtius rendues meres en une même nuit ?... Ah! Frere Paul!.. Frere Paul!.. croiriez-vous donc à ces prodiges-là ? Ce n'eſt pas tout : voyez de combien d'horreurs, auſſi incroyables que dégoûtantes, l'Ouvrage de M. Court de Gébelin débarraſſe l'Hiſtoire Primitive! Voyez diſparoître la ridicule & monſtrueuſe aventure de Paſiphaé; le hideux Minotaure; le tribut ſcandaleux que Minos exigeoit en faveur de ce monſtre. Ne ſoyez plus étonné ſi l'on vous parle d'un Cécrops à deux têtes, d'un Cerbere à trois, d'un Janus à deux faces, d'un Romulus fils de Mars, allaité par une louve, & qui tue ſon frere pour une plaiſanterie d'Ecolier, après quoi rien ne lui manque pour devenir un Dieu, &c, &c. Le mot eſt placé au bout de l'Enigme, & M. Court de Gébelin eſt l'Œdipe qui a trouvé ce mot. Tout s'éclaircit, tout ſe ſimplifie par ſa méthode ; elle ramene tout à l'ordre naturel; & il y auroit, ſans doute, un peu d'humeur à trouver mauvais qu'on nous y ramenât. Après tout, je vois d'où vient votre erreur : vous avouez ne connoître le ſyſtême de l'Auteur du Monde Primitif que ſur le rapport d'un de ſes Diſciples ; c'eſt dans l'Ouvrage même qu'il faut l'étudier. Vous y verrez que l'étymologie n'eſt point la baſe de ce ſyſtême : elle n'y figure qu'à titre d'acceſſoire & par ſurabondance, comme les hors-d'œuvres dans un feſtin.

De plus, l'Auteur du Monde Primitif n'employe aucune de celles que vous lui attribuez dans votre Lettre. Il ne dit nulle part que Janus, ou le Soleil, épou-

ſa *Flambeau cornu*,&c. Vous gliſſez ſur les étymologies dont l'identité eſt palpable, & dont la découverte n'eſt due qu'à lui; vous lui en prêtez de ridicules : cette rubrique n'eſt pas neuve, & paroîtra toujours commode à la critique. Mais qu'en peut-il réſulter? Que ne trouvant point dans l'Ouvrage cenſuré le ridicule que le Cenſeur a cru y voir, on le cherche & on le trouve ailleurs.

J'avouerai pourtant que j'aime votre Parodie; elle eſt plaiſante; mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a parodié plaiſamment un bon Ouvrage. On ne révoquera jamais en doute l'exiſtence de la Maiſon de Bourbon; ſes Faſtes n'offrent rien qui paſſe les limites de toute vraiſemblance. On y verroit plus d'un Héros de cette Race illuſtre commander à la Victoire ; un autre obligé de conquérir ſon Royaume, pardonner à tous ceux qu'il a ſoumis; un Louis XIV faiſant prendre à la Nation qu'il gouverne un eſſor envié, admiré de toutes les autres, ſans pouvoir être imité par aucune; enfin Louis XVI, à peine dans ſon cinquieme luſtre, réparant les fautes, les malheurs, les abus de deux longs Regnes, & préparant avec autant de fermeté que de ſageſſe la gloire & le bonheur du ſien. Tout cela eſt grand, tout cela eſt ſublime, je l'avoue; mais aucun de ces faits ne ſort de la claſſe des poſſibilités. Si, au contraire, on attribuoit au Connétable de Bourbon, qui eut l'ame & le génie de Céſar, ou au grand Condé, qui eut l'audace & l'impétuoſité d'Alexandre, les impraticables travaux dont la Fable gratifie Hercule; ſi l'on ajoûtoit qu'Henri IV, à l'exemple de Théſée, deſcendit aux Enfers pour en arracher Sully & careſſer Proſerpine; ſi l'on diſoit enfin que Louis XIV, nouveau Lycaon, dévoroit ceux à qui il donnoit l'hoſpitalité, & payoit mal Apollon & Neptune, qui travailloient aux murs de ſon Parc pour gagner de quoi vivre; avouez-le, Frere Paul, il faudroit chercher un autre ſens à ce récit, ou riſquer en l'adoptant de n'avoir pas ſoi-même le ſens commun.

Je vois que vous regrettez la Fable : je la regrette quelquefois auſſi; mais nous ſommes nés ſous le regne tardif de la raiſon; il faut écrire & parler ſon langage. Vous le parlez ſi bien quand vous frondez nos travers! Peut-être vaut-il encore mieux, en bon Hermite, cultiver & manger ſes racines. Laiſſons M. Court de Gébelin défricher les Déſerts de l'Empire Savant; les fruits utiles que ſon travail fait éclore, ſe trouvaſſent-ils mêlés de quelques plantes hétérogènes, peu nous importe; c'eſt toujours autant de conquis ſur la nature brûte. Je n'ai point l'honneur d'être Diſciple de ce profond Ecrivain ; mais je reſpecte

ſes lumieres, ſon courage, ſa conſtance & ſon extrême ſagacité. Je ne ſuis qu'un ſimple Hermite comme vous, encore moins ſavant que vous, encore moins curieux de le paroître, & je vous quitte pour reprendre ma bêche & mon râteau.

Je ſuis, avec toute la cordialité qu'inſpire le renoncement aux vanités humaines, très-cher Frere & Confrère PAUL,

Votre &c. Frere PACÔME, Hermite de la Forêt de Sénars.



LETTRE
SUR LE MOT *WAR*,
A l'Auteur du Journal Littéraire de Luxembourg.

MONSIEUR,

EN annonçant dans un de vos Journaux les Origines Françoises qui forment le cinquieme Volume du Monde Primitif, vous vous êtes arrêté sur ce passage du Discours Préliminaire où je dis » que du mot primitif VER, qui désignoit » l'eau, nom resté dans les fleuves appellés aujourd'hui *VAR*, *Varmo*, *Varna*, » *Veresis*, *Vero*, *Vir*, *Vire*, que de ce mot dériva celui de VÉRITÉ, parce que » l'eau étant, par sa clarté & par sa limpidité, le miroir des corps ou des êtres » physiques, la VÉRITÉ est également le miroir des idées ou des êtres intellec- » tuels, & leur représentation d'une maniere aussi fidelle, aussi nette, aussi claire » que la représentation des corps par l'eau; & que c'est par cette raison que le » Latin VER*us* signifioit sincere, net, réel ».

Non-seulement vous avez douté du rapport annoncé entre VAR, eau, & la VÉRITÉ, mais vous semblez avancer que VAR n'a jamais signifié eau, & que vous l'avez inutilement cherché dans la Langue Hongroise, où VAR signifie *ville* & non *eau*.

Sensible à la bonne foi avec laquelle vous dites que vous avez cherché ce mot dans la Langue Hongroise, & sans m'arrêter à ce que pourroit présenter de louche cette espece d'affectation de citer cette Langue, comme si dans le Monde Primitif on s'en étoit appuyé nommément, ou comme si un mot devroit être exclus des primitifs, parce qu'il ne se trouveroit pas dans une Langue quelconque, je vais reprendre les diverses significations qu'offre cette idée, & prouver:

1°. Que VAR est le nom d'un grand nombre de fleuves, rivieres, fontaines.

2°. Que c'est un des noms primitifs de l'eau, existant encore en diverses Langues, & même dans cette Langue Hongroise où vous n'avez pu le trouver.

3°. Qu'il est la racine physique dont on s'est servi pour peindre l'idée métaphysique de la Vérité, & qu'il étoit peut être impossible d'en choisir une plus convenable, plus juste.

Aimant la vérité, comme vous faites, vous ne refuserez pas de me suivre dans cette discussion, & de l'insérer dans votre Journal, afin de dissiper les doutes que pourroit avoir causé innocemment votre Extrait au sujet des Principes sur lesquels est élevé le Monde Primitif, & dont votre propre expérience vous aura fait voir la simplicité, la certitude & l'utilité dont ils sont pour l'étude des Langues, & leur supériorité sur tous les autres principes relatifs à cette étude, & sur toutes les méthodes qu'on avoit employées jusques ici.

ARTICLE I.

Le mot de VAR, ou WAR, nom d'un grand nombre de Rivieres.

Une des preuves qui démontrent, selon le Monde Primitif, que le mot Var signifie *eau*, c'est le grand nombre de rivieres qui portent ce nom. Peu touché de cette preuve, vous avez préféré d'ouvrir le Dictionnaire Hongrois où vous avez trouvé que War signifioit *Ville*, *Citadelle* : mais de ce que le mot War ne signifieroit pas *eau* dans la Langue Hongroise, s'en suivroit-il qu'il n'auroit pas cette signification dans les Langues Celtiques, infiniment plus anciennes en Europe que celle des Hongrois ? Est ce dans le Dictionnaire de cette derniere Langue que tout homme sensé ira chercher l'origine des anciens noms de l'Europe ? Et a-t-on jamais pû penser à faire dépendre la masse des mots primitifs, même un seul d'entr'eux, d'une seule Langue ?

Il y a plus ; les noms de lieux forment un Dictionnaire très-juste & très-net, indépendant de tout Dictionnaire écrit ; ceux-ci sont souvent relatifs à des Langues fort postérieures à celles de ces noms ; souvent ils ont laissé échapper des masses entieres de mots primitifs : on ne peut donc juger l'un par l'autre.

Tout ce qu'on en peut conclure en faveur des Dictionnaires écrits, c'est que plus ils fourniront de mots relatifs aux noms des lieux d'une contrée, plus ils auront conservé des traces de la Langue qu'on y parla primitivement.

Tout ceci est fondé sur ce principe certain, que dans l'origine les noms de lieux furent toujours imposés d'une maniere pittoresque & analogue à la nature de l'objet qu'on avoit à nommer, ou que les noms ne furent jamais que des épithètes qui peignoient les qualités des objets.

En voyant le grand nombre de Rivieres qui portent le nom de Var, on ne pourra douter qu'il ne fût un mot existant dans la Langue des anciens

habitans de l'Europe, & qu'il ne fût relatif à l'eau, puiſqu'on l'appliquoit à tant de Rivieres.

Mais pour reconnoître ce mot, il faut convenir auparavant que la voyelle forte s'eſt ſouvent affoiblie en E ou en I, comme cela eſt arrivé à tout mot primitif, & qu'il s'eſt uni avec d'autres noms de Rivieres tels que *AM*, *VAN*, *ACH*, *NEISS*, *ON*, lorſqu'on l'a pris pour un nom propre.

Voici le nom de pluſieurs de ces Rivieres :

Le VAR, riviere qui ſépare la Provence de l'Italie, *mot-à-mot*, le fleuve.

VAR-*amus*, fleuve d'Italie chez les Venetes,

VAR-*anus*, lac de la Capitanate.

VAR-VAN*e*, fontaine de la Brie.

VAR-VAN*e*, ou BAR-BAN*e*, aujourd'hui VER-BAN*o*, riviere de l'Illyrie.

WAR-WACZ, } rivieres voiſines de celle-là.
VIORZ*a*, }

VAR-D*ari*, ou BAR-*darus*, aujourd'hui VAR-*dar*, riv. de la Turquie. Elle vient de la Bulgarie.

WAR-*de*, riviere du Dannemarck dans le Jutland.

Le WARF, riviere d'Angleterre.

WAR-*micus*, WIR*m*, ou WOR*ms*, riv. du Duché de Juliers.

WAR-*na*, riv. de la Romanie en Turquie.

WAR-*ne*, riv. du Northumberland en Angleterre.

WAR-*ne*, riv. du Duché de Mecklimbourg.

BAR-*dalach*, riv. de Moldavie.

HI-BAR, lac, riviere, vallée & ville dans la Servie.

WAR-*ta*, riv. de Pologne.

VER, riv. de Calabre.

VER*e*, riv. de Bulgarie.

WER*e*, riv. d'Angleterre dans la Province de Durham.

VER*o*, riv. d'Eſpagne.

WER*o*, lac & ville de la Carinthie.

VER-*don*, riv. de Provence.

VER*a*, } riv. de la Lombardie, & qui ſe jettent dans le Pô.
VER*ia*, }

VER-BAN*us*, le lac Majeur : *mot-à-mot*, la grande eau, le grand lac. Lac majeur en eſt la traduction littérale.

VER-*eſis*, riv. du Latium.

VER-*gellus*, riv. d'Italie près de Cannes.

VER-*onis*, riv. du Duché de Rezan en Ruſſie.

WER-*nitz*, riv. de Franconie.

WER-*tach*, riv. de Souabe.

WERR*a*, nom du Weſer en Weſtphalie, dans la plus grande partie de ſon cours.

WERR*e*, riv. de Lorraine

WERR*a*, riv. de la Thuringe.

VER-*na*-DUR*um*, riv. de la Gaule Narbonnoiſe.

VER-*Soy*, riv. & ville du Pays de Gex.

A-VEIR-*ou*, riv. du Languedoc.

A-BER, lac d'Ecoſſe.

Le VEYR*on*, en Suiſſe.

VIR, riv. de l'Eſpagne Tarraconoiſe.

WIR*e*, riv. d'Angleterre.

VIR*e*, riv. de Normandie.

VIR*one*, riv. du même Pays dans le Cotentin.

VIR*bius*, riv. de Laconie.

WIR*m*, riv. & lac de Baviére.

Et un grand nombre d'autres en WAR, en BAR, ou moins aiſés à reconnoître.

Mais n'omettons pas celles qui furent appellées BI-EVRE, ou BI-BER, BI-VER, parce qu'elles étoient habitées par des Caſtors dont le nom Celtique étoit BI-BER, mot que les Latins altérerent en FI-BER; telles,

La BIE-VR*e* ou la riviere des Gobelins à Paris.

La BIE-VR*e*, riv. du Dauphiné.

BI-BER
BI-BER*en*-B*ach*, ou le ruiſſeau des Bibers. } En Suiſſe.

BEVERS & l'eau de la vallée des BIEVR*es* dans l'Engaddine en Suiſſe.

BE-VER, quatre riv. de ce nom en Weſtphalie.

BIE-BER, une riv. de ce nom dans chacun de ces Pays, Franconie, Palatinat, Souabe, Wetteravie, Darmſtad.

Et ſi le Caſtor fut appellé *BI-Ber* par les Celtes, *Fi-Ber* par les Latins, ce fut avec raiſon, puiſque ce nom formé de *VI*, vivre, & de VAR, eau, ſignifioit *animal qui vit dans l'eau*, & peignoit parfaitement ce quadrupede amphibie.

Pour vous ôter tout doute d'ailleurs, Mr. ſur le changement continuel de V en F, & d'A en E, permettez que je vous en donne un exemple frappant que

vous pourrez d'autant moins récuser qu'il est pris à votre porte : il se rapporte au mot *VAN* qui, associé à celui de VAR, a fait les noms de VARVANE.

Vous savez qu'entre les Duchés de Luxembourg & de Limbourg & dans l'Evêché de Liége, il existe des restes de ces anciens marais si célébres dans les Gaules, & qui servoient, au besoin, d'asyle aux Nations qui les habitoient.

Les uns sont appellés en Flamand *Das Hoghe VEEN*, & en François les *Hauts VAGNES*, *Marais*.

Les autres, ceux de l'Evêché de Liége ou du Marquisat de Franchimont, *le grand FAIGNE*.

Vous voyez donc ici dans le même Canton le même nom écrit F & V, *les Vagnes*, le *Faigne*.

Vous y voyez également la voyelle A changée en AI & en EE.

Et de plus la finale primitive N devenue GN dans le patois Vallon.

Exemple d'autant plus intéressant qu'il vous fait voir en même tems la vérité de ce principe, que tout nom Celtique ou Antique fut toujours significatif. Si j'avois besoin de le prouver ici, le nom même de la ville de Luxembourg d'où vous publiez votre Journal en seroit une preuve incontestable. Vous voyez qu'il est composé de deux mots, dont l'un très-connu, BOURG, qui signifie *habitation élevée*, & dont l'autre très-inconnu, *Luxem*, rentre dans la classe de ceux dont s'occupe le Monde Primitif : mais il est lui-même un nom Celtique commun à un grand nombre de lieux, très-significatif & très bien assorti à la situation de ces lieux.

Toute la portion antique de la ville de Luxembourg est bâtie sur une hauteur & presqu'environnée de rochers ; c'est précisément ce que désigne son nom, *LUX-EM*, habitation sur des rochers, au bord d'une riviere. LUX, LUG, signifie en Langue Celtique élévation, rocher ; il se forma du primitif LO, LOH, LAW (Origin. Fr. 634) qui signifie grand, tout ce qui s'apperçoit de loin, & qui appartient à toute Langue.

De-là, *LUG DUNum*, ancien nom de Lyon, qu'on a toujours traduit ridiculement, parce qu'on ignoroit la vraie valeur de ce mot Celte.

De-là, *Lussan*, village du Languedoc, & *LUCens* en Suisse, perchés sur des hauteurs considérables.

C'est de là que se forma le Latin LUX*us*, qui signifie *mot-à-mot*, grande dépense, prodigalité, action de s'élever au-dessus des autres par sa dépense.

Il en est de même du nom de *LIM-BOURG* ; il tient au Celtique LAM, LEM, LIM, bois, forêt, (*voy.* Orig. Franç. p. 626). Cette ville encore aujourd'hui environnée de forêts, fut bâtie à une des extrémités de la vaste forêt des Ardennes.

J'aime à prendre ainsi mes exemples de près. Ils en sont plus sensibles. Ceux-ci vous prouvent qu'il n'est aucune Contrée en Europe qui ne puisse concourir à démontrer la certitude des Principes du Monde Primitif.

Il n'est pas jusqu'au nom de la forêt des ARDENNES qui ne soit Celtique. Ce mot signifie *Forêt*; j'en ai parlé dans le *Disc. Prélim. des Orig. Franç.* p. XXI. Il forma le nom de cette vaste forêt qui traversoit la Germanie, & qu'on appelloit HARTZ-CYN ou HER-CYN*ia*, nom dont personne n'a connu l'origine, pas même le Savant WACHTER, & qui vient manifestement de ARD, HARD, forêt, & de KUN, vaste, puissant.

C'est également de ce mot que s'est formé le nom que la *TransYLVanie* porte dans la Langue Hongroise, où elle s'appelle *ERD-eli*, ou la forêt ERD, ayant cette signification en Hongrois; ce qui est le même nom que celui des ARDENNES: avec cette différence, que ARD s'est adouci en ERD.

Ceci nous ramene à la Langue Hongroise où vous n'avez pas trouvé le mot WAR, eau, ni dans aucune autre Langue, & c'est le second Article que j'ai à prouver.

II.

WAR, Eau, dans toute Langue, même dans la Hongroise.

Ne soyez pas surpris, Mr. que j'aye vu dans la Langue Hongroise un mot que vous n'avez pu y trouver, & n'en concluez pas que j'ai les yeux fascinés par le merveilleux de l'Etymologie, ou que j'imagine des rapports là où il n'y a rien de pareil : concluez plutôt qu'il existe une science étymologique dont on n'avoit pu reconnoître les principes; infiniment intéressante en ce qu'elle rétablit le rapport de tous les Peuples, de toutes les Langues, & qu'elle anime tous les mots; qu'elle y met une vie, une expression dont ils étoient totalement privés; qui seule peut les rendre précieux & infiniment utiles, en ce qu'elle abrége prodigieusement l'étude des Langues. C'est de cette science dont je veux vous rendre le défenseur, vous, fait pour la connoître, & qui êtes à la tête d'un de ces Ouvrages destinés à répandre les grandes vérités & à les faire germer dans la tête de quiconque aime à s'instruire.

Afin que vous puissiez appercevoir comme moi dans la Langue Hongroise le radical WAR signifiant *Eau*, ayez la complaisance de remarquer, 1°. que la lettre V se confond sans cesse dans la prononciation avec les lettres F & B: le F Allemand se prononce comme le V François, & leur V comme le F François.

B, chez les Grecs modernes ainsi que chez les Gascons, en V : & V devient B pour eux.

Tous les mots radicaux en V sont écrits chez les Hébreux en B, parce qu'ils ne savent ce que c'est que V à la tête d'un mot : mais aussi ce B prend chez eux la prononciation tantôt d'un B, tantôt d'un V. J'ai fait voir dans les Origines du Langage & de l'Ecriture, une multitude d'exemples pareils & incontestables, dans notre propre langue où nous avons changé une foule de B & de P Latins en V & en F, disant, par exemple, *Gouv*erner au lieu de *Gub*ernare ; chef, de *Cap*ut ; *Chev*al, de *Cab*alus, &c. 2°. Souvenez-vous encore, que la voyelle A se change sans cesse en E.

D'après ces principes, ouvrez avec moi ces mêmes Dictionnaires Hongrois qui ne vous disoient rien, & vous y trouverez ces familles dérivées de VAR, eau.

FER*idem*, je lave.

FER*ido*, FOR*do*, bain, chef d'une famille nombreuse.

FOR*to*, lac ; 2°. marais ; 3°. fange ; 4°. lac de Hongrie.

VER*em*, VER*om*, fosse, fossé, lagune.

F & V changés continuellement en M, ont produit également ces mots Hongrois :

MER*ules*, immersion.

MER*ulni*, être plongé, être submergé ; mots qui tiennent au Latin,

MER*go*, plonger.

MER*gus*, plongeon.

IM-MER*sio*, immersion, *mot-à-mot*, action de plonger.

Je serois même fort tenté de croire que ce changement de V en M a dénaturé les noms de quelques Rivieres, & que c'est à cette même famille qu'il faut rapporter le MAR*ock*, riviere de Hongrie, & le MAR*oz* & MEIR*a*, riv. du pays de Chiavenne en Suisse.

Cette Famille existe en nature dans la Langue Illyrienne, Mere de l'Esclavonne. Là,

BAR*a* signifie fossé, marais, lagunes.

BAR*aizl*, marécageux, où il y a des fossés, des lagunes.

Elle a formé le mot Polonois.

WAR*t*, le fil de l'eau, le fort d'un fleuve.

Et le Flamand, VAAR*t*, le fil de l'eau, le courant, 2°. navigation.

Tous ces mots tiennent à l'Oriental ;

BAR, *VAR*, *BER* ; 1°. puits ; 2°. source d'eau ; 3°. clair, limpide, lumineux.

BUR, *BOR*, *VOR*, fosse, citerne, réservoir.

BaR, *VaR*, 1°. pur, net; 2°. ſavon, qui lave & nettoye.

En Phrygien BÊR, qui, ſelon ETIENNE de Byſance, ſignifioit un puits.

C'eſt l'Arabe *BIR*, puits.

L'Irlandois, *BIR*, puits, eau.

En Indien, BAR*a*, eau, mer, qui ſe prononçant enſuite en deux ſyllabes, eſt devenu,

POhaRa, fontaine, ſource, puits; de même que l'Hébreu BAR s'eſt prononcé avec le tems,

BaeR, *BeHeR*, &c.

En Ecoſſois, *VARa*, fleuve.

Il en eſt de même dans les autres Dialectes Celtiques & Theutons.

BER, BOR,, BRO, BRU, ſignifient dans tous, eau, fontaine, ſource, &c.

Angl. *BOURN*, fontaine, ſource.
Flam. *BORN*, *BRON*.
Suéd. *BRUNN*.
Crimée, BRUNNA.
Franç. PRUNNA.
Allem. BRUNN.
Valdois, Borné.
Grec, BRU*ein*, ſourdre, jaillir.

BOR, BORO, limon, boue, qui tient à nos mots *Bourbe*, *Bourbier*, leſquels appartiennent à la Famille BAR, BER, BOR, eau, (Orig. Franç. col. 148.

En voilà, je penſe, plus qu'il ne faut pour conſtater l'exiſtence du mot VAR, eau, ſa qualité de Primitif, & qu'il a donné des dérivés à une multitude de Langues. Il eſt ainſi une preuve que les Langues de toutes les Nations ne ſont que les débris d'une ſeule, priſe dans la Nature & clef de tous les mots.

Je conviens avec vous, Mr. que ce mot WAR, dans ſa prononciation forte, ſignifie *ville* dans la Langue Hongroiſe, tandis qu'il n'y ſignifie *eau* qu'avec ſa prononciation foible FER & VER.

Mais puiſque vous me mettez ſur cet article, permettez que je vous faſſe voir, 1°. que le mot VAR ne ſignifia *ville* que parce qu'il ſignifioit déjà *eau*; 2°. que tous les noms de villes de la Hongrie, dans leſquels entre le mot WAR, ſont tous ſitués dans des lacs ou ſur des rivieres.

Vous conviendrez ſans peine, Mr. que les hommes eurent l'idée de l'eau long-tems avant que d'avoir celle des villes, & que par conſéquent ces deux mots VAR ſignifiant eau & ville, celui-ci fut très-certainement poſtérieur à l'autre.

Mais l'eau eſt de premier beſoin pour l'homme; on commença donc toujours par s'établir le long des eaux: ainſi les noms des premieres habitations durent toujours être relatives aux eaux: & elles le furent effectivement, comme il ne ſeroit pas difficile de le prouver.

Ces

Ces eaux ſervirent encore de défenſe aux premiers hommes pour ſe mettre à couvert eux & leurs poſſeſſions des animaux ſauvages ou des peuples coureurs : car ou ils ſe réfugierent dans les cantons appellés *Iſles* parce qu'elles ſont environnées d'eaux de toutes parts, ou ils s'en formerent d'artificielles en creuſant autour d'eux de grands foſſés où ils faiſoient couler les eaux.

Ainſi l'eau qui étoit déjà pour eux un objet de ſubſiſtance, leur devint un objet de défenſe, de ſûreté, de rempart : dès-lors toute habitation devint un WAR, un fort, où l'eau les mettoit à couvert de tout danger.

Et une multitude d'habitations pareilles furent également appellées WAR, ville.

Cette marche conforme à la nature des choſes, eſt confirmée par la Langue Perſane, où le mot BAR ſignifie tout à la fois, eau, eau de pluie, réſervoir d'eau & ville.

Or, ce mot BAR eſt précisément le même que VAR, de l'aveu des Savans Hongrois eux-mêmes, nommément du Savant Georges MOLLNAR dans ſes Vues ſur la Langue Hongroiſe.

Jettons maintenant les yeux ſur la Carte de la Hongrie, nous y verrons cette double ſignification de VAR, réunie en une ſeule, par la ſituation ſur les eaux de tous les lieux dans les noms deſquels entre ce mot.

WAR-*aſdin*, eſt ſitué dans un lac, de même que VI-WAR & *Sala*-WAR.

Le grand VAR*adin* eſt ſitué ſur une riviere.

Le petit VAR-*adin*, dans des marais.

UNG-WAR eſt dans le lac d'Ung.

Temeſ-WAR, ſur le petit Temes.

Aba-vi-WAR, ſur une riviere.

Ja-WAR-*in*, ou Raab, au confluent du Raab & d'un bras du Danube.

Walko-WAR, ſur une riviere.

S. Georges-WAR*a*, ſur la Drave.

Colos-WAR, ſur le petit Samos.

Sas-VAR*os*, ſur le Maroch.

Il en eſt de même dans la Tranſylvanie.

SEGES-WAR,
UD-VAR-*Hey*, } ſont ſur des rivieres.

De ſimples Villages ſitués ſur des rivieres, y prennent auſſi le nom de VAR : tels Feld-*Var*, Miklos-*Var*, *Var*-Gios, Miko-*War*, &c.

On trouve également ces noms en VAR ſur les côtes & au Nord de la Mer-Noire.

La Ville & la riviere de VAR-*na*, au Midi des bouches du Danube.

Tomis-VAR, entre Varra & ces bouches; VAR-*Nitza*, ſur le Dneſtr aux portes de Bender: tandis que de l'autre côté, près des bords de la Mer Adriatique, on voit des rivieres appellées VAR-*Vanes*, WAR-*Wacz*, VIORZ*a*, &c.

On trouve encore d'autres noms qui ſe reſſemblent dans ces deux extrémités des vaſtes Pays qu'arroſe le Danube.

Près des ſources du Rhône eſt le lac *Leman*, m. à. m. *grande eau*; & ſur les bords de la Mer-Noire, aux bouches du Dneſtr, on voit un golfe, eſpece de lac appellé *Ovidi Liman*, le lac d'Ovide, de ce Poëte aimable qu'Auguſte relégua dans les déſerts de la Sarmatie.

Près de là, un autre lac appellé *Murtaza Liman*; & plus au Midi, pas loin de Conſtantinople, un grand golfe, appellé *Limani-FOROS*.

Tout ceci prouve que dans l'origine, depuis l'Helvétie ou le Nord de la Mer Adriatique juſques à la Mer-Noire, & depuis la Sarmatie juſques à la Grèce, on ne parla qu'une ſeule & même langue, Dialecte Celtique, fort approchante de la Phrygienne, & conſervée en grande partie dans les Langues Eſclavonne & Hongroiſe, parlées aujourd'hui dans ces mêmes contrées qu'on appella autrefois Pannonie, Thrace & Illyrie. Il eſt vrai que dans le cœur de cette vaſte région, cette Langue s'eſt confondue avec celles des Peuples qui en dépoſſédèrent les anciens Hibitans; mais les noms ſemblables conſervés aux deux extrémités, atteſtent hautement, comme nous venons de le dire, que là, on parla dans l'origine une langue unique.

Quant à la Ville de *Tomis-Var*, ſi peu éloignée des lieux habités par Ovide, je ne doute pas que ce ne ſoit la Ville même de *Tomis*, dans laquelle ce Poëte fut relégué, & qu'il dit avoir été bâtie par les Grecs: il en exiſte encore des Médailles intéreſſantes.

III.

VAR, eau, ſource du mot VAR, vérité.

Nous venons de voir comment du mot VAR naquit le mot VAR, Ville; ſera-t-il plus difficile de faire voir qu'on en forma le mot VAR, vérité?

Dans tous les tems on n'a pas eu des miroirs artificiels pour ſe regarder: mais dans tous les tems on s'eſt miré dans les eaux; elles étoient donc un miroir donné aux hommes par la Nature? C'eſt ce miroir toujours vrai, jamais menteur, qui donna lieu à la Fable du vieux Nérée qui ne mentit jamais, qui dit toujours vrai, chantée autrefois par Héſiode, & qui avoit intrigué tous les Interprètes, tous les Critiques, juſqu'à ce que le Monde Primitif fît voir que c'étoit une alluſion au miroir naturel que fourniſſent les eaux, & que Phédre lui-même appella *ſpeculum lympharum*.

Ainſi dans tous les tems les idées d'eaux, de miroir & de vérité, furent incorporées enſemble & conduiſirent de l'une à l'autre: il fut donc très-naturel que le nom de l'une devînt le nom des autres.

De VAR, eau, on fit donc en Celte-Theuton, WAR, vrai, vérité: les Latins l'adoucirent en VER*us*, vrai; VER*itas*, vérité.

Les Latins pour peindre la troiſiéme idée aſſociée à celles-là, changerent encore V en M, d'où MEIR, MIR, voir, regarder, d'où nos mots MIR*er*, MIR*oir*; tandis que les Theutons, les Hongrois, &c. conſervant la racine primitive, en firent WAR*en*, voir.

WART, guérite, lieu d'obſervation, &c. ſource immenſe de dérivés. Tandis que,

BAR, BER, ſignifioit en Hébreu clair, maniſeſte, certain.

BAR en Theuton, clair, certain, inconteſtable.

BAR*en*, maniſeſter, mettre au jour.

BAIR*h* chez les Goths, clair, brillant, maniſeſte.

Auſſi peignit-on ſans ceſſe la VÉR*ité* comme un miroir qui peint les choſes telles qu'elles ſont, qui les repréſente au naturel & très-fidellement; auſſi eſt-elle ſans ceſſe armée d'un miroir.

Tout ſe réunit donc pour démontrer que ceux qui aſſignèrent le mot VER à la peinture exacte & fidelle des idées, n'en pouvoient choiſir un plus animé, plus ſenſible, plus pittoreſque, plus philoſophique, en même tems qu'étroitement lié au phyſique, & à la langue primitive parlée dans le tems où on en fit une auſſi brillante application.

Ainſi, Mr. ne vous en prenez pas à moi, ſi les idées de Vérité, de miroir & d'eau, ont été étroitement liées entr'elles & déſignées par le même mot : je ne fais qu'être l'interprète de la Nature & des Langues : la tâche eſt belle autant que longue & difficile : mais avec de la conſtance de quoi ne vient-on pas à bout ? & quoique j'aye encore à la vérité bien du chemin à parcourir, j'eſpere que dans le centre où je ſuis placé & d'où j'apperçois une ſi grande maſſe de vérités utiles & intéreſſantes, je ne pourrai jamais m'égarer ſenſiblement, je ne rencontrerai jamais de difficultés qui m'obligent à m'arrêter en chemin.

Vous-même, Mr. je vous invite à examiner de près ces grandes vérités ; à conſidérer les avantages ineſtimables qui en peuvent réſulter ; & à inviter les hommes à les adopter, non comme l'ouvrage d'une belle & ingénieuſe imagination, mais comme le miroir fidele & vrai des opérations de la Nature & du génie des humains.



POT,

Famille primitive qui signifie ÉLEVÉ, PUISSANT.

Nous avons souvent eu occasion de parler de cette Famille; mais toujours par parcelles: nous croyons donc faire plaisir à nos Lecteurs en rassemblant ici ces membres dispersés: par leur réunion, ils en acquerront une toute autre force, on en aura une idée beaucoup plus avantageuse. On sera étonné de la fécondité de cette Famille; on admirera qu'elle ait pu fournir tant de mots à tant de Peuples éclairés & savans; qu'elle ait formé tant de noms de lieux; qu'elle ait figuré dans tant de noms allégoriques: & de même que les Langues ne sont cultivées qu'à proportion des lumieres qu'on peut y puiser, cette famille de mots deviendra recommandable entre toutes par ses influences & par les lumieres qui en résulteront sur nombre d'objets intéressans.

Mais afin qu'on puisse nous suivre sans peine dans le labyrinthe de ses mots, on doit observer qu'afin de pouvoir l'appliquer à un plus grand nombre d'objets, on lui a fait subir les diverses modifications qu'éprouve en pareil cas toute racine primitive.

1°. On en a varié sans cesse la voyelle, en le prononçant PAT, PET, PIT, POT, PUT, suivant l'exigence du cas.

2°. On a changé sa consonne T en D, S, SS, Tch.

3°. On l'a fait précéder de la sifflante, SPAT, SPES, SPISS.

4°. On l'a nasalée en PONT, ainsi que cela arrive à tous les mots radicaux. Par exemple,

Had, *main*, devient	Hand,	en Allemand.
Lat, *pays*,	Land,	
Tag, *toucher*,	Tango,	en Latin.
Pag, *affermir*,	Pango,	
Lab, prendre,	Lambano,	en Grec.
Math, enseigner,	Manthano,	

En François même nous disons mesure, & incom-mensurable.

Rompre & Rupture: Trape & Tromper.

Principes que nous avons developpés dans un très-grand détail dans nos Origines du Langage & de l'Ecriture, & sans lesquels il est impossible de répandre quelque lumiere sur les rapports des mots: ces principes faisant une partie fondamentale des élémens du langage & de l'étude des Langues.

I.

Noms Allégoriques.

Si quelqu'objet fut digne d'être appellé d'un nom formé de la racine dont nous nous occupons ici, c'est certainement la masse immense des eaux. Aussi les Grecs ne s'oublierent pas à cet égard; & afin de rendre ce mot plus sonore, plus rapproché du mugissement des eaux qu'ils vouloient nommer, ils le nasalerent; de-là :

1. Po*n*t-*os*, la Mer, les grosses eaux, les eaux bruyantes.

2. Dans leur style allégorique, ils en firent Pont*us*, le Dieu de la Mer; ils le firent fils de Nérée, ou des Eaux, & pere de Poseidon ou Neptune. C'est ce que nous avons vu dans nos Allégories Orientales.

3. Poseidon, nom de Neptune, est lui-même formé de la même racine Pot. Ce mot doit s'écrire Pot-Seidon. Ce dernier mot signifie *Pêcherie*; le premier, *grand*: c'est donc le Dieu des grandes eaux poissonneuses, le Dieu des grands poissons.

Nérée, Pontus & Poseidon ou Neptune, ces trois Dieux Marins de Sanchoniaton, ajoutent donc tous quelque chose à l'idée des eaux. *Nérée*, peint l'eau mobile. *Pontus*, l'eau mugissante. *Poseidon*, l'eau demeure des énormes baleines & autres monstres marins.

4. Ce mot changeant *o* en *e*, entra dans le nom de Ja-pet ou Japhet, un des VI fils d'Uranus & de Ghé; il le désignoit comme un grand Propriétaire, comme ayant une grande étendue de domination, idée constante qu'offre le nom de Japet.

Cet Uranus & sa femme Ghé, eurent donc VI fils & VI filles. Mais l'un est le Ciel, l'autre la Terre : ils représentent donc le Monde avec ses révolutions, composées de XII Mois, ou de VI Soleils & de VI Lunes, gouvernés par six Grands-Dieux & par six Grandes-Déesses, ces XII Grands-Dieux des Romains, dont l'origine intrigua toujours si fort les hommes.

II.

Noms Sacrés.

Cette Famille dut fournir des noms à la Religion ou au culte public; de-là le mot Grec:

Pot*nios*, vénérable, pour *POT-en-ios*, celui qui eſt élevé en majeſté, en ſublimité.

Ce mot en ſe naſalant, forma également

Ponti-fex, Pontife, celui qui dirige les choſes ſacrées, les choſes dignes de la plus grande vénération. Auſſi fut-il bien nommé de *Fex*, qui fait, & Pot ou Pont, choſes élevées. On voit par-là combien étoit ridicule l'étymologie qui en faiſoit des Conſtructeurs de ponts, parce, diſoit-on, qu'ils étoient obligés d'entretenir à Rome le Pont-Sublicius.

III.

Nom des Fleuves.

1°.

Pot, aſſocié en Grec au mot Am, eau, forma le mot

Pot-Am*os*, riviere, fleuve : d'où Meso-Potamie, au milieu des eaux.

Pont*us*, fleuve de Macédoine.

Pot*entia*, riviere d'Italie.

Prononcé Bod en Celte, il forma,

Bod*incus*, le Pô, le plus grand fleuve de l'Italie.

Bod*incus* Lac*us*, le lac de Conſtance en Suiſſe.

2°.

Ce nom devint enſuite celui des Villes ſituées ſur des fleuves.

Pot*entia*, Ville d'Italie ſur la riviere du même nom.

Pat-Av*ium*, Padoue, mot-à-mot, Ville ſur une grande eau.

IV.

Noms de Montagnes, & de Villes ſur des montagnes ou dans des abîmes.

Pod déſigna chez les Celtes des montagnes élevées en forme de pic, & des lieux placés ſur ces ſortes de montagnes : les Latins ajoutant une terminaiſon à ce mot, en firent Pod*ium* : de-là,

Pod*ium*, le Puy en Velay.

Pod*ium*-Cel*ſum*, Puyceley en Albigeois.

Pod*ium*-Laur*entii*, Puylaurens en Albigeois.

Pod*ium*-Nauter*ium*, Penautier, Diocèſe de Carcaſſonne.

Podium-Sori-Guer, Puy-Salquier, près de Beziers.

Podium-Ferrandi, Puy Ferrand en Auvergne.

Pod-Eacia, la Puysaye, pays de montagnes dans l'Auxerrois.

La Roche-Pot, mot-à-mot, la grande Roche, la plus haute montagne sur le chemin de Lyon à Fontainebleau.

Potentia, Ville sur de hautes montagnes de la Basilicate au Royaume de Naples.

Potes, Ville des Asturies en Espagne.

Podius-Cere-Tanus, Puy-Cerda en Espagne, au pied des montagnes dans la Ser-Dagne, *m. à m.* Pays de montagnes.

Ce mot s'altéra en Poet, Pui; de-là :

Poet-Laval, en Dauphiné.

Puides, en Bourgogne sur une montagne.

Pougues, dans le Nivernois, au pied d'une montagne avec des eaux minérales.

Puy-de-Dome, la plus haute montagne de l'Auvergne.

Puy-Beliard, sur une montagne du Poitou.

Pufch-d'Usselou, montagne entre le Quercy & le Limousin.

Les Grecs prononçant ce mot Pud ou Pyd, en firent :

Pydius, Fleuve de Troade.

Pydes, Ville & Fleuve de Pisidie.

Pydna, Montagne de Crete, ou Pitna.

Pydna, Ville & Colline de Phrygie.

Pytkia, lieu de Bithynie rempli de sources d'eaux chaudes.

Pythicus, Fleuve de l'Asie Mineure.

Pythos, Fleuve de Carie.

Pytho-Polis, Ville sur ce Fleuve.

&c. &c.

Le Ponthieu, District le plus occidental de la Picardie, est appuyé sur la Mer, & se rapporte essentiellement à cette Famille, soit, comme on l'a cru, qu'il ait dû son nom à la quantité de Ponts qu'on y voyoit, ce qui a l'air d'une Fable; soit plutôt qu'il le doive à sa situation sur le Pont ou la Mer.

V.

CHATEAU.

Les Italiens ayant changé ce mot en Poggio, pour désigner les lieux élevés, les Montagnes, il s'est transmis à divers Châteaux, entr'autres au suivant.

Le

Le Poggio, Bourg de Toſcane, remarquable par un Palais du Grand-Duc bâti ſur une Colline, eſt digne de la curioſité des Etrangers. Il fut commencé par Laurent de Médicis le Magnifique, Pere de Léon X On y voit de ſuperbes Peintures, peut-être encore une belle Ménagerie, de magnifiques allées, &c. Voici ce qu'en dit M. Guys (1).

» Le Poggio, qui eſt ſur la hauteur, jouit de la vue de la plus belle Cam- » pagne du Monde, & de Montagnes toutes vertes, parſemées de maiſons » juſqu'à l'Apennin. Ce Palais eſt vaſte, & il eſt encore meublé des Tableaux » des meilleurs Maîtres, de buſtes & de Statues Grecques, & d'une quan- » tité d'Idoles en bronze, qui ſont dans un Cabinet. On y admire la Vénus » du Titien... un Adonis... de Michel Ange... les anciens Portraits de Laure » & de Pétrarque...je ne finirois point... On deſcend avec plaiſir pour ſe » repoſer dans un très-beau Jardin rempli d'orangers.

VI.

Pont, Puits, Pot, &c.

De cette Famille ſe formerent pluſieurs dérivés intéreſſans.

1. Pot, vaſe creux & profond: d'où le Grec
   Pit*hos*, Tonneau.
   Pit*aknê* & Phidaknê, petit Tonneau.
   Put*inè*, vaſe revêtu d'oſier.
   Pith*us* & Pith*eus*, nom d'un Bourg de l'Attique, parce que ſes Habitans étoient ouvriers en Tonneaux.
2. Puits, en Latin Put*eus*, eau profonde: d'où pluſieurs noms de lieux, tel que
   Puteol*i*, ou Pouzzols, en Italie, lieu abondant en ſources.
3. Pat*ella*, en Latin, coupe, vaſe; d'où poëlle à frire.
   Pat*ena*, coupe, d'où patène.

Un nom mythologique ſe rapporte à cette branche, c'eſt celui de Lapithes, les Ennemis des Centaures: nous avons vu dans ce Volume qu'ils déſignent les Vendangeurs, les Vignerons, ceux qui boivent le jus des Tonneaux, & qu'il eſt compoſé des deux mots Lap & Pit*h*.

4. Pont, en Latin Pons, Pont*e*; les Ponts ſont élevés ſur les eaux, & par

(1) Voyag. d'Italie, Lett. XVII.

leur moyen on passe par-dessus les eaux.

Nombre de noms de lieux en sont dérivés : tels que

Pons, en Saintonge, avec plusieurs Ponts sur la Seigne.

Pont-Audemer, en Normandie.

Pont-a-Mousson, en Lorraine.

Pont-Saint-Esprit sur le Rhône.

Pont-Saint-Nicolas bâti par les Romains, sur le Gardon près d'Usez.

Pont-Arl*ier*, sur le Doux, en Franche-Comté.

Pont-Oise, à cause de son Pont sur l'Oise.

En Italie plusieurs lieux en sont appellés Ponte.

Pont-Eba, sur la Fella, aux frontiéres d'Autriche & d'Italie. D'un côté du Pont, la Ville est absolument Italienne ; de l'autre, toute Allemande.

VII.

Pot, Puissant.

Ici se rapporte une nombreuse Famille Latine, Françoise, &c. désignant le pouvoir, la puissance.

1. Pot-*est*, en Latin, il peut.

Poss*um*, au lieu de Pot-Sum, je suis puissant, je peux.

Pot*entia*, la qualité d'être puissant : la Puiss*ance*.

Pot*is*, haut, élevé, qui a du pouvoir.

2. Pot*ior*, je suis jouissant : je suis Maître d'un bien.

3. Poss-Ibil*is*, doué de la propriété de pouvoir, être possible.

4. Possid*eo*, avoir la puissance, posséder.

On voit que les François ont changé cette syllabe Pot, en *peut*, *puis*, *poss*, *pouv*, il peut, je puis, pos*sible*, pouv*oir*.

Ils en firent anciennement *poste*, *poéste*, puissance.

De-là encore Pot*entat* ; & en Italien, Pod-esta, le Chef dans diverses Villes.

De-là, une Famille Grecque célèbre :

Des-Pote, le Maître, le Seigneur.

Des-Pot*isme*, l'autorité du Maître absolu.

Ce mot est formé en effet de Pot ou Spot, puissant, précédé de l'article *The :* ou de Pot, puissant, & *Thês*, Esclave, celui qui ne voit que des Esclaves à ses pieds : idée qui répond au mieux au mot Despote.

Et le François, Ap-Puy, en Italien Ap-Poggio, ce qui sert pour le soutien.

VIII.

Dérivés Moraux.

Les Grecs appliquant ce mot à la force morale, en firent,

1. Pothos, désir, amour extrême; ce qui nous entraîne avec une force presqu'irrésistible.
2. Les Latins, de leur côté, nasalant cette syllabe, & la faisant précéder de la sifflante, en firent un mot dont l'origine étoit absolument inconnue.

   Spontis, puissance propre, liberté pleine & entiere.

   Homo Spontis *suæ*, homme de sa propre puissance, qui ne dépend que de soi.

   Spont*aneus*, qui se fait par sa propre puissance, d'où notre mot Spontané.
3. De Pot, vase, les Grecs formerent,

   Spond*eion*, en Latin Spond*eum*, vase pour les Sacrifices.

   Spondé, libation, engagement à la face des Dieux au pied des Autels.
4. D'où le Latin,

   Spons*io*, engagement, promesse, sur-tout celle de deux Epoux.

   Sponso, fiancer; Spons*us*, Epoux.
5. Re-Spond*eo*, se lier à son tour, répondre aux promesses par une pareille.
6. Spondée, pied de deux syllabes longues; soit que ce nom vienne de Pot, long, pesant; soit qu'il vienne de Spondé, libation, pour indiquer un vers usité dans les grandes Cérémonies.
7. Pass*io*, passion, souffrance.

   Pat*ior*, souffrir, pâtir.

   Pat*ientia*, patience, action de souffrir.

   Gr. Pat*heo*, souffrir: Pat*hé*, souffrance: d'où,

   Pat*hétique*, qui émeut les passions.

IX.

Chapeau de Mercure.

Mercure étoit représenté avec un Chapeau à larges bords rabattus; les Grecs l'appellerent par cette raison Pet*asos*, en Latin Pet*asus*, d'où le François Pet*ase*.

X.

Etendue.

Ce mot tient à une branche très-nombreuſe relative à l'étendue.

En Hébreu, Pathe; en Grec, Pet*ao*; en Latin, Pat*eo*, avoir de l'étendue, étendre, s'étendre, &c: de-là :

En Grec, 1. Pet*aomai*, déployer ſes ailes, voler.

Pet*alos*, étendu.

Pet*auros*, perche pour les poules.

2. Spat*hês*, Tiſſu, & toute ſa nombreuſe Famille.

3. Pit*ys*, ſapin, arbre élevé, d'où,

Pityuses, deux Iſles voiſines de Minorque, qui durent leur nom aux pins dont elles étoient couvertes: on les appelle aujourd'hui *Yviça & Frumentaria.*

Pytis, *m-à-m.* le Pin, Ville de Carie.

Pyteia, Ville de la Troade au pied d'une montagne couverte de pins, au rapport de Strabon.

Pytio-Nese ou l'Iſle des pins, vis-à-vis Epidaure ſur la côte du Péloponéſe.

Pitt*a*, planche, aîs.

Pitt*aca*, cohorte, bande nombreuſe, étendue.

En Latin, 1. Pat*eo*, être étendu, être ouvert, clair, découvert, &c.

Pat*ulus*, large, étendu.

Pet*aſites*, la grande bardane aux feuilles étendues.

2. Pass*us*, étendu.

Pand*o*, étendre, déployer, ouvrir.

Pans*a*, qui a de larges pieds.

Pant*ex*, ventre, partie du corps qui ſe diſtend.

3. Pet*o*, tendre la main, demander, rechercher; d'où en François o-pter, ap-petit, Pet*ition*, &c.

A cette Famille ſe rapportent en François,

Pat*ente*, *mot-à-mot*, ce qui doit ſe développer, ſe montrer à tous.

Pall*ier*, étendue entre les marches; de Patulus.

XI.

Familles Latines et Françoises.

1. Spat*ium*, eſpace; l'étendue.

2. Spat*ula*, ſpatule.

XII.

Familles Grecque, Latine et Françoise.

1. Petra, en Grec & en Latin, Rocher, Pierre : en François, Pierre.
2. Spidés, en Grec, Spissus, en Latin prononcé Speissus ; Epais en François.
3. Spasma, en Grec & en Latin, Spasme, contraction, arrachement.

XIII.

Famille Celtique.

Pad, en Celte, gras ; en Oriental, Fad, gras, abondant ; en Anglois, Fat ; en Allemand, Fett, graisse : d'où,

Af-Fatim, en abondance.

XIV.

Familles Grecques.

S-Phondros, fort, roide, véhément.
S-Phondylos, & S-Pondylos, épine du dos.
Pheidomai, ménager, entasser, n'user pas.
Phuton, Plante, & sa Famille immense.

XV.

Familles Latines.

Pedum, houlette ; 2°. échalas ; du même *Pat*, plante ;
Pedo, échalasser.
Pul-Pitum, pupitre, *m.-à-m.* élevé sur un pied.
Putare, approfondir, creuser, caver un objet, un sujet ; d'où,
Dis-Puter, Im-Puter, Ré-Puter, &c.
Putare, élaguer, tailler, rogner, ôter le superflu.

XVI.

Enfin, à ces Familles nombreuses tient celle de

Podos, en Grec, les pieds ; en Latin, Pedes ; en François, Pieds ; en Anglois, Foot ; &c, &c.

Ils sont la base étendue, large, sur laquelle s'éleve le corps entier.

Patte, en François, est une branche du même mot.

XVII.

Famille dégradée.

Ce mot s'eſt également pris dans un ſens moral, pour deſigner une femme inſatiable dans ſes déſirs effrénés : il exiſte en Italien, dans le vieux François, &c ; mais cette famille s'eſt tellement dégradée qu'on s'abſtient méme de la prononcer en aucune maniere.

XVIII.

Mots Américains.

Ce mot traverſant les Mers ſe retrouve dans diverſes Langues d'Amérique, avec les idées de grandeur, contenance, élévation; même avec celle de penſée ou de profondeur dans l'eſprit.

1°. Pout*aome*, en Algonquin, faire chaudiere.

But*a*, dans le Chily, grand.

Putz, en Méxicain, offre la même idée avec la terminaiſon méxicaine *li*; & joint au primitif Hid, Wit, le tems, il eſt devenu le mot Witz*li*-Putz*li*, nom de la Divinité Suprême : *m-à-m.* le Seigneur des tems.

Apot*o*, en Caraïbe, grand, gros, enflé.

A-bou-Pout*on*, pied.

2°. Pout*o*, en Taïtien, bleſſer, couper : Epout*o*, bleſſure, coupure.

N*a*-Puit*agoni*, inciſion, Puit*acoua-banna*, fais-moi une inciſion.

Toutes ces idées ſe trouvent dans ces mots Péruviens,

1. Pat*a*, banc de pierre : Pat*a*-Pat*a*, eſcalier.

Pat-Pa, groſſe plume, aile : le Feder des Allemands.

Pat*arani*, doubler une choſe : Pat*mani*, la couper en deux.

Pat*araſca*, choſe doublée : Pat*maſca*, choſe coupée en deux.

Put*i*, coffre ; c'eſt un grand contenant.

2. Put*ticoc*, homme qui penſe, qui approfondit, qui ſonde.

Put*iconi*, être penſif, être enſeveli profondément dans ſes penſées.

On retrouve donc ici le Put*are* des Latins qui ſignifie également couper & penſer, ſe replier dans la profondeur de l'eſprit : ainſi les deux hémiſpheres réuniſſent aux mêmes ſons les mêmes idées, & les mêmes manieres de les modifier.



OBSERVATIONS

Sur l'Interprétation des Fables Allégoriques de l'Antiquité; relativement au MONDE-PRIMITIF *de M.* DE GÉBELIN. Par M. B***.

LES Obſervations que nous avons faites ſur la diſpoſition & ſur la nature des couches de la terre, nous ont fait voir de la maniere la plus évidente & la plus ſenſible les preuves des terribles & nombreuſes révolutions qu'a eſſuyé la malheureuſe Planette que nous habitons. Si les Hiſtoriens de l'Antiquité paroiſſent avoir gardé le ſilence ſur ces anciennes cataſtrophes, nous ne devons pas en être ſurpris. Les hommes qui ont échappé à tant d'horribles déſaſtres, ont dû être bien plus occupés pendant les premiers ſiècles qui les ont ſuivis, à chercher une ſubſiſtance dure & laborieuſe, & à pourvoir à leur extrême miſere, qu'à tenir des journaux de ces triſtes années, pour en faire paſſer les dates & les détails à leur poſtérité. Joignons à ces motifs la négligence des anciens monumens, & l'oubli où l'on étoit tombé ſur les Caractères & ſur l'Ecriture ſymbolique des premieres générations du monde réparé; telles ſont les raiſons du ſilence des Hiſtoriens ſur ces actes les plus intéreſſans de l'Hiſtoire ancienne de la Nature.

Le ſouvenir de ces malheurs n'a pu cependant s'effacer totalement de la mémoire des hommes; ces événemens ont été trop univerſels & trop terribles, pour n'avoir pas affecté le Genre-humain d'une maniere ſinguliere & profonde. En effet, lorſque les Nations ont commencé à reſpirer & à ſe reconnoître ſur la terre, & lorſque la Nature a ceſſé de les effrayer & de les perſécuter, elles ont dreſſé des monumens, établi des uſages, perpétué des traditions, conſervé des fables & des ſymboles, inſtitué des cérémonies religieuſes & commémoratives qui en auroient dû entretenir perpétuellement les hommes, ſi elles ne s'étoient pas corrompues ou altérées par la ſucceſſion des tems, & par les révolutions auxquelles les inſtitutions humaines ſont auſſi ſujettes que celles de la Nature. En examinant avec une attention ſuivie l'enchaînement, l'accord & les rapports de tous ces monumens phyſiques & moraux, on ne peut voir ſans étonnement & ſans admiration que les lumie-

res qui en résultent conduisent au plus vaste champ de connoissance qui se soit encore présenté à l'esprit humain. Le savant Auteur du Monde-Primitif vient d'entrer avec le plus grand succès dans cette immense carriere. Il seroit à désirer que dans le cours de cet admirable Ouvrage, il voulût joindre aux preuves que lui a fourni l'Etymologie des mots, celles que lui fourniroient encore les traditions & usages des Peuples, & les révolutions physiques du Globe terrestre. Il semble qu'il donneroit par-là une nouvelle force à la vérité des explications déjà si lumineuses qu'il donne des Symboles, des Allégories, des Hiéroglyphes & des Fables de l'Antiquité.

Quelques exemples pourront faire reconnoître aisément les rapports frappans qui se trouvent entre les Etymologies des mots employés dans tous ces symboles, non-seulement avec l'invention & les opérations de l'Agriculture & de l'Astronomie, comme l'a si bien démontré notre Auteur ; mais encore avec les révolutions affreuses & diverses qu'a essuyé notre Globe, & dont le souvenir s'est perdu dans l'éloignement des siècles ; mais dont les preuves les plus évidentes sont & seront pour jamais conservées dans la structure même de la terre. Personne ne peut mieux que cet estimable Auteur réunir tous ces rapports, les présenter dans tout leur jour, & leur donner la même force & la même clarté qui régne dans le premier Volume de son excellent Ouvrage qui en fait attendre la suite avec le plus grand empressement.

L'exil du premier homme de la Genèse hors d'un lieu de délices, & le Chérubin armé d'une épée de feu qui lui en défendit l'entrée, a été regardé par plusieurs Interprètes comme l'emblême & le symbole d'un embrâsement opéré par l'ordre de la Divinité, & qui contraignit l'homme de sortir de son séjour, pour aller vivre dans une terre maudite, d'une façon pénible & laborieuse. On voit par-là un rapport évident entre les traditions intéressantes & augustes des Hébreux & les monumens de la Nature.

On ne peut méconnoître dans la Création turbulente de Sanchoniaton, l'analogie avec ces mêmes monumens : il en est de même de cette autre tradition du même Auteur ; que les Enfans de Protogonus, brûlés dans la Phénicie par les ardeurs du Soleil, leverent les mains vers le Ciel pour en être délivrés. Anecdote qui se concilie avec la tradition de l'Historien Josephe qui rapporte que les Enfans de Seth ayant prévu que le monde périroit par l'eau & par le feu, érigerent des colonnes pour en instruire les races futures, & leur faire passer les observations astronomiques qu'ils avoient faites.

La correspondance de ces traditions sur les événemens des premiers âges connus du Monde, ne peut avoir d'autre source que les maux réels de la

Nature

Nature, dont l'ordre & le genre de tant de monumens nous instruisent.

Il paroît que c'est du ressentiment obscur & confus qui est resté des malheurs du Monde, qu'est sortie cette attente universelle de tous les Peuples, que le Monde finiroit par le feu; dogme consacré par toutes les Religions.

Ajoutons à ces traditions ce que les Annales Egyptiennes nous disent de ces longs régnes de Vulcain & de Vesta avant Menes leur premier Roi, ce qui ne peut signifier que le régne du feu, dont ces deux fausses Divinités n'étoient originairement que les symboles, & l'embrâsement du Monde après lequel les hommes commencerent à se réunir & à former des Sociétés tranquilles & réglées; le régne de Menès ne signifiant en effet que le régne des réglemens & de la police. (*Voyez* Menès dans les Allégories Orientales, pag. 143 & 144.)

C'étoit vraisemblablement pour la même raison commémorative que le Temple de Vulcain en Egypte étoit le plus ancien de tous les Temples des autres Dieux.

Vers les premiers tems connus de l'Histoire de la Chine, sous le régne d'Yao, qui, selon les Historiens de cette Contrée, régnoit vers l'an 2357, avant l'Ere vulgaire, ce qui est à peu près l'époque du déluge de Moyse selon le Texte Hébreu, les Chinois placent une anecdote qui a encore un rapport visible aux anciennes révolutions causées par le feu. Le Soleil y fut, dit-on, dix jours sans se coucher, d'où résulta une si prodigieuse chaleur que toutes les Nations appréhenderent l'embrâsement du monde.

Les Péruviens qui avoient assez bien conservé quelques détails du déluge, parlent encore d'une révolution toute contraire & d'une autre nature, arrivée long-tems avant le régne de leur Dieu *Pachacamac. Choun* qui conduisoit l'Univers avant lui, s'étant un jour mis en colere, convertit toute la Contrée du Pérou, qui étoit alors très-fertile, en un sable aride. Il arrêta les pluies, & ferma les sources & les fontaines, suspendit le cours des rivieres, & dessécha les plantes; ce qui rendit les Péruviens misérables. Ce Dieu *Choun*, disent-ils, étoit un homme extraordinaire, sans os & sans muscles, qui abaissoit les montagnes, combloit les vallées, & se faisoit des chemins par des lieux inaccessibles. Par où il est aisé de conjecturer que ce prétendu Dieu n'a été que le vent, la tempête & l'orage personifiés en Amérique, comme M. Pluche & M. Court de Gébelin ont démontré que tous les anciens Symboles ont été personifiés en Asie.

Les Pyrénées n'ont reçu leur nom que pour conserver à la postérité le souvenir du feu dont elles furent embrâsées. C'est sans doute d'après quel-

ques événemens semblables, qu'a été formée la fable des Muses qui demanderent des ailes à Jupiter pour se sauver de chez le Tyran *Pyrénée* qui les persécutoit, quoiqu'elles ne se fussent retirées chez lui que pour y trouver un asyle. En faisant attention que le mot *Muse* signifie *sauvé des eaux*, (Hist du Ciel, Tom. I. p. 281) on verra que cette Histoire allégorique ne peut signifier autre chose que les habitans de la terre échappés aux inondations en se sauvant sur les montagnes, & qui ensuite furent obligés d'y implorer le secours du Ciel, parce que ces montagnes les persécuterent à leur tour par les volcans qui s'y ouvrirent, & les feux dont elles furent embrâsées. Telle étoit sans doute la malheureuse destinée des hommes dans ces siècles de désolation, d'être poursuivis par le feu dans les lieux élevés, & d'être chassés des lieux bas par les inondations.

Le Physicien attentif trouvera dans tous les lieux de la terre des preuves incontestables de ces différentes révolutions.

Si les neuf Muses, représentées par neuf Isis chez les Egyptiens, étoient chez ce peuple les symboles des neuf mois pendant lesquels l'Egypte étoit délivrée des inondations du Nil, suivant M. Pluche ; ou que, suivant M. Court de Gébelin, elles fussent les symboles des neuf mois pendant lesquels on peut travailler à la terre, comme les trois Graces représentoient les trois mois de repos & de divertissement du laboureur ; leur Histoire allégorique n'en sera pas moins relative à ces grandes révolutions physiques de la terre, pendant lesquelles les travaux de la campagne étoient nécessairement & alternativement abandonnés, tantôt dans les pays de montagnes par les embrâsemens, tantôt dans les plaines par les inondations.

Plusieurs Contrées de la terre ne tiennent leurs noms que des anciens événemens de la Nature ; ainsi la Géographie physique ne doit point négliger d'approfondir les étymologies & les racines des dénominations des anciennes Régions & des anciennes Villes ; M. de Gébelin en prouve bien les avantages.

Privé des connoissances nécessaires sur les anciennes Langues, je rapporterai d'après de bons Auteurs les Etymologies des noms de quelques Contrées, par lesquelles nous verrons les rapports de ces noms avec les événemens qui y ont donné lieu, & la nature du sol de ces Contrées.

L'Angleterre, suivant le Dictionnaire de la Langue Bretonne, a été autrefois appellée *Tanet* par ses habitans, nom qui dans l'ancienne Langue de ces Insulaires, & dans la Langue actuelle de la Bretagne, signifie encore *feu* ; nom qui a dû autrefois convenir parfaitement à cette Isle si remplie de vestiges du feu, comme le prouvent ses abondantes & nombreuses mines de Charbon.

Le Mont Ararat, ſur lequel les traditions portent que les hommes ſe ſauverent hors du Déluge, ſignifie *malédiction du tremblement*, ou *terre maudite du tremblement*. Cette affreuſe montagne eſt encore par ſes débris un des grands monumens naturels des déſaſtres de l'Arménie.

C'eſt ſur-tout dans la Phénicie que l'on trouve de ces noms commémoratifs. *Philiſta*, & plus rudement *Paleſtina*, ſignifie *conſperſa cinere*, Contrée couverte de cendres. Damas, en Hébreu Dameſec, *ſimilitudo incendii*, l'image de l'incendie. Gomorrhe, de *Gomar*, conſumer, & de *Gumera*, charbon; nom bien analogue à la conſtitution de cette Région, & à la poſition de cette ancienne Ville.

On pourroit peut-être penſer à l'égard de cette ville, qu'elle ne tire ce nom commémoratif que de l'embrâſement qu'elle a ſouffert du tems d'Abraham; mais on doit remarquer que cette ville eſt connue ſous ce nom dans l'Ecriture avant qu'il ſoit queſtion de ſa deſtruction, & qu'il y eſt même dit avant qu'elle arrivât, que cette ville & ſes environs avoient dans leur voiſinage un grand nombre de puits de bitume: or, ces bitumes étoient dès-lors les monumens des anciens incendies, & ils conſtatent qu'elle mériteroit le nom de *Ville de charbon* avant Abraham, & que lors de ſa deſtruction finale, les inſtrumens de ſon ſupplice étoient depuis long-tems ſous ſes pieds, où ils avoient été dépoſés par les anciennes cataſtrophes de ces contrées.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ces objets qui pourroient faire la matiere d'un très-grand ouvrage; c'eſt une carriere que notre ſavant Auteur du Monde Primitif peut ſeul parcourir avec ſuccès. Ce qu'il nous a donné commence à diſſiper les ſombres nuages répandus ſur l'Hiſtoire ancienne du Genre-Humain, & nous fait eſpérer de pouvoir parvenir à la connoiſſance de toutes les Enigmes de l'Antiquité.

Le Dictionnaire de la Langue Primitive que nous attendons avec impatience, ne manquera pas de nous donner de grandes lumieres pour l'intelligence de l'Hiſtoire de l'Homme & celle de la Nature, qui étant ſi étroitement liées doivent être inſéparables. Il eſt fort à ſouhaiter qu'à la ſuite de ce précieux ouvrage, il nous donne, ſuivant ſes principes, un Dictionnaire raiſonné de toutes les Fables des Peuples connus de la terre. Il ſemble que dans un tel Ouvrage il ne faudroit point s'embarraſſer d'y ſuivre l'Hiſtoire des Héros ſuivant des Généalogies & des Chronologies qui ne ſont que de l'invention des Poëtes; mais s'en tenir ſimplement à l'ordre alphabétique. Il faudroit n'omettre aucune Divinité, aucun Héros, aucun Roi, aucune Nymphe, au-

cun des Etres tant animés qu'inanimés, & aucune des choses soit physiques, soit morales, soit religieuses, sur lesquelles les Fables se sont exercées.

On y expliqueroit à chaque article la signification de tous les noms & de tous les mots en Langue Grecque & en Langues Orientales; & lorsqu'on auroit comparé tous ces personnages fabuleux & leurs exploits les uns avec les autres, & qu'on auroit rapproché les Fables d'une Nation de celles des autres, on découvriroit enfin que cette multitude d'anecdotes fabuleuses, & même que beaucoup d'Histoires qui passent pour constantes, peuvent se réunir à un petit nombre de faits naturels; que les premieres Fables ont été la source de toutes les autres; que parmi les vérités qu'elles renferment, il y a des erreurs entées sur d'autres erreurs & diversement circonstanciées suivant le genre des événemens naturels arrivés en chaque Contrée, suivant le génie des Peuples, suivant la différence des Langues & le goût des siècles où elles ont été produites. Enfin, il en résulteroit cette connoissance fondamentale que toutes les erreurs de l'Antiquité n'ont pas eu d'autre origine que l'abus & l'oubli des mémoriaux du passé; il en résulteroit une multitude d'autres connoissances & d'autres vérités que nous avons ignorées jusqu'à présent, & que le premier volume du Monde-Primitif commence à nous dévoiler.

PLAN D'HISTOIRE PHYSIQUE DE LA TERRE.

Création.— Révolutions.— Tranquillité.

1°. LA CRÉATION, suivant les Cosmogonies,
des Anciens Peuples;
des Juifs & des Chrétiens, d'après la Genèse;
des Peuples modernes, d'après leurs traditions;
des Physiciens & Naturalistes de nos jours.

La Création, suivant toutes ces Cosmogonies, a pu être confondue avec un renouvellement operé par des révolutions.

2°. LES RÉVOLUTIONS de la Terre démontrées,
par la disposition extérieure & intérieure des Terres & des Mers;
par les pétrifications & les corps étrangers renfermés dans les couches de la terre;
par les traditions communes à tous les peuples, particulieres à plusieurs;

par les changemens & les diverſités dans les Langues, dans les Signes, Symboles & Caractères des différens peuples;

par les Cérémonies religieuſes, Uſages commémoratifs, diverſité des Religions chez les Peuples anciens & chez les modernes;

parla crainte qu'inſpirerent à tous les Peuples les Eclipſes, les Cometes, les Météores, les Phénomenes extraordinaires, &c.

3°. La Tranquillité de la Terre a donné lieu,

à l'Agriculture;

à la formation des Sociétés,

à la population;

aux Arts de premiere néceſſité;

aux Défrichemens;

aux Ecoulemens des Eaux;

à l'établiſſement des Nations, la fondation des villes, l'inſtitution des Loix Civiles, Politiques, Religieuſes;

aux Colonies, émigrations;

aux Guerres;

à la communication entre les Peuples par les rivieres, par la conſtruction des chemins, des canaux, &c.

aux Arts de commodité & de luxe;

aux Sciences;

au Commerce;

à la Navigation;

aux Découvertes de nouvelles terres.



VUES
SUR LES RAPPORTS DE LA LANGUE SUÉDOISE
Avec les autres Langues & ſur-tout avec la PRIMITIVE;
ADRESSÉES A M. LE C. DE SCH. EN SUEDE.

AVERTISSEMENT.

M. IHRE, Savant diſtingué de Suède, connu par divers Ouvrages très-précieux ſur les Langues & ſur la Littérature du Nord, de même que par ſon Gloſſaire Etymologique des Langues Sveo-Gothiques, craignoit que nos Recherches Etymologiques ne fuſſent auſſi-fauſſes & auſſi erronées que celles de tant d'autres, ſur-tout que nous ne fuſſions trop tranchans ſur le rapport des Langues & ſur les cauſes de ces rapports. Renvoyer ce Savant à nos développemens, étoit une route trop longue : nous en prîmes une qui nous parut plus ſimple, plus déciſive, & qui devoit être beaucoup plus agréable à ce célèbre Auteur. Ce fut de réunir ſous un ſeul point de vue nombre d'obſervations étymologiques ſur les Langues dont il s'étoit occupé avec tant de ſuccès, & de montrer que ſon propre Gloſſaire fourniſſoit une multitude de preuves démonſtratives en faveur de notre Méthode ; & que cette Méthode donnoit en même tems une ſolution auſſi claire que ſimple de diverſes difficultés étymologiques qu'il avoit fort bien ſenti & qui étoient ſans réponſe par toute autre méthode. Cet eſſai produiſit la Diſſertation que nous mettons ici ſous les yeux du Public & que nous eumes l'honneur d'adreſſer dans le tems avec nos hommages à un Seigneur Suédois diſtingué par ſon rang, par ſes vertus, par ſes rares connoiſſances, par la bienveillance dont il nous honore, & bien propre à nous concilier M. IHRE.

Nous nous ſommes décidés d'autant plus volontiers à rendre ces remarques publiques, qu'on y verra que la Langue Suédoiſe ſe concilie de la façon la plus ſatisfaiſante avec notre méthode, même dans les objets qui paroiſſoient aux Savans de cette Nation les plus impoſſibles à réſoudre.

Si le Public agréoit cette maniere de traiter les Langues, nous pourrions lui préſenter ſucceſſivement divers Eſſais de la même nature, ſur nombre de Langues plus ou moins connues.

I.

Du Glossaire de M. Ihre, & de ses craintes sur les erreurs où l'on est entrainé par le goût pour l'Etymologie.

M. Ihre a très-bien vu dans son Glossaire Sveo-Gothique qu'on nous a communiqué, les rapports étroits de la Langue Hébraïque avec les Langues du Nord, sur-tout avec celle de Suede. L'article de sa Préface intitulé Langue Hébraique, (*Lingua Ebræa*) contient des rapprochemens très-bien faits ; tels que ceux de

Horn & קרן, *Kærn*, corne.

Tisse & דד, *Dad*, mammelle.

Kalla & קל, *Kal*, voix : appeller.

Le vieux Gædas & חדה, *Chadé*, s'égayer.

Les vieux mots Sa, Su, That, ce ; & זה, *Zé* ou *Sé*, ce, &c.

On trouve nombre de rapports semblables dans le corps du Dictionnaire.

Mais souvent M. Ihre n'ose franchir le peu de différence qui regne entre un grand nombre de mots Hébreux & de mots Suédois. Il craint que ces rapports ne soient l'effet du hazard : il craint d'être comme Thomassin, & tant d'autres Etymologues qui ont vu dans les mots tout ce qu'ils ont voulu ; semblables, pour me servir de la comparaison qu'il employe, semblables à ceux qui frappés de la jaunisse, voyent tout jaune.

M. Ihre, en nous voyant affirmer avec tant d'assurance les rapports des Langues d'Asie & d'Europe, doit craindre par-là même que nous n'ayons été nous-mêmes frappés de la même maladie ; que nous ne nous soyons livrés témérairement à l'attrait des étymologies, que nous n'ayons pas été assez séveres dans leur choix.

Nous ne serions nullement surpris de cette défiance, n'ayant pas l'avantage d'en être connus : elle feroit d'ailleurs honneur à son amour pour la vérité : mais ce même amour du vrai lui fera sans doute voir avec plaisir les soins que nous avons pris pour n'être pas surpris ; & que nos procédés à cet égard sont conformes aux siens & dignes qu'il les approuve.

Observation.

Observons avant tout, qu'il ne faut pas regarder la Langue Hébraïque, telle qu'elle est dans les Livres Hébreux, comme la Langue Primitive, mais

ſeulement comme une des ſes filles : qu'elle n'eſt donc pas la mere des Langues d'Europe & d'Aſie, mais ſeulement une de leurs ſœurs, leur ſœur aînée ſi l'on veut. Cette obſervation anéantit au moins la moitié des prétendues origines données par ces Etymologues que notre Savant Auteur peint trop bien, malheureuſement pour eux : & ce principe ſeul doit déjà nous concilier la bienveillance de M. IRHE ; mais entrons dans quelque détail.

I I.

REMARQUES PARTICULIERES.

A.

Nous avons dit dans notre Plan Général & Raiſonné, que A étoit un mot primitif qui déſigne propriété, poſſeſſion : qu'envisagé comme Verbe, il ſignifie IL A ; comme Article, UN ; comme Prépoſition inſéparable à la tête d'un mot, c'eſt la négation, ou NON, en ce qu'il déſignoit par cette place la propriété comme étant derriere l'objet dont on parle, c'eſt-à-dire, comme étant nulle pour cet objet.

Avec quelle ſatisfaction n'avons-nous donc pas vu que tout ce que ce Savant a dit ſur cet lettre A, confirme en plein nos obſervations.

M. IHRE nous apprend donc, qu'A eſt une particule inſéparable qui emporte *privation* !

Que dans pluſieurs diſtricts de la Suède, dans la Dalécarlie, dans le Gothland, &c. il ſignifie UN, comme en Anglois.

Qu'A eſt la premiere & la troiſieme perſonne du verbe AGA, ſignifiant *avoir*, *poſſéder*, *avoir droit*.

Nous voyons donc ici de très-beaux rapports de la Langue Suédoiſe avec la Primitive.

A, ſignifie SUR, ajoute ce Savant : ceci s'accorde parfaitement auſſi avec nos Principes Grammaticaux : car *poſſéder*, *avoir propriété*, emportent l'idée de dominer, d'être *ſur*.

Quant au mot A qui ſignifie eau, c'eſt une altération du mot *au*, ou *eau* : auſſi ſa vraie orthographe en Suédois eſt un *a* ſurmonté d'un *o*, c'eſt-à-dire, le ſon *au*.

M. IHRE & moi, nous nous accordons ainſi parfaitement ſur un article qui ſembloit être de la diſcuſſion la plus pénible : par notre méthode, les diverſes ſignifications de ce mot ſont en même tems liées & ramenées à une ſeule ; ce

qui,

qui, en fait de Langues, eſt d'un avantage eſſentiel, on pourroit dire inappréciable.

En voyant les étymologies qu'il rapporte dans ce même Article, du mot Amazones, & les comparant avec celles que nous en avons données dans nos Allégories Orientales, on s'aſſure de la lumiere qui réſulte pour les étymologies anciennes, lorſqu'on conſidere les mots dans leur enſemble & non ſéparés.

Auſſi, ſans la comparaiſon ou ſans le rapprochement des Langues, il eſt telle étymologie qu'on n'oſeroit donner, & qui acquiert la plus grande évidence par cette harmonie : & ſans harmonie, que peut-on expliquer ?

C'eſt encore par la comparaiſon des Langues qu'on voit les dérivés de ce même mot A, prendre des formes auxquelles il ſemble qu'on ne ſe feroit jamais attendu. D'A ſe formerent Haf, Hab, ou Hav avoir, & Aga qui ſignifia la même choſe chez les anciens Peuples du Nord.

Aga forma chez les Anglo-Saxons l'infinitif Ag-*an* : & cet infinitif devint Aig*an* chez les Mœſo-Gothiques : mais d'ici vint,

Æga des Suédois qui ſignifie *poſſéder*, & dans lequel on ne peut méconnoître le Grec

ΕΧΩ, *Ekhô*, poſſéder, mot qui n'a plus de rapport à *habeo* & à *avoir*, mais qui en vient cependant manifeſtement au moyen de tous ces intermédiaires, qui prouvent ce que nous avons déjà tant de fois avancé, que le Grec *Ekhô*, avoir, deſcendoit du verbe A.

Ajoutons, que dans notre troiſiéme Volume, nous avons conſacré une dixaine de pages, (*pag.* 290 *& ſuiv.*) aux développemens de cette importante Famille, qui juſques à nous avoit été cependant, comme tant d'autres, entiérement inconnue.

Autres Mots en A.

A-Del, Nobleſſe; Adel, le plus grand, &c. Ce ſont des mots communs à toutes les Langues du Nord. M. Ihre a raſſemblé une foule d'étymologies de ce mot, dont aucune n'eſt en effet ſatisfaiſante. Son origine eſt cependant très-ſimple, très-facile à conſtater. Ce mot s'eſt chargé de l'initiale A, comme tant d'autres en toute Langue : ſa vraie racine eſt Dal, élevé, haut, grand ; racine commune à une foule de Langues.

En Anglois, Tall, grand.

En Hébreu, דלה, *dalé*, élever.

En Grec, THALLÔ, germer, fleurir. AN-TLAÔ, puiſer.

En Valdois, DAILE, un pin; c'eſt le Suédois TALL : les pins & les ſapins ſont en effet très-élevés.

De même, les Nobles, ADEL, ſont les Grands d'une Nation.

Æ.

Après avoir avancé qu'A déſignoit la poſſeſſion, nous ſoutinmes qu'E déſignoit l'exiſtence, & qu'il devint le nom de ce qui ne ceſſe d'être, de ce qui eſt perpétuel. Nous en trouvons des preuves dans la Langue Suédoiſe. A, Æ, E, EE, y ſignifient *toujours* : ils y ſignifient également la *perpétuité*. De-là réſultent naturellement ces mots Suédois :

Æ, marque de l'univerſalité, tout ce qui eſt.

Æ, marque de l'affirmation, de ce qui eſt.

ÆFVE ou ÆFE, vie, cours de la vie; 2°. mœurs, maniere de vivre, eſt donc un autre mot qui appartient à la même Famille. M. IHRE y reconnoît le Goth ÆFE, dans lequel on ne peut méconnoître l'Hébreu EVE, à l'Allemande EFE, la mere des Humains ; 2°. la vie.

AEGG, *Acies*, pointe, tranchant : ce mot vient de la même Racine qu'*Acies*, *Acus*; *Occa* : que le Grec ακη, ακαζω, &c. de la racine AC, qui déſigne tout ce qui eſt tranchant, aigu; famille immenſe en toute Langue.

ÆLF, Génie : M. IHRE rejette avec raiſon les diverſes étymologies de ce nom : il paroît avoir la plus grande analogie avec l'Oriental אלף *alf*, ou *ælf*, dans l'orthographe Maſſorethique, & qui ſignifie *élevé*; tels ſont les Génies, au-deſſus de l'homme.

AISKA, aimer; en Danois *elske*. M. IHRE tire avec raiſon ce verbe du mot ELD, feu; c'eſt un de nos grands Principes que les Verbes viennent des noms. De-là *ælta*, déſirer avec ardeur; & le Grec *Eldomai* qui ſignifie auſſi déſirer. Ce mot *eld* lui-même, en Danois *ild*, en Iſlandois *eldur*, eſt l'ancien Perſan *ala*, feu; d'où le Goth *ala*, allumer, nourrir.

ÆMBAR, cruche. Anglo-Sax. *Ambar*; c'eſt le même ſans doute qu'AMPHORA, cruche. Ajoutons qu'ils viennent l'un & l'autre de *bar*, *phar*, *fer*, *bæra*, porter, voiturer; & d'*amb*, deux; vaſe à deux mains.

ÆMBETE, office, emploi; c'eſt un mot très-ancien, de l'aveu de M. IHRE, commun à toutes les Langues, & d'origine Scythique. Il rejette avec raiſon toutes les étymologies qu'on en a données, & a très-bien vu qu'il devoit venir du mot BATH, parce qu'il eſt écrit *and-baths* dans Ulphilas; ajoutons *ambacht* dans nombre de Langues. Ainſi au lieu de la racine *bath*, qui n'a nulle

ſignification, on a la racine Bach, Bacz, &c. qui ſignifie Officier, Servant, Employé; & d'où ſe formerent *Bacca-laureus*, &c.

Ænda, juſques. M. Ihre a très-bien vu que c'eſt le même mot que l'Iſlandois *Ath-ur*, l'Hébreu עד, *ad* ou *od*, l'Anglo-Sax. *oth*; & qui ſe nazalant eſt devenu *ænda*, & en Mœſo-Gothique *und*. Ce Savant ne ſera donc pas étonné lorſqu'il verra dans notre Ouvrage tant d'autres mots dont les rapports étoient perdus, parce qu'une partie de leur Famille étoit nazalée; c'eſt ainſi que *hand*, main, d'où *præ-hendo*, eſt le même que l'Oriental Ad & Id, main.

Ænne, le front; en Alamannique, *endi*, *andi*. M. Ihre a fort raiſon de lier ce mot avec And qui ſignifie contre; mais *and* vient d'*ænne*, au lieu d'en être la racine. Principe constant: toute prépoſition vient d'un nom. La vraie racine d'*ænne* eſt le primitif *ain*, œil; d'où, *ænne*, le front; *ante*, devant; *anti* (Grec) contre, &c.

Æria, labourer; *Ar*, moiſſon, récolte; Æra, moiſſonner; Arf, terre, viennent tous de la même racine que l'Hébreu ארץ *Artz* ou *Erez*, la terre: l'Hébreu cependant n'eſt pas la vraie racine: il faut la chercher dans le primitif *ar*, devenu *ear* en Anglois, d'où *aro* en Latin. Ce primitif Ar ſubſiſte dans le Gallois, où il déſigne également la terre.

M. Ihre a très-bien vu que *Ara*, remus; Iſl. *ar*; Finon, *airo*; Anglo-Sax. *ar*, Angl. *oar*, rame, venoient du verbe *ar*, labourer, ſillonner, la rame ſillonne, *ſulcat*.

Agætr, bon, excellent. M. Ihre a très-bien vu qu'il ſe lie avec le Grec A-Gathos, bon; mais le Grec vient lui-même de l'Orient. *Gad*, *God*, bon.

B.

Bar, nud: 2°. clair, évident: Bara, illuſtrer, éclaircir; c'eſt de l'Hébreu tout pur; באר *bar*, clair; 2°. éclaircir.

Barbar: M. Ihre a très-bien vu que ce mot avoit été inventé pour déſigner un langage inconnu plutôt que des mœurs étrangeres & féroces: l'étymologie de ce mot le démontre. C'eſt la répétition du primitif Bar, qui ſignifie *parole*, & dont nous avons inſéré la Famille dans notre IIIe. Volume: elle eſt des plus intéreſſantes: elle a produit

L'ancien Suédois Vara, parler, dont M. Ihre a fait mention dans l'article *Swara*: de-là ſont venus encore:

L'Anglo-Saxon And-war-*an*, répondre; mot-à-mot, parler à ſon tour, parler à l'encontre: l'ancien And-War, réponſe.

Le Suédois *S-Wara*, répondre ; *Swar*, réponse. De-là encore, WORD, en Theuton *parole*, qui a produit le Suédois ORD, qui signifie également parole.

VAR signifie aussi lèvre en Islandois. On sait que lèvre & langue ont toujours été deux mots synonymes.

F.

FEM, cinq. M IHRE convient dans sa Préface page III. que ce mot vient de la même source que le Grec *pente*, que le Latin *quinque*, que l'Hébreu חמש *KaMeSH*, qui tous signifient cinq. » Mais ce seroit, ajoute-t-il, » perdre son tems, *operam ludere*, que de chercher comment ces mots sont » venus d'une même origine ; & cette origine même a été inconnue jusqu'ici ». Cependant quelle certitude étymologique & quelle satisfaction peuvent donner les étymologies, si l'on n'a aucun moyen de suivre les mots à travers toutes leurs altérations ? si l'on ne peut tenir compte de toutes ces altérations, si l'on ne peut même les deviner ? Essayons donc de suivre le fil de celles-ci relativement au mot *Fem*.

Il existe une racine inconnue jusqu'ici, qui est cependant la source d'une multitude de dérivés en toutes Langues : c'est HAM, HEM, qui signifie *liaison*, *union* ; de-là l'Ethiopien ኀመየ, *Hamu*, qui signifie *lier*, *unir* ; le Grec AMA, ensemble ; le François *amas*, &c. Mais c'est de là que vient le primitif HEM, pour dire cinq, désignant ainsi les cinq doigts qui ne font qu'un tout, & que l'on prit tous ensemble pour désigner cinq. Ce mot *Hem*, cinq, devint en Hébreu, en Syriaque, en Arabe, en Ethiopien, &c. le mot חמש *Hemsh* ; ou *Kemsh*, *Kamsh*, &c. cinq.

En Suédois, *Fem*, l'aspiration se changeant sans cesse en F.

En Grec, *Pem*, *Pemp*, *Pempe*, *Pente*.

De *Pempe*, les Latins changeant *P* en *Q*, à leur maniere, firent *Quinque*, dont nous avons fait CINQ.

H.

HOG, HUG, esprit, intelligence : 2°. désir.

HOG*a*, HUG*a*, HYGG*a*, méditer.

Ces mots sont l'Hébreu הגה *HaGé*, méditer : le Grec *HEGheomai*, penser. M. IHRE a très-bien vu que H se change quelquefois en C : qu'ainsi KID est de la même Famille que HŒD*us*, chevreau, bouc : d'où il conclut que COG*ito*, penser, pourroit bien venir de ce HOG primitif joint à la terminaison IT*o*, qui marque la fréquente réitération. Mais c'est à tort qu'il blâme VARRON d'avoir

dérivé Co-*go* de Co-Ag*o*, puisque ce verbe fait au supin Co-Act*um*, au participe Co-Act*us*, au prétérit Co-Eg*i*, & dans les noms Co-Act*io*, &c.

K.

Kull, enfans nés d'un même pere & d'une même mere. M. Ihre a très-bien vu que ce mot est de la même Famille que l'Hébreu חוך *Kul*, *Kil*, enfanter: en Islandois Kyll*a*, mettre au Monde: d'où l'Anglois Child, l'Espagnol Chula, le Suédois Kullt, qui tous signifient enfans; & le Suédois Kulla, jeune Fille, Vierge.

Kall, froid, gelé; Kœl*e*, glace; Kyl*a*, froid; Kul*en*, glacial.

Ces mots appartenant à la même Famille, & tous distingués par la voyelle, prouvent notre grand Principe, que chez un même Peuple, le même mot prend successivement toutes les voyelles pour former des dérivés: ainsi qu'il les prend toutes par altération chez divers Peuples. Aussi l'Anglois dit Cold, l'Allemand Kalt, & le Flamand Coud, pour Kall, froid.

Tous ces mots rentrent dans la célèbre Famille Kald, froid, dont nous avons dérivé autrefois le nom de Celt*es*, (Plan général & raisonné).

D'un autre côté, Kol signifie feu: Kyll*a*, chez les Westrogoths, allumer le feu. Kal*eos*, en Grec, chaud; en Latin Cal*or*, Cal*eo*, &c. En Hébreu קלה *Qalh*, torrifier; גחל, *Ghel*, *Gœl*, charbon allumé.

Cette même Famille fournissant ainsi des mots pour désigner les idées opposées, confirme en plein notre grand Principe, que les Extrêmes furent exprimés par le plus léger changement fait à un même mot. Ce sont d'ailleurs des exemples à ajouter à ce que nous avons dit de la Famille Kal dans notre Plan général & raisonné.

Kerfwe, Gerbe; en Allemand Garw*e*; en Flamand Garw*e*; en François Gerbe.

M. Ihre a rejetté avec raison toutes les étymologies qu'on a données de ce nom; & il voit fort bien que ce mot tient au Latin A-Cerv*us*.

Mais quand il regarde *Acervus* comme la racine de ces mots *Garwe*, *gerbe*, &c. il ne le fait certainement que faute de mieux. Il verra donc sans doute avec plaisir qu'*Acervus* n'est lui-même, ainsi que tous ces mots, qu'un dérivé de Gar, Ger, Gur, qui signifie amas, assemblage: 2°. rassembler.

En Hébreu גור Gur, recueillir, rassembler, mettre en gerbe.

גורן, *Gurn*, grenier. אגר, *A-Ga*r, récolter, rassembler.

En Gr. A-Gheir*ô*, rassembler, amasser. Agor*a*, Marché, Assemblée, place où l'on se réunit, &c.

En Lat. AGGER, digue, amas. AG-GERo, rassembler, entasser. A-CERVus; monceau.

L.

LAND, Pays. Ce mot commun à toutes les Langues du Nord, & qui a produit notre mot François LANDES, a été la croix de tous les Etymologues. M. IHRE a rejetté avec raison toutes leurs frivoles conjectures : il se seroit ouvert lui-même une belle perspective, s'il avoit appliqué ici son principe des voyelles nasalées qu'il a si bien développé au mot ÆNDA. *Land* est dans le même cas, ainsi que *hand*. En dénazalant le premier, on a LAT qui signifie Pays, Contrée, non-seulement dans l'Orient, mais aussi en vieux Allemand, comme on voit dans WACHTER : de-là, le nom si célebre du LAT*ium*, la Contrée par excellence, (& comme nous avons déjà dit dans ce VIIIe Volume, celui de LAT-CINIA, *Dame du Pays*, donné à Junon).

P.

PLOG, charrue, mot de tous les Dialectes Theutons ; mot Esclavon aussi, comme l'a fort bien vu M. IHRE. Mais ce mot vient également de l'Orient, en faisant attention que le G tient la place de Y, S, W, &c. Ainsi,

En Angl. PLOW, en Bohêm. PLUH, signifient charrue.

PLO-J*a*, en Suéd. labourer.

Le Persan Pelhvi, A-FLOUN-*Atan*, labourer, creuser, tient à la même famille : ainsi que ces mots Hébr.

פלא PHL*a*, פלג PHL*eg*, פלה PHLEH, פלח PHL*ek*, qui tous emportent l'idée de séparer, de partager, couper, diviser.

R.

RAFN, corbeau, autrefois *Ramn*. Il s'est écrit *Ræfen*, *rauen*, en Anglo-Saxon.

En Anglois *Rauen*, en Allem. *Raab*.

C'est le primitif רב *Rau*, onomatopée, imitation du cri de cet oiseau.

Les Orientaux en firent ערב *HoRb*, *c'horv*, d'où le Latin CORV*us*, *ablat.* CORV*o*, dont nous avons fait CORB*eau* qui n'a plus de rapport à *Rafn*.

RAD, Conseil. RADA, commander, en Suédois, en Anglo-Saxon, en Irlandois, en Allemand, en Goth.

C'est exactement l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, l'Ethiopien, &c. רדה, רדא, *Rada*, *Radh*; l'Hébreu רוד RUD, régner, commander.

M. Ihre croit cependant que c'eſt par hazard que le Suédois *Rada* reſſemble au Rada des Hébreux, des Chaldéens, &c.

Mais ſera-ce par hazard que tant de Peuples d'Aſie & d'Europe ont le même mot, tandis qu'on voit qu'ils en ont un ſi grand nombre de communs, & qu'on ſait que tout eſt venu de l'Aſie? Loin de nous le hazard qui ne put jamais rien produire; bien moins encore des rapports auſſi vaſtes, auſſi lumineux & ſenſibles, auſſi multipliés.

C'eſt de ce même mot joint à celui de Math, mort, nazalé en *Manth*, que les Grecs formerent le nom de

Rhad*a*-Manth*he*, un des Juges des Enfers, dont l'étymologie étoit abſolument inconnue, mais qui ſignifie manifeſtement le Juge des Morts.

Ce n'eſt pas le ſeul rapport que nous trouverons entre les Grecs & les Peuples du Nord, en fait de Langues, en fait de Mythologies, & relativement à d'autres objets; rapports qui ſuppoſent de très-grandes communications dès l'origine, peut-être même une ſource commune.

Rik, puiſſant, riche, conſidéré: d'où *RIKe*, Royaume, & nos mots Riche, Richeſſes. Cette Famille eſt également Orientale. רכוש, *ReKUS* ſignifie en Hébreu richeſſes, biens, poſſeſſions, facultés. רכש *RaKsa*, avoir amaſſé des richeſſes, être riche & puiſſant.

Rim, nombre; 2°. meſure, rime. M. Ihre ne voit pas comment ce mot pourroit venir du Grec *Rythmos*, & il a raiſon: mais ce mot n'en appartient pas moins à une racine qui a formé divers mots en Grec, en Hébreu, &c.

Les Gallois diſent Rhif, pour nombre: Rhif*a*, nombrer.

L'Anglo-Saxon, Ryf*e*, nombreux: Rym, nombre.

En Hébreu, Rib, multitude, grand nombre.

En Arabe, Rib*h*, multitude.

M. Ihre convient que F ſe change chez les Grecs en Th. *Rif* ſera donc devenu Rith chez eux: & de-là,

Arith-*Mos*, qui ſignifie nombre, & dont nous avons fait, d'après les Grecs,

Arith-Mét*ique*, meſure ou ſcience des Nombres.

Voilà donc un nouveau rapport entre les Orientaux & les Occidentaux, que ne niera pas M. Ihre, ou il doit renoncer à tous ſes principes.

Rik, fumée, nom commun à tous les Dialectes Theutons, Anglo-Saxons, &c. Notre Savant ne peut ſe réſoudre à admettre que ce mot ſoit dérivé de la même famille que l'Oriental רוח, *RUK*, *RYK*, commun aux Hébreux, aux Syriens, &c, &c. & qui ſignifie Eſprit.

Mais les mots qui ſignifient Eſrit, ſignifient également ſoufle, vapeur,

exhalaison : or la fumée, qu'est-elle ? qu'une vapeur, qu'un soufle. Notre respiration même en hiver n'est-elle pas comme une fumée ?

W.

Wed, forêt, arbre, &c. En Angl. Wood; en Anglo-Sax. Wudu.

Ce mot, dit notre illustre Auteur, est de la plus haute antiquité, *in vetustioribus Dialectis* : il en dérive fort bien Weda, chasser.

Mais peut-on méconnoître dans ces mots l'Oriental עץ, *Wods*, forêt ; bois ?

Conclusion.

En voilà sans doute plus qu'il ne faut pour établir les rapports étroits de la Langue Suédoise avec la Grecque, l'Hébraïque, & les autres Langues Orientales; pour démontrer que ces rapports ne sont point l'effet du hazard, encore moins un simple jeu étymologique : que la Langue Svéo-Gothique rentre ainsi avec ses nombreux Dialectes dans la classe de toutes les autres qui sont analysées dans le Monde Primitif, & ramenées à des principes communs : que ces principes satisfont à tous les phénomènes, & qu'eux seuls peuvent y satisfaire.

Ces rapports de la Langue Suédoise tiennent en même tems à d'autres non moins vastes & non moins intéressans de la Langue de l'Edda avec celles de l'Orient; de la Mythologie qui y est contenue avec celle des autres Peuples ; d'une multitude de noms tels que ceux de la Semaine avec les idées Orientales.

Ces divers objets, nous nous proposons de les développer quelque jour; ils doivent intéresser essentiellement MM. les Savans du Nord : nous avons donc, nous osons le dire, quelque droit à leur bienveillance à cet égard, & c'est pour mériter leur confiance que nous sommes entrés dans ces détails sur leur Langue. Ils trouveront sans doute qu'une Personne qui en connoît si bien les origines, ne doit pas leur être étrangere ; nous serons très-flattés si en conséquence ils veulent bien prendre plus d'intérêt encore à notre Ouvrage, & nous mettre à même par leurs propres lumieres de le perfectionner de plus en plus, sur-tout sur les origines du Nord, relativement auxquelles ils ont une multitude de secours inconnus dans les Pays plus Méridionaux : le Public, qui seroit instruit des obligations que nous leur aurions à cet égard, seroit de moitié dans notre reconnoissance.



ESSAI
SUR LES RAPPORTS DES MOTS,
ENTRE LES LANGUES DU NOUVEAU MONDE,
ET CELLES DE L'ANCIEN.

INTRODUCTION.

Problêmes auxquels donna lieu la découverte de l'Amérique.

LA Découverte de l'Amérique, d'un Monde entier dont on n'avoit point d'idée, fut ſans doute un des plus beaux ſpectacles qu'on pût offrir à la curioſité humaine; ſpectacle bien plus touchant s'il ne s'étoit changé preſque partout en une affreuſe Tragédie, où toutes les paſſions humaines ſe développant avec une exploſion qui ne connoiſſoit ni bornes ni pudeur, devinrent les vengereſſes de la violation de toutes les vertus par l'extermination de ceux même qui les avoient ſi odieuſement foulées aux pieds.

Cette augmentation pour l'Européen d'un ſi vaſte Domaine, dut donner lieu à toutes ſortes de problêmes; d'où venoient les nombreux Habitans de ces vaſtes Contrées? quels étoient leurs Arts, leur Religion, leurs Coutumes? ſi jamais ils avoient eu quelque commerce avec l'ancien Monde? ſi c'étoit des races d'hommes abſolument différentes de toutes celles qui étoient répandues ſur cet Ancien Monde? ſur-tout quelles étoient leurs Langues?

Juſques à ces derniers tems, on n'a rien dit de ſatisfaiſant ſur tous ces objets; on a affirmé, on a nié, preſque toujours ſur parole: on appercevoit quelque ſombre lueur, mais elle n'étoit pas aſſez forte pour faire diſtinguer les objets. Ceux même qui croyoient que les Américains étoient venus de l'Ancien Monde, manquoient des moyens néceſſaires pour expliquer la route qu'ils avoient tenue. Ils diſoient fort bien comment ceux de l'Amérique Septentrionale avoient pu venir des vaſtes Contrées de la Tartarie: mais ils étoient ſans réponſe pour expliquer l'origine des Américains Méridionaux, & de ceux

qui ſont répandus dans les Iſles à des diſtances énormes du Continent Américain.

Celui de l'Origine des Langues d'Amérique, inexplicable juſques à préſent.

Lors même qu'ils auroient pu retrouver ces diverſes routes, comment auroient-ils ſatisfait à la grande queſtion de l'origine de leurs Langues? C'étoit ici la grande pierre de touche de ces ſyſtêmes; c'étoit le nœud Gordien qui ſembloit inſoluble. Si les Langues de cette vaſte Contrée n'ont aucun rapport aux Langues de l'Ancien Monde, comment prétendre que ces Nations avoient la même origine? ou comment une Langue commune aura-t-elle pu ſe changer en Langues ſi prodigieuſement différentes qu'elles ne laiſſent ſoupçonner aucune communication en aucun tems?

Auſſi perſonne juſques à préſent n'avoit pu développer d'une maniere ſatisfaiſante l'origine de cette moitié du Monde: auſſi avoit-on gardé un ſilence profond ſur celle des Langues qu'on parle dans ce vaſte Hémiſphere: ou plutôt on ſemble s'être accordé à les enviſager comme des idiômes informes, indignes d'attention, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec les Langues anciennes ou modernes de l'Europe, de l'Aſie ou de l'Afrique; qui furent les Enfans du hazard, ou du ſol bourbeux & ſauvage dans lequel végetent les Peuplades qui les parlent. Et ſi quelque Faiſeur de ſyſtême croyoit appercevoir des rapports entre quelqu'une de ces Langues & nos Langues mortes, il étoit regardé comme un Viſionnaire qui ne méritoit aucune créance.

Variété prodigieuſe des Langues de l'Amérique.

Ceux qui jugeoient ainſi des Langues de l'Amérique, ſembloient avoir tout pour eux. En effet, de quelque maniere qu'on comparât ces Langues, ſoit entr'elles, ſoit avec les nôtres, on n'appercevoit nul rapport, nulle reſſemblance. Dans le Nord de l'Amérique chaque Nation a ſa Langue. Les Illinois, les Hurons, les Iroquois, les Eſquimaux, les Acadiens, les Virginiens, les Habitans des Apalaches, les Caraïbes, &c. parlent autant de Langues différentes. Dans l'Empire du Méxique on en compte autant que de Provinces. Si les Habitans du Pérou en avoient une entendue de tous, c'étoit l'effet du bon eſprit de leurs premiers Incas, qui n'avoient voulu, diſoit-on, qu'une Langue dans leurs États: cependant chaque Canton avoit la ſienne propre. Le Chili, le Bréſil, la Guiane ont chacun la leur: il en exiſte une multitude dans cette vaſte étendue de Terres qu'arroſe le Fleuve des Ama-

zones ; & entre celles-ci ſe diſtingue la Langue des Moxes. Enfin, les Habitans des Iſles diſperſées dans l'immenſité des eaux de la Mer du Sud, ont chacun une Langue qui leur paroît propre ; & ſouvent on en parle pluſieurs dans une même Iſle, dès qu'elle eſt un peu étendue. Le nombre des Langues en uſage dans l'Amérique ne paroît donc céder en rien à celui des Langues de notre hémiſphère.

On n'a d'ailleurs ſur celles-ci, généralement parlant, que des Vocabulaires informes, & qui, lors même qu'ils ſeroient auſſi complets qu'ils le ſont peu, ne nous donneroient que l'état actuel de ces Langues, & nous laiſſeroient dans une ignorance entiere ſur leur état primitif, & ſur les changemens ſucceſſifs qu'elles ont néceſſairement éprouvés ; changemens dont la connoiſſance ſeroit cependant ſi utile pour remonter à leur origine.

Quelles conſéquences pouvoit-on tirer de connoiſſances auſſi foibles ? aucune ſans doute ni pour ni contre. De l'état actuel des Langues de l'Amérique on ne pouvoit conclure qu'elles avoient toujours été dans le même cas. On en pouvoit bien moins tirer quelque lumiere ſur les routes qu'avoient ſuivi les Peuplades qu'on y rencontre.

Ces Langues cependant ont éprouvé & éprouvent des changemens continuels : elles en éprouveront d'auſſi grands juſqu'à ce qu'elles s'éteignent entierement avec les Hordes qui les parlent, & dont le nombre diminue de la maniere la plus frappante, ſoit par le peu d'eſpace qui leur reſte depuis l'arrivée des Européens qui les reſſerrent, les inveſtiſſent de toutes parts ; ſoit à cauſe des eaux-de-vie qu'on leur fournit en abondance, qui abrégent les jours des Générations actuelles, & réduiſent au plus petit nombre poſſible celles qui arrivent.

Néceſſité de s'en occuper dans l'enſemble du Monde-Primitif.

Nous ne pouvions ne pas nous occuper de ces Langues. Elles ſont trop liées avec l'enſemble du Monde Primitif pour que nous négligeaſſions les réſultats que pouvoit fournir leur examen ; nous nous empreſſons de les mettre ſous les yeux du Public : nous oſons nous flatter que cet Eſſai en ſera favorablement reçu : un Tableau de ces Langues, ſi étrangeres en apparence à notre Monde, ne pourra que lui être agréable : on ſera frappé des nombreux rapports qui régnent entr'elles ; plus frappé encore des maſſes de mots que ces Peuples ont en commun avec ceux de notre hémiſphère, ſur-tout

avec les Langues Orientales; rapports non-ſeulement de mots, mais même juſques dans les pronoms, juſques dans des ſignes Grammaticaux ſujets à l'arbitraire, & par leſquels ces Langues ſe rapprochent plus des Orientales que nos Langues même d'Europe. Phénomène bien étonnant, & qui atteſte hautement une origine commune; d'autant plus que ce Phénomène eſt de la plus grande facilité à vérifier; que l'Art trompeur de l'Etymologue n'y entre pour rien: que ce n'eſt pas nous qui montrons ce rapport; qu'il ſe démontre de lui-même.

Avantages uniques que nous avons eus à cet égard.

Nous avons eu même à cet égard des avantages uniques. Nous devons travailler ſur les Langues de l'Univers, & voilà que des Héros Marins ſe portent avec des travaux admirables juſques aux extrémités de la Terre, & ils nous en rapportent des Vocabulaires de Langues parlées dans des Terres inconnues juſques alors, & ces Vocabulaires ſont remplis d'une immenſité de mots communs à toutes: on diroit que c'eſt pour nous que ces Grands Hommes ont voyagé: ils étoient bien ſûrs que leur travail ne ſeroit pas inutile; que leurs diamans ne tarderoient pas à être enchâſſés.

La Langue Virginienne avoit été négligée par les Léxicographes. Le Secrétaire d'une République illuſtre nous envoye une Bible entiere dans cette Langue, & elle nous met à même d'en développer le génie & d'en reconnoître les mots primitifs.

Les Savans de l'Amérique Angloiſe nous honorent en même tems de leur correſpondance: ils nous envoyent des Mots, des Grammaires, un Monument unique.

En même tems on fait des Découvertes aux extrémités des deux Mondes, qui conſtatent la maniere dont ils ont été unis, dont on a pu paſſer de l'un à l'autre: ainſi les réſultats géographiques viennent confirmer les grands réſultats donnés par l'Analyſe des Langues; ainſi tout s'accorde, tout ſe concilie; & de tous les points de l'Univers, les preuves les plus intéreſſantes, les plus inattendues, viennent s'unir à notre travail, le rendre plus frappant, plus complet, plus inſtructif.

On ſentira de plus en plus la beauté de ce principe que Tout eſt Un dans l'Univers; grande & ſublime vérité, ſi conſolante pour les hommes, dont rien n'a pu anéantir les traces ou nous arracher les preuves; ni la vaſte

étendue des Mers, ni l'entassement des siècles, ni la différence des mœurs, des usages, des couleurs ; ni les variétés apparentes des Langues diversifiées à l'infini, & qui sembloient se refuser à toute Analyse. Ainsi, la Nature se laissant en quelque façon dérober son secret, en brillera d'un tout autre éclat, en acquerra une toute autre énergie.

C'est ce beau Tableau que nous exposons ici aux yeux de nos Lecteurs : ils seront étonnés de la multitude des grands rapports qui le composent : les Voyageurs & les Savans en seront plus empressés à rassembler les mots de ces Langues trop peu connues ; & les grands objets dont on s'occupoit dans le Monde Primitif, en deviendront plus fermes & plus intéressans, étant appuyés sur les trois Mondes, l'ancien, l'actuel & le nouveau : ce sera le faisceau que rien ne peut rompre.

I.

LANGUE DES ESQUIMAUX ET DES GROENLANDOIS.

La LANGUE des ESQUIMAUX, Peuple le plus Septentrional de l'Amérique, est exactement la même que celle des GROENLANDOIS, Peuple le plus Septentrional de l'Europe. C'est une vérité si reconnue, que l'Auteur des Recherches Philosophiques sur l'Amérique n'a point fait de difficulté d'en convenir. » Les Esquimaux, dit-il (Tom. I. 253.) ne diffèrent en rien des Groen-» landois. Ils constituent un même Peuple, une même race d'Hommes dont » l'IDIOME, les mœurs, l'instinct & la figure sont parfaitement semblables ».

Les Esquimaux se donnent comme les Groenlandois les noms d'INNUIT & de KARALIT : le premier de ces mots signifie Homme.

La Langue Groenlandoise ne commence aucun mot par les lettres B, C, D, F, G, L, R & Z, de la plupart desquelles même elle est privée. Ainsi, elle a fait disparoître ces lettres des mots à la tête desquels elles se trouvoient, ou elle les a changées en d'autres. C'est une observation indispensable sans laquelle on ne sauroit parvenir à trouver les rapports du Groenlandois avec les autres Langues.

En voici quelques-uns qui paroîtront sans doute dignes de quelqu'attention. Les mots qui en font la base, sont tirés, à l'exception du seul que nous citons sous la lettre R, du Dictionnaire Groenlandois, Danois-Latin, de PAUL EGEDE, imprimé à Coppenhague en 1750.

A.

Abe*a*, Pere, dans l'ancien Groenlandois : mot Oriental & Occidental.

Aium, Soleil : en Or. יום Eium, jour.

All*a*, autre : comme le Latin Al*ius*, & le Grec All*os*, autre.

Al-luk-*pok*, il lèche, il lape : du prim. Lac, Lech. *Pok* est une terminaison verbale.

Ama-*mak*, mammelle : formé par la répétition du prim. Ma.

At*a*-T*ack*, Pere. Att*a*, Pere, en Grec, en Esclavon, &c. & dans nombre d'autres Langues d'Amérique.

E.

E*syok*, il mange, il mâche : c'est le primitif Es, Ed, manger.

Plusieurs autres mots sont dérivés de primitifs en E, mais précédés ou changés dans la voyelle I : on les trouvera sous cette lettre qui suit.

I.

Iglo, maison. Primitif Cel, demeure, case ; on aura dit *Ikelo*, *Iclo*. Hongrois, *Kal-Iba*, maison, cabane.

I*mek*, eau, Mer. Oriental, *Im*, Mer, vaste.

Imer-*Pok*, boire : *Imuk*, lait.

Ingn-*Ek*, feu, & nombre de dérivés. Latin, *Ignis*. Oriental, *In*, Soleil, feu.

Inne, lieu : *Innello*, intestins. Latin & Grec, *In*, dans.

Inn*ak* *Pok*, il chante. Gr. *Hymne*, chant.

Ipek, ordure, saleté.

Ipek-Pok, être souillé, taché, sale. En Valdois, *Pacot*, boue, ordure.

Isor-*Pok*, il est obscur. Oriental, *Ser*, obscurité. François, *soir*.

Inn*uk*, Homme. Groenland. *Innusatok*, jeune.

Inn*uvok*, il vit ; du primitif En, qui existe, un.

Itsor-*Pok*, regarder par la porte ; du primitif Dor, Tsor, porte.

De Et, tems :

It*uet*, ayeul ; vieillard.

It-*Sak*, il y a plusieurs années.

It*u*-*Mak*, la paume de la main ; de l'Or. יד *id*, la main.

Itiv*ok*, profond. En Danois Dib.

Ivlit, œuf. En Oriental ביץ *beits*, œuf.

K.

KALL*ek*, portion ſupérieure ; Kelluvok, élevé. Primitif *Cel*, élevé ; Hongrois *Kel*.

KILL*ak*, Ciel, du même *Cel*, élevé ; ou de *Kæl*, creux.

KALL-*Ek*, tonnerre. *Kaller Pok*, tonner. Oriental KOLL.

KALLA-*Pok*, bouillir, fermenter, être fervent. Primitif, *Kal*, chaleur.

KALE, parle. Oriental *Cal*. parler. Latin & Grec, *Calo*, appeller.

KAB*lo*, ſourcil : *Kabb-arpok*, monter ; de CAP, ſommet, ſur, ce qui couvre.

KEP*ik*, couverture, habillement ; du même.

KAU, jour ; KAU-MET, Lune. En primitif, GE, KE, Soleil.

KAT, aſſemblée, d'où KAT-*Ipok*, ſe rendre au même lieu.

KAT-*Ibik*, Place Publique ; c'eſt le prim. גד *GaD*, d'où le Lat. CA*terva*, bande, troupe.

KAM*mik*, bottes : *Kammook*, voyage. Primitif *Cam*, d'où chemin.

KAN*gak*, tête ; KANGO, mont ; *Kang-attarpok*, monter, s'élever ; primitif *Can*, d'où le Latin *ſcando*, monter, s'élever.

KANN*ig*, neige ; KANN*erpok*, il neige : de CAN, blanc.

KILL-*Ek*, ulcere, pus : Hongrois, *Kelis*, Iſland. *Kyle*.

KI-*Ek*, chaleur : Gr. *Kaiô*, chauffer, brûler.

KIP*ut*, faulx ; *Kipa-Ko*, morceau ; *Kip-Uvok*, il a été coupé. Primitif, *Kop*, couper.

KIM*mag*, chien : Gr. &c. *Kyn*.

KON*a*, femme. Gr. & Nord, *Gyn*, *Kun*.

KONG*e*, Roi : dans le Nord, *King*. Danois, *Kongen*.

KAR-*Iſak*, cerveau : primitif *Kar*, qui a donné des dérivés au Grec, au Latin, &c.

KOLL*eck*, lampe. Norwégien, *Kolle*.

KULLEG, dos. Gr. *Kol*, qui ſuit, qui eſt derriere.

KUTTE, goutte : c'eſt le mot même Latin, François, &c.

KUT-*Kiug*, petit. Hongrois, *Küiſ-ig* & *Kitſi*.

M.

MAKI-*Pok*, il leve, il éleve. Pr. *Mag*, grand.

MANA*to-Pok*, il mange. Latin, *Mando*. François, *manger*.

Mam-Mat, nourriture. Hongrois, *Madar*. Primitif *Ma*, *Mad.*

Maitſek, Latin *Madidus*, mouillé. Hongrois, *Nedves.*

N.

Nise, poiſſon. Norwégien, *Niſa :* dans les Langues du Midi, P-Ish, F-Ish.

Nuteiſiah, neuf. Oriental, *Nu*, *Now.*

Nuia, nuée, commun à une foule de Langues.

Nappua, ſe brûler, échauder. En Arabe, Nappa, manger un ragoût chaud.

Nouk, fin, *extrémité. Naua-Pok*, dans Anderſon, finir, terminer. Or. *Nau*, fin, repos.

Nut-*Ak*, nouveau, neuf. Primitif, *Nov*, *No.*

Nuta-*Vok*, il eſt nouveau.

Nu-Na, terre, ſol, mot commun aux Groënlandois avec les Caraïbes & les Galibis, chez qui il ſignifie *Terre* & *Lune.* Il a beaucoup de rapport à l'Oriental *Nuh*, habitation, demeure ; d'où Nef, Navire, &c. *Naos* en Grec, *Navis* en Latin.

O.

Ok-*Ak*, langue, parole. Hongrois, *Ige*, parole, mot, diction.

Okall-*upok*, parler : *Ok-Allutuak*, Hiſtoire.

Okall-*utik*, Temple, lieu conſacré à la parole. Du primitif קהל.

Okior, hiver : 2°. année, qu'ils comptent par hiver : c'eſt le Celte Ker, froid.

Orn-*Ga*, aile ; 2°. aiſſelle.

Orn-*Ikpok*, il vole, s'envoler. Gr. *Ornis*, oiſeau.

Oma, lui ; mot commun aux Langues du Nord & d'Orient.

P.

Pannig, fille. Oriental, *Bane.*

Pauna, le plus haut : Ban, Pen, en Celte, élevé.

Pek-*Ipok*, courbé. Nord, *Bog*, arc.

Penna-*Mich*, lame d'épée, pointe ; primitif, *Penn*, pointe ; & *Mag*, *Mic*, grand.

Pig-*Ak*, veille ; *Pig-Arpok*, il veille ; primitif *Vig*, veiller.

Pikka, la-deſſus; *Pikkunga*, ſur ; primitif, *Pic*, pointe, ſommet.

Pec,

Pec, pointe, sommet; *Pinga*, qui est sur; *Pingasaut*, trois, le nombre supérieur, pluriel.

Pinner*sok*, beau; *Pinnereau*, il plaît; *Pinnersaut*, ornement: primitif *Wen*, beau.

Pill*aut*, petite faulx; *Pillek*, scie: primitif *Fal*, faulx, action de couper.

Pis*suc*, agilité; *Pissukpok*, il va. Algonquin, *Pitchi-Bac*, courir.

Piss-*Kek*, ancien, pour *Vit-Kek*. Latin, *Vetus*, ancien, formé du primitif Oed, tems.

Puill-*Asok*, fontaine. Anglois, *Wel*, puits.

Pupik, lèpre. Hébreu, *Beq*.

Pook, sac, poche; c'est le même mot Pook-Sac, un sac.

Q.

Quan, racine d'Angélique: en Norwégien *Quanne*.

R.

Rypar, perdrix: en Island. *Ryper*. Danois *Rype*.

S.

Sane, sein: 2°. devant, avant: en Latin Sin*us*: en François *sein*; mot également Oriental.

Sek*kia*; Latin, Soc*rus*, belle-mere.

Sekk*o*, pique, arme, pieu: c'est la Zag*aie* des Africains, le Sag*itta* des anciens Celtes.

Sor-*Ojupok*, il est barbouillé, crasseux. Latin *Sordeo*.

Sort-*Lak*, racine. Hébreu, *Shrsh*, *Sorsh*, racine.

Sill*it*, pierre à aiguiser: ici se rapporte le Latin Sil*ex*, mot également Oriental.

Silla, air, Monde, Ciel. Grec *Selas*, lumiere. Oriental *Hell*.

Si*k-Akpok*, il est sec. Latin *Siccus*, François *Sec*.

Sekki*ner-Pok*, le Soleil brille, luit. Danois *Skinner*. Anglois *Shine*.

T.

Tarr-*Ak*, ombres, ténèbres; *Tarsoak*, grandes ténèbres. Anglois, *Dark-Ness*.

Toko, mort. Dan. *Doer*, mourir.

Le R Danois se change ici en K, ce qui est commun en Groenlandois.

U.

Uge, semaine. Anglois *Weck*.

Uipok, il leve les yeux. Primitif *Up*, élévation, sur.

Un-Nuk, soir, peut-être de la même famille que *Nox*, nuit.

Upernak, printems; de la même famille que *Ver* des Latins, printems.

Ulle, flots de la Mer. François *Houle*.

Ullok, jour, année; *Ullor-Iak*, étoile. Ces mots paroissent tenir à l'Oriental *Hell*, lumiere, splendeur.

Ursok, cuit; d'où *Urso-Pok*, brûler. Oriental *Ur*, feu. Latin *Uro*, *Ustus*.

La Langue Groënlandoise d'ailleurs fait usage d'Affixes, à la maniere des Langues Orientales, Hongroise & Américaines-Septentrionales; mais elle les place, à la maniere des Orientales, à la fin des mots. Ainsi on dit, *Nuna-Ga*, ma terre; *Nunet*, la terre; *Nunà*, sa terre (de lui pour qui on agit); *Nunane*, sa terre (de lui qui agit); *Nunangoak*, une petite terre; *Nunar-Soak*, une grande terre.

Les Verbes se désignent, comme dans les Langues Orientales, par la troisieme Personne du Présent, qui est en même tems un Prétérit; & elle marche, par conséquent, la premiere, de même que dans ces Langues: *Ermik-Pok*, il se lave; *Ermik-Potit*, tu te laves; *Ermik-Ponga*, je me lave.

Ajoutons, que les rapports que nous avons cités ici de la Langue Groënlandoise avec la Hongroise, sont d'autant plus remarquables, que cette derniere Langue est la même que celle des Vogules, habitans de la Tartarie, comme Mr. Scherer l'a fait voir dans son Ouvrage sur la Population de l'Amérique, & la même que celle des Lapons, les plus près voisins des Groënlandois, comme l'a reconnu le P. Hell dans son Voyage en Laponie.

II.

LANGUES DU CANADA.

Descendent de l'Algonquin.

Les Nations Sauvages du CANADA parlent diverses Langues qui paroissent être des dialectes de celle des ALGONQUINS. Voici les principales, selon le P. *Lafiteau.*

La Langue des HURONS, qu'on peint noble & majestueuse, mais d'une prononciation rude & gutturale.

Celle des AGNIES. Elle est plus douce & moins gutturale.

Celle des ONONTAGUES. Elle approche le plus de celle des Hurons.

Celle des ONNOIOUTS. Elle paroît s'être formée de l'Agnies. Ce Peuple affecte de la délicatesse dans sa prononciation. Il change R en L, comme les Chinois, la Langue Zend, &c. & il ne fait pas sentir les finales.

Celle des TSONNONTOUANS. Elle est très-rude: les Iroquois s'en moquent: cependant, selon le P. CARHEIL, elle est la plus énergique & la plus abondante.

Celle des IROQUOIS, moins réguliere que celle des Hurons.

Voilà donc six Dictionnaires qu'il faudroit avoir pour analyser ces Langues, & arriver à une source commune qui pût nous conduire à des objets de comparaison assurés entre ces Langues & les nôtres. Or, je ne connois à cet égard, en fait de Livres imprimés, que le *Vocabulaire de la Langue Huronne* du P. *Sagard* THEODAT, imprimé à Paris en 1632, & *celui de la Langue Algonquine* du Baron de LA HONTAN, qu'il a accompagné de quelques mots Hurons.

Ce dernier Voyageur dit que toutes les Langues du Canada « ne different » pas tant de l'Algonquine, que l'Italien de l'Espagnol, ce qui fait que tous les » Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens, se piquent de la par» ler avec toute sorte de délicatesse. Elle est tellement nécessaire pour voyager » en ce pays-là, qu'en quelque lieu où l'on puisse aller, on est assuré de se » faire entendre à toutes sortes de Sauvages, soit à l'Acadie, à la Baie d'Hud» son, dans les Lacs, & même chez les Iroquois ».

Lettres ou sons qui leur manquent.

LA HONTAN assure que les Hurons & même les Iroquois n'ont point de lettres labiales, c'est-à-dire point de B, F, M, P; que pour prononcer *bon*

ils disent *ouon* : *rils* pour *fils* : *Coansieur* pour *Monsieur* ; & qu'aucune Nation du Canada en-deçà du Missisipi n'a la lettre F.

Le P. *Lafiteau* voulant donner quelque idée de ces Langues Canadiennes, assuroit (*Mœurs des Américains*, Tom. IV. 194.) « qu'elles n'ont » proprement que des Verbes ; que tout se conjugue, & que rien ne se dé- » cline ; que chez ces Peuples tout est Verbe ; qu'il n'y a point de Substan- » tif, d'Adjectif & d'Article ». Le P. *Lafiteau* croyoit dire quelque chose, & il ne peignoit qu'une chimere.

Si les Onnoiouts changent R en L, les Iroquois au contraire changent L en R, & P & F en K. Ils disent *rux* au lieu de *lux* ; *Rousikouer* au lieu de *Lucifer*.

Ils prononcent *ou* au lieu de *B* & de *M*.

Comme les Celtes, il font précéder R de C ou de G, & tandis que les Hurons disent *Areskoui* (Dieu, 2°. Soleil), les Iroquois disent *Agriskoué*.

Observations Grammaticales.

T est pour eux une espece d'Article, comme dans la plûpart de nos anciennes Langues. Ainsi *T-arr-ha* signifie *il y a là une forêt*.

Leurs Verbes se terminent à l'Infinitif en In, Ein, terminaison commune aux Verbes Grecs, Theutons, Celtes, &c. ce qui est déjà un rapport singulier.

Leurs Affixes.

En voici un autre aussi frappant. *N* est le Pronom de la premiere Personne, *K* celui de la seconde, *Ou* celui de la troisieme.

Ni-*Sakia*, j'aime.
Ki-*Sakia*, tu aimes.
Ou-*Sakia*, il aime.

Or, dans les Langues Orientales *N* désigne la premiere Personne, *K* la seconde, *Hou* la troisieme.

Min est ici, comme en Grec *Men*, la marque finale de la premiere Personne du pluriel. *Nisakia-Min*, nous aimons.

Ils ont, comme les Péruviens, deux premieres Personnes plurielles, celle que nous venons de voir, & une autre formée de celle-là & de la terminaison de la seconde Personne plurielle.

Kisakia-Min-Aoua, nous & vous, aimons.

Les Langues Latine & Grecque emploient également *N* pour désigner la premiere Personne, du moins au pluriel, & *ou*, *hou* pour la troisieme.

Entrant dans le détail de leurs mots, plusieurs paroissent avoir un grand rapport avec nos anciennes Langues.

RAPPORTS DE MOTS.

1°. *Tirés du Dictionnaire du* P. THÉODAT.

HAR, WAR, GAR est un mot primitif qui signifie sur, au-dessus, & qui désigne l'élévation : nous avons eu sans cesse occasion de le voir; il se prononce également HOR, WOR, GOR. Ces Peuples en ont fait

GAR-AK*oua*, & IKAR*e*, le Soleil.

Le comparatif AR, plus, comme en Latin OR.

HOU-EN, âgé; AR-OUANNE, plus âgé. Ce HEN, âgé, est un mot Celte dont les Latins firent SEN*ex*, vieux; SENI-OR, plus âgé.

HARR & GAR, une Forêt; en Hébreu יער I-HOR, IKAR : de-là le mot *T-arr-ha* que nous avons cité il y a un instant.

AOUEN, eau : E-AUOY, je nage, je vais à l'eau. C'est le primitif AU, AV, AOU, EAU, en toutes Langues.

AIHTAA, AYSTAN, pere, c'est l'AITA, pere, d'un grand nombre de Langues : l'ATTA d'Homère, du Groenland, des Sabins. Voyez ce que nous avons dit dans ce Volume sur APPIUS.

ACH*ia*, Enfans : primitif *Ac'h*, Tribu, Famille.

AIN, voir : YE-EIN, & EG*a* YEIN, je vois. Peut-on méconnoître ici le primitif עין *Œen*, *Ain*, œil : 2°. Soleil?

CARH*ata*, Village : en Prim. *KAR*, *Kair*, *Karth*, Ville : il tient à GER, GAR, enceinte.

SCON, TSCON, cabane : mais c'est un mot Oriental pur, d'où le Grec SKENÊ, tente, cabane, qui a formé notre mot SCENE.

OURH*enha*, jour. En Oriental OR, OUR, jour, lumiere, Soleil, feu : Famille immense en toute Langue.

TANO*nste*, donne. Dans nos anciennes Langues, DA, TA, DONN*e*.

GAGNÉNO*u*, chien. C'est une Onomatopée : les Latins en firent CAN*is*, chien, prononciation que nous avons conservée dans faim CAN*ine*, la CAN*icule*, &c.

HOUOYSE, aimer, a beaucoup de rapport avec le primitif *Aoue*, chérir, d'où le Latin AV*eo*.

YOURY, il est cuit; du primitif OR, OUR; d'où le Latin UR*o*, brûler; chauffer. Nous venons de le voir également chez les Groenlandois.

2°. *Tirés d'un Vocabulaire manuſcrit.*

Un jeune Huron de naiſſance, M. Louis Vincent, Etudiant au Collége de Darmouth dans l'Amérique Angloiſe, né d'une Tribu Huronne établie à Lorette, petit bourg à neuf milles Nord-Oueſt de Québec, ſur la riviere Saint-Charles, nous a envoyé un Abrégé de Grammaire Huronne de ſa façon, accompagnée d'un petit Vocabulaire.

Nous y retrouvons quelques uns des mots que nous avions extraits du P. Théodat, & nous y appercevons que L & T ſe placent, chez ce Peuple, à la tête des mots en qualité d'articles. Ainſi :

Tich*eon* ſignifie Etoiles, &

La-Dich*a*, la Lune; mots formés de Ti, Di, lumiere.

Kior*ati* ſignifie ténèbres, obſcurité. Mais c'eſt le Groelandois Kior qui déſigne l'hiver, leur tems de ténèbres & d'obſcurité.

Te Or*hathche*, lumiere ; mot formé manifeſtement de l'article Oriental T*e*, & du mot primitif Or, lumiere.

La-Rak*oua*, Soleil, formé de l'article L, & du primitif Ray, Rag, Soleil, Roi, rayon.

La-Ronh*ia*, le Ciel, formé du même article L, & du primitif Rom, *Ronh*, élevé : delà encore

Ronh*ia*-Ron*on*, Ange ; *mot-à-mot*, les Très-Elevés.

Ondes*ha*, la Terre. Ondesh*on*, colline. C'eſt le Bendes ou Bendis des Thraces, des Phrygiens, par lequel ils déſignent la Terre. En Siamois Bendis, encore de nos jours. Ces rapports prouvent le chemin immenſe qu'a fait ce mot, & que le centre commun du point de départ eſt à de grandes diſtances. Ajoutons qu'il n'eſt pas étonnant que ce mot ait perdu ſa lettre B chez les Hurons, puiſque cette lettre labiale leur manque : d'ailleurs elle peut avoir été ajoutée par les Phrygiens pour adoucir l'aſpiration.

Haist*en*, Pere ; c'eſt le Aist*an* du P. Theodat.

An-In-En, Mere ; c'eſt le primitif Am, mere, répeté : ce Peuple n'ayant point de labiale, changea néceſſairement M en N.

Hat-Ish*aiaha*, Enfans, Race, poſtérité : oſerons-nous entrevoir que ce mot eſt compoſé de Hat, ſemence, poſtérité, & de Isha, femme ?

Noms de Jours.

Nous n'avons pas aſſez d'Elémens pour analyſer les noms de leurs jours, d'autant plus que nous n'avons que les noms de ſix : le ſeptieme ou le Dimanche ayant un nom Européen, Diode, jour de Dieu.

Cependant ceux des Jeudi & Vendredi ſont très-remarquables.

OKARI*ſtia*, Jeudi, tient à OKAR, Suprême.

HONOU*aata* RUNT*a*-TI, le Vendredi, eſt un nom manifeſtement composé. RUN déſigne le Ciel ; HON, WON, ſignifie beau, brillant : c'eſt donc *le jour de la* brillante *Etoile* du Ciel : nous dirions VÉN*us* CÉL*eſte*.

OUATATOTENTI eſt une terminaiſon qui ſignifie *Saint*. Par ces T redoublés ils ont donc voulu peindre la vénération, le reſpect ; idées qu'emporte le primitif TI.

3.° Tirés du Vocabulaire de LA HONTAN.

AB*ou*, ſuc ; de *Av*, *Ab*, eau, liqueur.

ARIM*ac*, de grand prix ; important. Prim. *Rym*, élevé, grand.

AL*anck*, Etoile. En Prim. *Hal*, *Hel*, briller.

HEMI*ſca*, aller par eau. *P-imiſca*, naviger, ſe lient avec nos primitifs *Im* & *Iſc*, eau.

KISS, gelée, mot Celte. Dans l'Edda, *Ghez* ſignifie *gelée*.

MAG*at*, fortement, beaucoup. Prim. & Groenl. *Mag*, tout ce qui eſt grand, étendu.

MACK*ate*, noir ; Celte *Macha*, meurtrir : François *machuré*, &c.

MAL*atat*, mal ; *Malatiſſi*, mauvais.

NIP, dormir. En Angl. *Nap*. En Celte *Lap* ; d'où *Sleep* dans le Nord.

OKI*ma*, Chef. Prim. *og*, grand, ſupérieur.

OUA*gan*, Eſclave. *Gan* eſt une Terminaiſon Algonquine commune aux Subſtantifs. Reſte *oua* pour le radical, qui correſpond au Celte *Was*, *Gouas*, Eſclave, Domeſtique.

OU-DEN*ane*, village. Prim. *Den*, habitation, Ville.

OUACK-A*ygan*, un Fort ; *Ouack-Aik*, faire un Fort. Remettez *ou* en *b*, & vous avez *Bak* des Egyptiens, *Pag* des Celtes, *Pacha* des Péruviens, déſignant une habitation, un Canton, une Contrée.

OUATS-GAAM*ink*- *Dack-Irini*, les Anglois ; *mot-à-mot*, les hommes d'au-delà de la grande Mer. *Ouats*, au-delà ; en Anglois *Weath*. *Dach*, derriere ; en Angl. Danois, &c. *Back*, dos, derriere : ici *d* pour *b*, à la Grecque, & ſur-tout chez un Peuple qui n'a point de *b*.

IRINI, homme ; en Péruvien *Runa* ; en Egyptien *Romi* ou *Pi-Romi* ; en Ceyland. *Pi-Rimyaa*.

OCKOL*a*, robe ; Hébr. גלם *Glom*, manteau. Angl. *Cloke*. Franç. *Cloche*, ancien habillement d'homme, & enſuite de femme.

Ou-Ton, Langue. Dans le Nord, *Tong*, *Zung*, Langue. On voit par ce mot & par celui de Ou-Den*ane* que les Hurons employent *ou* comme article ainsi que les Caraïbes, les anciens Egyptiens, les Grecs, &c.

Pioυ*el*, poil des animaux, mot primitif.

Pouτ*aome*, faire chaudiere; mot qui tient au primitif *Pot*, *Pout*, &c. chaudiere, pot.

Sco*ute*, feu; primitif *ASH*, *Esch*, feu, prononcé *Sc.*

Sak*ia*, aimer; Angl. *Sake*, amour, égard, considération.

Talam*ia*, saluer; en Oriental *Talam* & *Salam*.

Tit, dire; prim. *Di*, jour, dire.

Vend*ao*, lumiere; prim. *Ven*; en Pehlvi, *Venadan*, lumiere.

Yao, corps, substance. *Iao*, en Héb. en Chinois, en Egypt. l'*Etre*.

I I I.

Langue des CARAIBES *&* *des* GALIBIS.

Les Caraïbes étoient les Habitans des Isles qui sont entre l'Amérique Septrionale & l'Amérique Méridionale, lorsque les Européens en firent la découverte. Leur Langue a un si grand rapport avec celle des Galibis, Peuples de la Terre-Ferme du côté de Cayenne, qu'on voit manifestement qu'ils eurent une origine commune, lors même que ces Peuples n'en conviendroient pas; car les Caraïbes disoient, selon quelques Auteurs, qu'ils étoient sortis du Pays des Galibis, & qu'ayant fait la Conquête des Isles, ils en avoient exterminé les Habitans mâles, & avoient épousé leurs filles & leurs femmes. C'est ainsi qu'ils rendent raison d'une multitude de mots dont le sexe féminin se sert seul chez eux, comme étant les restes de leur Langue maternelle, transmise avec soin à leurs filles par les Descendans de la Nation exterminée. Mais dans l'Histoire des Antilles, par Rochefort, Tome II, on dit positivemenr que les Caraïbes sont originaires de l'Amérique Septentrionale, de la Contrée qu'on appelle aujourd'hui la Floride, qu'ils demeurerent long-tems dans le voisinage des Apalachites, où quelques-uns de leurs Descendans s'appellent encore Caraïbes; & qu'ils partirent de chez les Apalachites pour la Conquête des Isles.

Les Rapports de la Langue des Caraïbes avec celle des Galibis sont d'autant plus intéressans, qu'ils ne s'étendent pas à tous les mots qui composent ces Langues, qu'ils n'en embrassent pas même la moitié; ensorte qu'ils sont une

preuve

preuve ſans réplique des altérations prodigieuſes qu'ont éprouvé les Langues de l'Amérique, & qu'à cet égard on doit ſe contenter de quelques rapports, étant peut-être impoſſible de reſtituer ces Langues dans leur état primitif. Ils ſont tirés du Vocabulaire Caraïbe de ROCHEFORT, dans ſon Hiſtoire des Antilles, *in*-4°. 1658; du Dictionnaire Galibi, *in*-8°. imprimé à Paris depuis quelques années, & du Dictionnaire de la Langue Caraïbe du P. RAYMOND BRETON, un des premiers Miſſionnaires de la Guadeloupe & de quelques autres Iſles, imprimé à Auxerre en 1665, *in*-12.

On peut donc rapporter les mots de ces Peuples à quatre Claſſes différentes : 1°. mots communs aux Caraïbes & aux Galibis; 2°. mots particuliers à chacun; 3°. mots qu'ils peuvent avoir pris des autres Nations Américaines; 4°. mots qu'ils ont empruntés des Européens. La maniere dont ils ont altéré ces derniers, & les différences qu'on remarque entre les mots qui leur ſont communs, donnent une idée de leur prononciation ainſi que des changemens qu'ils peuvent avoir faits à leurs mots primitifs.

Exemple de Mots GALIBIS empruntés d'Europe.

Rakabouchou,	Arquebuſe.	*Choukre*,	Sucre.
Canabire,	Navire.	*Mouche*,	Beaucoup. C'eſt l'Eſpagnol *Mucho*, Beaucoup.
Pisket,	Poiſſon.		
Couloubera;	Couleuvre.		
Carattoni,	Rat.	*Baina*,	Peigne.
Pipa,	Futaille, Tonneau, Pipe.	*Bouiroucou*,	Porc.
		Barou,	Balle de fuſil.
Kaniche,	Canne à ſucre.	*Chamboura*,	Tambour.

Cependant *Choukre* étant Indien, *Mouche* primitif de même que *Kan* pour canne, ces mots pourroient bien avoir été connus des Caraïbes longtems avant que les Européens découvriſſent l'Amérique au tems de Chriſtophle Colomb.



Exemples de Mots communs aux GALIBIS *&* *aux* CARAIBES.

GALIBI.	CARAÏBE.	FRANÇOIS.
Ouato.	Onattou.	*Feu.*
Veyou.	Huyeyou.	*Soleil.*
Nouna.	Nonum.	*Lune.*
Bebeito & Pepeite.	Bebeité.	*Vent.*
Oukili.	Ouckelli.	*Homme.*
Ouheli.	Ouelli.	*Femme.*
Touna.	Tona.	*Eau.*
Tobou.	Tebou.	*Pierre.*
Ourepa.	Oullaba.	*Arc.*
Iromou.	Liromouli.	*Eté.*
Bulana.	Balanna.	*Mer.*
Penna, Pena.	Bena.	*Porte.*
Eitoto.	Etoutou.	*Ennemi.*
Iroupa.	Iroponti.	*Bon.*

Rapports des Mots CARAIBES *avec ceux de notre Hémiſphere.*

NA marque la premiere Perſonne, de même que chez les Algonquins : ainſi d'*Ayoubaka*, marcher, ils font *N-ayoubaka-yem*, je marche.

LA, LI, LOU, eſt l'article *le*.

T eſt chez eux un autre article, que nous avons déjà vu en uſage dans les Langues du Canada, qui répond à l'article *The* des Anglois, & qui eſt venu de l'Orient.

OU eſt auſſi une initiale comme chez les Egyptiens & chez les Grecs.

Famille A C.

Du Prim. Ac, pointu, aigu, piquant, pointe, ils ont dérivé

AK*oucha*, aiguille.
HAG*ue*, fourmi.
AK*ourou*, ſcorpion.
AK*ourelou*, gros chardon.

2°. Du même mot déſignant l'éclat de l'œil, l'œil perçant, ils ont fait,
AKOU, œil; en Primit. AK, OK, AUG, œil.

3°. Ils en ont fait la famille Ac, veiller, d'où,
Ac-Ac*otoni*, réveil. Ac-Ac*outoa*, réveiller. Ac-Ac*ochoui*, réſurrection

C'eſt notre racine Occidentale Wag, Wig, veiller : vigilance.

Famille A U.

Du Primitif Au, Av, eau, ils ont dérivé,

Au*the*, poiſſon, habitant des eaux : mot également Arabe.

Op*i*, baigner, laver.

Famille A S H, *feu.*

Du Prim. Ash, At*h*, feu, ils ont dérivé

Ass*imbei*, chaud.	Ou-Ete, bois du Bréſil ; en Oriental Ets, עץ, bois : d'ailleurs ce bois eſt rouge.
Ou-At*ou*, feu.	A-Ot*he*, Aut*o*, hute, caſe : mot de toutes nos Langues.

Les caſes ou hutes ſont en bois, & le bois ſert au feu ; de-là tous ces rapports de mots, non-ſeulement chez les Caraïbes, mais chez les Orientaux & en Europe. Ainſi les mêmes idées, les mêmes combinaiſons ont lieu dans tout l'Univers, & l'intelligence des Américains en fait de Langues, ne cede en rien à la nôtre. Moins éloignés de la Nature, leurs Langues mieux connues ſeront une anſe au moyen de laquelle nous la ſaiſirons mieux ; nous retrouverons mieux les traces primitives du langage qui ſembloient perdues pour toujours.

A s'eſt ſans ceſſe ajoûté à la tête des mots chez eux, comme chez nous.

A-Cayoum*an*, un caïman, eſpece de crocodile,

Ac*ou*-Rabam*e*, quatre : Orient. Rab*y*, & en Maſſor. Raba*ng*.

A-mogn*egak*, il eſt beau : en Lat. Amoen*us*. Ces mots viennent de Moen, Voen, Ven, beau, mot Celtique, d'où Vén*us*, &c.

Cette famille eſt très-remarquable. Les mots ſuivans ne le ſont pas moins.

Ab*ou*-Pout*ou*, pied : en Prim. Pou, Pod, pied.

A-Pot*o*, grand, gros, enflé : c'eſt le Prim. Pot, grand, dont nous avons raſſemblé la Famille dans ce Volume.

A-Bihér*a*, ſanglier ; en Orient. Bher, d'où le Lat. A-Per.

A-Riab*ou*, nuit ; en Orient. Arab, l'Erebe des Grecs.

Ar*ou*, bord, liſiere ; en Lat. Or*a* : en Grec Or*os*, bord, frontiere, borne.

Aouemb*o*, fin, fini, terminé. C'eſt le Zend Apem*o*, fin, achevé, qui ſe prononçant Aouem*o*, ſe trouve le même que le Caraïbe.

C'eſt donc à ce mot qu'il faut rapporter le Valdois,

Apamo*z*, nom du repas qui termine les funérailles : il étoit donc très-bien déſigné par ce mot, *la fin de tout*.

AGANeuke, tems, saison; c'est le primit. עין, ON, GON, GAN, tems; formé de OEN, Soleil, devenu les AGONales chez les Latins, & qui est entré dans le nom de GANy-Mede, chez les Troyens

De la même famille, A-GUENani, lueur, lumiere :

ARaali, tems chaud & sec où on rôtir.

ARaogane, sueur. Ces mots tiennent au primitif AUR, UR, brûler.

ARianga, parler, haranguer. } On ne peut méconnoître ici le pri-
ARiangone, Langue, idiôme. } mitif AR, HAR, parler.

ATARa, potage, pitance, viande cuite. Ce mot tient donc au Grec & au Latin ATARa, potage, bouillie, &c.

AHAN, respiration forcée, & qui a fourni des mots à notre Hémisphere, surtout aux Celtes.

B.

Famille BAL, *élevé*, *fort*.

De la famille primitive & si connue BAL, élevé, fort, vigoureux, &c. les Caraïbes ont dérivé,

BAL-*Oue*, la grand-terre.

BALaoua, & BALana, la grand-eau, la mer.

Mouchi-PEELI, très-grand.

BALipe, vigoureusement, fortement.

OUALimé, guerre : en Algonq. *Nant*-OUALI. C'est le primitif BAL, BELLum.

2° De cette même famille ils ont fait

BOULeoua, grand roseau, dont ils font des flèches. C'est le Malais BOULou; & à Madagascar VOULou. De-là

BOULebac, écris : on se sert en effet de roseaux pour écrire ; c'est mot-à-mot, prends le boulou, le roseau.

Na-BOULetacayem, j'écris, je peins.

A-BOULetouti, Peintre, Ecrivain.

A-BOULetoni, peinture, écriture.

A-BOULiuagle, pinceau, roseau à peindre.

Voilà donc un nom assigné chez ces Peuples à la peinture, ou écriture, & ce nom leur est commun avec les Orientaux. Ils ont donc connu la peinture ou écriture par l'Orient ; mais en quel tems ? O Européens qui avez exterminé ces Peuples, que de connoissances vous avez ensevelies ! Ainsi notre monument des rives du Jonston s'accorde avec cette connoissance de l'écriture, qui nous ramene ainsi que ce monument, à l'Orient.

Famille BOU, *petit*, *jeune*.

Le primitif Bou, Boy a toujours désigné les idées de petit, jeune, enfant, domestique : de-là chez les Caraïbes,

Bouto, Poito, jeune, petit.

A-Bouyou, esclave, domestique : en Vald. *Boybe*, un petit goujat.

N-Abou*you*, mon esclave. Abou*you-Keili*, il sert encore.

A-Bou*you* Matob*ou*, ouvrage commandé.

Famille BA, BO, *je vas*.

Aboa, venir. O-Boui, je suis venu. M-Oboui, tu es venu.

Sete-Boui, venir, être arrivé.

No-Boui, venu.

B.

Baba, Pere : 2°. Oncle paternel ; mot prim.

Bou*li*, sourdre. Aboul*icani*, source ; du prim. Boul, Bull*io*, &c. bouillonner.

Biam*a*, deux : en Lat. Bis, deux.

Be-Beit*e*, vent : en Zend Vad, prononcé Veid, Beit : nazalé, Vend.

Bamb*ou*, roseau : mot Indien.

Bat*h*, lit, en Angl. Bed, mots venus de l'Orient.

Bat*ia*, melon ; en Oriental אבטח, A-Bat*ih*, melon ; en Chald. A-Bat*tikim*, melons. Le Caraïbe est plus simple que l'Oriental.

Bar*a*, porter, faire : c'est un mot de toute Langue.

Bar*e*-*Banum*, porte-le.

Ba*cachou*, vache ; en Galibi, Pac*a* : en Lat. Vacc*a*, vache.

Famille CAL, *appeller*, *parler*, *voix*.

Ini-Cal*eteli*, parler.

Chi-Cal*eteba-Lone*, parle-lui.

Ini-Cal*etebou*, Livre qui parle, d'où l'on tire ses paroles.

Famille CAM.

Le mot primitif C'ham signifie lumiere, chaleur, Soleil, &c. ; de-là Chem*un*, le Bon-Dieu, le bon Esprit. Il tient au Japonois

Cam*ina*, Dieu : à l'Or. Sam, le Ciel.

Cam*bounnè*, rôtir la viande, boucanner.

KEM*erei*, brouillard : Or. KAM*ar*, obſcur, nuit, abſence de lumiere. Les extrêmes s'expriment toujours par la même racine.

De-là, les ténèbres Cimmériennes, pour dire les ténèbres les plus épaiſſes, les plus profondes.

Famille CAR.

Le mot primitif CAR, GAR, élevé, que nous avons déjà vu chez les Hurons, a donné aux Caraïbes ces mots :

I-CHEIR*i*, Dieu : ce mot correſpond à l'Algonquin IKARE, Soleil.

I-COUR*ita*, le midi : le moment où le Soleil eſt le plus élevé.

2°. A cette Famille CAR tient celle de CAR, rouge, Famille répandue dans tout l'ancien Monde, & qui doit ce nom à ſa qualité d'être la plus élevée, la dominante, la plus ſenſible entre les couleurs. De-là en Caraïbe :

KAR*ionarou*, Liane dont les feuilles donnent, en teinture, un très-beau cramoiſi, le plus beau rouge.

Nous trouvons donc ici la premiere étymologie qu'on ſe ſoit aviſé de donner d'un nom de Peuple Américain, celui de CAR*aïbes* : il vient de cette Famille CAR, ſoit qu'il ait déſigné la couleur rouge ; & il étoit très-bien nommé, puiſque nous les appellons nous-mêmes les hommes rouges : ſoit qu'il ait déſigné les habitans des Montagnes, puiſqu'ils ſont deſcendus des Apalaches.

Pendant que nous ſommes en train de conjecturer, de rêver ſi on veut, le nom de ces Montagnes ſe préſente lui-même à merveille. On voit ſans peine qu'il tient au radical BAL, VAL, PAL, élevé, eſcarpé ; Famille qui leur a donné nombre de mots comme nous venons de voir.

2°.

Il eſt une autre Famille en KHAR, très-connue, qui ſignifie faire une inciſion, labourer, tracer des ſillons, des caractères : elle ſe trouve chez les Caraïbes avec cette derniere ſignification.

CHAR *ou-Rouali*, il eſt gravé.

Ka-CHAR*ougouty*, Graveur.

Ta-CHER*a-Ketaioni*, diviſion, ſéparation.

Na-CHAR*aketiem*, je plante, je pointe.

Famille CAP.

De la famille primitive CAP, tête, ſur, &c. vinrent

A-CAB*ouchi*, ſourcil. A-CAB*o*, vieux.

C.

Canaoua, grand vaiſſeau : c'eſt le primitif Can, qui déſigne la contenance.

Couliela, canot; du primitif Cal, Cœl, creux : de-là encore ces dérivés Kal-*oon*, en Galibi, canot.

Chalicae, creuſer ; Chalounaïm-lo arou, je l'ai creuſé : en Or. חלל c'hall, creuſer.

Coci, aller vîte : Cochi, vîte, promptement. Or. חוש c'hus, c'hys, courir, ſe hâter, marcher nuit & jour. En Abenaq. Kisous, le Soleil.

Chiririti, rond.

Chiriboula, faire virer, tourner.

Chiriali-Nomum, la Lune eſt ronde, pour dire pleine.

Chiric, l'année ; c'eſt un cercle : 2°. la Pouſſiniere : cette conſtellation eſt raſſemblée en rond.

Tous ces mots tiennent au primitif Gyr, cercle, dont nous avons raſſemblé une foule de mots en toute Langue dans notre Grammaire univerſelle & comparative, en particulier.

Chicatai, Chiqueté, couper : du prim. Chic, morceau, dont nous avons fait Chiquet, & Dé-Chiquetter.

Cheu, brûler : Li-Cheu *Hueyou-Kai*, le Soleil brûle : en Grec *Kai*, brûler.

E.

Ene, voilà. Enourou, œil. Latin En, voilà : du primitif En, Œn, œil ; voir.

E-Peri, fruit : c'eſt l'Oriental Peri, que nous prononçons Pri, qui ſignifie fruit, & qui a donné à l'ancien Monde une maſſe prodigieuſe de mots.

H.

An-Hin, mon aîné ; plus vieux que moi : c'eſt le prim. Celte Hen, vieux.

Huera, *Ne-huera*, nudité ; T-Ora, la peau.

Ces mots tiennent à l'Or. עור Hur, Hor, peau, nudité : qui ſe prononçant également Gor, Cor, a produit le Corium des Latins, nos mots cuir, courroie, &c.

I.

Iche, vouloir : en Algonq. *D-uish*, avec l'article T. Dans tout le Nord, Wish, ſouhait, déſir.

IMMer, mere : Oriental AMM, EM.

L.

Du primitif LOU, LU, lumiere, blanc, sont venus :

AL-LOUtacaoni, blancheur.

AL-LOUTi, il est blanc.

L-AL-LOUNi, le blanc.

M.

MALia, MARia, couteau : c'est le primitif MAL.

MANati, mamelle : c'est le primitif MA.

MONa, la Lune, dans la langue des femmes. C'est donc le prim. MON, MEN que nous avons eu tant de fois occasion de voir, & que nous trouvons au-delà des Mers, chez les Caraïbes ainsi que chez les Virginiens, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

MOUCHin-agouti, long : du primitif MAG, MOUG, MUG, grand ; le même que nous avons vu dans *Mouchi-peeli*, très-grand.

A-MACHI, Capitaine, doit tenir à la même famille.

N.

NISSan, aller, partir ; en Or. נסע *Nsy*, *Nasso* ; en Massoreth NISan, aller, partir.

NUCE, haut ; en Or. נשה *Nasé*, élever.

NUCH-Ucu, derriere de la tête ; ce mot ressemble bien à nuque.

O.

OUA est une négation comme OU en Grec : en terminaison, elle se change en *Pa*. ICE, vouloir ; ICE-*Pa*, ne vouloir pas.

OUIMBO, entrailles, ventre : c'est le primitif OB nasalé en *Oimb*, ventre.

OUIPi, haut ; OUIPoui, montagne, chez les Galibis ; en Caraïbe, OUEBO : c'est le primitif UP, HOUP, haut.

OUIN, AUNique, AHUINique, TE-OUIN, seul, UN, unique : c'est le primitif EN, UN, un.

OU, est une initiale ajoutée à la tête de plusieurs mots comme article.

OU-CABO, la main ; de l'Or. *Caph*, main.

OU-AROue, le sec, la terre. Orient. AR, la terre, le sec ; d'où ARide. Ces mots appartiennent à la famille AR, sueur, que nous avons déjà vue ci-dessus ; en Latin AResco.

O-CUNe,

O-Cuna, & Ie-conori, genou : c'eſt le primitif Cen ; Genu en Latin ; Gonu en Grec.

Du primitif Hol, creux, trou, les Caraïbes firent :

Oullouco, fenêtre : T-Oullepen, trou, ouverture.

Oullepeti, il eſt percé, troué.

P.

Phoubae, ſouffle. En Grec *Phuſè*, ſouffle.

Poul, mot primitif qui ſignifie eau, étang : en Oriental Poul, lac, marais : en Anglois *Pool* : nous l'avons vu dans le Diſcours Préliminaire de nos Origines Latines. De-là,

Na-Poul*ou-Kaiem*, je nage : en Algonq. *Ta-poue*, nager.

I-Pol*iri*, riviere, fleuve.

Pouronne, fille : en primitif Por, enfant ; d'où *Puer* : en Zend A-Perenaeoko, fille, jeune fille.

Pon, rouge ; en Or. Pun ; d'où Pœni, & le Latin Pu*niceus*, Pon*ceau*.

Pit*ani*, jeune enfant. Primitif Pet*h* : d'où le François Pet*it*.

Plia, flèche. En Celte *Fly*, voler ; flèche, &c.

Puit, couper, eſt le primitif Put ; d'où le Latin Put*are* couper, qui a formé le François Am-Put*er*.

Puit*acoua-banne*, fais-moi une inciſion.

Na-Puit*agoni*, inciſion.

T.

Ti-Ti, grand, élevé, en terminaiſon.

Tob*ou*, lieu, en terminaiſon.

Tou-Ban*a*, maiſon : ils diſent auſſi Bann*a*. En Or. *Bana*.

Ton*a*, eau, riviere. En Celte Don, Ton, eau profonde.

Ajoutons que l'orthographe du même mot change beaucoup dans toutes ces Langues, ſuivant les perſonnes qui nous les tranſmettent. Ainſi dans le même Dictionnaire Galibi, on voit ſept manieres différentes d'écrire le mot qui correſpond à peſant, épais, maſſif : *Amotchimbé*, *Maucimbé*, *Maucipé*, *Mochimbé*, *Moſimbé*, *Moſſimbé*, *Naucipé* ; en ſorte qu'on le prendroit pour ſept mots différens.

On y voit :

Acoropo, *Acolopo*, *Coropo*, *Colobo*, pour *demain*.

Coyare, *Coignaro*, hier.

Noene, *Nonna*, *Nouna*, Lune & terre.

Oly, *ouali*, *ouary*, fille, femme.

Payra, *pira*, *oule-mary*, bois qui sert à écrire, &c.

IV.

LANGUE DES ABENAQUIS.

Les Abenaquis, anciennement Canibas, sont une Nation du Canada unie aux Souriquois ou Micmas habitans de l'Acadie, & aux Etechemens leurs Voisins. Ces trois Nations parlent à peu-près la même Langue, & on l'appelle Langue Abenaquise. Je ne connois aucun Ouvrage, aucun Vocabulaire imprimé sur cette Langue; mais quelques mots que j'en possède font voir qu'elle a un très-grand rapport avec la Langue des Sauvages de la Virginie & avec nos anciennes Langues. On assure d'ailleurs qu'elle n'est qu'un dialecte de la Langue Algonquine & de l'Outaouaise; & qu'elle est riche & énergique.

Ne marque la premiere personne, *Ke* la seconde, *Ou* la troisieme, de même que chez les Algonquins & ceux de Virginie: *Ni-ouka*, nous; ANMINE, nous en terminaison verbale.

Nis signifie deux, de même qu'en Virginien & en Thibétan.

Yeou, quatre: & en Virg. *Yeou*.

Nizinske, vingt: en Virg. *Nisnikha*.

Nanninske, cinquante: en Virg. *Nanannatahshinchag*.

RAOUE, *Méreouangan*, cœur: c'est l'Or. *RIE*, *Rhoé*, affection de cœur, amitié, cœur.

On voit ici la terminaison *Gan* commune à ces divers Peuples du Nord de l'Amérique.

Esse, dans les composés, A-OUASON, bois à brûler; c'est l'Or. *YTZ*, *hets*, *hess*, bois; & le Caraïbe OU-ET*e*, nom du bois de Brésil; il est rouge.

Me, De, comme l'Hébreu *mi*, *min*.

TEB*aï*, mesurer; תוה TEVE en Hébr. mesurer, borner, limiter.

KIZ*ous*, Soleil, tems: en Hébr. חוש *c'hus*, *c'hys*, courir, se hâter.

ABANN*emena*, pain: Orient. *ab*, *aban*, fruit, nourriture.

Observons que les Abenaquis sont les mêmes Peuples que les Anglois appellent OWENAG*ungas*: c'est le même mot exactement avec une prononciation & une terminaison différentes.

Les Algonquins portent également un nom différent chez les Anglois: ils les appellent ADIRONDAKS.

Demandera-t-on ensuite pourquoi on a tant de peine à reconnoître chez les Anciens les mêmes Peuples, les mêmes personnages à travers les noms différens que chaque Historien leur donne ?

V.

LANGUE des VIRGINIENS.

Cette Langue est à peu-près inconnue : il n'en existe qu'une Grammaire imprimée à Londres en *1666*, si rare que je n'ai encore pu la découvrir nulle part : on n'a pu me la procurer ni à Paris, ni à Londres, ni en Amérique : on m'a écrit du nouveau Monde qu'il en existoit un ou deux exemplaires dans une Isle; qu'on y avoit écrit pour m'en procurer un, & que les malheurs de la guerre avoient empêché toute réponse. Qu'est-ce donc que cette guerre qui m'empêche d'avoir un semblable Livre ? Que sont donc mes Recherches qui exigent des correspondances dans tout l'Univers, qui me rendent tout nécessaire, à moi qui n'ai pas même deux pouces de terrein ; qui ai été obligé de lutter contre tous les obstacles pour m'enfoncer dans ces Recherches; qui espérois que la gloire, l'amour de la lumiere, le zèle pour les Sciences engageroient les Puissans de la terre à venir au secours d'une personne qui en arrangeant les matériaux des Origines du Monde, en facilitoit si prodigieusement la connoissance ?

Heureusement une personne dont le nom seul est un éloge, M. ISELIN, Secrétaire de la République de BÂLE, eut la générosité de se défaire en notre faveur d'une Bible en Langue Virginienne, traduite de l'Anglois au siècle dernier : ce présent ne pouvoit être plus précieux : il nous a valu ces Dictionnaires, ces Grammaires que nous n'avions pu nous procurer malgré nos soins.

D'après cette Bible, nous n'avons pas eu de peine à ébaucher une Grammaire de cette Langue ; un Tableau de ses terminaisons & de ses initiales ; un commencement de Dictionnaire.

Nous y avons reconnu nombre de grandes Familles communes aux habitans de l'ancien & du nouveau Monde : des mots communs aux Peuples du Canada, & qui prouvent qu'une seule Langue fut parlée dans tout le Nord de l'Amérique.

Ici, comme chez les autres Peuples de l'Amérique dont nous avons déjà parlé, & comme dans l'Orient, les préfixes ou les pronoms qu'on met à la tête des mots sont les mêmes.

NE marque la première personne,	HOW la troisieme,
KE la seconde,	HOW *an*, qui.

On trouve chez eux également les terminaiſons Orientales des noms Pluriels; IM pour les noms maſculins : OT*h* pour les noms féminins.

Ils ont une autre terminaiſon plurielle très-remarquable, celle de *ouaongash*, & *ouongash* : elle répond à l'*antes*, à l'*ontes* des participes pluriels Latins & Grecs, prononcés *anghes*, *angas*.

Ils ont la terminaiſon Grecque KONT pour marquer la multitude : mais dans les dixaines, ils ne la naſalent pas; c'eſt le primitif pur KAT, KUT, multitude, dont les Latins firent CAT-*erva*, troupe armée.

RAPPORTS DE MOTS.

Les Rapports des mots entre cette Langue & les autres, ſont très-remarquables.

GÉ, ou GHÊ, la Terre.

On ſait que la Terre s'appelloit *Ghê* en Grec : & que ce Peuple ingénieux en fit la Fille célébre d'Elion, la Femme d'Uranus ou du Ciel, & la Mere non moins célébre de Saturne ou de Cronus. Ce mot exiſte chez les Peuples du Canada, ainſi que chez les anciens Perſes, mais ici précédé de l'article O, ou A.

En Algonquin A*h*KE, en Virginien O*h*KE; en ancien Perſan ou Pelhvi AK*he*, chez tous, la Terre, le Monde. Ils en ont dérivé O*h*KE*itt*, Terre, Pays; O*h*KE-*konit*, des champs; *Ta*-O*h*KE*t-eonganith*, Jardin; O*h*KE-*kontu*, du pays, de loin; MU*tta*-O*h*KE*t*, le Monde.

On a déja dû remarquer dans cette Diſſertation divers autres Rapports des Langues du Canada avec celles de la Perſe. Ces Rapports particuliers ſont très-frappans : ils mériteroient d'être ſuivis avec ſoin : non qu'il en faille conclure que les Canadiens ſont Perſans; ce ſeroit le caſſe-cou ordinaire des Etymologues : mais ils ſuppoſeroient un foyer commun à rechercher & à approfondir.

ATT*a*, Pere.

Nous avons déjà eu occaſion de voir que chez tous les anciens Peuples ATT*a* ſignifioit Pere : dans ce Volume actuel nous l'avons trouvé chez les Sabins : nous venons de le voir chez les Peuples du Canada; il eſt également chez les Virginiens; mais adouci.

Les Peuples du Tangut le prononcent ATS*hhe*.

Les Czeremiſſes, vrais Tartares, ATS*a*.

Les Eſclavons, OTSE.

Chez tous, le T changé en ſiflante *Tch*. Les Virginiens ont ſuivi ce Dialecte; de même que les Algonquins.

Ous*h*, chez ces deux Peuples, ſignifie Pere.

N-Ous*h*, mon Pere. K-ous*h*, ton Pere. H-ous*h*, ſon Pere.

VON, BON, BUN, *Intelligence.*

Du Primitif BUN, VON, intelligence, prudence, ſageſſe, les Virginiens ont fait WANT*am*, ſage; WANT*ammonk*, ſageſſe.

VEN, beau.

Le Primitif OEN, VEN, ſignifie Œil, Soleil; 2°. éclat; 3°. beauté, perfection: nous avons déjà vu qu'il a donné des mots à diverſes Nations Américaines: nous le retrouvons en Virginie.

WUNN, voir; WUNN*aumun*, il vit; WUNN*egan*, bon, parfait; WUNNE-*Towonk*, bonté, intégrité; WUNN*anum*, bénis.

Les Penſylvaniens le prononcent WINN*it*, bon.

NEP, NIP, Eau.

NEP, dans notre hémiſphère ſignifie étendue d'eau; de-là notre expreſſion, une belle NAPP*e* d'eau. Les Grecs ne négligerent pas cette Famille: ils en firent NIP*ô*, je laverai; NIP*hô* & NIPT*o*, je lave; NIP*has*, neige. De-là les Monts NIP*hates*, les Monts blancs ou neigeux; le NAP*hte*, bitume liquide; NEP-TUNE ou la grande Eau, &c. &c.

En Virginien, NIPP*e*-KONT*u*, eau: ici KONT*u* répond au KONT*a* des Grecs pour marquer multitude.

Dans le Dialecte de Noridgewalk, Tribu Indienne qui habite les bords de la Riviere de Kennebec, ce mot ſe prononce ſimplement NIPP*y*.

NAM, prendre.

NAM eſt une Famille antique très-étendue, dont nous avons eu occaſion de parler plus d'une fois, qui ſignifie prendre, & qui a produit des mots Orientaux, Theutons, &c. même Eſpagnols, comme nous avons vu dans l'Eſſai ſur les Tarots. Il a formé,

Le Virg. NEOM*unau*, il prit.

KAL, parler.

KAL eſt un mot primitif qui ſignifie voix, parole; 2°. parler: en Hébr. QUL, voix: en Tangut & en Mongale, KEL, parler. C'eſt le CAL*o* des La-

tins & des Grecs, d'où ſont venus chez nous une foule de mots, tel que *CALendrier.*

En Virg. KENOS, parle? Ici L changé en N, comme cela arrive continuellement, même à Paris où on prononce ſans ceſſe *Nantille* pour *Lentille.*

MAT, mauvais, funeſte.

MAT, MATch, ſignifie en toute Langue, mauvais, funeſte, ruiné, mal, mort. En Hébr. מות *Mat*, *Mut*, mort, ruine, deſtruction.

Virg. MATchèe, prononcé *Matchi*, en Algonq. MATchi; en Abenaquis, MATsighek, mauvais. De-là, ces dérivés : Matchèe-Towehtu, le méchant : Marches-eaenuut, les pécheurs : Num-matches-oonganash, mes péchés.

MATTa, privation.

Autres Mots Orientaux.

SQUITTer, ſignifie feu chez les Indiens Noridgewalk. C'eſt l'Algonquin SCOUTe feu, formé du primitif אש, *Eſch*, feu.

OU-TCHIPP-*Anoouonganit*, Tribu : Héb. שבט, SHEBet, Tribu, ſceptre. GANIT eſt un terminatif de Collection.

NOU-SITumm-*Ouongash*, mes jugemens. Orient. סוד, *Sud*, *Syd*, conſeil, avis, Seigneurie : joint à *Nou*, mes.

Nuk-KHUK-Ouwaongash, mes commandemens ; mot composé également de la terminaiſon *Ouwaongash*, du préfixe Nou, écrit *Nu*, & de KuhK, mot Oriental חוק, *Huq*, *Khuq*, qui ſignifie ſtatut, décret, commandement, & dérivé de חק, *HAQ*, peindre, graver, tracer, décerner, où l'on ne peut méconnoître la racine primitive Ac.

Nou ou Nu eſt ici ſuivi d'un K, ce n'eſt qu'un redoublement de la conſonne K qui commence le radical KuhK.

KAh eſt la conjonction *et*. On ne peut y méconnoître la même racine qui forme le *Kai*, &, des Grecs, & le *que* des Latins.

MANITTou, la Divinité, le Dieu bon. C'eſt un nom très-connu par toutes les Relations de l'Amérique. C'eſt le même nom que MAN, donné au Soleil & à la Lune.

AYNNeat, habitation, mot primitif, en Oriental עון, *Hun*, *Oyn*, habiter, d'où le Flamand WONNen, habiter : de-là peut-être WUNNaumun, il vit ; vivre en un lieu, l'habiter, ſont termes ſynonymes.

PUN, mot primitif qui ſignifie peine, punir, &c. Les Virginiens en ont fait *Ootameh*-PUNNA-*Onganouash*, ſes troubles, ſes peines, ſes inquiétudes.

AK, mot primitif, en Orient. אח, *Ach*, frere; les Virginiens le faisant précéder de l'article P, en ont fait,

P*ey*-AOG, freres.

WE-QUAI, lumiere; c'est l'article ou, & le primitif *Ghé*, גה, lumiere.

W*e*-*QU Ananteganash*, luminaires. W*e*-Quo*h*-*Sumwog*, pour éclairer. Ce mot doit être entré dans la formation de celui-ci, KES-UK, Ciel; 2°. lumiere, jour; 3°. face, visage, le siége de la lumiere de l'homme.

NASHA*uanith*, esprit, ame; du prim. נשב, *Nashav* soufle, souffler, respirer: & נשם, *Nasham*, ame, esprit, respiration: c'est une vraie Onomatopée.

CHAD est un primitif qui signifie tailler, couper, rogner; les Orientaux en firent כחד, *Ched*, & les Latins *CÆDo*, couper, trancher, tailler. De-là le Virg. CHAD-CHAP, division, partage; d'où,

CHAD-Chape-moou*dj*, qu'il divise: Chadcha-penumo-adm*og*, ils partagent: Wutchadchabe-ponumun-n*ap*, il partagea, il divisa: il mit en partage: de *Pono*, mettre.

SEPAK doit signifier élévation: c'est l'Oriental שפה, *Shaphe*, élever, hausser: de-là,

SEPAKehta Mounk, le Firmament, la Voûte céleste: (ce qu'on prononce & écrit ici *Mounk*, est écrit dans d'autres mots par *Wonk*).

MASS, est un mot primitif qui signifie grand; il est devenu MESS, & en Virginien MISS: de-là,

MISS*i*-Yeu*ash*, les grands: Missugk*en*, grand.

MI*shum*-Muchnme*gk*, croissez.

AIHE signifie chez les Virginiens, est, être.

Wutt-AIHE, est: PISH-NUT*t*-aïh, je serai,

Pish est chez ce Peuple la marque du futur.

DTAN, produire, donner: le *Ta*, *Tan*, *Dan*, primitif, donner, produire.

NOMS DE NOMBRES.

	Deux.	*Quatre.*	*Vingt.*
En Noridgewalk,	Nees, prononcé Nis	You,	Nees-inscut.
Virginien,	Neesuna, prononcé Nisuna.	Yaou	Nis-nikha.
Algonquin,	Nis.	Yeou,	Niz-inske.
Abenaquis,	Nis, & Ninch.	Yeou.	
Tangut,	Nis.		

Cut, Cot, comme nous avons déjà observé qui sert ici pour marquer les dixaines, est le primitif Cot qui désigne multitude, & qui se nasalant fit le Konta des Grecs & le Ginta des Latins qui marquent également les dixaines.

Seul, il fit Kat, qui signifioit cent, que les Grecs changerent en Ekaton, & dont les Latins en le nasalant firent Centum, cent, qui est si différent du Cut des Indiens, quoiqu'ils ayent tous puisé dans une même source.

Ne-Queutta, est six en Virg. Nekoutans en Algonquin.

VI & VII.

Langues des Chipéways & des Naudowessies.

M. Carver, Capitaine Anglois qui fit dans les années 1766, 1767 & 1768, un voyage dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, en a donné une Relation très-intéressante à en juger par les Extraits que m'en a fournis M. Ramond versé dans les Langues du Nord, & qui les étudie d'après les vrais principes.

M. Carver distribue toutes les Langues de l'Amérique Septentrionale en quatre classes, suivant les quatre Points Cardinaux. Dans la premiere sont les Nations Iroquoises qui habitent l'Orient : la seconde renferme les Dialectes des Chipéwais ou Algonquins, dont le séjour est la partie Septentrionale en tirant vers l'Ouest. La Langue des Naudowessies qui habitent l'Ouest, forme la troisiéme classe. La quatriéme est composée des Langues que parlent les Cherokis, les Chikasaws, &c. habitans des Régions plus méridionales. On trouve, ajoute-t-il, l'une ou l'autre de ces quatre Langues constamment en usage dans toutes les parties de cette immense étendue comprise entre les Eskimaux, la Floride, l'Océan, & sans doute la grande mer Pacifique, ou le Nord de la mer du Sud.

La Langue des Chipéways, comme on le savoit déjà, paroît la plus étendue : c'est la seule que parlent dans leurs Conseils les Chefs des Tribus qui habitent les environs des grands lacs jusqu'aux rives du Mississipi, de l'Ohio, & de la baie de Hudson : elle est aussi la Langue du Commerce.

Elle est devenue naturelle aux Ottowaws, aux Saukies, aux Ottagaumies, peuples dont les terres sont comprises entre le lac *Michigan*, l'*Ouisconsin*, le *Mississipi*, & la riviere *Chipéway*. Enfin aux Killistonoes, aux Nipegons & aux Bandes du *Lac de la Pluie*.

Si la Langue des Chipéwais est la plus riche, celle des Naudowessies est la plus douce, & sa prononciation n'a rien de guttural. Presqu'aussi répandue que

que l'autre, elle prévaut à l'Oueſt du Miſſiſſipi : & même, ſuivant le rapport des Naudoweſſies qui campent à la fourche de la Riviere *Saint-Pierre*, elle domine chez tous les Peuples qui s'étendent depuis le Nord du Miſſouri juſqu'à la mer Pacifique.

Un Vocabulaire de cette Langue devenoit ainſi un complément précieux de tout ce qu'on a ſur les Langues du Nord : M. Carver l'a publié dans ſon Voyage, en l'accompagnant d'un Vocabulaire des Chipéwais : & M. Ramond nous a donné une Copie comparée de l'un & de l'autre.

Il y a joint quelques remarques de ſa façon, qui nous ont paru trop intéreſſantes pour les omettre : d'autant plus qu'on aura occaſion de voir par-là que les Principes du Monde Primitif ſont déjà employés dans l'étude des Langues, & quelles lumieres ils répandent ſur leur analyſe.

Les Naudoweſſies ont le mot WAHKON dont il s'agit de déterminer le ſens propre. Il entre dans un grand nombre de mots :

Wahkon-She*jah*, l'Ours.	Shanua*paw*-Wahkon, le Calumet.
Muzah-Wahkon, le fuſil.	Me*neh*-Wakon, liqueurs fortes.

Mais *Meneh* ſignifie eau, liqueur ; c'eſt le primitif *Mi*, *Mei*, *Mein*.

Wahkon ſignifie donc, *fort*, *puiſſant*. C'eſt donc le primitif AK, OUAK, MAG, grand, fort, puiſſant.

Le mot qui déſigne le *Calumet*, ſignifiera donc *la pipe forte*, *puiſſante*.

Le mot qui déſigne le *Fuſil*, ſignifiera *le fer fort & redoutable*.

Le mot qui déſigne l'Ours étant compoſé de leur mot *Shejah*, méchant, ſignifiera *la mauvaiſe bête*, *forte & puiſſante*.

Enfin dans le mot *TONGo-Wakon*, qu'on applique au Maître de l'Univers, il ſignifiera le *Fort Elevé*.

Ici *Tongo* eſt formé du prim. TON, DON, élevé.

Dans les mots *Capotiwian*, habit ; *Shaw-Borkin*, aiguille ; & *Maw-Signaugon*, une lettre, M. Ramond reconnoit les altérations du mot François Capote, ou du mot Anglois *Coat*, habit : de l'Anglois *Bodkin*, épingle, & du mot Européen, *ſigne*.

Il trouve d'ailleurs des rapports très-ſenſibles entre ces Langues & celle que nous appellons GALLIQUE, parlée dans l'Ecoſſe, dans les Iſles ORCADES, & Dialecte des Langues Erſe & Bas-Breton, &c.

I, IN, INNIS exiſte dans les Dialectes Galliques, Erſes, Armoriques, ſoit ſeuls, ſoit en compoſition, pour ſignifier une Iſle, ou les objets relatifs à l'eau. Les Chipéways l'ont fait précéder ſimplement de la lettre M ; MINN*is*, Iſle : MINISS-*in*, Preſqu'Iſle.

Mini*kwah*, boire : Kitchi-gaw-Mink, grande eau, lac; & chez les Naudowessies Men*eh*, eau.

Ty, maison, dans tous les Dialectes Celtes : les Naudow : apppellent une maison Ti-Bi. Or *Bi*, *Ky*, sont pour eux des terminaisons favorites.

Tad, dans ces Dialectes, signifie pere; nombre de Peuples en ont fait Att*a* : & les Naudow : disent Ota*h*, dans ce même sens.

Bou, signifie petit jeune : les Bas-Bretons en ont faits *Bu-Ghel*, enfant mâle, où *Ghel* signifie garçon : chez les Chipéways, *Bo-BElosh-in*, enfant mâle.

Ici In est une terminaison diminutive comme dans *Miniss-in*.

Mahon, Mat*hon* en Gallique un Ours; en Chipéways Mak*on* & Mak*wah*.

Er, homme en Gallique; chez les Chip. Ir*ine*, Nation.

Oi, Io, Nion, Moi, sont autant de radicaux Celtes relatifs aux idées de femme, fille, vierge. De-là en Chip. *Ichwi*, & en Naudow : *Winna-Kejah*, femme : *Wi-Win*, épouser.

Jeck-Wassin, jeune fille. Mais on peut reconnoître dans ces mots *I-Kvi*, *I-kwassin*, le primitif *Gu*, *Gun*, femme, également Celtique.

O'-She*an*, en Gallique vieux. Chez les Chipeways :

Shaw-Shia, vieux, arrivé il y a long-tems.

S*hia*, fait, passé : *SHean*, passé, écoulé.

Ta*lamh*, en Ecossois, la terre natale. En Chipeways, *Awkeen*, qui signifie terre, est joint à *Endala* : Endal-*Aukeen*, pour désigner Patrie, Contrée. (Et dans ce mot *Aukeen*, on reconnoit également le *Ghe*, primitif, Terre).

Sinn*i*, en Naudow : neige. C'est le *Sne*, neige, des Septentrionaux, le *Snow* Angl. & *Schnee* Allem.

Meoh, moi; Mew*ah*, mien, des Naudow : nous ramene au *Me* de tous les peuples.

Ajoutons quelques observations.

Un javelot, un dard est appellé *She-Shikwi*, en Chip. c'est le *Zagaye*, le *Sek* de tous les Peuples.

K-issin, gelée : *Kissin-magat*, forte gelée, c'est le Nord *Iss*, glace, d'où *Is-lande*, pays de glace.

Pa-ahta*ah* des Naudow. Feu, Soleil, est le אש, *Esh*, *Et*, Oriental.

Les Indiens s'appellent chez les Chipéways, Ishi-Nawbats; & un homme, *Al*-Issi-*nape*. Ce sont donc deux mots de la même nature, composés du primitif *Ish*, homme, & du Chipeways *Nape*, mâle, au pluriel *Nawbats*. C'est de ce mot que les François auront fait Assinipoels, nom d'une Tribu Indienne dans le Canada Occidental.

Ma-Skimot, signifie en Chip. un sac: il est donc formé du primitif SAC, devenu *sec*, Sc.

NEBBI, eau; de *Ev*, eau.

L-OUT*in*, vent; du primitif OUT, vent.

M-ITTI, bois; du primitif IT, ETS, bois.

N-AP*e*, mâle; du primitif *ap*, *ab*, Pere.

On voit qu'ils aiment à commencer les mots par des consonnes, plutôt que par des voyelles; qu'ils les font précéder des lettres liquides, *l*, *m*, *n*.

Ce qui peut former un caractère particulier de ces Langues de l'Amérique Septentrionale & propre à les faire reconnoître.

N'omettons pas que le Vocabulaire Chipewais du Capitaine Carver a de très-grands rapports avec celui du Baron de LA-HONTAN, contre la véracité duquel on avoit élevé de grands doutes: le travail intéressant du Capitaine Anglois venge donc le Voyageur François.

VIII.

LANGUE DE PENSYLVANIE.

Dans le Journal des Sçavans in-4°. 1710, pag. 49 & suiv. on trouve quelques mots de la Langue de PENSYLVANIE, voisine de celle de Virginie. On voit par-là que ces deux Langues ont un très-grand rapport entr'elles & avec les nôtres.

MAT*ta*, dans les deux Langues signifie *sans*, non.

WINN*it*, bon; & en Virginien, *Wunne-gan*.

ANN*a*, mere.	PON*e*, pain. En Oriental *Pan*, *Pam*, fruit.
HATT*a*, avoir.	PAY*a*, venir, primitif BA.

METS*e*, manger. Celtique *Mad*, *Mets*, mets.

IX.

LANGUE MEXICAINE.

Je ne connois de cette Langue que quelques mots, que JEAN DE LAET dit avoir tirés d'un Vocabulaire que les Espagnols avoient publié à la Ville de Mexique dans cette Langue, & qui sont rapportés en partie par RELAND, dans la dissertation dont j'ai déjà parlé, & dans le 48e. Volume de l'Histoire des Voyages *in-12*. Malgré cette disette de mots, on ne laisse pas que d'appercevoir divers rapports de cette Langue avec d'autres.

La premiere Personne y est également désignée par *Ne*, comme dans toutes celles que nous venons de parcourir, & *lui* par *yeu*; la seconde Personne par *te*, *K* étant devenu ici *t* par un changement très-commun. Mais ce en quoi la Langue Mexicaine se distingue de toutes les autres, c'est par la terminaison HUATL qu'elle a ajoutée à chacun de ces mots, disant,

NE-*Huatl*, moi; TE-*Huatl*, toi; YEU-*Huatl*, lui, il. Quant à la valeur de l'addition, c'est ce que je ne saurois déterminer avec si peu d'élémens. Ce doit être un mot expressif, & qui désigne quelque idée relative à une existence élevée: c'est ainsi que l'Espagnol ajoute *autres* à ces Pronoms pluriels,

Nos-Otros, &c.

Ils ont le Verbe E pour désigner l'existence: ce Verbe qui marque la même idée dans toutes les Langues de l'ancien Monde, comme nous l'avons vu: ils disent,

M*a* N*i* E, que je sois.	N*i* E*z*, je serai.	M*a* N*i* E*z*, que je serai.
M*a* X*i* É, sois.	T*i* E*z*, que tu seras.	M*a* T*i* E*z*, que tu seras.
M*a* Y É, qu'il soit.	Y E*z*, qu'il sera.	M*a* Y E*z*, qu'il sera.

Ys, signifie lui, celui qui est: c'est comme en Latin Is, & en Hébreu Is*h*.

SU-E, signifie homme: mot-à-mot, celui qui est.

Tli, *Tl*, abréviation de *Tel*, est une terminaison très-fréquente dans cette Langue: elle paroît répondre à notre terminaison *ter* des Latins, & *tre* en François.

TAHT*li*, pere. Primitif, *Tat*.

NANT*li*, mere. Primitif, *Na-na*.

TEUCH-*Poch*, fille. En Oriental *Tuch*, *Doch*, &c. fille.

TEUT-CAT*li*, nom du Temple de *Vitzliputzli*; mot-à-mot, dit-on, maison de Dieu; mais *Catli* signifie *maison* en Mexicain. *Teut* est donc Dieu; & c'est ainsi un mot primitif.

CA-*Tli*, maison. Primitif, & Or. *Ca*, *Cas*, maison.

VIT*zli*-PUT*zli*, Dieu Souverain du Méxique. C'est un mot manifestement composé. *Id* signifie le tems; PUT, POD, la puissance: racine dont nous venons de donner les diverses branches & ramifications, & que nous avons déjà rencontrée dans les Langues d'Amérique Ce mot désigne donc *le Dieu des Tems*.

LAN, pays, région, lieu. En Celtique *Land*, pays; *La*, lieu, qui, en se nasalant, fait *Lan*.

A-*Tl*, eau ; *A*, *Av*, eau, en Primitif.

Il-Hui-Ca*tl*, le ciel. Ce mot eſt donc compoſé de Ca*tl*, maiſon, & de *Ilhui*, qui ſignifiera lumiere, aſtres. En Primitif *Hell*, *Ill*, briller, éclat, ſplendeur, Soleil, &c.

Tep*ec*, montagne. Primitif *Top*, *Tup*, ſommet, élévation, toupet.

Ameya*tli*, fontaine. Primitif *Mey*, eaux.

Te-Col*li*, charbon. Primitif *Col*, charbon. *Te* ſeroit un prefixe, cet article que nous avons rencontré dans toutes les Langues d'Amérique.

Zah*za*-Ca*tla*, lac. Primitif *Ze*, *Za*, mouvement, agitation des eaux. *Ze*, *ſee*, mer, lac.

Puiſqu'avec ſi peu d'élémens, nous avons reconnu tant de mots primitifs, que ne pourrions-nous pas eſpérer avec des Vocabulaires bien faits & étendus !

X.

Langue du Pérou.

Dans un Mémoire de M. Pelloutier, ſur le rapport des Américains avec les Celtes (Mém. de Berlin, 1749), on voit que le Docteur Heinius trouvoit une *grande conformité* entre la Langue Hébraïque & celle des habitans du Pérou, qu'il croyoit deſcendus des Carthaginois. Il eſt fâcheux que ce Savant n'ait point ſpécifié la nature de ces rapports : nous en aurions profité avec empreſſement, & nos Lecteurs y auroient ſurement gagné. A ce défaut, voici quelques comparaiſons qui nous ont frappés.

M. de la Condamine, dans ſon Mémoire ſur les anciens Monumens du Pérou au tems des Incas (Mém de Berl. 1746), rapporte ces ſix mots Péruviens, dans leſquels nous n'avons pu méconnoître autant de mots Orientaux.

Inc*a*, fils du Soleil : In-Ti, Soleil : c'eſt l'Oriental In, Soleil, & Ti, élevé.

Inc*a*-Pir*ca*, Palais des Incas ; en Oriental *Bir*, Palais : d'où *La-Bir*-Int, le Palais du Soleil ou le Labyrinthe.

Ichu, jonc délié, dont les Péruviens font la brique en la pétriſſant avec de la terre graſſe. En Oriental אחו, *Ac'hu*, jonc.

Tica, brique faite avec l'Ichu.
Ticani, faire la brique. } En Oriental דוך, pétrir, broyer.

Hoco, une niche ; 2°. une fenêtre : Primitif Oc, œil, ouverture.

C'eſt une choſe digne de remarque, que ce Savant Académicien n'ayant cité que ſix mots Péruviens, ils offrent tous des rapports auſſi frappans. En

voici quelques autres non moins ſenſibles, & plus nombreux qu'on ne pourroit croire, relativement à une Langue auſſi peu connue & dont les Vocabulaires ſont ſi informes.

A.

A, exclamation.

Acay, exclamation de celui qui ſe brûle.

A-Carcana, membrane qui enveloppe les viſieres; du primitif Car cercle.

A-Chura, morceau de chair.
A-Churacuni, couper un morceau de chair : 2°. diſtribuer des morceaux de viande, découper. } Du primitif Qar, couper, ou de Car, chair.

Achca, en quantité, beaucoup, extrêmement : du primitif, Ax, Ox, Ochs, grand, nombreux : il s'eſt auſſi prononcé & écrit Ancha, d'où un grand nombre de dérivés.

Ancha-Allin, choſe très-bonne.
Ancha-Coc, libéral. | Ancha-Chanioc, d'un grand prix.

Ancha-Yanigui, exagérer, ſe glorifier, ſe vanter.

A-Cullini, manger des herbes, brouter : primitif Cal, Acal, manger.

Ala, malheureux : c'eſt l'exclamation hélas! en Péruvien, *ala*, *alau*, *alalay*, &c.

Alli, choſe bonne : Allicay, profit.

Alliachin, donner la ſanté, guérir, ſauver.

Alliapuni, recouvrer la ſanté, guérir.

On ne peut méconnoître dans ces mots le primitif Hal, ſalut, ſanté; bonheur, qui a fait *Salut*, *Félicité*, &c. On peut voir cette immenſe Famille dans nos Origines Latines.

A-Marac, méchant, mauvais, amer : qui vaut peu : c'eſt le primitif Mar; en Latin A-Marus, amer.

A-Machac, Protecteur; c'eſt le primitif Mag, grand; Famille immenſe qu'on peut voir développée dans nos Origines Françoiſes & Latines.

A-mu, muet. Amuyani, devenir muet : c'eſt le primitif Mu, muet, ſilence : ſource de nos mots *muet*, *myſtere*, &c.

La Famille Anc, ſerré, crochu, angoiſſé, &c. leur a fourni nombre de mots.

ANCA, aigle, ou l'oiſeau au bec crochu.

ANCHI*ni*, être dans l'angoiſſe, gémir, ſoupirer.

ANCHUY*cuni*, ſe faire en dedans, dans l'intérieur.

ANCH*urini*, être ſéparé.

ANTI, les Andes, hautes montagnes du Chili; du primitif AND, élevé. Ce nom eſt devenu celui d'une des IV parties de l'Empire des Incas ANTI-SUYU.

A-PACHIT*a*, colline, montagne de pierre; de PAC, PIC, montagne pic.

A-PACH*imuni*, faire apporter. A-PACH*icuni*, envoyer. A-PAYCH*acuni*, apprêter. A-PAC, celui qui conduit.	De *Bach*, porter; ſervir.

API, biſcuit; AP*ini*, faire du biſcuit: du primitif APH, OP, cuire.

Du primitif AB, pere, élevé, excellent, vinrent,

APU, APPO, APPO*cac*, Chef, Maître, Seigneur. En Bréſilien, APO; en Galibi, YOUPO-PO.

APPO-*Suyochac*, Capitaine; mot-à-mot, le Seigneur, Chef d'une Diviſion.

APPOT*ucuni-gui*, devenir riche: grand Seigneur.

APPOS*quine*, ayeul, biſayeul, précisément les AVI des Latins, ablat. AVO.

APP*oſcachac*, préſomptueux: APP*oſcachane*, préſomption.

AP*u-Rucu*, grands chiens.

AYÇAN*a*, balance; AYÇAN*i*, peſer avec une balance: AYÇA*ſca*, choſe bien peſée. Cette Famille relative aux Arts eſt très-remarquable. Elle tient à une Famille Orientale très-fortement caractériſée: AZEN, à la Maſſoréthique AUZEN, ſignifie en Arabe, poids: en Hébreu, balances & oreille. Nous avons vu dans nos Origines que notre mot ANSE vient de la même racine.

Voilà donc des rapports d'Arts bien conſtatés, entre le Pérou & l'Orient.

A-TUN, grand, choſe très-grande: c'eſt donc le primitif DUN, TUN, élevé.

ATUN*yani-gui*, devenir grand.

AUC*ani*, combattre en bataille. AUC*ac*, combattant, ennemi: AUC*a-Conap*, cris des combattans: AUC*acuc*, Tyran: AUCAC, Corſaire, Soldat, &c.

Du primitif & Hébreu אבח, AUK, pointe d'une épée: 2°. combat, tuerie, carnage.

Ajoutons que le nom de leur dernier Roi, le trop célèbre ATAPALIBA, que ses vainqueurs firent mourir avec une férocité qui a peu d'exemple, avoit un nom significatif en Péruvien : dans mes Vocabulaires ce mot signifie *Poule*.

C.

ÇACH*a* & HACH*a*, arbre, plante : du primitif עץ, *Gats*, arbre.

CACH*a*-CACH*a*, forêt : c'est un nom formé à la maniere primitive en redoublant le mot.

CACH*a*-PIC*ac*, arbre de montagne, de pic.

HACH*a*-*Runa*, homme sauvage, mot-à-mot homme des bois.

CAY & CHAY, celui-ci, celle-ci, ce. C'est le primitif זה, ZE, *sai*, ce.

CAYPI, CAY*me*, le voici, les voici. CHAY-CHAY, ces choses-là.

CAY*ssina*, ainsi : CAYT*a*, pour ceci.

CALL*o*, Langue : en Oriental CALL, signifie appeller, parler.

CAM*a*, ame, esprit : en Galibi, A-CAP*o*, ame : de-là encore

CAMAC, Souverain, qui commande, qui gouverne : Dieu.

CAMAC*hicoc*, pourvoyeur, qui commande.

CAMAC*hicuni*, commander.

Du primitif CAP, chef, tête, sont venus :

CAPAC, Roi, Empereur. CAP*aquey*, Mon-Seigneur.

CAP*acchani*, faire le Seigneur, le riche.

CAP*ac*-MAM*a*, matrone, grande Dame.

CAP*ac*-*Apalla*, très-gracieux.

CAP*as*-*Raymi*, fête des Indiens qui se célebre en Décembre. C'est donc la fête des Saturnales où l'on faisoit un Roi.

Du primitif CAR, cher, rare, de grand prix :

CAR*u*, excès.

CAR*upim*, qui excede de beaucoup.

CAR*u*, dédaigneux.

CAR*u*-*Runa*, homme qui vient de loin, étranger.

CAPA, main étendue : CAP*ayac*, palme, empan : c'est l'Oriental CAP*h*, main, d'où le Latin CAP*ere*, prendre, dont la famille est immense.

CHALL*a*, paille du maïs : tient au primitif CAL, tuyau, d'où le Latin CAL*amus*.

CHIR*i*, froid. CHIR*iyani*, avoir froid, se réfroidir.

CHIR*issi*-IT*a*,

Chirissi-Ita, hiver : Chiringa Pac, lieu à rafraîchir les liqueurs : ce mot tient au primitif *Kar*, *Keir*, froid.

Choun, Conducteur de l'Univers chez les Péruviens; il abaissoit les montagnes, combloit les vallées, &c. C'est le Chom des Egyptiens, l'Hercule Céleste.

Circa, veine ; Circ*asca*, saigner ; Chirc*ana*, lancette : ces mots tiennent au primitif *Ker*, rouge, sang.

Coll*oc*, homme qui perfectionne, qui acheve la descendance ; en Oriental Coll, achever, finir, parfaire.

Cum*u* & Com*o*, courbe, tortu, bossu.

Com*oyani*, *Comoni-gui*, se courber, baisser la tête.

Com*oyachini*, courber quelque chose. Ces mots tiennent au primitif Cam, courbe, dont on peut voir les dérivés dans nos Orig. Lat. & Franç.

Con*ac*, Conseiller. Con*ani*, conseiller, avertir : du primitif Con, Ken, Chef, Maître, Seigneur.

Con*gouy*, les genoux ; Grec, Gon*u* ; Latin, Gen*u* ; François, Gen*oux*.

Cunan, à cette heure ; Con*an-guata*, cette année ; Con*anm* Ita, cette fois ; de l'Oriental גן Gon, révolution, d'où les Agonales.

Cop*a*, balayeure, tient au primitif qui a formé le Latin Scop*æ*, en Languedocien Escoube, balay, balayeures.

Cor*i*, or, avec nombre de dérivés. Il s'est donc formé de l'Oriental Hor, or. Ici l'aspiration s'est changée en C, comme cela est arrivé sans cesse en Orient & dans toute l'Europe : nos Origines en fourmillent d'exemples. Nous en trouverons d'autres en Péruvien même.

Cot*o*-Cot*co*, Cot*ontin*, à tas, par monceaux. C'est donc le primitif Cot, amas, que nous avons déjà cité dans l'article des Virginiens, &c.

Cozn*i*, fumée ; Cozn*uni*, fumer. Cozni-*Pllussina*, tuyau de cheminée ; c'est l'Oriental pur עשן, *Goshn*, c'*Hoshn*, fumer, faire de la fumée.

Cor*ini*, recueillir ; Cor*isca*, chose rassemblée : c'est le primitif Cor, Car, assembler, mot Hébreu, Grec, &c.

Cor*iquenque*, oiseau de proie, qui tournoie.

Cor*mani*, rouler ; Cor*maycachac*, aller en roulant.

Cur*ur*, peloton ; Cur*urani*, faire un peloton : du primitif Gyr, Gor, rouler ; cercle.

Coyll*u*, brillant, étincellant : Coyll*ur* & Cuyll*or*, étoile. Ces mots tiennent à Cuill*a*, Lune, que nous verrons tout-à-l'heure.

Cuç*uni*, rôtir à la braise : Cuç*asca*, rôti : c'est le primitif Coq, Houq, cuire, rôtir.

Cuchi, cochon ; ce ſont les mêmes mots.

Cuchi-Vita, Sain-doux.

Cuchin-*Huacan*, grogner.

Cuchi, diligent, empreſſé, actif. Cuchi*cuni*, être diligent. Nous avons vu p. 514, au mot Kiz*ous*, la famille à laquelle ces mots répondent.

Cull*u*, tronc : c'eſt le primitif Col, tige, que nous avons cité il y a un moment.

Cur*aca*, Seigneur, aîné ; de l'Oriental חור *Khur*, Prince.

Chill*chini*, danſer avec des ſonnettes ; du primit. Quel, Squill, ſonnette.

Chur*ani*, former, faire.

Chur*ai*, Dieu, le Conſtructeur de l'Univers : ces mots viennent du primitif Ker, faire ; on peut le voir dans nos Origines Latines & Françoiſes.

Churi, fils ; Churi-*Chacuni*, adopter un fils : en Grec Kor*os*, fils : mot Oriental auſſi. Il tient certainement à la famille précédente.

G.

Guayna & Huayn*a*, jeune ; c'eſt le Celte Yuen, d'où le Latin Juven*is*.

Guayr*a*, air ; ici le G ajoûté comme dans *Huayna* : c'eſt donc le primitif Hair, Aer, l'air : ce mot eſt ainſi employé ſur tout le Globe.

Guayr*oni*, jouer au jeu de la Fortune : ce mot a bien l'air d'être une altération du nom des *Taro*.

Guara, culotte : c'eſt donc un dérivé du primitif ער *Gor*, *Guar*, nudité.

H.

Nous avons déjà vu que H ſe change en G & en C chez les Péruviens, ainſi que chez tous les Peuples du Monde.

Ac, Hac, pointu, eſt un primitif qui ſe retrouve chez ce Peuple.

Hach*una*, croc, crochet, hameçon.

Açu*a*, acide, d'où *Mama*-Açu*a*, vinaigre ; mot-à-mot, mere-acide.

Hap*ini*, ſaiſir, empoigner. Hap*iſca*, ce qu'on a cueilli ; Hap*icuni*, ſaiſir ; Hapt*ay*, poignée, &c. C'eſt le primitif Hap*er*.

Han*an*, Supérieur : du primitif An, On, élevé.

Han*an*-Pacha, le Ciel : mot-à-mot, le Monde ſupérieur.

Har*uini*, rôtir ; tient au primitif Ar, chaleur, rôtir.

Hatun, le même qu'A-Tun, grand ; ſa famille eſt conſidérable.

Ha-Tun*yani*, croître.

Ha-Tun *Pocoy*, le mois de Février : c'étoit le dernier de l'année ; elle avoit fait ſon cru, & c'étoit le mois des Ancêtres.

Hayll*ini*, chanter, chanter victoire : 2°. triompher ; c'eſt l'Oriental חלל ;

chanter, danſer, jouer de la flûte : HA*yllifca-Runa*, captif, priſonnier de guerre : *mot-à-mot*, homme acquis par la victoire, homme dont on a triomphé.

HOM*a*, tête : 2°. ſommet de montagne.

HUA-HUA, fils : ce mot tient au Grec *Uios*, fils, & au primitif HOU, VOA, fruit.

Cette famille eſt très-étendue en Péruvien.

HU*a-Hua* COTO, femme féconde, où revient le primitif COT.

HUA*chani*, accoucher, mettre au monde : 2°. produire.

HUA*chachic*, Sage-Femme.

HUA*chay*, accouchement.

HUA-*Choc*, adultere, avec une grande famille.

HUA*chi*, flèche, javelot, zagaie : 2°. rayon du Soleil.

HUA*chifca*, archer, tireur d'arc.

HUA*chi-Chacuni*, tirer des flèches.

Ces mots tiennent à la famille AC, pointe, dard.

HUACI, maiſon ; ſa famille eſt très-nombreuſe en Péruvien : c'eſt un mot primitif : d'où le Grec OIK*os*, maiſon : d'où le VIC*us* des Latins.

Mais on ſe laſſe peut-être de tant de rapports, comme je me laſſe moi-même de les tranſcrire.

Cependant en voici encore quelques-uns, & je finis cet Article.

I, L, M, &c.

YSC*ay*, deux, nous rappelle le N-Is des Peuples de l'Amérique Septentrionale & du Thibet : pour douze, ils ont ajoûté *Pachac*, qui ſignifie grand, quantité, la dixaine ; YSC*ai-Pachac*, douze.

YUR*a*, blanc, ou IOUR*a* ; c'eſt le primitif חור, HUR, blanc.

LLIQ*uini*, déchirer, lacérer ; c'eſt un dérivé de la même famille que ce dernier.

LLOCLL*ay*, déluge : ce mot tient au Celte LOC, eau, qu'on peut voir dans le Diſcours Préliminaire de nos Origines Latines, en Irl. LOUG.

MAC*ho*, grand, vieux, âgé. } Du primitif MAG, grand.
MAC-MA, grande tine. }

MAYO, fleuve : primitif MAI, MI, eaux.

MA-MA, Mere : 2°. Belle-Mere : 3°. Tante. Peut-on méconnoître ici le primitif commun à tous les Peuples ?

MIC*uy*, manger, dîner : c'eſt du primitif MAC, mâcher. On trouve ce mot aſſocié avec le primitif MANT*a*, ou MAT*h*, mort.

Micui-*Manta*, mourir de faim : à moins qu'on ne dérive ce *Manta* du négatif *Man*, non, qui n'a rien à manger.

Millu*a*, toiſon, laine. C'eſt un primitif, d'où le Grec Melon, & le Latin
 Vell*us*, toiſon, laine.

Oy*ani*, entendre, écouter.

Oy*ac*, Auditeur, qui entend. C'eſt le primitif Ou, oreille, Ou*ir*, entendre.

P, Q, T.

Pacar*i*, la matinée, le matin : c'eſt le mot Oriental בקר *BaKaR*, le matin.

Pacc*ha*, fontaine, ſource : 2°. conduite d'eaux. C'eſt le primitif פכה, *Pache*, couler : le Grec *Pagâ*, & puis *Pêghê*, fontaine, ſource : mot qui entre dans celui d'Aréo-Page.

Les Péruviens diſent auſſi Puc*yo*, fontaine.

Puc*yu*, citerne.

Puc*yo* Puc*yu*, lieu rempli de ſources, de fontaines.

Pay eſt un Article Péruvien : mais il eſt également Oriental, & ſur-tout Egyptien.

Quill*a*, lune : 2°. mois : 3° argent.

Quill*a*-*Pura*, pleine lune : *Quillantin*, à chaque mois.

A-quill*a*, plat d'argent.

Ces mots tiennent aux précédens, Coyll*a*, blanc, & viennent tous du primitif Hel, Oel, ſplendeur.

Quillinc*a*, charbon, eſt l'Oriental גחל *Goel*, charbon.

De Ti, primit. maiſon, ſont venus,

Ty*ana*, demeure : 2°. aſſiette : 3°. ſiége, chaiſe.

Ti*ac*, habitant.	Ty*a*-*Pococ*, étranger.
Ti*ani*, demeure.	Ti*a*-*Ponacoc*, nouvelle Mariée.

Tic*no*, borne, limite : du primitif Tae, תאה, ſigne, borne, limite : d'où l'Occidental Tag.

Tome, couteau, raſoir, tient à la famille A-Tome, Tome, En-*Tamer*, &c.

U.

Uich*ay*, eſcalader : monter ſur une montagne : c'eſt le primitif Uch, *Uich*.

Vicque, pleurs ; Vicq*ueyani*, verſer des larmes.

Vicqui, gomme, elle diſtille des arbres. C'eſt l'Oriental בכה *UaKhe*, pleurer.

Vicro, manchot, estropié; c'est l'Oriental נכע, *Vakho*, estropier, blesser, déchirer.

Vira, graisse; Vir*ayani*, engraisser : Vir*pacapa*, qui a de grosses lèvres; c'est l'Oriental בריא *Biria*, gras, graisse.

Up*iani*, boire; Up*iac-Capa*, buveur, & toute sa famille; c'est le primitif Pi, boire, en Grec *Pino*, en Latin Bi-Bi, j'ai bu.

Ur*iani*, travailler : Ur*iac*, travailleur.

Uro-*Paccha*; araignée, mot-à-mot, grande travailleuse.

C'est donc un dérivé du primitif Or, Wor, travail, d'où notre mot Forge & toute sa Famille qu'on peut voir dans nos Origines Françoises. *Aranea*, araignée, en Oriental *ARGan*, tient à la même Famille, d'où le Grec *ERGon*, ouvrage.

En voilà plus qui ne faut pour montrer les rapports nombreux & sensibles qui regnent entre le Péruvien ou la Langue générale du Pérou appellée Quichua, & toutes celles de l'ancien Monde : en particulier avec l'Hébreu & par conséquent avec la Langue des Phéniciens qui étoit la même.

Ces résultats mettront les Savans beaucoup mieux en état de juger de la Langue Péruvienne en elle-même & de l'origine de ce Peuple, & sur-tout d'où put venir ce Législateur habile qui fonda sur de très-belles connoissances le vaste Empire du Pérou.

Terminaisons Péruviennes.

On voit en particulier par les exemples que nous avons rapportés, que ce Peuple employoit un certain nombre de terminaisons, entre lesquelles on en reconnoît une qui leur est commune avec la plupart des Langues d'Europe : c'est celle d'An pour désigner l'Infinitif. Ce rapport est très-remarquable.

Si M. Godin qui a demeuré un si grand nombre d'années dans le Pérou, & qui en sait si bien la Langue, ainsi que son épouse, connue sur-tout par son Voyage infortuné & attendrissant à travers toute l'Amérique Méridionale, si M. Godin, dis-je, avoit exécuté son projet de donner un Dictionnaire complet & raisonné de cette Langue, nous aurions été en état de rassembler des rapports plus nombreux.

Il faut espérer qu'il viendra un tems où l'on sera plus heureux & où les Savans de toutes les Nations sentant vivement l'utilité d'un pareil travail, s'empresseront à publier des Vocabulaires bien faits de toutes les Langues qui en sont privées.

Des Quipos.

Les Quipos, ce mot si célèbre & par lequel les Péruviens désignent les nœuds qui semblables aux grains des chapelets, leur servoient d'écriture, est un de ces mots que nous n'osons analyser par le défaut d'élémens. Il est certainement composé de Qui & de Pos : mais que signifient ces deux mots séparés ?

Il est très-remarquable qu'une pareille écriture s'appelle dans la Chine Coué. Mais ce mot signifie en Oriental *Elément.*

Po en Oriental signifie la bouche, & par-là même 2°. la parole.

Qui-Pos devroit donc signifier élémens du discours, caractères qui peignent la parole ? mais nous n'osons affirmer.

Vues de Don Antoine de Ulloa sur la Langue du Pérou.

Le Savant Don Antoine de Ulloa fit imprimer à Madrid en 1773 un Ouvrage aussi intéressant que rare, puisqu'il n'en existe, à ce qu'on dit, que quelques exemplaires en Europe, où il expose avec une grande sagacité l'Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, ainsi que les mœurs & les antiquités du Pérou, de même que ses réflexions sur l'origine des Péruviens & sur celle de leur Langue.

D'après les grands rapports qu'on trouve, selon lui, entre le Péruvien & l'Hébreu, & d'après quelques rapports de mœurs, il ne doute pas que le Pérou n'ait eu pour ses premiers Habitans quelque peuplade Orientale voisine des Hébreux : il avoit sans doute en vue les Phéniciens, mais il n'aura osé franchir le mot.

L'espace immense qui est entre les Canaries & l'Amérique Orientale, ou entre l'Asie & l'Amérique Occidentale, ne l'étonne point : les Péruviens nagent comme des poissons. En 1738 ou en 1739, quelques Indiens qu'on occupoit à la pêche aux Isles de Juan Fernandez, ennuyés de ce genre de vie, abandonnerent ces Isles furtivement, & avec un simple canot, sans provisions & sans agrêts, ils s'en furent à travers une vaste étendue de Mer à Valparaiso, où la Flotille qui les croyoit ensevelis dans les flots, fut fort surprise de les retrouver. Ce voyage, selon Don Ulloa, est plus étonnant que celui des Canaries aux Isles Américaines.

Les hardis Navigateurs qui vinrent dans le Pérou n'eurent besoin ni de

cartes ni de bouſſole ; les vents & les courants ſuffiſoient pour les faire avancer : & cependant Don d'Ulloa eſt un bon Juge en ces matieres : il a fait ſes preuves en fait de navigation & il a long-tems habité le Pérou. Nous devons la connoiſſance de cet Ouvrage qui mériteroit d'être traduit en notre Langue, à M. Le Fevre de Villebrune, connu lui-même avantageuſement dans la République des Lettres.

N'omettons pas, d'après les remarques du Savant Eſpagnol, que la Langue Quichua ſe parle dans toute l'étendue du Pérou ; mais que dans le haut Pérou, la prononciation diffère de celle du bas & qu'elle y eſt plus gutturale. Cette obſervation s'accorde parfaitement avec les Principes du Monde Primitif, & démontre que les goſiers Américains ſubiſſent les mêmes loix que ceux de l'ancien Monde.

Ce Savant ajoute que cette Langue eſt conciſe & agréable.

X I.

Langue du Chili.

Nous n'avons du Chili, Pays plus enfoncé dans les terres, que quelques mots recueillis par Reland dans ſa Diſſertation ſur les Langues de l'Amérique. Cependant nous en avons trouvé un grand nombre de communs aux autres Langues : ce qui nous perſuade que ſi nous avions eu un Vocabulaire complet, nous aurions pu beaucoup mieux prononcer ſur l'origine de cette Langue & du Peuple qui la parle.

Bid*a*, palais de la bouche : en Oriental *Beth*, palais
But*a*, grand : n'eſt-ce pas le Bot, Pot de tous les Peuples ?
Bemgn*e*, bâtir : en primitif & Oriental Ben ; ici, il ſe mouille en *gn*.
Char*awilla*, caleçons. Ce mot très-remarquable tient au Perſan.
Cur*aca*, Seigneur, eſt le mot Péruvien.
Cur*am*, œuf, tient au primitif חור, *Cur*, blanc.
Cur*i*, ortie, tient au primitif Hur, cuire, brûler.
Cu*chi*, cochon, eſt primitif & Américain.

Lemo-Cu*chi*, ſanglier.

Guet*al*, feu, tient au primitif Et, Wed, feu.
Ien, manger, eſt le primitif naſalé E, Ie, manger.

L.

Lame, Phocas, même Famille que La*mentin*, vient de l'Américain Lem, Lam, main, formé du primitif Am, réunion.

Lev*o*, fleuve; tient à Ev, eau.

Li*quanque*, lumiere: c'est un dérivé de *Lix*, *Lux*.

Lye, blanc, tient au même mot Lux.

Ly-Cu*ram*, blanc de l'œuf, est donc un composé Chilien de *Curam*, œuf, & de *Ly*, lumiere, blancheur.

M *& suivantes.*

Ma*cane*, massue ferrée: du primitif Mac, assommer, meurtrier.

Ma-Ma, mere; mot de toute Langue.

Mapp*a*, terrain, sol: n'est-ce pas notre mot *Mappe*, étendue, champ?

Medd*a*, bouillie; l'Oriental *Med*, manger: formé de Et.

Pich*i*, petit, mot primitif.

De la racine primitive Tal, élevé, ils ont fait;

Tol, front: la portion la plus élevée de l'homme.

Utal*enen*, élever, dresser, se lever.

U*matum*, dormir: en Taïtien, E*moe*.

Wedd*o*, nombril: en Taïtien, Pit*o*.

Wei, celui-ci; c'est le primitif *Hou*, *Hou-e*.

Zev*o*, sein: en Javan, Sou-Sou: en Taïtien, Eou &c. c'est le Ze, She, primitif, en Oriental *sein*.

XII.

Langues Sudéennes ou des Isles répandues dans la Mer du Sud.

Jusques dans ces derniers tems, les Isles de la vaste Mer du Sud étoient inconnues à l'Europe. En vain avoient-elles été découvertes il y a environ deux siécles par le célèbre Le Maire, après qu'il eût trouvé le passage du Sud de l'Amérique qui porte son nom: en vain avoit-il tracé la route de son voyage & donné des noms à ces Isles; personne depuis lui n'avoit été assez heureux pour les retrouver: il sembloit qu'elles eussent disparu du milieu des Mers. Leur découverte étoit donc restée sans utilité: on ne pouvoit même tirer aucun parti pour les Langues, de quelques mots que ce célebre Navigateur avoit rapportés de ce voyage.

Mais

Mais depuis que nous nous sommes livrés aux recherches immenses du Monde Primitif, la découverte de ces Isles a été faite de nouveau, à trois mois de distance, par d'illustres Navigateurs de deux Nations rivales : MM. BANKS, SOLANDER & Capitaine COOK pour les Anglois : M. de BOUGAINVILLE pour la France. Les uns & les autres, entr'autres richesses, en ont rapporté de nombreux Vocabulaires plus précieux pour nous que l'or, & qui viennent arrondir & perfectionner nos recherches sur le rapport des Langues, confirmer surtout nos grands Principes que tout est un.

M. BANKS nous mit lui-même à cet égard à une épreuve unique jusques alors, & qui a fait trop de bruit pour que nous n'en fassions pas mention ici, d'autant plus que la renommée qui l'a répandue en divers lieux, l'a souvent défigurée comme c'est l'ordinaire en pareil cas.

A peine cet illustre Anglois étoit-il de retour à Londres avec les richesses nombreuses & variées qu'il avoit apportées de ces Isles, qu'il entendit parler de nos recherches sur les Langues : la renommée mensongere y avoit ajouté un tel merveilleux, que ne pouvant y croire, il se décida à nous envoyer une soixantaine de mots Taïtiens, numérotés & sans explication, afin que nous en devinassions la valeur si nous pouvions : notre excellent ami M. HUTTON dont il se servit pour nous les faire parvenir, nous dit que si nous pouvions les déchiffrer, nous serions pour lui *Magnus Apollo*, le devin par excellence.

En témoignant aux célèbres Auteurs de ce défi, notre vive reconnoissance de leur attention, nous répondîmes que nous ne nous étions jamais donnés pour devineurs de Langues, mais pour une personne qui se contentoit de les rapprocher : que dans leur comparaison, nous étions toujours dirigés par deux principes, par le son du mot & par sa valeur : qu'ici nous n'avions qu'un de ces deux objets à comparer ; & qu'ainsi le défi ne nous regardoit point : que cependant pour ne pas laisser sans réponse l'espece d'énigme qu'ils nous proposoient & pour leur donner une idée de notre maniere d'opérer & de son utilité, nous avions essayé de comparer tels & tels de ces mots inconnus avec tels ou tels mots Orientaux & primitifs entre lesquels nous appercevions de très-grands rapports : ensorte que si ces mots inconnus que nous citions, avoient un rapport effectif de sens avec les mots que nous leur assimilions, ils devoient offrir en Taïtien telles & telles idées générales ; sans que néanmoins nous pussions déterminer leur objet particulier : & pour faire mieux saisir cette idée, nous ajoutions, qu'une personne, par exemple, qui ne sauroit pas l'Anglois & qui voudroit l'analyser d'après nos Principes, pourroit sans se tromper rap-

porter à une même Famille & à l'idée générale de *pointe* & de *piquant*, une trentaine de mots Anglois que nous citions en *pek*, *ſpeck*, &c. quoiqu'elle ne pût déterminer la valeur propre de chacun. Cet eſſai parut plaire, & on nous écrivit que nous avions paſſé ce qu'on attendoit de nous.

L'analyſe des Langues parlées dans les Mers du Sud & dont Mr de Bougainville, Mrs Banks, Solander, Cook & le Maire, ont publié divers Vocabulaires, cette analyſe, dis-je, prouve que ces Langues tiennent étroitement à la Langue Malaye, la plus méridionale de l'Aſie & parlée dans les Iſles du Midi de l'Aſie & de l'Afrique ou dans toute la Mer des Indes : enſorte que le Midi entier de notre globe paroît uni par une Langue commune aux peuplades qu'on y a rencontrées.

Mais comme la Langue Malaye elle-même a les plus grands rapports avec les autres Langues de l'Aſie, ſur-tout avec la Langue Arabe qui en a elle-même de très grands avec la Celtique, on ne ſera pas étonné de voir que les Langues de la Mer du Sud, ou Sudéennes, ont de ſi grands rapports avec toutes nos anciennes Langues.

I.

ISLES D'OTAHITÉE ou de TAÏTI.

Les Habitans des Iſles de Taïti, en Anglois Otahitée, qu'on prononce Otaiti, ſont riches en voyelles & en diphtongues : ils le ſont moins en conſonnes. Leurs voyelles ſont A, E long, E bref, I, O long, O bref, U prononcé Ou ; ce qui donne ſept voyelles.

Ils ont pour diphtongues Ai, aou, ei & eou.

Leurs conſonnes ſont L, M, N, P, R, T, V, au nombre de ſept auſſi, ou deux linguales, L, R : deux labiales, M, P, même V : une naſale N, & une dentale T. Ils font donc uſage de quatre touches de l'inſtrument vocal ; & même de ces quatre, ils n'en tirent en quelque façon que l'intonation forte.

On voit par-là que leur Langue n'eſt pas aſſez riche pour qu'ils ayent eu beſoin de faire uſage d'un plus grand nombre d'intonations naturelles. Auſſi, lorſqu'ils ont eu occaſion de prononcer eux-mêmes des mots Européens compoſés d'intonations nouvelles pour eux, ils ont été obligés d'y ſubſtituer des intonations analogues. ainſi ils changent B en P : G & C en T, à la Picarde, à la Grecque, &c. & deux L en R. Il n'eſt donc pas étonnant que le Taïtien ATOUROU, celui que M. de Bougainville avoit amené à Paris, changeât le nom de ce Capitaine de Vaiſſeau en celui de POU*TA*-*VE*RI : on y recon-

noît toutes les intonations correſpondantes aſſorties à un inſtrument moins étendu, moins parfait : & d'une maniere exactement conforme aux loix générales poſées dans le Monde Primitif.

Nous croyons même pouvoir aſſurer, d'après la comparaiſon des Vocabulaires modernes avec celui de Le Maire, que les Iſles de Taiti ſont les mêmes que celles que ce Voyageur déſigna ſous le nom d'Iſles de Salomon : elles ſont ſous les mêmes Méridiens, & la Langue eſt la même ; mais celles de Salomon étoient marquées trop au Nord. Il ne ſeroit pas étonnant qu'il ſe fût gliſſé une erreur relativement à leur latitude, dans l'impreſſion du Journal de Le Maire. Sinon il faut ſuppoſer qu'au Nord des Iſles de Taïti étoient alors d'autres Iſles où on parloit la même Langue, & que d'affreux tremblemens de terre ont anéanties. Une erreur de chiffre eſt bien plus aiſée à admettre qu'une cataſtrophe auſſi terrible.

On peut donc dire que l'Archipel des Iſles de Taïti eſt au centre d'une chaîne ou d'un cercle qui ſe confondant avec le Tropique méridional, embraſſe toutes les Iſles de l'Ancien & du Nouveau Monde placées ſous ce parallèle, qui renferme d'un côté les Iſles Molucques, celles de la Sonde, & s'étend juſqu'à l'Iſle même de Madagaſcar ; & qui de l'autre côté embraſſe la nouvelle Zélande, puiſque le Taïtien Tobia s'y faiſoit fort bien entendre, la nouvelle Guinée, l'Iſle des Princes, l'Iſle Amſterdam, &c. & celles que le Maire appelloit Iſles de Cocos, de Moyſe & de Moo.

Afin qu'on en ſoit mieux aſſuré, nous allons entrer dans quelque détail ſur les Rapports des Langues qu'on parle dans ces diverſes Iſles, & en particulier ſur la conformité de leurs Noms de Nombres.



Noms

NOMS DES CINQ PREMIERS NOMBRES;

En XIV Langues de la Mer du Sud.

	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
Taïtien Franç.	Ataï.	Aroua.	Atorou.	Aheha.	Erima.
Taïtien Angl.	Atahay.	Eroua.	Torou.	Ahaa.	Erima.
Le Maire,	Taki.	Loua.	Tolou.	Fa.	Lima.
Isle de Pâques,	Kattahaï.	Roua.	Torou.	Haa, Faa.	Rima.
...des Marquises,	Attahaï.	Aoua.	Atorou.	Afaa.	Aïma.
...d'Amsterdam,	Tahaï.	Eoua.	Torou.	A-faa.	Nima.
...du Prince,	*Hegie.*	Dua.	Tollu.	O-pat.	Limah.
Nouv. Guinée,	Tika.	Roa.	Tola.	Fatta.	Lima.
Javan,	......	Lo-Rou.	Tullu.	Pappat.	Limo.
Malais,	S-atou.	Dua.	*Tiga.*	Ampat.	Lima.
Isle de Madagasf.	......	Rua.	Tellou.	Effats.	Limi.
...de Malicolo,	Tsikaï.	E-Ry.	*Erei..*	Ebats.	Erim.
...de Tanna,	*Ridi.*	Ka-Rou.	*Ka-HAR.*	Kai-phar.	Kri-rum.
Nouv. Calédo.	*Wagi-aing.*	Wa-Rou.	Watin.	Wam-baïk.	Wan-nim.
Nouv. Zélande,	Tahaï.	Rua.	Torou.	Ha.	Rama.

Nome des cinq derniers Nombres.

	VI.	VII.	VIII.	IX.	X.
Taïtien Franç.	Aouno.	Ahitou.	Awarou.	Ahiwa.	Aourou.
Taïtien Angl.	Aono.	Ahitou.	Awarou.	Aïva.	Ahourou.
Le Maire,	Houw.	Fitou.	Walou.	Ywou.	Ongefoula.
Isle de Pâques,	Honou.	Hidou.	Varou.	Hiva.	Attahorou.
...des Marquises,	Aono.	Awhitou.	Awaou.	Aiva.	Wann-ahou.
...du Prince,	G-unnap.	Tudiu.	Delapan.	Salapan.	Sapoulou.
Nouv. Guinée,	Wamma.	Fita.	Wala.	Siwa.	Sanga-foula.
Javan,	Nunnam.	Petu.	Wolo.	*Songo.*	Sapoulou.
Malais,	Annam.	Tudju.	Delapan.	Sambilan.	Sapoulou.
Madagascar,	Ene, Enny.	Titou.	Wallon.	Sivi.	Poulo.
Malicolo,	Tsokaï.	Gouy.	Hourey.	Goodbats.	Sone-arn.
Tanna,	Ma-ridi.	Ma-Karou.	Ma-kahar.	Ma-kaiphar.	Ma-krirum.
Nouv. Calédonie.	Wannim-gick.	Wannim-noo.	Wannim-gain.	Wannim-ba[illegible].	Wannim-maiuk.
Nouv. Zélande,	Ono.	Etu.	Warou.	Wa.	Angahourou.

Tel eſt le Tableau des Nombres en uſage dans les Iſles de Taïti, de Pâques, des Marquiſes, d'Amſterdam, de Malicolo, de Tanna, de la Nouvelle Calédonie & de la Nouvelle Zélande, toutes dans la Mer du Sud en Amérique : dans la nouvelle Guinée entre la mer du Sud & la mer des Indes : chez les Malais, dans l'Iſle de Java & dans celle du Prince & de Madagaſcar, ces quatre derniers Peuples dans la mer des Indes.

Leur rapport frappant prouve de la maniere la plus ſenſible que tous les Peuples épars dans ces vaſtes mers tiennent tous ces Noms de Nombres d'une même origine, & que peut-être ils ne formoient eux-mêmes dans le principe qu'une ſeule & même Nation, qui de proche en proche ſe répandit dans toutes ces Iſles, faiſant ainſi le tour du Globe.

Du Nombre Cinq.

Le Nombre Cinq eſt parfaitement le même dans les XV Liſtes que contient ce Tableau. Composé du ſon Im, précédé de la touche linguale, il n'offre d'autre variété que celles qui réſultent de cette touche elle-même, qui fait entendre R ſi on la frappe fortement, L ſi elle eſt frappée légerement, & N ſi le ſon eſt plus ſourd : auſſi ce mot ſe prononce-t-il en Lim, Rim & Nim.

Lim chez ſix Peuples, *Rim* chez ſix auſſi, *Nim* chez deux. Un ſeul a fait diſparoître la linguale ; c'eſt celui de l'Iſle des Marquiſes qui dit *Aïma.*

Ce mot ſignifie en même tems chez tous la Main. C'étoit très-bien vu, puiſque la main ſe diviſe en cinq.

Ici la linguale L n'eſt qu'un article : le mot primitif eſt Ham, Hem, qui ſignifie réunion : les Orientaux en formerent Hems pour déſigner le même nombre. Les Grecs & les Theutons le firent précéder de l'article P, d'où Pem*pe* en Grec, alteré en *Fif* chez les Theutons : les Latins changerent le P. en Q à leur maniere, d'où *Quinque* : ce qui a formé notre Cinq. Ainſi chez tous les Peuples la même racine primitive Hem, réunion, a produit le nombre cinq : Hems en Oriental, P-em dans l'Occident, L-em au Midi.

Nous inſiſtons ſur cet Objet, parce que ce rapport ſoutenu & conſtant ne peut être que l'effet d'un accord univerſel & non celui du haſard ou de l'arbitraire.

N'omettons pas qu'à l'Iſle de Tana, on a fait précéder *Rim* & tous les autres nombres, de la ſyllabe *Kri*, & dans la nouvelle Calédonie de la ſyllabe *Wa*, *Wan*, &c. Sans cette obſervation, on ſeroit tenté de croire que ces deux Iſles font bande à part.

Du nombre Trois.

Ce nombre est exprimé par un mot composé de la Dentale T suivie de la Linguale R chez ceux qui prononcent fortement, & L chez ceux qui prononcent légerement.

Six prononcent TOR*ou*, ou *Atorou*; ce sont les mêmes qui disent RIM. Cinq disent TOL*ou*, TOLI*u*, &c. ce sont ceux qui disent LIM. La nouvelle Calédonie qui aime les sons sourds, & qui a fait *nim* de *lim*, observe ici la même chose & dit *Wa-tin* pour *Wa-til.* Le Malais en a fait *Tiga*, non moins sourd: deux ont supprimé T, Malicolo qui dit *Erei*, & Tanna qui dit *Kahar.*

On ne peut méconnoître dans ce mot le primitif TAL, trois, devenu *Talti* en Chaldéen, *Shels* en Hébreu par le changement si commun de T en S & Z: & qui changeant L en R, comme dans l'Isle de Taiti, est devenu TER en Grec, en Latin, en François, &c.

Ainsi *Trois* est exprimé par les mêmes élémens, depuis le Nord jusqu'au Midi, dans toute l'étendue du Globe.

Quant à l'Origine de ce nom, elle est due à la valeur de la dentale T, qui marque la supériorité; le Peuple primitif qui vit que l'harmonie n'étoit complette qu'à la tierce, qu'une Famille n'étoit complette qu'à trois, &c. exprima ce nombre par le son T, qui désigne l'excellence, la perfection, & il le fit suivre de la linguale *al* qui marque toujours l'élévation, & qui étoit par conséquent très-propre à figurer à côté du son T.

Ces idées ne sont point bisarres, elles ne sont point arbitraires: elles sont une suite nécessaire des Principes du Monde Primitif: elles n'en sont qu'un développement: elles prouvent qu'avec eux, on n'est étranger nulle part; qu'avec eux, on voit la Nature donner une seule Langue aux hommes, ainsi qu'elle leur a donné le même gosier, la même figure, les mêmes Loix.

Malheur à celui qui, plein de sots & vains préjugés, aime mieux en être la victime & rester dans les ténèbres que de se pénétrer de principes lumineux!

Du Nombre Deux.

Nous ne pouvons résister aux rapports que fournit le Nom de ce nombre dans ces divers pays. Il est formé chez les Malais & à l'Isle du Prince, du mot DUA. Peut-on y méconnoître le *Duo*, le Deux des Grecs, des Orientaux, de l'Europe entiere?

Mais D se change sans cesse en L & en R, même en Europe; ainsi d'Odysse les Latins firent Ulysse : un de ces Vocabulaires dit donc ici *Loua*, tandis que dix prononcent *Rou* & *Roua*.

Nous pourrions parcourir de la même maniere tous les autres Nombres, si nous n'avions peur d'excéder nos Lecteurs.

Observons seulement que plusieurs de ces Peuples se servent de la syllabe Foul ou Poul pour désigner le nombre Dix. Ce qui est très-bien vu, ce mot primitif signifiant multitude; n'existe-t-il pas dans nos mots Foule, Plus, &c?

Observons encore que chez les trois derniers Peuples on a repris les noms des cinq premiers Nombres pour désigner les cinq derniers, en les faisant précéder d'une même syllabe: ainsi l'Isle de Tanna chez qui *Ka-rou* signifie deux, en a fait *Ma-ka-rouk*, pour désigner sept, *mot-à-mot*, cinq & deux.

Les Calédoniens qui font précéder les cinq premiers Nombres de la syllabe *Wan*, se contentent de l'accompagner de la terminaison plurielle *im*, pour désigner les cinq derniers Nombres.

Wam-baïk, quatre; *Wannim-baïk*, quatre & cinq, ou neuf.

Isle de Savu.

Nous retrouvons les mêmes Noms de nombres dans l'Isle de Savu, voisine de celle de Java, & dont le Capitaine Cook a publié un Vocabulaire très-court.

Une,	un.	Unna,	six.
Lhua,	deux.	Pedu,	sept.
Tullu,	trois.	Arru,	huit.
Atpah,	quatre.	Saou,	neuf.
Lumme,	cinq.	Singourou,	dix.

Noms des Parties du Corps, à Taïti.

Eupo, tête: c'est le primitif Hup, élévation, hupe.

Mata, les yeux. Matari, œil du taureau ou les Pleyades. Ce mot est Malayen: chex eux, *Matta*, œil: de même dans l'Isle des Cocos. Moyse le prolonge, & en fait *Matt-Anga*. En Javanois Moto: à l'Isle de Savu, *Matta*. Dans la même Isle & aux Cocos *Matta-Mai* signifie que je voye. On ne peut méconnoître ici *me*, *moi*, *je*: avec la négation *Po*, les Taïtiens en font *Mata-Po*, borgne, louche.

Arrero, la Langue: ce mot est formé par la Linguale même: ce qui est con-

forme aux Principes du Monde Primitif; il vient de la radicale AR, d'où les mots *Bar*, *Dvar*, *Par*, &c. qui sont tous noms de la parole dans notre ancien Monde.

TAR*ia*, les oreilles. Tous les autres Peuples voisins changent ici R en L. De-là TAI*inga* en Malais & aux Cocos: TAL*ingan* dans la nouvelle Guinée; qui tous signifient oreilles.

LAM*olou*, les levres: aux Cocos LAM*otou*: ici *M* est une labiale de la même nature que B. Ce mot tient donc à *Lab*, lèvre, dont les Latins firent LAB*ium*.

OUR*ou*, les cheveux: ce mot tient donc à HOR, HURE, dont vient notre mot *haire*, en parlant d'une peau avec son poil.

RIM*a*, le bras: E-RIM*a*, la main: APOU-RIM*a*, la paume de la main.

Ces mots tiennent à *Rom*, *Rim*, élévation, force: la force est dans le bras: le *bras*, dans l'ancien Monde, fut toujours le symbole de la puissance.

A-HOUT*ou*, le cœur: en Egyptien HET, le cœur: en Grec HET*or*.

EOU, les mamelles. Tous les autres ont changé l'aspiration en sifflante.

CHOU, aux Cocos: SOUS, en Malayen: ZEUO, au Chili.

ZOU - SOU en Javanois: SOU - SOU dans la nouvelle Guinée, &c. chez tous, mamelle, sein, poitrine. C'est l'Oriental שדה *Se*, qui a la même signification.

TIN*aï*, le ventre, tient à notre radical TEN, qui contient; & d'où l'Oriental *be-TeN*, ventre; d'où notre mot *be-daine*: à l'Isle du Prince, *Bétung*; à Java, *Wuttong*.

OB*ou*, les intestins: dans l'Orient, OB le ventre, les entrailles.

A.

AIBOU, venez: de l'Or. *ba*, *bo*, venir.

AOU - AOU, fi; c'est l'Onomatopée *aou*, *oué* des Anciens; les Taïtiens en ont formé divers dérivés: *eoui*, roter; *eouao*, dérober, &c.

Du prim. OR, lumiere, feu, chaleur, rouge, &c. vinrent,

A-OUIR*a*, éclair: EOUR*amai*, lumiere.

OUR*a*, rouge: OUER*a* & IVER*a*, rouge.

EAI, feu: à la nouvelle Guinée, *Eef ou* If: c'est l'Orient. *aish*, feu.

AIN*ou*, boire, tient à l'Or. יין EIN, vin.

EUU, ou IU*u*, le matin: c'est l'Or. *Eô*, l'aurore.

EET*e*, ou ITE, connoître; mais c'est le primitif ID, main, connoissance, comme

comme nous avons vu au sujet de l'IDÉE dans la Grammaire universelle & comparative.

E*a*-TOUA, Supérieur; Dieu; Génie.

Chez les Cocos,	L*a*-Tou, un Chef.
Chez le Maire,	L*a*-Tou, un Prince.
Nouv. Guinée,	L*a*-*Teuw*, un Roi.
Malayen,	R*a*-Tou, un Chef.

C'est le *Tho* des Orientaux; le *Theos* des Grecs : de-là sans doute,

M*e*-TOUA, parent.

EURE, le fer; AOURI, les métaux : du primitif AR, fer.

Ev*ai*, l'eau: Ev*aie*, humide : dans l'Isle des Cocos, *Waii.* C'est un mot de toute Langue : d'où l'Ev*e*, mot usité sur l'Océan pour désigner le flux.

Ev*aine*, femme : c'est l'Or. B*eine*, femme : en Celte, BAN.

EVERO, lance : c'est le prim. BER; d'où le *Veru* des Latins, & le *Sper* du Nord, lance.

EVUV*o*, flûte : c'est le AV*u*V ou *Abub* Oriental, flûte: d'où le Latin nasalé A*m*BUB*aiæ*, joueuses de flûte.

HWET*ou*, étoile; du prim. Es*h*, ET, feu, lumiere.

HUE*ro*, fruit : du prim. HUA, fruit.

HUR*u*-HUR*u*, poil, haire : il tient au mot OUR*ou*, cheveux, que nous venons de voir.

M.

MAÏ, de plus. MAL*a*, plus. MAL*ou*, grand.	Ces mots appartiennent à une Famille immense de mots Orientaux, Celtes, Grecs, Latins, &c.

MAL*a*MA, Lune, flambeau de la nuit : en Malais, *Malam*, nuit : en Javanois, soir.

MA-D*oa*, Mere. Ce mot est formé du prim. MA, grand : 2°. Mere.

De la même Famille MA, viennent :

MAM-MA, bouillie.	MAE, gras.
MAA, manger : 2°. aliment.	E-MAO, requin.
MAEO, démanger.	

MA-GLI, froid, doit venir de *Ma*, grand, & du prim. GEL, qui en toutes Langues signifie gelée, froidure.

MAN*oa*, bon jour, a le plus grand rapport au prim. MAN, bon; d'où le

Latin MANE, le matin ; le moment où on dit, qu'il soit bon pour vous ce jour-ci.

MANOU, maint, en nombre. C'est le prim. *Man*, nombreux.

MARA-MARA-*ma*, jour ; grande lumiere : du prim. MAR, jour, lumiere.

MAT, vent : c'est le VAT des Orientaux, des Persans, &c. qui se nasalant est devenu *Vent*. Les Caraïbes en ont fait BE-BEITE. De-là *Mataï-Malac*, vent d'Orient. *Mataï-Aouerai*, vent d'Occident. Ce dernier mot AOUERAI, est une altération du Malais BARET, ou OUARET, Occident.

MALAC vient également du Malais, MAL, MOUL, origine. L'Orient est en effet l'origine du jour.

Tous ces mots sont donc venus de l'Orient ou de l'Asie.

MATE, tuer : en Malayen *Matte* : en Javanois *Patte*. C'est un mot Or. d'où *Echec-Mat* pour *Shah-Mat*, le Roi est mort. En Héb. *Mat*, mourir. De-là sans doute,

MATTERA, baguette à pêcher. MATAO, hameçon : chez le MAIRE, *Matau* ; en Malais, *Mata*.

MA-TEINA, district ; mot qui appartient au prim. TAN, district, pays, contrée.

MI, moi.

MONA, eau profonde : ce mot tient à *bon*, *von*, *fon*, eau, source.

MOUA, MAOU, montagne : mot formé du prim. MA, grand.

MOREOU, calme ; mot Orient. Il tient au Latin *MORA*, retard ; d'où notre mot *Remore*.

O.

OU-MARA, puissant, fort : c'est le prim. MAR grand, fort ; un des dérivés de MA, grand.

OUANAO, accoucher. OU, ou U, est ici le même que B : ce mot tient au Javanois *Biang*, Sage-Femme ; & à l'Or. *Ban*, *Ben*, enfant.

OUENEO, qui ne sent pas bon : Onomatopée, comme nos mots VENÉ, VENAISON.

OU-PANI, fenêtre : TOU-PANOA, ouvrir la fenêtre, la porte, &c.

PA-PANI, non-ouvrir, fermer, boucher. Du prim. PAN, qui a fait le Malayen PENT, porte.

OUPIA, épaisseur ; du prim. *ob*, épais, gros.

OUTI, blessure ; de l'Or. OT : en Gr. OUTAO, blesser ; qui en se nasalant a fait le Theut. *Wund*, *Wound*, blessure, plaie.

Ourah, piece d'étoffe dont on s'enveloppe. C'est le prim. Hour, en Héb. עור *Hur*, habit de peau : 2°. toute espéce d'habillement.

P.

Para*bou*, langage, parler. Ce mot tient au prim. *PAR*, parole.

Pouaa & Boua, cochon, sanglier; aux Cocos, *Pouacca*; chez le Maire, *Wacka*. Ce mot a bien du rapport à *Pouacre* : ils tiennent au même prim. & à la même idée.

Poua, fleur des plantes : il tient à l'Or. Voa, plante, production, fleur.

Pou-Poui, à la voile.	Onomatopée, comme *Bucca* des Latins.
E-Pouma, souffler.	
E-Pou-*Poni*, souffler le feu.	

Poure, le verd : de la même Famille que Pour*eau*.

Pout*o*, blesser : E-Pout*a*, blessure. Voyez la Famille Pot.

Pot*a*, grand, large.

Pot*o*, petit; mot de toutes Langues. C'est l'opposé de Pot, grand : ce qui confirme notre principe que les extrêmes ont toujours été désignés par la même racine.

R.

De la Famille Ra, Roi, Soleil, les Taïtiens ont dérivé,

E-Ra, le Soleil.	Erie, Royal.
E-Rai, le Ciel.	Er*oi*, rendre blanc, laver.
E-Ri, Roi.	Ere P*o*, non blanc, sale.

Les Cocos disent Arik*i*, Roi.

T.

De la Famille Tan, pays, mot de tout l'ancien hémisphere; 2°. possession; 3°. propriétaire, maître, qui tient, qui possede, vinrent :

Tane, homme, mari.

Tar*a*-Tane, femme mariée : de Tar, qui en Taïtien signifie, uni, associé, assorti.

Cette Famille tient donc à l'Etrusque Tana, dame, le Féminin de Tan. Tane, possession, terre, est un mot également Malais.

Ma-Teini, district, que nous avons vu plus haut, appartient ainsi à une Famille de l'ancien & du nouveau Monde.

Tamou, le Tems; c'est encore un mot de Famille ancienne; en Angl. Time.

Tarra, rudesse, âpreté, aspérité: Tero, noir. Ces mots appartiennent au primitif Tar, rude, escarpé, noir; & au Latin A-Ter, noir.

Teou-Teou, esclave, valet, est un ancien mot qui forma le Grec *Thés*, esclave, serf.

Tomaiti, enfant; dans l'Isle de Cocos *Tama*: c'est le diminutif de *Dom*, grand.

Toni, cri d'appel ou d'invitation, paroît venir du Malais *Tan*, prier, inviter.

Topa, précipiter; de *Top*, *Deep*, bas, profond.

Ajoûtons qu'à l'Isle des Cocos

Fattou signifie Pierre; mot qui est le Vatou du Madagascar; Batou en Malais.

Du Nom de Taïti.

Chez ces Peuples, Taï signifie Mer: dans la nouvelle Guinée, *Taa*: mais Ti signifie pays; c'est donc pays de Mer. Les Siamois appellent également leur Contrée Taï, & c'est une Contrée Maritime, une Presqu'Isle.

Enoua, signifie *Pays* chez les Taïtiens: mais En, dans les Langues anciennes, signifie Isle.

Rapports apperçus par le Capitaine Cook.

Le Capitaine Cook, & ceux qui ont voyagé avec lui, ont remarqué eux-mêmes divers rapports entre ces Langues; leur témoignage est trop favorable à nos Principes pour que nous l'omettions: voici donc leur tableau de comparaison.

François.	*Mer du Sud.*	*Malais.*	*Javanois.*
Œil,	Matta.	Mata.	Moto.
Manger,	Maa.	Macan.	Mangan.
Boire,	Einu.	Menum.	Gnumbe.
Tuer,	Matte.	Matte.	Matte.
Pluie,	Euwva.	Udian.	Udan.
Bambou,	Owhe.		Awe *dans l'Isle du Prince.*
Poitrine,	Eu.	Sousou.	Sousou.

Français.	*Mer du Sud.*	*Malais.*	*Javanois.*
Oiſeau,	Mannu.		Mannu.
Poiſſon,	Eyca.	Ican.	Iwa.
Pied,	Tapaa.		Tapaan.
Ecreviſſe de Mer,	Tooura.	Udang.	Urang.
Igname,	Iſwhe.	Ubi.	Urve.
Enterrer,	Etannou.	Tannam.	Tandour.
Moſquite,	Enammou.	Gnammuck.	
Se gratter,	Hearu.	Garru.	Garu
Racines de cocos,	Taro.	Tallas.	Tallas.
Intérieur des Terres,	Uta.	Utan.	

Ils ont très-bien vu encore que les Noms de Nombre, dans l'Iſle de Madagaſcar, ont quelque rapport à ceux en uſage dans ces Iſles : mais ſi de ce Tableau précédent, ils ont conclu que ces différens Peuples ont une origine commune, ils avouent que ce rapport avec l'Iſle de Madagaſcar les déroute : c'eſt un problême qu'ils regardent comme trop difficile à réſoudre.

XIII.

Nouvelle ZÉLANDE.

La nouvelle Zélande placée entre les deux hémiſphères, & compoſée réellement de deux Iſles, l'une au Nord, l'autre au Midi, ſéparées par un Détroit peu large, & qui ſont à 400 lieues des Iſles de Taïti, offre la même Langue que celle de ces Iſles. C'eſt ce dont conviennent tous les Voyageurs : voici quelques-uns des mots comparés par le Cap. Cook.

	Taïti.	*Nouvelle Zélande.*
Homme,	Taata.	Taata.
Femme,	Whahine.	Whahine.
La tête,	Eupo.	Eupo.
L'oreille,	Terrea.	Terringa.
Le front,	Erai.	Erai.
Les yeux,	Mata.	Mata.
Les joues,	Paparea.	Paparinga.
La bouche,	Outou.	Hang-Outou.
Venez ici,	Harromai.	Haromai.
Poiſſon,	Eyca.	Heica.

	Taïti.	*Nouvelle Zélande.*
Oiseau,	Mannu.	Mannu.
Dent,	Nihio.	Hen Nihew.
Non,	Oure.	K-Aoura.
Mauvais,	Eno.	K-Eno.
Arbres,	Eraou.	Eratou.
Grand-Pere,	Toubouna.	Toubouna.
Comment appellez-vous ceci, cela,	Owyterra.	Owyterra.

Le *He* & le *K* ajoutés dans ces derniers mots Zélandois, sont des articles, de l'aveu du Capitaine Cook.

Rapports entre quelques autres Idiômes.

1°.

Ils ont encore apperçu ces rapports entre l'Isle du Prince, le Malais & Java.

	Isle du Prince.	*Malais.*	*Java.*	*Madagascar.*
Nez,	Erung.	Edung.	Erung.	Ourou.
Ventre,	Beatung.		Wuttong.	
Clou,	Cucu.	Cucu.	Cucu.	
Main,	Langan.	Tangan.	Tangan.	Tang.

Ajoutons que le troisieme de ces mots est attribué par Le Maire aux Isles de Salomon, & qu'il l'écrivoit *Ha-Kou-Bea.*

2°.

Les Voyageurs Anglois ont également apperçu divers rapports entre les Isles de Taïti & celles de Pâques, des Marquises, d'Amsterdam, de la nouvelle Zélande, de Malicolo, de Tanna & de la nouvelle Calédonie ; & ils en ont fait un rapprochement dans le deuxieme Voyage du Capitaine Cook.

Ainsi *Manou* signifie un oiseau, à Taïti, Pâques, Amsterdam, Tanna, & nouvelle Calédonie.

Un arc est *Efanna* à Taïti; *Fanna* à Amsterdam ; *Na-Fanga* à Tanna.

Evaa, un canot à Taïti & aux Marquises; *Wagga* à Pâques; *Wang* à Calédonie ; *Ta-Wagga* à la nouvelle Zélande.

Matta, œil, preſque par-tout; *Maitang* à Malicolo.

Eooa, pluie à Taïti; *Ooa* à Pâques, *Nam-Awar* à Tanna; *Ooe* à Calédonie, où il ſignifie auſſi eau.

Oui ſe dit preſque par-tout *Ai*, *oe*, *eeo*, ou *io*.

En général les cinq premieres de ces Nations ont beaucoup mieux conſervé les rapports de leurs Langues, que les trois dernieres. Cependant les Anglois obſervent que dans la nouvelle Calédonie, on ſemble parler deux Langues, dont l'une a le plus grand rapport à celle de Taïti : ainſi, par exemple, ils appellent une étoile *Pijou*, & *Fy-Fatou*, dont le dernier approche beaucoup de *Efaitou*, *Whettou*, nom des étoiles à Taïti.

Ces mêmes Obſervateurs nous apprennent qu'à Malicolo la prononciation eſt chargée de labiales très-rudes; à Tanna de gutturales, & à la nouvelle Calédonie de naſales, quoique ces Iſles ſoient peu éloignées les unes des autres.

OBSERVATIONS.

Il réſulte donc de ces rapports qu'une ſeule Langue eſt parlée dans toutes ces Isles qui ſont au Midi de notre Globe, & que cette Langue a le plus grand rapport au Malais & à celle de Madagaſcar

Par conſéquent que ces Peuples Méridionaux ont eu, en fait de navigation, des connoiſſances qu'on ne leur avoit jamais ſoupçonnées, & d'autant moins que ces Peuples eux-mêmes étoient abſolument inconnus.

Il y a donc eu très-anciennement une communication étroite entre tous ces Peuples du Midi, ſoit que ces Iſles ſoient les débris d'un très-ancien Continent, ſoit que la hardieſſe & la curioſité d'anciens Peuples les aient porté à aller de découvertes en découvertes à travers mille périls.

Mais d'où ſeroient venus ceux qui ont peuplé ces Iſles, ou qui y ont porté la Langue? On ne peut s'y méprendre dès que l'on conſidere les Langues de Madagaſcar. Ici nous ſommes obligés d'anticiper ſur notre plan : nous ne parlions que des Iſles de l'Amérique, & nous voilà obliges de parler de l'Aſie & de l'Afrique, ou de la Mer des Indes.

DE LA LANGUE DE MADAGASCAR.

L'Iſle de Madagaſcar eſt remplie de mots Phéniciens; nous pourrions en rapporter une longue nomenclature; contentons-nous de quelques-uns d'au-

tant plus intéressans qu'on les retrouve dans les Langues Theutonnes ou Germaniques, ce qui est très-remarquable.

Ainsi, ils ont la Famille TAN, pays.

TANE, terre, pays: TANE-TI, pays haut, montagne.

O*n*-TAGNÉ, la Nation qui occupe le pays, la Caste.

TAN*ou*, tenir, occuper, posséder.

Ils ont le mot WAZ*aa*, blanc; c'est le Theuton WEISS, blanc; l'Oriental בוץ *Byts*, *Wyts*, blanc, d'où *Byssus*, coton & Bazin, &c.

RA, sang; de R, couler: en y ajoûtant l'article D, le Malais en a fait D*a*-R*a*, sang, & le Theuton A-DER.

SOLP*h*, Renard; c'est l'Oriental עלף Hol*ph*, que le Latin adoucit en VOLP*es*, & le vieux François en GOUP*il*.

VOUA, fruit; le HUA du Pérou; le POA des Grecs: le TE-BOUA ou TE-VOUA, fruit en Hébreu.

HOUR*ou*, brûlé; de OUR, Oriental, feu.

O-MALL*e*, hier; en Hébreu T*a*-MOUL, hier: de *Mall*, devant, &c, &c.

Mais puisque cette Langue est remplie de mots Phéniciens, qu'elle en a sur-tout les noms de nombre, nul doute qu'elle ne soit l'effet des Voyages Phéniciens sur les Côtes de l'Afrique: nul doute qu'ils n'eussent des Comptoirs très-considérables dans cette Isle, & de très-grands Entrepôts pour leur commerce dans toute la Mer des Indes, & dans les deux Continens: des Navigateurs aussi distingués, aussi entendus, aussi savans, aussi habiles, n'auroient-ils pas fait ce qu'ont exécuté ces Peuplades Méridionales; ce que les Indiens exécutoient avant que les Européens eussent été dans tous ces parages? Tout ceci n'ajoûte-t-il pas infiniment de force à ce que nous avons déjà dit sur les Voyages des Phéniciens, non-seulement autour de l'Afrique, mais aussi dans le Continent de l'Amérique?

Rien n'étoit plus aisé pour eux que de se transporter à Madagascar; d'aller de-là aux Indes Orientales: mais d'ici on est allé dans toutes les Isles de la Mer du Sud: pourquoi donc n'en auroient-ils pas fait autant?

Des Géographes modernes ont cru qu'ils n'avoient navigué que le long des Côtes Orientales de l'Afrique: ils placent Ophir à Sophala, sur cette Côte, au Nord même de Madagascar: en vérité, c'est se moquer de ses Lecteurs: c'est abuser de leur crédulité, ou vouloir se tromper cruellement soi-même. Des Marins qui franchissoient la Méditerranée entiere, qui avoient des établissemens à Cadix, à l'entrée de l'Océan, auroient-ils mis trois ans à aller à mi-chemin de la Mer Rouge à Madagascar, & à revenir sur leurs pas? Ces Voyageurs

Voyageurs hardis, on les travestit en enfans qui savent à peine marcher. Non, ce n'est point là où est Ophir : ou ce n'est point là où on le place, que se terminoit ce long voyage.

Quoi qu'il en soit, tout dépose la communication la plus étroite entre toutes les Isles du Midi de notre Globe dans les deux Hémispheres, & tout nous ramene à cet égard aux Phéniciens.

X I V.

Langue de Californie.

Pour achever le tour de l'Amérique, n'omettons pas la Langue des Californiens, ce Peuple qui est à l'extrémité Occidentale de l'Amérique & dont on n'a presque aucune idée.

Ce que nous en savons, nous le devons sur-tout à M. le Baron de Colembach qui nous envoya dans le tems, entr'autres Notices, l'Extrait d'un Ouvrage Allemand intitulé *Relation de la Presqu'Isle Américaine de Californie*, publiée à Manheim en 1772.

L'Auteur de cette Relation, après avoir dit qu'on parle dans cette Contrée six Langues différentes, entre dans divers détails sur la Langue Waïcurienne, la seule qu'il ait apprise : il en dit tout le mal possible : selon lui, elle est sauvage & barbare au suprême dégré ; elle est absolument physique, & bornée aux sens les plus grossiers, les plus imparfaits, n'ayant pas même les mots de vie, mort, froid, chaleur, monde, pluie ; étant à plus forte raison privée de ceux d'intelligence, mémoire, volonté, amour, haine, beauté, figure, jeune, vieux, vite, rond, profond, &c. &c. &c. car il en cite une légende. De mots métaphoriques, il en faut bien moins encore chercher chez eux la moindre trace : quant aux couleurs, ils n'ont que quatre mots pour les désigner toutes.

Voilà donc un Peuple bien grossier, bien inférieur à tous les Sauvages les plus stupides de ce vaste continent ? Voilà.... Non, vous vous tromperiez en tirant cette conséquence : elle est tout au moins prématurée ; car on trouve ensuite dans cet Ecrivain qu'ils savent fort bien dire, il est chaud, il pleut, il est vivant, &c. qu'ils savent imposer pour nom à chaque objet une épithete qui la peint parfaitement par métaphore : qu'ils appellent une porte, *bouche* : le fer, *pesant* : le vin, *eau méchante* : un Supérieur, *Porte-bâton* : l'Espagnol, le *Farouche*, le *Cruel*.

Que conclure de là ? que l'Auteur de cette Relation s'est trompé du tout au

tout dans les idées qu'il s'est formées de cette Langue : parce qu'il ne l'a pas trouvée semblable à celles d'Europe, il n'a pu se reconnoître & la Langue Waïcurienne en a été la victime.

Nos Principes deviendront sans doute un moyen propre à analyser les Langues avec plus de vérité & de justesse ; & celles-ci deviendront ainsi à leur tour une confirmation pleine & entiere de nos Principes.

Dans cette Langue, ainsi que dans toutes celles de l'Amérique Septentrionale, les Pronoms se confondent dans les noms & les précédent. La labiale Me, & quelquefois Be qui la remplace, marque la premiere Personne au singulier : M-apa, mon front ; *Et-apa*, ton front ; *T-apa*, son front : ici T est l'Article commun à tant de Langues Orientales & Occidentales.

A.

Apa, front, tient au primitif Ap, Up, élevé.

Are, signifie *Pere* pour les hommes : c'est le primitif Ar, Her, maître.

Cue, signifie *Pere* pour les femmes, si j'entends bien mon Auteur : c'est le prim. Cuh, produire, mettre au monde.

Atemba, & D-Atemba, terre ; du primitif AdaM, la terre : joint à l'Art. T.

Atukiara, mal ; en Oriental מעה, *Toh*, *Coc'h*, faire mal, faillir.

Apanne, grand ; du primitif Pan, grand.

B, D, E, I.

Barrak, obéir : en Oriental *BaRaK*, être à genoux, servir.

D-ai, tu es : on retrouve donc ici le primitif E.

Ete, homme : ils disent aussi Ti ; le premier peut tenir à Is, homme en Oriental, prononcé Ess, Et. Le second au primitif Ti, élevé.

Ie-Bitschene, qui commande : en Oriental *Bash*, *Bach*.

K, N, P.

Keritsheu, descendu ; il paroît tenir à l'Oriental קרס, *QaRaX*, s'incliner, se baisser.

Kuitscherraka, pardonner : on ne peut méconnoître ici le כום *Kux* des Orientaux qui signifie également pardonner.

Namu, nez. C'est donc une onomatopée comme chez nous, où le nom du nez dérive du son même nasal que rend cette touche de l'instrument vocal.

Pud*uenne*, pouvant. C'est la grande Famille Pud, Pod, puissant, de tous les Peuples.

Pe, en : 2°. par, &c. C'est le *be* des Orientaux, en, par : & le *by* des Septentrionaux.

R, S, T, U.

Riman, croire : I-Ri-Man-*Jure*, je crois : de *Ri*, regarder, & Man, *Mun*, assuré, certain.

Schan*u*, fils : ce mot tient au Theut. Son, *San*, fils.

Tau, ce ; *Tau-pe*, celui-ci : mots qui tiennent au primitif Te, ce ; Tau, cela, ce signe.

Te-Kerek*a-Datemba*, terre courbée, c'est-à-dire le Ciel, la voute céleste : de *Datemba*, terre, & Ker, Kerk, cercle.

T-Ip*é*, vivant ; du primitif Ip, Iv, Ev, vie : & avec la négation T-Ibi-K*in*, mort.

Tsch*a*K*a*rr, louer : c'est l'Oriental שכר, *SchaKaR*, évaluer, mettre un prix à une chose, la louer.

Tschuk*eta*, la droite : Tschuk*eti*, monté. Ces mots tiennent à l'Oriental שוק, *Shuq*, l'épaule : la cuisse.

Un-T*ai*r*i*, jour : ce mot pourroit tenir à *Day*, jour, prononcé *Dair* : le R se joint sans cesse en terminaison : aussi disent-ils :

Dê*i*, toujours.

Ces mots sont presque tous tirés du *Pater* & du *Credo* : il est fâcheux que l'Auteur n'ait pas joint à son Ouvrage quelque Vocabulaire : on en auroit pu tirer plus de lumiere. Il n'est pas moins à désirer qu'on recueille les mots non-seulement de cette Langue, mais aussi de tous les autres idiomes qu'on parle dans cette Contrée, la moins connue de toutes. Les Russes qui font de si grandes découvertes de ce côté-là, suppléeront sans doute quelque jour à tout ce qui nous manque à cet égard.



OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Sur la Population de l'Amérique Septentrionale.

Quant aux Langues de l'Amérique Septentrionale, elles portent un caractère absolument différent de celles du Midi ; elles se rapprochent beaucoup plus de celles du Nord de l'Europe & de l'Asie, même du Zend. Ces Contrées se sont donc peuplées par le Nord, soit par la Mer d'Europe, soit par la Mer d'Asie. Premierement, les découvertes modernes des Russes entre le Kamsatka & l'Amérique, prouvent que l'Amérique est très-peu éloignée de l'Asie : & comme l'entre-deux est rempli d'Isles & de Volcans, c'est presqu'une vérité incontestable que dans l'origine ces deux Continens ou n'étoient point séparés, ou ne l'étoient que par des détroits presqu'aussi peu larges que celui qui est entre Constantinople & l'Asie : & qu'ils ont été sans cesse augmentés par d'affreux Volcans qui font tomber tout à la fois dans la Mer des lieues entieres de pays : aussi les Côtes d'Amérique de ce côté sont coupées à pic, & portent les preuves les plus frappantes des bouleversemens les plus épouvantables.

D'un autre côté, le Passage du Nord de l'Europe au Nord de l'Amérique, a été connu dans tous les tems, à ce qu'il paroît. Les Eskimaux d'Amérique & les Groenlandois de notre Hémisphere, ne sont qu'un seul & même Peuple.

Amérique connue anciennement de plusieurs Peuples.

On sait que dans le XIe Siècle les Norvégiens Navigateurs & Conquérans ; ces Norvégiens auparavant si redoutables à l'Europe, à la France en particulier, ne pouvant plus faire de courses en Europe, se jetterent sur l'Amérique Septentrionale, & qu'ils y découvrirent des Provinces qu'ils appellerent *Helle-Land*, *Marck Land* & *Wein-Land*, qu'on prend pour les Côtes des Eskimaux, de Terre-Neuve, du Canada, &c.

Scheidius, à la tête des Origines Germaniques, par Eccard, dit, d'après André Hesselius, que les Norvégiens & les Suédois avoient découvert l'Amérique, & y étoient descendus sous les regnes d'Olaüs Trygguin & de Charles II, & qu'ils donnerent le nom de Nouvelle-Suede à la Contrée qu'on appelle aujourd'hui Pensylvanie : que Thormod Torfée, dans son Histoire de l'ancien Wein Land, dit qu'il est presque sûr que les Islandois ont fait, dans des tems reculés, nombre de Voyages en Amérique. Que dans le XIe Siècle l'Evêque Saxon, Jonas, souffrit le Martyre dans ce pays de Wein-Land : & que dans

le XII[e], MANDOC, fils d'Ouen Guilneth, & Prince de Cornouaille, conduisit des Colonies dans l'Amérique, soit dans la Virginie, soit dans le Mexique, & qu'il y construisit des forteresses.

Charles LUNDIUS, dans sa Dissertation sur Zamolxis, premier Législateur des Getes, assûre également que le Nord de l'Amérique a été connu anciennement par les Norvégiens, les Danois, les Suédois & les Bretons.

On annonça il y a peu d'années un Voyage Anglois à la Baye de Hudson; où l'on assuroit avoir rencontré dans les terres adjacentes à cette Baye, une Peuplade qui avoit le plus grand rapport à un Peuple Tartare voisin de la Sibérie, qu'on y nomme, & qui entendant très-bien ce qu'on leur disoit dans cette Langue Tartare, ont répondu exactement dans cette même Langue.

J'ai lu aussi quelque part que des PP. Jésuites se trouvant dans un Bourg peu éloigné de cette Baye, furent fort étonnés d'y rencontrer une femme qu'ils avoient vue dans la Chine, & qui leur dit y avoir été amenée à travers l'Amérique par des Tartares qui l'avoient faite prisonniere.

Les Naudowessies racontoient à M. Carver qu'ils étoient souvent en guerre avec une Nation qui habite plus à l'Ouest vers la Mer Pacifique, & qui combat à cheval. C'est donc comme les Tartares. Ils ont pour armes une pierre médiocre attachée à une corde de quatre ou cinq pieds de long, fixée à leur bras.

Une autre preuve de communication entre l'Amérique & l'Asie, c'est qu'au Nord du Kamsatka on présenta aux Capitaines Russes BERING & TSHIRIKOW le calumet ou la pipe de paix, usage que jusqu'à présent on n'avoit trouvé établi que dans l'Amérique Septentrionale (1).

Il est donc à présumer que plus on s'occuperoit de ces objets, plus on feroit des recherches à cet égard, & plus on découvriroit des traces nombreuses & frappantes d'une communication soutenue entre le Nord de l'Ancien Monde & le Nord du Nouveau.

Quant à l'Amérique Occidentale, il paroît que si M. de Guignes, dont nous avons cité le Mémoire ci-dessus, a raison, les Chinois l'ont connue longtems avant nous & qu'ils y ont fait un grand commerce.

» Les Chinois, dit-il en se résumant (2), ont pénetré dans des Pays
» très-éloignés du côté de l'Orient : j'ai examiné leurs mesures, & elles m'ont

(1) Nouv. Découv. des Russes entre l'Asie & l'Amérique, Paris *in*-4°. 1781. p. 292.

(2) Mém. des Inscript. T. XXVIII, p. 520.

» conduit vers les Côtes de la Californie ; j'ai conclu de-là qu'ils avoient » connu l'Amérique l'an 458 de J. C. Dans les Contrées voisines de l'endroit » où ils abordoient, on trouve les Nations les plus policées de l'Amérique : » j'ai pensé qu'elles étoient redevables de leur politesse au commerce qu'elles » ont avec les Chinois ».

Selon lui, plusieurs Colonies ont passé en Amérique par le Nord de l'Asie : les Peuples de la Baye d'Hudson, du Missisipi, de la Louisiane, ont pû venir de Tartarie.

Les Isles Britanniques, la Norvége, l'Islande, &c. peuvent avoir contribué à cette population.

Il ne trouve pas moins naturel, que les Chinois & les Indiens, après avoir peuplé toutes les Isles de la Mer des Indes, ayent passé de-là successivement dans toutes celles de la Mer du Sud : les Peuples les plus barbares ayant toujours été assez habiles dans l'art de la Navigation pour aller dans des Isles très-éloignées, & par une suite nécessaire se rendre jusqu'en Amérique.

Cet amas d'Isles Européennes qui sont dans le Golphe du Mexique & que nous appellons Antilles & Isles du Vent, ont pu se peupler par l'Afrique & par l'Europe. On remarque des usages bien singuliers communs aux Caraïbes, aux Cantabres des Pyrénées & à d'autres Peuples, tel que celui pour les maris dont les femmes sont en couche, de se mettre au lit en expiation pendant six semaines.

Les anciens Historiens citent divers traits qui semblent se rapporter à l'Amérique.

Diodore de Sicile (Liv. V.) dit que les Phéniciens ayant passé le Détroit de Gibraltar & voguant le long de l'Afrique, furent repoussés par les vents au milieu de l'Océan, & qu'après une tempête qui dura plusieurs jours, ils furent jettés dans une Isle très-considérable, très-peuplée & très-fertile. Que les Toscans voulurent y envoyer des Colonies ; mais que les Carthaginois les en empêcherent, craignant que les charmes de ce Pays ne fissent dépeupler le leur, & le regardant comme un asyle assuré en cas d'accident.

Pausanias raconte un fait pareil (Desc. de l'Attique), & il y ajoute la Description des Habitans. Faisant des recherches pour savoir s'il existoit des Satyres, Euphemus, Carien de nation, lui dit que voyageant fort au-delà de l'Italie, il fut poussé par une tempête des plus violentes, aux extrémités de l'Océan ; qu'ils y trouverent des Isles appellées, par les Marins, Satyrides, & qu'habitent des hommes Sauvages dont la chair est fort Rougeâtre & qui ont de grandes queues comme celles des chevaux. On ne peut méconnoître

ici, dit P. LAFITEAU, les Habitans des Isles de l'Amérique, ou les Caraïbes, hommes rouges & qui s'ornent, ainsi que les autres Nations Sauvages, de *queues postiches*, sur-tout lorsqu'ils vont en guerre, ainsi que dans l'occasion dont parle *Eupheme* & où ils attaquerent ces Etrangers, qui, ajoute-t'il, ne purent se dégager qu'en leur abandonnant une femme de l'équipage.

Aussi le célèbre Jean LE CLERC avec qui nous nous accordons si rarement, étoit persuadé (1) que les Phéniciens ou des Peuples de l'Europe avoient peuplé l'Amérique, & c'est par-là qu'il expliquoit comment les Ibériens d'Espagne, les Tibareniens d'Asie & les Caraïbes étoient en usage de *faire la Couvade*, cet usage dont nous venons de parler.

Mais si nous voulions prouver le rapport des Américains avec l'Ancien Monde par les usages communs, nous serions obligés d'aller fort au-delà de l'objet de cette Dissertation : peut-être pourrons-nous nous en occuper quelque jour, d'après tous les Ouvrages & toutes les Descriptions de ces derniers tems, sans négliger ce qu'ont recueilli à cet égard le P. LAFITEAU (2) & notre ami M. SCHERER (3).

Origine des GROENLANDOIS *&* des ESKIMAUX.

Ce dernier rapporte un fait propre à répandre un grand jour sur l'origine des Eskimaux & des Groenlandois, & qui tient étroitement à l'objet dont nous nous occupons ici : il est tiré de l'Histoire des Mongous, par le P. GAUBIL.

En 1203, un Prince nommé *Toli* ou *Taugrul*, Seigneur des Keraïts ou de la Corée, ayant abandonné le parti de Gengiskan, fut battu & massacré par ce Monarque : son fils *Ilaho* fit de vains efforts pour se relever de l'état de foiblesse où il se trouvoit réduit ; dès-lors il n'est plus question de cette Tribu dans l'Hist. des Mongous : c'est qu'elle abandonna une Patrie où elle étoit trop malheureuse, & qu'elle alla chercher dans les glaces du Nord un asyle contre ses nouveaux Tyrans : & c'est elle que nous retrouvons chez les Groenlandois & chez les Eskimaux, qui s'appellent encore aujourd'hui Kalalit & Karaït. Comme cette Tribu ne connoissoit point le labourage, il lui fut plus aisé de

---

(1) Bibliot. Anc. & Mod. T. XXII. p. 206.

(2) Vie & mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers tems, 4 Vol. *in*-12 Amst. 1732.

(3) Recherches Historiques & Géographiques sur le Nouveau-Monde, Paris. *in*-8. 1777.

fuir loin de ſes nouveaux Maîtres; par-tout où elle pouvoit pêcher, elle trouvoit une Patrie.

C'eſt un de ces exemples ſi fréquens dans l'Hiſtoire, de Nations jettées à des diſtances immenſes de leur Pays natal : celle des Peuples actuels de l'Europe eſt-elle autre choſe dans ſon origine que le tableau de leurs déplacemens & de leurs tranſmigrations à des diſtances bien plus conſidérables que celle des Groenlandois au Pays des Karaïts ?

Sur le Monument qui fait l'objet de la Diſſertation ſuivante.

Si juſques à préſent, nous avons été réduits, ſur l'origine des Américains, à des rapports de mœurs, d'uſages, de Langues, la ſcène change ; nous allons voir les faits mêmes parler en notre faveur : un Monument gravé en Amérique dans des tems très-anciens par des Phéniciens, peut-être par ceux-là même dont nous avons vu que parle Diodore, va nous apprendre de la maniere la plus évidente que l'Amérique fut connue de l'ancien Monde.



OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LE MONUMENT AMÉRICAIN

De la Planche I. cité Pages 58, 59.

LORSQU'AU ſujet des Navigations Phéniciennes, nous avons parlé de ce Monument unique, nous promîmes quelques obſervations relatives à ſon origine que nous regardâmes comme Phénicienne. Nous ferons plus :

Nous prouverons, 1°. que ce Monument n'eſt point l'ouvrage d'une Nation Américaine.

2°. Mais celui d'une Nation Phénicienne, qui diviſant ce Tableau en trois Actes ou en trois Scènes, l'une paſſée, l'autre préſente, la troiſiéme future, nous a tracé de la maniere la plus ſenſible le ſouvenir de ſon arrivée en Amérique, celui de ſon alliance avec les Naturels du pays, ſes vœux pour ſon retour.

3°. Enfin, qu'on ne peut méconnoître ſur ce Tableau diverſes Divinités Phéniciennes fortement caractériſées, & des lettres de la même Nation, tracées avec beaucoup de goût & d'élégance.

I.

Ce Monument n'eſt pas un Ouvrage Américain.

Ce Monument n'eſt point l'ouvrage d'une Nation Américaine. 1°. Les Savans du Nouveau Monde qui nous en ont envoyé une copie, ſont perſuadés que c'eſt celui d'une Nation étrangere, telle peut-être que les Chinois, les Japonois ; ou même les Phéniciens : il faut donc que l'Amérique ne leur ait rien offert d'analogue dans les diverſes peintures que gravent ces Nations Indiennes ſur les arbres & ſur les rochers. On ne va pas chercher au loin ce dont on a des modèles ſous les yeux. Ce jugement de leur part ſeroit donc ſeul ſuffiſant pour trancher la queſtion. Voici quelques autres conſidérations dont on peut appuyer cette preuve.

Les Peintures Indiennes connues juſques-ici, ſoit du Mexique, publiées

par THEVENOT, ſoit des Nations du Canada dont le Baron de LA HONTAN nous a donné des exemples, n'ont rien qui approche des caractères alphabétiques.

C'eſt d'ailleurs une vérité généralement reconnue, que les Américains n'ont point de caractères pareils.

Enfin, & ceci eſt déciſif, on voit ſur ce Monument des objets inconnus à l'Amérique.

2.

Il eſt diviſé en trois Scènes.

Ce Monument offre trois Scènes différentes auxquelles on ne peut ſe méprendre ; & qui préſentent, l'une un événement paſſé, l'autre un événement préſent ; la troiſiéme un événement futur : c'eſt ce que prouve la poſition des figures relatives à chacune de ces Scènes.

Premiere Scène, Evénement paſſé.

A la droite ſont quatre figures dont les regards ſe portent hors du Tableau, tournant le dos aux figures principales qui repréſentent l'événement préſent au moment où on fit le Tableau : elles ſont donc manifeſtement relatives à un événement paſſé : & comme elles ſont groupées avec beaucoup d'intelligence & de gradation, elles n'indiquent pas moins manifeſtement les divers événemens de cette Scène paſſée : la nature même des figures qui compoſent ce groupe, indique hautement que ceux qui les graverent furent des Phéniciens, ſoit de Tyr, ſoit de Carthage, & ne purent être que des Navigateurs de cette Nation, comme nous allons en aſſurer.

1. FIG. On voit d'abord le Dieu de la fécondité, PRI-APE, m. à m. Pere des fruits : on ne peut le méconnoître : il indique le Pays d'où venoient ces hardis Navigateurs : d'un Pays proſpere, abondant en toutes choſes.

2. FIG. Vient enſuite un HIBOU ; c'étoit le Symbole de MINERVE, ISIS ou ASTARTÉ, Déeſſe de la Sageſſe & des Arts : il déſigne donc la grande ſupériorité dans les Arts, de la Nation dont étoient les nouveaux débarqués, & leur habileté dans la navigation, à laquelle ils devoient leur découverte.

3. FIG. La tête d'EPERVIER qu'on voit un peu plus bas avec une eſpèce de manteau ſur les épaules, marque, à ne pas s'y méprendre, des perſonnes arrivées par mer. Chez les Egyptiens & les Phéniciens, l'Epervier

étoit l'emblême des vents, ſur-tout du vent du Nord, néceſſaire pour ſe rendre d'Europe en Amérique.

4. Fig. La Figure qui termine ce groupe, & qui par conſéquent eſt la plus baſſe, eſt ſi fortement caractériſée qu'on ne peut s'y tromper : c'eſt le petit Télesphore ou la Divinité de l'heureux Evénement : (*Telos*, la fin, le ſuccès : & *Phore*, qui apporte.) On le voit enveloppé de ſon manteau ſans manche & couvert de ſon capuchon : il démontre que cette Navigation avoit eu le plus grand ſuccès. Pour des perſonnes qui avoient traverſé tant de mers inconnues, & qui avoient tout à craindre, la vue de la terre dut être un ſujet de joie inexprimable ; & dont ils durent remercier les Dieux de tout leur cœur. Qu'on ſe rappelle tout ce qu'eut à ſouffrir en pareil cas Chriſtophle Colomb, & on n'aura point de peine à convenir de notre obſervation.

Seconde Scène, Événement préſent.

La Scène change enſuite : ce n'eſt plus un événement paſſé qu'elle indique : c'eſt un événement préſent, & dont on cherchoit à conſerver le ſouvenir, non moins que des objets précédens. Auſſi eſt-il placé ſur le devant du Tableau.

Deux Animaux en regard compoſent l'objet eſſentiel de cette Scène : ils ſont armés de bannieres ou de banderolles qui flottent au gré du vent. On ne peut douter qu'ils ne repréſentent deux Nations, l'une étrangere, l'autre Américaine.

L'Etrangere, repréſentée par un Cheval qui ſe repoſe, en s'agenouillant ; la Nationale, par un Caſtor qu'on ne peut méconnoître ſur-tout à ſa queue longue & applatie.

Le bon accord de ces deux animaux, prouve l'intelligence des deux Nations, & l'accueil favorable qu'on fit aux Etrangers, ſoit à titre d'hoſpitalité, vertu connue dans toutes les Nations, ſoit à titre des merveilles qu'offroient ces Etrangers aux yeux des Sauvages de l'Amérique : ainſi lorſque les Eſpagnols y arriverent à leur tour, ces mêmes Peuples les regarderent comme des Dieux : mais que ces Eſpagnols ſont au-deſſous de ceux qui nous ont laiſſé ce rare Monument !

Le Cheval, & ſur-tout la tête de ce fier animal, étoit d'ailleurs le ſymbole de Carthage, comme ville maritime. La Colonie de la ſœur infortunée de Pygmalion avoit choiſi, diſoit-on, ce ſymbole, parce qu'en jettant les fonde-

mens de leur nouvelle ville, ils avoient trouvé une tête de cheval après en avoir trouvé une de bœuf. Et cela étoit vrai, non une tête de cheval réel, mais de cheval ſymbolique, un excellent port de mer, tel qu'il en falloit pour établir une Reine des mers; & précédée d'une tête de bœuf, ſymbole également d'un pays des plus fertiles en tout genre, d'un pays chéri du Dieu des jardins & de la fécondité.

Perſonne n'ignore que ſi le bœuf fut le ſymbole de l'Agriculture, le cheval fut celui de la Navigation, l'animal favori de Neptune, ſon œuvre merveilleuſe dans ſa diſpute contre Minerve à qui auroit la gloire de donner ſon nom à la Capitale de l'Attique. Neptune, d'un coup de pied, fit ſortir de terre un ſuperbe Courſier : Minerve, l'Olivier; & elle l'emporta : c'eſt que les productions de la terre ſont ſupérieures à l'art de les voiturer : & ſans elles, qu'auroit-on à voiturer ?

Il n'eſt pas étonnant qu'un vaiſſeau fût comparé à un cheval dans le ſtyle allégorique : ils ſervent tous les deux à tranſporter les richeſſes nourricieres des hommes; le vaiſſeau parcourt la plaine liquide avec cette vîteſſe qu'un cheval met à fendre les airs ſur les plaines terreſtres.

Ce cheval d'ailleurs a l'air d'un Souverain, tandis que le caſtor a preſque celui de ſuppliant : peinture bien vive de la différence qui regne entre le noble orgueil de la Science & des Arts, & la timide foibleſſe de l'ignorance : ainſi, alors, comme aujourd'hui, l'Européen dominoit par-tout où il étoit, par cette ſupériorité prodigieuſe que donne la connoiſſance des Arts & des Sciences, la ſcience de s'élever au-deſſus des beſoins, de commander à la Nature entiere, d'être véritablement homme, ou le maître & le bienfaiteur de la terre, dont les autres ne ſont que les inutiles ſpoliateurs. Heureux ces Peuples, s'ils avoient ſu joindre bienfaiſance à ſcience; ſi leur joug n'étoit pas devenu trop ſouvent une tyrannie affreuſe, un fléau épouvantable, plus funeſte que ces déluges & ces embrâſemens qui accablerent tant de fois les Nations conſternées!

Partie ſupérieure de cette Scène.

La partie ſupérieure de cette Scène, ou du milieu du Tableau, offre un grand TERREIN enfermé tout autour avec trois entrées enfoncées, comme trois portes, une au Nord, une à l'Orient, la troiſiéme au Midi : il ſe termine à l'Occident par un triangle avec une croix plantée ou deſſinée dans

le milieu : on voit enſuite au n°. 8. une Barque ou Vaiſſeau; on en diſtingue la poupe, la proue, le mât, le gouvernail.

Ici, on ne peut méconnoître une habitation diviſée en deux portions : la plus grande où ſont les Naturels du Pays : la plus petite, où ſe ſont logés les Etrangers, & où ils ont placé la croix. On ſçait que la croix étoit en uſage dès la plus haute antiquité chez les Egyptiens; on doit la retrouver chez les Phéniciens; d'ailleurs elle étoit connue des Carthaginois, puiſqu'elle étoit un de leurs inſtrumens de ſupplice.

Ceux-ci ont derriere eux la Barque ou le Vaiſſeau qui les a amenés, & avec lequel ils s'en retourneront.

Entre cette Partie Topographique & les deux Animaux, eſt une bande de Caractères alphabétiques qui vont de droite à gauche : ils commencent au n°. 11. & ſe terminent au n°. 9. vers la figure n°. 6.

La lettre n°. 11. peut être un H ou un A fermé, ce qui ſeroit unique en fait de caractère Phénicien, & qui pourroit déſigner un alphabet un peu différent; car en ſupprimant la portion à droite du trait coupé en deux qui ferme l'A, on a l'A Phénicien de la maniere la plus exacte.

La lettre 12. peut être un B ou un R; ces deux lettres ayant ſouvent cette forme ſur divers monumens.

Cette bande Alphabétique dont on ne peut déchiffrer la ſuite, ſe termine par trois X, qui peuvent être ou trois T alphabétiques, ou plutôt trois X indiquant ſans doute le nombre des Etrangers.

Entre le n°. 8. & le n°. 9. eſt le n°. 7. qui reſſemble à des Caph Phéniciens reconnus pour tels par les Savans.

Troiſième Scène.

Nous voici arrivés à la derniere Scène de ce Tableau : c'eſt celle qui eſt à gauche : elle eſt très-peu remplie; elle eſt preſqu'auſſi nue, que celle de la droite eſt abondante en objets variés : c'eſt la ſolitude de l'avenir : n'en ſoyons pas étonnés; cette ſcène déſigne en effet un avenir, des vœux pour un heureux retour.

Elle eſt compoſée d'abord d'un Buſte coloſſal n°. 3. Une petite Statue ou Perſonnage eſt au-deſſous; un Perſonnage n°. 6. s'avance avec empreſſement. Ce Buſte eſt l'Oracle; le voile n°. 2. qui l'enveloppoit eſt déjà tiré : on vient le conſulter, ſon Prêtre eſt déjà prêt.

Ce qu'on lui demande, c'eſt le tems du départ pour retourner d'où on étoit venu; c'eſt qu'il accorde un tems favorable,

Auſſi voit-on ſur le bras droit de l'Oracle un papillon, emblême du retour, de la réſurrection.

Sur la poitrine du Dieu eſt un caractère qui, s'il eſt hiéroglyphique, peint le Trident de Neptune : n'eſt-ce pas ce Dieu qu'il falloit ſe rendre favorable pour avoir une heureuſe navigation ?

Si ce caractere eſt alphabétique, c'eſt un M Phénicien. Comme cette lettre commence en Phénicien le nom des eaux, elle pourroit fort bien être devenue le ſymbole de ce Dieu : & comme ſa figure eſt celle du Trident, il ſe pourroit très-bien que ce fût par cette raiſon que le Trident eſt devenu le Sceptre de Neptune.

Au-deſſous du n°. 5. eſt une lettre qui reſſemble parfaitement à la lettre Q des Syracuſains, Corinthiens, Carthaginois, &c. & qui étant un des caractères de Carthage & la premiere lettre de ſon nom, nous ramene encore à ce Peuple navigateur, & qui étoit bien dans le cas d'avoir été pouſſé par les vents du Nord ſur les côtes Orientales de l'Amérique. On pourroit même ſoupçonner que ce vaiſſeau étoit fort avancé dans l'Océan, allant ou revenant des Iſles Caſſiterides, nom ancien de l'Angleterre, lorſqu'il fut pouſſé par quelqu'orage ſur cette côte devenue dans ces derniers tems l'Angleterre Américaine.

A l'extrémité du Tableau n°. 1. ſont trois Monogrammes, formés par des caractères inconteſtablement Phéniciens. Celui d'en haut offre les deux lettres Sh & N, ou le mot *Sh-Na*, année ; ſans doute l'année de cet événement mémorable : ceux de deſſous doivent indiquer le quantieme & vraiſemblablement le mois auſſi.

De l'Art des Caractères.

Ces lettres ſont tracées avec plus de goût & de dextérité que les figures à perſonnages, qui ſont d'une forme groſſière : & cela eſt dans l'ordre. L'Ecrivain du vaiſſeau devoit être plus habile, que leur Peintre chez un Peuple tel que les Phéniciens & les Carthaginois : nos vaiſſeaux François ſeroient fréquemment auſſi mal habiles en pareil cas : ils ont des Ecrivains que feroient-ils d'un Peintre ?

Cependant la diſtribution du Tableau eſt faite avec beaucoup d'intelligence ; elle offre un hiſtorique parfaitement lié dans toutes ſes parties, réſultantes chacune en particulier des traits qu'elles offrent ; & tellement déterminées qu'on ne ſauroit ſe tromper à leur enſemble.

Et n'eſt-ce pas ſur cet Art qu'eſt fondée la Peinture ? n'eſt-elle pas un récit ? & ne faut-il pas que chacune de ſes parties réponde parfaitement à ſon objet, & que l'enſemble ſoit tel qu'on ne puiſſe ſe méprendre dans l'application qu'on en doit faire à l'objet repréſenté, & que cette peinture doit faire connoître ?

Notre explication eſt donc auſſi honorable pour l'Artiſte qui dirigea ce Monument, que le Monument lui-même eſt intéreſſant dans ſon objet, rare dans ſon eſpèce, & propre à confirmer ce que nous avons déjà écrit ſur la connoiſſance de l'Amérique, très-antérieure à nos découvertes modernes.

Il eſt heureux pour nous que ce Monument unique nous ait été envoyé à point nommé par des Savans diſtingués, dans le tems que l'enſemble de notre Ouvrage nous obligeoit de développer nos idées à ce ſujet : ſi nous avons bien vû, le fait vient confirmer ainſi de la maniere la plus agréable tout ce que la vérité nous faiſoit dire à cet égard.

CONCLUSION.

Le bon uſage que nous tâchons de faire de tout ce qu'on a la complaiſance de nous communiquer, la vive lumiere qui réſulte de la comparaiſon & de la réunion de tous les Monumens, les grands avantages qu'on en retire pour les Sciences & pour la déciſion finale de tout ce qui a rapport aux grandes origines de l'Univers, deviendront ſans doute autant de puiſſans motifs pour tous les Savans & pour les Voyageurs à raſſembler avec ſoin tous les monumens de quelqu'eſpéce que ce ſoit qui leur tomberont ſous la main, lors même qu'ils ne leur offriroient en apparence rien d'eſſentiel. Que peuvent dire en effet des Monumens iſolés & dont on n'apperçoit pas le rapport ? en les raſſemblant, en les mettant en regard, il s'expliquent d'eux-mêmes : ce qui étoit mort & ſans énergie, ſe ranime : il devient une ſource abondante de vérités ſublimes ou de démonſtrations merveilleuſes.

Nous avons tout à eſpérer déſormais à l'égard de Monumens pareils qui exiſteroient encore aujourd'hui en Amérique. Des Savans célèbres viennent de former dans les Colonies Angloiſes une Société des Sciences & des Arts, dont un des objets eſt de raſſembler tout ce qui a quelque rapport à l'origine & aux antiquités de ce vaſte continent : que ne doit-on pas attendre d'un Corps auſſi nombreux & auſſi bien composé ? Nous ſerons très-flattés s'ils goûtent l'explication du Monument dont nous leur ſommes redevables ; ſi elle nous en mérite d'autres de leur part ; & ſi nos Principes & nos Eſſais dans ce genre

peuvent être de quelqu'utilité pour réveiller l'attention ſur ces objets intéreſſans.

N'omettons pas d'obſerver que les bords de la riviere du Jaunſton ſe ſont déjà élevés au point que ce Monument eſt couvert dans les grandes eaux, enſorte que ſi on n'y remédie, il ſera ou rongé ou enſeveli par ces eaux mêmes; il ſeroit donc digne de cette Société qu'elle prît les meſures les plus propres pour la conſervation d'une Antiquité auſſi illuſtre.

Peut-être pourront-ils auſſi découvrir quelle fut cette Nation qui avoit pour ſymbole le Caſtor, & qui reçut avec tant de cordialité ſur ce beau fleuve ceux qui en conſerverent le ſouvenir par ce précieux Tableau.



ANALYSE

ANALYSE

D'UN OUVRAGE INTITULÉ

LES DEVOIRS.

A Milan, au Monastere Impérial de S. Ambroise, in-8°. 1780. pp. 343.

UN de nos Amis, frappé de ce que nous disons des Droits & des Devoirs de l'Homme, dans le compte que nous venons de rendre du Monde Primitif, & de leur rapport avec l'objet d'un Ouvrage qui paroissoit dans le moment, intitulé les DEVOIRS, nous prêta cet Ouvrage destiné à développer l'ordre simple, éternel & immuable au moyen duquel se formerent les Sociétés, les Empires, & par lequel seul ils peuvent prospérer : cet ordre simple, qu'ont toujours supposé les anciens Législateurs, de même qu'ils ont toujours supposé l'amour de soi-même, & sur lequel ils ont sans cesse fondé leurs Loix & leur morale. Mais, ordre qu'il faut rappeller aujourd'hui, d'un côté, afin de pouvoir juger par quels moyens les hommes s'éleverent à ce haut dégré de gloire & de prospérité ; d'un autre, afin de pouvoir les y ramener relativement aux objets sur lesquels ils s'en seroient écartés. Une analyse de cet Ouvrage si conforme d'ailleurs à tous les principes & à la base même sur lesquelles est élevé le nôtre, nous a donc paru convenable dans le Monde Primitif, en montrant les beaux développemens du principe sur lequel il est établi, que dès les premiers momens, les hommes firent tout ce qu'ils durent faire pour survenir à leurs besoins ; & en exposant en même tems les vraies ressources qu'ont les Etats pour se perfectionner & pour se maintenir. Il rentre ainsi dans les vues du Monde Primitif, destiné, moins à montrer ce qui s'est fait, qu'à faciliter ce qu'on doit faire par la connoissance de ce qui s'est fait, par celle des motifs qui le dirigerent & par celle des moyens qui en faciliterent l'exécution.

Dans un tems où on cherche à détruire tous les liens de la Société, à persuader que les Enfans ne doivent rien à leurs Parens, comme s'ils n'avoient été dirigés que par un vil instinct ; les Sujets, rien aux Souverains, comme si la force seule les avoit établis ; les hommes, rien à la Religion, comme si elle n'étoit que l'effet de la terreur, de la foiblesse, de la superstition ; dans ce tems

l'Auteur entreprend de faire voir qu'il existe un ordre donné par la Nature, fondé sur la terre ou sur la culture, qui regle les droits & les devoirs de l'homme comme homme, comme membre d'une Société, comme dépendant de Dieu : qui les regle invariablement de la maniere la plus calculable, la plus salutaire pour le bonheur de tous, pour l'affermissement de la Société, pour son avantage physique & moral, & qui devient la regle de toute morale, de toute Religion, de tout Culte. Ainsi s'explique la grande promesse du bonheur, & de la longue vie promise aux hommes s'ils respectent leurs devoirs filiaux : & ce grand devoir de l'homme, analyse de toute la Religion, d'aimer son prochain comme soi-même & Dieu de tout son cœur.

La déduction des objets que l'Auteur veut établir, nous a paru rigoureuse, serrée, ramenée sans cesse aux principes qu'il a posés ; les conséquences en sont claires, nombreuses, intéressantes : & par-tout l'INSTRUCTION y est présentée comme le seul moyen d'amener les Sociétés à l'état parfait auquel elles sont appellées par l'Ordre. On peut dire de cet Ouvrage qu'il donne beaucoup à penser, que la marche en est rapide, sure, lumineuse sur les questions les plus délicates.

Il est précédé d'un Discours Préliminaire qui fait un septieme du tout & qui amene très-bien l'Ouvrage entier.

L'Auteur commence par établir une de ces vérités dont on sera quelque jour très-surpris qu'il ait fallu démontrer l'existence, que les Rois & leurs Ministres ne peuvent être éclairés, qu'autant que les Nations elles-mêmes seront éclairées & instruites : & que celles-ci ne peuvent l'être si quelqu'un ne se consacre aux vrais objets de leur instruction & ne s'occupe des moyens de rendre cette instruction sensible dans ses preuves, sure dans sa marche, immuable dans ses effets : & d'élever sur sa vraie base cette instruction capitale & primitive.

Cette base est la Nature : toute politique, toute morale doivent être assorties à ses plans, à ses leçons : ainsi de la Nature, bien ou mal observée, résultent nécessairement le bien & le mal physique, source & principes du bien & du mal moral.

En effet, nos devoirs sont relatifs à nos droits ; & nos droits partent tous d'un point physique, nos BESOINS. Notre premier droit est de les satisfaire ; notre premier devoir est le TRAVAIL qu'exige la satisfaction de nos besoins.

Tel est en nous le principe de l'ACTION, animale d'abord, sociale aussi-tôt ; car la création physique & ses ressorts devant être le moyen de la perfectibilité de l'homme, Dieu voulut que l'instinct primitif dont fut douée cette créature

privilégiée étant mis en œuvre par les néceſſités phyſiques, devînt induſtrie d'abord ; que par les rapports indiſpenſables avec ſes pareils, il parvint à l'intelligence ; & par le bien-être, à la ſpiritualité. L'Homme iſolé, dépourvu de tout, en proie à ſes beſoins, ne pouvoit être que brute craintive & farouche : l'homme ſocial par ſon intérêt préſent & journalier, devient le compagnon & l'ami de ſes ſemblables : & par obéiſſance, amour & réſignation, l'ami de Dieu.

Nos droits ſe trouvent ainſi dans la Société, tout nos devoirs ſe rapportent à elle. C'eſt dans la maniere d'y rechercher nos droits & d'y accomplir nos devoirs, que conſiſte le bien ou le mal moral, puiſque tout le bien & le mal phyſique en réſulte. Cette grande regle embraſſe tous les individus, grands & petits, la généralité entiere. Le bien de l'un eſt le bien de tous, le mal de l'un eſt le mal de tous : telle eſt la loi de Société qui tient à la Nature humaine.

L'intelligence de ces principes eſt la véritable introduction aux penſées qui nous initient à la vraie MAGNANIMITÉ ; ainſi que l'habitude des calculs qui aſſurent ces mêmes principes, eſt l'initiation aux mœurs qui en facilitent les effets : puiſque la magnanimité n'eſt que le dégagement des petits intérêts pour s'attacher à de plus grands & de plus eſſentiels : or, plus on aura de lumieres, plus on aura le choix à cet égard.

Ici, les paſſions ne ſont que ce qu'on les fait être : l'amour, par exemple, l'amour eſt pur, ardent, paſſionné, tournant en eſtime & en amitié dans les ſociétés ſimples : il fut noble, élevé, romaneſque & brillant dans les ſociétés jactancieuſes : il eſt corruption, débauche, crapule dans les ſociétés oiſives & dépravées.

Tout dépend de l'EXEMPLE, véritable agent de l'éducation, & l'exemple à la fin dépendra de l'inſtruction. Il n'eſt point d'homme, en effet, qui ne puiſſe aiſément être inſtruit de ſon origine, de ſa deſtination, de ſa fin : il n'en eſt point que cette inſtruction, qui ſe proportionne aiſément à tous les organes, à tous les genres d'eſprit & d'emploi, aidée par l'impulſion que lui donneront les mœurs publiques réſultantes d'une inſtruction pareille, ne puiſſe préſerver de tout vice d'ignorance, de toute erreur du défaut d'entendement. Refuſer cette inſtruction à l'homme, eſt un crime : la lui accorder, eſt l'unique moyen de le rendre inſtructeur lui même par l'exemple, ſeule maniere de le gouverner.

L'ignorance a amené la brutalité ; & la fauſſe ſcience a réduit l'oppreſſion en ſyſtême : tous ont abandonné la Nature, regle infaillible & néceſſaire des devoirs. Dès-lors, la loi, l'enſeignement n'ont annoncé que les réſultats ; l'igno-

rance a jetté le voile le plus épais ſur les principes liés à notre intérêt viſible & palpable, & ſur les conſéquences qui font dépendre notre honheur de l'acquit de nos devoirs & de l'exactitude de nos travaux : dès-lors, l'homme n'a plus vu de vrai intérêt à être équitable & bon : les notions du juſte & de l'injuſte n'ont plus été qu'arbitraires & variables.

L'objet de la SCIENCE légiſlative & politique eſt donc d'éclairer les hommes ſur la nature de leur intérêt, ſur les principes qui l'établiſſent, ſur les conſéquences qui lient l'intérêt particulier aux divers intérêts qui l'environnent & qui le croiſent en apparence, & tous enſemble à l'intérêt commun : ſur les réſultats enfin qui aſſurent & perpétuent ce grand & unique intérêt, en vertu de la Toute-Puiſſance Divine, qui ſeule fait les frais de cet ordre bienfaiſant & admirable.

La démonſtration en appartient à la SCIENCE ÉCONOMIQUE : juſqu'à elle, l'inſtruction *religieuſe* avoit civiliſé les Peuples, banni les vices brutaux, fondé les hautes eſpérances : l'inſtruction *civile* avoit accoutumé les hommes au frein des Loix : l'inſtruction *ſociale* avoit domicilié les Citoyens, établi des annales, excité l'émulation : l'inſtruction *domeſtique* avoit perfectionné les Arts, guidé l'imitation, dirigé l'induſtrie : mais ces objets étoient demeurés ſujets aux variations, aux abus ; & livroient tôt ou tard les Sociétés à des cataſtrophes déplorables, & ſouvent à l'abſolue deſtruction. La raiſon en eſt que l'homme charnel ou phyſique ne fut jamais dans ces inſtructions vraiment aſſocié à l'homme moral : le perfectionnement à cet égard eſt le point où ſe réuniſſent toutes les inſtructions poſſibles : c'eſt-à-dire, la connoiſſance de notre véritable intérêt phyſique perpétuel & momentané ; celle des liens qui uniſſent cet intérêt à celui d'autrui ; l'intérêt commun à l'intérêt général : la connoiſſance en un mot du point de réunion auquel aboutiſſent tous les intérêts.

La connoiſſance de cette grande UNITÉ ne peut être que le fruit d'une étude ſimple, mais réguliere, qui prend l'homme à ſon aurore & le voit naître avec le beſoin de vivre & par conſéquent de dépenſer : qui prend les dépenſes à leur ſource, reconnoit leurs avances, voit marcher leur diſtribution, remarque leurs effets & trouve enfin leur reproduction meſurée.

C'eſt pour préparer ces heureux effets, que notre Auteur entreprend d'embraſſer & de déduire la maſſe entiere des devoirs de l'homme : une circonſtance particuliere en amena le commencement : des chagrins & des malheurs en firent achever l'exécution : il eſt beau, il eſt conſolant de ſavoir faire de pareilles diverſions : de s'acquitter ſi bien de ce qu'on doit à la Société.

1.

Devoirs de l'Homme.

Les droits de l'homme ſont de jouir de ſes *organes* ou de ſes attributs corporels : & de ſes *facultés* ou attributs intellectuels.

Ceux là ſervent à ſa conſervation, ceux-ci à ſon bonheur.

Les devoirs de l'homme ſont donc de maintenir ſa vie & d'être heureux.

2.

Devoirs du Citoyen, ou de l'Homme en Société.

Mais l'homme ſeul, ne ſauroit vivre & être heureux, parce que ſeul il ne pourroit pourvoir à ſa ſubſiſtance & à ſa conſervation : dès-lors réſulte la ſociété fondée ſur des droits & ſur des devoirs.

De même que les droits de l'homme ſont de ſe conſerver & de tendre à ſon bonheur; ainſi ceux de la ſociété ſont de ſe conſerver & de tendre à ſon bonheur.

Le premier de ſes devoirs eſt donc de travailler à ſa conſervation, à ſa ſubſiſtance, à ſa vie : effets qu'opere l'Agriculture. Le ſecond, de rendre cette Agriculture auſſi proſpere qu'il ſoit poſſible : ce qui exige des *avances* annuelles, primitives & foncieres au moyen deſquelles on ſe procure un *produit net*, ſource unique de la proſpérité des Sociétés : & qui ſuppoſent pour le Cultivateur une *propriété* perſonnelle, mobiliaire & fonciere : car s'il n'eſt pas libre, & s'il ne peut faire un libre uſage des fruits de ſon travail, il ſeroit hors d'état de s'y livrer, ou il le feroit ſans ſuccès.

Tout ce qui trouble cet arrangement & ſon accroiſſement progreſſif, eſt *déſordre* : de-là réſultent donc des conſéquences néceſſaires & immédiates, tous les devoirs ſociaux : rendre à chacun ſelon ſes avances, & ne rien prétendre dans ce qu'on n'a pas acquis par des avances, en un mot reſpecter la *propriété* d'autrui. C'eſt par ces principes que ſe démontrent les devoirs de fils, de frere, d'époux, de pere.

3.

Devoirs du Propriétaire.

C'eſt ſur-tout des devoirs des Propriétaires que réſulte la bonne conſtitution & la durée des Sociétés. Ces devoirs ſont fondés ſur le principe que, qui plus

reçut, plus doit rendre : que qui plus entreprend, doit une miſe d'autant plus forte d'activité & de travail.

Le devoir de cette Claſſe eſt de faire valoir ſa propriété, c'eſt-à-dire d'en tirer le plus de produit-net poſſible : ce qui s'opére en économiſant le plus qu'il eſt poſſible ſur les fraix, à production égale.

Par ce moyen, le Propriétaire a du *diſponible*, objet dont la meſure eſt celle de la vraie Société, & dont la conſtante égalité eſt le ſeul *garant* de la *ſtabilité ſociale.*

De-là, le *revenu conſtant*, fruit de la meilleure culture, garant premier & principal de l'ordre & de la durée des Empires, par la richeſſe des Entrepreneurs de culture qui répondent à l'État d'un revenu fixe & toujours égal, malgré les cas majeurs & fortuits qui attaquent la ſubſiſtance dans ſa racine.

Ces cas majeurs ſont dans la Nature & dans les vues de ſon ſage Auteur, qui ordonnent le travail, & permettent les épreuves & les contradictions pour redoubler ce travail : mais l'ordre lui donne les moyens de réſiſtance, & le rend capable de prodiges en ce genre : l'humanité combinée a des forces preſque divines, tandis que l'homme ſeul ne peut rien.

Il faut de plus que le Propriétaire ſache faire la part de tous : celle des Cultivateurs & Journaliers qu'il employe : la ſienne ; & celle du Souverain, qui, à raiſon de ſes devoirs envers le Propriétaire, a des droits ſur ſa propriété. Il faut encore qu'il aime ſa terre ; en un mot, ſon devoir eſt d'accroître ſans ceſſe les avances foncieres, & de le faire d'une maniere raiſonnable & utile.

4.

Devoirs du Notable dans la Société.

La Notabilité eſt un droit qui ſuppoſe & qui entraîne un devoir pour acquitter, étendre & perpétuer ce droit. Il fut acquis par des avances ; il faut donc qu'elles ſoient entretenues, & que le produit-net qui en réſulte tourne le plus qu'il ſoit poſſible en accroiſſement des mêmes avances ; enſorte que l'Agriculture parvienne au point vraiment déſirable de n'acheter que des ſervices, & de ne vendre que des denrées.

En effet, une Société agricole eſt, entre les Sociétés humaines, ce que la Claſſe productive eſt entre les Claſſes d'induſtrie : elle eſt cenſée tirer tout de la Nature en premiere main, & peut n'acheter que des ſervices, & ne vendre que des produits : or, que vendent tous les Propriétaires, ſi ce n'eſt des denrées ; & qu'achetent-ils, ſi ce n'eſt des ſervices ?

Cet esprit est le même nécessairement pour tous les Etats agricoles : ils n'ont que des denrées à vendre & des services à acheter : de-là, CONCURRENCE, qui n'est que propriété ; ainsi, l'esprit de COMMERCE est subordonné à l'esprit agricole.

Jusqu'ici, tout est physique dans la Notabilité : voici le moral. Un NOM CONNU est un droit qui entraîne le devoir de le soutenir par les mêmes services qui l'ont fait connoître ; ou du moins par une Vertu qui montre que si les circonstances étoient les mêmes, les services ou la volonté seroient pareils.

Ainsi, le devoir prête des forces à l'ambition louable, & la Religion des devoirs peut seule la rendre telle : ainsi du cercle des droits & des devoirs se forme le *juste-milieu* où se trouve la sagesse & le mérite devant Dieu & devant les hommes.

Quant à l'intérêt commun, dont se forme la chose commune, il consiste dans le repos & la concorde publique, afin que chacun fasse librement ses affaires, qui, par cohérence, sont celles de tous : ainsi se forme le devoir du CHEF, de pourvoir à ce que chacun fasse ses affaires librement & facilement.

Ce devoir ne peut être que celui d'un SEUL, en vertu de ses droits qui sont ceux d'un seul, résultant des avances de la Souveraineté, sans lesquelles les avances foncieres ne purent exister, & ne sauroient s'augmenter.

Aussi, tous les Peuples ont-ils, dans le fait, reconnu le titre de propriété Souveraine, seule base du bonheur des Sociétés ; tandis que l'usage des Souverains Electifs y est toujours contraire : ce titre est en effet la seule barriere contre les usurpations civiles, & la base des devoirs de la Souveraineté, qui se rapportent aux trois parties des besoins généraux de la Société.

1°. Instruction générale & perpétuelle. 2°. Paix & protection au-dedans & au dehors. 3°. Travaux publics relatifs au maintien général du territoire & à la facilité des débouchés.

Dans cette heureuse constitution d'un Etat agricole, les Propriétaires notables sont les vrais Consultans & Coadjudans de la Souveraineté : ils aident l'autorité, sans jamais la partager.

Ainsi, leurs devoirs sont de servir la Société, de l'instuire, de la protéger, de la gratifier, de l'édifier, & de lui rendre ce qu'ils en ont reçu.

5.

Devoirs du Prince dans la Société.

Sans Société, point de Souverain : le Prince est donc dans la Société, & comme son Chef : de-là résultent ses devoirs, puisqu'il n'y a point de droits sans devoirs : ainsi, il est obligé de travailler, comme tout autre, à son avantage personnel ; c'est-à-dire, de connoître, d'étendre & de maintenir ses droits, qui ne peuvent subsister & se développer que par le succès, l'ordre, le perfectionnement humain ; & par lui, l'extension des propriétés publiques & privées.

D'ailleurs, un Souverain n'a à GOUVERNER que sa Cour, ses Conseils, ses Préposés : tout le reste va de soi même : il doit à ses Préposés, de la vigilance : à ses Conseils, de l'équité : à sa Cour, de bons exemples.

Son devoir est, 1°. de servir le Public, en empêchant tout ce qui troubleroit le devoir de chacun.

2°. D'instruire son Peuple avec soin, personnellement, c'est-à-dire, de l'instruire de la vérité, s'il ne veut que l'erreur toujours divergente ne l'entraîne : & si aujourd'hui on se dispense des formalités dans les guerres, c'est qu'on se bat avec de l'argent, & qu'on compte plus là-dessus que sur les hommes. Ici, le droit d'écrire en toute matiere résulte du droit de parler : c'est une propriété acquise par les avances du tems & du travail pour apprendre à écrire : l'opposition à ce droit est un délit ; le bien de la Société peut seul le modifier.

Un troisieme devoir du Prince, est de protéger : ce qui embrasse Justice, Police, Finance, Défense & Politique extérieure.

A tous ces égards, l'art de gouverner ne consiste pas à ordonner, puisque tous les droits, tous les devoirs, tous les intérêts sont donnés & prescrits par la Nature ; mais il consiste à veiller à ce que l'ordre ancien soit maintenu & subsiste à perpétuité ; car en cette perpétuité consiste la Loi de l'ordre, le vœu de la Nature, le vrai objet de la Société. Aux yeux du Sage, & dans le fait, les changemens, les évenemens frappans, sont la critique de l'administration plutôt que son éloge, attendu qu'il n'y a que la maladie qui avertisse & non la santé. D'ailleurs, sur les changemens essentiels la voie d'instruction est ouverte au Prince envers ses Sujets.

Le Prince est absolu dans sa *Justice*, pourvu qu'il se conforme à la Loi de l'ordre, dans laquelle seule elle existe.

La *Police* est l'exécution sommaire des ordres relatifs à la protection & à l'accélération : elle a pour objet sur-tout les villes, les rendez-vous d'une popu-

lation

lation entaſſée. Elle ſeroit deſpotique, ſi elle étoit arbitraire : mais il faut qu'elle ſoit éclairée ; car *l'autorité* doit être abſolue : ce qui n'eſt pas deſpotiſme, toujours arbitraire. Quant aux campagnes, la paix publique & le bonheur y maintiendront l'ordre, y feront elles-mêmes la police la plus vigilante, la plus ſûre.

La *Finance* eſt le revenu de la propriété du Prince : c'eſt par les Propriétaires ſeulement qu'il en peut faire la récolte ; & quant à la dépenſe, c'eſt l'objet que l'ordre facilitera le plus : elle eſt ainſi un objet *d'adminiſtration* & non de gouvernement, car c'eſt le bien propre du Souverain.

Relativement à la *defenſe*, le Prince eſt Chef de la Milice, hommes d'élite, toujours diſponibles, prêts à ſe porter au premier ordre par-tout où la défenſe l'exigera : d'ailleurs, *équité & geſtes de concorde* ſont les vrais Plénipotentiaires d'un bon Prince.

Enfin, le Prince doit édifier la Société par ſes mœurs & par ſa Religion, ſeule maniere dont il doive la gratifier.

La définition des *mœurs* ne ſera plus vague, lorſque l'inſtruction aura appris à diſcerner le bien & le mal phyſique, baſe du bien & du mal moral : par-là s'établira cette grande vérité, baſe de toute bonne conduite, que la vraie liberté ne ſe trouve que dans l'acquit des devoirs ; vérité qui tient à une racine indiſpenſable, la connoiſſance des devoirs, leur nature, les droits qui en réſultent, leur identité avec la *vie* & le *bonheur* ; ces droits de tout homme, & de toute Société.

Quant aux *mœurs ſociales*, elles ſont relatives à toute l'action ſociale, qui conſiſte dans les rapports mutuels des hommes entr'eux. Le *rapprochement* eſt l'*œuvre ſociale* par excellence. Les bonnes mœurs ſont donc celles du rapprochement.

La Religion, de ſon côté, n'eſt pas ſoumiſe à la Politique : la véritable épreuve de la Politique, au contraire, eſt ſon accord avec la Religion : la nôtre ne nous ordonne pas de réprouver notre frere : elle nous défend, au contraire, de le condamner : & toute excommunication religieuſe ne s'étend pas au-delà de l'excluſion de la communauté des prieres, des Sacrifices, des graces ſurnaturelles.

D'ailleurs, tout eſt pour nous, à nos pieds, ſur nos têtes, un enſemble de Myſtères auſſi inconcevables que l'Incarnation, l'Euchariſtie, la Trinité ; *puiſſance*, *amour*, *intelligence* ſéparées & reunies pour créer, ſauver, éclairer les hommes ; & pour les ramener à jamais dans le ſein de l'éternelle Puiſſance, amour & intelligence.

On voit ensuite que la Religion est l'étendard nécessaire de toute réunion sociale; que le Prince ne doit vouloir que ce qu'il peut, & comme il le peut; que la recette du juste milieu est la seule régle de sa conduite, & le seul moyen par lequel il puisse rendre à la Société ce qu'il en a reçu : qu'en un mot son devoir, dans la Société, est celui du Pere dans la Famille.

6.

Devoirs de l'Homme envers son Auteur.

L'homme doit tout à Dieu, la vie, d'abord, puis tout ce qui la compose & qui la perpétue. Ce sont autant d'avances faites par la Nature; avances que Dieu veut que nous fassions valoir, bien loin de les enfouir; que nous les fassions servir à notre profit bien entendu, tel qu'on vient de le développer.

En effet, l'homme est né pour la Société; elle ne consiste qu'en rapports; ces rapports sont des échanges; & ces échanges ne sauroient être que des produits de son travail : il a acquis le langage, reçu par l'exemple quelque teinture de mœurs, conçu quelqu'ébauche d'opinions admises par l'étonnement & par la crédulité : il a ressenti quelques sentimens attisés par la Nature; il a tout cela, & ce n'est rien encore; si la Société ne l'éclaire, il sera toujours très-éloigné de toute idée fixe de la Religion raisonnable & sensible.

A cet égard, l'instruction est encore le chemin qui conduit à la piété véritable, piété des simples, qui ont reçu le germe de la véritable instruction, fécondée par une ame douce & sage; & qui sont eux-mêmes bornés à l'acquit de leurs devoirs, à l'exactitude de leur travail dans le succès duquel ils concentrent leurs intérêts, & à l'attention de ne pas léser ceux des autres.

La Religion d'ailleurs est dans le cœur, non dans la tête : mais pour ramener celle-ci au cœur, il faut nécessairement l'instruction.

Cette instruction doit être générale, & renfermer en même tems les droits de chaque Classe d'une Société agricole complette, composée de Propriétaires, de Cultivateurs ou Productifs, & de Salariés.

Ceux de la Classe productive, sur-tout, qui ont de gros fonds sur la Terre & sous le Ciel, sans cesse flottant entre la crainte & l'espérance, ont absolument besoin d'un Patron & d'une croyance qui leur offrent un appui supérieur. Si on leur ôte leur Religion épurée, cette Religion qui rend modeste dans les succès & qui console dans les revers, ils rameneront bientôt celle du bon

& du mauvais principe : les oisifs se feroient celle de leurs passions : les Philosophes, celle de leur Métaphysique.

Heureusement, le Créateur veut l'extension de nos ressorts moraux, comme il veut la progression de nos richesses physiques : il veut qu'on éclaire l'homme, que le tems nous apprenne à vivre ; que le vivre nous apprenne à vieillir ; vieillir à mourir ; & mourir, à revivre dans le sein de notre Puissant Bienfaiteur : il veut que nous tenions à la vie comme à un présent du Ciel ; que nous sachions comment il en faut user pour nous rendre le Ciel favorable ; & que nous le sachions non-seulement dans le langage qui interroge la Foi, qui réveille, étend & éleve nos espérances ; mais en même tems dans l'idiôme qu'entendent les organes de notre cupidité, dans la Langue du calcul qui assure chacun de nos pas, fixe chacune de nos idées ; & nous montre clairement que l'obéissance à la voix du Ciel est la voie assurée de nos succès sur la Terre.

La Religion est un avantage réel pour la Société en ce qu'elle n'est autre chose que l'aveu, la connoissance, le sentiment d'une autorité suprême, du Code de ses Loix, de la Sanction qui en assure l'exécution.

Toujours sainte dans son principe, c'est la barbarie, l'ignorance, le vice, la foiblesse qui en défigurent les ornemens extérieurs. La Religion présente toujours un Pere bienfaisant, Protecteur, Rémunérateur, qui montre une multitude d'Associés liés par le vœu de la fraternité : qui n'exige de nous que la recherche de nos propres avantages ; le travail pour nous les procurer, la bonne-foi pour nous les assurer, la soumission à l'ordre propice, la reconnoissance envers son Auteur, la résignation à sa volonté toujours la plus sage, & qui pour récompense promet une nouvelle vie sans fin ; car ce qu'on voit, assure de l'immensité de ce qu'on ne voit pas.

Cette Religion qui n'est point disputante, mais fondée sur la fraternité, consiste, 1°. à distinguer le droit du prochain, du sien : 2°. à le chérir comme inséparable du nôtre, d'où résulte l'*équité*. Elle doit donc être enseignée, prêchée, sentie, respectée & jamais livrée à la dispute essentiellement irreligieuse.

Etablie sur l'Ordre, elle est la régle des devoirs sociaux de tous les genres, ensorte que l'homme juste ou qui désire de l'être, n'a plus d'offrande à faire à Dieu que celle de son cœur, qui n'est autre chose que la soumission à l'Ordre.

Le Culte enfin est le point de ralliement physique, comme la Religion est le ralliement moral : c'est le seul acte de fraternité qui demeure entre les mem-

bres d'une Société complette & riche, distinguée par les rangs & par les fortunes. Celui qui s'y refuse par dédain ou par mollesse se donne un vernis de faux frere & d'apostat qui nuit à ses vrais avantages. C'est une profession de foi extérieure des vertus que la Religion exige; on y fait des échanges d'édification respective; on y traite de la probité mutuelle; on y apprend ensemble la langue de la justice, l'alphabet des vertus.

Le devoir de l'homme envers Dieu, est donc de le connoître par ses bienfaits, dans soi-même, dans tout ce dont on jouit, dans tout ce qu'on espere : de l'aimer dans son ordre : de le servir par son obéissance, par son travail, par sa résignation.

7.

Telle est la science du bonheur de l'homme considéré comme un individu destiné à faire corps avec ses semblables pendant le cours de ce qu'on appelle la *vie*, carriere d'épreuve, d'obéissance & de travail toujours récompensé par ses fruits; passage pour arriver à la vie universelle & à la réintégration dans le sein du grand Auteur source de tout ordre & de toute rémunération : telle est la science du bonheur de l'Humanité considéré en masse, comme douée exclusivement d'intelligence & d'amour entre les Œuvres du Créateur.

Tous les travaux physiques & moraux des hommes doivent se rapporter à l'objet de parvenir à cette voie unique du bonheur, de s'y maintenir, & de concourir constamment au bien public, général & particulier : chacun doit être assuré de travailler en cela à son propre avantage. Là tout amour-propre qui n'est pas fou & passionné trouvera sa place marquée, & des succès assurés : l'universalité de l'instruction contre-balancera les effets contagieux du délire, & donnera une direction sage, c'est-à-dire utile, aux efforts de tout amour-propre constant & à tous les talens diversement répartis par la Nature qui ne donne rien en vain; l'*estime publique* en montrera la voie, en applanira le trajet, en récompensera les efforts.

Conclusion par l'Auteur du Monde Primitif.

Quant à nous, nous n'avons pas attendu cet encouragement qui ne pouvoit nous venir chercher dans notre retraite, pour faire le premier pas dans une carriere devenue immense par notre maniere de l'embrasser, & par le terrein que nous avons entrepris de parcourir. Mais à peine eûmes-nous débuté, que l'Humanité entiere sembla jetter sur nous un regard secourable, parut avoir deviné nos intentions.

Si quelque chose en nous a pu paroître mériter cette bonté, c'est le zèle & la bonne-foi, son caractère inséparable, qui garantit de toute erreur volontaire, de tout projet de décevoir. On ne sauroit donc nous soupçonner d'avoir fait tant d'études & tant d'observations éparses & relatives à un grand tout, pour en faire un usage forcé à l'appui d'un systême dont la base ne fut jettée que vingt ans après l'époque de nos plus opiniâtres travaux.

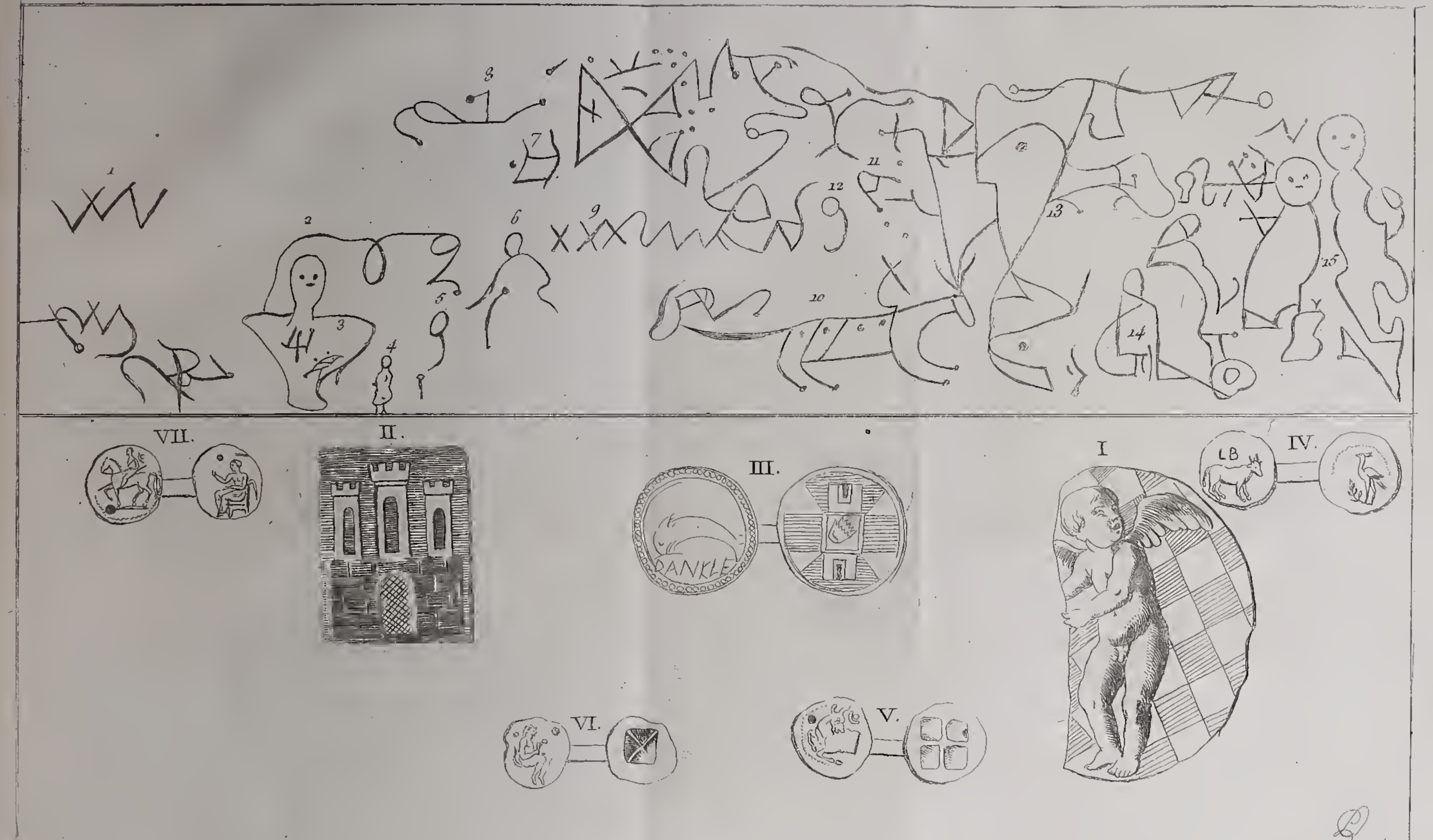
Si donc nous nous sommes rencontrés depuis, c'est à la fontaine de vérité : j'avoue que la rencontre de tels Compagnons de voyage, me donna beaucoup d'assurance & de courage ; qu'il me fut aisé d'appercevoir qu'ils arrivoient par un chemin plus court ; mais ma mission étoit & sera d'éclairer la vie humaine en la prenant depuis son aurore jusqu'à nous, à travers les brouillards des Annales, des Traditions, des Fictions, des Allégories, des Opinions, des Conjectures, &c. &c. De préserver les hommes de l'enflure des visions généalogiques ; de les relever du matérialisme, de les retirer du vague ténébreux du scepticisme historique ; de les ramener au simple enfin, aux voies de la Nature, hors desquelles ils tenterent toujours de marcher, & toujours à leur dommage.

Mais quelque succès que puisse avoir mon travail, quelque crédit qu'il puisse me procurer sur l'esprit public, le terme de mon voyage seroit d'arriver aux préceptes & au plan de conduite tracé ici pour le bonheur général des Sociétés : c'est ce qui m'a fait un plaisir de cette Analyse & qui me donne droit à l'insérer dans le Monde Primitif.

Fin du Tome I. des Dissertations.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 74, *ligne* 16, Jehojakim, *lisez* Jechonias.
Page 361, *ligne* 10, *en remont.* antérieur à Hercule, *lis.* à Homere.
Page 412, *ligne* 22, des XII Rois, *lis.* des VII Rois.
Page 435, *lign* 12, Globes qui volent, *lis.* qui roulent.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
VII.
II.
III.
RANKLE
I
IV.
LB
VI.
V.

I.

O



II.

V

VII.

VI

XIII.

XI.

XII.

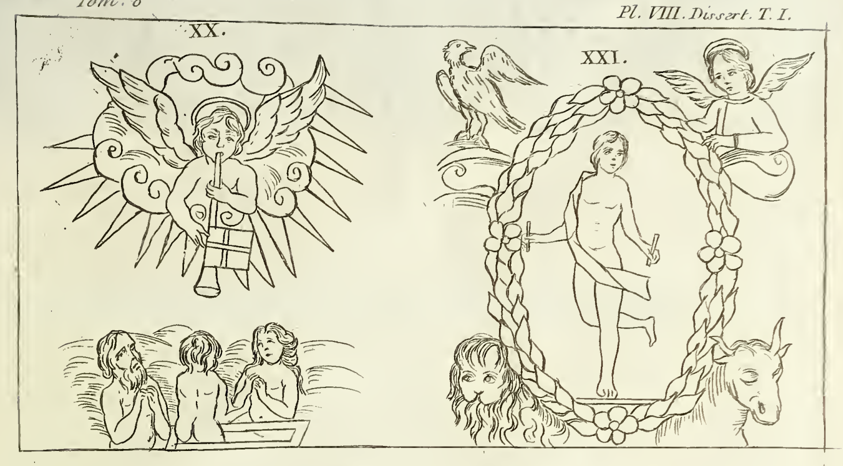
VIII.

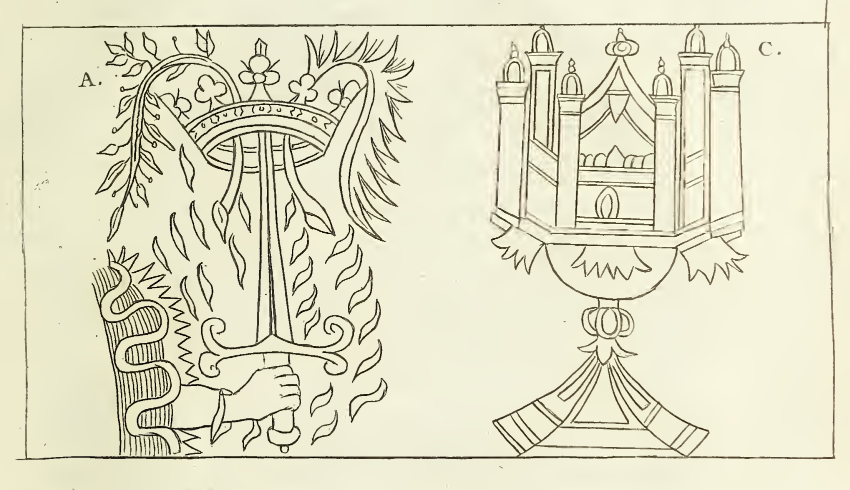
XV.

XIII.

X.

XVI.


XX.
XXI.


A.
C.

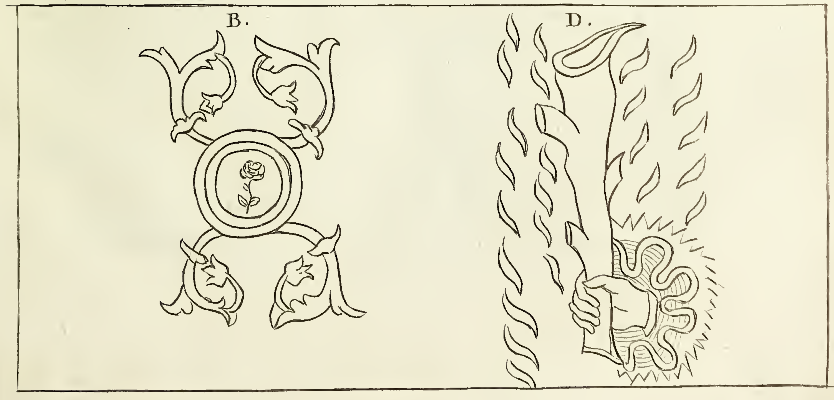

B.
D.



TABLE DES MATIERES,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

Légereté

D.

E.

N

O

P

Q

R

Fin de la Table des Matiéres.

SUPPLÉMENT A LA LISTE

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

DEPUIS AVRIL 1780.

A.

MADAME LA DUCHESSE D'ANVILLE.
M. ASSAILLY, Négociant à Marſeille.

B.

MONSEIGNEUR DE BEAUMONT, Archevêque de Paris.
La BIBLIOTHÈQUE Publique de GRENOBLE
— De la Maiſon de SORBONNE.

C.

M. le Prince de CARAMONICO, à Naples.
M. CARPENTIER, Négociant à Rouen.
Mad. CHESNIER.
M. CONTENCIN, Contrôleur-Général des Fermes à Marſeille.
Mad. la M. DE COURTOMÉR.

D.

M. DONNADIEU, Négociant à Marſeille.
Dom DRUON, Profeſſeur de Théologie à l'Abbaye Royale de S. Germain des Prés.

E.

Madame des ESSARTS.

G.

M. GONDRAN, Négociant à Marſeille.
M. GRENIER, Négociant à Marſeille.

J.

M. le Comte de JAUCOURT, Maréchal des Camps & Armées du Roi.

M.

M. le Comte de MANTEUFEL.
M. DE MAZIERES, Fermier Général.
M. MIDY, aîné, Négociant à Rouen.

P.

M. l'Abbé PARENT, Docteur de Sorbonne, Vicaire-Général d'Orléans.
M. de la PRÉVALAYE, Secrétaire de l'Académie de Marine à Brest.

R.

M. le Prince FERDINAND de ROHAN, Archevêque Duc de Cambray.

S.

M. le Marquis de SALZA-BERIO, Trésorier de l'Académie Royale des Sciences à Naples.
M. le Marquis de LA SAMBUCA, Ministre des Affaires Etrangeres à Naples.
M. le Comte de SARSFIELD.
M. SIBIÉ, à Marseille.

T.

Mgr. de TALARU, Evêque de Coutance.
M. THIÉBAULT, de l'Académie Royale de Berlin & Professeur à l'Académie des Nobles, à Berlin.
M. TIEMAN, de Léipsick.
M. le Prince de TORREMUZZA, à Palerme, Membre Honoraire de l'Académie Royale des Sciences de Naples.

V.

M. VINCENT, Curé de Quincey près du Paraclet.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le huitieme Volume du *Monde Primitif analysé*, *&c.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 9 Mai 1781.

RIBALLIER, *Censeur Royal.*

PRIVILÉGE GÉNÉRAL DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur COURT DE GEBELIN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé *le Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume : Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à personne : & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Cession : & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant ou à celle de *dix* années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites *dix* années. Le tout conformément aux Articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Re-

giſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librarie, à peine de déchéance du préſent Privilége : qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le premier jour de Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre Régne le cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1448, folio 581, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'Article 108 du Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Août 1778.

A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné.





